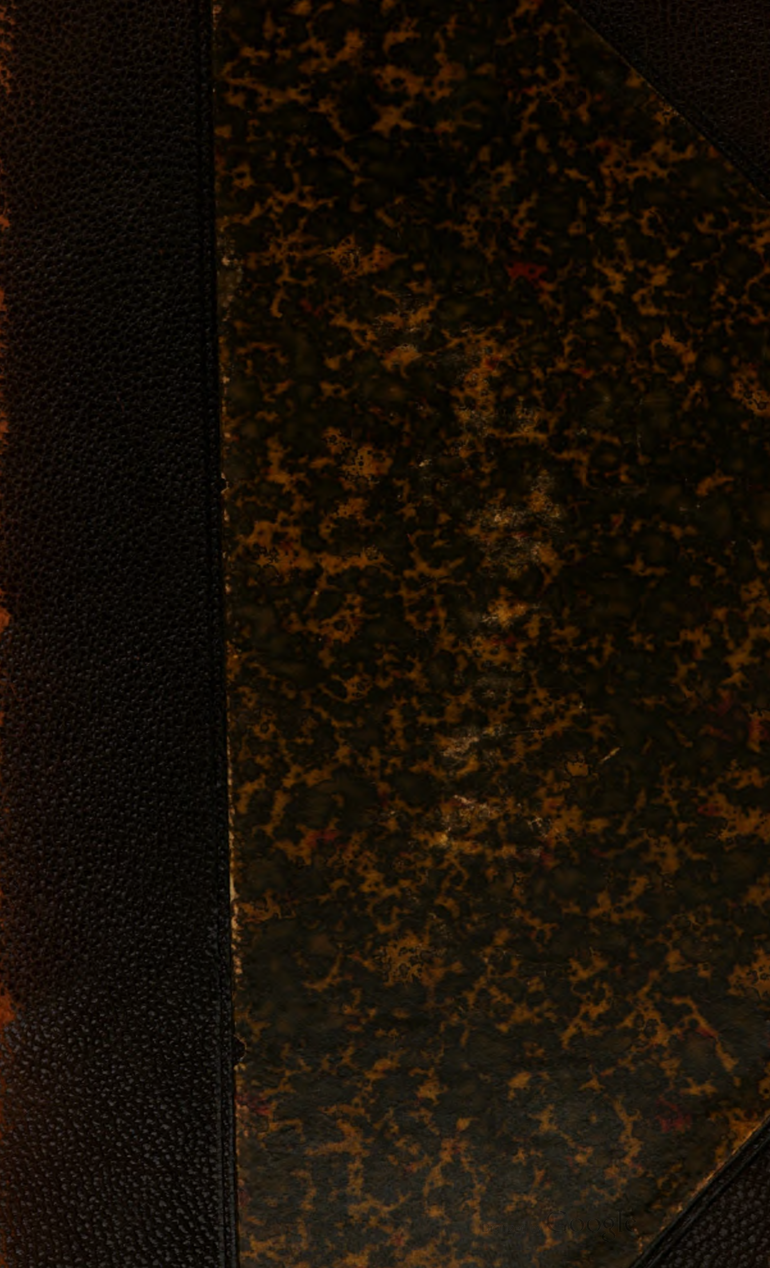
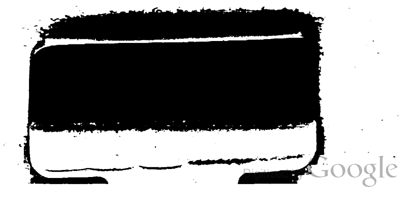



Google

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LE VICOMTE DE BRAGELONNE

III

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Une Aventure d'amour 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers . . . 2
Le Bâtard de Mauléon. 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus. 3
La Bouillie de la comtesse Berthe. . . . 1
La Boule de neige. 1
Bric-à-Brac 1
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul. . 1
Le Capitaine Rhino. 1
Le Capitaine Richard. 1
Catherine Blum. . . 1
Causeries. 2
Cécile 1
Charles le Téméraire. 2
Le Chasseur de Sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge 2
Le Collier de la reine. 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais . . . 1
Les Compagnons de Jéhu. 3
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny. 6
La Comtesse de Salisbury. 2
Les Confessions de la marquise. . . . .
Conscience l'Innocent 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux. . . . 2
— La Fille du Marquis. 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté. 2
Les Deux Diane. . . 3
Les Deux Reines. . 2
Dieu dispose. . . . 2
Le Drame de 93. . . 3
Les Drames de la mer. 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman. 2
Emma Lyonna . . . 5

La Femme au collier de velours. . . . 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Filles, Lorettes et Courtisanes. . . . 1
Le Fils du forçat . . 1
Les Frères corses. . 1
Gabriel Lambert. . . 1
Les Garibaldiens . . 1
Gaule et France. . . 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie. 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César. 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. . 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette. 1
L'Homme aux contes. 1
Les Hommes de fer. 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu. . . . 2
Impressions de voyage : En Suisse. 3
— Une Année à Florence. 1
— L'Arabie Heureuse. 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capitaine Arena. 1
— Le Caucase. . . 3
— Le Corricolo. . . 2
— Le Midi de la France. 2
— De Paris à Cadix. 2
— Quinze jours au Sinaï. 1
— En Russie. . . 4
— Le Speronare. . 2
— Le Véloce. . . . 2
— La Villa Palmieri. 1
Ingénue 2
Isaac Laquedem. . . 2
Isabel de Bavière. . 2
Italiens et Flamands. 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction). . 2
Jacques Ortis. . . . 1
Jacquot sans Oreilles. 1
Jane. 1
Jehanne la Pucelle. . 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour. 2
Louis XVI et la Révolution 2
Les Louves de Machecoul. 3
Madame de Chamblay. 2

La Maison de glace. [illegible]
Le Maître d'armes. . [illegible]
Les Mariages du père Olifus 1
Les Médicis. . . . 1
Mes Mémoires. . . 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle. 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. . 5
Le Meneur de loups. 1
Les Mille et un Fantômes. 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite. 2
Napoléon. 1
Une Nuit à Florence. 1
Olympe de Clèves. . 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux. 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu. . 1
Le Père Gigogne . . 2
Le Père la Ruine. . 1
Le Prince des Voleurs 2
Princesse de Monaco. 2
La Princesse Flora. . 1
Propos d'Art et de Cuisine. 1
Les Quarante-Cinq. . 3
La Régence. 1
La Reine Margot . . 2
Robin Hood le Proscrit 2
La Route de Varennes. 1
Le Saltéador. . . . 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) 5
La San-Felice. . . . 4
Souvenirs d'Antony . 1
Souvenirs d'une Favorite. 4
Les Stuarts. 1
Sultanetta 1
Sylvandire. 1
Terreur prussienne. 2
Le Testament de M. Chauvelin. 1
Théâtre complet. . . 25
Trois Maîtres. . . . 1
Les Trois Mousquetaires. 2
Le Trou de l'enfer . 1
La Tulipe noire. . . 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au Désert. . 2
Une Vie d'artiste . . 1
Vingt Ans après. . 3

F. Aureau. — Imp. de Lagny.

LE VICOMTE
DE
BRAGELONNE

OU

DIX ANS PLUS TARD

COMPLÉMENT

DES TROIS MOUSQUETAIRES ET DE VINGT ANS APRÈS

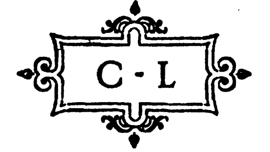
PAR

ALEXANDRE DUMAS

III



NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRERES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1878

LE VICOMTE

DE BRAGELONNE

I

UNE FOULE DE COUPS D'ÉPÉE DANS L'EAU.

Raoul, en se rendant chez de Guiche, trouva celui-ci causant avec de Wardes et Manicamp.

De Wardes, depuis l'aventure de la barrière, traitait Raoul en étranger.

On eût dit qu'il ne s'était rien passé entre eux; seulement, ils avaient l'air de ne pas se connaître.

Raoul entra, de Guiche marcha au-devant de lui.

Raoul, tout en serrant la main de son ami, jeta un regard rapide sur les deux jeunes gens. Il espérait lire sur leur visage ce qui s'agitait dans leur esprit.

De Wardes était froid et impénétrable.

Manicamp semblait perdu dans la contemplation d'une garniture qui l'absorbait.

De Guiche emmena Raoul dans un cabinet voisin et le fit asseoir.

— Comme tu as bonne mine! lui dit-il.

— C'est assez étrange, répondit Raoul, car je suis fort peu joyeux.

— C'est comme moi, n'est-ce pas, Raoul? L'amour va mal.

— Tant mieux, de ton côté, comte; la pire nouvelle, celle qui pourrait le plus m'attrister, serait une bonne nouvelle.

— Oh! alors, ne t'afflige pas, car non-seulement je suis

très-malheureux, mais encore je vois des gens heureux autour de moi.

— Voilà ce que je ne comprends plus, répondit Raoul; explique, mon ami, explique.

— Tu vas comprendre. J'ai vainement combattu le sentiment que tu as vu naître en moi, grandir en moi, s'emparer de moi; j'ai appelé à la fois tous tes conseils et toute ma force; j'ai bien considéré le malheur où je m'engageais; je l'ai sondé, c'est un abîme, je le sais; mais n'importe, je poursuivrai mon chemin.

— Insensé! tu ne peux faire un pas de plus sans vouloir aujourd'hui ta ruine, demain ta mort.

— Advienne que pourra!

— De Guiche!

— Toutes réflexions sont faites; écoute.

— Oh! tu crois réussir, tu crois que Madame t'aimera!

— Raoul, je ne crois rien, j'espère, parce que l'espoir est dans l'homme et qu'il y vit jusqu'au tombeau.

— Mais j'admets que tu obtiennes ce bonheur que tu espères, et tu es plus sûrement perdu encore que si tu ne l'obtiens pas.

— Je t'en supplie, ne m'interromps plus, Raoul, tu ne me convaincras point; car, je te le dis d'avance, je ne veux pas être convaincu; j'ai tellement marché que je ne puis reculer, j'ai tellement souffert que la mort me paraîtrait un bienfait. Je ne suis plus seulement amoureux jusqu'au délire, Raoul, je suis jaloux jusqu'à la fureur.

Raoul frappa l'une contre l'autre ses deux mains avec un sentiment qui ressemblait à de la colère.

— Bien! dit-il.

— Bien ou mal, peu importe. Voici ce que je réclame de toi, de mon ami, de mon frère. Depuis trois jours, Madame est en fêtes, en ivresse. Le premier jour, je n'ai point osé la regarder; je la haïssais de ne pas être aussi malheureuse que moi. Le lendemain, je ne la pouvais plus perdre de vue; et de son côté, oui, je crus le remarquer, du moins, Raoul, de son côté, elle me regarda, sinon avec quelque pitié, du moins avec quelque douceur. Mais entre ses regards et les miens vint s'interposer une ombre; le sourire d'un autre provoque son sourire. A côté de son cheval galope éternellement un cheval qui n'est pas le mien; à son oreille vibre

incessamment une voix caressante qui n'est pas ma voix. Raoul, depuis trois jours, ma tête est en feu; c'est de la flamme qui coule dans mes veines. Cette ombre, il faut que je la chasse; ce sourire, que je l'éteigne; cette voix, que je l'étouffe.

— Tu veux tuer Monsieur? s'écria Raoul.

— Eh! non. Je ne suis pas jaloux de Monsieur; je ne suis pas jaloux du mari; je suis jaloux de l'amant.

— De l'amant?

— Mais ne l'as-tu donc pas remarqué ici, toi qui là-bas étais si clairvoyant?

— Tu es jaloux de M. de Buckingham?

— A en mourir!

— Encore.

— Oh! cette fois la chose sera facile à régler entre nous, j'ai pris les devants, je lui ai fait passer un billet.

— Tu lui as écrit? c'est toi?

— Comment sais-tu cela?

— Je le sais, parce qu'il me l'a appris. Tiens.

Et il tendit à de Guiche la lettre qu'il avait reçue presque en même temps que la sienne. De Guiche la lut avidement.

— C'est d'un brave homme et surtout d'un galant homme, dit-il.

— Oui, certes, le duc est un galant homme; je n'ai pas besoin de te demander si tu lui as écrit en aussi bons termes.

— Je te montrerai ma lettre quand tu l'iras trouver de ma part.

— Mais c'est presque impossible.

— Quoi?

— Que j'aille le trouver.

— Comment?

— Le duc me consulte, et toi aussi.

— Oh! tu me donneras la préférence, je suppose. Écoute, voici ce que je te prie de dire à Sa Grâce... C'est bien simple... Un de ces jours, aujourd'hui, demain, après-demain, le jour qui lui conviendra, je veux le rencontrer à Vincennes.

— Réfléchis.

— Je croyais t'avoir déjà dit que mes réflexions étaient faites.

— Le duc est étranger; il a une mission qui le fait inviolable... Vincennes est tout près de la Bastille.

— Les conséquences me regardent.

· Mais la raison de cette rencontre? quelle raison veux-tu que je lui donne.

— Il ne t'en demandera pas, sois tranquille... Le duc doit être aussi las de moi que je le suis de lui; le duc doit me haïr autant que je le hais. Ainsi, je t'en supplie, va trouver le duc, et, s'il faut que je le supplie d'accepter ma proposition, je le supplierai.

— C'est inutile... Le duc m'a prévenu qu'il me voulait parler. Le duc est au jeu du roi... Allons-y tous deux. Je le tirerai à quartier dans la galerie. Tu resteras à l'écart. Deux mots suffiront.

— C'est bien. Je vais emmener de Wardes pour me servir de contenance.

— Pourquoi pas Manicamp? De Wardes nous rejoindra toujours, le laissassions-nous ici.

— Oui, c'est vrai.

— Il ne sait rien?

— Oh! rien absolument. Vous êtes toujours en froid, donc?

— Il ne t'a rien raconté?

— Non.

— Je n'aime pas cet homme, et, comme je ne l'ai jamais aimé, il résulte de cette antipathie que je ne suis pas plus en froid avec lui aujourd'hui que je ne l'étais hier.

— Partons alors.

Tous quatre descendirent. Le carrosse de de Guiche attendait à la porte et les conduisit au Palais-Royal.

En chemin, Raoul se forgeait un thème. Seul dépositaire des deux secrets, il ne désespérait pas de conclure un accommodement entre les deux parties.

Il se savait influent près de Buckingham; il connaissait son ascendant sur de Guiche: les choses ne lui paraissaient donc point désespérées.

En arrivant dans la galerie, resplendissante de lumière, où les femmes les plus belles et les plus illustres de la cour s'agitaient comme des astres dans leur atmosphère de flammes, Raoul ne put s'empêcher d'oublier un instant de Guiche pour regarder Louise, qui, au milieu de ses compagnes, pareille à une colombe fascinée, dévorait des yeux le cercle royal, tout éblouissant de diamants et d'or.

Les hommes étaient debout, le roi seul était assis.

Raoul aperçut Buckingham.

Il était à dix pas de Monsieur, dans un groupe de Français et d'Anglais qui admiraient le grand air de sa personne et l'incomparable magnificence de ses habits.

Quelques-uns des vieux courtisans se rappelaient avoir vu le père, et ce souvenir ne faisait aucun tort au fils.

Buckingham causait avec Fouquet. Fouquet lui parlait tout haut de Belle-Isle.

— Je ne puis l'aborder dans ce moment, dit Raoul.

– Attends et choisis ton occasion, mais termine tout sur l'heure. Je brûle.

— Tiens, voici notre sauveur, dit Raoul apercevant d'Artagnan, qui, magnifique dans son habit neuf de capitaine des mousquetaires, venait de faire dans la galerie une entrée de conquérant.

Et il se dirigea vers d'Artagnan.

— Le comte de La Fère vous cherchait, chevalier, dit Raoul.

— Oui, répondit d'Artagnan, je le quitte.

— J'avais cru comprendre que vous deviez passer une partie de la nuit ensemble.

— Rendez-vous est pris pour nous retrouver.

Et tout en répondant à Raoul, d'Artagnan promenait ses regards distraits à droite et à gauche, cherchant dans la foule quelqu'un ou dans l'appartement quelque chose.

Tout à coup son œil devint fixe comme celui de l'aigle qui aperçoit sa proie.

Raoul suivit la direction de ce regard. Il vit que de Guiche et d'Artagnan se saluaient. Mais il ne put distinguer à qui s'adressait ce coup d'œil si curieux et si fier du capitaine.

— Monsieur le chevalier, dit Raoul, il n'y a que vous qui puissiez me rendre un service.

— Lequel, mon cher vicomte?

— Il s'agit d'aller déranger M. de Buckingham, à qui j'ai deux mots à dire, et comme M. de Buckingham cause avec M. Fouquet, vous comprenez que ce n'est point moi qui puis me jeter au milieu de la conversation.

— Ah! ah! M. Fouquet; il est là, demanda d'Artagnan?

— Le voyez-vous? Tenez.

— Oui, ma foi!

— Et tu crois que j'ai plus de droits que toi?

— Vous êtes un homme plus considérable.

— Ah! c'est vrai, je suis capitaine des mousquetaires; il y a si longtemps qu'on me promettait ce grade et si peu de temps que je l'ai, que j'oublie toujours ma dignité.

— Vous me rendrez ce service, n'est-ce pas?

— M. Fouquet, diable!

— Avez-vous quelque chose contre lui?

— Non, ce serait plutôt lui qui aurait quelque chose contre moi; mais enfin, comme il faudra qu'un jour ou l'autre...

— Tenez, je crois qu'il vous regarde; ou bien serait-ce?...

— Non, non, tu ne te trompes pas, c'est bien à moi qu'il fait cet honneur.

— Le moment est bon, alors.

— Tu crois?

— Allez, je vous en prie.

— J'y vais.

De Guiche ne perdait pas de vue Raoul; Raoul lui fit signe que tout était arrangé.

D'Artagnan marcha droit au groupe, et salua civilement M. Fouquet comme les autres.

— Bonjour, monsieur d'Artagnan. Nous parlions de Belle-Isle-en-Mer, dit Fouquet avec cet usage du monde et cette science du regard qui demandent la moitié de la vie pour être bien appris, et à laquelle certaines gens, malgré toute leur étude, n'arrivent jamais.

— De Belle-Isle-en-Mer? Ah! ah! fit d'Artagnan. C'est à vous, je crois, monsieur Fouquet?

— Monsieur vient de me dire qu'il l'avait donnée au roi, dit Buckingham. Serviteur, monsieur d'Artagnan.

— Connaissez-vous Belle-Isle, chevalier? demanda Fouquet au mousquetaire.

— J'y ai été une seule fois, Monsieur, répondit d'Artagnan en homme d'esprit et en galant homme.

— Y êtes-vous resté longtemps?

— A peine une journée, Monseigneur.

— Et vous y avez vu?

— Tout ce qu'on peut voir en un jour.

— C'est beaucoup d'un jour quand on a votre regard, Monsieur.

D'Artagnan s'inclina.

Pendant ce temps, Raoul faisait signe à Buckingham.

— Monsieur le surintendant, dit Buckingham, je vous laisse le capitaine, qui se connaît mieux que moi en bastions, en escarpes et en contre-escarpes, et je vais rejoindre un ami qui me fait signe. Vous comprenez...

En effet, Buckingham se détacha du groupe et s'avança vers Raoul, mais tout en s'arrêtant un instant à la table où jouaient Madame, la reine mère, la jeune reine et le roi.

— Allons, Raoul, dit de Guiche, le voilà; ferme et vite!

Buckingham, en effet, après avoir présenté un compliment à Madame, continuait son chemin vers Raoul.

Raoul vint au-devant de lui. De Guiche demeura à sa place. Il suivit des yeux.

La manœuvre était combinée de telle façon que la rencontre des deux jeunes gens eut lieu dans l'espace resté vide entre le groupe du jeu et la galerie où se promenaient, en s'arrêtant de temps en temps, pour causer, quelques graves gentilshommes.

Mais, au moment où les deux lignes allaient s'unir, elles furent rompues par une troisième.

C'était Monsieur qui s'avançait vers le duc de Buckingham. Monsieur avait sur ses lèvres roses et pommadées son plus charmant sourire.

— Eh! mon Dieu! dit-il avec une affectueuse politesse, que vient-on de m'apprendre, mon cher duc?

Buckingham se retourna : il n'avait pas vu venir Monsieur; il avait entendu sa voix, voilà tout.

Il tressaillit malgré lui. Une légère pâleur envahit ses joues.

— Monseigneur, demanda-t-il, qu'a-t-on dit à Votre Altesse qui paraisse lui causer ce grand étonnement?

— Une chose qui me désespère, Monsieur, dit le prince, une chose qui sera un deuil pour toute la cour.

— Ah! Votre Altesse est trop bonne, dit Buckingham, car je vois qu'elle veut parler de mon départ.

— Justement.

— Hélas! Monseigneur, à Paris depuis cinq à six jours à peine, mon départ ne peut être un deuil que pour moi.

De Guiche entendit le mot de la place où il était resté et tressaillit à son tour.

— Son départ! murmura-t-il. Que dit-il donc?

Philippe continua avec son même air gracieux :

— Que le roi de la Grande-Bretagne vous rappelle, Monsieur, je conçois cela ; on sait que Sa Majesté Charles II, qui se connaît en gentilshommes, ne peut se passer de vous. Mais que nous vous perdions sans regret, cela ne se peut comprendre ; recevez donc l'expression des miens.

— Monseigneur, dit le duc, croyez que si je quitte la cour de France...

— C'est qu'on vous rappelle, je comprends cela ; mais enfin, si vous croyez que mon désir ait quelque poids près du roi, je m'offre à supplier Sa Majesté Charles II de vous laisser avec nous quelque temps encore.

— Tant d'obligeance me comble, Monseigneur, répondit Buckingham ; mais j'ai reçu des ordres précis. Mon séjour en France était limité ; je l'ai prolongé au risque de déplaire à mon gracieux souverain. Aujourd'hui seulement, je me rappelle que, depuis quatre jours, je devrais être parti.

— Oh ! fit Monsieur.

— Oui, mais, ajouta Buckingham en élevant la voix, même de manière à être entendu des princesses, mais je ressemble à cet homme de l'Orient qui, pendant plusieurs jours, devint fou d'avoir fait un beau rêve, et qui, un beau matin, se réveilla guéri, c'est-à-dire raisonnable. La cour de France a des enivrements qui peuvent ressembler à ce rêve, Monseigneur, mais on se réveille enfin et l'on part. Je ne saurais donc prolonger mon séjour comme Votre Altesse veut bien me le demander.

— Et quand partez-vous ? demanda Philippe d'un air plein de sollicitude.

— Demain, Monseigneur... Mes équipages sont prêts depuis trois jours.

Le duc d'Orléans fit un mouvement de tête qui signifiait :

— Puisque c'est une résolution prise, duc, il n'y a rien à dire.

Buckingham leva les yeux sur les reines ; son regard rencontra celui d'Anne d'Autriche, qui le remercia et l'approuva par un geste.

Buckingham lui rendit ce geste en cachant sous un sourire le serrement de son cœur.

Monsieur s'éloigna par où il était venu.

Mais en même temps, du côté opposé, s'avançait de Guiche.

Raoul craignit que l'impatient jeune homme ne vînt faire la proposition lui-même, et se jeta au-devant de lui.

— Non, non, Raoul, tout est inutile maintenant, dit de Guiche en tendant ses deux mains au duc et en l'entraînant derrière une colonne... Oh! duc, duc! dit de Guiche, pardonnez-moi ce que je vous ai écrit; j'étais un fou! Rendez-moi ma lettre!

— C'est vrai, répliqua le jeune duc avec un sourire mélancolique, vous ne pouvez plus m'en vouloir.

— Oh! duc, duc, excusez-moi!... Mon amitié, mon amitié éternelle...

— Pourquoi, en effet, m'en voudriez-vous, comte, du moment où je la quitte, du moment où je ne la verrai plus?

Raoul entendit ces mots, et, comprenant que sa présence était désormais inutile entre ces deux jeunes gens qui n'avaient plus que des paroles amies, il recula de quelques pas.

Ce mouvement le rapprocha de de Wardes.

De Wardes parlait du départ de Buckingham. Son interlocuteur était le chevalier de Lorraine.

— Sage retraite! disait de Wardes.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il économise un coup d'épée au cher duc.

Et tous se mirent à rire.

Raoul, indigné, se retourna le sourcil froncé, le sang aux tempes, la bouche dédaigneuse.

Le chevalier de Lorraine pivota sur ses talons; de Wardes demeura ferme et attendit.

— Monsieur, dit Raoul à de Wardes, vous ne vous déshabituerez donc pas d'insulter les absents? Hier, c'était M. d'Artagnan; aujourd'hui, c'est M. de Buckingham.

— Monsieur, Monsieur, dit de Wardes, vous savez bien que parfois aussi j'insulte ceux qui sont là.

De Wardes touchait Raoul, leurs épaules s'appuyaient l'une à l'autre, leurs visages se penchaient l'un vers l'autre comme pour s'embraser réciproquement du feu de leur souffle et de leur colère.

On sentait que l'un était au sommet de sa haine, l'autre au bout de sa patience.

Tout à coup ils entendirent une voix pleine de grâce et de politesse qui disait derrière eux :

— On m'a nommé, je crois.

Ils se retournèrent : c'était d'Artagnan qui, l'œil souriant et la bouche en cœur, venait de poser sa main sur l'épaule de de Wardes.

Raoul s'écarta d'un pas pour faire place au mousquetaire.

De Wardes frissonna par tout le corps, pâlit, mais ne bougea point.

D'Artagnan, toujours avec son sourire, prit la place que Raoul lui abandonnait.

— Merci, mon cher Raoul, dit-il. Monsieur de Wardes, j'ai à causer avec vous. Ne vous éloignez pas, Raoul; tout le monde peut entendre ce que j'ai à dire à M. de Wardes.

Puis son sourire s'effaça, et son regard devint froid et aigu comme une lame d'acier.

— Je suis à vos ordres, Monsieur, dit de Wardes.

— Monsieur, reprit d'Artagnan, depuis longtemps je cherchais l'occasion de causer avec vous; aujourd'hui seulement, je l'ai trouvée. Quant au lieu, il est mal choisi, j'en conviens; mais, si vous voulez vous donner la peine de venir jusque chez moi, mon chez moi est justement dans l'escalier qui aboutit à la galerie.

— Je vous suis, Monsieur, dit de Wardes.

— Est-ce que vous êtes seul ici, Monsieur? fit d'Artagnan.

— Non pas, j'ai MM. Manicamp et de Guiche, deux de mes amis.

— Bien, dit d'Artagnan; mais deux personnes, c'est peu. Vous en trouverez bien encore quelques-unes, n'est-ce pas?

— Certes! dit le jeune homme, qui ne savait pas où d'Artagnan voulait en venir. Tant que vous en voudrez.

— Des amis?

— Oui, Monsieur.

— De bons amis?

— Sans doute.

— Eh bien, faites-en provision, je vous prie. Et vous, Raoul, venez... Amenez aussi M. de Guiche; amenez M. de Buckingham, s'il vous plaît.

— Oh! mon Dieu, Monsieur, que de tapage! répondit de Wardes en essayant de sourire.

Le capitaine lui fit, de la main, un petit signe pour lui recommander la patience.

— Je suis toujours impassible. Donc, je vous attends, Monsieur, dit-il.

— Attendez-moi.

— Alors, au revoir!

Et il se dirigea du côté de son appartement.

La chambre de d'Artagnan n'était point solitaire : le comte de La Fère attendait, assis dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Eh bien? demanda-t-il à d'Artagnan en le voyant rentrer.

— Eh bien, dit celui-ci, M. de Wardes veut bien m'accorder l'honneur de me faire une petite visite, en compagnie de quelques-uns de ses amis et des nôtres.

En effet, derrière le mousquetaire apparurent de Wardes et Manicamp.

De Guiche et Buckingham les suivaient, assez surpris et ne sachant ce qu'on leur voulait.

Raoul venait avec deux ou trois gentilshommes. Son regard erra, en entrant, sur toutes les parties de la chambre. Il aperçut le comte et alla se placer près de lui.

D'Artagnan recevait ses visiteurs avec toute la courtoisie dont il était capable.

Il avait conservé sa physionomie calme et polie.

Tous ceux qui se trouvaient là étaient des hommes de distinction occupant un poste à la cour.

Puis, lorsqu'il eut fait à chacun ses excuses du dérangement qu'il lui causait, il se retourna vers de Wardes, qui, malgré sa puissance sur lui-même, ne pouvait empêcher sa physionomie d'exprimer une surprise mêlée d'inquiétude.

— Monsieur, dit-il, maintenant que nous voici hors du palais du roi, maintenant que nous pouvons causer tout haut sans manquer aux convenances, je vais vous faire savoir pourquoi j'ai pris la liberté de vous prier de passer chez moi et d'y convoquer en même temps ces Messieurs. J'ai appris, par M. le comte de La Fère, mon ami, les bruits injurieux que vous semiez sur mon compte; vous m'avez dit que vous me teniez pour votre ennemi mortel, attendu que j'étais, dites-vous, celui de votre père.

— C'est vrai, Monsieur, j'ai dit cela, reprit de Wardes, dont la pâleur se colora d'une légère flamme.

— Ainsi, vous m'accusez d'un crime, d'une faute ou d'une lâcheté. Je vous prie de préciser votre accusation.

— Devant témoins, Monsieur?

— Oui, sans doute, devant témoins, et vous voyez que je les ai choisis experts en matière d'honneur.

— Vous n'appréciez pas ma délicatesse, Monsieur. Je vous ai accusé, c'est vrai; mais j'ai gardé le secret sur l'accusation. Je ne suis entré dans aucun détail, je me suis contenté d'exprimer ma haine devant des personnes pour lesquelles c'était presque un devoir de vous la faire connaître. Vous ne m'avez pas tenu compte de ma discrétion, quoique vous fussiez intéressé à mon silence. Je ne reconnais point là votre prudence habituelle, monsieur d'Artagnan.

D'Artagnan se mordit le coin de la moustache.

— Monsieur, dit-il, j'ai déjà eu l'honneur de vous prier d'articuler les griefs que vous avez contre moi.

— Tout haut?

— Parbleu!

— Je parlerai donc.

— Parlez, Monsieur, dit d'Artagnan en s'inclinant, nous vous écoutons tous.

— Eh bien, Monsieur, il s'agit, non pas d'un tort envers moi, mais d'un tort envers mon père.

— Vous l'avez déjà dit.

— Oui, mais il y a certaines choses qu'on n'aborde qu'avec hésitation.

— Si cette hésitation existe réellement, je vous prie de la surmonter, Monsieur.

— Même dans le cas où il s'agirait d'une action honteuse?

— Dans tous les cas.

Les témoins de cette scène commencèrent par se regarder entre eux avec une certaine inquiétude. Cependant, ils se rassurèrent en voyant que le visage de d'Artagnan ne manifestait aucune émotion.

De Wardes gardait le silence.

— Parlez, Monsieur, dit le mousquetaire. Vous voyez bien que vous nous faites attendre.

— Eh bien, écoutez. Mon père aimait une femme, une femme noble; cette femme aimait mon père.

D'Artagnan échangea un regard avec Athos.

De Wardes continua.

— M. d'Artagnan surprit des lettres qui indiquaient un rendez-vous, se substitua, sous un déguisement, à celui qui était attendu et abusa de l'obscurité.

— C'est vrai, dit d'Artagnan.

Un léger murmure se fit entendre parmi les assistants.

— Oui, j'ai commis cette mauvaise action. Vous auriez dû ajouter, Monsieur, puisque vous êtes si impartial, qu'à l'époque où se passa l'événement que vous me reprochez, je n'avais point encore vingt et un ans.

— L'action n'en est pas moins honteuse, dit de Wardes, et l'âge de raison suffit à un gentilhomme pour ne pas commettre une indélicatesse.

Un nouveau murmure se fit entendre, mais d'étonnement et presque de doute.

— C'était une supercherie honteuse, en effet, dit d'Artagnan, et je n'ai point attendu que M. de Wardes me la reprochât pour me la reprocher moi-même et bien amèrement. L'âge m'a fait plus raisonnable, plus probe surtout, et j'ai expié ce tort par de longs regrets. Mais j'en appelle à vous, Messieurs; cela se passait en 1626, et c'était un temps, heureusement pour vous, vous ne savez cela que par tradition, et c'était un temps où l'amour n'était pas scrupuleux, où les consciences ne distillaient pas, comme aujourd'hui, le venin et la myrrhe. Nous étions de jeunes soldats toujours battant, toujours battus, toujours l'épée hors du fourreau ou tout au moins à moitié tirée; toujours entre deux morts; la guerre nous faisait durs, et le cardinal nous faisait pressés. Enfin, je me suis repenti, et, il y a plus, je me repens encore, monsieur de Wardes.

— Oui, Monsieur, je comprends cela, car l'action comportait le repentir; mais vous n'en avez pas moins causé la perte d'une femme. Celle dont vous parlez, voilée par sa honte, courbée sous son affront, celle dont vous parlez a fui, elle a quitté la France et l'on n'a jamais su ce qu'elle était devenue...

— Oh! fit le comte de La Fère en étendant le bras vers de Wardes avec un sinistre sourire, si fait, Monsieur, on l'a vue, et il est même ici quelques personnes qui, en ayant entendu parler, peuvent la reconnaître au portrait que j'en vais faire. C'était une femme de vingt-cinq ans, mince, pâle et blonde, qui s'était mariée en Angleterre.

— Mariée? fit de Wardes.

— Ah! vous ignoriez qu'elle fût mariée? Vous voyez que nous sommes mieux instruits que vous, monsieur de

Wardes. Savez-vous qu'on l'appelait habituellement milady, sans ajouter aucun nom à cette qualification ?

— Oui, Monsieur, je sais cela.

— Mon Dieu ! murmura Buckingham.

— Eh bien, cette femme, qui venait d'Angleterre, retourna en Angleterre, après avoir trois fois conspiré la mort de M. d'Artagnan. C'était justice, n'est-ce pas? Je le veux bien, M. d'Artagnan l'avait insultée. Mais ce qui n'est plus justice, c'est qu'en Angleterre, par ses séductions, cette femme conquît un jeune homme qui était au service de lord de Winter, et que l'on nommait Felton. Vous pâlissez, milord de Buckingham? vos yeux s'allument à la fois de colère et de douleur ? Alors, achevez le récit, milord, et dites à M. de Wardes quelle était cette femme qui mit le couteau à la main de l'assassin de votre père.

Un cri s'échappa de toutes les bouches. Le jeune duc passa un mouchoir sur son front inondé de sueur.

Un grand silence s'était fait parmi tous les assistants.

— Vous voyez, monsieur de Wardes, dit d'Artagnan, que ce récit avait d'autant plus impressionné que ses propres souvenirs se ravivaient aux paroles d'Athos ; vous voyez que mon crime n'est point la cause d'une perte d'âme, et que l'âme était bel et bien perdue avant mon regret. C'est donc bien un acte de conscience. Or, maintenant que ceci est établi, il me reste, monsieur de Wardes, à vous demander bien humblement pardon de cette action honteuse, comme bien certainement j'eusse demandé pardon à monsieur votre père, s'il vivait encore, et si je l'eusse rencontré après mon retour en France depuis la mort de Charles Ier.

— Mais c'est trop, monsieur d'Artagnan, s'écrièrent vivement plusieurs voix.

— Non, Messieurs, dit le capitaine. Maintenant, monsieur de Wardes, j'espère que tout est fini entre nous deux, et qu'il ne vous arrivera plus de mal parler de moi. C'est une affaire purgée, n'est-ce pas ?

De Wardes s'inclina en balbutiant.

— J'espère aussi, continua d'Artagnan en se rapprochant du jeune homme, que vous ne parlerez plus mal de personne comme vous en avez la fâcheuse habitude ; car un homme aussi consciencieux, aussi parfait que vous l'êtes, vous qui reprochez une vétille de jeunesse à un vieux soldat, après

trente-cinq ans; vous, dis-je, qui arborez cette pureté de conscience, vous prenez, de votre côté, l'engagement tacite de ne rien faire contre la conscience et l'honneur. Or, écoutez bien ce qui me reste à vous dire, monsieur de Wardes: Gardez-vous qu'une histoire où votre nom figurera ne parvienne à mes oreilles.

— Monsieur, dit de Wardes, il est inutile de menacer pour rien.

— Oh! je n'ai point fini, monsieur de Wardes, reprit d'Artagnan, et vous êtes condamné à m'entendre encore.

Le cercle se rapprocha curieusement.

— Vous parliez haut tout à l'heure de l'honneur d'une femme et de l'honneur de votre père; vous nous avez plu en parlant ainsi, car il est doux de songer que ce sentiment de délicatesse et de probité qui ne vivait pas, à ce qu'il paraît, dans notre âme, vit dans l'âme de nos enfants, et il est beau enfin de voir un jeune homme, à l'âge où d'habitude on se fait le larron de l'honneur des femmes, il est beau de voir ce jeune homme le respecter et le défendre.

De Wardes serrait les lèvres et les poings, évidemment fort inquiet de savoir comment finirait ce discours dont l'exorde s'annonçait si mal.

— Comment se fait-il donc alors, continua d'Artagnan, que vous vous soyez permis de dire à M. le vicomte de Bragelonne qu'il ne connaissait point sa mère?

Les yeux de Raoul étincelèrent.

— Oh! s'écria-t-il en s'élançant, monsieur le chevalier, monsieur le chevalier, c'est une affaire qui m'est personnelle.

De Wardes sourit méchamment.

D'Artagnan repoussa Raoul du bras.

— Ne m'interrompez pas, jeune homme, dit-il.

Et dominant de Wardes du regard:

— Je traite ici une question qui ne se résout point par l'épée, continua-t-il. Je la traite devant des hommes d'honneur, qui tous ont mis plus d'une fois l'épée à la main. Je les ai choisis exprès. Or, ces Messieurs savent que tout secret pour lequel on se bat cesse d'être un secret. Je réitère donc ma question à monsieur de Wardes: A quel propos avez-vous offensé ce jeune homme en offensant à la fois son père et sa mère?

— Mais il me semble, dit de Wardes, que les paroles sont

libres, quand on offre de les soutenir par tous les moyens qui sont à la disposition d'un galant homme.

— Ah! Monsieur, quels sont les moyens, dites-moi, à l'aide desquels un galant homme peut soutenir une méchante parole ?

— Par l'épée.

— Vous manquez non-seulement de logique en disant cela, mais encore de religion et d'honneur ; vous exposez la vie de plusieurs hommes, sans parler de la vôtre, qui me paraît fort aventurée. Or, toute mode passe, Monsieur, et la mode est passée des rencontres, sans compter les édits de Sa Majesté qui défendent le duel. Donc, pour être conséquent avec vos idées de chevalerie, vous allez présenter vos excuses à M. Raoul de Bragelonne ; vous lui direz que vous regrettez d'avoir tenu un propos léger ; que la noblesse et la pureté de sa race sont écrites non-seulement dans son cœur, mais encore dans toutes les actions de sa vie. Vous allez faire cela, monsieur de Wardes, comme je l'ai fait tout à l'heure, moi, vieux capitaine, devant votre moustache d'enfant.

— Et si je ne le fais pas? demanda de Wardes.

— Eh bien, il arrivera...

— Ce que vous croyez empêcher, dit de Wardes en riant; il arrivera que votre logique de conciliation aboutira à une violation des défenses du roi.

— Non, Monsieur, dit tranquillement le capitaine, et vous êtes dans l'erreur.

— Qu'arrivera-t-il donc, alors?

— Il arrivera que j'irai trouver le roi, avec qui je suis assez bien ; le roi, à qui j'ai eu le bonheur de rendre quelques services qui datent d'un temps où vous n'étiez pas encore né ; le roi, enfin, qui, sur ma demande, vient de m'envoyer un ordre en blanc pour M. Baisemeaux de Montlezun, gouverneur de la Bastille, et que je dirai au roi : « Sire, un homme a insulté lâchement M. de Bragelonne dans la personne de sa mère. J'ai écrit le nom de cet homme sur la lettre de cachet que Votre Majesté a bien voulu me donner, de sorte que M. de Wardes est à la Bastille pour trois ans. »

Et d'Artagnan, tirant de sa poche l'ordre signé du roi, le rendit à de Wardes.

Puis, voyant que le jeune homme n'était pas bien con-

vaincu, et prenant l'avis pour une menace vaine, il haussa les épaules et se dirigea froidement vers la table sur laquelle était une écritoire et une plume dont la longueur eût épouvanté le topographe Porthos.

Alors de Wardes vit que la menace était on ne peut plus sérieuse ; la Bastille, à cette époque, était déjà chose effrayante. Il fit un pas vers Raoul, et d'une voix presque inintelligible :

— Monsieur, dit-il, je vous fais les excuses que m'a dictées tout à l'heure M. d'Artagnan, et que force m'est de vous faire.

— Un instant, un instant, Monsieur, dit le mousquetaire avec la plus grande tranquillité; vous vous trompez sur les termes. Je n'ai pas dit : « Et que force m'est de vous faire. » J'ai dit : « Et que ma conscience me porte à vous faire. » Ce mot vaut mieux que l'autre, croyez-moi; il vaudra d'autant mieux qu'il sera l'expression plus vraie de vos sentiments.

— J'y souscris donc, dit de Wardes ; mais, en vérité, Messieurs, avouez qu'un coup d'épée au travers du corps, comme on se le donnait autrefois, valait mieux qu'une pareille tyrannie.

— Non, Monsieur, répondit Buckingham, car le coup d'épée ne signifie pas, si vous le recevez, que vous avez tort ou raison; il signifie seulement que vous êtes plus ou moins adroit.

— Monsieur! s'écria de Wardes.

— Ah ! vous allez dire quelque mauvaise chose, interrompit d'Artagnan coupant la parole à de Wardes, et je vous rends service en vous arrêtant là.

— Est-ce tout, Monsieur? demanda de Wardes.

— Absolument tout, répondit d'Artagnan. et ces Messieurs et moi sommes satisfaits de vous.

— Croyez-moi, Monsieur, répondit de Wardes, vos conciliations ne sont pas heureuses !

— Et pourquoi cela ?

— Parce que nous allons nous séparer, je le gagerais, M. de Bragelonne et moi, plus ennemis que jamais.

— Vous vous trompez quant à moi, Monsieur, répondit Raoul, et je ne conserve pas contre vous un atome de fiel dans le cœur.

Ce dernier coup écrasa de Wardes. Il jeta les yeux autour de lui en homme égaré.

D'Artagnan salua gracieusement les gentilshommes qui avaient bien voulu assister à l'explication, et chacun se retira en lui donnant la main.

Pas une main ne se tendit vers de Wardes.

— Oh! s'écria le jeune homme succombant à la rage qui lui mangeait le cœur; oh! je ne trouverai donc personne sur qui je puisse me venger!

— Si fait, Monsieur, car je suis là, moi, dit à son oreille une voix toute chargée de menaces.

De Wardes se retourna et vit le duc de Buckingham qui, resté sans doute dans cette intention, venait de s'approcher de lui.

— Vous, Monsieur? s'écria de Wardes.

— Oui, moi. Je ne suis pas sujet du roi de France, moi, Monsieur; moi, je ne reste pas sur le territoire, puisque je pars pour l'Angleterre. J'ai amassé aussi du désespoir et de la rage, moi. J'ai donc, comme vous, besoin de me venger sur quelqu'un. J'approuve fort les principes de M. d'Artagnan, mais je ne suis pas tenu de les appliquer à vous. Je suis Anglais, et je viens vous proposer à mon tour ce que vous avez inutilement proposé aux autres.

— Monsieur le duc!

— Allons, cher monsieur de Wardes, puisque vous êtes si fort courroucé, prenez-moi pour quintaine. Je serai à Calais dans trente-quatre heures. Venez avec moi, la route nous paraîtra moins longue ensemble que séparés. Nous tirerons l'épée là-bas, sur le sable que couvre la marée, et qui, six heures par jour, est le territoire de la France, mais pendant six autres heures le territoire de Dieu.

— C'est bien, répliqua de Wardes; j'accepte.

— Pardieu! dit le duc, si vous me tuez, mon cher monsieur de Wardes, vous me rendrez, je vous en réponds, un signalé service.

— Je ferai ce que je pourrai pour vous être agréable, duc, dit de Wardes.

— Ainsi, c'est convenu, je vous emmène.

— Je serai à vos ordres. Pardieu! j'avais besoin pour me calmer d'un bon danger, d'un péril mortel.

— Eh bien, je crois que vous avez trouvé votre affaire.

Serviteur, monsieur de Wardes; demain, au matin, mon valet de chambre vous dira l'heure précise du départ; nous voyagerons ensemble comme deux bons amis. Je voyage d'ordinaire en homme pressé. Adieu!

Buckingham salua de Wardes et rentra chez le roi.

De Wardes, exaspéré, sortit du Palais-Royal et prit rapidement le chemin de la maison qu'il habitait.

II

BAISEMEAUX DE MONTLEZUN.

Après la leçon un peu dure donnée à de Wardes, Athos et d'Artagnan descendirent ensemble l'escalier qui conduit à la cour du Palais-Royal.

— Voyez-vous, disait Athos à d'Artagnan, Raoul ne peut échapper tôt ou tard à ce duel avec de Wardes; de Wardes est brave autant qu'il est méchant.

— Je connais ces drôles-là, répliqua d'Artagnan; j'ai eu affaire au père. Je vous déclare, et en ce temps j'avais de bons muscles et une sauvage assurance; je vous déclare, dis-je, que le père m'a donné du mal. Il fallait voir cependant comme j'en décousais. Ah! mon ami, on ne fait plus des assauts pareils aujourd'hui; j'avais une main qui ne pouvait rester un moment en place, une main de vif-argent, vous le savez, Athos, vous m'avez vu à l'œuvre. Ce n'était plus un simple morceau d'acier, c'était un serpent qui prenait toutes ses formes et toutes ses longueurs pour parvenir à placer convenablement sa tête, c'est-à-dire sa morsure; je me donnais six pieds, puis trois, je pressais l'ennemi corps à corps, puis je me jetais à dix pieds. Il n'y avait pas force humaine capable de résister à ce féroce entrain. Eh bien, de Wardes le père, avec sa bravoure de race, sa bravoure hargneuse, m'occupa fort longtemps, et je me souviens que mes doigts, à l'issue du combat, étaient fatigués.

— Donc, je vous le disais bien, reprit Athos, le fils cherchera toujours Raoul et finira par le rencontrer, car on trouve Raoul facilement lorsqu'on le cherche.

— D'accord, mon ami, mais Raoul calcule bien; il n'en veut point à de Wardes, il l'a dit: il attendra d'être provoqué; alors sa position est bonne. Le roi ne peut se fâcher; d'ailleurs, nous saurons le moyen de calmer le roi. Mais pourquoi ces craintes, ces inquiétudes chez vous qui ne vous alarmez pas aisément?

— Voici : tout me trouble. Raoul va demain voir le roi, qui lui dira sa volonté sur certain mariage. Raoul se fâchera comme un amoureux qu'il est, et, une fois dans sa mauvaise humeur, s'il rencontre de Wardes, la bombe éclatera.

— Nous empêcherons l'éclat, cher ami.

— Pas moi, car je veux retourner à Blois. Toute cette élégance fardée de cour, toutes ces intrigues me dégoûtent. Je ne suis plus un jeune homme pour pactiser avec les mesquineries d'aujourd'hui. J'ai lu dans le grand livre de Dieu beaucoup de choses trop belles et trop larges pour m'occuper avec intérêt des petites phrases que se chuchotent ces hommes quand ils veulent se tromper. En un mot, je m'ennuie à Paris, partout où je ne vous ai pas, et, comme je ne puis toujours vous avoir, je veux m'en retourner à Blois.

— Oh ! que vous avez tort, Athos ! que vous mentez à votre origine et à la destinée de votre âme ! Les hommes de votre trempe sont faits pour aller jusqu'au dernier jour dans la plénitude de leurs facultés. Voyez ma vieille épée de La Rochelle, cette lame espagnole; elle servit trente ans aussi parfaite; un jour d'hiver, en tombant sur le marbre du Louvre, elle se cassa net, mon cher. On m'en a fait un couteau de chasse qui durera cent ans encore. Vous, Athos, avec votre loyauté, votre franchise, votre courage froid et votre instruction solide, vous êtes l'homme qu'il faut pour avertir et diriger les rois. Restez ici : M. Fouquet ne durera pas aussi longtemps que ma lame espagnole.

— Allons, dit Athos en souriant, voilà d'Artagnan qui, après m'avoir élevé aux nues, fait de moi une sorte de dieu, me jette au haut de l'Olympe et m'aplatit sur terre J'ai des ambitions plus grandes, ami. Être ministre, être esclave, allons donc ! Ne suis-je pas plus grand? je ne suis rien. Je me souviens de vous avoir entendu m'appeler quelquefois le

grand Athos. Or, je vous défie, si j'étais ministre, de me confirmer cette épithète. Non, non, je ne me livre pas ainsi.

— Alors n'en parlons plus; abdiquez tout, même la fraternité!

— Oh! cher ami, c'est presque dur, ce que vous me dites là!

D'Artagnan serra vivement la main d'Athos.

— Non, non, abdiquez sans crainte. Raoul peut se passer de vous, je suis à Paris.

— Eh bien, alors, je retournerai à Blois. Ce soir, vous me direz adieu; demain, au point du jour, je remonterai à cheval.

— Vous ne pouvez pas rentrer seul à votre hôtel; pourquoi n'avez-vous pas amené Grimaud?

— Mon ami, Grimaud dort; il se couche de bonne heure. Mon pauvre vieux se fatigue aisément. Il est venu avec moi de Blois, et je l'ai forcé de garder le logis; car s'il lui fallait, pour reprendre haleine, remonter les quarante lieues qui nous séparent de Blois, il en mourrait sans se plaindre. Mais je tiens à mon Grimaud.

— Je vais vous donner un mousquetaire pour porter le flambeau. Holà! quelqu'un!

Et d'Artagnan se pencha sur la rampe dorée.

Sept à huit têtes de mousquetaires apparurent.

— Quelqu'un de bonne volonté pour escorter M. le comte de La Fère, cria d'Artagnan.

— Merci de votre empressement, Messieurs, dit Athos. Je ne saurais déranger ainsi des gentilshommes.

— J'escorterais bien Monsieur, dit quelqu'un, si je n'avais à parler à M. d'Artagnan.

— Qui est là? fit d'Artagnan en cherchant dans la pénombre.

— Moi, cher monsieur d'Artagnan.

— Dieu me pardonne, si ce n'est pas la voix de Baisemeaux!

— Moi-même, Monsieur.

— Eh! mon cher Baisemeaux, que faites-vous là dans la cour?

— J'attends vos ordres, mon cher monsieur d'Artagnan.

— Ah! malheureux que je suis, pensa d'Artagnan; c'est vrai, vous avez été prévenu pour une arrestation; mais venir vous-même au lieu d'envoyer un écuyer!

— Je suis venu parce que j'avais à vous parler.

— Et vous ne m'avez pas fait prévenir?

— J'attendais, dit timidement M. Baisemeaux.

— Je vous quitte. Adieu, d'Artagnan, fit Athos à son ami.

— Pas avant que je vous présente M. Baisemeaux de Montlezun, gouverneur du château de la Bastille.

Baisemeaux salua, Athos également.

— Mais vous devez vous connaître, ajouta d'Artagnan.

— J'ai un vague souvenir de monsieur, dit Athos.

— Vous savez bien, mon cher ami, Baisemeaux, ce garde du roi avec qui nous fîmes de si bonnes parties autrefois sous le cardinal.

— Parfaitement, dit Athos en prenant congé avec affabilité.

— M. le comte de La Fère, qui avait nom de guerre Athos, dit d'Artagnan à l'oreille de Baisemeaux.

— Oui, oui, un galant homme, un des quatre fameux, dit Baisemeaux.

— Précisément. Mais, voyons, mon cher Baisemeaux, causons-nous?

— S'il vous plaît!

— D'abord, quant aux ordres, c'est fait, pas d'ordres. Le roi renonce à faire arrêter la personne en question.

— Ah! tant pis, dit Baisemeaux avec un soupir.

— Comment, tant pis? s'écria d'Artagnan en riant.

— Sans doute, s'écria le gouverneur de la Bastille, mes prisonniers sont mes rentes, à moi.

— Eh! c'est vrai. Je ne voyais pas la chose sous ce jour-là.

— Donc, pas d'ordres?

Et Baisemeaux soupira encore.

— C'est vous, reprit-il, qui avez une belle position : capitaine lieutenant des mousquetaires!

— C'est assez bon, oui. Mais je ne vois pas ce que vous avez à m'envier : gouverneur de la Bastille, qui est le premier chateau de France.

— Je le sais bien, dit tristement Baisemeaux.

— Vous dites cela comme un pénitent, mordious! Je changerai mes bénéfices contre les vôtres, si vous voulez?

— Ne parlons pas bénéfices, dit Baisemeaux, si vous ne voulez pas me fendre l'âme

— Mais vous regardez de droite et de gauche comme si

vous aviez peur d'être arrêté, vous qui gardez ceux qu'on arrête.

— Je regarde qu'on nous voit et qu'on nous entend, et qu'il serait plus sûr de causer à l'écart, si vous m'accordiez cette faveur.

— Baisemeaux! Baisemeaux! vous oubliez donc que nous sommes des connaissances de trente-cinq ans. Ne prenez donc pas avec moi des airs contrits. Soyez à l'aise. Je ne mange pas crus des gouverneurs de la Bastille.

— Plût au ciel!

— Voyons, venez dans la cour, nous nous prendrons par le bras; il fait un clair de lune superbe, et le long des chênes, sous les arbres, vous me conterez votre histoire lugubre. Venez.

Il attira le dolent gouverneur dans la cour, lui prit le bras, comme il l'avait dit, et avec sa brusque bonhomie :

— Allons, flamberge au vent! dit-il, dégoisez, Baisemeaux · que voulez-vous me dire?

— Ce sera bien long.

— Vous aimez donc mieux vous lamenter? M'est avis que ce sera plus long encore. Gage que vous vous faites cinquante mille livres sur vos pigeons de la Bastille.

— Quand cela serait, cher monsieur d'Artagnan?

— Vous m'étonnez, Baisemeaux; regardez-vous donc, mon cher. Vous faites l'homme contrit, mordious! je vais vous conduire devant une glace, vous y verrez que vous êtes grassouillet, fleuri, gras et rond comme un fromage; que vous avez des yeux comme des charbons allumés, et que, sans ce vilain pli que vous affectez de vous creuser au front, vous ne paraîtriez pas cinquante ans. Or, vous en avez soixante, hein?

— Tout cela est vrai...

— Pardieu! je le sais bien que c'est vrai, vrai comme les cinquante mille livres de bénéfice.

Le petit Baisemeaux frappa du pied.

— La, la! dit d'Artagnan, je m'en vais vous faire votre compte; vous étiez capitaine des gardes de M. de Mazarin : douze mille livres par an; vous les avez touchées douze ans, soit · cent quarante mille livres.

— Douze mille livres! Êtes-vous fou, s'écria Baisemeaux. Le vieux grigou n'a jamais donné que six mille, et les charges

de la place allaient à six mille cinq cents. M. Colbert, qui m'avait fait rogner les six mille autres livres, daignait me faire toucher cinquante pistoles comme gratification, en sorte que, sans ce petit fief de Montlezun, qui donne douze mille livres, je n'eusse pas fait honneur à mes affaires.

— Passons condamnation, arrivons aux cinquante mille livres de la Bastille. Là, j'espère, vous êtes nourri, logé; vous avez six mille livres de traitement.

— Soit.

— Bon an, mal an, cinquante prisonniers qui, l'un dans l'autre, vous rapportent mille livres.

— Je n'en disconviens pas.

— C'est bien cinquante mille livres par an; vous occupez depuis trois ans, c'est donc cent cinquante mille livres que vous avez.

— Vous oubliez un détail, cher monsieur d'Artagnan.

— Lequel?

— C'est que vous, vous avez reçu la charge de capitaine des mains du roi.

— Je le sais bien.

— Tandis que moi, j'ai reçu celle de gouverneur de MM. Tremblay et Louvière.

— C'est juste, et Tremblay n'était pas homme à vous laisser sa charge pour rien.

— Oh! Louvière non plus. Il en résulte que j'ai donné soixante-quinze mille livres à Tremblay pour sa part.

— Joli!... Et à Louvière?

— Autant.

— Tout de suite?

— Non pas, c'eût été impossible. Le roi ne voulait pas, ou plutôt M. de Mazarin ne voulait pas paraître destituer ces deux gaillards issus de la barricade; il a donc souffert qu'ils fissent pour se retirer des conditions léonines.

— Quelles conditions?

— Frémissez!... trois années du revenu comme pot-de-vin.

— Diable! en sorte que les cent cinquante mille livres ont passé dans leurs mains?

— Juste.

— Et outre cela?

— Une somme de quinze mille écus ou cinquante mille pistoles, comme il vous plaira, en trois payements.

— C'est exorbitant.

— Ce n'est pas tout.

— Allons donc!

— Faute à moi de remplir l'une des conditions, ces messieurs rentrent dans leur charge. On a fait signer cela au roi.

— C'est énorme! c'est incroyable!

— C'est comme cela.

— Je vous plains, mon pauvre Baisemeaux. Mais alors, cher ami, pourquoi diable M. de Mazarin vous a-t-il accordé cette prétendue faveur? Il était plus simple de vous la refuser.

— Oh! oui! mais il a eu la main forcée par mon protecteur.

— Votre protecteur! qui cela?

— Parbleu! un de vos amis, M. d'Herblay.

— M. d'Herblay? Aramis?

— Aramis, précisément, il a été charmant pour moi.

— Charmant! de vous faire passer sous ces fourches?

— Écoutez donc! je voulais quitter le service du cardinal. M. d'Herblay parla pour moi à Louvière et à Tremblay; ils résistèrent; j'avais envie de la place, car je sais ce qu'elle peut donner, je m'ouvris à M. d'Herblay sur ma détresse : il m'offrit de répondre pour moi à chaque payement.

— Bah! Aramis? Oh! vous me stupéfiez. Aramis répondit pour vous?

— En galant homme. Il obtint la signature; Tremblay et Louvière se démirent; j'ai fait payer vingt-cinq mille livres chaque année de bénéfice à un de ces deux messieurs; chaque année aussi, en mai, M. d'Herblay vint lui-même à la Bastille m'apporter deux mille cinq cents pistoles pour distribuer à mes crocodiles.

— Alors, vous devez cent cinquante mille livres à Aramis?

— Eh! voilà mon désespoir, je ne lui en dois que cent mille.

— Je ne vous comprends pas parfaitement.

— Eh! sans doute, il n'est venu que deux ans. Mais aujourd'hui nous sommes le 31 mai, et il n'est pas venu, et c'est demain l'échéance, à midi. Et demain, si je n'ai pas payé, ces messieurs, aux termes du contrat, peuvent rentrer dans le marché; je serai dépouillé et j'aurai travaillé trois ans et donné deux cent cinquante mille livres pour rien, mon cher monsieur d'Artagnan, pour rien absolument.

— Voilà qui est curieux, murmura d'Artagnan.

— Concevez-vous maintenant que je puisse avoir un pli sur le front?

— Oh! oui.

— Concevez-vous que, malgré cette rondeur de fromage et cette fraîcheur de pomme d'api, malgré ces yeux brillants comme des charbons allumés, je sois arrivé à craindre de n'avoir plus même un fromage ni une pomme d'api à manger, et de n'avoir plus que des yeux pour pleurer?

— C'est désolant.

— Je suis donc venu à vous, monsieur d'Artagnan, car vous seul pouvez me tirer de peine.

— Comment cela?

— Vous connaissez l'abbé d'Herblay?

— Pardieu!

— Vous le connaissez mystérieux?

— Oh! oui.

— Vous pouvez me donner l'adresse de son presbytère, car j'ai cherché à Noisy-le-Sec, et il n'y est plus.

— Parbleu! il est évêque de Vannes.

— Vannes, en Bretagne?

— Oui.

Le petit homme se mit à s'arracher les cheveux.

— Hélas! dit-il, comment aller à Vannes d'ici à demain à midi?... Je suis un homme perdu. Vannes! Vannes! criait Baisemeaux.

— Votre désespoir me fait mal. Écoutez donc, un évêque ne réside pas toujours; monseigneur d'Herblay pourrait n'être pas si loin que vous le craignez.

— Oh! dites-moi son adresse.

— Je ne sais, mon ami.

— Décidément me voilà perdu! Je vais aller me jeter aux pieds du roi.

— Mais, Baisemeaux, vous m'étonnez; comment, la Bastille pouvant produire cinquante mille livres, n'avez-vous pas poussé la vis pour en faire produire cent mille?

— Parce que je suis un honnête homme, cher monsieur d'Artagnan, et que mes prisonniers sont nourris comme des potentats.

— Pardieu! vous voilà bien avancé; donnez-vous une bonne indigestion avec vos belles nourritures, et crevez-moi d'ici à demain midi.

— Cruel! il a le cœur de rire.

— Non, vous m'affligez... Voyons, Baisemeaux, avez-vous une parole d'honneur?

— Oh! capitaine!

— Eh bien, donnez-moi votre parole que vous n'ouvrirez la bouche à personne de ce que je vais vous dire.

— Jamais! jamais!

— Vous voulez mettre la main sur Aramis?

— A tout prix!

— Eh bien, allez trouver M. Fouquet.

— Quel rapport...?

— Niais que vous êtes!.. Où est Vannes?

— Dame!...

— Vannes est dans le diocèse de Belle-Isle, ou Belle-Isle dans le diocèse de Vannes. Belle-Isle est à M. Fouquet: M. Fouquet a fait nommer M. d'Herblay à cet évêché.

— Vous m'ouvrez les yeux et vous me rendez la vie.

— Tant mieux. Allez donc dire tout simplement à M. Fouquet que vous désirez parler à M. d'Herblay.

— C'est vrai! c'est vrai! s'écria Baisemeaux transporté.

— Et, fit d'Artagnan en l'arrêtant avec un regard sévère, la parole d'honneur?

— Oh! sacrée! répliqua le petit homme en s'apprêtant à courir.

— Où allez-vous?

— Chez M. Fouquet.

— Non pas, M. Fouquet est au jeu du roi. Que vous alliez chez M. Fouquet demain de bonne heure, c'est tout ce que vous pouvez faire.

— J'irai; merci!

— Bonne chance!

— Merci!

— Voilà une drôle d'histoire, murmura d'Artagnan, qui, après avoir quitté Baisemeaux, remonta lentement son escalier. Quel diable d'intérêt Aramis peut-il avoir à obliger ainsi Baisemeaux? Hein!... nous saurons cela un jour ou l'autre

III

LE JEU DU ROI.

Fouquet assistait, comme l'avait dit d'Artagnan, au jeu du roi.

Il semblait que le départ de Buckingham eût jeté du baume sur tous les cœurs ulcérés la veille.

Monsieur, rayonnant, faisait mille signaux affectueux à sa mère.

Le comte de Guiche ne pouvait se séparer de Buckingham, et, tout en jouant, il s'entretenait avec lui des éventualités de son voyage.

Buckingham, rêveur et affectueux comme un homme de cœur qui a pris son parti, écoutait le comte et adressait de temps en temps à Madame un regard de regrets et de tendresse éperdue.

La princesse, au sein de son enivrement, partageait encore sa pensée entre le roi, qui jouait avec elle ; Monsieur, qui la raillait doucement sur des gains considérables ; et de Guiche, qui témoignait une joie extravagante.

Quant à Buckingham, elle s'en occupait légèrement ; pour elle, ce fugitif, ce banni était un souvenir, non plus un homme.

Les cœurs légers sont ainsi faits ; entiers au présent, ils rompent violemment avec tout ce qui peut déranger leurs petits calculs de bien-être égoïste.

Madame se fût accommodée des sourires, des gentillesses, des soupirs de Buckingham présent ; mais de loin, soupirer, sourire, s'agenouiller, à quoi bon ?

Le vent du détroit, qui enlève les navires pesants, où balaye-t-il les soupirs ? Le sait-on ?

Le duc ne se dissimula point ce changement ; son cœur en fut mortellement blessé.

Nature délicate, fière et susceptible de profond attachement, il maudit le jour où la passion était entrée dans son cœur.

Les regards qu'il envoyait à Madame se refroidirent peu à peu au souffle glacial de sa pensée. Il ne pouvait mépriser encore, mais il fut assez fort pour imposer silence aux cris tumultueux de son cœur.

A mesure que Madame devinait ce changement, elle redoublait d'activité pour recouvrer le rayonnement qui lui échappait; son esprit, timide et indécis d'abord, se fit jour en brillants éclats; il fallait à tout prix qu'elle fût remarquée par-dessus tout, par-dessus le roi lui-même.

Elle le fut. Les reines, malgré leur dignité; le roi, malgré les respects de l'étiquette, furent éclipsés.

Les reines, roides et guindées, dès l'abord s'humanisèrent et rirent. Madame Henriette, reine mère, fut éblouie de cet éclat qui revenait sur sa race, grâce à l'esprit de la petite-fille de Henri IV.

Le roi, si jaloux comme jeune homme, si jaloux comme roi de toutes les supériorités qui l'entouraient, ne put s'empêcher de rendre les armes à cette pétulance française dont l'humeur anglaise rehaussait encore l'énergie. Il fut saisi comme un enfant par cette radieuse beauté que suscitait l'esprit.

Les yeux de Madame lançaient des éclairs. La gaieté s'échappait de ses lèvres de pourpre comme la persuasion des lèvres du vieux Grec Nestor.

Autour des reines et du roi, toute la cour, soumise a ces enchantements, s'apercevait, pour la première fois, qu'on pouvait rire devant le plus grand roi du monde, comme des gens dignes d'être appelés les plus polis et les plus spirituels du monde.

Madame eut, dès ce soir, un succès capable d'étourdir quiconque n'eût pas pris naissance dans ces régions élevées qu'on appelle un trône et qui sont à l'abri de semblables vertiges, malgré leur hauteur.

A partir de ce moment, Louis XIV regarda Madame comme un personnage.

Buckingham la regarda comme une coquette digne des plus cruels supplices.

De Guiche la regarda comme une divinité.

Les courtisans, comme un astre dont la lumière devait devenir un foyer pour toute faveur, pour toute puissance.

Cependant Louis XIV, quelques années auparavant, n'a-

vait pas seulement daigné donner la main à ce *laideron* pour un ballet.

Cependant Buckingham avait adoré cette coquette a deux genoux.

Cependant de Guiche avait regardé cette divinité comme une femme.

Cependant les courtisans n'avaient pas osé applaudir sur le passage de cet astre dans la crainte de déplaire au roi, à qui cet astre avait autrefois déplu.

Voilà ce qui se passait, dans cette mémorable soirée, au jeu du roi.

La jeune reine, quoique Espagnole et nièce d'Anne d'Autriche, aimait le roi et ne savait pas dissimuler.

Anne d'Autriche, observatrice comme toute femme et impérieuse comme toute reine, sentit la puissance de Madame et s'inclina tout aussitôt.

Ce qui détermina la jeune reine à lever le siége et à rentrer chez elle.

A peine le roi fit-il attention à ce départ, malgré les symptômes affectés d'indisposition qui l'accompagnaient.

Fort des lois de l'étiquette qu'il commençait à introduire chez lui comme élément de toute relation, Louis XIV ne s'émut point; il offrit la main à Madame sans regarder Monsieur, son frère, et conduisit la jeune princesse jusqu'à la porte de son appartement.

On remarqua que, sur le seuil de la porte, Sa Majesté, libre de toute contrainte ou moins forte que la situation, laissa échapper un énorme soupir.

Les femmes, car elles remarquent tout, mademoiselle de Montalais, par exemple, ne manquèrent pas de dire à leurs compagnes :

— Le roi a soupiré.

— Madame a soupiré.

C'était vrai.

Madame avait soupiré sans bruit, mais avec un accompagnement bien plus dangereux pour le repos du roi.

Madame avait soupiré en fermant ses beaux yeux noirs, puis elle les avait rouverts, et, tout chargés qu'ils étaient d'une indicible tristesse, elle les avait relevés sur le roi, dont le visage, à ce moment, s'était empourpré visiblement.

Il résultait de cette rougeur, de ces soupirs échangés et de

tait ce mouvement royal, que Montalais avait commis une indiscrétion, et que cette indiscrétion avait certainement affecté sa compagne, car mademoiselle de La Vallière, moins perspicace sans doute, pâlit quand rougit le roi, et, son service l'appelant chez Madame, entra toute tremblante derrière la princesse, sans songer à prendre les gants, ainsi que le cérémonial le voulait.

Il est vrai que cette provinciale pouvait alléguer pour excuse le trouble où la jetait la majesté royale. En effet, mademoiselle de La Vallière, tout occupée de refermer la porte, avait involontairement les yeux attachés sur le roi, qui marchait à reculons.

Le roi rentra dans la salle de jeu; il voulut parler à diverses personnes, mais l'on put voir qu'il n'avait pas l'esprit fort présent.

Il brouilla divers comptes dont profitèrent divers seigneurs qui avaient retenu ces habitudes depuis M. de Mazarin, mauvaise mémoire, mais bonne arithmétique.

Ainsi Manicamp, distrait personnage s'il en fût, que le lecteur ne s'y trompe pas, Manicamp, l'homme le plus honnête du monde, ramassa purement et simplement vingt mille livres qui traînaient sur le tapis et dont la propriété ne paraissait légitimement acquise à personne.

Ainsi M. de Wardes, qui avait la tête un peu embarrassée par les affaires de la soirée, laissa-t-il soixante louis doubles qu'il avait gagnés à M. de Buckingham, et que celui-ci, incapable comme son père de salir ses mains avec une monnaie quelconque, abandonna au chandelier, ce chandelier dût-il être vivant.

Le roi ne recouvra un peu de son attention qu'au moment où M. Colbert, qui guettait depuis quelques instants, s'approcha, et, fort respectueusement sans doute, mais avec insistance, déposa un de ses conseils dans l'oreille encore bourdonnante de Sa Majesté.

Au conseil, Louis prêta une attention nouvelle, et, aussitôt, jetant ses regards devant lui :

— Est-ce que M. Fouquet, dit-il, n'est plus là?

— Si fait, si fait, sire, répliqua la voix du surintendant, occupé avec Buckingham.

Et il s'approcha. Le roi fit un pas vers lui d'un air charmant et plein de négligence.

— Pardon, monsieur le surintendant, si je trouble votre conversation, dit Louis; mais je vous réclame partout où j'ai besoin de vous.

— Mes services sont au roi toujours, répliqua Fouquet.

— Et surtout votre caisse, dit le roi en riant d'un sourire faux.

— Ma caisse plus encore que le reste, dit froidement Fouquet.

— Voici le fait, Monsieur. Je veux donner une fête à Fontainebleau. Quinze jours de maison ouverte. J'ai besoin de...

Il regarda obliquement Colbert.

Fouquet attendit sans se troubler.

— De...? dit-il.

— De quatre millions, fit le roi répondant au sourire cruel de Colbert.

— Quatre millions? dit Fouquet en s'inclinant profondément.

Et ses ongles, entrant dans sa poitrine, y creusèrent un sillon sanglant sans que la sérénité de son visage en fût un moment altérée.

— Oui, Monsieur, dit le roi.

— Quand, sire?

— Mais... prenez votre temps... C'est-à-dire... non... le plus tôt possible.

— Il faut le temps.

— Le temps! s'écria Colbert triomphant.

— Le temps de compter les écus, fit le surintendant avec un majestueux mépris; l'on ne tire et l'on ne pèse qu'un million par jour, Monsieur.

— Quatre jours, alors, dit Colbert.

— Oh! répliqua Fouquet en s'adressant au roi, mes commis font des prodiges pour le service de Sa Majesté. La somme sera prête dans trois jours.

Colbert pâlit à son tour. Louis le regarda étonné.

Fouquet se retira sans forfanterie, sans faiblesse, souriant aux nombreux amis dans le regard desquels, seul, il lisait une véritable amitié, un intérêt allant jusqu'à la compassion.

Il ne fallait pas juger Fouquet sur ce sourire; Fouquet avait, en réalité, la mort dans le cœur.

Quelques gouttes de sang tachaient, sous son habit, le fin tissu qui couvrait sa poitrine.

L'habit cachait le sang, le sourire la rage.

A la façon dont il aborda son carrosse, ses gens devinèrent que le maître n'était pas de joyeuse humeur. Il résulta de cette intelligence que les ordres s'exécutèrent avec cette précision de manœuvres que l'on trouve sur un vaisseau de guerre commandé pendant l'orage par un capitaine irrité.

Le carrosse ne roula point, il vola.

A peine si Fouquet eut le temps de se recueillir durant le trajet.

En arrivant, il monta chez Aramis.

Aramis n'était point encore couché.

Quant à Porthos, il avait soupé fort convenablement d'un gigot braisé, de deux faisans rôtis et d'une montagne d'écrevisses; puis il s'était fait oindre le corps avec des huiles parfumées, à la façon des lutteurs antiques; puis, l'onction achevée, il s'était étendu dans des flanelles et fait transporter dans un lit bassiné.

Aramis, nous l'avons dit, n'était point couché. A l'aise dans une robe de chambre de velours, il écrivait lettres sur lettres, de cette écriture si fine et si pressée dont une page tient un quart de volume.

La porte s'ouvrit précipitamment; le surintendant parut, pâle, agité, soucieux.

Aramis releva la tête.

— Bonsoir, cher hôte! dit-il.

Et son regard observateur devina toute cette tristesse, tout ce désordre.

— Beau jeu chez le roi? demanda Aramis pour engager la conversation.

Fouquet s'assit, et, du geste, montra la porte au laquais qui l'avait suivi.

Puis, quand le laquais fut sorti:

— Très-beau! dit-il.

Et Aramis, qui le suivait de l'œil, le vit, avec une impatience fébrile, s'allonger sur les coussins.

— Vous avez perdu, comme toujours? demanda Aramis sa plume à la main

— Mieux que toujours, répliqua Fouquet.

— Mais on sait que vous supportez bien la perte, vous.

— Quelquefois.

— Bon ! M. Fouquet, mauvais joueur?

— Il y a jeu et jeu, monsieur d'Herblay.

— Combien avez-vous donc perdu, Monseigneur? demanda Aramis avec une certaine inquiétude.

Fouquet se recueillit un moment pour poser convenablement sa voix, et puis, sans émotion aucune :

— La soirée me coûte quatre millions, dit-il.

Et un rire amer se perdit sur la dernière vibration de ces paroles. Aramis ne s'attendait point à un pareil chiffre; il laissa tomber sa plume.

— Quatre millions! dit-il. Vous avez joué quatre millions? Impossible!

— M. Colbert tenait mes cartes, répondit le surintendant avec le même rire sinistre.

— Ah! je comprends maintenant, Monseigneur. Ainsi, nouvel appel de fonds?

— Oui, mon ami.

— Par le roi?

— De sa bouche même. Il est impossible d'assommer un homme avec un plus beau sourire.

— Diable!

— Que pensez-vous de cela?

— Parbleu! je pense que l'on veut vous ruiner : c'est clair.

— Ainsi, c'est toujours votre avis?

— Toujours. Il n'y a rien là, d'ailleurs, qui doive vous étonner, puisque c'est ce que nous avons prévu.

— Soit; mais je ne m'attendais pas aux quatre millions.

— Il est vrai que la somme est lourde; mais, enfin, quatre millions ne sont point la mort d'un homme, c'est là le cas de le dire, surtout quand cet homme s'appelle M. Fouquet.

— Si vous connaissiez le fond du coffre, mon cher d'Herblay, vous seriez moins tranquille.

— Et vous avez promis?

— Que vouliez-vous que je fisse?

— C'est vrai.

— Le jour où je refuserai, Colbert en trouvera; où? je n'en sais rien; mais il en trouvera et je serai perdu!

— Incontestablement. Et dans combien de jours avez-vous promis ces quatre millions?

— Dans trois jours. Le roi paraît fort pressé.

— Dans trois jours!

— Oh! mon ami, reprit Fouquet, quand on pense que tout à l'heure, quand je passais dans la rue, des gens criaient: « Voilà le riche M. Fouquet qui passe! » En vérité, cher d'Herblay, c'est à en perdre la tête!

— Oh! non, Monseigneur, halte-là! la chose n'en vaut pas la peine, dit flegmatiquement Aramis en versant de la poudre sur la lettre qu'il venait d'écrire.

— Alors, un remède, un remède à ce mal sans remède?

— Il n'y en a qu'un: payez.

— Mais à peine si j'ai la somme. Tout doit être épuisé; on a payé Belle-Isle; on a payé la pension; l'argent, depuis les recherches des traitants, est rare. En admettant qu'on paye cette fois, comment payera-t-on l'autre? Car, croyez-le bien, nous ne sommes pas au bout! Quand les rois ont goûté de l'argent, c'est comme les tigres quand ils ont goûté de la chair: ils dévorent! Un jour, il faudra bien que je dise: « Impossible, sire! » Eh bien, ce jour-là, je serai perdu!

Aramis haussa légèrement les épaules.

— Un homme dans votre position, Monseigneur, dit-il, n'est perdu que lorsqu'il veut l'être.

— Un homme, dans quelque position qu'il soit, ne peut lutter contre un roi.

— Bah! dans ma jeunesse, j'ai bien lutté, moi, avec le cardinal de Richelieu, qui était roi de France, plus, cardinal!

— Ai-je des armées, des troupes, des trésors? Je n'ai même plus Belle-Isle!

— Bah! la nécessité est la mère de l'invention. Quand vous croirez tout perdu...

— Eh bien?

— On découvrira quelque chose d'inattendu qui sauvera tout.

— Et qui découvrira ce merveilleux quelque chose?

— Vous.

— Moi? Je donne ma démission d'inventeur.

— Alors, moi.

— Soit. Mais alors mettez-vous à l'œuvre sans retard.

— Ah! nous avons bien le temps.

— Vous me tuez avec votre flegme, d'Herblay, dit le surintendant en passant son mouchoir sur son front.

— Ne vous souvenez-vous donc pas de ce que je vous ai dit un jour ?

— Que m'avez-vous dit ?

— De ne pas vous inquiéter, si vous avez du courage. En avez-vous ?

— Je le crois.

— Ne vous inquiétez donc pas.

— Alors, c'est dit, au moment suprême, vous venez à mon aide, d'Herblay ?

— Ce ne sera que vous rendre ce que je vous dois, Monseigneur.

— C'est le métier des gens de finance que d'aller au-devant des besoins des hommes comme vous, d'Herblay.

— Si l'obligeance est le métier des hommes de finance, la charité est la vertu des gens d'église. Seulement, cette fois encore, exécutez-vous, Monseigneur. Vous n'êtes pas encore assez bas ; au dernier moment, nous verrons.

— Nous verrons dans peu, alors.

— Soit. Maintenant, permettez-moi de vous dire que, personnellement, je regrette beaucoup que vous soyez si fort à court d'argent.

— Pourquoi cela ?

— Parce que j'allais vous en demander, donc !

— Pour vous ?

— Pour moi ou pour les miens, pour les miens ou pour les nôtres.

— Quelle somme ?

— Oh ! tranquillisez-vous ; une somme rondelette, il est vrai, mais peu exorbitante.

— Dites le chiffre !

— Oh ! cinquante mille livres.

— Misère !

— Vraiment ?

— Sans doute, on a toujours cinquante mille livres. Ah ! pourquoi ce coquin que l'on nomme M. Colbert ne se contente-t-il pas comme vous, je me mettrais moins en peine que je ne le fais ? Et quand vous faut-il cette somme ?

— Pour demain matin.

— Bien, et... ?

— Ah ! c'est vrai, la destination, voulez-vous dire ?

— Non, chevalier, non ; je n'ai pas besoin d'explication.

— Si fait; c'est demain le 1er juin.
— Eh bien?
— Échéance d'une de nos obligations.
— Nous avons donc des obligations?
— Sans doute, nous payons demain notre dernier tiers.
— Quel tiers?
— Des cent cinquante mille livres de Baisemeaux.
— Baisemeaux! Qui cela?
— Le gouverneur de la Bastille.
— Ah! oui, c'est vrai; vous me faites payer cent cinquante mille francs pour cet homme.
— Allons donc!
— Mais à quel propos?
— A propos de sa charge qu'il a achetée, ou plutôt que nous avons achetée à Louvières et à Tremblay.
— Tout cela est fort vague dans mon esprit.
— Je conçois cela, vous avez tant d'affaires! Cependant, je ne crois pas que vous en ayez de plus importante que celle-ci.
— Alors, dites-moi à quel propos nous avons acheté cette charge.
— Mais pour lui être utile.
— Ah!
— A lui d'abord.
— Et puis ensuite?
— Ensuite à nous.
— Comment, à nous? Vous vous moquez.
— Monseigneur, il y a des temps où un gouverneur de la Bastille est une fort belle connaissance.
— J'ai le bonheur de ne pas vous comprendre, d'Herblay.
— Monseigneur, nous avons nos poëtes, notre ingénieur, notre architecte, nos musiciens, notre imprimeur, nos peintres; il nous fallait notre gouverneur de la Bastille.
— Ah! vous croyez?
— Monseigneur, ne nous faisons pas illusion; nous sommes fort exposés à aller à la Bastille, cher monsieur Fouquet, ajouta le prélat en montrant sous ses lèvres pâles des dents qui étaient encore ces belles dents adorées trente ans auparavant par Marie Michon.
— Et vous croyez que ce n'est pas trop de cent cinquante mille livres pour cela, d'Herblay? Je vous assure que d'ordinaire vous placez mieux votre argent.

— Un jour viendra où vous reconnaîtrez votre erreur.

— Mon cher d'Herblay, le jour où l'on entre à la Bastille, on n'est plus protégé par le passé.

— Si fait, si les obligations souscrites sont bien en règle; et puis, croyez-moi, cet excellent Baisemeaux n'a pas un cœur de courtisan. Je suis sûr qu'il me gardera bonne reconnaissance de cet argent; sans compter, comme je vous le dis, Monseigneur, que je garde les titres.

— Quelle diable d'affaire! De l'usure en matière de bienfaisance!

— Monseigneur, Monseigneur, ne vous mêlez point de tout cela; s'il y a usure, c'est moi qui la fais seul; nous en profitons à nous deux, voilà tout.

— Quelque intrigue, d'Herblay?...

— Je ne dis pas non.

— Et Baisemeaux complice.

— Et pourquoi pas? On en a de pires. Ainsi je puis compter demain sur les cinq mille pistoles?

— Les voulez-vous ce soir?

— Ce serait encore mieux, car je veux me mettre en chemin de bonne heure; ce pauvre Baisemeaux, qui ne sait pas ce que je suis devenu, il est sur des charbons ardents.

— Vous aurez la somme dans une heure. Ah! d'Herblay, l'intérêt de vos cent cinquante mille francs ne payera jamais mes quatre millions, dit Fouquet en se levant.

— Pourquoi pas, Monseigneur?

— Bonsoir! j'ai affaire aux commis avant de me coucher.

— Bonne nuit, Monseigneur!

— D'Herblay, vous me souhaitez l'impossible.

— J'aurai mes cinquante mille livres ce soir?

— Oui.

— Eh bien! dormez sur les deux oreilles, c'est moi qui vous le dis. Bonne nuit, Monseigneur!

Malgré cette assurance et le ton avec lequel elle était donnée, Fouquet sortit en hochant la tête et en poussant un soupir.

IV

LES PETITS COMPTES DE M. BAISEMEAUX DE MONTLEZUN.

Sept heures sonnaient à Saint-Paul, lorsque Aramis, à cheval, en costume de bourgeois, c'est-à-dire vêtu de drap de couleur, ayant pour toute distinction une espèce de couteau de chasse au côté, passa devant la rue du Petit-Musc et vint s'arrêter en face de la rue des Tournelles, à la porte du château de la Bastille.

Deux factionnaires gardaient cette porte.

Ils ne firent aucune difficulté pour admettre Aramis, qui entra tout à cheval comme il était, et le conduisirent du geste par un long passage bordé de bâtiments à droite et à gauche.

Ce passage conduisait jusqu'au pont-levis, c'est-à-dire jusqu'à la véritable entrée.

Le pont-levis était baissé, le service de la place commençait à se faire.

La sentinelle du corps de garde extérieur arrêta Aramis, et lui demanda d'un ton assez brusque quelle était la cause qui l'amenait.

Aramis expliqua avec sa politesse habituelle que la cause qui l'amenait était le désir de parler à M. Baisemeaux de Montlezun.

Le premier factionnaire appela un second factionnaire placé dans une cage intérieure.

Celui-ci mit la tête à son guichet et regarda fort attentivement le nouveau venu.

Aramis réitéra l'expression de son désir.

Le factionnaire appela aussitôt un bas officier qui se promenait dans une cour assez spacieuse, lequel, apprenant ce dont il s'agissait, courut chercher un officier de l'état-major du gouverneur.

Ce dernier, après avoir écouté la demande d'Aramis, le pria d'attendre un moment, fit quelques pas et revint pour lui demander son nom.

— Je ne puis vous le dire, Monsieur, dit Aramis; seule-

ment, sachez que j'ai des choses d'une telle importance à communiquer à M. le gouverneur, que je puis répondre d'avance d'une chose, c'est que M. de Baisemeaux sera enchanté de me voir. Il y a plus, c'est que, lorsque vous lui aurez dit que c'est la personne qu'il attend au 1er juin, je suis convaincu qu'il accourra lui-même.

L'officier ne pouvait faire entrer dans sa pensée qu'un homme aussi important que M. le gouverneur se dérangeât pour un autre homme aussi peu important que paraissait l'être ce petit bourgeois à cheval.

— Justement, Monsieur, cela tombe à merveille. M. le gouverneur se préparait à sortir, et vous voyez son carrosse attelé dans la cour du Gouvernement; il n'aura donc pas besoin de venir au-devant de vous, mais il vous verra en passant.

Aramis fit de la tête un signe d'assentiment : il ne voulait pas donner de lui-même une trop haute idée; il attendit donc patiemment et en silence, penché sur les arçons de son cheval.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que l'on vit s'ébranler le carrosse du gouverneur. Il s'approcha de la porte. Le gouverneur parut, monta dans le carrosse qui s'apprêta à sortir.

Mais alors la même cérémonie eut lieu pour le maître du logis que pour un étranger suspect; la sentinelle de la cage s'avança au moment où le carrosse allait passer sous la voûte, et le gouverneur ouvrit sa portière pour obéir le premier à la consigne.

De cette façon, la sentinelle put se convaincre que nul ne sortait de la Bastille en fraude.

Le carrosse roula sous la voûte.

Mais, au moment où on ouvrait la grille, l'officier s'approcha du carrosse arrêté pour la seconde fois, et dit quelques mots au gouverneur.

Aussitôt le gouverneur passa la tête hors de la portière et aperçut Aramis à cheval à l'extrémité du pont-levis.

Il poussa aussitôt un grand cri de joie, et sortit, ou plutôt s'élança de son carrosse, et vint, tout courant, saisir les mains d'Aramis en lui faisant mille excuses. Peu s'en fallut qu'il ne la lui baisât.

— Que de mal pour entrer à la Bastille, monsieur le gou-

verneur ! Est-ce de même pour ceux qu'on y envoie malgré eux que pour ceux qui y viennent volontairement?

—Pardon, pardon. Ah! Monseigneur, que de joie j'éprouve à voir Votre Grandeur.

— Chut ! Y songez-vous, mon cher monsieur de Baisemeaux ? Que voulez-vous qu'on pense de voir un évêque dans l'attirail où je suis ?

— Ah ! pardon, excuse, je n'y songeais pas... Le cheval de Monsieur à l'écurie ! cria Baisemeaux.

— Non pas, non pas, dit Aramis, peste !

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il y a cinq mille pistoles dans le portemanteau.

Le visage du gouverneur devint si radieux, que les prisonniers, s'ils l'eussent vu, eussent pu croire qu'il lui arrivait quelque prince du sang.

— Oui, oui, vous avez raison, au Gouvernement le cheval. Voulez-vous, mon cher monsieur d'Herblay, que nous remontions en voiture pour aller jusque chez moi ?

— Monter en voiture pour traverser une cour, monsieur le gouverneur! me croyez-vous donc si invalide? Non pas, à pied, monsieur le gouverneur, à pied.

Baisemeaux offrit alors son bras comme appui, mais le prélat n'en fit point usage. Ils arrivèrent ainsi au Gouvernement, Baisemeaux se frottant les mains et lorgnant le cheval du coin de l'œil, Aramis regardant les murailles noires et nues.

Un vestibule assez grandiose, un escalier droit en pierres blanches, conduisaient aux appartements de Baisemeaux.

Celui-ci traversa l'antichambre, la salle à manger, où l'on apprêtait le déjeuner, ouvrit une petite porte dérobée, et s'enferma avec son hôte dans un grand cabinet dont les fenêtres s'ouvraient obliquement sur les cours et les écuries.

Baisemeaux installa le prélat avec cette obséquieuse politesse dont un bon homme ou un homme reconnaissant connaît seul le secret.

Fauteuil à bras, coussin sous les pieds, table roulante pour appuyer la main, le gouverneur prépara tout lui-même.

Lui-même aussi plaça sur cette table avec un soin religieux le sac d'or qu'un de ses soldats avait monté avec non moins de respect qu'un prêtre apporte le Saint-Sacrement.

Le soldat sortit. Baisemeaux alla fermer derrière lui la porte, tira un rideau de la fenêtre, et regarda dans les

yeux d'Aramis pour voir si le prélat ne manquait de rien.

— Eh bien! Monseigneur, dit-il sans s'asseoir, vous continuez donc à être le plus fidèle des gens de parole?

— En affaire, cher monsieur de Baisemeaux, l'exactitude n'est pas une vertu, c'est un simple devoir.

— Oui, en affaire, je comprends; mais ce n'est point une affaire que vous faites avec moi, Monseigneur, c'est un service que vous me rendez.

— Allons, allons, cher monsieur Baisemeaux, avouez que, malgré cette exactitude, vous n'avez point été sans quelque inquiétude.

— Sur votre santé, oui, certainement, balbutia Baisemeaux.

— Je voulais venir hier, mais je n'ai pu, étant trop fatigué, continua Aramis.

Baisemeaux s'empressa de glisser un autre coussin sous les reins de son hôte.

— Mais, reprit Aramis, je me suis promis de venir vous visiter aujourd'hui de bon matin.

— Vous êtes excellent, Monseigneur.

— Et bien m'a pris de ma diligence, ce me semble.

— Comment cela?

— Oui, vous alliez sortir.

Baisemeaux rougit.

— En effet, dit-il, je sortais.

— Alors je vous dérange?

L'embarras de Baisemeaux devint visible.

— Alors je vous gêne, continua Aramis, en fixant son regard incisif sur le pauvre gouverneur. Si j'eusse su cela, je ne fusse point venu.

— Ah! Monseigneur, comment pouvez-vous croire que vous me gênez jamais, vous!

— Avouez que vous alliez en quête d'argent.

— Non! balbutia Baisemeaux; non, je vous jure, j'allais...

— M. le gouverneur va-t-il toujours chez M. Fouquet? cria d'en bas la voix du major.

Baisemeaux courut comme un fou à la fenêtre.

— Non, non, cria-t-il désespéré. Qui diable parle donc de M. Fouquet? est-on ivre là-bas? Pourquoi me dérange-t-on quand je suis en affaire?

— Vous alliez chez M. Fouquet, dit Aramis en se pinçant les lèvres; chez l'abbé ou chez le surintendant?

Baisemeaux avait bonne envie de mentir, mais il n'en eut pas le courage.

— Chez M. le surintendant, dit-il.

— Alors, vous voyez bien que vous aviez besoin d'argent, puisque vous alliez chez celui qui en donne.

— Mais non, Monseigneur.

— Allons, vous vous défiez de moi.

— Mon cher seigneur, la seule incertitude, la seule ignorance où j'étais du lieu que vous habitez...

— Oh! vous eussiez eu de l'argent chez M. Fouquet, cher monsieur Baisemeaux, c'est un homme qui a la main ouverte.

— Je vous jure que je n'eusse jamais osé demander de l'argent à M. Fouquet. Je lui voulais demander votre adresse, voilà tout.

— Mon adresse chez M. Fouquet? s'écria Aramis en ouvrant malgré lui les yeux.

— Mais, fit Baisemeaux troublé par le regard du prélat, oui, sans doute, chez M. Fouquet.

— Il n'y a pas de mal à cela, cher monsieur Baisemeaux; seulement, je me demande pourquoi chercher mon adresse chez M. Fouquet.

— Pour vous écrire.

— Je comprends, fit Aramis en souriant; aussi, n'était-ce pas cela que je voulais dire; je ne vous demande pas pourquoi faire vous cherchiez mon adresse, je vous demande à quel propos vous alliez la chercher chez M. Fouquet?

— Ah! dit Baisemeaux, parce que M. Fouquet ayant Belle-Isle...

— Eh bien?

— Belle-Isle, qui est du diocèse de Vannes, et que, comme vous êtes évêque de Vannes...

— Cher monsieur de Baisemeaux, puisque vous saviez que j'étais évêque de Vannes, vous n'aviez point besoin de demander mon adresse à M. Fouquet.

— Enfin, Monsieur, dit Baisemeaux aux abois, ai-je commis une inconséquence? En ce cas, je vous en demande bien pardon.

— Allons donc! Et en quoi pourriez-vous avoir commis une inconséquence? demanda tranquillement Aramis.

Et tout en rassérénant son visage, et tout en souriant au gouverneur, Aramis se demandait comment Baisemeaux, qui

ne savait pas son adresse, savait cependant que Vannes était sa résidence.

— J'éclaircirai cela, dit-il en lui-même.

Puis tout haut :

— Voyons, mon cher gouverneur, dit-il, voulez-vous que nous fassions nos petits comptes ?

— A vos ordres, Monseigneur. Mais auparavant, dites-moi, Monseigneur...

— Quoi ?

— Ne me ferez-vous point l'honneur de déjeuner avec moi comme d'habitude ?

— Si fait, très-volontiers.

— A la bonne heure !

Baisemeaux frappa trois coups sur un timbre.

— Cela veut dire ? demanda Aramis.

— Que j'ai quelqu'un a déjeuner et que l'on agisse en conséquence.

— Ah ! diable ! Et vous frappez trois fois ! Vous m'avez l'air, savez-vous bien, mon cher gouverneur, de faire des façons avec moi ?

— Oh ! par exemple ! D'ailleurs, c'est bien le moins que je vous reçoive du mieux que je puis.

— A quel propos ?

— C'est qu'il n'y a pas de prince qui ait fait pour moi ce que vous avez fait, vous !

— Allons, encore !

— Non, non...

— Parlons d'autre chose. Ou plutôt, dites-moi, faites-vous vos affaires à la Bastille ?

— Mais oui.

— Le prisonnier donne donc ?

— Pas trop.

— Diable !

— M. de Mazarin n'était pas assez rude.

— Ah ! oui, il vous faudrait un gouvernement soupçonneux, notre ancien cardinal.

— Oui, sous celui-là, cela allait bien. Le frère de Son Éminence grise y a fait sa fortune.

— Croyez-moi, mon cher gouverneur, dit Aramis en se rapprochant de Baisemeaux, un jeune roi vaut un vieux cardinal. La jeunesse a ses défiances, ses colères, ses pas-

sions, si la vieillesse a ses haines, ses précautions, ses craintes. Avez-vous payé vos trois ans de bénéfice à Louvières et à Tremblay?

— Oh! mon Dieu, oui.

— De sorte qu'il ne vous reste plus à leur donner que les cinquante mille livres que je vous apporte?

— Oui.

— Ainsi, pas d'économies?

— Ah! Monseigneur, en donnant cinquante mille livres de mon côté à ces messieurs, je vous jure que je leur donne tout ce que je gagne. C'est ce que je disais encore hier au soir à M. d'Artagnan.

— Ah! fit Aramis, dont les yeux brillèrent mais s'éteignirent à l'instant, ah! hier, vous avez vu d'Artagnan!... Et comment se porte-t-il ce cher ami?

— A merveille.

— Et que lui disiez-vous, monsieur de Baisemeaux?

— Je lui disais, continua le gouverneur sans s'apercevoir de son étourderie, je lui disais que je nourrissais trop bien mes prisonniers.

— Combien en avez-vous? demanda négligemment Aramis.

— Soixante.

— Eh! eh! c'est un chiffre assez rond.

— Ah! Monseigneur, autrefois il y avait des années de deux cents.

— Mais enfin un minimum de soixante. Voyons, il n'y a pas encore trop à se plaindre.

— Non, sans doute, car à tout autre que moi chacun devrait rapporter cent cinquante pistoles.

— Cent cinquante pistoles!

— Dame! calculez : pour un prince de sang, par exemple, j'ai cinquante livres par jour.

— Seulement, vous n'avez pas de prince du sang, à ce que je suppose du moins, fit Aramis avec un léger tremblement dans la voix.

— Non, Dieu merci! c'est-à-dire non, malheureusement.

— Comment, malheureusement?

— Sans doute, ma place en serait bonifiée.

— C'est vrai.

— J'ai donc, par prince du sang, cinquante livres.

— Oui

— Par maréchal de France, trente-six livres.

— Mais pas plus de maréchal de France en ce mome que de prince du sang, n'est-ce pas?

— Hélas! non; il est vrai que les lieutenants généraux les brigadiers sont à vingt-quatre livres, et que j'en ai deu

— Ah! ah!

— Il y a après cela les conseillers au parlement, qui n rapportent quinze livres.

— Et combien en avez-vous?

— J'en ai quatre.

— Je ne savais pas que les conseillers fussent d'un si bo rapport.

— Oui, mais de quinze livres, je tombe tout de suite à dix

— A dix?

— Oui, pour un juge ordinaire, pour un homme défendeur pour un ecclésiastique, dix livres.

— Et vous en avez sept? Bonne affaire!

— Non, mauvaise!

— En quoi?

— Comment voulez-vous que je ne traite pas ces pauvres gens, qui sont quelque chose, enfin, comme je traite un conseiller au parlement?

— En effet, vous avez raison, je ne vois pas cinq livres de différence entre eux.

— Vous comprenez, si j'ai un beau poisson, je le paye toujours quatre ou cinq livres; si j'ai un beau poulet, il me coûte une livre et demie. J'engraisse bien des élèves de basse-cour; mais il me faut acheter le grain, et vous ne pouvez vous imaginer l'armée de rats que nous avons ici.

— Eh bien! pourquoi ne pas leur opposer une demi-douzaine de chats?

— Ah! bien oui, des chats, ils les mangent : j'ai été forcé d'y renoncer; jugez comme ils traitaient mon grain. Je suis forcé d'avoir des terriers que je fais venir d'Angleterre pour étrangler les rats. Les chiens ont un appétit féroce; ils mangent autant qu'un prisonnier de cinquième ordre, sans compter qu'ils m'étranglent quelquefois mes lapins et mes poules.

Aramis écoutait-il, n'écoutait-il pas? nul n'eût pu le dire: ses yeux baissés annonçaient l'homme attentif, sa main inquiète annonçait l'homme absorbé.

Aramis méditait.

— Je vous disais donc, continua Baisemeaux, qu'une volaille passable me revenait à une livre et demie, et qu'un bon poisson me coûtait quatre ou cinq livres. On fait trois repas à la Bastille ; les prisonniers, n'ayant rien à faire, mangent toujours ; un homme de dix livres me coûte sept livres et dix sous. .

— Mais vous me disiez que ceux de dix livres, vous les traitiez comme ceux de quinze livres ?

— Oui, certainement.

— Très-bien ! alors vous gagnez sept livres dix sous sur ceux de quinze livres ?

— Il faut bien compenser, dit Baisemeaux, qui vit qu'il s'était laissé prendre.

— Vous avez raison, cher gouverneur ; mais est-ce que vous n'avez pas de prisonniers au-dessous de dix livres ?

— Oh ! que si fait ; nous avons le bourgeois et l'avocat.

— A la bonne heure. Taxés à combien ?

— A cinq livres.

— Est-ce qu'ils mangent, ceux-là ?

— Pardieu ! seulement, vous comprenez qu'on ne leur donne pas tous les jours une sole ou un poulet dégraissé, ni des vins d'Espagne à tous leurs repas ; mais enfin ils voient encore trois fois la semaine un bon plat à leur dîner.

— Mais c'est de la philanthropie, cela, mon cher gouverneur, et vous devez vous ruiner.

— Non. Comprenez bien : quand le quinze livres n'a pas achevé sa volaille, ou que le dix livres a laissé un bon reste, je l'envoie au cinq livres ; c'est une ripaille pour le pauvre diable. Que voulez-vous ! il faut être charitable.

— Et qu'avez-vous à peu près sur les cinq livres ?

— Trente sous.

— Allons, vous êtes un honnête homme, Baisemeaux !

— Merci !

— Non, en vérité, je le déclare.

— Merci, merci, Monseigneur. Mais je crois que vous avez raison, maintenant. Savez-vous pourquoi je souffre ?

— Non.

— Eh bien ! c'est pour les petits bourgeois et les clercs d'huissier taxés à trois livres. Ceux-là ne voient pas souvent des carpes du Rhin ni des esturgeons de la Manche.

— Bon! est-ce que les cinq livres ne feraient pas de rest par hasard?

— Oh! Monseigneur, ne croyez pas que je sois ladre à point, et je comble de bonheur le petit bourgeois ou le cle d'huissier, en lui donnant une aile de perdrix rouge, un fil de chevreuil, une tranche de pâté aux truffes, des mets qu n'a jamais vus qu'en songe; enfin ce sont les restes de vingt-quatre livres; il mange, il boit, au dessert il crie : Viv le roi! et bénit la Bastille; avec deux bouteilles d'un joli vi de Champagne qui me revient à cinq sous, je le grise chaqu dimanche. Oh! ceux-là me bénissent, ceux-là regrettent la prison lorsqu'ils la quittent. Savez-vous ce que j'ai remarqué?

— Non, en vérité.

— Eh bien! j'ai remarqué... Savez-vous que c'est un bonheur pour ma maison? Eh bien! j'ai remarqué que certains prisonniers libérés se sont faits réincarcérer presque aussitôt. Pourquoi serait-ce faire, sinon pour goûter de ma cuisine? Oh! mais c'est à la lettre!

Aramis sourit d'un air de doute.

— Vous souriez?

— Oui.

— Je vous dis que nous avons des noms portés trois fois dans l'espace de deux ans.

— Il faudrait que je le visse pour le croire.

— Oh! l'on peut vous montrer cela, quoiqu'il soit défendu de communiquer les registres aux étrangers.

— Je le crois.

— Mais vous, Monseigneur, si vous tenez à voir la chose de vos yeux...

— J'en serais enchanté, je l'avoue.

— Eh bien, soit!

Baisemeaux alla vers une armoire et en tira un grand registre.

Aramis le suivait ardemment des yeux.

Baisemeaux revint, posa le registre sur la table, le feuilleta un instant, et s'arrêta à la lettre M.

— Tenez, dit-il, par exemple, vous voyez bien.

— Quoi?

— « Martinier, janvier 1659. Martinier, juin 1660. Martinier, mars 1661, pamphlets, mazarinades, etc. » Vous comprenez que ce n'est qu'un prétexte : on n'était pas embastillé pour

des mazarinades ; le compère allait se dénoncer lui-même pour qu'on l'embastillât. Et dans quel but, Monsieur? Dans le but de revenir manger ma cuisine à trois livres.

— A trois livres ! le malheureux !

— Oui, Monseigneur; le poëte est au dernier degré, cuisine du petit bourgeois et du clerc d'huissier; mais, je vous le disais, c'est justement à ceux-là que je fais des surprises.

Et Aramis, machinalement, tournait les feuillets du registre, continuant de lire sans paraître seulement s'intéresser aux noms qu'il lisait.

— En 1661, vous voyez, dit Baisemeaux, quatre-vingts écrous; en 1659, quatre-vingts.

— Ah! Seldon, dit Aramis; je connais ce nom, ce me semble. N'est-ce pas vous qui m'aviez parlé d'un jeune homme?..

— Oui! oui! un pauvre diable d'étudiant qui fit... Comment appelez-vous ça, deux vers latins qui se touchent?

— Un distique.

— Oui, c'est cela.

— Le malheureux! pour un distique!

— Peste! comme vous y allez! Savez-vous qu'il l'a fait contre les jésuites, ce distique?

— C'est égal, la punition me paraît bien sévère.

— Ne le plaignez pas : l'année passée, vous avez paru vous intéresser à lui.

— Sans doute.

— Eh bien! comme votre intérêt est tout-puissant ici, Monseigneur, depuis ce jour je le traite comme un quinze livres.

— Alors, comme celui-ci, dit Aramis, qui avait continué de feuilleter, et qui s'était arrêté à un des noms qui suivaient celui de Martinier.

— Justement, comme celui-ci.

— Est-ce un Italien que ce Marchiali? demanda Aramis en montrant du bout du doigt le nom qui avait attiré son attention.

— Chut! fit Baisemeaux.

— Comment, chut? dit Aramis en crispant involontairement sa main blanche.

— Je croyais vous avoir déjà parlé de ce Marchiali.

— Non, c'est la première fois que j'entends prononcer son nom.

— C'est possible, je vous en aurai parlé sans vous le nommer.

— Et c'est un vieux pécheur, celui-là? demanda Aramis en essayant de sourire.

— Non, il est tout jeune, au contraire.

— Ah! ah! son crime est donc bien grand?

— Impardonnable!

— Il a assassiné?

— Bah!

— Incendié?

— Bah!

— Calomnié?

— Eh! non. C'est celui qui...

Et Baisemeaux s'approcha de l'oreille d'Aramis en faisant de ses deux mains un cornet d'acoustique.

— C'est celui qui se permet de ressembler au...

— Ah! oui, oui, dit Aramis. Je sais en effet, vous m'en aviez déjà parlé l'an dernier; mais le crime m'avait paru si léger...

— Léger!

— Ou plutôt si involontaire...

— Monseigneur, ce n'est pas involontairement que l'on surprend une pareille ressemblance.

— Enfin, je l'avais oublié, voilà le fait. Mais, tenez, mon cher hôte, dit Aramis en fermant le registre, voilà, je crois, que l'on nous appelle.

Baisemeaux prit le registre, le reporta vivement vers l'armoire qu'il ferma, et dont il mit la clef dans sa poche.

— Vous plaît-il que nous déjeunions, Monseigneur? dit-il. Car vous ne vous trompez pas, on nous appelle pour le déjeuner.

— A votre aise, mon cher gouverneur.

Et ils passèrent dans la salle à manger.

V

LE DÉJEUNER DE M. DE BAISEMEAUX.

Aramis était sobre d'ordinaire; mais, cette fois, tout en se ménageant fort sur le vin, il fit honneur au déjeuner de Baisemeaux, qui d'ailleurs était excellent.

Celui-ci, de son côté, s'animait d'une gaieté folâtre; l'aspect des cinq mille pistoles, sur lesquelles il tournait de temps en temps les yeux, épanouissait son cœur.

De temps en temps aussi, il regardait Aramis avec un doux attendrissement.

Celui-ci se renversait sur sa chaise et prenait du bout des lèvres dans son verre quelques gouttes de vin qu'il savourait en connaisseur.

— Qu'on ne vienne plus me dire du mal de l'ordinaire de la Bastille, dit-il en clignant les yeux; heureux les prisonniers qui ont par jour seulement une demi-bouteille de ce bourgogne!

— Tous les quinze francs en boivent, dit Baisemeaux. C'est un volnay fort vieux.

— Ainsi notre pauvre écolier, notre pauvre Seldon, en a, de cet excellent volnay?

— Non pas! non pas!

— Je croyais vous avoir entendu dire qu'il était à quinze livres.

— Lui! jamais! un homme qui fait des districts... Comment dites-vous cela?

— Des distiques.

— A quinze livres! allons donc! C'est son voisin qui est à quinze livres.

— Son voisin?

— Oui.

— Lequel?

— L'autre; le deuxième Bertaudière.

— Mon cher gouverneur, excusez-moi, mais vous parlez

une langue pour laquelle il faut un certain apprentissa

— C'est vrai, pardon; deuxième Bertaudière, voyez-vou veut dire celui qui occupe le deuxième étage de la tour de Bertaudière.

— Ainsi la Bertaudière est le nom d'une des tours de Bastille? J'ai, en effet, entendu dire que chaque tour av son nom. Et où est cette tour?

— Tenez, venez, dit Baisemeaux en allant à la fenêt C'est cette tour à gauche, la deuxième.

— Très-bien. Ah! c'est là qu'est le prisonnier à quin livres?

— Oui.

— Et depuis combien de temps y est-il?

— Ah! dame! depuis sept ou huit ans, à peu près.

— Comment, à peu près? Vous ne savez pas plus sûreme vos dates?

— Ce n'était pas de mon temps, cher monsieur d'He blay.

— Mais Louvières, mais Tremblay, il me semble qu'ils eu sent dû vous instruire.

— Oh! mon cher Monsieur... Pardon, pardon, Monse gneur.

— Ne faites pas attention. Vous disiez?...

— Je disais que les secrets de la Bastille ne se transmette pas avec les clefs du gouvernement.

— Ah çà! c'est donc un mystère que ce prisonnier, un s cret d'État?

— Oh! un secret d'État, non, je ne crois pas; c'est un s cret comme tout ce qui se fait à la Bastille.

— Très-bien, dit Aramis; mais alors pourquoi parlez-vou plus librement de Seldon que de?...

— Que du deuxième Bertaudière?

— Oui.

— Mais parce qu'à mon avis le crime d'un homme qui fait un distique est moins grand que celui qui ressemble au.

— Oui, oui, je vous comprends; mais les guichetiers...

— Eh bien! les guichetiers?

— Ils causent avec vos prisonniers.

— Sans doute.

— Alors vos prisonniers doivent leur dire qu'ils ne son pas coupables.

— Ils ne leur disent que cela, c'est la formule générale, c'est l'antienne universelle.

— Oui, mais maintenant cette ressemblance dont vous parliez tout à l'heure?

— Après?

— Ne peut-elle pas frapper vos guichetiers?

— Oh! mon cher monsieur d'Herblay, il faut être homme de cour comme vous pour s'occuper de tous ces détails-là.

— Vous avez mille fois raison, mon cher monsieur de Baisemeaux. Encore une goutte de ce volnay, je vous prie.

— Pas une goutte, un verre.

— Non, non. Vous êtes resté mousquetaire jusqu'au bout des ongles, tandis que, moi, je suis devenu évêque. Une goutte pour moi, une verre pour vous.

— Soit.

Aramis et le gouverneur trinquèrent.

— Et puis, dit Aramis en fixant son regard brillant sur le rubis en fusion élevé par sa main à la hauteur de son œil, comme s'il eût voulu jouir par tous les sens à la fois; et puis ce que vous appelez une ressemblance, vous, un autre ne la remarquerait peut-être pas.

— Oh! que si. Tout autre qui connaîtrait, enfin, la personne à laquelle il ressemble.

— Je crois, cher monsieur de Baisemeaux, que c'est tout simplement un jeu de votre esprit.

— Non pas, sur ma parole.

— Écoutez, continua Aramis : j'ai vu beaucoup de gens ressembler à celui que nous disons, mais par respect on n'en parlait pas.

— Sans doute parce qu'il y a ressemblance et ressemblance; celle-là est frappante, et si vous le voyiez...

— Eh bien?

— Vous en conviendriez vous-même.

— Si je le voyais, dit Aramis d'un air dégagé; mais je ne le verrai pas, selon toute probabilité.

— Et pourquoi?

— Parce que, si je mettais seulement le pied dans une de ces horribles chambres, je me croirais à tout jamais enterré.

— Eh non! l'habitation est bonne.

— Nenni.

— Comment, nenni?

— Je ne vous crois pas sur parole, voilà tout.

— Permettez, permettez, ne dites pas de mal de la deuxi Bertaudière. Peste! c'est une bonne chambre, meublée agréablement, ayant tapis.

— Diable!

— Oui! oui! il n'a pas été malheureux, ce garçon-là meilleur logement de la Bastille a été pour lui. En voilà chance!

— Allons, allons, dit froidement Aramis, vous ne me f jamais croire qu'il y ait de bonnes chambres à la Bastille quant à vos tapis...

— Eh bien! quant à mes tapis?...

— Eh bien! ils n'existent que dans votre imagination vois des araignées, des rats, des crapauds même.

— Des crapauds? Ah! dans les cachots, je ne dis pas.

— Mais je vois peu de meubles et pas du tout de tapi

— Êtes-vous homme à vous convaincre par vos yeux' Baisemeaux avec entraînement.

— Non! oh! pardieu, non!

— Même pour vous assurer de cette ressemblance, vous niez comme les tapis?

— Quelque spectre, quelque ombre, un malheureux n rant.

— Non pas! non pas! Un gaillard se portant comm pont Neuf.

— Triste, maussade?

— Pas du tout: folâtre.

— Allons donc!

— C'est le mot. Il est lâché, je ne le retire pas.

— C'est impossible!

— Venez.

— Où cela?

— Avec moi.

— Quoi faire?

— Un tour de Bastille.

— Comment?

— Vous verrez, vous verrez par vous-même, vous ve de vos yeux.

— Et les règlements?

— Oh! qu'à cela ne tienne. C'est jour de sortie de 1

major; le lieutenant est en ronde sur les bastions; nous sommes maîtres chez nous.

— Non, non, cher gouverneur; rien que de penser au bruit des verrous qu'il nous faudra tirer, j'en ai le frisson.

— Allons donc!

— Vous n'auriez qu'à m'oublier dans quelque troisième ou quatrième Bertaudière... Brou!...

— Vous voulez rire?

— Non, je vous parle sérieusement.

— Vous refusez une occasion unique. Savez-vous que, pour obtenir la faveur que je vous propose gratis, certains princes du sang ont offert jusqu'à cinquante mille livres!

— Décidément, c'est donc bien curieux?

— Le fruit défendu, Monseigneur! le fruit défendu! vous qui êtes d'église, vous devez savoir cela.

— Non. Si j'avais quelque curiosité, moi, ce serait pour le pauvre écolier du distique.

— Eh bien! voyons celui-là; il habite la troisième Bertaudière, justement.

— Pourquoi dites-vous justement?

— Parce que, moi, si j'avais une curiosité, ce serait pour la belle chambre tapissée et pour son locataire.

— Bah! des meubles, c'est banal; une figure insignifiante, c'est sans intérêt.

— Un quinze livres, Monseigneur, un quinze livres, c'est toujours intéressant.

— Eh! justement, j'oubliais de vous interroger là-dessus. Pourquoi quinze livres à celui-là et trois livres seulement au pauvre Seldon?

— Ah! voyez, c'est une chose superbe que cette distinction, mon cher Monsieur, et voilà où l'on voit éclater la bonté du roi...

— Du roi! du roi!

— Du cardinal, je veux dire. « Ce malheureux, s'est dit M. de Mazarin, ce malheureux est destiné à demeurer toujours en prison. »

— Pourquoi?

— Dame! il me semble que son crime est éternel, et que, par conséquent, le châtiment doit l'être aussi.

— Éternel?

— Sans doute. S'il n'a pas le bonheur d'avoir la petite vé-

role, vous comprenez... et cette chance même lui est d cile, car on n'a pas de mauvais air à la Bastille.

— Votre raisonnement est on ne peut plus ingénie cher monsieur de Baisemeaux.

— N'est-ce pas?

— Vous vouliez donc dire que ce malheureux devait so frir sans trêve et sans fin...

— Souffrir, je n'ai pas dit cela, Monseigneur; un quii livrès ne souffre pas.

— Souffrir la prison, au moins?

— Sans doute, c'est une fatalité; mais cette souffrance, la lui adoucit. Enfin, vous en conviendrez, ce gaillard-là n tait pas venu au monde pour manger toutes les bonr choses qu'il mange. Pardieu! vous allez voir: nous avo ici ce pâté intact, ces écrevisses auxquelles nous avons peine touché, des écrevisses de Marne, grosses comme d langoustes, voyez. Eh bien! tout cela va prendre le chem de la deuxième Bertaudière, avec une bouteille de ce voln que vous trouvez si bon. Ayant vu, vous ne douterez plı j'espère.

— Non, mon cher gouverneur, non; mais, dans tout cel vous ne pensez qu'aux bienheureuses quinze livres, et vo oubliez toujours le pauvre Seldon, mon protégé.

— Soit! à votre considération, jour de fête pour lui : aura des biscuits et des confitures, avec ce flacon de porto.

— Vous êtes un brave homme, je vous l'ai déjà dit et vous le répète, mon cher Baisemeaux.

— Partons, partons, dit le gouverneur un peu étourd moitié par le vin qu'il avait bu, moitié par les éloges d'Ar mis.

— Souvenez-vous que c'est pour vous obliger, ce que j'e fais, dit le prélat.

— Oh! vous me remercierez en rentrant.

— Partons donc.

— Attendez que je prévienne le porte-clefs.

Baisemeaux sonna deux coups; un homme parut.

— Je vais aux tours! cria le gouverneur. Pas de garde pas de tambours, pas de bruit, enfin!

— Si je ne laissais ici mon manteau, dit Aramis en affec tant la crainte, je croirais, en vérité, que je vais en prisor pour mon propre compte.

Le porte-clefs précéda le gouverneur; Aramis prit la droite; quelques soldats épars dans la cour se rangèrent, fermes comme des pieux, sur le passage du gouverneur.

Baisemeaux fit franchir à son hôte plusieurs marches qui menaient à une espèce d'esplanade; de là, on vint au pont-levis, sur lequel les factionnaires reçurent le gouverneur et le reconnurent.

— Monsieur, dit alors le gouverneur en se retournant du côté d'Aramis et en parlant de façon à ce que les factionnaires ne perdissent point une de ses paroles; Monsieur, vous avez bonne mémoire, n'est-ce pas?

— Pourquoi? demanda Aramis.

— Pour vos plans et pour vos mesures, car vous savez qu'il n'est pas permis, même aux architectes, d'entrer chez les personnes avec du papier, des plumes ou un crayon.

— Bon! se dit Aramis à lui-même, il paraît que je suis un architecte. N'est-ce pas encore là une plaisanterie de d'Artagnan, qui m'a vu ingénieur à Belle-Isle?

Puis, tout haut :

— Tranquillisez-vous, monsieur le gouverneur; dans notre état, le coup d'œil et la mémoire suffisent.

Baisemeaux ne sourcilla point : les gardes prirent Aramis pour ce qu'il semblait être.

— Eh bien! allons d'abord à la Bertaudière, dit Baisemeaux toujours avec l'intention d'être entendu des factionnaires.

— Allons, répondit Aramis.

Puis, s'adressant au porte-clefs :

— Tu profiteras de cela, lui dit-il, pour porter au numéro 2 les friandises que j'ai désignées.

— Le numéro 3, cher monsieur de Baisemeaux, le numéro 3, vous l'oubliez toujours.

— C'est vrai.

Ils montèrent.

Ce qu'il y avait de verrous, de grilles et de serrures pour cette seule cour eût suffi à la sûreté d'une ville entière.

Aramis n'était ni un rêveur, ni un homme sensible; il avait fait des vers dans sa jeunesse; mais il était sec de cœur, comme tout homme de cinquante-cinq ans qui a beaucoup aimé les femmes ou plutôt qui en a été fort aimé.

Mais, lorsqu'il posa le pied sur les marches de pierre usées

par lesquelles avaient passé tant d'infortunes, lorsqu'il se sentit imprégné de l'atmosphère de ces sombres voûtes humides de larmes, il fut, sans nul doute, attendri, car son front se baissa, car ses yeux se troublèrent, et il suivit Baisemeaux sans lui adresser une parole.

VI

LE DEUXIÈME DE LA BERTAUDIÈRE.

Au deuxième étage, soit fatigue, soit émotion, la respiration manqua au visiteur.

Il s'adossa contre le mur.

— Voulez-vous commencer par celui-ci? dit Baisemeaux. Puisque nous allons de l'un chez l'autre, peu importe, ce me semble, que nous montions du second au troisième, ou que nous descendions du troisième au second. Il y a, d'ailleurs, aussi certaines réparations à faire dans cette chambre, se hâta-t-il d'ajouter à l'intention du guichetier qui se trouvait à la portée de la voix.

— Non! non! s'écria vivement Aramis; plus haut, plus haut, monsieur le gouverneur, s'il vous plaît; le haut est le plus pressé.

Ils continuèrent de monter.

— Demandez les clefs au geôlier, souffla tout bas Aramis.

— Volontiers.

Baisemeaux prit les clefs et ouvrit lui-même la porte de la troisième chambre. Le porte-clefs entra le premier et déposa sur une table les provisions que le bon gouverneur appelait des friandises.

Puis il sortit.

Le prisonnier n'avait pas fait un mouvement.

Alors Baisemeaux entra à son tour, tandis qu'Aramis se tenait sur le seuil.

De là, il vit un jeune homme, un enfant de dix-huit ans,

qui, levant la tête au bruit inaccoutumé, se jeta à bas de son lit en apercevant le gouverneur, et, joignant les mains, se mit à crier :

— Ma mère! ma mère!

L'accent de ce jeune homme contenait tant de douleur, qu'Aramis se sentit frissonner malgré lui.

— Mon cher hôte, lui dit Baisemeaux en essayant de sourire, je vous apporte à la fois une distraction et un extra, la distraction pour l'esprit et l'extra pour le corps. Voilà Monsieur qui va prendre des mesures sur vous, et voilà des confitures pour votre dessert.

— Oh! Monsieur! Monsieur! dit le jeune homme, laissez-moi seul pendant un an, nourrissez-moi de pain et d'eau pendant un an, mais dites-moi qu'au bout d'un an je sortirai d'ici, dites-moi qu'au bout d'un an je reverrai ma mère!

— Mais, mon cher ami, dit Baisemeaux, je vous ai entendu dire à vous-même qu'elle était fort pauvre, votre mère, que vous étiez fort mal logé chez elle, tandis qu'ici, peste!

— Si elle était pauvre, Monsieur, raison de plus pour qu'on lui rende son soutien. Mal logé chez elle? Oh! Monsieur, on est toujours bien logé quand on est libre.

— Enfin, puisque vous dites vous-même que vous n'avez fait que ce malheureux distique...

— Et sans intention, Monsieur, sans intention aucune, je vous jure; je lisais *Martial* quand l'idée m'en est venue. Oh! Monsieur, qu'on me punisse, moi, qu'on me coupe la main avec laquelle je l'ai écrit, je travaillerai de l'autre; mais qu'on me rende ma mère.

— Mon enfant, dit Baisemeaux, vous savez que cela ne dépend pas de moi; je ne puis que vous augmenter votre ration, vous donner un petit verre de porto, vous glisser un biscuit entre deux assiettes.

— O mon Dieu! mon Dieu! s'écria le jeune homme en se renversant en arrière et en se roulant sur le parquet.

Aramis, incapable de supporter plus longtemps cette scène, se retira jusque sur le palier.

— Le malheureux! murmurait-il tout bas.

— Oh! oui, Monsieur, il est bien malheureux; mais c'est la faute de ses parents.

— Comment cela?

— Sans doute... Pourquoi lui faisait-on apprendre le la-

tin?... Trop de science, voyez-vous, Monsieur, ça nuit... Moi, je ne sais ni lire ni écrire : aussi je ne suis pas en prison.

Aramis regarda cet homme, qui appelait n'être pas en prison être geôlier à la Bastille.

Quant à Baisemeaux, voyant le peu d'effet de ses conseils et de son vin de Porto, il sortit tout troublé.

— Eh bien ! et la porte ! la porte ! dit le geôlier; vous oubliez de refermer la porte.

— C'est vrai, dit Baisemeaux. Tiens, tiens, voilà les clefs.

— Je demanderai la grâce de cet enfant, dit Aramis.

— Et si vous ne l'obtenez pas, dit Baisemeaux, demandez au moins qu'on le porte à dix livres, cela fait que nous y gagnerons tous les deux.

— Si l'autre prisonnier appelle aussi sa mère, fit Aramis, j'aime mieux ne pas entrer, je prendrai mesure du dehors.

— Oh! oh ! dit le geôlier, n'ayez pas peur, monsieur l'architecte, celui-là, il est doux comme un agneau; pour appeler sa mère, il faudrait qu'il parlât, et il ne parle jamais.

— Alors entrons, dit sourdement Aramis.

— Oh! Monsieur, dit le porte-clefs, vous êtes architecte des prisons?

— Oui.

— Et vous n'êtes pas plus habitué à la chose? C'est étonnant!

Aramis vit que, pour ne pas inspirer de soupçons, il lui fallait appeler toute sa force à son secours.

Baisemeaux avait les clefs, il ouvrit la porte.

— Reste dehors, dit-il au porte-clefs, et attends-nous au bas du degré.

Le porte-clefs obéit et se retira.

Baisemeaux passa le premier et ouvrit lui-même la deuxième porte.

Alors on vit, dans le carré de lumière qui filtrait par la fenêtre grillée, un beau jeune homme, de petite taille, aux cheveux courts, à la barbe déjà croissante; il était assis sur un escabeau, le coude dans un fauteuil auquel s'appuyait tout le haut de son corps.

Son habit, jeté sur le lit, était de fin velours noir, et il aspirait l'air frais qui venait s'engouffrer dans sa poitrine couverte d'une chemise de la plus belle batiste que l'on avait pu trouver.

Lorsque le gouverneur entra, ce jeune homme tourna la tête avec un mouvement plein de nonchalance, et, comme il reconnut Baisemeaux, il se leva et salua courtoisement.

Mais, quand ses yeux se portèrent sur Aramis, demeuré dans l'ombre, celui-ci frissonna; il pâlit, et son chapeau, qu'il tenait à la main, lui échappa comme si tous ses muscles venaient de se détendre à la fois.

Baisemeaux, pendant ce temps, habitué à la présence de son prisonnier, semblait ne partager aucune des sensations que partageait Aramis; il étalait sur la table son pâté et ses écrevisses, comme eût pu faire un serviteur plein de zèle. Ainsi occupé, il ne remarquait point le trouble de son hôte.

Mais, quand il eut fini, adressant la parole au jeune prisonnier :

— Vous avez bonne mine, dit-il, cela va bien.

— Très-bien, Monsieur, merci, répondit le jeune homme.

Cette voix faillit renverser Aramis. Malgré lui il fit un pas en avant, les lèvres frémissantes.

Ce mouvement était si visible, qu'il ne put échapper à Baisemeaux, tout préoccupé qu'il était.

— Voici un architecte qui va examiner votre cheminée, dit Baisemeaux ; fume-t-elle ?

— Jamais, Monsieur.

— Vous disiez qu'on ne pouvait pas être heureux en prison, dit le gouverneur en se frottant les mains ; voici pourtant un prisonnier qui l'est. Vous ne vous plaignez pas, j'espère ?

— Jamais.

— Vous ne vous ennuyez pas ? dit Aramis

— Jamais.

— Hein ! fit tout bas Baisemeaux, avais-je raison ?

— Dame ! que voulez-vous, mon cher gouverneur ! il faut bien se rendre à l'évidence. Est-il permis de lui faire des questions ?

— Tout autant qu'il vous plaira.

— Eh bien ! faites-moi donc le plaisir de lui demander s'il sait pourquoi il est ici.

— Monsieur me charge de vous demander, dit Baisemeaux, si vous connaissez la cause de votre détention ?

— Non, Monsieur, dit simplement le jeune homme, je ne la connais pas.

— Mais c'est impossible, dit Aramis emporté malgré lui. Si vous ignoriez la cause de votre détention, vous seriez furieux.

— Je l'ai été pendant les premiers jours.

— Pourquoi ne l'êtes-vous plus ?

— Parce que j'ai réfléchi.

— C'est étrange, dit Aramis.

— N'est-ce pas qu'il est étonnant ? fit Baisemeaux.

— Et à quoi avez-vous réfléchi ? demanda Aramis. Peut-on vous le demander, Monsieur ?

— J'ai réfléchi que, n'ayant commis aucun crime, Dieu ne pouvait me châtier.

— Mais qu'est-ce donc que la prison, demanda Aramis, si ce n'est un châtiment ?

— Hélas ! dit le jeune homme, je ne sais ; tout ce que je puis vous dire, c'est que c'est tout le contraire de ce que j'avais dit il y a sept ans.

— A vous entendre, Monsieur, à voir votre résignation, on serait tenté de croire que vous aimez la prison.

— Je la supporte.

— C'est dans la certitude d'être libre un jour ?

— Je n'ai pas de certitude, Monsieur : de l'espoir, voilà tout ; et cependant, chaque jour, je l'avoue, cet espoir se perd.

— Mais enfin, pourquoi ne seriez-vous pas libre, puisque vous l'avez déjà été ?

— C'est justement, répondit le jeune homme, la raison qui m'empêche d'attendre la liberté ; pourquoi m'eût-on emprisonné, si l'on avait l'intention de me faire libre plus tard ?

— Quel âge avez-vous ?

— Je ne sais.

— Comment vous nommez-vous ?

— J'ai oublié le nom qu'on me donnait.

— Vos parents ?

— Je ne les ai jamais connus.

— Mais ceux qui vous ont élevé ?

— Ils ne m'appelaient pas leur fils.

— Aimiez-vous quelqu'un avant de venir ici ?

— J'aimais ma nourrice et mes fleurs.

— Est-ce tout ?

— J'aimais aussi mon valet.

— Vous regrettez cette nourrice et ce valet?
— J'ai beaucoup pleuré quand ils sont morts.
— Sont-ils morts depuis que vous êtes ici ou auparavant que vous y fussiez?
— Ils sont morts la veille du jour où l'on m'a enlevé.
— Tous deux en même temps?
— Tous deux en même temps.
— Et comment vous enleva-t-on?
— Un homme me vint chercher, me fit monter dans un carrosse qui se trouva fermé avec des serrures, et m'amena ici.
— Cet homme, le reconnaîtriez-vous?
— Il avait un masque.
— N'est-ce pas que cette histoire est extraordinaire? dit tout bas Baisemeaux à Aramis.
Aramis pouvait à peine respirer.
— Oui, extraordinaire, murmura-t-il.
— Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est que jamais il ne m'en a dit autant qu'il vient de vous en dire.
— Peut-être cela tient-il aussi à ce que vous ne l'avez jamais questionné, dit Aramis.
— C'est possible, répondit Baisemeaux; je ne suis pas curieux. Au reste, vous voyez la chambre : elle est belle, n'est-ce pas?
— Fort belle.
— Un tapis....
— Superbe.
— Je gage qu'il n'en avait pas de pareil avant de venir ici.
— Je le crois.
Puis, se retournant vers le jeune homme :
— Ne vous rappelez-vous point avoir été jamais visité par quelque étranger ou quelque étrangère? demanda Aramis au jeune homme.
— Oh! si fait, trois fois par une femme, qui chaque fois s'arrêta en voiture à la porte, entra, couverte d'un voile qu'elle ne leva que lorsque nous fûmes enfermés et seuls.
— Vous vous rappelez cette femme?
— Oui.
— Que vous disait-elle?
Le jeune homme sourit tristement.
— Elle me demandait ce que vous me demandez, si j'étais heureux et si je m'ennuyais.

— Et lorsqu'elle arrivait ou partait ?

— Elle me pressait dans ses bras, me serrait sur son cœur, m'embrassait.

— Vous vous la rappelez ?

— A merveille.

— Je vous demande si vous vous rappelez les traits de son visage ?

— Oui.

— Donc, vous la reconnaîtriez si le hasard l'amenait devant vous ou vous conduisait à elle ?

— Oh ! bien certainement.

Un éclair de fugitive satisfaction passa sur le visage d'Aramis.

En ce moment Baisemeaux entendit le porte-clefs qui remontait.

— Voulez-vous que nous sortions ? dit-il vivement à Aramis.

Probablement Aramis savait tout ce qu'il voulait savoir.

— Quand il vous plaira, dit-il.

Le jeune homme les vit se disposer à partir et les salua poliment.

Baisemeaux répondit par une simple inclination de tête.

Aramis, rendu respectueux par le malheur sans doute, salua profondément le prisonnier.

Ils sortirent. Baisemeaux ferma la porte derrière eux.

— Eh bien ! fit Baisemeaux dans l'escalier, que dites-vous de tout cela ?

— J'ai découvert le secret, mon cher gouverneur, dit-il

— Bah ! Et quel est ce secret ?

— Il y a eu un assassinat commis dans cette maison.

— Allons donc !

— Comprenez-vous, le valet et la nourrice morts le mêm jour ?

— Eh bien ?

— Poison.

— Ah ! ah !

— Qu'en dites-vous ?

— Que cela pourrait bien être vrai... Quoi ! ce jeu homme serait un assassin ?

— Eh ! qui vous dit cela ? Comment voulez-vous que pauvre enfant soit un assassin ?

— C'est ce que je disais.

— Le crime a été commis dans sa maison, c'est ass

peut-être a-t-il vu les criminels, et l'on craint qu'il ne parle.

— Diable ! si je savais cela...

— Eh bien ?

— Je redoublerais de surveillance.

— Oh ! il n'a pas l'air d'avoir envie de se sauver.

— Ah ! les prisonniers, vous ne les connaissez pas.

— A-t-il des livres ?

— Jamais ; défense absolue de lui en donner.

— Absolue ?

— De la main même de M. Mazarin.

— Et vous avez cette note ?

— Oui, Monseigneur ; la voulez-vous voir en revenant prendre votre manteau ?

— Je le veux bien, les autographes me plaisent fort.

— Celui-là est d'une certitude superbe ; il n'y a qu'une rature.

— Ah ! ah ! une rature ! et à quel propos, cette rature ?

— A propos d'un chiffre ?

— D'un chiffre ?

— Oui. Voilà ce qu'il y avait d'abord : pension à 50 livres.

— Comme les princes du sang, alors ?

— Mais le cardinal aura vu qu'il se trompait, vous comprenez bien : il a biffé le zéro et a ajouté un 1 devant le 5. Mais, à propos...

— Quoi ?

— Vous ne parlez pas de la ressemblance.

— Je n'en parle pas, cher monsieur de Baisemeaux, par une raison bien simple ; je n'en parle pas, parce qu'elle n'existe pas.

— Oh ! par exemple !

— Ou que, si elle existe, c'est dans votre imagination, et que même, existât-elle ailleurs, je crois que vous feriez bien de n'en point parler.

— Vraiment !

— Le roi Louis XIV, vous le comprenez bien, vous en voudrait mortellement s'il apprenait que vous contribuez à répandre ce bruit qu'un de ses sujets a l'audace de lui ressembler.

— C'est vrai, c'est vrai, dit Baisemeaux tout effrayé ; mais je n'ai parlé de la chose qu'à vous, et vous comprenez, Monseigneur, que je compte assez sur votre discrétion.

— Oh ! soyez tranquille.

— Voulez-vous toujours voir la note ? dit Baisemeaux ébranlé.

— Sans doute.

En causant ainsi, ils étaient rentrés ; Baisemeaux tira de l'armoire un registre particulier pareil à celui qu'il avait déjà montré à Aramis, mais fermé par une serrure.

La clef qui ouvrait cette serrure faisait partie d'un petit trousseau que Baisemeaux portait toujours sur lui.

Puis, posant le livre sur la table, il l'ouvrit à la lettre M et montra à Aramis cette note à la colonne des observations.

« JAMAIS DE LIVRES, linge de la plus grande finesse, habits recherchés ; PAS DE PROMENADES, PAS DE CHANGEMENT DE GEÔLIER, PAS DE COMMUNICATIONS.

« Instruments de musique ; toute licence pour le bien-être ; 15 livres de nourriture. M. de Baisemeaux peut réclamer si les 15 livres ne lui suffisent pas. »

— Tiens, au fait, dit Baisemeaux, j'y songe : je réclamerai.

Aramis referma le livre.

— Oui, dit-il, c'est bien de la main de M. de Mazarin ; je reconnais son écriture. Maintenant, mon cher gouverneur, continua-t-il, comme si cette dernière communication avait épuisé son intérêt, passons, si vous le voulez bien, à nos petits arrangements.

— Eh bien ! quel terme voulez-vous que je prenne ? Fixez vous-même.

— Ne prenez pas de terme ; faites-moi une reconnaissance pure et simple de cent cinquante mille francs.

— Exigible ?...

— A ma volonté. Mais, vous comprenez, je ne voudrai que lorsque vous voudrez vous-même.

— Oh ! je suis bien tranquille, dit Baisemeaux en souriant ; mais je vous ai déjà donné deux reçus.

— Aussi, vous voyez, je les déchire.

Et Aramis, après avoir montré les deux reçus au gouverneur, les déchira en effet.

Vaincu par une pareille marque de confiance, Baisemeaux souscrivit sans hésitation une obligation de cent cinquante mille francs remboursable à la volonté du prélat.

Aramis, qui avait suivi la plume par-dessus l'épaule du gouverneur, mit l'obligation dans sa poche sans avoir l'air de l'avoir lue, ce qui donna toute tranquillité à Baisemeaux.

— Maintenant, dit Aramis, vous ne m'en voudrez point, n'est-ce pas, si je vous enlève quelque prisonnier ?

— Comment cela ?

— Sans doute en obtenant sa grâce. Ne vous ai-je pas dit, par exemple, que le pauvre Seldon m'intéressait ?

— Ah ! c'est vrai !

— Eh bien ?

— C'est votre affaire ; agissez comme vous l'entendrez. Je vois que vous avez le bras long et la main large.

— Adieu ! adieu !

Et Aramis partit, emportant les bénédictions du gouverneur.

VII

LES DEUX AMIES.

A l'heure où M. de Baisemeaux montrait à Aramis les prisonniers de la Bastille, un carrosse s'arrêtait devant la porte de madame de Bellière, et à cette heure encore matinale déposait au perron une jeune femme enveloppée de coiffes de soie.

Lorsqu'on annonça madame Vanel à madame de Bellière, celle-ci s'occupait, ou plutôt s'absorbait à lire une lettre qu'elle cacha précipitamment.

Elle achevait à peine sa toilette du matin, ses femmes étaient encore dans la chambre voisine.

Au nom, au pas de Marguerite Vanel, madame de Bellière courut à sa rencontre. Elle crut voir dans les yeux de son amie un éclat qui n'était pas celui de la santé ou de la joie.

Marguerite l'embrassa, lui serra les mains, lui laissa à peine le temps de parler.

— Ma chère, dit-elle, tu m'oublies donc ? Tu es donc tout entière aux plaisirs de la cour ?

— Je n'ai pas vu seulement les fêtes du mariage

— Que fais-tu alors ?

— Je me prépare à aller à Bellière.

— A Bellière ?

— Oui.

— Campagnarde alors. J'aime à te voir dans ces dispositions. Mais tu es pâle.

— Non, je me porte à ravir.

— Tant mieux, j'étais inquiète. Tu ne sais pas ce qu'on m'avait dit ?

— On dit tant de choses !

— Oh ! celle-là est extraordinaire.

— Comme tu sais faire languir ton auditoire, Marguerite.

— M'y voici. C'est que j'ai peur de te fâcher.

— Oh ! jamais. Tu admires toi-même mon égalité d'humeur.

— Eh bien ! on dit que... Ah ! vraiment, je ne pourrai jamais t'avouer cela.

— N'en parlons plus alors, fit madame de Bellière, qui devinait une méchanceté sous ces préambules, mais qui cependant se sentait dévorée de curiosité.

— Eh bien ! ma chère marquise, on dit que depuis quelque temps tu regrettes beaucoup moins M. de Bellière, le pauvre homme !

— C'est un mauvais bruit, Marguerite; je regrette et regretterai toujours mon mari; mais voilà deux ans qu'il est mort; je n'en ai que vingt-huit, et la douleur de sa perte ne doit pas dominer toutes les actions, toutes les pensées de ma vie. Je le dirais, que toi, toi, Marguerite, la femme par excellence, tu ne me croirais pas.

— Pourquoi ? Tu as le cœur si tendre ! répliqua méchamment madame Vanel.

— Tu l'as aussi, Marguerite, et je n'ai pas vu que tu te laissasses abattre par le chagrin quand le cœur était blessé

Ces mots étaient une allusion directe à la rupture de Marguerite avec le surintendant. Ils étaient aussi un reproche voilé, mais direct fait au cœur de la jeune femme.

Comme si elle n'eût attendu que ce signal pour décocher sa flèche, Marguerite s'écria :

— Eh bien ! Élise, on dit que tu es amoureuse.

Et elle dévora du regard madame de Bellière, qui rougit sans pouvoir s'en empêcher.

— On ne se fait jamais faute de calomnier les femmes, répliqua la marquise après un instant de silence.

— Oh ! l'on ne te calomnie pas, Élise.

— Comment! l'on dit que je suis amoureuse, et l'on ne me calomnie pas ?

— D'abord, si c'est vrai, il n'y a pas de calomnie, il n'y a que médisance; ensuite, car tu ne me laisses pas achever, le public ne dit pas que tu t'abandonnes à cet amour. Il te peint, au contraire, comme une vertueuse amante armée de griffes et de dents, te renfermant chez toi comme dans une forteresse, et dans une forteresse autrement impénétrable que celle de Danaé, bien que la tour de Danaé fût faite d'airain.

— Tu as de l'esprit, Marguerite, dit madame de Bellière tremblante.

— Tu m'as toujours flattée, Élise... Bref, on te dit incorruptible et inaccessible. Tu vois si l'on te calomnie... Mais à quoi rêves-tu pendant que je te parle ?

— Moi ?

— Oui, tu es toute rouge et toute muette.

— Je cherche, dit la marquise relevant ses beaux yeux brillants d'un commencement de colère, je cherche à quoi tu as pu faire allusion, toi, si savante dans la mythologie, en me comparant à Danaé.

— Ah ! ah ! fit Marguerite en riant, tu cherches cela ?

— Oui ; ne te souvient-il pas qu'au couvent, lorsque nous cherchions des problèmes d'arithmétique... Ah ! c'est savant aussi ce que je vais te dire, mais à mon tour... Ne te souviens-tu pas que, si l'un des termes était donné, nous devions trouver l'autre ? Cherche alors, cherche.

— Mais je ne devine pas ce que tu veux dire.

— Rien de plus simple, pourtant. Tu prétends que je suis amoureuse, n'est-ce pas ?

— On me l'a dit.

— Eh bien ! on ne dit pas que je sois amoureuse d'une abstraction. Il y a bien un nom dans tout ce bruit?

— Certes oui, il y a un nom.

— Eh bien, ma chère, il n'est pas étonnant que je doive chercher ce nom, puisque tu ne me le dis pas.

— Ma chère marquise, en te voyant rougir, je croyais que tu ne chercherais pas longtemps.

— C'est ton mot Danaé qui m'a surprise. Qui dit Danaé dit pluie d'or, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire que le Jupiter de Danaé se changea pour elle en pluie d'or.

— Mon amant alors... celui que tu me donnes...

— Oh ! pardon ; moi, je suis ton amie et ne te donne personne.

— Soit !... mais les ennemis.

— Veux-tu que je te dise le nom ?

— Il y a une demi-heure que tu me le fais attendre.

— Tu vas l'entendre. Ne t'effarouche pas, c'est un homme puissant.

— Bon !

La marquise s'enfonçait dans les mains ses ongles effilés, comme le patient à l'approche du fer.

— C'est un homme très-riche, continua Marguerite, le plus riche peut-être. C'est enfin...

La marquise ferma un instant les yeux.

— C'est le duc de Buckingham, dit Marguerite en riant aux éclats.

La perfidie avait été calculée avec une adresse incroyable. Ce nom, qui tombait à faux à la place du nom que la marquise attendait, faisait bien l'effet sur la pauvre femme de ces haches mal aiguisées qui avaient déchiqueté, sans les tuer, MM. de Chalais et de Thou sur leurs échafauds.

Elle se remit pourtant.

— J'avais bien raison, dit-elle, de t'appeler une femme d'esprit ; tu me fais passer un agréable moment. La plaisanterie est charmante... Je n'ai jamais vu M. de Buckingham.

— Jamais ? fit Marguerite en contenant ses éclats.

— Je n'ai pas mis le pied hors de chez moi depuis que le duc est à Paris.

— Oh ! reprit madame Vanel en allongeant son pied mutin vers un papier qui frissonnait près de la fenêtre sur un tapis. On peut ne pas se voir, mais on s'écrit.

La marquise frémit. Ce papier était l'enveloppe de la lettre qu'elle lisait à l'arrivée de son amie. Cette enveloppe était cachetée aux armes du surintendant.

En se reculant sur son sofa, madame de Bellière fit rouler sur ce papier les plis épais de sa large robe de soie, et l'ensevelit ainsi.

— Voyons, dit-elle alors, voyons, Marguerite, est-ce pour me dire toutes ces folies que tu es venue de si bon matin?

— Non, je suis venue pour te voir d'abord et pour te rappeler nos anciennes habitudes si douces et si bonnes, tu sais, lorsque nous allions nous promener à Vincennes, et que, sous un chêne, dans un taillis, nous causions de ceux que nous aimions et qui nous aimaient.

— Tu me proposes une promenade?

— J'ai mon carrosse et trois heures de liberté.

— Je ne suis pas vêtue, Marguerite... et... si tu veux que nous causions, sans aller au bois de Vincennes, nous trouverions dans le jardin de l'hôtel un bel arbre, des charmilles touffues, un gazon semé de pâquerettes, et toute cette violette que l'on sent d'ici.

— Ma chère marquise, je regrette que tu me refuses... J'avais besoin d'épancher mon cœur dans le tien.

— Je te le répète, Marguerite, mon cœur est à toi, aussi bien dans cette chambre, aussi bien ici près, sous ce tilleul de mon jardin, que là-bas, sous un chêne dans le bois.

— Pour moi, ce n'est pas la même chose... En me rapprochant de Vincennes, marquise, je rapprochais mes soupirs du but vers lequel ils tendent depuis quelques jours.

La marquise leva tout à coup la tête.

— Cela t'étonne, n'est-ce pas... que je pense encore à Saint-Mandé?

— A Saint-Mandé! s'écria madame de Bellière.

Et les regards des deux femmes se croisèrent comme deux épées inquiètes au premier engagement du combat.

— Toi, si fière?... dit avec dédain la marquise.

— Moi... si fière!... répliqua madame Vanel. Je suis ainsi faite... Je ne pardonne pas l'oubli, je ne supporte pas l'infidélité. Quand je quitte et qu'on pleure, je suis tentée d'aimer encore; mais, quand on me quitte et qu'on rit, j'aime éperdument.

Madame de Bellière fit un mouvement involontaire.

— Elle est jalouse, se dit Marguerite.

— Alors, continua la marquise, tu es éperdument éprise... de M. de Buckingham... non, je me trompe... de M. Fouquet?

Elle sentit le coup, et tout son sang afflua vers son cœur.

— Et tu voulais aller à Vincennes... à Saint-Mandé même!

— Je ne sais ce que je voulais, tu m'eusses conseillée peut-être.

— En quoi?

— Tu l'as fait souvent.

— Certes, ce n'eût point été en cette occasion; car, moi, je ne pardonne pas comme toi. J'aime moins peut-être; mais, quand mon cœur a été froissé, c'est pour toujours.

— Mais M. Fouquet ne t'a pas froissée, dit avec une naïveté de vierge Marguerite Vanel.

— Tu comprends parfaitement ce que je veux te dire. M. Fouquet ne m'a pas froissée; il ne m'est connu ni par faveur, ni par injure, mais tu as à te plaindre de lui. Tu es mon amie, je ne te conseillerais donc pas comme tu voudrais.

— Ah! tu préjuges?

— Les soupirs dont tu parlais sont plus que des indices.

— Ah! mais tu m'accables, fit tout à coup la jeune femme en rassemblant toutes ses forces comme le lutteur qui s'apprête à porter le dernier coup; tu ne comptes qu'avec mes mauvaises passions et mes faiblesses. Quant à ce que j'ai de sentiments purs et généreux, tu n'en parles point. Si je me sens entraînée en ce moment vers M. le surintendant, si je fais même un pas vers lui, ce qui est probable, je te le confesse, c'est que le sort de M. Fouquet me touche profondément, c'est qu'il est, selon moi, un des hommes les plus malheureux qui soient.

— Ah! fit la marquise en appuyant une main sur son cœur, il y a donc quelque chose de nouveau?

— Tu ne sais donc pas?

— Je ne sais rien, dit madame de Bellière avec cette palpitation de l'angoisse qui suspend la pensée et la parole, qui suspend jusqu'à la vie.

— Ma chère, il y a d'abord que toute la faveur du roi s'est retirée de M. Fouquet pour passer à M. Colbert.

— Oui, on le dit.

— C'est tout simple, depuis la découverte du complot de Belle-Isle.

— On m'avait assuré que cette découverte de fortifications avait tourné à l'honneur de M. Fouquet.

Marguerite se mit à rire d'une façon si cruelle, que madame de Bellière lui eût en ce moment plongé avec joie un poignard dans le cœur.

— Ma chère, continua Marguerite, il ne s'agit plus même de l'honneur de M. Fouquet; il s'agit de son salut. Avant trois jours, la ruine du surintendant est consommée.

— Oh ! fit la marquise en souriant à son tour, c'est aller un peu vite.

— J'ai dit trois jours, parce que j'aime à me leurrer d'une espérance. Mais très-certainement la catastrophe ne passera pas vingt-quatre heures.

— Et pourquoi ?

— Par la plus humble de toutes les raisons : M. Fouquet n'a plus d'argent.

— Dans la finance, ma chère Marguerite, tel n'a pas d'argent aujourd'hui, qui demain fait rentrer des millions.

— Cela pouvait être pour M. Fouquet alors qu'il avait deux amis riches et habiles qui amassaient pour lui et faisaient sortir l'argent de tous les coffres; mais ces amis sont morts.

— Les écus ne meurent pas, Marguerite; ils sont cachés, on les cherche, on les achète et on les trouve.

— Tu vois en blanc et en rose, tant mieux pour toi. Il est bien fâcheux que tu ne sois pas l'Égérie de M. Fouquet, tu lui indiquerais la source où il pourra puiser les millions que le roi lui a demandés hier.

— Des millions ? fit la marquise avec effroi.

— Quatre... c'est un nombre pair.

— Infâme ! murmura madame de Bellière torturée par cette féroce joie... M. Fouquet a bien quatre millions, je pense, répliqua-t-elle courageusement.

— S'il a ceux que le roi lui demande aujourd'hui, dit Marguerite, peut-être n'aura-t-il pas ceux que le roilui demandera dans un mois.

— Le roi lui redemandera de l'argent ?

— Sans doute, et voilà pourquoi je te dis que la ruine de ce pauvre M. Fouquet devient infaillible. Par orgueil, il fournira de l'argent, et, quand il n'en aura plus, il tombera.

— C'est vrai, dit la marquise en frissonnant; le plan est fort... Dis-moi, M. Colbert hait donc bien M. Fouquet ?

— Je crois qu'il ne l'aime pas... Or, c'est un homme puissant que M. de Colbert; il gagne à être vu de près : des conceptions gigantesques, de la volonté, de la discrétion; il ira loin.

— Il sera surintendant?

— C'est probable... Voilà pourquoi, ma bonne marquise, je me sentais émue en faveur de ce pauvre homme qui m'a aimée, adorée même; voilà pourquoi, le voyant si malheureux, je me pardonnais son infidélité... dont il se repent, j'ai lieu de le croire; voilà pourquoi je n'eusse pas été éloignée de lui porter une consolation, un bon conseil; il aurait compris ma démarche et m'en aurait su gré. C'est doux d'être aimée, vois-tu. Les hommes apprécient fort l'amour quand ils ne sont plus aveuglés par la puissance.

La marquise, étourdie, écrasée par ces atroces attaques, calculées avec la justesse et la précision d'un tir d'artillerie, ne savait plus comment répondre; elle ne savait plus comment penser.

La voix de la perfide avait pris les intonations les plus affectueuses; elle parlait comme une femme et cachait les instincts d'une panthère.

— Eh bien! dit madame de Bellière, qui espéra vaguement que Marguerite cessait d'accabler l'ennemi vaincu; eh bien! que n'allez-vous trouver M. Fouquet?

— Décidément, marquise, tu m'as fait réfléchir. Non, il serait inconvenant que je fisse la première démarche. M. Fouquet m'aime sans doute, mais il est trop fier. Je ne puis m'exposer à un affront... J'ai mon mari, d'ailleurs, à ménager. Tu ne me dis rien. Allons! je consulterai là-dessus M. Colbert.

Elle se leva en souriant comme pour prendre congé. La marquise n'eut pas la force de l'imiter.

Marguerite fit quelques pas pour continuer à jouir de l'humiliante douleur où sa rivale était plongée; puis soudain :

— Tu ne me reconduis pas? dit-elle.

La marquise se leva, pâle et froide, sans s'inquiéter davantage de cette enveloppe qui l'avait si fort préoccupée au commencement de la conversation et que son premier pas laissa à découvert.

Puis elle ouvrit la porte de son oratoire, et, sans même retourner la tête du côté de Marguerite Vanel, elle s'y enferma.

Marguerite prononça ou plutôt balbutia trois ou quatre paroles que madame de Bellière n'entendit même pas.

Mais, aussitôt que la marquise eut disparu, son envieuse ennemie ne put résister au désir de s'assurer que ses soupçons étaient fondés; elle s'allongea comme une panthère et saisit l'enveloppe.

— Ah! dit-elle en grinçant les dents, c'était bien une lettre de M. Fouquet qu'elle lisait quand je suis arrivée!

Et elle s'élança, à son tour, hors de la chambre.

Pendant ce temps, la marquise, arrivée derrière le rempart de sa porte, sentait qu'elle était au bout de ses forces : un instant elle resta roide, pâle et immobile comme une statue; puis, comme une statue qu'un vent d'orage ébranle sur sa base, elle chancela et tomba inanimée sur le tapis.

Le bruit de sa chute retentit en même temps que retentissait le roulement de la voiture de Marguerite sortant de l'hôtel.

VIII

L'ARGENTERIE DE MADAME DE BELLIÈRE.

Le coup avait été d'autant plus douloureux qu'il était inattendu : la marquise fut donc quelque temps à se remettre; mais, une fois remise, elle se prit aussitôt à réfléchir sur les événements tels qu'ils s'annonçaient.

Alors elle reprit, dût sa vie se briser encore en chemin, cette ligne d'idées que lui avait fait suivre son implacable amie.

Trahison, puis noires menaces voilées sous un semblant d'intérêt public, voilà pour les manœuvres de Colbert.

Joie odieuse d'une chute prochaine, efforts incessants pour arriver à ce but, séductions non moins coupables que *le* crime lui-même : voilà ce que Marguerite mettait en œuvre.

Les atomes crochus de Descartes triomphaient; à l'homme sans entrailles s'était unie la femme sans cœur.

La marquise vit avec tristesse, encore plus qu'avec indignation, que le roi trempât dans un complot qui décélait la

duplicité de Louis XIII déjà vieux, et l'avarice de Mazarin lorsqu'il n'avait pas encore eu le temps de se gorger de l'or français.

Mais bientôt l'esprit de cette courageuse femme reprit toute son énergie et cessa de s'arrêter aux spéculations rétrogrades de la compassion.

La marquise n'était point de ceux qui pleurent quand il faut agir et qui s'amusent à plaindre un malheur qu'ils ont moyen de soulager.

Elle appuya, pendant dix minutes à peu près, son front dans ses mains glacées; puis, relevant le front, elle sonna ses femmes d'une main ferme et avec un geste plein d'énergie.

Sa résolution était prise.

— A-t-on tout préparé pour mon départ? demanda-t-elle à une de ses femmes qui entrait.

— Oui, Madame; mais on ne comptait pas que madame la marquise dût partir pour Bellière avant trois jours.

— Cependant tout ce qui est parures et valeurs est en caisse?

— Oui, Madame; mais nous avons l'habitude de laisser tout cela à Paris. Madame, ordinairement, n'emporte pas ses pierreries à la campagne.

— Et tout cela est rangé, dites-vous?

— Dans le cabinet de Madame.

— Et l'orfévrerie?

— Dans les coffres.

— Et l'argenterie?

— Dans la grande armoire de chêne.

La marquise se tut; puis, d'une voix tranquille:

— Que l'on fasse venir mon orfévre, dit-elle.

Les femmes disparurent pour exécuter l'ordre.

Cependant la marquise était entrée dans son cabinet, et, avec le plus grand soin, considérait ses écrins.

Jamais elle n'avait donné pareille attention à ces richesses qui font l'orgueil d'une femme; jamais elle n'avait regardé ces parures que pour les choisir selon leurs montures ou leurs couleurs. Aujourd'hui elle admirait la grosseur des rubis et la limpidité des diamants; elle se désolait d'une tache, d'un défaut; elle trouvait l'or trop faible et les pierres misérables.

L'orfévre la surprit dans cette occupation lorsqu'il arriva.

— Monsieur Faucheux, dit-elle, vous m'avez fourni mon orfévrerie, je crois?

— Oui, madame la marquise.

— Je ne me souviens plus à combien se montait la note.

— De la nouvelle, Madame, ou de celle que M. de Bellière vous donna en vous épousant? Car j'ai fourni les deux.

— Eh bien! de la nouvelle, d'abord.

— Madame, les aiguières, les gobelets et les plats avec leurs étuis, le surtout et les mortiers à glace, les bassins à confitures et les fontaines, ont coûté à madame la marquise soixante mille livres.

— Rien que cela, mon Dieu?

— Madame trouva ma note bien chère.

— C'est vrai! c'est vrai! Je me souviens qu'en effet c'était cher; le travail, n'est-ce pas?

— Oui, Madame: gravures, ciselures, formes nouvelles.

— Le travail entre pour combien dans le prix? N'hésitez pas.

— Un tiers de la valeur, Madame. Mais...

— Nous avons encore l'autre service, le vieux, celui de mon mari?

— Oh! Madame, il est moins ouvré que celui dont je vous parle. Il ne vaut que trente mille livres, valeur intrinsèque.

— Soixante-dix! murmura la marquise. Mais, monsieur Faucheux, il y a encore l'argenterie de ma mère; vous savez, tout ce massif dont je n'ai pas voulu me défaire à cause du souvenir?

— Ah! Madame, par exemple, c'est là une fameuse ressource pour des gens qui, comme madame la marquise, ne seraient pas libres de garder leur vaisselle. En ce temps, Madame, on ne travaillait pas léger comme aujourd'hui. On travaillait dans des lingots. Mais cette vaisselle n'est plus présentable; seulement, elle pèse.

— Voilà tout, voilà tout ce qu'il faut. Combien pèse-t-elle?

— Cinquante mille livres, au moins. Je ne parle pas des énormes vases de buffet qui, seuls, pèsent cinq mille livres d'argent: soit dix mille livres les deux.

— Cent trente! murmura la marquise. Vous êtes sûr de ces chiffres, monsieur Faucheux?

— Sûr, Madame. D'ailleurs, ce n'est pas difficile à peser.

— Les quantités sont écrites sur mes livres.

— Oh! vous êtes une femme d'ordre, madame la marquise.

— Passons à autre chose, dit madame de Bellière.

Et elle ouvrit un écrin.

— Je reconnais ces émeraudes, dit le marchand, c'est moi qui les ai fait monter; ce sont les plus belles de la cour; c'est-à-dire, non : les plus belles sont à madame de Châtillon; elles lui viennent de MM. de Guise; mais les vôtres, Madame, sont les secondes.

— Elles valent?

— Montées?

— Non; supposez qu'on voulût les vendre.

— Je sais bien qui les achèterait! s'écria M. Faucheux.

— Voilà précisément ce que je vous demande. On les achèterait donc?

— On achèterait toutes vos pierreries, Madame; on sait que vous avez le plus bel écrin de Paris. Vous n'êtes pas de ces femmes qui changent; quand vous achetez, c'est du beau; lorsque vous possédez, vous gardez.

— Donc, on payerait ces émeraudes?

— Cent trente mille livres.

La marquise écrivit sur des tablettes, avec un crayon, le chiffre cité par l'orfévre.

— Ce collier de rubis? dit-elle.

— Des rubis balais?

— Les voici.

— Ils sont beaux, ils sont superbes. Je ne vous connaissais pas ces pierres, Madame.

— Estimez.

— Deux cent mille livres. Celui du milieu en vaut cent à lui seul.

— Oui, oui, c'est ce que je pensais, dit la marquise. Les diamants, les diamants! oh! j'en ai beaucoup : bagues, chaînes, pendants et girandoles, agrafes, ferrets! Estimez, monsieur Faucheux, estimez.

L'orfévre prit sa loupe, ses balances, pesa, lorgna, et tout bas, faisant son addition :

— Voilà des pierres, dit-il, qui coûtent à madame la marquise quarante mille livres de rente.

— Vous estimez huit cent mille livres?...

— A peu près.

— C'est bien ce que je pensais. Mais les montures sont à part.

— Comme toujours, Madame. Et si j'étais appelé à vendre ou à acheter, je me contenterais, pour bénéfice, de l'or seul de ces montures; j'aurais encore vingt-cinq bonnes mille livres.

— C'est joli!

— Oui, Madame, très-joli.

— Acceptez-vous le bénéfice, à la condition de faire argent comptant des pierreries?

— Mais, Madame! s'écria l'orfévre effaré, vous ne vendez pas vos diamants, je suppose?

— Silence, monsieur Faucheux, ne vous inquiétez pas de cela, rendez-moi seulement réponse. Vous êtes honnête homme, fournisseur de ma maison depuis trente ans, vous avez connu mon père et ma mère, que servaient votre père et votre mère. Je vous parle comme à un ami; acceptez-vous l'or des montures contre une somme comptant que vous verserez entre mes mains?

— Huit cent mille livres! mais c'est énorme!

— Je le sais.

— Impossible à trouver!

— Oh! que non.

— Mais, Madame, songez à l'effet que ferait, dans le monde, le bruit d'une vente de vos pierreries!

— Nul ne le saurait... Vous me ferez fabriquer autant de parures fausses semblables aux fines. Ne répondez rien : je le veux. Vendez en détail, vendez seulement les pierres.

— Comme cela, c'est facile... Monsieur cherche des écrins, des pierres nues pour la toilette de Madame. Il y a concours. Je placerai facilement chez Monsieur pour six cent mille livres. Je suis sûr que les vôtres sont les plus belles.

— Quand cela?

— Sous trois jours.

— Eh bien! le reste, vous le placerez à des particuliers. Pour le présent, faites-moi un contrat de vente garanti... Payement sous quatre jours.

— Madame, Madame, réfléchissez, je vous en conjure... Vous perdrez là cent mille livres, si vous vous hâtez.

— J'en perdrai deux cents, s'il le faut. Je veux que tout soit fait ce soir. Acceptez-vous?

— J'accepte, madame la marquise... Je ne dissimule pas que je gagnerai à cela cinq mille pistoles.

— Tant mieux! Comment aurai-je l'argent?

— En or ou en billets de la banque de Lyon, payables chez M. Colbert.

— J'accepte, dit vivement la marquise; retournez chez vous et apportez vite la somme en billets, entendez-vous?

— Oui, Madame ; mais, de grâce...

— Plus un mot, monsieur Faucheux. A propos, l'argenterie, que j'oubliais... Pour combien en ai-je?

— Cinquante mille livres, Madame.

— C'est un million, se dit tout bas la marquise. Monsieur Faucheux, vous ferez prendre aussi l'orfévrerie et l'argenterie avec toute la vaisselle. Je prétexte une refonte pour des modèles plus à mon goût... Fondez, dis-je, et rendez-moi la valeur en or... sur-le-champ.

— Bien, madame la marquise.

— Vous mettrez cet or dans un coffre; vous ferez accompagner cet or d'un de vos commis et sans que mes gens le voient; ce commis m'attendra dans un carrosse.

— Celui de madame Faucheux? dit l'orfévre.

— Si vous le voulez, je le prendrai chez vous.

— Oui, madame la marquise.

— Prenez trois de mes gens pour porter chez vous l'argenterie.

— Oui, Madame.

La marquise sonna.

— Le fourgon, dit-elle, à la disposition de M. Faucheux.

L'orfévre salua et sortit en commandant que le fourgon le suivît de près et en annonçant, lui-même, que la marquise faisait fondre sa vaisselle pour en avoir de plus nouvelle.

Trois heures après, elle se rendait chez M. Faucheux et recevait de lui huit cent mille livres en billets de la banque de Lyon, deux cent cinquante mille livres en or, renfermées dans un coffre que portait péniblement un commis jusqu'à la voiture de madame Faucheux.

Car madame Faucheux avait un coche. Fille d'un président des comptes, elle avait apporté trente mille écus à son mari, syndic des orfévres. Les trente mille écus avaient fructifié depuis vingt ans. L'orfévre était millionnaire et modeste. Pour lui, il avait fait l'emplette d'un vénérable car-

rosse, fabriqué en 1648, dix années après la naissance du roi. Ce carrosse, ou plutôt cette maison roulante, faisait l'admiration du quartier; elle était couverte de peintures allégoriques et de nuages semés d'étoiles d'or et d'argent doré.

C'est dans cet équipage, un peu grotesque, que la noble femme monta, en regard du commis, qui dissimulait ses genoux de peur d'effleurer la robe de la marquise.

C'est ce même commis qui dit au cocher, fier de conduire une marquise

— Route de Saint-Mandé!

IX

LA DOT.

Les chevaux de M. Faucheux étaient d'honnêtes chevaux du Perche, ayant de gros genoux et des jambes tant soit peu engorgées. Comme la voiture, ils dataient de l'autre moitié du siècle.

Ils ne couraient donc pas comme les chevaux anglais de M. Fouquet.

Aussi mirent-ils deux heures à se rendre à Saint-Mandé.

On peut dire qu'ils marchaient majestueusement.

La majesté exclut le mouvement.

La marquise s'arrêta devant une porte bien connue, quoiqu'elle ne l'eût vue qu'une fois, on se le rappelle, dans une circonstance non moins pénible que celle qui l'amenait cette fois encore.

Elle tira de sa poche une clef, l'introduisit de sa petite main blanche dans la serrure, poussa la porte qui céda sans bruit, et donna l'ordre au commis de monter le coffret au premier étage.

Mais le poids de ce coffret était tel, que le commis fut forcé de se faire aider par le cocher.

Le coffret fut déposé dans ce petit cabinet, antichambre ou

plutôt boudoir, attenant au salon où nous avons vu M. Fouquet aux pieds de la marquise.

Madame de Bellière donna un louis au cocher, un sourire charmant au commis, et les congédia tous deux.

Derrière eux, elle referma la porte et attendit ainsi, seule et barricadée. Nul domestique n'apparaissait à l'intérieur.

Mais toute chose était apprêtée comme si un génie invisible eût deviné les besoins et les désirs de l'hôte ou plutôt de l'hôtesse qui était attendue.

Le feu préparé, les bougies aux candélabres, les rafraîchissements sur l'étagère, les livres sur les tables, les fleurs fraîches dans les vases du Japon.

On eût dit une maison enchantée.

La marquise alluma les candélabres, respira le parfum des fleurs, s'assit et tomba bientôt dans une profonde rêverie.

Mais cette rêverie, toute mélancolique, était imprégnée d'une certaine douceur.

Elle voyait devant elle un trésor étalé dans cette chambre. Un million qu'elle avait arraché de sa fortune comme la moissonneuse arrache un bluet de sa couronne.

Elle se forgeait les plus doux songes.

Elle songeait surtout et avant tout au moyen de laisser tout cet argent à M. Fouquet sans qu'il pût savoir d'où venait le don. Ce moyen était celui qui naturellement s'était présenté le premier à son esprit.

Mais, quoique, en y réfléchissant, la chose lui eût paru difficile, elle ne désespérait point de parvenir à ce but.

Elle devait sonner pour appeler M. Fouquet, et s'enfuir plus heureuse que si, au lieu de donner un million, elle trouvait un million elle-même.

Mais, depuis qu'elle était arrivée là, depuis qu'elle avait vu ce boudoir si coquet, qu'on eût dit qu'une femme de chambre venait d'en enlever jusqu'au dernier atome de poussière; quand elle avait vu ce salon si bien tenu, qu'on eût dit qu'elle en avait chassé les fées qui l'habitaient, elle se demanda si déjà les regards de ceux qu'elle avait fait fuir, génies, fées, lutins ou créatures humaines ne l'avaient pas reconnue.

Alors Fouquet saurait tout; ce qu'il ne saurait pas, il le devinerait; Fouquet refuserait d'accepter comme don ce qu'il eût peut-être accepté à titre de prêt, et, ainsi menée, l'entreprise manquerait de but comme de résultat.

Il fallait donc que la démarche fût faite sérieusement pour réussir. Il fallait que le surintendant comprît toute la gravité de sa position pour se soumettre au caprice généreux d'une femme, il fallait enfin, pour le persuader, tout le charme d'une éloquente amitié, et, si ce n'était point assez, tout l'enivrement d'un ardent amour que rien ne détournerait dans son absolu désir de convaincre.

En effet, le surintendant n'était-il pas connu pour un homme plein de délicatesse et de dignité? Se laisserait-il charger des dépouilles d'une femme? Non, il lutterait, et si une voix au monde pouvait vaincre sa résistance, c'était la voix de la femme qu'il aimait.

Maintenant, autre doute, doute cruel qui passait dans le cœur de madame de Bellière avec la douleur et le froid aigu d'un poignard.

Aimait-il?

Cet esprit léger, ce cœur volage se résoudrait-il à se fixer un moment, fût-ce pour contempler un ange?

N'en était-il pas de Fouquet, malgré tout son génie, malgré toute sa probité, comme de ces conquérants qui versent des larmes sur le champ de bataille lorsqu'ils ont remporté la victoire?

— Eh bien! c'est de cela qu'il faut que je m'éclaircisse, c'est sur cela qu'il faut que je le juge, dit la marquise. Qui sait si ce cœur tant convoité n'est pas un cœur vulgaire et plein d'alliage; qui sait si cet esprit ne se trouvera pas être, quand j'y appliquerai la pierre de touche, d'une nature triviale et inférieure... Allons! allons! s'écria-t-elle, c'est trop de doute, trop d'hésitation, l'épreuve! l'épreuve!

Elle regarda la pendule.

— Voilà sept heures, il doit être arrivé, c'est l'heure des signatures. Allons!

Et, se levant avec une fébrile impatience, elle marcha vers la glace, dans laquelle elle se souriait avec l'énergique sourire du dévouement; elle fit jouer le ressort et tira le bouton de la sonnette.

Puis, comme épuisée à l'avance par la lutte qu'elle venait d'engager, elle alla s'agenouiller éperdue devant un vaste fauteuil, où sa tête s'ensevelit dans ses mains tremblantes.

Dix minutes après, elle entendit grincer le ressort de la porte.

La porte roula sur ses gonds invisibles.

Fouquet parut.

Il était pâle; il était courbé sous le poids d'une pensée amère.

Il n'accourait pas; il venait, voilà tout.

Il fallait que la préoccupation fût bien puissante pour que cet homme de plaisir, pour qui le plaisir était tout, vînt si lentement à un semblable appel.

En effet, la nuit, féconde en rêves douloureux, avait amaigri ses traits d'ordinaire si noblement insoucieux, avait tracé autour de ses yeux des orbites de bistre.

Il était toujours beau, toujours noble, et l'expression mélancolique de sa bouche, expression si rare chez cet homme, donnait à sa physionomie un caractère nouveau qui la rejeunissait.

Vêtu de noir, la poitrine toute gonflée de dentelles ravagées par sa main inquiète, le surintendant s'arrêta l'œil plein de rêverie au seuil de cette chambre où tant de fois il était venu chercher le bonheur attendu.

Cette douceur morne, cette tristesse souriante remplaçant l'exaltation de la joie, firent sur madame de Bellière, qui le regardait de loin, un effet indicible.

L'œil d'une femme sait lire tout orgueil ou toute souffrance sur les traits de l'homme qu'elle aime; on dirait qu'en raison de leur faiblesse, Dieu a voulu accorder aux femmes plus qu'il n'accorde aux autres créatures.

Elles peuvent cacher leurs sentiments à l'homme; l'homme ne peut leur cacher les siens.

La marquise devina d'un seul coup d'œil tout le malheur du surintendant.

Elle devina une nuit passée sans sommeil, un jour passé en déceptions.

Dès lors elle fut forte, elle sentait qu'elle aimait Fouquet au delà de toute chose.

Elle se releva, et, s'approchant de lui :

— Vous m'écriviez ce matin, dit-elle, que vous commenciez à m'oublier, et que, moi que vous n'aviez pas revue, j'avais sans doute fini de penser à vous. Je viens vous démentir, Monsieur, et cela d'autant plus sûrement que je lis dans vos yeux une chose.

— Laquelle, Madame? demanda Fouquet étonné.

— C'est que vous ne m'avez jamais tant aimée qu'à cette heure; de même que vous devez lire dans ma démarche, à moi, que je ne vous ai point oublié.

— Oh! vous, marquise, dit Fouquet, dont un éclair de joie illumina un instant la noble figure, vous, vous êtes un ange, et les hommes n'ont pas le droit de douter de vous! Ils n'ont donc qu'à s'humilier et à demander grâce!

— Grâce vous soit donc accordée alors!

Fouquet voulut se mettre à genoux.

— Non, dit-elle, à côté de moi, asseyez-vous. Ah! voilà une pensée mauvaise qui passe dans votre esprit!

— Et à quoi voyez-vous cela, Madame?

— A votre sourire, qui vient de gâter toute votre physionomie. Voyons, à quoi songez-vous? Dites, soyez franc, pas de secrets entre amis?

— Eh bien! Madame, dites-moi alors pourquoi cette rigueur de trois ou quatre mois.

— Cette rigueur?

— Oui; ne m'avez-vous pas défendu de vous visiter?

— Hélas! mon ami, dit madame de Bellière avec un profond soupir, parce que votre visite chez moi vous a causé un grand malheur, parce que l'on veille sur ma maison, parce que les mêmes yeux qui vous ont vu pourraient vous voir encore, parce que je trouve moins dangereux pour vous, à moi de venir ici, qu'à vous de venir chez moi; enfin, parce que je vous trouve assez malheureux pour ne pas vouloir augmenter encore votre malheur...

Fouquet tressaillit.

Ces mots venaient de le rappeler aux soucis de la surintendance, lui qui pendant quelques minutes ne se souvenait plus que des espérances de l'amant.

— Malheureux, moi? dit-il en essayant un sourire. Mais en vérité, marquise, vous me le feriez croire avec votre tristesse. Ces beaux yeux ne sont-ils donc levés sur moi que pour me plaindre? Oh! j'attends d'eux un autre sentiment.

— Ce n'est pas moi qui suis triste, Monsieur: regardez dans cette glace; c'est vous.

— Marquise, je suis un peu pâle, c'est vrai, mais c'est l'excès du travail; le roi m'a demandé hier de l'argent.

— Oui, quatre millions; je sais cela.

— Vous le savez! s'écria Fouquet surpris. Et comment le

savez-vous? C'est au jeu seulement, après le départ des reines et en présence d'une seule personne, que le roi...

— Vous voyez que je le sais ; cela suffit, n'est-ce pas? Eh bien! continuez, mon ami : c'est que le roi vous a demandé...

— Eh bien! vous comprenez, marquise, il a fallu se le procurer, puis le faire compter, puis le faire enregistrer, c'est long. Depuis la mort de M. de Mazarin, il y a un peu de fatigue et d'embarras dans le service des finances. Mon administration se trouve surchargée, voilà pourquoi j'ai veillé cette nuit.

— De sorte que vous avez la somme? demanda la marquise inquiète.

— Il ferait beau voir, marquise, répliqua gaiement Fouquet, qu'un surintendant des finances n'eût pas quatre pauvres millions dans ses coffres.

— Oui, je crois que vous les avez ou que vous les aurez.

— Comment, que je les aurai?

— Il n'y a pas longtemps qu'il vous en avait déjà fait demander deux.

— Il me semble, au contraire, qu'il y a un siècle, marquise; mais ne parlons plus argent, s'il vous plaît.

— Au contraire, parlons-en, mon ami.

— Oh!

— Écoutez, je ne suis venue que pour cela.

— Mais que voulez-vous donc dire? demanda le surintendant, dont les yeux exprimèrent une inquiète curiosité.

— Monsieur, est-ce une charge inamovible que la surintendance?

— Marquise!

— Vous voyez que je vous réponds, et franchement même.

— Marquise, vous me surprenez, vous me parlez comme un commanditaire.

— C'est tout simple : je veux placer de l'argent chez vous, et, naturellement, je désire savoir si vous êtes sûr?

— En vérité, marquise, je m'y perds et ne sais plus où vous voulez en venir.

— Sérieusement, mon cher monsieur Fouquet, j'ai quelques fonds qui m'embarrassent. Je suis lasse d'acheter des terres et désire charger un ami de faire valoir mon argent.

— Mais cela ne presse pas, j'imagine? dit Fouquet.

— Au contraire, cela presse, et beaucoup.

— Eh bien! nous en causerons plus tard.

— Non pas plus tard, car mon argent est là.

La marquise montra le coffret au surintendant, et, l'ouvrant, lui fit voir des liasses de billets et une masse d'or.

Fouquet s'était levé en même temps que madame de Bellière; il demeura un instant pensif; puis tout à coup, se reculant, il pâlit et tomba sur une chaise en cachant son visage dans ses mains.

— Oh! marquise! marquise! murmura-t-il.

— Eh bien?

— Quelle opinion avez-vous donc de moi pour me faire une pareille offre?

— De vous?

— Sans doute.

— Mais que pensez-vous donc vous-même? Voyons.

— Cet argent, vous me l'apportez pour moi : vous me l'apportez parce que vous me savez embarrassé. Oh! ne niez pas. Je devine. Est-ce que je ne connais pas votre cœur?

— Eh bien! si vous connaissez mon cœur, vous voyez que c'est mon cœur que je vous offre.

— J'ai donc deviné! s'écria Fouquet. Oh! Madame, en vérité, je ne vous ai jamais donné le droit de m'insulter ainsi.

— Vous insulter! dit-elle en pâlissant. Étrange délicatesse humaine! Vous m'aimez, m'avez-vous dit? Vous m'avez demandé au nom de cet amour ma réputation, mon honneur? Et quand je vous offre mon argent, vous me refusez!

— Marquise, marquise, vous avez été libre de garder ce que vous appelez votre réputation et votre honneur. Laissez-moi la liberté de garder les miens. Laissez-moi me ruiner, laissez-moi succomber sous le fardeau des haines qui m'environnent, sous le fardeau des fautes que j'ai commises, sous le fardeau de mes remords mêmes; mais, au nom du ciel! marquise, ne m'écrasez pas sous ce dernier coup.

— Vous avez manqué tout à l'heure d'esprit, monsieur Fouquet, dit-elle.

— C'est possible, Madame.

— Et maintenant, voilà que vous manquez de cœur.

Fouquet comprima de sa main crispée sa poitrine haletante.

— Accablez-moi, Madame, dit-il, je n'ai rien à répondre.

— Je vous ai offert mon amitié, monsieur Fouquet.

— Oui, Madame; mais vous vous êtes bornée là.

— Ce que je fais est-il d'une amie?

— Sans doute.

— Et vous refusez cette preuve de mon amitié?

— Je la refuse.

— Regardez-moi, monsieur Fouquet.

Les yeux de la marquise étincelaient.

— Je vous offre mon amour.

— Oh! Madame, dit Fouquet.

— Je vous aime, entendez-vous, depuis longtemps; les femmes ont comme les hommes leur fausse délicatesse. Depuis longtemps je vous aime, mais je ne voulais pas vous le dire.

— Oh! fit Fouquet en joignant les mains.

— Eh bien! je vous le dis. Vous m'avez demandé cet amour à genoux, je vous l'ai refusé; j'étais aveugle comme vous l'étiez tout à l'heure. Mon amour, je vous l'offre.

— Oui, votre amour, mais votre amour seulement.

— Mon amour, ma personne, ma vie! tout, tout, tout!

— Oh! mon Dieu! s'écria Fouquet ébloui.

— Voulez-vous de mon amour?

— Oh! mais vous m'accablez sous le poids de mon bonheur!

— Serez-vous heureux? Dites, dites... si je suis à vous, tout entière à vous?

— C'est la félicité suprême!

— Alors, prenez-moi. Mais, si je vous fais le sacrifice d'un préjugé, faites-moi celui d'un scrupule.

— Madame, Madame, ne me tentez pas!

— Mon ami, mon ami, ne me refusez pas!

— Oh! faites attention à ce que vous proposez!

— Fouquet, un mot... Non!... et j'ouvre cette porte.

Elle montra celle qui conduisait à la rue.

— Et vous ne me verrez plus. Un autre mot... Oui!... et je vous suis où vous voudrez, les yeux fermés, sans défense, sans refus, sans remords.

— Élise!... Élise!... Mais ce coffret?

— C'est ma dot!

— C'est votre ruine! s'écria Fouquet en bouleversant l'or et les papiers; il y a là un million...

— Juste... Mes pierreries, qui ne me serviront plus si vous ne m'aimez pas; qui ne me serviront plus si vous m'aimez comme je vous aime!

— Oh! c'en est trop! c'en est trop! s'écria Fouquet. Je cède, je cède : ne fût-ce que pour consacrer un pareil dévouement. J'accepte la dot..

— Et voici la femme, dit la marquise en se jetant dans ses bras.

X

LE TERRAIN DE DIEU.

Pendant ce temps, Buckingham et de Wardes faisaient en bons compagnons et en harmonie parfaite la route de Paris à Calais.

Buckingham s'était hâté de faire ses adieux, de sorte qu'il en avait brusqué la meilleure partie.

Les visites à Monsieur et à Madame, à la jeune reine et à la reine douairière avaient été collectives.

Prévoyance de la reine mère, qui lui épargnait la douleur de causer encore en particulier avec Monsieur, qui lui épargnait le danger de revoir Madame.

Buckingham embrassa de Guiche et Raoul; il assura le premier de toute sa considération; le second d'une constante amitié destinée à triompher de tous les obstacles et à ne se laisser ébranler ni par la distance ni par le temps.

Les fourgons avaient déjà pris les devants; il partit le soir en carrosse avec toute sa maison.

De Wardes, tout froissé d'être pour ainsi dire emmené à la remorque par cet Anglais, avait cherché dans son esprit subtil tous les moyens d'échapper à cette chaîne; mais nul ne lui avait donné assistance, et force lui était de porter la peine de son mauvais esprit et de sa caústicité.

Ceux à qui il eût pu s'ouvrir, en qualité de gens spirituels, l'eussent raillé sur la supériorité du duc.

Les autres esprits, plus lourds, mais plus sensés, lui eussent allégué les ordres du roi, qui défendaient le duel.

Les autres enfin, et c'étaient les plus nombreux, qui, par

charité chrétienne ou par amour-propre national, lui eussent prêté assistance, ne se souciaient point d'encourir une disgrâce, et eussent tout au plus prévenu les ministres d'un départ qui pouvait dégénérer en un petit massacre.

Il en résulta que, tout bien pesé, de Wardes fit son portemanteau, prit deux chevaux, et, suivi d'un seul laquais, s'achemina vers la barrière où le carrosse de Buckingham le devait prendre.

Le duc reçut son adversaire comme il eût fait de la plus aimable connaissance, se rangea pour le faire asseoir, lui offrit des sucreries, étendit sur lui le manteau de martre zibeline jeté sur le siége de devant. Puis on causa :

De la cour, sans parler de Madame ;

De Monsieur, sans parler de son ménage ;

Du roi, sans parler de sa belle-sœur ;

De la reine mère, sans parler de sa bru ;

Du roi d'Angleterre, sans parler de sa sœur ;

De l'état du cœur de chacun des voyageurs, sans prononcer aucun nom dangereux.

Aussi le voyage, qui se faisait à petites journées, fut-il charmant.

Aussi Buckingham, véritablement Français par l'esprit et l'éducation, fut-il enchanté d'avoir si bien choisi son partner.

Bon repas effleurés du bout des dents, essais de chevaux dans les belles prairies que coupait la route, chasses aux lièvres, car Buckingham avait ses levriers. Tel fut l'emploi du temps.

Le duc ressemblait un peu à ce beau fleuve de Seine, qui embrasse mille fois la France dans ses méandres amoureux avant de se décider à gagner l'Océan.

Mais, en quittant la France, c'était surtout la Française nouvelle qu'il avait amenée à Paris que Buckingham regrettait ; pas une de ses pensées qui ne fût un souvenir et, par conséquent, un regret.

Aussi quand, parfois, malgré sa force sur lui-même, il s'abîmait dans ses pensées, de Wardes le laissait-il tout entier à ses rêveries.

Cette délicatesse eût certainement touché Buckingham et changé ses dispositions à l'égard de de Wardes, si celui-ci, tout en gardant le silence, eût eu l'œil moins méchant et le sourire moins faux.

Mais les haines d'instinct sont inflexibles; rien ne les éteint; un peu de cendre les recouvre parfois, mais sous cette cendre elles couvent plus furieuses.

Après avoir épuisé toutes les distractions que présentait la route, on arriva, comme nous l'avons dit, à Calais.

C'était vers la fin du sixième jour.

Dès la veille, les gens du duc avaient pris les devants et avaient frété une barque. Cette barque était destinée à aller joindre le petit yacht qui courait des bordées en vue, ou s'embossait, lorsqu'il sentait ses ailes blanches fatiguées, à deux ou trois portées du canon de la jetée.

Cette barque allant et venant devait porter à bord tous les équipages du duc.

Les chevaux avaient été embarqués, on les hissait de la barque sur le pont du bâtiment dans des paniers faits exprès, et ouatés de telle façon que leurs membres, dans les plus violentes crises même de terreur ou d'impatience, ne quittaient pas l'appui moelleux des parois, et que leur poil n'était pas même rebroussé.

Huit de ces paniers juxtaposés emplissaient la cale. On sait que, pendant les courtes traversées, les chevaux tremblants ne mangent point et frissonnent en présence des meilleurs aliments qu'ils eussent convoités sur terre.

Peu à peu l'équipage entier du duc fut transporté à bord du yacht, et alors ses gens revinrent lui annoncer que tout était prêt, et que, lorsqu'il voudrait s'embarquer avec le gentilhomme français, on n'attendait plus qu'eux.

Car nul ne supposait que le gentilhomme français pût avoir à régler avec milord-duc autre chose que des comptes d'amitié.

Buckingham fit répondre au patron du yacht qu'il eût à se tenir prêt, mais que la mer était belle, que la journée promettant un coucher de soleil magnifique, il comptait ne s'embarquer que la nuit et profiter de la soirée pour faire une promenade sur la grève.

D'ailleurs, il ajouta que, se trouvant en excellente compagnie, il n'avait pas la moindre hâte de s'embarquer.

En disant cela, il montra aux gens qui l'entouraient le magnifique spectacle du ciel empourpré à l'horizon, et d'un amphithéâtre de nuages floconneux qui montaient du disque du soleil jusqu'au zénith, en affectant les formes d'une chaîne de montagnes aux sommets entassés les uns sur les autres.

Tout cet amphithéâtre était teint à sa base d'une espèce de mousse sanglante, se fondant dans des teintes d'opale et de nacre au fur et à mesure que le regard montait de la base au sommet. La mer, de son côté, se teignait de ce même reflet, et sur chaque cime de vague bleue dansait un point lumineux comme un rubis exposé au reflet d'une lampe.

Tiède soirée, parfums salins chers aux rêveuses imaginations, vent d'est épais et soufflant en harmonieuses rafales, puis au loin le yacht se profilant en noir avec ses agrès à jour, sur le fond empourpré du ciel, et çà et là sur l'horizon les voiles latines courbées sous l'azur comme l'aile d'une mouette qui plonge, le spectacle, en effet, valait bien qu'on l'admirât. La foule des curieux suivit les valets dorés, parmi lesquels, voyant l'intendant et le secrétaire, elle croyait voir le maître et son ami.

Quant à Buckingham, simplement vêtu d'un veste de satin gris et d'un pourpoint de petit velours violet, le chapeau sur les yeux, sans ordres ni broderies, il ne fut pas plus remarqué que de Wardes, vêtu de noir comme un procureur.

Les gens du duc avaient reçu l'ordre de tenir une barque prête au môle et de surveiller l'embarquement de leur maître, sans venir à lui avant que lui ou son ami appelât.

— Quelque chose qu'ils vissent, avait-il ajouté en appuyant sur ces mots de façon à ce qu'ils fussent compris.

Après quelques pas faits sur la plage :

— Je crois, Monsieur, dit Buckingham à de Wardes, je crois qu'il va falloir nous faire nos adieux. Vous le voyez, la mer monte; dans dix minutes elle aura tellement imbibé le sable où nous marchons, que nous serons hors d'état de sentir le sol.

— Milord, je suis à vos ordres; mais...

— Mais nous sommes encore sur le terrain du roi, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Eh bien! venez; il y a là-bas, comme vous le voyez, une espèce d'île entourée par une grande flaque circulaire; la flaque va s'augmentant et l'île disparaissant de minute en minute. Cette île est bien à Dieu, car elle est entre deux mers, et le roi ne l'a point sur ses cartes. La voyez-vous?

— Je la vois. Nous ne pouvons même guère l'atteindre maintenant sans nous mouiller les pieds.

— Oui; mais remarquez qu'elle forme une éminence assez

élevée, et que la mer monte de chaque côté en épargnant sa cime. Il en résulte que nous serons à merveille sur ce petit théâtre. Que vous en semble?

— Je serai bien partout où mon épée aura l'honneur de rencontrer la vôtre, milord.

— Eh bien! allons donc. Je suis désespéré de vous faire mouiller les pieds, monsieur de Wardes; mais il est nécessaire, je crois, que vous puissiez dire au roi : « Sire, je ne me suis point battu sur la terre de Votre Majesté. » C'est peut-être un peu bien subtil, mais depuis Port-Royal vous nagez dans les subtilités. Oh! ne nous en plaignons pas, cela vous donne un fort charmant esprit, et qui n'appartient qu'à vous autres. Si vous voulez bien, nous nous hâterons, monsieur de Wardes, car voici la mer qui monte et la nuit qui vient.

— Si je ne marchais pas plus vite, milord, c'était pour ne point passer devant Votre Grâce. Êtes-vous à pied sec, monsieur le duc?

— Oui, jusqu'à présent. Regardez donc là-bas : voici mes *drôles* qui ont peur de nous voir nous noyer et qui viennent faire une croisière avec le canot. Voyez donc comme ils dansent sur la pointe des lames, c'est curieux; mais cela me donne le mal de mer. Voudriez-vous me permettre de leur tourner le dos?

— Vous remarquerez qu'en leur tournant le dos vous aurez le soleil en face, milord.

— Oh! il est bien faible à cette heure et aura bien vite disparu; ne vous inquiétez donc point de cela.

— Comme vous voudrez, milord; ce que j'en disais, c'était par délicatesse.

— Je le sais, monsieur de Wardes, et j'apprécie votre observation. Voulez-vous ôter nos pourpoints?

— Décidez, milord.

— C'est plus commode.

— Alors je suis tout prêt.

— Dites-moi, la, sans façon, monsieur de Wardes, si vous vous sentez mal sur le sable mouillé, ou si vous vous croyez encore un peu trop sur le territoire français? Nous nous battrons en Angleterre ou sur mon yacht.

— Nous sommes fort bien ici, milord; seulement j'aurai l'honneur de vous faire observer que, comme la mer monte, nous avons à peine le temps...

Buckingham fit un signe d'assentiment, ôta son pourpoint et le jeta sur le sable.

De Wardes en fit autant.

Les deux corps, blancs comme deux fantômes pour ceux qui les regardaient du rivage, se dessinaient sur l'ombre d'un rouge violet qui descendait du ciel.

— Ma foi! monsieur le duc, nous ne pouvons guère rompre, dit de Wardes. Sentez-vous comme nos pieds tiennent dans le sable?

— J'y suis enfoncé jusqu'à la cheville, dit Buckingham, sans compter que voilà l'eau qui nous gagne.

— Elle m'a gagné déjà... Quand vous voudrez, monsieur le duc.

De Wardes mit l'épée à la main.

Le duc l'imita.

— Monsieur de Wardes, dit alors Buckingham, un dernier mot, s'il vous plaît... Je me bats contre vous, parce que je ne vous aime pas, parce que vous m'avez déchiré le cœur en raillant certaine passion que j'ai, que j'avoue en ce moment, et pour laquelle je serais très-heureux de mourir. Vous êtes un méchant homme, monsieur de Wardes, et je veux faire tous mes efforts pour vous tuer; car, je le sens, si vous ne mourez pas de ce coup, vous ferez dans l'avenir beaucoup de mal à mes amis. Voilà ce que j'avais à vous dire, monsieur de Wardes.

Et Buckingham salua.

— Et moi, milord, voici ce que j'ai à vous répondre : Je ne vous haïssais pas; mais, maintenant que vous m'avez deviné, je vous hais, et vais faire tout ce que je pourrai pour vous tuer.

Et de Wardes salua Buckingham.

Au même instant, les fers se croisèrent; deux éclairs se joignirent dans la nuit.

Les épées se cherchaient, se devinaient, se touchaient.

Tous deux étaient habiles tireurs; les premières passes n'eurent aucun résultat.

La nuit s'était avancée rapidement; la nuit était si sombre, qu'on attaquait et se défendait d'instinct.

Tout à coup de Wardes sentit son fer arrêté; il venait de piquer l'épaule de Buckingham.

L'épée du duc s'abaissa avec son bras.

— Oh! fit-il.

— Touché, n'est-ce pas, milord? dit de Wardes en reculant de deux pas.

— Oui, Monsieur, mais légèrement.

— Cependant, vous avez quitté la garde.

— C'est le premier effet du froid du fer, mais je suis remis. Recommençons, s'il vous plaît, Monsieur.

Et, dégageant avec un sinistre froissement de lame, le duc déchira la poitrine du marquis.

— Touché aussi, dit-il.

— Non, dit de Wardes restant ferme à sa place.

— Pardon; mais, voyant votre chemise toute rouge... dit Buckingham.

— Alors, dit de Wardes furieux, alors... à vous!

Et, se fendant à fond, il traversa l'avant-bras de Buckingham. L'épée passa entre les deux os.

Buckingham sentit son bras droit paralysé; il avança le bras gauche, saisit son épée, prête à tomber de sa main inerte, et, avant que de Wardes se fût remis en garde, il lui traversa la poitrine.

De Wardes chancela, ses genoux plièrent, et, laissant son épée engagée encore dans le bras du duc, il tomba dans l'eau, qui se rougit d'un reflet plus réel que celui que lui envoyaient les nuages.

De Wardes n'était pas mort. Il sentit le danger effroyable dont il était menacé : la mer montait.

Le duc sentit le danger aussi. Avec un effort et un cri de douleur, il arracha le fer demeuré dans son bras; puis, se retournant vers de Wardes :

— Est-ce que vous êtes mort, marquis? dit-il.

— Non, répliqua de Wardes d'une voix étouffée par le sang qui montait de ses poumons à sa gorge, mais peu s'en faut.

— Eh bien! qu'y a-t-il à faire? Voyons, pouvez-vous marcher?

Buckingham le souleva sur un genou.

— Impossible, dit-il.

Puis, retombant :

— Appelez vos gens, fit-il, ou je me noie.

— Holà! cria Buckingham; holà de la barque! nagez vivement, nagez!

La barque fit force de rames.

Mais la mer montait plus vite que la barque ne marchait.

Buckingham vit de Wardes prêt à être recouvert par une vague : de son bras gauche, sain et sans blessure, il lui fit une ceinture et l'enleva.

La vague monta jusqu'à mi-corps, mais ne put l'ébranler.

Le duc se mit aussitôt à marcher vers la terre.

Mais à peine eût-il fait dix pas qu'une seconde vague, accourant plus haute, plus menaçante, plus furieuse que la première, vint le frapper à la hauteur de la poitrine, le renversa, l'ensevelit.

Puis, le reflux l'emportant, elle laissa un instant à découvert le duc et de Wardes couchés sur le sable.

De Wardes était évanoui.

En ce moment quatre matelots du duc, qui comprirent le danger, se jetèrent à la mer et en une seconde furent près du duc.

Leur terreur fut grande lorsqu'ils virent leur maître se couvrir de sang à mesure que l'eau dont il était imprégné coulait vers les genoux et les pieds.

Ils voulurent l'emporter.

— Non, non! dit le duc; à terre! à terre, le marquis!

— A mort! à mort, le Français! crièrent sourdement les Anglais.

— Misérables drôles! s'écria le duc se dressant avec un geste superbe qui les arrosa de sang, obéissez. M. de Wardes à terre, M. de Wardes en sûreté avant toutes choses ou je vous fais pendre!

La barque s'était approchée pendant ce temps. Le secrétaire et l'intendant sautèrent à leur tour à la mer et s'approchèrent du marquis. Il ne donnait plus signe de vie.

— Je vous recommande cet homme sur votre tête, dit le duc. Au rivage! M. de Wardes au rivage!

On le prit à bras et on le porta jusqu'au sable sec, où la mer ne monte jamais.

Quelques curieux et cinq ou six pêcheurs s'étaient groupés sur le rivage, attirés par le singulier spectacle de deux hommes se battant avec de l'eau jusqu'aux genoux.

Les pêcheurs voyant venir à eux un groupe d'hommes portant un blessé, entrèrent, de leur côté, jusqu'à mi-jambe dans la mer.

Les Anglais leur remirent le blessé au moment où celui-ci commençait à rouvrir les yeux.

L'eau salée de la mer et le sable fin s'étaient introduits dans ses blessures et lui causaient d'inexprimables souffrances.

Le secrétaire du duc tira de sa poche une bourse pleine et la remit à celui qui paraissait le plus considérable d'entre les assistants.

— De la part de mon maître, milord-duc de Buckingham, dit-il, pour que l'on prenne de M. le marquis de Wardes tous les soins imaginables.

Et il s'en retourna, suivi des siens, jusqu'au canot que Buckingham avait regagné à grand'peine, mais seulement lorsqu'il avait vu de Wardes hors de danger.

La mer était déjà haute; les habits brodés et les ceintures de soie furent noyés. Beaucoup de chapeaux furent enlevés par les lames.

Quant aux habits de milord-duc et à ceux de de Wardes, le flux les avait portés vers le rivage.

On enveloppa de Wardes dans l'habit du duc, croyant que c'était le sien, et on le transporta à bras vers la ville.

XI

TRIPLE AMOUR.

Depuis le départ de Buckingham, de Guiche se figurait que la terre lui appartenait sans partage.

Monsieur, qui n'avait plus le moindre sujet de jalousie et qui, d'ailleurs, se laissait accaparer par le chevalier de Lorraine, accordait dans sa maison autant de liberté que les plus exigeants pouvaient en souhaiter.

De son côté, le roi, qui avait pris goût à la société de Madame, imaginait plaisirs sur plaisirs pour égayer le séjour de Paris, en sorte qu'il ne se passait pas un jour sans une fête au Palais-Royal ou une réception chez Monsieur.

Le roi faisait disposer Fontainebleau pour y recevoir la cour, et tout le monde s'employait pour être du voyage. Madame menait la vie la plus occupée. Sa voix, sa plume ne s'arrêtaient pas un moment.

Les conversations avec de Guiche prenaient peu à peu l'intérêt auquel on ne peut méconnaître les préludes des grandes passions.

Lorsque les yeux languissent à propos d'une discussion sur des couleurs d'étoffes, lorsque l'on passe une heure à analyser les mérites et le parfum d'un sachet ou d'une fleur, il y a dans ce genre de conversation des mots que tout le monde peut entendre, mais il y a des gestes ou des soupirs que tout le monde ne peut voir.

Quand Madame avait bien causé avec M. de Guiche, elle causait avec le roi, qui lui rendait visite régulièrement chaque jour. On jouait, on faisait des vers, on choisissait des devises et des emblèmes ; ce printemps n'était pas seulement le printemps de la nature, c'était la jeunesse de tout un peuple dont cette cour formait la tête.

Le roi était beau, jeune, galant plus que tout le monde. Il aimait amoureusement toutes les femmes, même la reine sa femme.

Seulement le grand roi était le plus timide ou le plus réservé de son royaume, tant qu'il ne s'était pas avoué à lui-même ses sentiments.

Cette timidité le retenait dans les limites de la simple politesse, et nulle femme ne pouvait se vanter d'avoir la préférence sur une autre.

On pouvait pressentir que le jour où il se déclarerait serait l'aurore d'une souveraineté nouvelle ; mais il ne se déclarait pas. M. de Guiche en profitait pour être le roi de toute la cour amoureuse.

On l'avait dit au mieux avec mademoiselle de Montalais ; on l'avait dit assidu près de mademoiselle de Châtillon ; maintenant il n'était plus même civil avec aucune femme de la cour. Il n'avait d'yeux, d'oreilles que pour une seule.

Aussi prenait-il insensiblement sa place chez Monsieur, qui l'aimait et le retenait le plus possible dans sa maison.

Naturellement sauvage, il s'éloignait trop avant l'arrivée de Madame ; une fois que Madame était arrivée, il ne s'éloignait plus assez.

Ce qui, remarqué de tout le monde, le fut particulièrement du mauvais génie de la maison, le chevalier de Lorraine, à qui Monsieur témoignait un vif attachement parce qu'il avait l'humeur joyeuse, même dans ses méchancetés, et qu'il ne manquait jamais d'idées pour employer le temps.

Le chevalier de Lorraine, disons-nous, voyant que de Guiche menaçait de le supplanter, eut recours au grand moyen. Il disparut, laissant Monsieur bien empêché.

Le premier jour de sa disparition, Monsieur ne le chercha presque pas, car de Guiche était là, et, sauf les entretiens avec Madame, il consacrait bravement les heures du jour et de la nuit au prince.

Mais le second jour, Monsieur, ne trouvant personne sous sa main, demanda où était le chevalier.

Il lui fut répondu que l'on ne savait pas.

De Guiche, après avoir passé sa matinée à choisir des broderies et des franges avec Madame, vint consoler le prince. Mais, après le dîner, il y avait encore des tulipes et des améthystes à estimer; de Guiche retourna dans le cabinet de Madame.

Monsieur demeura seul; c'était l'heure de sa toilette : il se trouva le plus malheureux des hommes et demanda encore si l'on avait des nouvelles du chevalier.

— Nul ne sait où trouver M. le chevalier, fut la réponse que l'on rendit au prince.

Monsieur, ne sachant plus où porter son ennui, s'en alla en robe de chambre et coiffé chez Madame.

Il y avait là grand cercle de gens qui riaient et chuchotaient à tous les coins : ici un groupe de femmes autour d'un homme et des éclats étouffés; là Manicamp et Malicorne pillés par Montalais, mademoiselle de Tonnay-Charente et deux autres rieuses.

Plus loin, Madame, assise sur des coussins, et de Guiche éparpillant, à genoux près d'elle, une poignée de perles et de pierres dans lesquelles le doigt fin et blanc de la princesse désignait celles qui lui plaisaient le plus.

Dans un autre coin, un joueur de guitare qui chantonnait des séguédilles espagnoles dont Madame raffolait depuis qu'elle les avait entendu chanter à la jeune reine avec une certaine mélancolie; seulement ce que l'Espagnole avait chanté avec des larmes dans la paupière, l'Anglaise les fre-

donnait avec un sourire qui laissait voir ses dents de nacre.

Ce cabinet, ainsi habité, présentait la plus riante image du plaisir.

En entrant, Monsieur fut frappé de voir tant de gens qui se divertissaient sans lui. Il en fut tellement jaloux, qu'il ne put s'empêcher de dire comme un enfant :

— Eh quoi ! vous vous amusez ici, et moi, je m'ennuie tout seul !

Sa voix fut comme le coup de tonnerre qui interrompt le gazouillement d'oiseaux sous le feuillage ; il se fit un grand silence.

De Guiche fut debout en un moment.

Malicorne se fit petit derrière les jupes de Montalais.

Manicamp se redressa et prit ses grands airs de cérémonie.

Le guitarrero fourra sa guitare sous une table et tira le tapis pour la dissimuler aux yeux du prince.

Madame seule ne bougea point, et, souriant à son époux, lui répondit :

— Est-ce que ce n'est pas l'heure de votre toilette ?

— Que l'on choisit pour se divertir, grommela le prince.

Ce mot malencontreux fut le signal de la déroute : les femmes s'enfuirent comme une volée d'oiseaux effrayés ; le joueur de guitare s'évanouit comme une ombre ; Malicorne, toujours protégé par Montalais, qui élargissait sa robe, se glissa derrière une tapisserie. Pour Manicamp, il vint en aide à de Guiche, qui, naturellement, restait auprès de Madame, et tous deux soutinrent bravement le choc avec la princesse. Le comte était trop heureux pour en vouloir au mari ; mais Monsieur en voulait à sa femme.

Il lui fallait un motif de querelle ; il le cherchait, et le départ précipité de cette foule, si joyeuse avant son arrivée et si troublée par sa présence, lui servit de prétexte.

— Pourquoi donc prend-on la fuite à mon aspect ? dit-il d'un ton rogue.

Madame répliqua froidement que, toutes les fois que le maître paraissait, la famille se tenait à l'écart par respect.

Et, en disant ces mots, elle fit une mine si drôle et si plaisante, que de Guiche et Manicamp ne purent se retenir. Ils éclatèrent de rire ; Madame les imita ; l'accès gagna Monsieur lui-même, qui fut forcé de s'asseoir, parce que, en riant, il perdait trop de sa gravité.

Enfin il cessa, mais sa colère s'était augmentée. Il était encore plus furieux de s'être laissé aller à rire qu'il ne l'avait été de voir rire les autres.

Il regardait Manicamp avec de gros yeux, n'osant pas montrer sa colère au comte de Guiche.

Mais, sur un signe qu'il fit avec trop de dépit, Manicamp et de Guiche sortirent.

En sorte que Madame, demeurée seule, se mit à ramasser tristement ses perles, ne rit plus du tout et parla encore moins.

— Je suis bien aise de voir, dit le duc, que l'on me traite comme un étranger chez vous, Madame.

Et il sortit exaspéré.

En chemin, il rencontra Montalais, qui veillait dans l'antichambre.

— Il fait beau venir vous voir, dit-il, mais à la porte.

Montalais fit la révérence la plus profonde.

— Je ne comprends pas bien, dit-elle, ce que Votre Altesse Royale me fait l'honneur de me dire.

— Je dis, Mademoiselle, que, quand vous riez tous ensemble, dans l'appartement de Madame, est mal venu celui qui ne reste pas dehors.

— Votre Altesse Royale ne pense pas et ne parle pas ainsi pour elle, sans doute ?

— Au contraire, Mademoiselle, c'est pour moi que je parle, c'est à moi que je pense. Certes, je n'ai pas lieu de m'applaudir des réceptions qui me sont faites ici. Comment! pour un jour qu'il y a chez Madame, chez moi, musique et assemblée, pour un jour que je compte me divertir un peu à mon tour, on s'éloigne!... Ah çà! craignait-on donc de me voir, que tout le monde a pris la fuite en me voyant?... On fait donc mal... quand je suis absent?...

— Mais, repartit Montalais, on ne fait pas aujourd'hui, Monseigneur, autre chose que l'on ne fasse les autres jours.

— Quoi! tous les jours on rit comme cela?

— Mais, oui, Monseigneur.

— Tous les jours, ce sont des groupes comme ceux que je viens de voir?

— Absolument pareils, Monseigneur.

— Et enfin tous les jours on râcle le boyau?

— Monseigneur, la guitare est d'aujourd'hui; mais, quand

nous n'avons pas de guitare, nous avons les violons et les flûtes; des femmes s'ennuient sans musique.

— Peste : et des hommes?

— Quels hommes, Monseigneur?

— M. de Guiche, M. de Manicamp et les autres.

— Tous de la maison de Monseigneur.

— Oui, oui, vous avez raison, Mademoiselle.

Et le prince rentra dans ses appartements : il était tout rêveur. Il se précipita dans le plus profond de ses fauteuils, sans se regarder au miroir.

— Où peut être le chevalier? dit-il.

Il y avait un serviteur auprès du prince.

Sa question fut entendue.

— On ne sait, Monseigneur.

— Encore cette réponse!... Le premier qui me répondra : « Je ne sais », je le chasse.

Tout le monde, à cette parole, s'enfuit de chez Monsieur comme on s'était enfui de chez Madame.

Alors le prince entra dans une colère inexprimable. Il donna du pied dans un chiffonnier, qui roula sur le parquet brisé en trente morceaux.

Puis, du plus grand sang-froid, il alla aux galeries, et renversa l'un sur l'autre un vase d'émail, une aiguière de porphyre et un candélabre de bronze. Le tout fit un fracas effroyable. Tout le monde parut aux portes.

— Que veut Monseigneur? se hasarda de dire timidement le capitaine des gardes.

— Je me donne la musique, répliqua Monseigneur en grinçant des dents.

Le capitaine des gardes envoya chercher le médecin de Son Altesse Royale.

Mais, avant le médecin, arriva Malicorne, qui dit au prince :

— Monseigneur, M. le chevalier de Lorraine me suit.

Le duc regarda Malicorne et lui sourit.

Le chevalier entra en effet.

XII

LA JALOUSIE DE M. DE LORRAINE.

Le duc d'Orléans poussa un cri de satisfaction en apercevant le chevalier de Lorraine.

— Ah ! c'est heureux, dit-il, par quel hasard vous voit-on ? N'étiez-vous pas disparu, comme on le disait ?

— Mais, oui, Monseigneur.

— Un caprice ?

— Un caprice ! moi, avoir des caprices avec Votre Altesse ? Le respect...

— Laisse là le respect, auquel tu manques tous les jours. Je t'absous. Pourquoi étais-tu parti ?

— Parce que j'étais parfaitement inutile à Monseigneur.

— Explique-toi ?

— Monseigneur a près de lui des gens plus divertissants que je ne le serai jamais. Je ne me sens pas de force à lutter, moi ; je me suis retiré.

— Toute cette réserve n'a pas le sens commun. Quels sont ces gens contre qui tu ne veux pas lutter ? Guiche ?

— Je ne nomme personne.

— C'est absurde ! Guiche te gêne ?

— Je ne dis pas cela, Monseigneur ; ne me faites pas parler : vous savez bien que de Guiche est de nos bons amis.

— Qui, alors ?

— De grâce, Monseigneur, brisons là, je vous en supplie.

Le chevalier savait bien que l'on irrite la curiosité comme la soif en éloignant le breuvage ou l'explication.

— Non, je veux savoir pourquoi tu as disparu.

— Eh bien ! je vais vous le dire ; mais ne le prenez pas en mauvaise part.

— Parle.

— Je me suis aperçu que je gênais.

— Qui ?

— Madame.

— Comment cela ? dit le duc étonné.

— C'est tout simple : Madame est peut-être jalouse de l'attachement que vous voulez bien avoir pour moi.

— Elle te le témoigne ?

— Monseigneur, Madame ne m'adresse jamais la parole, surtout depuis un certain temps.

— Quel temps ?

— Depuis que, M. de Guiche lui ayant plu mieux que moi, elle le reçoit à toute heure.

Le duc rougit.

— A toute heure... Qu'est-ce que ce mot-là, chevalier ? dit-il sévèrement.

— Vous voyez bien, Monseigneur, que je vous ai déplu ; j'en étais bien sûr.

— Vous ne me déplaisez pas, mais vous dites les choses un peu vivement. En quoi Madame préfère-t-elle Guiche à vous ?

— Je ne dirai plus rien, fit le chevalier avec un salut plein de cérémonie.

— Au contraire, j'entends que vous parliez. Si vous vous êtes retiré pour cela, vous êtes donc bien jaloux ?

— Il faut être jaloux quand on aime, Monseigneur ; est-ce que Votre Altesse n'est pas jalouse de Madame ? est-ce que Votre Altesse, si elle voyait toujours quelqu'un près de Madame, et quelqu'un traité favorablement, ne prendrait pas de l'ombrage ? On aime ses amis comme ses amours. Votre Altesse Royale m'a fait quelquefois l'insigne honneur de m'appeler son ami.

— Oui, oui, mais voilà encore un mot équivoque ; chevalier, vous avez la conversation malheureuse.

— Quel mot, Monseigneur ?

— Vous avez dit : *Traité favorablement*... Qu'entendez-vous par ce *favorablement ?*

— Rien que de fort simple, Monseigneur, dit le chevalier avec une grande bonhomie. Ainsi, par exemple, quand un mari voit sa femme appeler de préférence tel ou tel homme près d'elle ; quand cet homme se trouve toujours à la tête de son lit ou bien à la portière de son carrosse ; lorsqu'il y a toujours une petite place pour le pied de cet homme dans la circonférence des robes de la femme ; lorsque les gens se rencontrent hors des appels de la conversation ; lorsque le bouquet de celle-ci est de la couleur des rubans de celui-là ;

lorsque les musiques sont dans l'appartement, les soupers dans les ruelles ; lorsque, le mari paraissant, tout se tait chez la femme ; lorsque le mari se trouve avoir soudain pour compagnon le plus assidu, le plus tendre des hommes, qui, huit jours auparavant, semblait le moins à lui... alors...

— Alors, achève.

— Alors, je dis, Monseigneur, qu'on est peut-être jaloux ; mais tous ces détails-là ne sont pas de mise, il ne s'agit en rien de cela dans notre conversation.

Le duc s'agitait et se combattait évidemment.

— Vous ne me dites pas, finit-il par dire, pourquoi vous vous éloignâtes. Tout à l'heure, vous disiez que c'était dans la crainte de gêner, vous ajoutiez même que vous aviez remarqué de la part de Madame un penchant à fréquenter M. de Guiche.

— Ah ! Monseigneur, je n'ai pas dit cela.

— Si fait.

— Mais, si je l'ai dit, je ne voyais rien là que d'innocent.

— Enfin, vous voyiez quelque chose ?

— Monseigneur m'embarrasse.

— Qu'importe ! parlez. Si vous dites la vérité, pourquoi vous embarrasser ?

— Je dis toujours la vérité, Monseigneur, mais j'hésite toujours aussi quand il s'agit de répéter ce que disent les autres.

— Ah ! vous répétez... Il paraît qu'on a dit alors ?

— J'avoue qu'on m'a parlé.

— Qui ?

Le chevalier prit un air presque courroucé.

— Monseigneur, dit-il, vous me soumettez à une question, vous me traitez comme un accusé sur la sellette... et les bruits qui effleurent en passant l'oreille d'un gentilhomme n'y séjournent pas. Votre Altesse veut que je grandisse le bruit à la hauteur d'un événement.

— Enfin, s'écria le duc avec dépit, un fait constant, c'est que vous vous êtes retiré à cause de ce bruit.

— Je dois dire la vérité : on m'a parlé des assiduités de M. de Guiche près de Madame, rien de plus ; plaisir innocent, je le répète, et, de plus, permis ; mais, Monseigneur, ne soyez pas injuste et ne poussez pas les choses à l'excès. Cela ne vous regarde pas.

— Il ne me regarde pas qu'on parle des assiduités de Guiche chez Madame?..

— Non, Monseigneur, non; et ce que je vous dis, je le dirais à de Guiche lui-même, tant je vois en beau la cour qu'il fait à Madame; je le lui dirais à elle-même. Seulement vous comprenez ce que je crains? Je crains de passer pour un jaloux de faveur, quand je ne suis qu'un jaloux d'amitié. Je connais votre faible, je connais que, quand vous aimez, vous êtes exclusif. Or, vous aimez Madame, et d'ailleurs qui ne l'aimerait pas? Suivez bien le cercle où je vous promène: Madame a distingué dans vos amis le plus beau et le plus attrayant; elle va nous influencer de telle façon au sujet de celui-là, que vous négligerez les autres. Un dédain de vous me ferait mourir; c'est assez déjà de supporter ceux de Madame. J'ai donc pris mon parti, Monseigneur, de céder la place au favori dont j'envie le bonheur, tout en professant pour lui une amitié sincère et une sincère admiration. Voyons, avez-vous quelque chose contre ce raisonnement? Est-il d'un galant homme? La conduite est-elle d'un brave ami? Répondez au moins, vous qui m'avez si rudement interrogé.

Le duc s'était assis, il tenait sa tête à deux mains et ravageait sa coiffure. Après un silence assez long pour que le chevalier eût pu apprécier tout l'effet de ses combinaisons oratoires, Monseigneur se releva.

— Voyons, dit-il, et sois franc.

— Comme toujours.

— Bon! Tu sais que nous avons déjà remarqué quelque chose au sujet de cet extravagant de Buckingham.

— Oh! Monseigneur, n'accusez pas Madame, ou je prends congé de vous. Quoi! vous allez à ces systèmes? quoi! vous soupçonnez?

— Non, non, chevalier, je ne soupçonne pas Madame; mais enfin... je vois... je compare...

— Buckingham était un fou!

— Un fou sur lequel tu m'as parfaitement ouvert les yeux.

— Non! non! dit vivement le chevalier, ce n'est pas moi qui vous ai ouvert les yeux, c'est de Guiche. Oh! ne confondons pas.

Et il se mit à rire de ce rire strident qui ressemble au sifflet d'une couleuvre.

— Oui, oui, en effet... tu dis quelques mots, mais Guiche se montra le plus jaloux.

— Je crois bien, continua le chevalier sur le même ton ; il combattait pour l'autel et le foyer.

— Plaît-il? fit le duc impérieusement et révolté de cette plaisanterie perfide.

— Sans doute, M. de Guiche n'est-il pas premier gentilhomme de votre maison?

— Enfin, répliqua le duc un peu plus calme, cette passion de Buckingham avait été remarquée?

— Certes!

— Eh bien! dit-on que celle de M. de Guiche soit remarquée autant?

— Mais, Monseigneur, vous retombez encore; on ne dit pas que M. de Guiche ait de la passion.

— C'est bien! c'est bien!

— Vous voyez, Monseigneur, qu'il valait mieux, cent fois mieux, me laisser dans ma retraite que d'aller vous forger avec mes scrupules des soupçons que Madame regardera comme des crimes, et elle aura raison.

— Que ferais-tu, toi?

— Une chose raisonnable.

— Laquelle?

— Je ne ferais plus la moindre attention à la société de ces épicuriens nouveaux, et de cette façon les bruits tomberaient.

— Je verrai, je me consulterai.

— Oh! vous avez le temps, le danger n'est pas grand, et puis il ne s'agit ni de danger ni de passion; il s'agit d'une crainte que j'ai eue de voir s'affaiblir votre amitié pour moi. Dès que vous me la rendez avec une assurance aussi gracieuse, je n'ai plus d'autre idée en tête.

Le duc secoua la tête, comme s'il voulait dire :

— Si tu n'as plus d'idées, moi, j'en ai.

Mais l'heure du dîner étant arrivée, Monseigneur envoya prévenir Madame. Il fut répondu que Madame ne pouvait assister au grand couvert et qu'elle dînerait chez elle.

— Cela n'est pas ma faute, dit le duc; ce matin, tombant au milieu de toutes leurs musiques, j'ai fait le jaloux, et on me boude.

— Nous dînerons seuls, dit le chevalier avec un soupir je regrette Guiche.

— Oh ! de Guiche ne boudera pas longtemps, c'est un bon naturel.

— Monseigneur, dit tout à coup le chevalier, il me vient une bonne idée : tantôt, dans notre conversation, j'ai pu aigrir Votre Altesse et donner sur lui des ombrages. Il convient que je sois le médiateur... Je vais aller à la recherche du comte et je le ramènerai.

— Ah! chevalier, tu es une bonne âme.

— Vous dites cela comme si vous étiez surpris.

— Dame ! tu n'es pas tendre tous les jours.

— Soit; mais je sais réparer un tort que j'ai fait, avouez.

— J'avoue.

— Votre Altesse veut bien me faire la grâce d'attendre ici quelques moments?

— Volontiers, va... J'essayerai mes habits de Fontainebleau.

Le chevalier partit, il appela ses gens avec un grand soin, comme s'il leur donnait divers ordres.

Tous partirent dans différentes directions; mais il retint son valet de chambre.

— Sache, dit-il, et sache tout de suite si M. de Guiche n'est pas chez Madame. Vois; comment savoir cela?

— Facilement, monsieur le chevalier; je le demanderai à Malicorne, qui le saura de mademoiselle de Montalais. Cependant je dois dire que la demande sera vaine, car tous les gens de M. de Guiche sont partis : le maître a dû partir avec eux.

— Informe-toi, néanmoins.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que le valet de chambre revint. Il attira mystérieusement son maître dans un escalier de service, et le fit entrer dans une petite chambre dont la fenêtre donnait sur le jardin.

— Qu'y a-t-il? dit le chevalier; pourquoi tant de précautions?

— Regardez, Monsieur, dit le valet de chambre.

— Quoi?

— Regardez sous le marronnier, en bas.

— Bien... Ah! mon Dieu! je vois Manicamp qui attend; qu'attend-il?

— Vous allez voir, si vous prenez patience... La! voyez-vous, maintenant?

— Je vois un, deux, quatre musiciens avec leurs instru-

ments, et derrière eux, les poussant, de Guiche en personne.

— Mais que fait-il là?

— Il attend qu'on lui ouvre la petite porte de l'escalier des dames d'honneur; il montera par là chez Madame, où l'on va faire entendre une nouvelle musique pendant le dîner.

— C'est superbe, ce que tu dis là.

— N'est-ce pas, Monsieur?

— Et c'est M. Malicorne qui t'a dit cela?

— Lui-même.

— Il t'aime donc?

— Il aime Monsieur.

— Pourquoi?

— Parce qu'il veut être de sa maison.

— Mordieu! il en sera. Combien t'a-t-il donné pour cela?

— Le secret que je vous vends, Monsieur.

— Je te le paye cent pistoles. Prends!

— Merci, Monsieur... Voyez-vous, la petite porte s'ouvre, une femme fait entrer les musiciens...

— C'est la Montalais?

— Tout beau, Monsieur, ne criez pas ce nom; qui dit Montalais dit Malicorne. Si vous vous brouillez avec l'un, vous serez mal avec l'autre.

— Bien, je n'ai rien vu.

— Et moi rien reçu, dit le valet en emportant la bourse.

Le chevalier ayant la certitude que de Guiche était entré, revint chez Monsieur, qu'il trouva splendidement vêtu et rayonnant de joie comme de beauté.

— On dit, s'écria-t-il, que le roi prend le soleil pour devise; vrai, Monseigneur, c'est à vous que cette devise conviendrait.

— Et Guiche?

— Introuvable! Il a fui, il s'est évaporé. Votre algarade du matin l'a effarouché. On ne l'a pas trouvé chez lui.

— Bah! il est capable, ce cerveau fêlé, d'avoir pris la poste pour aller dans ses terres. Pauvre garçon! nous le rappellerons, va. Dînons.

— Monseigneur, c'est le jour des idées; j'en ai encore une.

— Laquelle?

— Monseigneur, Madame vous boude, et elle a raison Vous lui devez une revanche; allez dîner avec elle.

— Oh! c'est d'un mari faible.

— C'est d'un bon mari. La princesse s'ennuie : elle va pleurer dans son assiette, elle aura les yeux rouges. Un mari se fait odieux qui rougit les yeux de sa femme. Allons, Monseigneur, allons !

— Non, mon service est commandé pour ici.

— Voyons, voyons, Monseigneur, nous serons tristes; j'aurai le cœur gros de savoir que Madame est seule; vous, tout féroce que vous voudrez être, vous soupirerez. Emmenez-moi au dîner de Madame, et ce sera une charmante surprise. Je gage que nous nous divertirons; vous aviez tort ce matin.

— Peut-être bien.

— Il n'y a pas de peut-être, c'est un fait.

— Chevalier, chevalier! tu me conseilles mal.

— Je vous conseille bien, vous êtes dans vos avantages: votre habit pensée, brodé d'or, vous va divinement. Madame sera encore plus subjugée par l'homme que par le procédé. Voyons, Monseigneur.

— Tu me décides, partons.

Le duc sortit avec le chevalier de son appartement, et se dirigea vers celui de Madame.

Le chevalier glissa ces mots à l'oreille de son valet :

— Du monde devant la petite porte! Que nul ne puisse s'échapper par là! Cours.

Et derrière le duc il parvint aux antichambres de Madame.

Les huissiers allaient annoncer.

— Que nul ne bouge, dit le chevalier en riant, Monseigneur veut faire une surprise.

XIII

MONSIEUR EST JALOUX DE GUICHE.

Monsieur entra brusquement comme les gens qui ont une bonne intention et qui croient faire plaisir, ou comme ceux

qui espèrent surprendre quelque secret, triste aubaine des jaloux.

Madame, enivrée par les premières mesures de la musique, dansait comme une folle, laissant là son dîner commencé.

Son danseur était M. de Guiche, les bras en l'air, les yeux à demi fermés, le genou en terre, comme ces danseurs espagnols aux regards voluptueux, au geste caressant.

La princesse tournait autour de lui avec le même sourire et la même séduction provocante.

Montalais admirait. La Vallière, assise dans un coin, regardait toute rêveuse.

Il est impossible d'exprimer l'effet que produisit sur ces gens heureux la présence de Monsieur. Il serait tout aussi impossible d'exprimer l'effet que produisit sur Philippe la vue de ces gens heureux.

Le comte de Guiche n'eut pas la force de se relever; Madame demeura au milieu de son pas et de son attitude, sans pouvoir articuler un mot.

Le chevalier de Lorraine, adossé au chambranle de la porte, souriait comme un homme plongé dans la plus naïve admiration.

La pâleur du prince, le tremblement convulsif de ses mains et de ses jambes fut le premier symptôme qui frappa les assistants. Un profond silence succéda au bruit de la danse.

Le chevalier de Lorraine profita de cet intervalle pour venir saluer respectivement Madame et de Guiche, en affectant de les confondre dans ses révérences, comme les deux maîtres de la maison.

Monsieur, s'approchant à son tour :

— Je suis enchanté, dit-il d'une voix rauque; j'arrivais ici croyant vous trouver malade et triste, je vous vois livrée à de nouveaux plaisirs; en vérité, c'est heureux! Ma maison est la plus joyeuse de l'univers.

Se retournant vers de Guiche :

— Comte, dit-il, je ne vous savais pas si brave danseur.

Puis, revenant à sa femme :

— Soyez meilleure pour moi, dit-il avec une amertume qui voilait sa colère; chaque fois qu'on se réjouira chez vous, invitez-moi... Je suis un prince fort abandonné.

De Guiche avait repris toute son assurance, et, avec une fierté naturelle qui lui allait bien :

— Monseigneur, dit-il, sait bien que toute ma vie est à son service ; quand il s'agira de la donner, je suis prêt ; pour aujourd'hui il ne s'agit que de danser aux violons, je danse.

— Et vous avez raison, dit froidement le prince. Et puis, Madame, continua-t-il, vous ne remarquez pas que vos dames m'enlèvent mes amis : M. de Guiche n'est pas à vous, Madame, il est à moi. Si vous voulez dîner sans moi, vous avez vos dames. Quand je dîne seul, j'ai mes gentilshommes ; ne me dépouillez pas tout à fait.

Madame sentit le reproche et la leçon.

La rougeur monta soudain jusqu'à ses yeux.

— Monsieur, répliqua-t-elle, j'ignorais, en venant à la cour de France, que les princesses de mon rang dussent être considérées comme les femmes de Turquie. J'ignorais qu'il fût défendu de voir des hommes; mais, puisque telle est votre volonté, je m'y conformerai; ne vous gênez point si vous voulez faire griller mes fenêtres.

Cette riposte, qui fit sourire Montalais et de Guiche, ramena dans le cœur du prince la colère, dont une bonne partie venait de s'évaporer en paroles.

— Très-bien ! dit-il d'un ton concentré, voilà comme on me respecte chez moi !

— Monseigneur ! Monseigneur ! murmura le chevalier à l'oreille de Monsieur, de façon à ce que tout le monde remarquât bien qu'il le modérait.

— Venez ! répliqua le duc pour toute réponse, en l'entraînant et en pirouettant par un mouvement brusque, au risque de heurter Madame.

Le chevalier suivit son maître jusque dans l'appartement, où le prince ne fût pas plus tôt assis, qu'il donna un libre cours à sa fureur.

Le chevalier levait les yeux au ciel, joignait les mains et ne disait mot.

— Ton avis? s'écria Monsieur.

— Sur quoi, Monseigneur?

— Sur tout ce qui se passe ici.

— Oh! Monseigneur, c'est grave.

— C'est odieux! la vie ne peut se passer ainsi.

— Voyez, comme c'est malheureux! dit le chevalier. Nous

espérions avoir la tranquillité après le départ de ce fou de Buckingham.

— Et c'est pire!

— Je ne dis pas cela, Monseigneur.

— Non, mais je le dis, moi, car Buckingham n'eût jamais osé faire le quart de ce que nous avons vu.

— Quoi donc?

— Se cacher pour danser, feindre une indisposition pour dîner tête à tête.

— Oh! Monseigneur, non! non!

— Si! si! cria le prince en s'excitant lui-même comme les enfants volontaires; mais je n'endurerai pas cela plus longtemps, il faut qu'on sache ce qui se passe.

— Monseigneur, un éclat...

— Pardieu! dois-je me gêner quand on se gêne si peu avec moi? Attends-moi ici, chevalier, attends-moi!

Le prince disparut dans la chambre voisine, et s'informa de l'huissier si la reine mère était revenue de la chapelle.

Anne d'Autriche était heureuse : la paix revenue au foyer de sa famille, tout un peuple charmé par la présence d'un souverain jeune et bien disposé pour les grandes choses, les revenus de l'État agrandis, la paix extérieure assurée, tout lui présageait un avenir tranquille.

Elle se reprenait parfois au souvenir de ce pauvre jeune homme qu'elle avait reçu en mère et chassé en marâtre.

Un soupir achevait sa pensée. Tout à coup le duc d'Orléans entra chez elle.

— Ma mère, s'écria-t-il en fermant vivement les portières, les choses ne peuvent subsister ainsi.

Anne d'Autriche leva sur lui ses beaux yeux, et, avec une inaltérable douceur :

— De quelles choses voulez-vous parler? dit-elle.

— Je veux parler de Madame.

— Votre femme?

— Oui, ma mère.

— Je gage que ce fou de Buckingham lui aura écrit quelque lettre d'adieu.

— Ah bien, oui, ma mère, est-ce qu'il s'agit de Buckingham!

— Et de qui donc alors? Car ce pauvre garçon était bien à tort le point de mire de votre jalousie, et je croyais...

— Ma mère, Madame a déjà remplacé M. de Buckingham.

— Philippe, que dites-vous? Vous prononcez là des paroles légères.

— Non pas, non pas. Madame a si bien fait, que je suis encore jaloux.

— Et de qui, bon Dieu?

— Quoi! vous n'avez pas remarqué?

— Non.

— Vous n'avez pas vu que M. de Guiche est toujours chez elle, toujours avec elle?

La reine frappa ses deux mains l'une contre l'autre et se mit à rire.

— Philippe, dit-elle, ce n'est pas un défaut que vous avez là; c'est une maladie.

— Défaut ou maladie, Madame, j'en souffre.

— Et vous prétendez qu'on guérisse un mal qui existe seulement dans votre imagination? Vous voulez qu'on vous approuve, jaloux, quand il n'y a aucun fondement à votre jalousie?

— Allons, voilà que vous allez recommencer pour celui-ci ce que vous disiez pour celui-là.

— C'est que, mon fils, dit sèchement la reine, ce que vous faisiez pour celui-là, vous le recommencez pour celui-ci.

Le prince s'inclina un peu piqué.

— Et si je cite des faits, dit-il, croirez-vous?

— Mon fils, pour tout autre chose que la jalousie, je vous croirais sans l'allégation des faits; mais, pour la jalousie, je ne vous promets rien.

— Alors, c'est comme si Votre Majesté m'ordonnait de me taire et me renvoyait hors de cause.

— Nullement; vous êtes mon fils, je vous dois toute l'indulgence d'une mère.

— Oh! dites votre pensée : vous me devez toute l'indulgence que mérite un fou.

— N'exagérez pas, Philippe, et prenez garde de me représenter votre femme comme un esprit dépravé...

— Mais les faits!

— J'écoute.

— Ce matin, on faisait de la musique chez Madame, à dix heures.

— C'est innocent.

— M. de Guiche causait seul avec elle... Ah ! j'oublie de vous dire que, depuis huit jours, il ne la quitte pas plus que son ombre.

— Mon ami, s'ils faisaient mal, ils se cacheraient.

— Bon ! s'écria le duc ; je vous attendais là. Retenez bien ce que vous venez de dire. Ce matin, dis-je, je les surpris, et témoignai vivement mon mécontentement.

— Soyez sûr que cela suffira ; c'est peut-être même un peu vif. Ces jeunes femmes sont ombrageuses. Leur reprocher le mal qu'elles n'ont pas fait, c'est parfois leur dire qu'elles pourraient le faire.

— Bien, bien, attendez. Retenez aussi ce que vous venez de dire, Madame : « La leçon de ce matin eût dû suffire, et, s'ils faisaient mal, ils se cacheraient. »

— Je l'ai dit.

— Or, tantôt, me repentant de cette vivacité du matin et sachant que Guiche boudait chez lui, j'allai chez Madame. Devinez ce que j'y trouvai ? D'autres musiques, des danses, et Guiche ; on l'y cachait.

Anne d'Autriche fronça le sourcil.

— C'est imprudent, dit-elle. Qu'a dit Madame ?

— Rien.

— Et Guiche ?

— De même... Si fait... il a balbutié quelques impertinences.

— Que concluez-vous, Philippe ?

— Que j'étais joué, que Buckingham n'était qu'un prétexte, et que le vrai coupable, c'est Guiche.

Anne haussa les épaules.

— Après ?

— Je veux que Guiche sorte de chez moi comme Buckingham, et je le demanderai au roi, à moins que...

— A moins que ?

— Vous ne fassiez vous-même la commission, Madame, vous qui êtes si spirituelle et si bonne.

— Je ne la ferai point.

— Quoi, ma mère !

— Écoutez, Philippe, je ne suis pas tous les jours disposée à faire aux gens de mauvais compliments ; j'ai de l'autorité sur cette jeunesse, mais je ne saurais m'en prévaloir sans la

perdre; d'ailleurs, rien ne prouve que M. de Guiche soit coupable.

— Il m'a déplu.

— Cela vous regarde.

— Bien, je sais ce que je ferai, dit le prince impétueusement.

Anne le regarda inquiète.

— Et que ferez-vous? dit-elle.

— Je le ferai noyer dans mon bassin la première fois que je le trouverai chez moi.

Et, cette férocité lancée, le prince attendit un effet d'effroi. La reine fut impassible.

— Faites, dit-elle.

Philippe était faible comme une femme, il se mit à hurler.

— On me trahit, personne ne m'aime : voilà ma mère qui passe à mes ennemis!

— Votre mère y voit plus loin que vous et ne se soucie pas de vous conseiller, puisque vous ne l'écoutez pas.

— J'irai au roi.

— J'allais vous le proposer. J'attends Sa Majesté ici, c'est l'heure de sa visite; expliquez-vous.

Elle n'avait pas fini, que Philippe entendit la porte de l'antichambre s'ouvrir bruyamment.

La peur le prit. On distinguait le pas du roi, dont les semelles craquaient sur les tapis.

Le duc s'enfuit par une petite porte, laissant la reine aux prises.

Anne d'Autriche se mit à rire, et riait encore lorsque le roi entra.

Il venait, très-affectueusement, savoir des nouvelles de la santé, déjà chancelante, de la reine mère. Il venait lui annoncer aussi que tous les préparatifs pour le voyage de Fontainebleau étaient terminés.

La voyant rire, il sentit diminuer son inquiétude et l'interrogea lui-même en riant.

Anne d'Autriche lui prit la main, et, d'une voix pleine d'enjouement :

— Savez-vous, dit-elle, que je suis fière d'être Espagnole.

— Pourquoi, Madame?

— Parce que les Espagnoles valent mieux au moins que les Anglaises.

— Expliquez-vous.

— Depuis que vous êtes marié, vous n'avez pas un seul reproche à faire à la reine?

— Non, certes.

— Et voilà un certain temps que vous êtes marié. Votre frère, au contraire, est marié depuis quinze jours...

— Eh bien ?

— Il se plaint de Madame pour la seconde fois.

— Quoi! encore Buckingham?

— Non, un autre.

— Qui?

— Guiche.

— Ah çà! mais c'est donc une coquette que Madame?

— Je le crains.

— Mon pauvre frère! dit le roi en riant.

— Vous excusez la coquetterie, à ce que je vois?

— Chez Madame, oui; Madame n'est pas coquette au fond.

— Soit; mais votre frère en perdra la tête.

— Que demande-t-il?

— Il veut faire noyer Guiche.

— C'est violent.

— Ne riez pas, il est exaspéré. Avisez à quelque moyen.

— Pour sauver Guiche, volontiers.

— Oh! si votre frère vous entendait, il conspirerait contre vous comme faisait votre oncle, Monsieur, contre le roi votre père.

— Non. Philippe m'aime trop et je l'aime trop de mon côté, nous vivrons bons amis. Le résumé de la requête ?

— C'est que vous empêchiez Madame d'être coquette et Guiche d'être aimable.

— Rien que cela? Mon frère se fait une bien haute idée du pouvoir royal... corriger une femme! Passe encore pour un homme.

— Comment vous y prendrez-vous?

— Avec un mot dit à Guiche, qui est un garçon d'esprit, le persuaderai.

— Mais Madame?

— C'est plus difficile; un mot ne suffira pas; je composerai une homélie, je la prêcherai.

— Cela presse.

— Oh! j'y mettrai toute la diligence possible. Nous avons répétition de ballet cette après-dînée.

— Vous prêcherez en dansant?

— Oui, Madame.

— Vous promettez de convertir?

— J'extirperai l'hérésie par la conviction ou par le feu.

— A la bonne heure! Ne me mêlez point dans tout cela, Madame ne me le pardonnerait de sa vie; et, belle-mère, je dois vivre avec ma bru.

— Madame, ce sera le roi qui prendra tout sur lui. Voyons, je réfléchis.

— A quoi?

— Il serait peut-être mieux que j'allasse trouver Madame chez elle?

— C'est un peu solennel.

— Oui, mais la solennité ne messied pas aux prédicateurs, et puis le violon du ballet mangerait la moitié de mes arguments. En outre, il s'agit d'empêcher quelque violence de mon frère... Mieux vaut un peu de précipitation... Madame est-elle chez elle?

— Je le crois.

— L'exposition des griefs, s'il vous plaît.

— En deux mots, voici : Musique perpétuelle... assiduité de Guiche... soupçons de cachoteries et de complots...

— Les preuves?

— Aucunes.

— Bien; je me rends chez Madame.

Et le roi se prit à regarder, dans les glaces, sa toilette qui était riche et son visage qui resplendissait comme ses diamants.

— On éloigne bien un peu Monsieur? dit-il.

— Oh! le feu et l'eau ne se fuient pas avec plus d'acharnement.

— Il suffit. Ma mère, je vous baise les mains... les plus belles mains de France.

— Réussissez, sire... Soyez le pacificateur du ménage.

— Je n'emploie pas d'ambassadeur, répliqua Louis. C'est vous dire que je réussirai.

Il sortit en riant et s'épousseta soigneusement tout le long du chemin.

XIV

LE MÉDIATEUR.

Quand le roi parut chez Madame, tous les courtisans, que la nouvelle d'une scène conjugale avait disséminés autour des appartements, commencèrent à concevoir les plus graves inquiétudes.

Il se formait aussi de ce côté un orage dont le chevalier de Lorraine, au milieu des groupes, analysait avec joie tous les éléments, grossissant les plus faibles et manœuvrant, selon ses mauvais desseins, les plus forts, afin de produire les plus méchants effets possibles.

Ainsi que l'avait annoncé Anne d'Autriche, la présence du roi donna un caractère solennel à l'événement.

Ce n'était pas une petite affaire, en 1662, que le mécontentement de Monsieur contre Madame, et l'intervention du roi dans les affaires privées de Monsieur.

Aussi vit-on les plus hardis qui entouraient le comte de Guiche dès le premier moment, s'éloigner de lui avec une sorte d'épouvante; et le comte lui-même, gagné par la panique générale, se retirer chez lui tout seul.

Le roi entra chez Madame en saluant, comme il avait toujours l'habitude de le faire. Les dames d'honneur étaient rangées en file sur son passage dans la galerie.

Si fort préoccupée que fût Sa Majesté, elle donna un coup d'œil de maître à ces deux rangs de jeunes et charmantes femmes qui baissaient modestement les yeux.

Toutes étaient rouges de sentir sur elles le regard du roi. Une seule, dont les longs cheveux se roulaient en boucles soyeuses sur la plus belle peau du monde, une seule était pâle et se soutenait à peine, malgré les coups de coude de sa compagne.

C'était La Vallière, que Montalais étayait de la sorte en lui soufflant tout bas le courage dont elle-même était si abondammen, pourvue.

Le roi ne put s'empêcher de se retourner. Tous les fronts,

qui déjà s'étaient relevés, se baissèrent de nouveau; mais la seule tête blonde demeura immobile, comme si elle eût épuisé tout ce qui lui restait de force et d'intelligence.

En entrant chez Madame, Louis trouva sa belle-sœur à demi-couchée sur les coussins de son cabinet. Elle se souleva et fit une révérence profonde en balbutiant quelques remerciements sur l'honneur qu'elle recevait.

Puis elle se rassit, vaincue par une faiblesse, affectée sans doute, car un coloris charmant animait ses joues, et ses yeux, encore rouges de quelques larmes répandues récemment, n'avaient que plus de feu.

Quand le roi fut assis et qu'il eut remarqué, avec cette sûreté d'observation qui le caractérisait, le désordre de la chambre et celui, non moins grand, du visage de Madame, il prit un air enjoué.

— Ma sœur, dit-il, à quelle heure vous plaît-il que nous répétions le ballet aujourd'hui?

Madame, secouant lentement et languissamment sa tête charmante :

— Ah! sire, dit-elle, veuillez m'excuser pour cette répétition; j'allais faire prévenir Votre Majesté que je ne saurais aujourd'hui.

— Comment! dit le roi avec une surprise modérée; ma sœur, seriez-vous indisposée?

— Oui, sire.

— Je vais faire appeler vos médecins, alors.

— Non, car les médecins ne peuvent rien à mon mal.

— Vous m'effrayez!

— Sire, je veux demander à Votre Majesté la permission de m'en retourner en Angleterre.

Le roi fit un mouvement.

— En Angleterre! Dites-vous bien ce que vous voulez dire, Madame?

— Je le dis à contre-cœur, sire, répliqua la petite-fille de Henri IV avec résolution.

Et elle fit étinceler ses beaux yeux noirs.

— Oui, je regrette de faire à Votre Majesté des confidences de ce genre; mais je me trouve trop malheureuse à la cour de Votre Majesté; je veux retourner dans ma famille.

— Madame! Madame!

Et le roi s'approcha.

— Écoutez-moi, sire, continua la jeune femme en prenant peu à peu sur son interlocuteur l'ascendant que lui donnaient sa beauté, sa nerveuse nature ; je suis accoutumée à souffrir. Jeune encore, j'ai été humiliée, j'ai été dédaignée. Oh ! ne me démentez pas, sire, dit-elle avec un sourire.

Le roi rougit.

— Alors, dis-je, j'ai pu croire que Dieu m'avait fait naître pour cela, moi, fille d'un roi puissant ; mais, puisqu'il avait frappé la vie dans mon père, il pouvait bien frapper en moi l'orgueil. J'ai bien souffert, j'ai bien fait souffrir ma mère ; mais j'ai juré que, si jamais Dieu me rendait une position indépendante, fût-ce celle de l'ouvrière du peuple qui gagne son pain avec son travail, je ne souffrirais plus la moindre humiliation. Ce jour est arrivé ; j'ai recouvré la fortune due à mon rang, à ma naissance ; j'ai remonté jusqu'aux degrés du trône ; j'ai cru que, m'alliant à un prince français, je trouverais en lui un parent, un ami, un égal ; mais je m'aperçois que je n'ai trouvé qu'un maître, et je me révolte, sire. Ma mère n'en saura rien, vous que je respecte et que... j'aime...

Le roi tressaillit ; nulle voix n'avait ainsi chatouillé son oreille.

— Vous, dis-je, sire, qui savez tout, puisque vous venez ici, vous me comprendrez peut-être. Si vous ne fussiez pas venu, j'allais à vous. C'est l'autorisation de partir librement que je veux. J'abandonne à votre délicatesse, à vous, l'homme par excellence, de me disculper et de me protéger.

— Ma sœur ! ma sœur ! balbutia le roi courbé par cette rude attaque, avez-vous bien réfléchi à l'énorme difficulté du projet que vous formez ?

— Sire, je ne réfléchis pas, je sens. Attaquée, je repousse d'instinct l'attaque ; voilà tout.

— Mais que vous a-t-on fait ? Voyons.

La princesse venait, on le voit, par cette manœuvre particulière aux femmes, d'éviter tout reproche et d'en formuler un plus grave ; d'accusée elle devenait accusatrice. C'est un signe infaillible de culpabilité ; mais de ce mal évident, les femmes, même les moins adroites, savent toujours tirer parti pour vaincre.

Le roi ne s'aperçut pas qu'il était venu chez elle pour lui dire :

— Qu'avez-vous fait à mon frère?

Et qu'il se réduisait à dire :

— Que vous a-t-on fait?

— Ce qu'on m'a fait? répliqua Madame, Oh! il faut être femme pour le comprendre, sire : on m'a fait pleurer.

Et d'un doigt qui n'avait pas son égal en finesse et en blancheur nacrée, elle montrait des yeux brillants noyés dans le fluide, et elle recommençait à pleurer.

— Ma sœur, je vous en supplie, dit le roi en s'avançant pour lui prendre une main qu'elle lui abandonna moite et palpitante.

— Sire, on m'a tout d'abord privée de la présence d'un ami de mon frère. Milord de Buckingham était pour moi un hôte agréable, enjoué, un compatriote qui connaissait mes habitudes, je dirai presque un compagnon, tant nous avons passé de jours ensemble avec nos autres amis sur mes belles eaux de Saint-James.

— Mais, ma sœur, Villiers était amoureux de vous?

— Prétexte! Que fait cela, dit-elle sérieusement, que M. de Buckingham ait été ou non amoureux de moi? Est-ce donc dangereux pour moi, un homme amoureux?... Ah! sire, il ne suffit pas qu'un homme vous aime.

Et elle sourit si tendrement, si finement, que le roi sentit son cœur battre et défaillir dans sa poitrine.

— Enfin, si mon frère était jaloux? interrompit le roi.

— Bien, j'y consens, voilà une raison; et l'on a chassé M. de Buckingham.

— Chassé!... oh! non.

— Expulsé, évincé, congédié, si vous aimez mieux, sire; un des premiers gentilshommes de l'Europe s'est vu forcé de quitter la cour du roi de France, de Louis XIV, comme un manant, à propos d'une œillade ou d'un bouquet. C'est peu digne de la cour la plus galante... Pardon, sire, j'oubliais qu'en parlant ainsi, j'attentais à votre souverain pouvoir.

— Ma foi! non, ma sœur, ce n'est pas moi qui ai congédié M. de Buckingham... Il me plaisait fort.

— Ce n'est pas vous? dit habilement Madame. Ah! tant mieux!

Et elle accentua ce *tant mieux* comme si elle eût, à la place de ce mot, prononcé celui de *tant pis*.

Il y eut un silence de quelques minutes.

Elle reprit :

— M. de Buckingham parti... je sais à présent pourquoi et par qui... je croyais avoir recouvré la tranquillité... Point... Voilà que Monsieur trouve un autre prétexte ; voilà que...

— Voilà que, dit le roi avec enjouement, un autre se présente. Et c'est naturel ; vous êtes belle, Madame ; on vous aimera toujours.

— Alors, s'écria la princesse, je ferai la solitude autour de moi. Oh ! c'est bien ce qu'on veut, c'est bien ce qu'on me prépare ; mais, non, je préfère retourner à Londres. Là, on me connaît, on m'apprécie. J'aurai mes amis sans craindre que l'on ose les nommer mes amants. Fi ! c'est un indigne soupçon, et de la part d'un gentilhomme ! Oh ! Monsieur a tout perdu dans mon esprit depuis que je le vois, depuis qu'il s'est révélé à moi comme le tyran d'une femme.

— La ! la ! mon frère n'est coupable que de vous aimer.

— M'aimer ! Monsieur m'aimer ? Ah ! sire...

Et elle rit aux éclats.

— Monsieur n'aimera jamais une femme, dit-elle ; Monsieur s'aime trop lui-même ; non, malheureusement pour moi, Monsieur est de la pire espèce des jaloux : jaloux sans amour.

— Avouez cependant, dit le roi, qui commençait à s'animer dans cet entretien varié, brûlant, avouez que Guiche vous aime.

— Ah ! sire, je n'en sais rien.

— Vous devez le voir. Un homme qui aime se trahit.

— M. de Guiche ne s'est pas trahi.

— Ma sœur, ma sœur, vous défendez M. de Guiche.

— Moi ! par exemple ; moi ? Oh ! sire, il ne manquerait plus à mon infortune qu'un soupçon de vous.

— Non, Madame, non, reprit vivement le roi. Ne vous affligez pas. Oh ! vous pleurez ! Je vous en conjure, calmez-vous.

Elle pleurait cependant, de grosses larmes coulaient sur ses mains. Le roi prit une de ses mains et but une de ses larmes.

Elle le regarda si tristement et si tendrement, qu'il en fut frappé au cœur.

— Vous n'avez rien pour Guiche ? dit-il plus inquiet qu'il ne convenait à son rôle de médiateur.

— Mais rien, rien.

— Alors je puis rassurer mon frère.

— Eh! sire, rien ne le rassurera. Ne croyez donc pas qu'il soit jaloux. Monsieur a reçu de mauvais conseils, et Monsieur est d'un caractère inquiet.

— On peut l'être lorsqu'il s'agit de vous.

Madame baissa les yeux et se tut. Le roi fit comme elle. Il lui tenait toujours la main.

Ce silence d'une minute dura un siècle.

Madame retira doucement sa main. Elle était sûre désormais du triomphe. Le champ de bataille était à elle.

— Monsieur se plaint, dit timidement le roi, que vous préférez à son entretien, à sa société, des sociétés particulières.

— Sire, Monsieur passe sa vie à regarder sa figure dans un miroir et à comploter des méchancetés contre les femmes avec M. le chevalier de Lorraine.

— Oh! vous allez un peu loin.

— Je dis ce qui est. Observez; vous verrez, sire, si j'ai raison.

— J'observerai. Mais, en attendant, quelle satisfaction donner à mon frère?

— Mon départ.

— Vous répétez ce mot! s'écria imprudemment le roi, comme si depuis dix minutes un changement tel eût été produit, que Madame en eût eu toutes ses idées retournées.

— Sire, je ne puis plus être heureuse ici, dit-elle. M. de Guiche gêne Monsieur. Le fera-t-on partir aussi?

— S'il le faut, pourquoi pas? répondit en souriant Louis XIV.

— Eh bien! après M. de Guiche?... que je regretterai, du reste, je vous en préviens, sire.

— Ah! vous le regretterez?

— Sans doute; il est aimable, il a pour moi de l'amitié, il me distrait.

— Ah! si Monsieur vous entendait! fit le roi piqué. Savez-vous que je ne me chargerais point de vous raccommoder et que je ne le tenterais même pas?

— Sire, à l'heure qu'il est, pouvez-vous empêcher Monsieur d'être jaloux du premier venu? Je sais bien que M. de Guiche n'est pas le premier venu.

— Encore! Je vous préviens qu'en bon frère, je vais prendre M. de Guiche en horreur.

— Ah ! sire, dit Madame, ne prenez, je vous en supplie, ni les sympathies, ni les haines de Monsieur. Restez le roi ; mieux vaudra pour vous et pour tout le monde.

— Vous êtes une adorable railleuse, Madame, et je comprends que ceux même que vous raillez vous adorent.

— Et voilà pourquoi, vous, sire, que j'eusse pris pour mon défenseur, vous allez vous joindre à ceux qui me persécutent, dit Madame.

— Moi, votre persécuteur ? Dieu m'en garde !

— Alors, continua-t-elle languissamment, accordez-moi ma demande.

— Que demandez-vous ?

— A retourner en Angleterre.

— Oh ! cela, jamais ! jamais ! s'écria Louis XIV.

— Je suis donc prisonnière ?

— En France, oui.

— Que faut-il que je fasse alors ?

— Eh bien ! ma sœur, je vais vous le dire.

— J'écoute Votre Majesté en humble servante.

— Au lieu de vous livrer à des intimités un peu inconséquentes, au lieu de nous alarmer par votre isolement, montrez-vous à nous toujours, ne nous quittez pas, vivons en famille. Certes, M. de Guiche est aimable ; mais, enfin, si nous n'avons pas son esprit...

— Oh ! sire, vous savez bien que vous faites le modeste.

— Non, je vous jure. On peut être roi et sentir soi-même que l'on a moins de chances de plaire que tel ou tel gentilhomme.

— Je jure bien que vous ne croyez pas un seul mot de ce que vous dites là, sire.

Le roi regarda Madame tendrement.

— Voulez-vous me promettre une chose ? dit-il.

— Laquelle ?

— C'est de ne plus perdre dans votre cabinet, avec des étrangers, le temps que vous nous devez. Voulez-vous que nous fassions contre l'ennemi commun une alliance offensive et défensive ?

— Une alliance avec vous, sire ?

— Pourquoi pas ? N'êtes-vous pas une puissance ?

— Mais vous, sire, êtes-vous un allié bien fidèle ?

— Vous verrez, Madame.

— Et de quel jour datera cette alliance ?
— D'aujourd'hui.
— Je rédigerai le traité ?
— Très-bien !
— Et vous le signerez ?
— Aveuglément.
— Oh ! alors, sire, je vous promets merveille; vous êtes l'astre de la cour, quand vous paraîtrez...
— Eh bien ?
— Tout resplendira.
— Oh ! Madame, Madame, dit Louis XIV, vous savez bien que toute lumière vient de vous, et que, si je prends le soleil pour devise, ce n'est qu'un emblème.
— Sire, vous flattez votre alliée; donc, vous voulez la tromper, dit Madame en menaçant le roi de son doigt mutin.
— Comment ! vous croyez que je vous trompe, lorsque je vous assure de mon affection ?
— Oui.
— Et qui vous fait douter ?
— Une chose.
— Une seule ?
— Oui.
— Laquelle ? Je serai bien malheureux si je ne triomphe pas d'une seule chose.
— Cette chose n'est point en votre pouvoir, sire, pas même au pouvoir de Dieu.
— Et quelle est cette chose ?
— Le passé.
— Madame, je ne comprends pas, dit le roi, justement parce qu'il avait trop bien compris.
La princesse lui prit la main.
— Sire, dit-elle, j'ai eu le malheur de vous déplaire si longtemps, que j'ai presque le droit de me demander aujourd'hui comment vous avez pu m'accepter comme belle-sœur.
— Me déplaire ! vous m'avez déplu ?
— Allons, ne le niez pas.
— Permettez.
— Non non, je me rappelle.
— Notre alliance date d'aujourd'hui, s'écria le roi avec une chaleur qui n'était pas feinte; vous ne vous souvenez donc

plus du passé, ni moi non plus, mais je me souviens du présent. Je l'ai sous les yeux, le voici ; regardez.

Et il mena la princesse devant une glace, où elle se vit rougissante et belle à faire succomber un saint.

— C'est égal, murmura-t-elle, ce ne sera point là une bien vaillante alliance.

— Faut-il jurer? demanda le roi, enivré par la tournure voluptueuse qu'avait pris tout cet entretien.

— Oh ! je ne refuse pas un bon serment, dit Madame. C'est toujours un semblant de sûreté.

Le roi s'agenouilla sur un carreau et prit la main de Madame.

Elle, avec un sourire qu'un peintre ne rendrait point et qu'un poëte ne pourrait qu'imaginer, lui donna ses deux mains dans lesquelles il cacha son front brûlant.

Ni l'un ni l'autre ne purent trouver une parole.

Le roi sentit que Madame retirait ses mains en lui effleurant les joues.

Il se releva aussitôt et sortit de l'appartement.

Les courtisans remarquèrent sa rougeur, et en conclurent que la scène avait été orageuse.

Mais le chevalier de Lorraine se hâta de dire :

— Oh ! non, Messieurs, rassurez-vous. Quand Sa Majesté est en colère, elle est pâle.

XV

LES CONSEILLERS.

Le roi quitta Madame dans un état d'agitation qu'il eût eu peine à s'expliquer lui-même.

Il est impossible, en effet, d'expliquer le jeu secret de ces sympathies étranges qui s'allument subitement et sans cause après de nombreuses années passées dans le plus grand calme, dans la plus grande indifférence de deux cœurs destinés à s'aimer.

Pourquoi Louis avait-il autrefois dédaigné, presque haï Madame? Pourquoi maintenant trouvait-il cette même femme si belle, si désirable, et pourquoi non-seulement s'occupait-il, mais encore était-il si occupé d'elle? Pourquoi Madame enfin, dont les yeux et l'esprit étaient sollicités d'un autre côté, avait-elle, depuis huit jours, pour le roi, un semblant de faveur qui faisait croire à de plus parfaites intimités.

Il ne faut pas croire que Louis se proposât à lui-même un plan de séduction : le lien qui unissait Madame à son frère était, ou du moins lui semblait une barrière infranchissable; il était même encore trop loin de cette barrière pour s'apercevoir qu'elle existât. Mais sur la pente de ces passions dont le cœur se réjouit, vers lesquelles la jeunesse nous pousse, nul ne peut dire où il s'arrêtera, pas même celui qui, d'avance, a calculé toutes les chances de succès ou de chute.

Quant à Madame, on expliquera facilement son penchant pour le roi : elle était jeune, coquette, et passionnée pour inspirer de l'admiration.

C'était une de ces natures à élans impétueux qui, sur un théâtre, franchiraient des brasiers ardents pour arracher un cri d'applaudissement aux spectateurs.

Il n'était donc pas surprenant que, progression gardée, après avoir été adorée de Buckingham, de Guiche, qui était supérieur à Buckingham, ne fût-ce que par ce grand mérite si bien apprécié des femmes, la nouveauté; il n'était donc pas étonnant, disons-nous, que la princesse élevât son ambition jusqu'à être admirée par le roi, qui était non-seulement le premier du royaume, mais un des plus beaux et des plus spirituels.

Quant à la soudaine passion de Louis pour sa belle-sœur, la physiologie en donnerait l'explication par des banalités, et la nature par quelques-unes de ses affinités mystérieuses. Madame avait les plus beaux yeux noirs, Louis les plus beaux yeux bleus du monde. Madame était rieuse et expansive, Louis mélancolique et discret. Appelés à se rencontrer pour la première fois sur le terrain d'un intérêt et d'une curiosité communs, ces deux natures opposées s'étaient enflammées par le contact de leurs aspérités réciproques. Louis, de retour chez lui, s'aperçut que Madame était la femme la plus séduisante de la cour. Madame, demeurée seule songea, toute joyeuse, qu'elle avait produit sur le roi une vive impression.

Mais ce sentiment chez elle devait être passif, tandis que chez le roi il ne pouvait manquer d'agir avec toute la véhémence naturelle à l'esprit inflammable d'un jeune homme, et d'un jeune homme qui n'a qu'à vouloir pour voir ses volontés exécutées.

Le roi annonça d'abord à Monsieur que tout était pacifié; que Madame avait pour lui le plus grand respect, la plus sincère affection; mais que c'était un caractère altier, ombrageux même, et dont il fallait soigneusement ménager les susceptibilités. Monsieur répliqua sur le ton aigre-doux qu'il prenait d'ordinaire avec son frère, qu'il ne s'expliquait pas bien les susceptibilités d'une femme dont la conduite pouvait, à son avis, donner prise à quelque censure, et que, si quelqu'un avait droit d'être blessé, c'était à lui, Monsieur, que ce droit appartenait sans conteste.

Mais alors le roi répondit d'un ton assez vif et qui prouvait tout l'intérêt qu'il prenait à sa belle-sœur :

— Madame est au-dessus des censures, Dieu merci !

— Des autres, oui, j'en conviens, dit Monsieur, mais pas des miennes, je présume.

— Eh bien, dit le roi, à vous, mon frère, je dirai que la conduite de Madame ne mérite pas vos censures. Oui, c'est sans doute une jeune femme fort distraite et fort étrange, mais qui fait profession des meilleurs sentiments. Le caractère anglais n'est pas toujours bien compris en France, mon frère, et la liberté des mœurs anglaises étonne parfois ceux qui ne savent pas combien cette liberté est rehaussée d'innocence.

— Ah ! dit Monsieur, de plus en plus piqué, dès que Votre Majesté absout ma femme, que j'accuse, ma femme n'est pas coupable, et je n'ai plus rien à dire.

— Mon frère repartit vivement le roi, qui sentait la voix de la conscience murmurer tout bas à son cœur que Monsieur n'avait pas tout à fait tort; mon frère, ce que j'en dis et surtout ce que j'en fais, c'est pour votre bonheur. J'ai appris que vous vous étiez plaint d'un manque de confiance ou d'égards de la part de Madame, et je n'ai point voulu que votre inquiétude se prolongeât plus longtemps. Il entre dans mon devoir de surveiller votre maison comme celle du plus humble de mes sujets. J'ai donc vu avec le plus grand plaisir que vos alarmes n'avaient aucun fondement.

— Et, continua Monsieur d'un ton interrogateur et en fixant les yeux sur son frère, ce que Votre Majesté a reconnu pour Madame, et je m'incline devant votre sagesse royale, l'avez-vous aussi vérifié pour ceux qui ont été la cause du scandale dont je me plains.

— Vous avez raison, mon frère, dit le roi ; j'aviserai.

Ces mots renfermaient un ordre en même temps qu'une consolation. Le prince le sentit et se retira.

Quant à Louis, il alla retrouver sa mère ; il sentait qu'il avait besoin d'une absolution plus complète que celle qu'il venait de recevoir de son frère.

Anne d'Autriche n'avait pas pour M. de Guiche les mêmes raisons d'indulgence qu'elle avait eues pour Buckingham.

Elle vit, aux premiers mots, que Louis n'était pas disposé à être sévère, elle le fut.

C'était une des ruses habituelles de la bonne reine pour arriver à connaître la vérité.

Mais Louis n'en était plus à son apprentissage : depuis près d'un an déjà, il était roi. Pendant cette année, il avait eu le temps d'apprendre à dissimuler.

Écoutant Anne d'Autriche, afin de la laisser dévoiler toute sa pensée, l'approuvant seulement du regard et du geste, il se convainquit, à certains coups d'œil profonds, à certaines insinuations habiles, que la reine, si perspicace en matière de galanterie, avait, sinon deviné, du moins soupçonné sa faiblesse pour Madame.

De toutes ses auxiliaires, Anne d'Autriche devait être la plus importante : de toutes ses ennemies, Anne d'Autriche eût été la plus dangereuse.

Louis changea donc de manœuvre.

Il chargea Madame, absout Monsieur, écouta ce que sa mère disait de Guiche comme il avait écouté ce qu'elle avait dit de Buckingham.

Puis, quand il vit qu'elle croyait avoir remporté sur lui une victoire complète, il la quitta.

Toute la cour, c'est-à-dire tous les favoris et les familiers, et ils étaient nombreux, puisque l'on comptait déjà cinq maîtres, se réunirent au soir pour la répétition du ballet.

Cet intervalle avait été rempli pour le pauvre de Guiche par quelques visites qu'il avait reçues.

Au nombre de ces visites, il en était une qu'il espérait et

craignait presque d'un égal sentiment. C'était celle du chevalier de Lorraine. Vers les trois heures de l'après-midi, le chevalier de Lorraine entra chez de Guiche.

Son aspect était des plus rassurants. Monsieur, dit-il à de Guiche, était de charmante humeur, et l'on n'eût pas dit que le moindre nuage eût passé sur le ciel conjugal.

D'ailleurs, Monsieur avait si peu de rancune !

Depuis très-longtemps à la cour le chevalier de Lorraine avait établi que, des deux fils de Louis XIII, Monsieur était celui qui avait pris le caractère paternel, le caractère flottant, irrésolu; bon par élan, mauvais au fond, mais certainement nul pour ses amis.

Il avait surtout ranimé de Guiche en lui démontrant que Madame arriverait avant peu à mener son mari, et que, par conséquent, celui-là gouvernerait Monsieur qui parviendrait à gouverner Madame.

Ce à quoi de Guiche, plein de défiance et de présence d'esprit, avait répondu :

— Oui, chevalier; mais je crois Madame fort dangereuse.

— Et en quoi?

— En ce qu'elle a vu que Monsieur n'était pas d'un caractère très-passionné pour les femmes.

— C'est vrai, dit en riant le chevalier de Lorraine.

— Et alors...

— Eh bien?

— Eh bien! Madame choisit le premier venu pour en faire l'objet de ses préférences et ramener son mari par la jalousie.

— Profond! profond! s'écria le chevalier.

— Vrai! répondit de Guiche.

Et ni l'un ni l'autre ne disait sa pensée.

De Guiche, au moment où il attaquait ainsi le caractère de Madame, lui en demandait mentalement pardon du fond du cœur.

Le chevalier, en admirant la profondeur de vue de Guiche, le conduisait les yeux fermés au précipice.

De Guiche alors l'interrogea plus directement sur l'effet produit par la scène du matin, sur l'effet plus sérieux encore produit par la scène du dîner.

— Mais je vous ai déjà dit qu'on en riait, répondit le chevalier de Lorraine, et Monsieur tout le premier.

— Cependant, hasarda de Guiche, on m'a parlé d'une visite du roi à Madame.

— Eh bien, précisément; Madame était la seule qui ne rît pas, et le roi est passé chez elle pour la faire rire.

— En sorte que?...

— En sorte que rien n'est changé aux dispositions de la journée.

— Et l'on répète le ballet ce soir?

— Certainement.

— Vous en êtes sûr?

— Très-sûr.

En ce moment de la conversation des deux jeunes gens, Raoul entra le front soucieux.

En l'apercevant, le chevalier, qui avait pour lui, comme pour tout noble caractère, une haine secrète, le chevalier se leva.

— Vous me conseillez donc, alors?... demanda de Guiche au chevalier.

— Je vous conseille de dormir tranquille, mon cher comte.

— Et moi, de Guiche, dit Raoul, je vous donnerai un conseil tout contraire.

— Lequel, ami?

— Celui de monter à cheval, et de partir pour une de vos terres; arrivé là, si vous voulez suivre le conseil du chevalier, vous y dormirez aussi longtemps et aussi tranquillement que la chose pourra vous être agréable.

— Comment, partir? s'écria le chevalier en jouant la surprise; et pourquoi de Guiche partirait-il?

— Parce que, et vous ne devez pas l'ignorer, vous surtout, parce que tout le monde parle déjà d'une scène qui se serait passée ici entre Monsieur et de Guiche.

De Guiche pâlit.

— Nullement, répondit le chevalier, nullement, et vous avez été mal instruit, monsieur de Bragelonne.

— J'ai été parfaitement instruit, au contraire, Monsieur, répondit Raoul, et le conseil que je donne à de Guiche est un conseil d'ami.

Pendant ce débat, de Guiche, un peu atterré, regardait alternativement l'un et l'autre de ses deux conseillers.

Il sentait en lui-même qu'un jeu, important pour le reste de sa vie, se jouait à ce moment-là.

— N'est-ce pas, dit le chevalier interpellant le comte lui-même, n'est-ce pas, de Guiche, que la scène n'a pas été aussi orageuse que semble le penser M. le vicomte de Bragelonne, qui, d'ailleurs, n'était pas là?

— Monsieur, insista Raoul, orageuse ou non, ce n'est pas précisément de la scène elle-même que je parle, mais des suites qu'elle peut avoir. Je sais que Monsieur a menacé; je sais que Madame a pleuré.

— Madame a pleuré? s'écria imprudemment de Guiche en joignant les mains.

— Ah! par exemple, dit en riant le chevalier, voilà un détail que j'ignorais. Vous êtes décidément mieux instruit que moi, monsieur de Bragelonne.

— Et c'est aussi comme étant mieux instruit que vous, chevalier, que j'insiste pour que de Guiche s'éloigne.

— Mais non, non encore une fois, je regrette de vous contredire, monsieur le vicomte, mais ce départ est inutile.

— Il est urgent.

— Mais pourquoi s'éloignerait-il? Voyons.

— Mais le roi? le roi?

— Le roi! s'écria de Guiche.

— Eh! oui, te dis-je, le roi prend l'affaire à cœur.

— Bah! dit le chevalier, le roi aime de Guiche et surtout son père; songez que, si le comte partait, ce serait avouer qu'il a fait quelque chose de répréhensible.

— Comment cela?

— Sans doute, quand on fuit, c'est qu'on est coupable ou qu'on a peur.

— Ou bien que l'on boude, comme un homme accusé à tort, dit Bragelonne; donnons à son départ le caractère de la bouderie, rien n'est plus facile; nous dirons que nous avons fait tous deux ce que nous avons pu pour le retenir, et vous au moins vous ne mentirez pas. Allons! allons! de Guiche, vous êtes innocent; la scène d'aujourd'hui a dû vous blesser; partez, partez, de Guiche.

— Eh! non, de Guiche, restez, dit le chevalier, restez, justement, comme le disait M. de Bragelonne, parce que vous êtes innocent. Pardon, encore une fois, vicomte; mais je suis d'un avis tout opposé au vôtre.

— Libre à vous, Monsieur; mais remarquez bien que l'exil que de Guiche s'imposera lui-même sera un exil de courte

durée. Il le fera cesser lorsqu'il voudra, et, revenant d'un exil volontaire, il trouvera le sourire sur toutes les bouches; tandis qu'au contraire une mauvaise humeur du roi peut amener un orage dont personne n'oserait prévoir le terme.

Le chevalier sourit.

— C'est, pardieu! bien ce que je veux, murmura-t-il tout bas, et pour lui-même.

Et, en même temps, il haussait les épaules.

Ce mouvement n'échappa point au comte; il craignit, s'il quittait la cour, de paraître céder à un sentiment de crainte.

— Non, non, s'écria-t-il; c'est décidé. Je reste, Bragelonne.

— Prophète je suis, dit tristement Raoul. Malheur à toi, de Guiche, malheur!

— Moi aussi, je suis prophète, mais pas prophète de malheur; au contraire, comte, et je vous dis, restez, restez.

— Le ballet se répète toujours, demanda de Guiche, vous en êtes sûr?

— Parfaitement sûr.

— Eh bien, tu le vois, Raoul, reprit de Guiche en s'efforçant de sourire; tu le vois, ce n'est pas une cour bien sombre et bien préparée aux guerres intestines qu'une cour où l'on danse avec une telle assiduité. Voyons, avoue cela, Raoul.

Raoul secoua la tête.

— Je n'ai plus rien à dire, répliqua-t-il.

— Mais enfin, demanda le chevalier, curieux de savoir à quelle source Raoul avait puisé des renseignements dont il était forcé de reconnaître intérieurement l'exactitude, vous vous dites bien informé, monsieur le vicomte; comment le seriez-vous mieux que moi qui suis des plus intimes du prince?

— Monsieur, répondit Raoul, devant une pareille déclaration, je m'incline. Oui, vous devez être parfaitement informé, je le reconnais, et, comme un homme d'honneur est incapable de dire autre chose que ce qu'il sait, de parler autrement qu'il ne le pense, je me tais, me reconnais vaincu, et vous laisse le champ de bataille.

Et effectivement, Raoul, en homme qui paraît ne désirer que le repos, s'enfonça dans un vaste fauteuil, tandis que le comte appelait ses gens pour se faire habiller.

Le chevalier sentait l'heure s'écouler et désirait partir;

mais il craignait aussi que Raoul, demeuré seul avec de Guiche, ne le décidât à rompre la partie.

Il usa donc de sa dernière ressource.

— Madame sera resplendissante, dit-il; elle essaye aujourd'hui son costume de Pomone.

— Ah! c'est vrai, s'écria le comte.

— Oui, oui, continua le chevalier : elle vient de donner ses ordres en conséquence. Vous savez, monsieur de Bragelonne, que c'est le roi qui fait le Printemps.

— Ce sera admirable, dit de Guiche, et voilà une raison meilleure que toutes celles que vous m'avez données pour rester; c'est que, comme c'est moi qui fait Vertumne et qui danse le pas avec Madame, je ne puis m'en aller sans un ordre du roi, attendu que mon départ désorganiserait le ballet.

— Et moi, dit le chevalier, je fais un simple égypan; il est vrai que je suis mauvais danseur, et que j'ai la jambe mal faite. Messieurs, au revoir. N'oubliez pas la corbeille de fruits que vous devez offrir à Pomone, comte.

— Oh! je n'oublierai rien, soyez tranquille, dit de Guiche transporté.

— Je suis bien sûr qu'il ne partira plus maintenant, murmura en sortant le chevalier de Lorraine.

Raoul, une fois le chevalier parti, n'essaya pas même de dissuader son ami; il sentait que c'eût été peine perdue.

— Comte, lui dit-il seulement de sa voix triste et mélodieuse, comte, vous vous embarquez dans une passion terrible. Je vous connais; vous êtes extrême en tout; celle que vous aimez l'est aussi... Eh bien! j'admets pour un instant qu'elle vienne à vous aimer...

— Oh! jamais, s'écria de Guiche.

— Pourquoi dites-vous jamais?

— Parce que ce serait un grand malheur pour tous deux.

— Alors, cher ami, au lieu de vous regarder comme un imprudent, permettez-moi de vous regarder comme un fou.

— Pourquoi?

— Êtes-vous bien assuré, voyons, répondez franchement, de ne rien désirer de celle que vous aimez?

— Oh! oui, bien sûr.

— Alors, aimez-la de loin.

— Comment, de loin?

— Sans doute; que vous importe la présence ou l'absence, puisque vous ne désirez rien d'elle. Aimez un portrait, aimez un souvenir.

— Raoul!

— Aimez une ombre, une illusion, une chimère; aimez l'amour, en mettant un nom sur votre idéalité. Ah! vous détournez la tête? Vos valets arrivent, je ne dis plus rien. Dans la bonne ou dans la mauvaise fortune, comptez sur moi, de Guiche.

— Pardieu! si j'y compte.

— Eh bien! voilà tout ce que j'avais à vous dire. Faites-vous beau, de Guiche, faites-vous très beau. Adieu!

— Vous ne viendrez pas à la répétition du ballet, vicomte?

— Non, j'ai une visite à faire en ville. Embrassez-moi, de Guiche. Adieu!

La réunion avait lieu chez le roi.

Les reines d'abord, puis Madame, quelques dames d'honneur choisies, bon nombre de courtisans choisis également, préludaient aux exercices de la danse par des conversations comme on savait en faire dans ce temps-là.

Nulle des dames invitées n'avait revêtu le costume de fête, ainsi que l'avait prédit le chevalier de Lorraine; mais on causait beaucoup des ajustements riches et ingénieux dessinés par différents peintres pour le *ballet des demi-dieux*. Ainsi appelait-on les rois et les reines dont Fontainebleau allait être le Panthéon.

Monsieur arriva tenant à la main le dessin qui représentait son personnage; il avait le front encore un peu soucieux; son salut à la jeune reine et à sa mère fut plein de courtoisie et d'affection. Il salua presque cavalièrement Madame, et pirouetta sur ses talons. Ce geste et cette froideur furent remarqués.

M. de Guiche dédommagea la princesse par son regard plein de flammes, et Madame, il faut le dire, en relevant les paupières, le lui rendit avec usure.

Il faut le dire, jamais de Guiche n'avait été si beau, le regard de Madame avait en quelque sorte illuminé le visage du fils du maréchal de Grammont. La belle sœur du roi sentait un orage grondant au-dessus de sa tête; elle sentait aussi que pendant cette journée, si féconde en événements fu-

tirs, elle avait, envers celui qui l'aimait avec tant d'ardeur et de passion, commis une injustice, sinon une grave trahison.

Le moment lui semblait venu de rendre compte au pauvre sacrifié de cette injustice de la matinée. Le cœur de Madame parlait alors, et au nom de de Guiche. Le comte était sincèrement plaint, le comte l'emportait donc sur tous.

Il n'était plus question de Monsieur, du roi, de milord de Buckingham. De Guiche à ce moment régnait sans partage.

Cependant Monsieur était aussi bien beau; mais il était impossible de le comparer au comte. On le sait, toutes les femmes le disent, il y a toujours une différence énorme entre la beauté de l'amant et celle du mari.

Or, dans la situation présente, après la sortie de Monsieur, après cette salutation courtoise et affectueuse à la jeune reine et à la reine mère, après ce salut leste et cavalier fait à Madame, et dont tous les courtisans avaient fait la remarque, tous ces motifs, disons-nous, dans cette réunion, donnaient l'avantage à l'amant sur l'époux.

Monsieur était trop grand seigneur pour remarquer ce détail. Il n'est rien d'efficace comme l'idée bien arrêtée de la supériorité pour assurer l'infériorité de l'homme qui garde cette opinion de lui-même.

Le roi arriva. Tout le monde chercha les événements dans le coup d'œil qui commençait à remuer le monde comme le sourcil du Jupiter Tonnant.

Louis n'avait rien de la tristesse de son frère; il rayonnait.

Ayant examiné la plupart des dessins qu'on lui montrait de tous côtés, il donna ses conseils ou ses critiques et fit des heureux ou des infortunés avec un seul mot.

Tout à coup, son œil, qui souriait obliquement vers Madame, remarqua la muette correspondance établie entre la princesse et le comte.

La lèvre royale se pinça, et, lorsqu'elle fut rouverte une fois encore pour donner passage à quelques phrases banales :

— Mesdames, dit le roi en s'avançant vers les reines, je reçois la nouvelle que tout est préparé selon mes ordres à Fontainebleau.

Un murmure de satisfaction partit des groupes. Le roi lut

sur tous les visages le désir violent de recevoir une invitation pour les fêtes.

— Je partirai demain, ajouta-t-il.

Silence profond dans l'assemblée.

— Et j'engage, termina le roi, les personnes qui m'entourent à se préparer pour m'accompagner.

Le sourire illuminait toutes les physionomies. Celle de Monsieur seule garda son caractère de mauvaise humeur.

Alors on vit successivement défiler devant le roi et les dames les seigneurs qui se hâtaient de remercier Sa Majesté du grand honneur de l'invitation.

Quand ce fut au tour de Guiche :

— Ah ! Monsieur, lui dit le roi, je ne vous avais pas vu.

Le comte salua. Madame pâlit.

De Guiche allait ouvrir la bouche pour formuler son remerciement.

— Comte, dit le roi, voici le temps des secondes semailles. Je suis sûr que vos fermiers de Normandie vous verront avec plaisir dans vos terres.

Et le roi tourna le dos au malheureux après cette brutale attaque.

Ce fut au tour de de Guiche à pâlir ; il fit deux pas vers le roi, oubliant qu'on ne parle jamais à Sa Majesté sans avoir été interrogé.

— J'ai mal compris, peut-être, balbutia-t-il.

Le roi tourna légèrement la tête, et, de ce regard froid et fixe qui plongeait comme une épée inflexible dans le cœur des disgraciés :

— J'ai dit vos terres, répéta-t-il lentement en laissant tomber ses paroles une à une.

Une sueur froide monta au front du comte, ses mains s'ouvrirent et laissèrent tomber le chapeau qu'il tenait entre ses doigts tremblants.

Louis chercha le regard de sa mère, comme pour lui montrer qu'il était le maître. Il chercha le regard triomphant de son frère, comme pour lui demander si la vengeance était de son goût.

Enfin, il arrêta ses yeux sur Madame.

La princesse souriait et causait avec madame de Noailles.

Elle n'avait rien entendu, ou plutôt avait feint de ne rien entendre.

Le chevalier de Lorraine regardait aussi avec une de ces insistances ennemies qui semblent donner au regard d'un homme la puissance du levier lorsqu'il soulève, arrache et fait jaillir au loin l'obstacle.

M. de Guiche demeura seul dans le cabinet du roi; tout le monde s'était évaporé. Devant les yeux du malheureux dansaient des ombres.

Soudain il s'arracha au fixe désespoir qui le dominait; et courut d'un trait s'enfermer chez lui, où l'attendait encore Raoul, tenace dans ses sombres pressentiments.

— Eh bien? murmura celui-ci en voyant son ami entrer tête nue, l'œil égaré, la démanche chancelante.

— Oui, oui, c'est vrai, oui...

Et de Guiche n'en put dire davantage; il tomba épuisé sur les coussins.

— *Et* elle?... demanda Raoul.

— Elle! s'écria l'infortuné en levant vers le ciel un poing crispé par la colère. Elle!...

— Que dit-elle?

— Elle dit que sa robe lui va bien.

— Que fait-elle?

— Elle rit.

Et un accès de rire extravagant fit bondir tous les nerfs du pauvre exilé. Il tomba bientôt à la renverse; il était anéanti.

XVI

FONTAINEBLEAU.

Depuis quatre jours, tous les enchantements réunis dans les magnifiques jardins de Fontainebleau faisaient de ce séjour un lieu de délices.

M. Colbert se multipliait... Le matin, comptes des dépenses de la nuit; le jour, programmes, essais, enrôlements, payements.

M. Colbert avait réuni quatre millions, et les disposait avec une savante économie.

Il s'épouvantait des frais auxquels conduit la mythologie. Tout sylvain, toute dryade, ne coûtait pas moins de cent livres par jour. Le costume revenait à trois cents livres.

Ce qui se brûlait de poudre et de soufre en feux d'artifice montait chaque nuit à cent mille livres. Il y avait en outre des illuminations sur les bords de la pièce d'eau pour trente mille livres par soirée.

Ces fêtes avaient paru magnifiques. Colbert ne se possédait plus de joie.

Il voyait à tous moments Madame et le roi sortir pour des chasses ou pour des réceptions de personnages fantastiques, solennités qu'on improvisait depuis quinze jours et qui faisaient briller l'esprit de Madame et la munificence du roi.

Car Madame, héroïne de la fête, répondait aux harangues de ces députations de peuples inconnus, Garamanthes, Scythes, Hyperboréens, Caucasiens et Patagons, qui semblaient sortir de terre pour venir la féliciter, et à chaque représentant de ces peuples le roi donnait quelque diamant ou quelque meuble de valeur.

Alors les députés comparaient, en vers plus ou moins grotesques, le roi au Soleil, Madame à Phœbé sa sœur, et l'on ne parlait pas plus des reines ou de Monsieur, que si le roi eût épousé madame Henriette d'Angleterre et non Marie-Thérèse d'Autriche.

Le couple heureux, se tenant les mains, se serrant imperceptiblement les doigts, buvait à longues gorgées ce breuvage si doux de l'adulation, que rehaussent la jeunesse, la beauté, la puissance et l'amour.

Chacun s'étonnait à Fontainebleau du degré d'influence que Madame avait si rapidement acquis sur le roi.

Chacun se disait tout bas que Madame était véritablement la reine.

Et, en effet, le roi proclamait cette étrange vérité par chacune de ses pensées, par chacune de ses paroles et par chacun de ses regards.

Il puisait ses volontés, il cherchait ses inspirations dans les yeux de Madame, et il s'enivrait de sa joie lorsque Madame daignait sourire.

Madame, de son côté, s'enivrait-elle de son pouvoir en

voyant tout le monde à ses pieds? Elle ne pouvait le dire elle-même; mais ce qu'elle savait, c'est qu'elle ne formait aucun désir, c'est qu'elle se trouvait parfaitement heureuse.

Il résultait de toutes ces transpositions, dont la source était dans la volonté royale, que Monsieur, au lieu d'être le second personnage du royaume, en était réellement devenu le troisième.

C'était bien pis que du temps où de Guiche faisait sonner ses guitares chez Madame. Alors, Monsieur avait au moins la satisfaction de faire peur à celui qui le gênait.

Mais, depuis le départ de l'ennemi chassé par son alliance avec le roi, Monsieur avait sur les épaules un joug bien autrement lourd qu'auparavant.

Chaque soir, Madame rentrait excédée.

Le cheval, les bains dans la Seine, les spectacles, les dîners sous les fouilles, les bals au bord du grand canal, les concerts, c'eût été assez pour tuer, non pas une femme mince et frêle, mais le plus robuste Suisse du château.

Il est vrai qu'en fait de danses, de concerts, de promenades, une femme est bien autrement forte que le plus vigoureux enfant des treize cantons.

Mais, si étendues que soient les forces d'une femme, elles ont un terme, et elles ne sauraient tenir longtemps contre un pareil régime.

Quant à Monsieur, il n'avait pas même la satisfaction de voir Madame abdiquer la royauté le soir.

Le soir, Madame habitait au pavillon royal avec la jeune reine et la reine mère.

Il va sans dire que M. le chevalier de Lorraine ne quittait pas Monsieur, et venait verser sa goutte de fiel sur chaque blessure qu'il recevait.

Il en résultait que Monsieur, qui s'était d'abord trouvé tout hilare et tout rajeuni depuis le départ de Guiche, retomba dans la mélancolie trois jours après l'installation de la cour à Fontainebleau.

Or, il arriva qu'un jour, vers deux heures, Monsieur, qui s'était levé tard, qui avait mis plus de soin encore que d'habitude à sa toilette; il arriva que Monsieur, qui n'avait entendu parler de rien pour la journée, forma le projet de réunir sa cour à lui et d'emmener Madame souper à Moret, où il avait une belle maison de campagne.

Il s'achemina donc vers le pavillon des reines, et entra, fort étonné de ne trouver là aucun homme du service royal.

Il entra tout seul dans l'appartement.

Une porte ouvrait à gauche sur le logis de Madâme, une à droite sur le logis de la jeune reine.

Monsieur apprit chez sa femme, d'une lingère qui travaillait, que tout le monde était parti à onze heures pour s'aller baigner à la Seine, qu'on avait fait de cette partie une grande fête, que toutes les calèches avaient été disposées aux portes du parc, et que le départ s'était effectué depuis plus d'une heure.

— Bon! se dit Monsieur, l'idée est heureuse; il fait une chaleur lourde, je me baignerai volontiers.

Et il appela ses gens... Personne ne vint.

Il appela chez Madame, tout le monde était sorti.

Il descendit aux remises.

Un palefrenier lui apprit qu'il n'y avait plus de calèches ni de carrosses.

Alors, il commanda qu'on lui sellât deux chevaux, un pour lui, un pour son valet de chambre.

Le palefrenier lui répondit poliment qu'il n'y avait plus de chevaux.

Monsieur, pâle de colère, remonta chez les reines.

Il entra jusque dans l'oratoire d'Anne d'Autriche.

De l'oratoire, à travers une tapisserie entr'ouverte, il aperçut sa jeune belle-sœur agenouillée devant la reine mère, et qui paraissait tout en larmes.

Il n'avait été ni vu ni entendu.

Il s'approcha doucement de l'ouverture et écouta : le spectacle de cette douleur piquait sa curiosité.

Non-seulement la jeune reine pleurait, mais encore elle se plaignait.

— Oui, disait-elle, le roi me néglige, le roi ne s'occupe plus que de plaisirs, et de plaisirs auxquels je ne participe point.

— Patience, patience, ma fille, répliquait Anne d'Autriche en espagnol.

Puis, en espagnol encore, elle ajoutait des conseils que Monsieur ne comprenait pas.

La reine y répondait par des accusations mêlées de soupirs et de larmes, parmi lesquelles Monsieur distinguait souvent

le mot *banos* que Marie-Thérèse accentuait avec le dépit de la colère.

— Les bams, se disait Monsieur, les bains. Il paraît que c'est aux bains qu'elle en a.

Et il cherchait à recoudre les parcelles de phrases qu'il comprenait à la suite les unes des autres.

Toutefois, il était aisé de deviner que la reine se plaignait amèrement, et que, si Anne d'Autriche ne la consolait point, elle essayait au moins de la consoler.

Monsieur craignait d'être surpris écoutant à la porte, il prit le parti de tousser.

Les deux reines se retournèrent au bruit.

Monsieur entra.

A la vue du prince, la jeune reine se releva précipitamment, et essuya ses yeux.

Monsieur savait trop bien son monde pour questionner, et savait trop bien la politesse pour rester muet, il salua donc.

La reine mère lui sourit agréablement.

— Que voulez-vous, mon fils? dit-elle.

— Moi?... Rien... balbutia Monsieur; je cherchais...

— Qui?

— Ma mère, je cherchais Madame.

— Madame est aux bains.

— Et le roi? dit Monsieur d'un ton qui fit trembler la reine.

— Le roi aussi, toute la cour aussi, répliqua Anne d'Autriche.

— Hors vous, Madame? dit Monsieur.

— Oh! moi, fit la jeune reine, je suis l'effroi de tous ceux qui se divertissent.

— Et moi aussi, à ce qu'il paraît, reprit Monsieur.

Anne d'Autriche fit un signe muet à sa bru, qui se retira en fondant en larmes.

Monsieur fronça le sourcil.

— Voilà une triste maison, dit-il. Qu'en pensez-vous, ma mère?

— Mais... non... non... tout le monde ici cherche son plaisir.

— C'est pardieu bien ce qui attriste tous ceux que ce plaisir gêne.

— Comme vous dites cela, mon cher Philippe!

— Ma foi! ma mère, je le dis comme je le pense.

— Expliquez-vous; qu'y a-t-il?

— Mais demandez à ma belle-sœur, qui tout à l'heure vous contait ses peines.

— Ses peines... quoi?...

— Oui, j'écoutais; par hasard, je l'avoue, mais enfin j'écoutais... Eh bien! j'ai trop entendu ma sœur se plaindre des fameux bains de Madame.

— Ah! folie...

— Non, non, non, lorsqu'on pleure, on n'est pas toujours fou... *Banos*, disait la reine; cela ne veut-il pas dire bains?

— Je vous répète, mon fils, dit Anne d'Autriche, que votre belle-sœur est d'une jalousie puérile.

— En ce cas, Madame, répondit le prince, je m'accuse bien humblement d'avoir le même défaut qu'elle.

— Vous aussi, mon fils?

— Certainement.

— Vous aussi, vous êtes jaloux de ces bains?

— Parbleu!

— Oh!

— Comment! le roi va se baigner avec ma femme et n'emmène pas la reine? Comment! Madame va se baigner avec le roi, et l'on ne me fait pas l'honneur de me prévenir? Et vous voulez que ma belle-sœur soit contente? et vous voulez que je sois content?

— Mais, mon cher Philippe, dit Anne d'Autriche, vous extravaguez; vous avez fait chasser M. de Buckingham, vous avez fait exiler M. de Guiche; ne voulez-vous pas maintenant renvoyer le roi de Fontainebleau?

— Oh! telle n'est point ma prétention, Madame, dit aigrement Monsieur. Mais je puis bien me retirer, moi, et je me retirerai.

— Jaloux du roi! jaloux de votre frère!

— Jaloux de mon frère! du roi! oui, Madame, jaloux! jaloux! jaloux!

— Ma foi, Monsieur, s'écria Anne d'Autriche en jouant l'indignation et la colère, je commence à vous croire fou et ennemi juré de mon repos, et vous quitte la place, n'ayant pas de défense contre de pareilles imaginations.

Elle dit, leva le siége et laissa Monsieur en proie au plus furieux emportement.

Monsieur resta un instant tout étourdi; puis, revenant à

lui, pour retrouver toutes ses forces, il descendit de nouveau à l'écurie, retrouva le palefrenier, lui redemanda un carrosse, lui redemanda un cheval; et sur sa double réponse qu'il n'y avait ni cheval ni carrosse, Monsieur arracha une chambrière aux mains d'un valet d'écurie et se mit à poursuivre le pauvre diable à grands coups de fouet tout autour de la cour des communs, malgré ses cris et ses excuses; puis, essoufflé, hors d'haleine, ruisselant de sueur, tremblant de tous ses membres, il remonta chez lui, mit en pièces ses plus charmantes porcelaines, puis se coucha, tout botté, tout éperonné dans son lit, en criant:

— Au secours!

XVII

LE BAIN.

A Valvins, sous des voûtes impénétrables d'osiers fleuris, de saules qui, inclinant leurs têtes vertes, trempaient les extrémités de leur feuillage dans l'onde bleue, une barque, longue et plate, avec des échelles couvertes de longs rideaux bleus, servait de refuge aux Dianes baigneuses que guettaient à leur sortie de l'eau vingt Actéons empanachés qui galopaient, ardents et pleins de convoitise, sur le bord moussu et parfumé de la rivière.

Mais Diane, même la Diane pudique, vêtue de la longue chlamyde, était moins chaste, moins impénétrable que Madame, jeune et belle comme la déesse. Car, malgré la fine tunique de la chasseresse, on voyait son genou rond et blanc; malgré le carquois sonore, on apercevait ses brunes épaules; tandis qu'un long voile cent fois roulé enveloppait Madame, alors qu'elle se remettait aux bras de ses femmes, et la rendait inabordable aux plus indiscrets comme aux plus pénétrants regards.

Lorsqu'elle remonta l'escalier, les poëtes présents, et tous étaient poëtes quand il s'agissait de Madame, les vingt poëtes

galopant s'arrêtèrent, et, d'une voix commune, s'écrièrent que ce n'étaient pas des gouttes d'eau, mais bien des perles qui tombaient du corps de Madame et s'allaient perdre dans l'heureuse rivière.

Le roi, centre de ces poésies et de ces hommages, imposa silence aux amplificateurs dont la verve n'eût pas tari, et tourna bride, de peur d'offenser, même sous les rideaux de soie, la modestie de la femme et la dignité de la princesse.

Il se fit donc un grand vide dans la scène et un grand silence dans la barque. Aux mouvements, au jeu des plis, aux ondulations des rideaux, on devinait les allées et venues des femmes empressées pour leur service.

Le roi écoutait en souriant les propos de ses gentilshommes, mais on pouvait deviner en le regardant que son attention n'était point à leurs discours.

En effet, à peine le bruit des anneaux glissant sur les tringles eut-il annoncé que Madame était vêtue et que la déesse allait paraître, que le roi, se retournant sur-le-champ, et courant auprès du rivage, donna le signal à tous ceux que leur service ou leur plaisir appelaient auprès de Madame.

On vit les pages se précipiter, amenant avec eux les chevaux de main ; on vit les calèches, restées à couvert sous les branches, s'avancer auprès de la tente, plus cette nuée de valets, de porteurs, de femmes qui, pendant le bain des maîtres, avaient échangé à l'écart leurs observations, leurs critiques, leurs discussions d'intérêts, journal fugitif de cette époque, dont nul ne se souvient, pas même les flots, miroir des personnages, écho des discours ; les flots, témoins que Dieu a précipités eux-mêmes dans l'immensité, comme il a précipité les acteurs dans l'éternité.

Tout ce monde encombrant les bords de la rivière, sans compter une foule de paysans attirés par le désir de voir le roi et la princesse, tout ce monde fut, pendant huit ou dix minutes, le plus désordonné, le plus agréable pêle-mêle qu'on pût imaginer.

Le roi avait mis pied à terre : tous les courtisans l'avaient imité ; il avait offert la main à Madame, dont un riche habit de cheval développait la taille élégante, qui ressortait sous ce vêtement de fine laine, broché d'argent.

Ses cheveux, humides encore, et plus foncés que le jais, mouillaient son cou si blanc et si pur. La joie et la santé bril-

laient dans ses beaux yeux; elle était reposée, nerveuse, elle aspirait l'air à longs traits sous le parasol brodé que lui portait un page.

Rien de plus tendre, de plus gracieux, de plus poétique que ces deux figures noyées sous l'ombre rose du parasol : le roi, dont les dents blanches éclataient dans un continuel sourire; Madame, dont les yeux noirs brillaient comme deux escarboucles au reflet micacé de la soie changeante.

Quand Madame fut arrivée à son cheval, magnifique haquenée andalouse, d'un blanc sans tache, un peu lourde peut-être, mais à la tête intelligente et fine, dans laquelle on retrouvait le mélange du sang arabe si heureusement uni au sang espagnol, et à la longue queue balayant la terre; comme la princesse se faisait paresseuse pour atteindre l'étrier, le roi la prit dans ses bras, de telle façon que le bras de Madame se trouva comme un cercle de feu au cou du roi.

Louis, en se retirant, effleura involontairement de ses lèvres ce bras qui ne s'éloignait pas. Puis, la princesse ayant remercié son royal écuyer, tout le monde fut en selle au même instant.

Le roi et Madame se rangèrent pour laisser passer les calèches, les piqueurs, les courriers.

Bon nombre de cavaliers, affranchis du joug de l'étiquette, rendirent la main à leurs chevaux et s'élancèrent après les carrosses qui emportaient les filles d'honneur, fraîches comme autant d'Orcades autour de Diane, et les tourbillons, riant, jasant, bruissant, s'envolèrent.

Le roi et Madame maintinrent leurs chevaux au pas.

Derrière Sa Majesté et la princesse sa belle-sœur, mais à une respectueuse distance, les courtisans graves ou désiruex de se tenir à la portée et sous les regards du roi, suivirent, retenant leurs chevaux impatients, réglant leur allure sur celle du coursier du roi et de Madame, et se livrèrent à tout ce que présente de douceur et d'agrément le commerce des gens d'esprit qui débitent avec courtoisie mille atroces noirceurs sur le compte du prochain.

Dans les petits rires étouffés, dans les réticences de cette hilarité sardonique, Monsieur, ce pauvre absent, ne fut pas ménagé.

Mais on s'apitoya, on gémit sur le sort de de Guiche, et, il faut l'avouer, la compassion n'était pas là déplacée.

Cependant le roi et Madame ayant mis leurs chevaux en haleine et répété cent fois tout ce que leur mettaient dans la bouche les courtisans qui les faisaient parler, prirent le petit galop de chasse, et alors on entendit résonner sous le poids de cette cavalerie les allées profondes de la forêt.

Aux entretiens à voix basse, aux discours en forme de confidences, aux paroles échangées avec une sorte de mystère, succédèrent les bruyants éclats; depuis les piqueurs jusqu'aux princes, la gaieté s'épandit. Tout le monde se mit à rire et à s'écrier. L'on vit les pies et les geais s'enfuir avec leurs cris gutturaux sous les voûtes ondoyantes des chênes, le coucou interrompit sa monotone plainte au fond des bois, les pinsons et les mésanges s'envolèrent en nuées, pendant que les daims, les chevreuils et les biches bondissaient, effarés, au milieu des halliers.

Cette foule, répandant, comme en traînée, la joie, le bruit et la lumière sur son passage, fut précédée, pour ainsi dire, au château par son propre retentissement.

Le roi et Madame entrèrent dans la ville, salués tous deux par les acclamations universelles de la foule.

Madame s'empressa d'aller trouver Monsieur. Elle comprenait instinctivement qu'il était resté trop longtemps en dehors de cette joie.

Le roi alla rejoindre les reines; il savait leur devoir, à une surtout, un dédommagement de sa longue absence.

Mais Madame ne fut pas reçue chez Monsieur. Il lui fut répondu que Monsieur dormait.

Le roi, au lieu de rencontrer Marie-Thérèse souriante comme toujours, trouva dans la galerie Anne d'Autriche qui, guettant son arrivée, s'avança au-devant de lui, le prit par la main et l'emmena chez elle.

Ce qu'ils se dirent, ou plutôt ce que la reine mère dit à Louis XIV, nul ne l'a jamais su; mais on aurait pu bien certainement le deviner à la figure contrariée du roi à la sortie de cet entretien.

Mais nous, dont le métier est d'interpréter, comme aussi de faire part au lecteur de nos interprétations, nous manquerions à notre devoir en lui laissant ignorer le résultat de cette entrevue.

Il le trouvera suffisamment développé, nous l'espérons du moins, dans le chapitre suivant.

XVIII

LA CHASSE AUX PAPILLONS.

Le roi, en rentrant chez lui pour donner quelques ordres et pour asseoir ses idées, trouva sur sa toilette un petit billet dont l'écriture semblait déguisée.

Il l'ouvrit et lut :

« Venez vite, j'ai mille choses à vous dire. »

Il n'y avait pas assez longtemps que le roi et Madame s'étaient quittés, pour que ces mille choses fussent la suite des trois mille que l'on s'était dites pendant la route qui sépare Valvins de Fontainebleau.

Aussi la confusion du billet et sa précipitation donnèrent-elles beaucoup à penser au roi.

Il s'occupa quelque peu de sa toilette et partit pour aller rendre visite à Madame.

La princesse, qui n'avait pas voulu paraître l'attendre, était descendue aux jardins avec toutes ses dames.

Quand le roi eut appris que Madame avait quitté ses appartements pour se rendre à la promenade, il recueillit tous les gentilshommes qu'il put trouver sous sa main et les convia à le suivre aux jardins.

Madame faisait la chasse aux papillons sur une grande pelouse bordée d'héliotropes et de genêts.

Elle regardait courir les plus intrépides et les plus jeunes de ses dames, et, le dos tourné à la charmille, attendait fort impatiemment l'arrivée du roi, auquel elle avait assigné ce rendez-vous.

Le craquement de plusieurs pas sur le sable la fit retourner. Louis XIV était nu-tête ; il avait abattu de sa canne un papillon petit-paon, que M. de Saint-Aignan avait ramassé tout étourdi sur l'herbe.

— Vous voyez, Madame, dit le roi, que, moi aussi, je chasse pour vous.

Et il s'approcha.

— Messieurs, dit-il en se tournant vers les gentilshommes qui formaient sa suite, rapportez-en chacun autant à ces dames.

C'était congédier tout le monde.

On vit alors un spectacle assez curieux; les vieux courtisans, les courtisans obèses, coururent après les papillons en perdant leurs chapeaux et en chargeant, canne levée, les myrtes et les genêts comme ils eussent fait des Espagnols.

Le roi offrit la main à Madame, choisit avec elle, pour centre d'observation, un banc couvert d'une toiture de mousse, sorte de chalet ébauché par le génie timide de quelque jardinier qui avait inauguré le pittoresque et la fantaisie dans le style sévère du jardinage d'alors.

Cet auvent, garni de capucines et de rosiers grimpants, recouvrait un banc sans dossier, de manière que les spectateurs, isolés au milieu de la pelouse, voyaient et étaient vus de tous côtés, mais ne pouvaient être entendus sans voir eux-mêmes ceux qui se fussent approchés pour entendre.

De ce siége, sur lequel les deux intéressés se placèrent, le roi fit un signe d'encouragement aux chasseurs; puis, comme s'il eût disserté avec Madame sur le papillon traversé d'une épingle d'or et fixé à son chapeau.

— Ne sommes-nous pas bien ici pour causer? dit-il.

— Oui, sire, car j'avais besoin d'être entendue de vous seul et vue de tout le monde.

— Et moi aussi, dit Louis.

— Mon billet vous a surpris?

— Épouvanté! Mais ce que j'ai à vous dire est plus important.

— Oh! non pas. Savez-vous que Monsieur m'a fermé sa porte?

— A vous! et pourquoi?

— Ne le devinez-vous pas?

— Ah! Madame! mais alors nous avions tous les deux la même chose à nous dire?

— Que vous est-il donc arrivé, à vous?

— Vous voulez que je commence?

— Oui. Moi, j'ai tout dit.

— A mon tour, alors. Sachez qu'en arrivant j'ai trouvé ma mère, qui m'a entraîné chez elle.

— Oh! la reine mère! fit Madame avec inquiétude, c'est sérieux.

— Je le crois bien. Voici ce qu'elle m'a dit... Mais, d'abord, permettez-moi un préambule.

— Parlez, sire.

— Est-ce que Monsieur vous a jamais parlé de moi?

— Souvent.

— Est-ce que Monsieur vous a jamais parlé de sa jalousie?

— Oh! plus souvent encore.

— A mon égard?

— Non pas, mais à l'égard...

— Oui, je sais, de Buckingham, de Guiche.

— Précisément.

— Eh bien, Madame, voilà que Monsieur s'avise à présent d'être jaloux de moi.

— Voyez! répliqua en souriant malicieusement la princesse.

— Enfin, ce me semble, nous n'avons jamais donné lieu...

— Jamais! moi, du moins... Mais comment avez-vous su la jalousie de Monsieur?

— Ma mère m'a représenté que Monsieur était entré chez elle comme un furieux, qu'il avait exhalé mille plaintes contre votre... Pardonnez-moi...

— Dites, dites.

— Sur votre coquetterie. Il paraît que Monsieur se mêle aussi d'injustice.

— Vous êtes bien bon, sire.

— Ma mère l'a rassuré; mais il a prétendu qu'on le rassurait trop souvent et qu'il ne voulait plus l'être.

— N'eût-il pas mieux fait de ne pas s'inquiéter du tout?

— C'est ce que j'ai dit.

— Avouez, sire, que le monde est bien méchant. Quoi! un frère, une sœur ne peuvent causer ensemble, se plaire dans la société l'un de l'autre sans donner lieu à des commentaires, à des soupçons? Car enfin, sire, nous ne faisons pas mal, nous n'avons nulle envie de faire mal.

Et elle regardait le roi de cet œil fier et provocateur qui allume les flammes du désir chez les plus froids et les plus sages.

— Non, c'est vrai, soupira Louis.

— Savez-vous bien, sire, que, si cela continuait, je serais

forcée de faire un éclat? Voyons, jugez notre conduite : est-elle ou n'est-elle pas régulière?

— Oh! certes, elle est régulière.

— Seuls souvent, car nous nous plaisons aux mêmes choses, nous pourrions nous égarer aux mauvaises; l'avons-nous fait?... Pour moi vous êtes un frère, rien de plus.

Le roi fronça le sourcil. Elle continua.

— Votre main, qui rencontre souvent la mienne, ne me produit pas ces tressaillements, cette émotion... que des amants, par exemple...

— Oh! assez, assez, je vous en conjure! dit le roi au supplice. Vous êtes impitoyablo et vous me ferez mourir.

— Quoi donc?

— Enfin... vous dites clairement que vous n'éprouvez rien auprès de moi.

— Oh! sire... je ne dis pas cela... mon affection...

— Henriette... assez... je vous le demande encore... Si vous me croyez de marbre comme vous, détrompez-vous.

— Je ne vous comprends pas.

— C'est bien, soupira le roi en baissant les yeux. Ainsi nos rencontres... nos serrements de mains... nos regards échangés... Pardon, pardon... Oui, vous avez raison, et je sais ce que vous voulez dire.

Il cacha sa tête dans ses mains.

— Prenez garde, sire, dit vivement Madame, voici que M. de Saint-Aignan vous regarde.

— C'est vrai! s'écria Louis en fureur; jamais l'ombre de la liberté, jamais de sincérité dans les relations... On croit trouver un ami, l'on n'a qu'un espion... une amie, l'on n'a qu'une... sœur.

Madame se tut, elle baissa les yeux.

— Monsieur est jaloux! murmura-t-elle avec un accent dont rien ne saurait rendre la douceur et le charme.

— Oh! s'écria soudain le roi, vous avez raison.

— Vous voyez bien, fit-elle en le regardant de manière à mi brûler le cœur, vous êtes libre; on ne vous soupçonne pas; on n'empoisonne pas toute la joie de votre maison.

— Hélas! vous ne savez encore rien : c'est que la reine est jalouse.

— Marie-Thérèse?

— Jusqu'à la folie. Cette jalousie de Monsieur est née de

la sienne; elle pleurait, elle se plaignait à ma mère, elle nous reprochait ces parties de bains si douces pour moi.

— Pour moi, fit le regard de Madame.

— Tout à coup, Monsieur, aux écoutes, surprit le mot *banos*, que prononçait la reine avec amertume; cela l'éclaira. Il entra effaré, se mêla aux entretiens et querella ma mère si âprement, qu'elle dut fuir sa présence; en sorte que vous avez affaire à un mari jaloux, et que je vais voir se dresser devant moi perpétuellement, inexorablement, le spectre de la jalousie aux yeux gonflés, aux joues amaigries, à la bouche sinistre.

— Pauvre roi! murmura Madame en laissant sa main effleurer celle de Louis.

Il retint cette main, et, pour la serrer sans donner d'ombrage aux spectateurs qui ne cherchaient pas si bien les papillons qu'ils ne cherchassent aussi les nouvelles et à comprendre quelque mystère dans l'entretien du roi et de Madame, Louis rapprocha de sa belle-sœur le papillon expirant: tous deux se penchèrent comme pour compter les mille yeux de ses ailes ou les grains de leur poussière d'or.

Seulement, ni l'un ni l'autre ne parla; leurs cheveux se touchaient, leur haleine se mêlait, leurs mains brûlaient l'une dans l'autre.

Cinq minutes s'écoulèrent ainsi.

XIX

CE QUE L'ON PREND EN CHASSANT AUX PAPILLONS.

Les deux jeunes gens restèrent un instant la tête inclinée sous cette double pensée d'amour naissant qui fait naître tant de fleurs dans les imaginations de vingt ans.

Madame Henriette regardait Louis de côté. C'était une de ces natures bien organisées qui savent à la fois regarder en elles-mêmes et dans les autres. Elle voyait l'amour au fond

du cœur de Louis, comme un plongeur habile voit une perle au fond de la mer.

Elle comprit que Louis était dans l'hésitation, sinon dans le doute, et qu'il fallait pousser en avant ce cœur paresseux ou timide.

— Ainsi?... dit-elle interrogeant en même temps qu'elle rompait le silence.

— Que voulez-vous dire? demanda Louis après avoir attendu un instant.

— Je veux dire qu'il me faudra revenir à la résolution que j'avais prise.

— A laquelle?

— A celle que j'avais déjà soumise à Votre Majesté.

— Quand cela?

— Le jour où nous nous expliquâmes à propos des jalousies de Monsieur.

— Que me disiez-vous donc ce jour-là? demanda Louis inquiet.

— Vous ne vous en souvenez plus, sire?

— Hélas! si c'est un malheur encore, je m'en souviendrai toujours assez tôt.

— Oh! ce n'est un malheur que pour moi, sire, répondit madame Henriette; mais c'est un malheur nécessaire.

— Mon Dieu!

— Et je le subirai.

— Enfin, dites, quel est ce malheur?

— L'absence!

— Oh! encore cette méchante résolution?

— Sire, croyez que je ne l'ai point prise sans lutter violemment contre moi-même... Sire, il me faut, croyez-moi, retourner en Angleterre.

— Oh! jamais, jamais, je ne permettrai que vous quittiez la France! s'écria le roi.

— Et cependant, dit Madame en affectant une douce et triste fermeté, cependant, sire, rien n'est plus urgent; et, il y a plus, je suis persuadée que telle est la volonté de votre mère.

— La volonté! s'écria le roi. Oh! oh! chère sœur, vous avez dit là un singulier mot devant moi.

— Mais, répondit en souriant madame Henriette, n'êtes-vous pas heureux de subir les volontés d'une bonne mère?

— Assez, je vous en conjure ; vous me déchirez le cœur.

— Moi ?

— Sans doute, vous parlez de ce départ avec une tranquillité...

— Je ne suis pas née pour être heureuse, sire, répondit mélancoliquement la princesse, et j'ai pris, toute jeune, l'habitude de voir mes plus chères pensées contrariées.

— Dites-vous vrai ? Et votre départ contrarierait-il une pensée qui vous soit chère ?

— Si je vous répondais oui, n'est-il pas vrai, sire, que vous prendriez déjà votre mal en patience ?

— Cruelle !

— Prenez garde, sire, on se rapproche de nous.

Le roi regarda autour de lui.

— Non, dit-il.

Puis, revenant à Madame :

— Voyons, Henriette, au lieu de chercher à combattre la jalousie de Monsieur par un départ qui me tuerait...

Henriette haussa légèrement les épaules, en femme qui doute.

— Oui, qui me tuerait, répondit Louis. Voyons, au lieu de vous arrêter à ce départ, est-ce que votre imagination... ou plutôt est-ce que votre cœur ne vous suggérerait rien ?

— Et que voulez-vous que mon cœur me suggère, mon Dieu ?

— Mais enfin, dites, comment prouve-t-on à quelqu'un qu'il a tort d'être jaloux ?

— D'abord, sire, en ne lui donnant aucun motif de jalousie, c'est-à-dire en n'aimant que lui.

— Oh ! j'attendais mieux.

— Qu'attendiez-vous ?

— Que vous répondriez tout simplement qu'on tranquillise les jaloux en dissimulant l'affection que l'on porte à l'objet de leur jalousie.

— Dissimuler est difficile, sire.

— C'est pourtant par les difficultés vaincues qu'on arrive à tout bonheur. Quant à moi, je vous jure que je démentirai mes jaloux, s'il le faut, en affectant de vous traiter comme toutes les autres femmes.

— Mauvais moyen, faible moyen, dit la jeune femme en secouant sa charmante tête.

— Vous trouvez tout mauvais, chère Henriette, dit Louis mécontent. Vous détruisez tout ce que je propose. Mettez donc au moins quelque chose à la place. Voyons, cherchez. Je me fie beaucoup aux inventions des femmes. Inventez à votre tour.

— Eh bien, je trouve ceci. Écoutez-vous, sire?

— Vous le demandez! Vous parlez de ma vie ou de ma mort, et vous me demandez si j'écoute!

— Eh bien, j'en juge par moi-même. S'il s'agissait de me donner le change sur les intentions de mon mari à l'égard d'une autre femme, une chose me rassurerait par-dessus tout.

— Laquelle?

— Ce serait de voir, d'abord, qu'il ne s'occupe pas de cette femme.

— Eh bien, voilà précisément ce que je vous disais tout à l'heure.

— Soit. Mais je voudrais, pour être pleinement rassurée, le voir encore s'occuper d'une autre.

— Ah! je vous comprends, répondit Louis en souriant. Mais, dites-moi, chère Henriette...

— Quoi?

— Si le moyen est ingénieux, il n'est guère charitable.

— Pourquoi?

— En guérissant l'appréhension de la blessure dans l'esprit du jaloux, vous lui en faites une au cœur. Il n'a plus la peur, c'est vrai; mais il a le mal, ce qui me semble bien pis.

— D'accord; mais au moins il ne surprend pas, il ne soupçonne pas l'ennemi réel, il ne nuit pas à l'amour; il concentre toutes ses forces du côté où ses forces ne feront tort à rien ni à personne. En un mot, sire, mon système, que je m'étonne de vous voir combattre, je l'avoue, fait du mal aux jaloux, c'est vrai, mais fait du bien aux amants. Or, je vous le demande, sire, excepté vous peut-être, qui a jamais songé à plaindre les jaloux? Ne sont-ce pas des bêtes mélancoliques, toujours aussi malheureuses sans sujet qu'avec sujet; ôtez le sujet, vous ne détruirez pas leur affliction. Cette maladie gît dans l'imagination, et, comme toutes les maladies imaginaires, elle est incurable. Tenez, il me souvient à ce propos, très-cher sire, d'un aphorisme de mon pauvre médecin Dawley, savant et spirituel docteur, que, sans mon frère, qui ne peut se passer de lui, j'aurais mainte-

nant près de moi : « Lorsque vous souffrirez de deux affections, me disait-il, choisissez celle qui vous gêne le moins, je vous laisserai celle-là; car, par Dieu! disait-il, celle-là m'est souverainement utile pour que j'arrive à vous extirper l'autre. »

— Bien dit, bien jugé, chère Henriette, répondit le roi en souriant.

— Oh! nous avons d'habiles gens à Londres, sire.

— Et ces habiles gens font d'adorables élèves; ce Daley, Darley... comment l'appelez-vous?

— Dawley.

— Eh bien, je lui ferai pension dès demain pour son aphorisme; vous, Henriette, commencez, je vous prie, par choisir le moindre de vos maux. Vous ne répondez pas, vous souriez; je devine, le moindre de vos maux, n'est-ce pas, c'est votre séjour en France? Je vous laisserai ce mal-là, et, pour débuter dans la cure de l'autre, je veux chercher dès aujourd'hui un sujet de divagation pour les jaloux de tout sexe qui nous persécutent.

— Chut! cette fois-ci, on vient bien réellement, dit Madame.

Et elle se baissa pour cueillir une pervenche dans le gazon touff.

On venait, en effet; car soudain se précipitèrent, par le sommet du monticule, une foule de jeunes femmes que suivaient les cavaliers; la cause de toute cette irruption était un magnifique sphinx des vignes aux ailes supérieures semblables au plumage du chat-huant, aux ailes inférieures pareilles à des feuilles de rose.

Cette proie opime était tombée dans les filets de mademoiselle de Tonnay-Charente, qui le montrait avec fierté à ses rivales, moins bonnes chercheuses qu'elle.

La reine de la chasse s'assit à vingt pas à peu près du banc où se tenaient Louis et madame Henriette, s'adossa à un magnifique chêne enlacé de lierres, et piqua le papillon sur le jonc de sa longue canne.

Mademoiselle de Tonnay-Charente était fort belle; aussi les hommes désertèrent-ils les autres femmes pour venir, sous prétexte de lui faire compliment sur son adresse, se presser en cercle autour d'elle.

Le roi et la princesse regardaient sournoisement cette

scène comme les spectateurs d'un autre âge regardent les jeux des petits enfants.

— On s'amuse là-bas, dit le roi.

— Beaucoup, sire; j'ai toujours remarqué qu'on s'amusait là où étaient la jeunesse et la beauté.

— Que dites-vous de mademoiselle de Tonnay-Charente, Henriette? demanda le roi.

— Je dis qu'elle est un peu blonde, répondit Madame, tombant du premier coup sur le seul défaut que l'on pût reprocher à la beauté presque parfaite de la future madame de Montespan.

— Un peu blonde, soit; mais belle, ce me semble, malgré cela.

— Est-ce votre avis, sire?

— Mais oui

— Eh bien, alors, c'est le mien aussi.

— Et recherchée, vous voyez.

— Oh! pour cela, oui : les amants voltigent. Si nous faisions la chasse aux amants, au lieu de faire la chasse aux papillons, voyez donc la belle capture que nous ferions autour d'elle.

— Voyons, Henriette, que dirait-on si le roi se mêlait à tous ces amants et laissait tomber son regard de ce côté? Serait-on encore jaloux là-bas?

— Oh! sire, mademoiselle de Tonnay-Charente est un remède bien efficace, dit Madame avec un soupir; elle guérirait le jaloux, c'est vrai, mais elle pourrait bien faire une jalouse.

— Henriette! Henriette! s'écria Louis, vous m'emplissez le cœur de joie! Oui, oui, vous avez raison, mademoiselle de Tonnay-Charente est trop belle pour servir de manteau.

— Manteau de roi, dit en souriant madame Henriette; manteau de roi doit être beau.

— Me le conseillez-vous? demanda Louis.

— Oh! moi, que vous dirai-je, sire, sinon que donner un pareil conseil serait donner des armes contre moi. Ce serait folie ou orgueil que vous conseiller de prendre pour héroïne d'un faux amour une femme plus belle que celle pour laquelle vous prétendez éprouver un amour vrai.

Le roi chercha la main de Madame avec la main, les yeux avec les yeux, puis il balbutia quelques mots si tendres, mais

en même temps prononcés si bas, que l'historien, qui doit tout entendre, ne les entendit point.

Puis, tout haut :

— Eh bien, dit-il, choisissez-moi vous-même celle qui devra guérir nos jaloux. A celle-là tous mes soins, toutes mes attentions, tout le temps que je vole aux affaires ; à celle-là, Henriette, la fleur que je cueillerai pour vous, les pensées de tendresse que vous ferez naître en moi ; à celle-là le regard que je n'oserai vous adresser, et qui devrait aller vous éveiller dans votre insouciance. Mais choisissez-la bien, de peur qu'en voulant songer à elle, de peur qu'en lui offrant la rose détachée par mes doigts, je ne me trouve vaincu par vous-même, et que l'œil, la main, les lèvres ne retournent sur-le-champ à vous, dût l'univers tout entier deviner mon secret.

Pendant que ces paroles s'échappaient de la bouche du roi, comme un flot d'amour, Madame rougissait, palpitait, heureuse, fière, enivrée ; elle ne trouva rien à répondre, son orgueil et sa soif des hommages étaient satisfaits.

— J'échouerai, dit-elle en relevant ses beaux yeux, mais non pas comme vous m'en priez, car tout cet encens que vous voulez brûler sur l'autel d'une autre déesse, ah ! sire, j'en suis jalouse aussi et je veux qu'il me revienne, et je ne veux pas qu'il s'en égare un atome en chemin. Donc, sire, je choisirai, avec votre royale permission, ce qui me paraîtra le moins capable de vous distraire, et qui laissera mon image bien intacte dans votre âme.

— Heureusement, dit le roi, que votre cœur n'est point mal composé, sans cela je frémirais de la menace que vous me faites ; nous avons pris sur ce point nos précautions, et autour de vous, comme autour de moi, il serait difficile de rencontrer un fâcheux visage.

Pendant que le roi parlait ainsi, Madame s'était levée, avait parcouru des yeux toute la pelouse, et, après un examen détaillé et silencieux, appelant à elle le roi :

— Tenez, sire, dit-elle, voyez-vous sur le penchant de la colline, près de ce massif de boules de neige, cette belle arriérée qui va seule, tête baissée, bras pendants, cherchant dans les fleurs qu'elle foule aux pieds, comme tous ceux qui ont perdu leur pensée.

— Mademoiselle de La Vallière ? fit le roi.

— Oui.

— Oh !

— Ne vous convient-elle pas, sire ?

— Mais voyez donc la pauvre enfant, elle est maigre, presque décharnée !

— Bon ! suis-je grasse, moi ?

— Mais elle est triste à mourir !

— Cela fera contraste avec moi, que l'on accuse d'être trop gaie.

— Mais elle boite !

— Vous croyez ?

— Sans doute. Voyez donc, elle a laissé passer tout le monde de peur que sa disgrâce ne soit remarquée.

— Eh bien, elle courra moins vite que Daphné et ne pourra pas fuir Apollon.

— Henriette ! Henriette ! fit le roi tout maussade, vous avez été justement me chercher la plus défectueuse de vos filles d'honneur.

— Oui, mais c'est une de mes filles d'honneur, notez cela.

— Sans doute. Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que, pour visiter cette divinité nouvelle, vous ne pourrez vous dispenser de venir chez moi, et que, la décence interdisant à votre flamme d'entretenir particulièrement la déesse, vous serez contraint de la voir à mon cercle, de me parler en lui parlant. Je veux dire, enfin, que les jaloux auront tort s'ils croient que vous venez chez moi pour moi, puisque vous y viendrez pour mademoiselle de La Vallière.

— Qui boite.

— A peine.

— Qui n'ouvre jamais la bouche.

— Mais qui, quand elle l'ouvre, montre des dents charmantes.

— Qui peut servir de modèle aux ostéologistes.

— Votre faveur l'engraissera.

— Henriette !

— Enfin, vous m'avez laissé maîtresse ?

— Hélas ! oui.

— Eh bien, c'est mon choix ; je vous l'impose. Subissez-le.

— Oh ! je subirais une des Furies, si vous me l'imposiez.

— La Vallière est douce comme un agneau ; ne craignez

pas qu'elle vous contredise jamais quand vous lui direz que vous l'aimez.

Et Madame se mit à rire.

— Oh! vous n'avez pas peur que je lui en dise trop, n'est-ce pas?

— C'était dans mon droit.

— Soit.

— C'est donc un traité fait?

— Signé.

— Vous me conserverez une amitié de frère, une assiduité de frère, une galanterie de roi, n'est-ce pas?

— Je vous conserverai un cœur qui n'a déjà plus l'habitude de battre qu'à votre commandement.

— Eh bien, voyez-vous l'avenir assuré de cette façon?

— Je l'espère.

— Votre mère cessera-t-elle de me regarder en ennemie?

— Oui.

— Marie-Thérèse cessera-t-elle de parler en espagnol devant Monsieur, qui a horreur de colloques faits en langue étrangère, parce qu'il croit toujours qu'on l'y maltraite?

— Hélas! a-t-il tort? murmura le roi tendrement.

— Et pour terminer, fit la princesse, accusera-t-on encore le roi de songer à des affections illégitimes, quand il est vrai que nous n'éprouvons rien l'un pour l'autre, si ce n'est des sympathies pures de toute arrière-pensée?

— Oui, oui, balbutia le roi. Mais on dira encore autre chose.

— Et que dira-t-on, sire? En vérité, nous ne serons donc jamais en repos?

— On dira, continua le roi, que j'ai bien mauvais goût; mais qu'est-ce que mon amour-propre auprès de votre tranquillité?

— De mon honneur, sire, et de celui de notre famille, voulez-vous dire. D'ailleurs, croyez-moi, ne vous hâtez point ainsi de vous piquer contre La Vallière; elle boite, c'est vrai, mais elle ne manque pas d'un certain bon sens. Tout ce que le roi touche, d'ailleurs, se convertit en or.

— Enfin, Madame, soyez certaine d'une chose, c'est que je vous suis encore reconnaissant; vous pouviez me faire payer plus cher encore votre séjour en France.

— Sire, on vient à nous.

— Eh bien?

— Un dernier mot.

— Lequel?

— Vous êtes prudent et sage, sire, mais c'est ici qu'il faudra appeler à votre secours toute votre prudence, toute votre sagesse.

— Oh! s'écria Louis en riant, je commence dès ce soir à jouer mon rôle, et vous verrez si j'ai de la vocation pour représenter les bergers. Nous avons grande promenade dans la forêt après le goûter, puis nous avons souper et ballet à dix heures.

— Je le sais bien.

— Or, ma flamme va ce soir même éclater plus haut que les feux d'artifice, briller plus clairement que les lampions de notre ami Colbert; cela resplendira de telle sorte, que les reines et Monsieur en auront les yeux brûlés

— Prenez garde, sire, prenez garde!

— Eh! mon Dieu, qu'ai-je donc fait?

— Voilà que je vais rentrer mes compliments de tout à l'heure... Vous, prudent! vous sage! ai-je dit... Mais vous débutez par d'abominables folies! Est-ce qu'une passion s'allume ainsi, comme une torche, en une seconde? Est-ce que, sans préparation aucune, un roi fait comme vous tombe aux pieds d'une fille comme La Vallière?

— Oh! Henriette! Henriette! Henriette! je vous y prends!... Nous n'avons pas encore commencé la campagne et vous me pillez!

— Non, mais je vous rappelle aux idées saines. Allumez progressivement votre flamme, au lieu de la faire éclater ainsi tout à coup. Jupiter tonne et fait briller l'éclair avant d'incendier les palais. Toute chose a son prélude. Si vous vous échauffez ainsi, nul ne vous croira épris, et tout le monde vous croira fou. A moins toutefois qu'on ne vous devine. Les gens sont moins sots parfois qu'ils n'en ont l'air.

Le roi fut obligé de convenir que Madame était un ange de savoir et un diable d'esprit.

Il s'inclina.

— Eh bien, soit, dit-il, je ruminerai mon plan d'attaque; les généraux, mon cousin de Condé, par exemple, pâlissent sur leurs cartes stratégiques avant de faire mouvoir un seul de ces pions qu'on appelle des corps d'armée; moi, je veux

dresser tout un plan d'attaque. Vous savez que le Tendre est subdivisé en toutes sortes de circonscriptions. Eh bien, je m'arrêterai au village de Petits-Soins, au hameau de Billets-Doux, avant de prendre la route de Visible-Amour; le chemin est tout tracé, vous le savez, et cette pauvre mademoiselle de Scudéry ne me pardonnerait point de brûler ainsi les étapes.

— Nous voilà revenus en bon chemin, sire. Maintenant, vous plaît-il que nous nous séparions?

— Hélas! il le faut bien; car, tenez, on nous sépare.

— Ah! dit madame Henriette, en effet, voilà qu'on nous apporte le sphinx de mademoiselle de Tonnay-Charente, avec les sons de trompe en usage chez les grands veneurs.

— C'est donc bien entendu : ce soir, pendant la promenade, je me glisserai dans la forêt, et trouvant La Vallière sans vous...

— Je l'éloignerai. Cela me regarde.

— Très-bien! Je l'aborderai au milieu de ses compagnes, et lancerai le premier trait.

— Soyez adroit, dit Madame en riant, ne manquez pas le cœur.

Et la princesse prit congé du roi pour aller au-devant de la troupe joyeuse, qui accourait avec force cérémonies et fanfares de chasse entonnées par toutes les bouches.

XX

LE BALLET DES SAISONS.

Après la collation, qui eut lieu vers cinq heures, le roi rentra dans son cabinet, où l'attendaient les tailleurs.

Il s'agissait d'essayer enfin ce fameux habit du Printemps qui avait coûté tant d'imagination, tant d'efforts de pensée aux dessinateurs et aux ornementistes de la cour.

Quant au ballet lui-même, tout le monde savait son pas et

pouvait figurer. Le roi avait résolu d'en faire l'objet d'une surprise. Aussi à peine eut-il terminé sa conférence et fut-il rentré chez lui, qu'il manda ses deux maîtres de cérémonies, Villeroy et Saint-Aignan.

Tous deux lui répondirent qu'on n'attendait que son ordre, et qu'on était prêt à commencer; mais cet ordre, pour qu'il le donnât, il fallait du beau temps et une nuit propice.

Le roi ouvrit sa fenêtre; la poudre d'or du soir tombait à l'horizon par les déchirures du bois, blanche comme une neige, la lune se dessinait déjà au ciel.

Pas un pli sur la surface des eaux vertes; les cygnes eux-mêmes, reposant sur leurs ailes fermées comme des navires à l'ancre, semblaient se pénétrer de la chaleur de l'air, de la fraîcheur de l'eau, et du silence d'une admirable soirée.

Le roi, ayant vu toutes ces choses, contemplé ce magnifique tableau, donna l'ordre que demandaient MM. de Villeroy et de Saint-Aignan.

Pour que cet ordre fût exécuté royalement, une dernière question était nécessaire; Louis XIV la posa à ces deux gentilshommes.

La question avait quatre mots :

— Avez-vous de l'argent?

— Sire, répondit Saint-Aignan, nous nous sommes entendus avec M. Colbert.

— Ah! fort bien.

— Oui, sire, et M. Colbert a dit qu'il serait auprès de Votre Majesté aussitôt que Votre Majesté manifesterait l'intention de donner suite aux fêtes dont elle a donné le programme.

— Qu'il vienne alors.

Comme si Colbert eût écouté aux portes pour se maintenir au courant de la conversation, il entra dès que le roi eut prononcé son nom devant les deux courtisans.

— Ah! fort bien, monsieur Colbert, dit Sa Majesté. A vos postes donc, Messieurs!

Saint-Aignan et Villeroy prirent congé.

Le roi s'assit dans un fauteuil près de la fenêtre.

— Je danse ce soir mon ballet, monsieur Colbert, dit-il.

— Alors, sire, c'est demain que je paye les notes?

— Comment cela?

— J'ai promis aux fournisseurs de solder leurs comptes le lendemain du jour où le ballet aurait eu lieu.

— Soit, monsieur Colbert, vous avez promis, payez.

— Très-bien, sire; mais, pour payer, comme disait M. de Lesdiguières, il faut de l'argent.

— Quoi! les quatre millions promis par M. Fouquet n'ont-ils donc pas été remis? J'avais oublié de vous en demander compte.

— Sire, ils étaient chez Votre Majesté à l'heure dite.

— Eh bien?

— Eh bien, sire, les verres de couleur, les feux d'artifice, les violons et les cuisiniers ont mangé quatre millions en huit jours.

— Entièrement?

— Jusqu'au dernier sou. Chaque fois que Votre Majesté a ordonné d'illuminer les bords du grand canal, cela a brûlé autant d'huile qu'il y a d'eau dans les bassins.

— Bien, bien, monsieur Colbert. Enfin, vous n'avez plus d'argent?

— Oh! je n'en ai plus, mais M. Fouquet en a.

Et le visage de Colbert s'éclaira d'une joie sinistre.

— Que voulez-vous dire? demanda Louis.

— Sire, nous avons déjà fait donner six millions à M. Fouquet. Il les a donnés de trop bonne grâce pour n'en pas donner encore d'autres si besoin était. Besoin est aujourd'hui; donc, il faut qu'il s'exécute.

Le roi fronça le sourcil.

— Monsieur Colbert, dit-il en accentuant le nom du financier, ce n'est point ainsi que je l'entends, je ne veux pas employer contre un de mes serviteurs des moyens de pression qui le gênent et qui entravent son service. M. Fouquet a donné six millions en huit jours, c'est une somme.

Colbert pâlit.

— Cependant, fit-il, Votre Majesté ne parlait pas ce langage il y a quelque temps; lorsque les nouvelles de Belle-Isle arrivèrent, par exemple.

— Vous avez raison, monsieur Colbert.

— Rien n'est changé depuis cependant, bien au contraire.

— Dans ma pensée, Monsieur, tout est changé.

— Comment, sire, Votre Majesté ne croit plus aux tentatives?

— Mes affaires me regardent, monsieur le sous-intendant, et je vous ai déjà dit que je les faisais moi-même.

— Alors, je vois que j'ai eu le malheur, dit Colbert en tremblant de rage et de peur, de tomber dans la disgrâce de Votre Majesté.

— Nullement; vous m'êtes, au contraire, fort agréable.

— Eh! sire, dit le ministre avec cette brusquerie affectée, si habile quand il s'agissait de flatter l'amour-propre de Louis, à quoi bon être agréable à Votre Majesté si on ne lui est plus utile?

— Je réserve vos services pour une occasion meilleure, et, croyez-moi, ils n'en vaudront que mieux.

— Ainsi le plan de Votre Majesté en cette affaire?...

— Vous avez besoin d'argent, monsieur Colbert?

— De sept cent mille livres, sire.

— Vous les prendrez dans mon trésor particulier.

Colbert s'inclina.

— Et, ajouta Louis, comme il me paraît difficile que, malgré votre économie, vous satisfassiez avec une somme aussi exiguë aux dépenses que je veux faire, je vais vous faire signer une cédule de trois millions.

Le roi prit une plume et signa aussitôt. Puis, remettant le papier à Colbert :

— Soyez tranquille, dit-il, le plan que j'ai adopté est un plan de roi, monsieur Colbert.

Et sur ces mots, prononcés avec toute la majesté que le jeune prince savait prendre dans ces circonstances, il congédia Colbert pour donner audience aux tailleurs.

L'ordre donné par le roi était connu dans tout Fontainebleau; on savait déjà que le roi essayait son habit et que le ballet serait dansé le soir.

Cette nouvelle courut avec la rapidité de l'éclair, et sur son passage elle alluma toutes les coquetteries, tous les désirs, toutes les folles ambitions.

A l'instant même, et comme par enchantement, tout ce qui savait tenir une aiguille, tout ce qui savait distinguer un pourpoint d'avec un haut-de-chausses, comme dit Molière, fut convoqué pour servir d'auxiliaire aux élégants et aux dames.

Le roi eut achevé sa toilette à neuf heures; il parut dans son carrosse découvert et orné de feuillages et de fleurs.

Les reines avaient pris place à une magnifique estrade disposée, sur les bords de l'étang, dans un théâtre d'une merveilleuse élégance.

En cinq heures, les ouvriers charpentiers avaient assemblé toutes les pièces de rapport de ce théâtre; les tapissiers avaient tendu leurs tapisseries, dressé leurs siéges, et, comme au signal d'une baguette d'enchanteur, mille bras, s'aidant les uns les autres au lieu de se gêner, avaient construit l'édifice dans ce lieu au son des musiques, pendant que déjà les artificiers illuminaient le théâtre et les bords de l'étang par un nombre incalculable de bougies.

Comme le ciel s'étoilait et n'avait pas un nuage, comme on n'entendait pas un souffle d'air dans les grands bois, comme si la nature elle-même s'était accommodée à la fantaisie du prince, on avait laissé ouvert le fond de ce théâtre. En sorte que, derrière les premiers plans du décor, on apercevait pour fond ce beau ciel ruisselant d'étoiles, cette nappe d'eau embrasée de feux qui s'y réfléchissaient, et les silhouettes bleuâtres des grandes masses de bois aux cimes arrondies.

Quand le roi parut, toute la salle était pleine, et présentait un groupe étincelant de pierreries et d'or, dans lequel le premier regard ne pouvait distinguer aucune physionomie.

Peu à peu, quand la vue s'accoutumait à tant d'éclat, les plus rares beautés apparaissaient, comme dans le ciel du soir les étoiles, une à une, pour celui qui a fermé ses yeux et qui les rouvre.

Le théâtre représentait un bocage; quelques faunes levant leurs pieds fourchus sautillaient çà et là; une dryade, apparaissant, les excitait à la poursuite; d'autres se joignaient à elle pour la défendre, et l'on se querellait en dansant.

Soudain devaient paraître, pour ramener l'ordre et la paix, le Printemps et toute sa cour.

Les éléments, les puissances subalternes de la mythologie avec leurs attributs, se précipitaient sur les traces de leur gracieux souverain.

Les Saisons, alliées du Printemps, venaient à ses côtés former un quadrille, qui, sur des paroles plus ou moins flatteuses, entamait la danse. La musique, hautbois, flûtes et violes, peignait les plaisirs champêtres.

Déjà le roi entrait au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

Il était vêtu d'une tunique de fleurs, qui dégageait, au lieu de l'alourdir, sa taille svelte et bien prise. Sa jambe, une des plus élégantes de la cour, paraissait avec avantage dans un

bas de soie couleur chair, soie si fine et si transparente que l'on eût dit la chair elle-même.

Les plus charmants souliers de satin lilas clair, à bouffettes de fleurs et de feuilles, emprisonnaient son petit pied.

Le buste était en harmonie avec cette base; de beaux cheveux ondoyants, un air de fraîcheur rehaussé par l'éclat de beaux yeux bleus qui brûlaient doucement les cœurs, une bouche aux lèvres appétissantes, qui daignait s'ouvrir pour sourire : tel était le prince de l'année, qu'on eût, et à juste titre ce soir-là, nommé le roi de tous les Amours.

Il y avait dans sa démarche quelque chose de la légère majesté d'un dieu. Il ne dansait pas, il planait.

Cette entrée fit donc l'effet le plus brillant. Soudain, comme nous l'avons dit, on aperçut le comte de Saint-Agnan qui cherchait à s'approcher du roi ou de Madame.

La princesse, vêtue d'une robe longue, diaphane et légère comme les plus fines résilles que tissent les savantes Malinoises, le genou parfois dessiné sous les plis de la tunique, son petit pied chaussé de soie, s'avançait radieuse avec son cortége de bacchantes, et touchait déjà la place qui lui était assignée pour danser.

Les applaudissements durèrent si longtemps, que le comte eut tout le loisir de joindre le roi arrêté sur une pointe.

— Qu'y a-t-il, Saint-Aignan? fit le Printemps.

— Mon Dieu! sire, répliqua le courtisan tout pâle, il y a que Votre Majesté n'a pas songé au pas des Fruits.

— Si fait; il est supprimé.

— Non pas, sire. Votre Majesté n'en a point donné l'ordre, et la musique l'a conservé.

— Voilà qui est fâcheux! murmura le roi. Ce pas n'est pas exécutable, puisque M. de Guiche est absent. Il faudra le supprimer.

— Oh! sire, un quart d'heure de musique sans danses, ce sera froid à tuer le ballet.

— Mais, comte, alors...

— Oh! sire, le grand malheur n'est pas là; car, après tout, l'orchestre couperait encore tant bien que mal, s'il était nécessaire; mais...

— Mais quoi?

— C'est que M. de Guiche est ici.

— Ici? répliqua le roi en fronçant le sourcil; ici?... Vous êtes sûr?..

— Tout habillé pour le ballet, sire

Le roi sentit le rouge lui monter au visage.

— Vous vous serez trompé, dit-il.

— Si peu, sire, que Votre Majesté peut regarder à sa droite. Le comte attend.

Louis se tourna vivement de ce côté; et, en effet, à sa droite, éclatant de beauté sous son habit de Vertumne, de Guiche attendait que le roi le regardât pour lui adresser la parole.

Dire la stupéfaction du roi, celle de Monsieur qui s'agita dans sa loge, dire les chuchotements, l'oscillation des têtes dans la salle, dire l'étrange saisissement de Madame à la vue de son partner, c'est une tâche que nous laissons à de plus habiles.

Le roi était resté bouche béante et regardait le comte.

Celui-ci s'approcha, respectueux, courbé :

— Sire, dit-il, le plus humble serviteur de Votre Majesté vient lui faire service en ce jour, comme il a fait au jour de bataille. Le roi, en manquant ce pas des Fruits, perdait la plus belle scène de son ballet. Je n'ai pas voulu qu'un semblable dommage résultât par moi, pour la beauté, l'adresse et la bonne grâce du roi; j'ai quitté mes fermiers, afin de venir en aide à mon prince.

Chacun de ces mots tombait, mesuré, harmonieux, éloquent, dans l'oreille de Louis XIV. La flatterie lui plut autant que le courage l'étonna. Il se contenta de répondre :

— Je ne vous avais pas dit de revenir, comte.

— Assurément, sire; mais Votre Majesté ne m'avait pas dit de rester.

Le roi sentait le temps courrir. La scène, en se prolongeant, pouvait tout brouiller. Une seule ombre à ce tableau le gâtait sans ressource.

Le roi, d'ailleurs, avait le cœur tout plein de bonnes idées; il venait de puiser dans les yeux si éloquents de Madame une inspiration nouvelle.

Ce regard de Henriette lui avait dit :

— Puisqu'on est jaloux de vous, divisez les soupçons; qui se défie de deux rivaux ne se défie d'aucun.

Madame, avec cette habile diversion, l'emporta.

Le roi sourit à de Guiche.

De Guiche ne comprit pas un mot au langage muet de Madame. Seulement, il vit bien qu'elle affectait de ne le point regarder. Sa grâce obtenue, il l'attribua au cœur de la princesse. Le roi en sut gré à tout le monde.

Monsieur seul ne comprit pas.

Le ballet commença; il fut splendide.

Quand les violons enlevèrent, par leurs élans, ces illustres danseurs, quand la pantomime naïve de cette époque, bien plus naïve encore par le jeu, fort médiocre, des augustes histrions, fut parvenue à son point culminant de triomphe, la salle faillit crouler sous les applaudissements.

De Guiche brilla comme un soleil, mais comme un soleil courtisan qui se résigne au deuxième rôle.

Dédaigneux de ce succès, dont Madame ne lui témoignait aucune reconnaissance, il ne songea plus qu'à reconquérir bravement la préférence ostensible de la princesse.

Elle ne lui donna pas un seul regard.

Peu à peu toute sa joie, tout son brillant s'éteignirent dans la douleur et l'inquiétude : en sorte que ses jambes devinrent molles, ses bras lourds, sa tête hébétée.

Le roi, dès ce moment, fut réellement le premier danseur du quadrille.

Il jeta un regard de côté sur son rival vaincu.

De Guiche n'était même plus courtisan; il dansait mal, sans adulation; bientôt il ne dansa plus du tout.

Le roi et Madame triomphèrent.

XXI

LES NYMPHES DU PARC DE FONTAINEBLEAU.

Le roi demeura un instant à jouir de son triomphe, qui, nous l'avons dit, était aussi complet que possible.

Puis il se retourna vers Madame pour l'admirer aussi un peu à son tour.

Les jeunes gens aiment peut-être avec plus de vivacité, plus d'ardeur, plus de passion que les gens d'un âge mûr; mais ils ont en même temps tous les autres sentiments développés dans la proportion de leur jeunesse et de leur vigueur, en sorte que l'amour-propre étant presque toujours, chez eux, l'équivalent de l'amour, ce dernier sentiment, combattu par les lois de la pondération, n'atteint jamais le degré de perfection qu'il acquiert chez les hommes et les femmes de trente à trente-cinq ans.

Louis pensait donc à Madame, mais seulement après avoir bien pensé à lui-même, et Madame pensait beaucoup à elle-même, peut-être sans penser le moins du monde au roi.

Mais la victime, au milieu de tous ces amours et amours-propres royaux, c'était de Guiche.

Aussi tout le monde put-il remarquer à la fois l'agitation et la prostration du pauvre gentilhomme, et cette prostration, surtout, était d'autant plus remarquable que l'on n'avait pas l'habitude de voir ses bras tomber, sa tête s'alourdir, ses yeux perdre leur flamme. On n'était pas d'ordinaire inquiet sur son compte quand il s'agissait d'une question d'élégance et de goût.

Aussi la défaite de Guiche fut-elle attribuée, par le plus grand nombre, à son habileté de courtisan.

Mais d'autres aussi, les yeux clairvoyants sont à la cour, mais d'autres aussi remarquèrent sa pâleur et son atonie, pâleur et atonie qu'il ne pouvait ni feindre ni cacher, et ils en conclurent, avec raison, que de Guiche ne jouait pas une comédie d'adulation.

Ces souffrances, ces succès, ces commentaires furent enveloppés, confondus, perdus dans le bruit des applaudissements.

Mais, quand les reines eurent témoigné leur satisfaction, les spectateurs leur enthousiasme; quand le roi se fut rendu à sa loge pour changer de costume, tandis que Monsieur, habillé en femme, selon son habitude, dansait à son tour, de Guiche, rendu à lui-même, s'approcha de Madame, qui, assise au fond du théâtre, attendait la deuxième entrée, et s'était fait une solitude au milieu de la foule, comme pour méditer à l'avance ses effets chorégraphiques.

On comprend que absorbée par cette grave méditation, elle ne vit point ou fit semblant de ne pas voir ce qui se passait autour d'elle.

De Guiche, la trouvant donc seule auprès d'un buisson de toile peinte, s'approcha de Madame.

Deux de ses demoiselles d'honneur, vêtues en Hamadryades, voyant de Guiche s'approcher, se reculèrent par respect.

De Guiche s'avança donc au milieu du cercle et salua Son Altesse Royale.

Mais Son Altesse Royale, qu'elle eût remarqué ou non le salut, ne tourna même point la tête.

Un frisson passa dans les veines du malheureux ; il ne s'attendait point à une aussi complète indifférence, lui qui n'avait rien vu, lui qui n'avait rien appris, lui qui, par conséquent, ne pouvait rien deviner.

Donc, voyant que son salut n'obtenait aucune réponse, il fit un pas de plus, et, d'une voix qu'il s'efforçait, mais inutilement, de rendre calme :

— J'ai l'honneur, dit-il, de présenter mes bien humbles respects à Madame.

Cette fois Son Altesse Royale daigna tourner ses yeux languissants vers le comte.

— Ah ! monsieur de Guiche, dit-elle, c'est vous; bonjour !

Et elle se retourna.

La patience faillit manquer au comte.

— Votre Altesse Royale a dansé à ravir tout à l'heure, dit-il.

— Vous trouvez ? fit négligemment Madame.

— Oui, le personnage est tout à fait celui qui convient au caractère de Son Altesse Royale.

Madame se retourna tout à fait, et, regardant de Guiche avec son œil clair et fixe :

— Comment cela ? dit-elle.

— Sans doute.

— Expliquez-vous ?

— Vous représentez une divinité, belle, dédaigneuse et légère, fit-il.

— Vous voulez parler de Pomone, monsieur le comte ?

— Je parle de la déesse que représente Votre Altesse Royale.

Madame demeura un instant les lèvres crispées.

— Mais vous-même, Monsieur, dit-elle, n'êtes-vous pas aussi un danseur parfait ?

— Oh! moi, Madame, je suis de ceux qu'on ne distingue point, et qu'on oublie si par hasard on les a distingués.

Et sur ces paroles, accompagnées d'un de ces soupirs profonds qui font tressaillir les dernières fibres de l'être, le cœur plein d'angoisses et de palpitations, la tête en feu, l'œil vacillant, il salua, haletant, et se retira derrière le buisson de toile.

Madame, pour toute réponse, haussa légèremement les épaules.

Et comme ses dames d'honneur s'étaient, ainsi que nous l'avons dit, retirées par discrétion durant le colloque, elle les rappela du regard.

C'étaient mesdemoiselles de Tonnay-Charente et de Montalais.

Toutes deux, à ce signe de Madame, s'approchèrent avec empressement.

— Avez-vous entendu, Mesdemoiselles? demanda la princesse.

— Quoi, Madame?

— Ce que M. le comte de Guiche a dit.

— Non.

— En vérité, c'est une chose remarquable, continua la princesse avec l'accent de la compassion, combien l'exil a fatigué l'esprit de ce pauvre M. de Guiche.

Et plus haut encore, de peur que le malheureux ne perdît une parole :

— Il a mal dansé d'abord, continua-t-elle; puis, ensuite, il n'a dit que des pauvretés.

Puis elle se leva, fredonnant l'air sur lequel elle allait danser.

Guiche avait tout entendu. Le trait pénétra au plus profond de son cœur et le déchira.

— Alors, au risque d'interrompre tout l'ordre de la fête par son dépit, il s'enfuit, mettant en lambeaux son bel habit de Vertumne, et semant sur son chemin les pampres, les mûres, les feuilles d'amandier et tous les petits attributs artificiels de sa divinité.

Un quart d'heure après, il était de retour sur le théâtre. Mais il était facile de comprendre qu'il n'y avait qu'un puissant effort de la raison sur la folie qui avait pu le ramener, ou peut-être, le cœur est ainsi fait, l'impossibilité même de

rester plus longtemps éloigné de celle qui lui brisait le cœur.

Madame achevait son pas.

Elle le vit, mais ne le regarda point; et lui, irrité, furieux, lui tourna le dos à son tour lorsqu'elle passa escortée de ses nymphes et suivie de cent flatteurs.

Pendant ce temps, à l'autre bout du théâtre, près de l'étang, une femme était assise, les yeux fixés sur une des fenêtres du théâtre.

De cette fenêtre s'échappaient des flots de lumière.

Cette fenêtre, c'était celle de la loge royale.

De Guiche en quittant le théâtre, de Guiche en allant chercher l'air dont il avait si grand besoin, de Guiche passa près de cette femme et la salua.

Elle, de son côté, en apercevant le jeune homme, s'était levée comme une femme surprise au milieu d'idées qu'elle voudrait se cacher à elle-même.

Guiche la reconnut. Il s'arrêta.

— Bonsoir, Mademoiselle! dit-il vivement.

— Bonsoir, monsieur le comte!

— Ah! mademoiselle de La Vallière, continua de Guiche, que je suis heureux de vous rencontrer!

— Et moi aussi, monsieur le comte, je suis heureuse de ce hasard, dit la jeune fille en faisant un mouvement pour se retirer.

— Oh! non! non! ne me quittez pas, dit de Guiche en étendant la main vers elle; car vous démentiriez ainsi les bonnes paroles que vous venez de dire. Restez, je vous en supplie; il fait la plus belle soirée du monde. Vous fuyez le bruit, vous! Vous aimez votre société à vous seule, vous! Eh bien, oui, je comprends cela; toutes les femmes qui ont du cœur sont ainsi. Jamais on n'en verra une s'ennuyer loin du tourbillon de tous ces plaisirs bruyants! Oh! Mademoiselle! Mademoiselle!

— Mais qu'avez-vous donc, monsieur le comte? demanda La Vallière avec un certain effroi. Vous semblez agité.

— Moi? Non pas; non.

— Alors, monsieur de Guiche, permettez-moi de vous faire ici le remerciement que je me proposais de vous faire à la première occasion. C'est à votre protection, je le sais, que je dois d'avoir été admise parmi les filles d'honneur de Madame.

— Ah! oui, vraiment, je m'en souviens et je m'en félicite, Mademoiselle. Aimez-vous quelqu'un, vous?

— Moi?

— Oh! pardon, je ne sais ce que dis; pardon mille fois. Madame avait raison, bien raison; cet exil brutal a complétement bouleversé mon esprit.

— Mais le roi vous a bien reçu, ce me semble, monsieur le comte.

— Trouvez-vous?... Bien reçu... peut-être... oui...

— Sans doute, bien reçu; car, enfin, vous revenez sans congé de lui?

— C'est vrai, et je crois que vous avez raison, Mademoiselle. Mais n'avez-vous point vu par ici M. le vicomte de Bragelonne?

La Vallière tressaillit à ce nom.

— Pourquoi cette question? demanda-t-elle.

— Oh! mon Dieu! vous blesserais-je encore? fit de Guiche. En ce cas, je suis bien malheureux, bien à plaindre!

— Oui, bien malheureux, bien à plaindre, monsieur de Guiche, car vous paraissez horriblement souffrir.

— Oh! Mademoiselle, que n'ai-je une sœur dévouée, une amie véritable!

— Vous avez des amis, monsieur de Guiche, et M. le vicomte de Bragelonne, dont vous parliez tout à l'heure, est, il me semble, un de ces bons amis.

— Oui, oui, en effet, c'est un de mes bons amis. Adieu, Mademoiselle, adieu! recevez tous mes respects.

Et il s'enfuit comme un fou du côté de l'étang.

Son ombre noire glissait grandissante parmi les ifs lumineux et les larges moires resplendissantes de l'eau.

La Vallière le regarda quelque temps avec compassion.

— Oh! oui, oui, dit-elle, il souffre et je commence à comprendre pourquoi.

Elle achevait à peine, lorsque ses compagnes, mesdemoiselles de Montalais et de Tonnay-Charente, accoururent.

Elles avaient fini leur service, dépouillé leurs habits de nymphes, et, joyeuses de cette belle nuit, du succès de la soirée, elles revenaient trouver leur compagne.

— Eh quoi, déjà! lui dirent-elles. Nous croyions arriver les premières au rendez-vous.

— J'y suis depuis un quart d'heure, répondit La Vallière.

— Est-ce que la danse ne vous a point amusée?

— Non.

— Et tout le spectacle?

— Non plus. En fait de spectacle, j'aime bien mieux celui de ces bois noirs au fond desquels brille çà et là une lumière qui passe comme un œil rouge, tantôt ouvert, tantôt fermé.

— Elle est poëte, cette La Vallière, dit Tonnay-Charente.

— C'est-à-dire insupportable, fit Montalais. Toutes les fois qu'il s'agit de rire un peu ou de s'amuser de quelque chose, La Vallière pleure; toutes les fois qu'il s'agit de pleurer, pour nous autres femmes, chiffons perdus, amour-propre piqué, parure sans effet, La Vallière rit.

— Oh! quant à moi, je ne puis être de ce caractère, dit mademoiselle de Tonnay-Charente. Je suis femme, et femme comme on ne l'est pas; qui m'aime me flatte, qui me flatte me plaît par sa flatterie, et qui me plaît...

— Eh bien, tu n'achèves pas? dit Montalais.

— C'est trop difficile, répliqua mademoiselle de Tonnay-Charente en riant aux éclats. Achève pour moi, toi qui as tant d'esprit.

— Et vous, Louise, dit Montalais, vous plaît-on?

— Cela ne regarde personne, dit la jeune fille en se levant du banc de mousse où elle était restée étendue pendant tout le temps qu'avait duré le ballet. Maintenant, Mesdemoiselles, nous avons formé le projet de nous divertir cette nuit sans surveillants et sans escorte. Nous sommes trois, nous nous plaisons l'une à l'autre, il fait un temps superbe; regardez là-bas, voyez la lune qui monte doucement au ciel et argente les cimes des marronniers et des chênes. Oh! la belle promenade! oh! la belle liberté! la belle herbe fine des bois, la belle faveur que me fait votre amitié; prenons-nous par le bras et gagnons les grands arbres. Ils sont tous, en ce moment, attablés et actifs là-bas, occupés à se parer pour une promenade d'apparat; on selle les chevaux, on attelle les voitures, les mules de la reine ou les quatre cavales blanches de Madame. Nous, gagnons vite un endroit où nul œil ne nous devine, où nul pas ne marche dans notre pas. Vous rappelez-vous, Montalais, les bois de Chaverny et de Chambord, les peupliers sans fin de Blois? Nous avons échangé là-bas bien des espérances.

— Bien des confidences aussi.

— Oui.

— Moi, dit mademoiselle de Tonnay-Charente, je pense beaucoup aussi ; mais prenez garde...

— Elle ne dit rien, fit Montalais, de sorte que ce que pense mademoiselle de Tonnay-Charente, Athénaïs seule le sait.

— Chut ! s'écria mademoiselle de La Vallière, j'entends des pas qui viennent de ce côté.

— Eh ! vite ! vite ! dans les roseaux, dit Montalais ; baissez-vous, Athénaïs, vous qui êtes si grande.

Mademoiselle de Tonnay-Charente se baissa effectivement.

Presque aussitôt on vit, en effet, deux gentilshommes s'avancer, la tête inclinée, les bras entrelacés, et marchant sur le sable fin de l'allée parallèle au rivage.

Les femmes se firent petites, imperceptibles.

— C'est M. de Guiche, dit Montalais à l'oreille de madeselle de Tonnay-Charente.

— C'est M. de Bragelonne, dit celle-ci à l'oreille de La Vallière.

Les deux jeunes gens continuaient de s'approcher en causant d'une voix animée.

— C'est par ici qu'elle était tout à l'heure, dit le comte. Si je n'avais fait que la voir, je dirais que c'est une apparition ; mais je lui ai parlé.

— Ainsi, vous êtes sûr ?

— Oui; mais peut-être aussi lui ai-je fait peur.

— Comment cela ?

— Eh ! mon Dieu ! j'étais encore fou de ce que vous savez, de sorte qu'elle n'aura rien compris à mes discours et aura pris peur.

— Oh ! dit Bragelonne, ne vous inquiétez pas, mon ami. Elle est bonne, elle excusera ; elle a de l'esprit, elle comprendra.

— Oui ; mais, si elle a compris, trop bien compris...

— Après ?

— Et qu'elle parle.

— Oh ! vous ne connaissez pas Louise, comte, dlt Raoul. Louise a toutes les vertus, et n'a pas un seul défaut.

Et les jeunes gens passèrent là-dessus, et, comme ils s'éloignaient, leurs voix se perdirent peu à peu.

— Comment ! La Vallière, dit mademoiselle de Tonnay-

Charente, M. le vicomte de Bragelonne a dit Louise en parlant de vous. Comment cela se fait-il?

— Nous avons été élevés ensemble, répondit mademoiselle de La Vallière; tout enfants, nous nous connaissions.

— Et puis M. de Bragelonne est ton fiancé, chacun sait cela.

— Oh! je ne le savais pas, moi. Est-ce vrai, Mademoiselle?

— C'est-à-dire, répondit Louise en rougissant, c'est-à-dire que M. de Bragelonne m'a fait l'honneur de me demander ma main... mais...

— Mais quoi?

— Mais il paraît que le roi...

— Eh bien?

— Que le roi ne veut pas consentir à ce mariage.

— Eh! pourquoi le roi? et qu'est-ce que le roi? s'écria Aure avec aigreur. Le roi a-t-il donc le droit de se mêler de ces choses-là, bon Dieu?.. «La *poulitique* est la *poulitique*, comme disait M. de Mazarin; ma l'amor, il est l'amor.» Si donc tu aimes M. de Bragelonne, et, s'il t'aime, épousez-vous. Je vous donne mon consentement, moi.

Athénaïs se mit à rire.

— Oh! je parle sérieusement, répondit Montalais, et mon avis en ce cas vaut bien l'avis du roi, je suppose. N'est-ce pas, Louise?

— Voyons, voyons, ces messieurs sont passés, dit La Vallière; profitons donc de la solitude pour traverser la prairie et nous jeter dans le bois.

— D'autant mieux, dit Athénaïs, que voilà des lumières qui partent du château et du théâtre, et qui me font l'effet de précéder quelque illustre compagnie.

— Courons, dirent-elles toutes trois.

Et relevant gracieusement les longs plis de leurs robes de soie, elles franchirent lestement l'espace qui s'étendait entre l'étang et la partie la plus ombragée du parc.

Montalais, légère comme une biche; Athénaïs, ardente comme une jeune louve, bondissaient dans l'herbe sèche, et parfois un Actéon téméraire eût pu apercevoir dans la pénombre leur jambe pure et hardie se dessinant sous l'épais contour des jupes de satin.

La Vallière, plus délicate et plus pudique, laissa flotter ses

robes; retardée aussi par la faiblesse de son pied, elle ne tarda point à demander grâce.

Et, demeurée en arrière, elle força ses deux compagnes à l'attendre.

En ce moment, un homme, caché dans un fossé plein de jeunes pousses de saules, remonta vivement sur le talus de ce fossé et se mit à courir dans la direction du château.

Les trois femmes, de leur côté, atteignirent les lisières du parc, dont toutes les allées leur étaient connues.

De grandes allées fleuries s'élevaient autour des fossés; des barrières fermées protégeaient de ce côté les promeneurs contre l'envahissement des chevaux et des calèches.

En effet, on entendait rouler dans le lointain, sur le sol ferme des chemins, les carrosses des reines et de Madame. Plusieurs cavaliers les suivaient avec le bruit si bien imité par les vers cadencés de Virgile.

Quelques musiques lointaines répondaient au bruit, et, quand les harmonies cessaient, le rossignol, chanteur plein d'orgueil, envoyait à la compagnie qu'il sentait rassemblée sous les ombrages, les chants les plus compliqués, les plus suaves et les plus savants.

Autour du chanteur, brillaient, dans le fond noir des gros arbres, les yeux de quelque chat-huant sensible à l'harmonie.

De sorte que cette fête de toute la cour était aussi la fête des hôtes mystérieux des bois; car assurément la biche écoutait dans sa fougère, le faisan sur sa branche, le renard dans son terrier.

On devinait la vie de toute cette population nocturne et invisible aux brusques mouvements qui s'opéraient tout à coup dans les feuilles.

Alors les nymphes des bois poussaient un petit cri; puis, rassurées à l'instant même, riaient et reprenaient leur marche.

Et elles arrivèrent ainsi au chêne royal, vénérable reste d'un chêne qui, dans sa jeunesse, avait entendu les soupirs de Henri II pour la belle Diane de Poitiers, et plus tard ceux de Henri IV pour la belle Gabrielle d'Estrées.

Sous ce chêne, les jardiniers avaient accumulé la mousse et le gazon, de telle sorte que jamais siége circulaire n'avait mieux reposé les membres fatigués d'un roi.

Le tronc de l'arbre formait un dossier rugueux, mais suffisamment large pour quatre personnes.

Sous les rameaux qui obliquaient vers le tronc, les voix se perdaient en filtrant vers les cieux.

XXII

CE QUI SE DISAIT SOUS LE CHÊNE ROYAL.

Il y avait dans la douceur de l'air, dans le silence du feuillage, un muet engagement pour ces jeunes femmes à changer tout de suite la conversation badine en une conversation plus sérieuse.

Celle même dont le caractère était le plus enjoué, Montalais, par exemple, y penchait la première.

Elle débuta par un gros soupir.

— Quelle joie, dit-elle, de nous sentir ici, libres, seules, et en droit d'être franches, surtout envers nous-mêmes !

— Oui, dit mademoiselle de Tonnay-Charente; car la cour, si brillante qu'elle soit, cache toujours un mensonge sous les plis du velours ou sous les feux des diamants.

— Moi, répliqua La Vallière, je ne mens jamais; quand je ne puis dire la vérité, je me tais.

— Vous ne serez pas longtemps en faveur, ma chère, dit Montalais; ce n'est point ici comme à Blois, où nous disions à la vieille Madame tous nos dépits et toutes nos envies. Madame avait ses jours où elle se souvenait d'avoir été jeune. Ces jours-là, quiconque causait avec Madame trouvait une amie sincère. Madame nous contait ses amours avec Monsieur, et nous, nous lui contions ses amours avec d'autres, ou du moins les bruits qu'on avait fait courir sur ses galanteries. Pauvre femme ! si innocente! elle en riait, nous aussi; où est-elle à présent ?

— Ah! Montalais, rieuse Montalais, s'écria La Vallière, voilà que tu soupires encore; les bois t'inspirent, et tu es presque raisonnable ce soir.

— Mesdemoiselles, dit Athénaïs, vous ne devez pas tellement regretter la cour de Blois, que vous ne vous trouviez heureuses chez nous. Une cour, c'est l'endroit où viennent les hommes et les femmes pour causer de choses que les mères et les tuteurs, que les confesseurs surtout, défendent avec sévérité. A la cour, on se dit ces choses sous privilége du roi et des reines, n'est-ce pas agréable?

— Oh! Athénaïs, dit Louise en rougissant.

— Athénaïs est franche ce soir, dit Montalais, profitons-en.

— Oui, profitons-en; car on m'arracherait ce soir les plus intimes secrets de mon cœur.

— Ah! si M. de Montespan était là, dit Montalais.

— Vous croyez que j'aime M. de Montespan? murmura la belle jeune fille.

— Il est beau, je suppose?

— Oui, et ce n'est pas un mince avantage à mes yeux.

— Vous voyez bien.

— Je dirai plus, il est, de tous les hommes qu'on voit ici, le plus beau et le plus...

— Qu'entend-on là? dit La Vallière en faisant sur le banc de mousse un brusque mouvement.

— Quelque daim qui fuit dans les branches.

— Je n'ai peur que des hommes, dit Athénaïs.

— Quand ils ne ressemblent pas à M. de Montespan?

— Finissez cette raillerie... M. de Montespan est aux petits soins pour moi; mais cela n'engage à rien. N'avons-nous pas ici M. de Guiche qui est aux petits soins pour Madame?

— Pauvre, pauvre garçon! dit La Vallière.

— Pourquoi pauvre?... Madame est assez belle et assez grande dame, je suppose.

La Vallière secoua douloureusement la tête.

— Quand on aime, dit-elle, ce n'est ni la belle ni la grande dame; mes chères amies, quand on aime, ce doit être le cœur et les yeux seuls de celui ou de celle qu'on aime.

Montalais se mit à rire bruyamment.

— Cœur, yeux, oh! sucrerie, dit-elle.

— Je parle pour moi, répliqua La Vallière.

— Nobles sentiments! dit Athénaïs d'un air protecteur, mais froid.

— Ne les avez-vous pas, Mademoiselle? dit Louise.

— Parfaitement, Mademoiselle; mais je continue. Com-

ment peut-on plaindre un homme qui rend des soins à une femme comme Madame? S'il y a disproportion, c'est du côté du comte.

— Oh! non, non, fit La Vallière, c'est du côté de Madame.

— Expliquez-vous.

— Je m'explique. Madame n'a pas même le désir de savoir ce que c'est que l'amour. Elle joue avec ce sentiment comme les enfants avec les artifices dont une étincelle embraserait un palais. Cela brille, voilà tout ce qu'il lui faut. Or, joie et amour est le tissu dont elle veut que soit tramée sa vie. M. de Guiche aimera cette dame illustre; elle ne l'aimera pas.

Athénaïs partit d'un éclat de rire dédaigneux.

— Est-ce qu'on aime? dit-elle. Où sont vos nobles sentiments de tout à l'heure? La vertu d'une femme n'est-elle point dans le courageux refus de toute intrigue à conséquence. Une femme bien organisée et douée d'un cœur généreux doit regarder les hommes, s'en faire aimer, adorer même, et dire une fois au plus dans sa vie : « Tiens! il me semble que; si je n'eusse pas été ce que je suis, j'eusse moins détesté celui-là que les autres. »

— Alors, s'écria La Vallière en joignant les mains, voilà ce que vous promettez à M. de Montespan?

— Eh! certes, à lui comme à tout autre. Quoi! je vous ai dit que je lui reconnaissais une certaine supériorité, et cela ne suffirait pas! Ma chère, on est femme, c'est-à-dire reine dans tout le temps que nous donne la nature pour occuper cette royauté, de quinze à trente-cinq ans. Libre à vous d'avoir du cœur après, quand vous n'aurez plus que cela.

— Oh! oh! murmura La Vallière.

— Parfait! s'écria Montalais, voilà une maîtresse femme. Athénaïs, vous irez loin!

— Ne m'approuvez-vous point?

— Oh! des pieds et des mains! dit la railleuse.

— Vous plaisantez, n'est-ce pas, Montalais? dit Louise.

— Non, non, j'approuve tout ce que vient de dire Athénaïs; seulement...

— Seulement quoi?

— Eh bien, je ne puis le mettre en action. J'ai les plus complets principes; je me fais des résolutions, près desquelles les projets du stathouder et ceux du roi d'Espagne

sont des jeux d'enfant ; puis, le jour de la mise à exécution, rien.

— Vous faiblissez? dit Athénaïs avec dédain.

— Indignement.

— Malheureuse nature, reprit Athénaïs. Mais, au moins, vous choisissez ?

— Ma foi!... ma foi, non ! Le sort se plaît à me contrarier en tout : je rêve des empereurs et je trouve des...

— Aure ! Aure ! s'écria La Vallière, par pitié, ne sacrifiez pas, au plaisir de dire un mot, ceux qui vous aiment d'une affection si dévouée.

— Oh ! pour cela, je m'en embarrasse peu : ceux qui m'aiment sont assez heureux que je ne les chasse point, ma chère. Tant pis pour moi si j'ai une faiblesse ; mais tant pis pour eux si je m'en venge sur eux. Ma foi, je m'en venge !

— Aure !

— Vous avez raison, dit Athénaïs, et peut-être aussi arriverez-vous au même but. Cela s'appelle être coquette, voyez-vous, Mesdemoiselles. Les hommes, qui sont des sots en beaucoup de choses, le sont surtout en celle-ci, qu'il confondent sous ce mot de coquetterie la fierté d'une femme et sa variabilité. Moi, je suis fière, c'est-à-dire imprenable, je rudoie les prétendants, mais sans aucune espèce de prétention à les retenir. Les hommes disent que je suis coquette, parce qu'ils ont l'amour-propre de croire que je les désire. D'autres femmes, Montalais, par exemple, se sont laissé entamer par les adulations ; elles seraient perdues sans le bienheureux ressort de l'instinct qui les pousse à changer soudain et à châtier celui dont elles acceptaient naguère l'hommage.

— Savante dissertation ! dit Montalais d'un ton de gourmet qui se délecte.

— Odieux ! murmura Louise.

— Grâce à cette coquetterie, car voilà la véritable coquetterie, poursuivit mademoiselle de Tonnay-Charente, l'amant, bouffi d'orgueil il y a une heure, maigrit en une minute de toute l'enflure de son amour-propre. Il prenait déjà des airs vainqueurs, il recule ; il allait nous protéger, il se prosterne de nouveau. Il en résulte qu'au lieu d'avoir un mari jaloux, incommode, habitué, nous avons un amant toujours trem-

blant, toujours convoiteux, toujours soumis, par cette seule raison qu'il trouve, lui, une maîtresse toujours nouvelle. Voilà, et soyez-en persuadées, Mesdemoiselles, ce que vaut la coquetterie. C'est avec cela qu'on est reine entre les femmes, quand on n'a pas reçu de Dieu la faculté si précieuse de tenir en bride son cœur et son esprit.

— Oh! que vous êtes habile! dit Montalais, et que vous comprenez bien le devoir des femmes!

— Je m'arrange un bonheur particulier, dit Athénais avec modestie; je me défends, comme tous les amoureux faibles, contre l'oppression des plus forts.

— La Vallière ne dit pas un mot.

— Est-ce qu'elle ne nous approuve point?

— Moi, je ne comprends seulement pas, dit Louise. Vous parlez comme des êtres qui ne seraient point appelés à vivre sur cette terre.

— Elle est jolie, votre terre! dit Montalais.

— Une terre, reprit Athénaïs, où l'homme encense la femme pour la faire tomber étourdie, où il l'insulte quand elle est tombée!

— Qui vous parle de tomber? dit Louise.

— Ah! voilà une théorie nouvelle, ma chère; indiquez-moi, s'il vous plaît, votre moyen pour ne pas être vaincue, si vous vous laissez entraîner par l'amour?

— Oh! s'écria la jeune fille en levant au ciel noir ses beaux yeux humides, oh! si vous saviez ce que c'est qu'un cœur, je vous expliquerais et je vous convaincrais; un cœur aimant est plus fort que toute votre coquetterie et plus que toute votre fierté. Jamais une femme n'est aimée, je le crois, et Dieu m'entend; jamais un homme n'aime avec idolâtrie que s'il se sent aimé. Laissez aux vieillards de la comédie de se croire adorés par des coquettes. Le jeune homme s'y connaît, lui, il ne s'abuse point; s'il a pour la coquette un désir, une effervescence, une rage, vous voyez que je vous fais le champ libre et vaste; en un mot, la coquette peut le rendre fou, jamais elle ne le rendra amoureux. L'amour, voyez-vous, tel que je le conçois, c'est un sacrifice incessant, absolu, entier; mais ce n'est pas le sacrifice d'une seule des deux parties unies. C'est l'abnégation complète de deux âmes qui veulent se fondre en une seule. Si j'aime jamais, je supplierai mon amant de me laisser libre

et pure; je lui dirai, ce qu'il comprendra, que mon âme est déchirée par le refus que je fais; et lui! lui qui m'aimera, sentant la douloureuse grandeur de mon sacrifice; à son tour il se dévouera comme moi, il me respectera, il ne cherchera point à me faire tomber pour m'insulter quand je serai tombée, ainsi que vous le disiez tout à l'heure en blasphémant contre l'amour que je comprends. Voilà, moi, comment j'aime. Maintenant, venez me dire que mon amant me méprisera; je l'en défie, à moins qu'il ne soit le plus vil des hommes, et mon cœur m'est garant que je ne choisirai pas ces gens-là. Mon regard lui payera ses sacrifices ou lui imposera des vertus qu'il n'eût jamais cru avoir.

— Mais, Louise, s'écria Montalais, vous nous dites cela et vous ne le pratiquez point!

— Que voulez-vous dire?

— Vous êtes adorée de Raoul de Bragelonne, aimée à deux genoux. Le pauvre garçon est victime de votre vertu, comme il le serait, plus qu'il ne le serait même de ma coquetterie ou de la fierté d'Athénaïs.

— Ceci est tout simplement une subdivision de la coquetterie, dit Athénaïs, et Mademoiselle, à ce que je vois, la pratique sans s'en douter.

— Oh! fit La Vallière.

— Oui, cela s'appelle l'instinct: parfaite sensibilité, exquise recherche de sentiments, montre perpétuelle d'élans passionnés qui n'aboutissent jamais. Oh! c'est fort habile aussi et très-efficace. J'eusse même, maintenant que j'y réfléchis, préféré cette tactique à ma fierté pour combattre les hommes, parce qu'elle offre l'avantage de faire croire parfois à la conviction; mais, dès à présent, sans passer condamnation tout à fait pour moi-même, je la déclare supérieure à la simple coquetterie de Montalais.

Les deux jeunes filles se mirent à rire.

La Vallière seule garda le silence et secoua la tête.

Puis, après un instant :

— Si vous me disiez le quart de ce que vous venez de me dire devant un homme, fit-elle, ou même que je fusse persuadée que vous le pensez, je mourrais de honte et de douleur sur cette place.

— Eh bien, mourez, tendre petite, répondit mademoiselle de Tonnay-Charente: car, s'il n'y a pas d'hommes ici,

il y a au moins deux femmes, vos amies, qui vous déclarent atteinte et convaincue d'être une coquette d'instinct, une coquette naïve; c'est-à-dire la plus dangereuse espèce de coquette qui existe au monde.

— Oh! Mesdemoiselles! répondit La Vallière rougissante et près de pleurer.

Les deux compagnes éclatèrent de rire sur de nouveaux frais.

— Eh bien, je demanderai des renseignements à Bragelonne.

— A Bragelonne? fit Athénaïs.

— Eh! oui, à ce grand garçon courageux comme César, fin et spirituel comme M. Fouquet, à ce pauvre garçon qui depuis douze ans te connaît, t'aime, et qui cependant, s'il faut t'en croire, n'a jamais baisé le bout de tes doigts.

— Expliquez-nous cette cruauté, vous la femme de cœur, dit Athénaïs à La Vallière.

— Je l'expliquerai par un seul mot : la vertu. Nierez-vous la vertu, par hasard?

— Voyons, Louise, ne mens pas, dit Aure en lui prenant la main.

— Mais que voulez-vous donc que je vous dise? s'écria La Vallière.

— Ce que vous voudrez. Mais vous aurez beau dire, je persiste dans mon opinion sur vous. Coquette d'instinct, coquette naïve, c'est-à-dire, je l'ai dit et je le redis, la plus dangereuse de toutes les coquettes.

— Oh! non, non, par grâce! ne croyez pas cela.

— Comment! douze ans de rigueur absolue!

— Oh! il y a douze ans, j'en avais cinq. L'abandon d'un enfant ne peut pas être compté à la jeune fille.

— Eh bien, vous avez dix-sept ans; trois ans au lieu de douze. Depuis trois ans, vous avez été constamment et entièrement cruelle. Vous avez contre vous les muets ombrages de Blois, les rendez-vous où l'on compte les étoiles, les séances nocturnes sous les platanes, ses vingt ans parlant à vos quatorze ans, le feu de ses yeux vous parlant à vous-même.

— Soit, soit; mais il en est ainsi!

— Allons donc, impossible!

— Mais, mon Dieu, pourquoi donc impossible?

— Dis-nous des choses croyables, ma chère, et nous te croirons.

— Mais enfin, supposez une chose.

— Laquelle ? Voyons.

— Achevez, ou nous supposerons bien plus que vous ne voudrez.

— Supposons, alors ; supposons que je croyais aimer, et que je n'aime pas.

— Comment, tu n'aimes pas ?

— Que voulez-vous ! si j'ai été autrement que ne sont les autres quand elles aiment, c'est que je n'aime pas ; c'est que mon heure n'est pas encore venue.

— Louise ! Louise ! dit Montalais, prends garde, je vais te retourner ton mot de tout à l'heure. Raoul n'est pas là, ne l'accable pas en son absence ; sois charitable, et si, en y regardant de bien près, tu penses ne pas l'aimer, dis-le-lui à lui-même. Pauvre garçon !

Et elle se mit à rire.

— Mademoiselle plaignait tout à l'heure M. de Guiche, dit Athénaïs ; ne pourrait-on pas trouver l'explication de cette indifférence pour l'un dans cette compassion pour l'autre.

— Accablez-moi, Mesdemoiselles, fit tristement La Vallière, accablez-moi, puisque vous ne me comprenez pas.

— Oh ! oh ! répondit Montalais, de l'humeur, du chagrin, des larmes ; nous rions, Louise, et ne sommes pas, je t'assure, tout à fait les monstres que tu crois ; regarde Athénaïs la fière, comme on l'appelle, elle n'aime pas M. de Montespan, c'est vrai, mais elle serait au désespoir que M. de Montespan ne l'aimât pas... Regarde-moi, je ris de M. Malicorne, mais ce pauvre Malicorne dont je ris sait bien quand il veut faire aller ma main sur ses lèvres. Et puis la plus âgée de nous n'a pas vingt ans... quel avenir !

— Folles ! folles que vous êtes ! murmura Louise.

— C'est vrai, fit Montalais, et toi seule as dit des paroles de sagesse.

— Certes !

— Accordé, répondit Athénaïs. Ainsi, décidément, vous n'aimez pas ce pauvre M. de Bragelonne ?

— Peut-être ! dit Montalais ; elle n'en est pas encore bien sûre. Mais, en tout cas, écoute, Athénaïs : si M. de Bragelonne devient libre, je te donne un conseil d'amie.

— Lequel?

— C'est de bien le regarder avant de te décider pour M. de Montespan.

— Oh! si vous le prenez par là, ma chère, M. de Bragelonne n'est pas le seul que l'on puisse trouver du plaisir à regarder. Et, par exemple, M. de Guiche a bien son prix.

— Il n'a pas brillé ce soir, dit Montalais, et je sais de bonne part que Madame l'a trouvé odieux.

— Mais M. de Saint-Aignan, il a brillé, lui, et, j'en suis certaine, plus d'une de celles qui l'ont vu danser ne l'oublieront pas de sitôt. N'est-ce pas, La Vallière?

— Pourquoi m'adressez-vous cette question, à moi? Je ne l'ai pas vu, je ne le connais pas.

— Vous n'avez pas vu M. de Saint-Aignan? vous ne le connaissez pas?

— Non.

— Voyons, voyons, n'affectez pas cette vertu plus farouche que nos fiertés; vous avez des yeux, n'est-ce pas?

— Excellents.

— Alors vous avez vu tous nos danseurs ce soir?

— Oui, à peu près.

— Voilà un à peu près bien impertinent pour eux.

— Je vous le donne pour ce qu'il est.

— Eh bien, voyons, parmi tous ces gentilshommes que vous avez à peu près vus, lequel préférez-vous?

— Oui, dit Montalais, oui, de M. de Saint-Aignan, de M. de Guiche, de M...

— Je ne préfère personne, Mesdemoiselles, je les trouve également bien.

— Alors dans toute cette brillante assemblée, au milieu de cette cour, la première du monde, personne ne vous a plu?

— Je ne dis pas cela.

— Parlez donc, alors. Voyons, faites-nous part de votre idéal.

— Ce n'est pas un idéal.

— Alors, cela existe?

— En vérité, Mesdemoiselles, s'écria La Vallière poussée à bout, je n'y comprends rien. Quoi! comme moi vous avez un cœur, comme moi vous avez des yeux, et vous parlez de M. de Guiche, de M. de Saint-Aignan, de M... qui sais-je? quand le roi était là.

Ces mots, jetés avec précipitation par une voix troublée, ardente, firent à l'instant même éclater aux deux côtés de la jeune fille une exclamation dont elle eut peur.

— Le roi ! s'écrièrent à la fois Montalais et Athénaïs.

La Vallière laissa tomber sa tête dans ses deux mains.

— Oh ! oui, le roi ! le roi ! murmura-t-elle ; avez-vous donc jamais vu quelque chose de pareil au roi ?

— Vous aviez raison de dire tout à l'heure que vous aviez des yeux excellents, Mademoiselle ; car vous voyez loin, trop loin. Hélas ! le roi n'est pas de ceux sur lesquels nos pauvres yeux, à nous, ont le droit de se fixer.

— Oh ! c'est vrai, c'est vrai ! s'écria La Vallière ; il n'est pas donné à tous les yeux de regarder en face le soleil ; mais je le regarderai, moi, dussé-je en être aveuglée.

En ce moment, et comme s'il eût été causé par les paroles qui venaient de s'échapper de la bouche de La Vallière, un bruit de feuilles et de froissements soyeux retentit derrière le buisson voisin.

Les jeunes filles se levèrent effrayées. Elles virent distinctement remuer les feuilles, mais sans voir l'objet qui les faisait remuer.

— Oh ! un loup ou un sanglier ! s'écria Montalais. Fuyons, Mesdemoiselles, fuyons !

Et les trois jeunes filles se levèrent en proie à une terreur indicible, et s'enfuirent par la première allée qui s'offrit à elles, et ne s'arrêtèrent qu'à la lisière du bois.

Là, hors d'haleine, appuyées les unes aux autres, sentant mutuellement palpiter leurs cœurs, elles essayèrent de se remettre, mais elles n'y réussirent qu'au bout de quelques instants. Enfin, apercevant des lumières du côté du château, elles se décidèrent à marcher vers les lumières.

La Vallière était épuisée de fatigue.

Aure et Athénaïs la soutenaient.

— Oh ! nous l'avons échappé belle, dit Montalais.

— Mesdemoiselles ! Mesdemoiselles ! dit La Vallière, j'ai bien peur que ce ne soit pis qu'un loup. Quant à moi, je le dis comme je le pense, j'aimerais mieux avoir couru le risque d'être dévorée toute vive par un animal féroce, que d'avoir été écoutée et entendue. Oh ! folle ! folle que je suis ! Comment ai-je pu penser, comment ai-je pu dire de pareilles choses !

Et là-dessus son front plia comme la tête d'un roseau; elle sentit ses jambes fléchir, et, toutes ses forces l'abandonnant, elle glissa, presque inanimée, des bras de ses compagnes sur l'herbe de l'allée.

XXIII

L'INQUIÉTUDE DU ROI.

Laissons la pauvre La Vallière à moitié évanouie entre ses deux compagnes, et revenons aux environs du chêne royal.

Les trois jeunes filles n'avaient pas fait vingt pas en fuyant, que le bruit qui les avait si fort épouvantées redoubla dans le feuillage.

La forme, se dessinant plus distincte en écartant les branches du massif, apparut sur la lisière du bois, et, voyant la place vide, partit d'un éclat de rire.

Il est inutile de dire que cette forme était celle d'un jeune et beau gentilhomme, lequel incontinent fit signe à un autre qui parut à son tour.

— Eh bien, sire, dit la seconde forme en s'avançant avec timidité, est-ce que Votre Majesté aurait fait fuir nos jeunes amoureuses?

— Eh! mon Dieu, oui, dit le roi; tu peux te montrer en toute liberté, Saint-Aignan.

— Mais, sire, prenez garde, vous serez reconnu.

— Puisque je te dis qu'elles ont fui.

— Voilà une rencontre heureuse, sire, et, si j'osais donner un conseil à Votre Majesté, nous devrions les poursuivre.

— Elles sont loin.

— Bah! elles se laisseraient facilement rejoindre, surtout si elles savent quels sont ceux qui les poursuivent.

— Comment cela, monsieur le fat?

— Dame! il y a en une qui me trouve de son goût, et l'autre qui vous a comparé au soleil.

— Raison de plus pour que nous demeurions cachés, Saint-Aignan. Le soleil ne se montre pas la nuit.

— Par ma foi! sire, Votre Majesté n'est pas curieuse. A sa place, moi, je voudrais connaître quelles sont les deux nymphes, les deux dryades, les deux hamadryades qui ont si bonne opinion de nous.

— Oh! je les reconnaîtrai bien sans courir après elles, je t'en réponds.

— Et comment cela?

— Parbleu! à la voix. Elles sont de la cour; et celle qui parlait de moi avait une voix charmante.

— Ah! voilà Votre Majesté qui se laisse influencer par la flatterie.

— On ne dira pas que c'est le moyen que tu emploies, toi.

— Oh! pardon, sire, je suis un niais.

— Voyons, viens, et cherchons où je t'ai dit.

— Et cette passion dont vous m'aviez fait confidence, sire, est-elle donc déjà oubliée?

— Oh! par exemple, non. Comment veux-tu qu'on oublie des yeux comme ceux de mademoiselle de La Vallière.

— Oh! l'autre a une si charmante voix!

— Laquelle?

— Celle qui aime le soleil.

— Monsieur de Saint-Aignan!

— Pardon, sire.

— D'ailleurs, je ne suis pas fâché que tu croies que j'aime autant les douces voix que les beaux yeux. Je te connais, tu es un affreux bavard, et demain je payerai la confiance que j'ai eue en toi.

— Comment cela?

— Je dis que demain tout le monde saura que j'ai des idées sur cette petite La Vallière; mais, prends garde, Saint-Aignan, je n'ai confié mon secret qu'à toi, et, si une seule personne m'en parle, je saurai qui a trahi mon secret.

— Oh! quelle chaleur, sire!

— Non, mais, tu comprends, je ne veux pas compromettre cette pauvre fille.

— Sire, ne craignez rien.

— Tu me promets?

— Sire, je vous engage ma parole.

— Bon! pensa le roi riant en lui-même, tout le monde saura demain que j'ai couru cette nuit après La Vallière.

Puis, essayant de s'orienter :

— Ah çà! mais nous sommes perdus, dit-il.

— Oh! pas bien dangereusement.

— Où va-t-on par cette porte?

— Au Rond-Point, sire.

— Où nous nous rendions quand nous avons entendu des voix de femmes?

— Oui, sire, et cette fin de conversation où j'ai eu l'honneur d'entendre prononcer mon nom à côté du nom de Votre Majesté.

— Tu reviens bien souvent là-dessus, Saint-Aignan.

— Que Votre Majesté me pardonne, mais je suis enchanté de savoir qu'il y a une femme occupée de moi, sans que je le sache et sans que j'aie rien fait pour cela. Votre Majesté ne comprend pas cette satisfaction, elle dont le rang et le mérite attirent l'attention et forcent l'amour.

— Eh bien, non, Saint-Aignan, tu me croiras si tu veux, dit le roi s'appuyant familièrement sur le bras de Saint-Aignan, et prenant le chemin qu'il croyait devoir le conduire du côté du château, mais cette naïve confidence, cette préférence toute désintéressée d'une femme qui peut-être n'attirera jamais mes yeux... en un mot, le mystère de cette aventure me pique, et, en vérité, si je n'étais pas si occupé de La Vallière...

— Oh! que cela n'arrête point Votre Majesté, elle a du temps devant elle.

— Comment cela?

— On dit La Vallière fort rigoureuse.

— Tu me piques, Saint-Aignan, il me tarde de la retrouver. Allons, allons.

Le roi mentait, rien au contraire ne lui tardait moins; mais il avait un rôle à jouer.

Et il se mit à marcher vivement. Saint-Aignan le suivit en conservant une légère distance.

Tout à coup, le roi s'arrêtant, le courtisan imita son exemple.

— Saint-Aignan, dit-il, n'entends-tu pas des soupirs?

— Moi?

— Oui, écoute.

— En effet, et même des cris ce me semble.

— C'est de ce côté, dit le roi en indiquant une direction.

— On dirait des larmes, des sanglots de femme, fit M. de Saint-Aignan.

— Courons!

Et le roi et le favori, prenant un petit chemin de traverse, coururent dans l'herbe.

A mesure qu'ils avançaient, les cris devenaient plus distincts.

— Au secours! au secours! disaient deux voix.

Les deux jeunes gens redoublèrent de vitesse.

Au fur et à mesure qu'ils approchaient, les soupirs devenaient des cris.

— Au secours! au secours! répétait-on.

Et ces cris doublaient la rapidité de la course du roi et de son compagnon.

Tout à coup, au revers d'un fossé, sous des saules aux branches échevelées, ils aperçurent une femme à genoux tenant une autre femme évanouie.

A quelques pas de là, une troisième appelait au secours au milieu du chemin.

En apercevant les deux gentilshommes dont elle ignorait la qualité, les cris de la femme qui appelait du secours redoublèrent.

Le roi devança son compagnon, franchit le fossé, et se trouva auprès du groupe au moment où, par l'extrémité de l'allée qui donnait du côté du château, s'avançaient une douzaine de personnes attirées par les mêmes cris qui avaient attiré le roi et M. de Saint-Aignan.

— Qu'y a-t-il donc, Mesdemoiselles? demanda Louis.

— Le roi! s'écria mademoiselle de Montalais en abandonnant dans son étonnement la tête de La Vallière, qui tomba entièrement couchée sur le gazon.

— Oui, le roi. Mais ce n'est pas une raison pour abandonner votre compagne. Qui est-elle?

— C'est mademoiselle de La Vallière, sire.

— Mademoiselle de La Vallière!

— Qui vient de s'évanouir...

— Ah! mon Dieu, dit le roi, pauvre enfant! Et vite, vite, un chirurgien!

Mais, avec quelque empressement que le roi eût prononcé ces paroles, il n'avait pas si bien veillé sur lui-même qu'elles ne dussent paraître, ainsi que le geste qui les accompagnait, un peu froides à M. de Saint-Aignan, qui avait reçu la confidence de ce grand amour dont le roi était atteint.

— Saint-Aignan, continua le roi, veillez sur mademoiselle de La Vallière, je vous prie. Appelez un chirurgien. Moi, je cours prévenir Madame de l'accident qui vient d'arriver à sa demoiselle d'honneur.

En effet, tandis que M. de Saint-Aignan s'occupait de faire transporter mademoiselle de La Vallière au château, le roi s'élançait en avant, heureux de trouver cette occasion de se rapprocher de Madame et d'avoir à lui parler sous un prétexte spécieux.

Heureusement, un carrosse passait; on fit arrêter le cocher, et les personnes qui le montaient, ayant appris l'accident, s'empressèrent de céder la place à mademoiselle de La Vallière.

Le courant d'air provoqué par la rapidité de la course rappela promptement la malade à l'existence.

Arrivée au château, elle put, quoique très-faible, descendre du carrosse, et gagner, avec l'aide d'Athénaïs et de Montalais, l'intérieur des appartements.

On la fit asseoir dans une chambre attenante aux salons du rez-de-chaussée.

Ensuite, comme cet accident n'avait pas produit beaucoup d'effet sur les promeneurs, la promenade fut reprise.

Pendant ce temps, le roi avait retrouvé Madame sous un quinconce; il s'était assis près d'elle, et son pied cherchait doucement celui de la princesse sous la chaise de celle-ci.

— Prenez garde, sire, lui dit Henriette tout bas, vous ne paraissez pas un homme indifférent.

— Hélas! répondit Louis XIV sur le même diapason, j'ai bien peur que nous n'ayons fait une convention au-dessus de nos forces.

Puis, tout haut :

— Savez-vous l'accident? dit-il.

— Quel accident?

— Oh! mon Dieu! en vous voyant, j'oubliais que j'étais venu tout exprès pour vous le raconter. J'en suis pourtant affecté douloureusement; une de vos demoiselles d'honneur, la pauvre La Vallière, vient de perdre connaissance.

— Ah! pauvre enfant, dit tranquillement la princesse; et à quel propos?

Puis, tout bas :

— Mais vous n'y pensez pas, sire, vous prétendez faire

croire à une passion pour cette fille, et vous demeurez ici quand elle se meurt là-bas.

— Ah! Madame, Madame, dit en soupirant le roi, que vous êtes bien mieux que moi dans votre rôle, et comme vous pensez à tout!

Et il se leva.

— Madame, dit-il assez haut pour que tout le monde l'entendît, permettez que je vous quitte; mon inquiétude est grande, et je veux m'assurer par moi-même si les soins ont été donnés convenablement.

Et le roi partit pour se rendre de nouveau près de La Vallière, tandis que tous les assistants commentaient ce mot du roi: « Mon inquiétude est grande. »

XXIV

LE SECRET DU ROI.

En chemin, Louis rencontra le comte de Saint-Aignan.

— Eh bien, Saint-Aignan, demanda-t-il avec affectation, comment se trouve la malade?

— Mais, sire, balbutia Saint-Aignan, j'avoue à ma honte que je l'ignore.

— Comment, vous l'ignorez? fit le roi feignant de prendre au sérieux ce manque d'égards pour l'objet de sa prédilection.

— Sire, pardonnez-moi, mais je venais de rencontrer une de nos trois causeuses, et j'avoue que cela m'a distrait.

— Ah! vous avez trouvé? dit vivement le roi.

— Celle qui daignait parler si avantageusement de moi, et, ayant trouvé la mienne, je cherchais la vôtre, sire, lorsque j'ai eu le bonheur de rencontrer Votre Majesté.

— C'est bien; mais, avant tout, mademoiselle de La Vallière, dit le roi fidèle à son rôle.

— Oh! que voilà une belle intéressante, dit Saint-Aignan, et comme son évanouissement était de luxe, puisque Votre Majesté s'occupait d'elle avant cela.

— Et le nom de votre belle, à vous, Saint-Aignan, est-ce un secret?

— Sire, ce devrait être un secret, et un très-grand même; mais pour vous, Votre Majesté sait bien qu'il n'existe pas de secrets.

— Son nom alors?

— C'est mademoiselle de Tonnay-Charente.

— Elle est belle?

— Par-dessus tout, oui, sire, et j'ai reconnu la voix qui disait si tendrement mon nom. Alors je l'ai abordée, questionnée autant que j'ai pu le faire au milieu de la foule, et elle m'a dit, sans se douter de rien, que tout à l'heure elle était au grand chêne avec deux amies, lorsque l'apparition d'un loup ou d'un voleur les avait épouvantées et mises en fuite.

— Mais, demanda vivement le roi, le nom de ces deux amies?

— Sire, dit Saint-Aignan, que Votre Majesté me fasse mettre à la Bastille.

— Pourquoi cela?

— Parce que je suis un égoïste et un sot. Ma surprise était si grande d'une pareille conquête et d'une si heureuse découverte, que j'en suis resté là. D'ailleurs, je n'ai pas cru que, préoccupée comme elle l'était de mademoiselle de La Vallière, Votre Majesté attachât une très-grande importance à ce qu'elle avait entendu; puis mademoiselle de Tonnay-Charente m'a quitté précipitamment pour retourner près de mademoiselle de La Vallière.

— Allons, espérons que j'aurai une chance égale à la tienne. Viens, Saint-Aignan.

— Mon roi a de l'ambition, à ce que je vois, et il ne veut permettre à aucune conquête de lui échapper. Eh bien, je lui promets que je vais chercher consciencieusement, et, d'ailleurs, par l'une des trois Grâces, on saura le nom des autres, et, par le nom, le secret.

— Oh! moi aussi, dit le roi; je n'ai besoin que d'entendre sa voix pour la reconnaître. Allons, brisons là-dessus et conduis-moi près de cette pauvre La Vallière.

— Eh! mais, pensa Saint-Aignan, voilà en vérité une passion qui se dessine, et pour cette petite fille, c'est extraordinaire; je ne l'eusse jamais cru.

Et comme, en pensant cela, il avait montré au roi la salle dans laquelle on avait conduit La Vallière, le roi était entré.

Saint-Aignan le suivit.

Dans une salle basse, auprès d'une grande fenêtre donnant sur les parterres, La Vallière, placée dans un vaste fauteuil, aspirait à longs traits l'air embaumé de la nuit.

De sa poitrine desserrée, les dentelles tombaient froissées parmi les boucles de ses beaux cheveux blonds épars sur ses épaules.

L'œil languissant, chargé de feux mal éteints, noyé dans de grosses larmes, elle ne vivait plus que comme ces belles visions de nos rêves qui passent toutes pâles et toutes poétiques devant les yeux fermés du dormeur, entr'ouvrant leurs ailes sans les mouvoir, leurs lèvres sans faire entendre un son.

Cette pâleur nacrée de La Vallière avait un charme que rien ne saurait rendre; la souffrance de l'esprit et du corps avait fait à cette douce physionomie une harmonie de noble douleur; l'inertie absolue de ses bras et de son buste la rendait plus semblable à une trépassée qu'à un être vivant; elle semblait n'entendre ni les chuchotements de ses compagnes, ni le bruit lointain qui montait des environs. Elle s'entretenait avec elle-même, et ses belles mains longues et fines tressaillaient de temps en temps comme au contact d'invisibles pressions. Le roi entra sans qu'elle s'aperçût de son arrivée, tant elle était absorbée dans sa rêverie.

Il vit de loin cette figure adorable sur laquelle la lune ardente versait la pure lumière de sa lampe d'argent.

— Mon Dieu! s'écria-t-il avec un involontaire effroi, elle est morte!

— Non, non, sire, dit tout bas Montalais, elle va mieux, au contraire. N'est-ce pas, Louise, que tu vas mieux?

La Vallière ne répondit point.

— Louise, continua Montalais, c'est le roi qui daigne s'inquiéter de ta santé.

— Le roi! s'écria Louise en se redressant soudain, comme si une source de flamme eût remonté des extrémités à son cœur; le roi s'inquiète de ma santé?

— Oui, dit Montalais.

— Le roi est donc ici? dit La Vallière sans oser regarder autour d'elle.

— Cette voix! cette voix! dit vivement Louis à l'oreille de Saint-Aignan.

— Eh! mais, répliqua Saint-Aignan, Votre Majesté a raison, c'est l'amoureuse du soleil.

— Chut! dit le roi.

Puis, s'approchant de La Vallière :

— Vous êtes indisposée, Mademoiselle? Tout à l'heure, dans le parc, je vous ai même vue évanouie. Comment cela vous a-t-il pris?

— Sire, balbutia la pauvre enfant tremblante et sans couleur, en vérité, je ne saurais le dire.

— Vous avez trop marché, dit le roi, et peut-être la fatigue...

— Non, sire, répliqua vivement Montalais répondant pour son amie, ce ne peut être la fatigue, car nous avons passé une partie de la soirée assises sous le chêne royal.

— Sous le chêne royal? reprit le roi en tressaillant. Je ne m'étais pas trompé, et c'est bien cela.

Et il adressa au comte un coup d'œil d'intelligence.

— Ah! oui, dit Saint-Aignan, sous le chêne royal, avec mademoiselle de Tonnay-Charente.

— Comment savez-vous cela? demanda Montalais.

— Mais je le sais d'une façon bien simple; mademoiselle de Tonnay-Charente me l'a dit.

— Alors elle a dû vous apprendre aussi la cause de l'évanouissement de La Vallière?

— Dame! elle m'a parlé d'un loup ou d'un voleur, je ne sais plus trop.

La Vallière écoutait les yeux fixes, la poitrine haletante, comme si elle eût pressenti une partie de la vérité, grâce à un redoublement d'intelligence. Louis prit cette attitude et cette agitation pour la suite d'un effroi mal éteint.

— Ne craignez rien, Mademoiselle, dit-il avec un commencement d'émotion qu'il ne pouvait cacher; ce loup qui vous a fait si grand'peur était tout simplement un loup à deux pieds.

— C'était un homme! c'était un homme! s'écria Louise; il y avait là un homme aux écoutes?

— Eh bien, Mademoiselle, quel grand mal voyez-vous donc à avoir été écoutée? Auriez-vous dit, selon vous, des choses qui ne pouvaient être entendues?

La Vallière frappa ses deux mains l'une contre l'autre et les porta vivement à son front dont elle essaya de cacher ainsi la rougeur.

— Oh! demanda-t-elle, au nom du ciel, qui donc était caché? qui donc a entendu?

Le roi s'avança pour prendre une de ses mains.

— C'était moi, Mademoiselle, dit-il en s'inclinant avec un doux respect; vous ferais-je peur, par hasard?

La Vallière poussa un grand cri; pour la seconde fois, ses forces l'abandonnèrent, et froide, gémissante, désespérée, elle retomba tout d'une pièce dans son fauteuil.

Le roi eut le temps d'étendre le bras, de sorte qu'elle se trouva à moitié soutenue par lui.

A deux pas du roi et de La Vallière, mesdemoiselles de Tonnay-Charente et de Montalais, immobiles et comme pétrifiées au souvenir de leur conversation avec La Vallière, ne songeaient même pas à lui porter secours, retenues qu'elles étaient par la présence du roi, qui, un genou en terre, tenait La Vallière à bras-le-corps.

— Vous avez entendu, sire? murmura Athénaïs.

Mais le roi ne répondit pas; il avait les yeux fixés sur les yeux à moitié fermés de La Vallière; il tenait sa main pendante dans sa main.

— Parbleu! répliqua Saint-Aignan, qui espérait de son côté l'évanouissement de mademoiselle de Tonnay-Charente, et qui s'avançait les bras ouverts, nous n'en avons même pas perdu un mot.

Mais la fière Athénaïs n'était pas femme à s'évanouir ainsi; elle lança un regard terrible à Saint-Aignan et s'enfuit.

Montalais, plus courageuse, s'avança vivement vers Louise, et la reçut des mains du roi, qui déjà perdait la tête en se sentant le visage inondé des cheveux parfumés de la mourante.

— A la bonne heure, dit Saint-Aignan, voilà une aventure, et, si je ne suis pas le premier à la raconter, j'aurai du malheur.

Le roi s'approcha de lui, la voix tremblante, la main furieuse.

— Comte, dit-il, pas un mot.

Le pauvre roi oubliait qu'une heure auparavant il faisait au même homme la même recommandation, avec le désir tout opposé, c'est-à-dire que cet homme fût indiscret.

Aussi cette recommandation fut-elle aussi superflue que la première.

Une demi-heure après, tout Fontainebleau savait que Mademoiselle de La Vallière avait eu sous le chêne royal une conversation avec Montalais et Tonnay-Charente, et que dans cette conversation elle avait avoué son amour pour le roi.

On savait aussi que le roi, après avoir manifesté toute l'inquiétude que lui inspirait l'état de mademoiselle de La Vallière, avait pâli et tremblé en recevant dans ses bras la belle évanouie ; de sorte qu'il fut bien arrêté, chez tous les courtisans, que le plus grand événement de l'époque venait de se révéler; que Sa Majesté aimait mademoiselle de La Vallière, et que, par conséquent, Monsieur pouvait dormir parfaitement tranquille.

C'est, au reste, ce que la reine mère, aussi surprise que les autres de ce brusque revirement, se hâta de déclarer à la jeune reine et à Philippe d'Orléans.

Seulement, elle opéra d'une façon différente en s'attaquant à ces deux intérêts. A sa bru :

— Voyez, Thérèse, dit-elle, si vous n'aviez pas grandement tort d'accuser le roi : voilà qu'on lui donne aujourd'hui une nouvelle maîtresse ; pourquoi celle d'aujourd'hui serait-elle plus vraie que celle d'hier, et celle d'hier que celle d'aujourd'hui ?

Et à Monsieur, en lui racontant l'aventure du chêne royal :

— Êtes-vous absurde dans vos jalousies, mon cher Philippe ? Il est avéré que le roi perd la tête pour cette petite La Vallière. N'allez pas en parler à votre femme : la reine le saurait tout de suite.

Cette dernière confidence eut son ricochet immédiat.

Monsieur, rasséréné, triomphant, vint retrouver sa femme, et, comme il n'était pas encore minuit et que la fête devait durer jusqu'à deux heures du matin, il lui offrit la main pour la promenade.

Mais, au bout de quelques pas, la première chose qu'il fit fut de désobéir à sa mère.

— N'allez pas dire à la reine au moins tout ce que l'on raconte du roi, fit-il mystérieusement.

— Et que raconte-t-on? demanda Madame.

— Que mon frère s'était épris tout à coup d'une passion étrange.

— Pour qui?

— Pour cette petite La Vallière.

Il faisait nuit, Madame put sourire à son aise.

— Ah! dit-elle, et depuis quand cela le tient-il?

— Depuis quelques jours, à ce qu'il paraît. Mais ce n'était que fumée, et c'est seulement ce soir que la flamme s'est révélée.

— Le roi a bon goût, dit Madame, et à mon avis la petite est charmante.

— Vous m'avez bien l'air de vous moquer, ma toute chère.

— Moi! et comment cela?

— En tout cas, cette passion fera toujours le bonheur de quelqu'un, ne fût-ce que celui de La Vallière.

— Mais, reprit la princesse, en vérité, vous parlez, Monsieur, comme si vous aviez lu au fond de l'âme de ma fille d'honneur. Qui vous dit qu'elle consent à répondre à la passion du roi?

— Et qui vous dit, à vous, qu'elle n'y répondra pas?

— Elle aime le vicomte de Bragelonne.

— Ah! vous croyez?

— Elle est même sa fiancée.

— Elle l'était.

— Comment cela?

— Mais, quand on est venu demander au roi la permission de conclure le mariage, il a refusé cette permission.

— Refusé?

— Oui, quoique ce fût au comte de La Fère lui-même, que le roi honore, vous le savez, d'une grande estime pour le rôle qu'il a joué dans la restauration de votre frère et dans quelques autres événements encore arrivés depuis longtemps.

— Eh bien, les pauvres amoureux attendront qu'il plaise au roi de changer d'avis; ils sont jeunes, ils ont le temps.

— Ah! ma mie, dit Philippe en riant à son tour, je vois que vous ne savez pas le plus beau de l'affaire.

— Non.

— Ce qui a le plus profondément touché le roi.

— Le roi a été profondément touché ?

— Au cœur.

— Mais de quoi ? Dites vite, voyons !

— D'une aventure on ne peut plus romanesque.

— Vous savez combien j'aime ces aventures-là, et vous me faites attendre, dit la princesse avec impatience.

— Eh bien, voici...

Et Monsieur fit une pause.

— J'écoute.

— Sous le chêne royal... Vous savez où est le chêne royal ?

— Peu importe ; sous le chêne royal, dites-vous ?

— Eh bien, mademoiselle de La Vallière, se croyant seule avec deux amies, leur a fait confidence de sa passion pour le roi.

— Ah ! fit Madame avec un commencement d'inquiétude, de sa passion pour le roi ?

— Oui.

— Et quand cela ?

— Il y a une heure.

Madame tressaillit.

— Et cette passion, personne ne la connaissait ?

— Personne.

— Pas même Sa Majesté ?

— Pas même Sa Majesté. La petite personne gardait son secret entre cuir et chair, quand tout à coup son secret a été plus fort qu'elle et lui a échappé.

— Et de qui la tenez-vous, cette absurdité ?

— Mais comme tout le monde.

— De qui la tient tout le monde, alors ?

— De La Vallière elle-même, qui avouait cet amour à Montalais et à Tonnay-Charente, ses compagnes.

Madame s'arrêta, et, par un brusque mouvement, lâcha la main de son mari.

— Il y a une heure qu'elle faisait cet aveu ? demanda Madame.

— A peu près.

— Et le roi en a-t-il connaissance ?

— Mais voilà où est justement le romanesque de la chose, c'est que le roi était avec Saint-Aignan derrière le chêne royal, et qu'il a entendu toute cette intéressante conversation sans en perdre un seul mot.

Madame se sentit frappée d'un coup au cœur.

— Mais j'ai vu le roi depuis, dit-elle étourdiment, et il ne m'a pas dit un mot de tout cela.

— Parbleu ! dit Monsieur, naïf comme un mari qui triomphe, il n'avait garde de vous en parler lui-même, puisqu'il recommandait à tout le monde de ne pas vous en parler.

— Plaît-il? s'écria Madame irritée.

— Je dis qu'on voulait vous escamoter la chose.

— Et pourquoi donc se cacherait-on de moi ?

— Dans la crainte que votre amitié ne vous entraîne à révéler quelque chose à la jeune reine, voilà tout.

Madame baissa la tête; elle était blessée mortellement.

Alors elle n'eut plus de repos qu'elle n'eût rencontré le roi.

Comme un roi est tout naturellement le dernier du royaume qui sache ce que l'on dit de lui, comme un amant est le seul qui ne sache point ce que l'on dit de sa maîtresse, quand le roi aperçut Madame qui le cherchait, il vint à elle un peu troublé, mais toujours empressé et gracieux.

Madame attendit qu'il parlât le premier de La Vallière.

Puis, comme il n'en parlait pas :

— Et cette petite ? demanda-t-elle.

— Quelle petite ? fit le roi.

— La Vallière... Ne m'avez-vous pas dit, sire, qu'elle avait perdu connaissance ?

— Elle est toujours fort mal, dit le roi en affectant la plus grande indifférence.

— Mais voilà qui va nuire au bruit que vous deviez répandre, sire.

— A quel bruit ?

— Que vous vous occupiez d'elle.

— Oh ! j'espère qu'il se répandra la même chose, répondit le roi distraitement.

Madame attendit encore; elle voulait savoir si le roi lui parlerait de l'aventure du chêne royal.

Mais le roi n'en dit pas un mot.

Madame, de son côté, n'ouvrit pas la bouche de l'aventure, de sorte que le roi prit congé d'elle, sans lui avoir fait la moindre confidence.

A peine eut-elle vu le roi s'éloigner, qu'elle chercha Saint-Aignan. Saint-Aignan était facile à trouver, il était comme les bâtiments de suite qui marchent toujours de conserve avec les gros vaisseaux.

Saint-Aignan était bien l'homme qu'il fallait à Madame dans la disposition d'esprit où Madame se trouvait.

Il ne cherchait qu'une oreille un peu plus digne que les autres pour y raconter l'événement dans tous ses détails.

Aussi ne fit-il pas grâce à Madame d'un seul mot. Puis, quand il eut fini :

— Avouez, dit Madame, que voilà un charmant conte.

— Conte, non ; histoire, oui.

— Avouez, conte ou histoire, qu'on vous l'a dit comme vous me le dites à moi, mais que vous n'y étiez pas ?

— Madame, sur l'honneur, j'y étais.

— Et vous croyez que ces aveux auraient fait impression sur le roi ?

— Comme ceux de mademoiselle de Tonnay-Charente sur moi, répliqua Saint-Aignan ; écoutez donc, Madame, mademoiselle de La Vallière a comparé le roi au soleil, c'est flatteur !

— Le roi ne se laisse pas prendre à de pareilles flatteries.

— Madame, le roi est au moins autant homme que soleil et je l'ai bien vu tout à l'heure quand La Vallière est tombée dans ses bras.

— La Vallière est tombée dans les bras du roi ?

— Oh ! c'était un tableau des plus gracieux ; imaginez-vous que La Vallière était renversée et que...

— Eh bien, qu'avez-vous vu ? Dites, parlez.

— J'ai vu ce que dix autres personnes ont vu en même temps que moi, j'ai vu que, lorsque La Vallière est tombée dans ses bras, le roi a failli s'évanouir.

Madame poussa un petit cri, seul indice de sa sourde colère.

— Merci, dit-elle en riant convulsivement, vous êtes un charmant conteur, monsieur de Saint-Aignan.

Et elle s'enfuit seule et étouffant vers le château.

XXV

COURSES DE NUIT.

Monsieur avait quitté la princesse de la plus belle humeur du monde, et, comme il avait beaucoup fatigué dans la journée, il était rentré chez lui, laissant chacun achever la nuit comme il lui plairait.

En rentrant, Monsieur s'était mis à sa toilette de nuit avec un soin qui redoublait encore dans ses paroxysmes de satisfaction

Aussi chanta-t-il, pendant tout le travail de ses valets de chambre, les principaux airs du ballet que les violons avaient joué et que le roi avait dansé.

Puis il appela ses tailleurs, se fit montrer ses habits du lendemain, et, comme il était très-satisfait d'eux, il leur distribua quelques gratifications.

Enfin, comme le chevalier de Lorraine, l'ayant vu rentrer, rentrait à son tour, Monsieur combla d'amitiés le chevalier de Lorraine.

Celui-ci, après avoir salué le prince, garda un instant le silence, comme un chef de tirailleurs qui étudie pour savoir sur quel point il commencera le feu; puis, paraissant se décider :

— Avez-vous remarqué une chose singulière, Monseigneur? dit-il.

— Non, laquelle?

— C'est la mauvaise réception que Sa Majesté a faite en apparence au comte de Guiche.

— En apparence?

— Oui, sans doute, puisque, en réalité, il lui a rendu sa faveur.

— Mais je n'ai pas vu cela, moi, dit le prince.

— Comment! vous n'avez pas vu qu'au lieu de le renvoyer dans son exil, comme cela était naturel, il l'a autorisé dans son étrange résistance en lui permettant de reprendre sa place au ballet.

— Et vous trouvez que le roi a eu tort, chevalier? demanda Monsieur.

— N'êtes-vous point de mon avis, prince?

— Pas tout à fait, mon cher chevalier, et j'approuve le roi de n'avoir point fait rage contre un malheureux plus fou que malintentionné.

— Ma foi! dit le chevalier, quant à moi, j'avoue que cette magnanimité m'étonne au plus haut point.

— Et pourquoi cela? demanda Philippe

— Parce que j'eusse cru le roi plus jaloux, répliqua méchamment le chevalier

Depuis quelques instants, Monsieur sentait quelque chose d'irritant remuer sous les paroles de son favori; ce dernier mot mit le feu aux poudres.

— Jaloux! s'écria le prince; jaloux! Que veut dire ce mot-là? Jaloux de quoi, s'il vous plaît, ou jaloux de qui?

Le chevalier s'aperçut qu'il venait de laisser échapper un de ces mots méchants comme parfois il les faisait. Il essaya donc de le rattraper, tandis qu'il était encore à portée de sa main.

— Jaloux de son autorité, dit-il avec une naïveté affectée; de quoi voulez-vous que le roi soit jaloux?

— Ah! fit Monseigneur, très-bien.

— Est-ce que, continua le chevalier, Votre Altesse Royale aurait demandé la grâce de ce cher comte de Guiche?

— Ma foi, non! dit Monsieur. Guiche est un garçon d'esprit et de courage, mais il a été léger avec Madame, et je ne lui veux ni mal ni bien.

Le chevalier avait envenimé sur de Guiche comme il avait essayé d'envenimer sur le roi; mais il crut s'apercevoir que le temps était à l'indulgence, et même à l'indifférence la plus absolue, et que, pour éclairer la question, force lui serait de mettre la lampe sous le nez même du mari.

Avec ce jeu, on brûle quelquefois les autres, mais souvent l'on se brûle soi-même.

— C'est bien, c'est bien, se dit en lui-même le chevalier, j'attendrai de Wardes; il fera plus en un jour que moi en un mois; car je crois, Dieu me pardonne! ou plutôt Dieu lui pardonne! qu'il est encore plus jaloux que je ne le suis. Et puis ce n'est pas de Wardes qui m'est nécessaire, c'est un événement, et dans tout cela je n'en vois point. Que de Guiche

soit revenu lorsqu'on l'avait chassé, certes, cela est grave ; mais toute gravité disparaît quand on réfléchit que de Guiche est revenu au moment où Madame ne s'occupe plus de lui. En effet, Madame s'occupe du roi, c'est clair. Mais, outre que mes dents ne sauraient mordre et n'ont pas besoin de mordre sur le roi, voilà que Madame ne pourra plus longtemps s'occuper du roi si, comme on le dit, le roi ne s'occupe plus de Madame. Il résulte de tout ceci que nous devons demeurer tranquille et attendre la venue d'un nouveau caprice, celui-là déterminera le résultat.

Et là-dessus le chevalier s'étendit avec résignation dans le fauteuil où Monsieur lui permettait de s'asseoir en sa présence, et, n'ayant plus de méchancetés à se dire, il se trouva que le chevalier de Lorraine n'eut plus d'esprit.

Fort heureusement, Monsieur avait sa provision de bonne humeur, comme nous avons dit, et il en eut pour deux jusqu'au moment où, congédiant valets et officiers, il passa dans sa chambre à coucher.

En se retirant, il chargea le chevalier de faire ses compliments à Madame et de lui dire que, la lune étant fraîche, Monsieur, qui craignait pour ses dents, ne descendrait plus dans le parc de tout le reste de la nuit.

Le chevalier entra précisément chez la princesse au moment où celle-ci rentrait elle-même.

Il s'acquitta de cette commission en fidèle messager, et remarqua tout d'abord l'indifférence, le trouble même avec lesquels Madame accueillit la communication de son époux.

Cela lui parut renfermer quelque nouveauté.

Si Madame fût sortie de chez elle avec cet air étrange, il l'eût suivie.

Mais Madame rentrait, rien donc à faire ; il pirouetta sur ses talons comme un héron désœuvré, interrogea l'air, la terre et l'eau, secoua la tête et s'orienta machinalement, de manière à se diriger vers les parterres.

Il n'eut point fait cent pas qu'il rencontra deux jeunes gens qui se tenaient par le bras et qui marchaient, tête baissée, en crossant du pied les petits cailloux qui se trouvaient devant eux, et qui de ce vague amusement accompagnaient leurs pensées. C'étaient MM. de Guiche et de Bragelonne.

Leur vue opéra comme toujours sur le chevalier de Lorraine un effet d'instinctive répulsion.

Il ne leur en fit pas moins un grand salut, qui lui fut rendu avec les intérêts.

Puis, voyant que le parc se dépeuplait, que les illuminations commençaient à s'éteindre, que la brise du matin commençait à souffler, il prit à gauche et rentra au château par la petite cour. Eux tirèrent à droite et continuèrent leur chemin vers le grand parc.

Au moment où le chevalier montait le petit escalier qui conduisait à l'entrée dérobée, il vit une femme, suivie d'une autre femme, apparaître sous l'arcade qui donnait passage de la petite dans la grande cour.

Ces deux femmes accéléraient leur marche que le froissement de leurs robes de soie trahissait dans la nuit déjà sombre.

Cette forme de mantelet, cette taille élégante, cette allure mystérieuse et hautaine à la fois qui distinguaient ces deux femmes, et surtout celle qui marchait la première, frappèrent le chevalier.

— Voilà deux femmes que je connais certainement, se dit-il en s'arrêtant sur la dernière marche du petit perron.

Puis, comme avec son instinct de limier il s'apprêtait à les suivre, un de ses laquais, qui courait après lui depuis quelques instants, l'arrêta.

— Monsieur, dit-il, le courrier est arrivé.

— Bon! bon! fit le chevalier. Nous avons le temps; à demain.

— C'est qu'il y a des lettres pressées que monsieur le chevalier sera peut-être bien aise de lire.

— Ah! fit le chevalier; et d'où viennent-elles?

— Une vient d'Angleterre, et l'autre de Calais; cette dernière arrive par estafette, et paraît être fort importante.

— De Calais! Et qui diable m'écrit de Calais?

— J'ai cru reconnaître l'écriture de votre ami M. le comte de Wardes.

— Oh! je monte en ce cas, s'écria le chevalier oubliant à l'instant même son projet d'espionnage.

Et il monta en effet, tandis que les deux dames inconnues disparaissaient à l'extrémité de la cour opposée à celle par laquelle elles venaient d'entrer.

Ce sont elles que nous suivrons, laissant le chevalier tout entier à sa correspondance.

Arrivée au quinconce, la première s'arrêta un peu essoufflée, et, relevant avec précaution sa coiffe :

— Sommes-nous encore loin de cet arbre? dit-elle.

— Oh! oui, Madame, à plus de cinq cents pas; mais que Madame s'arrête un instant : elle ne pourrait marcher longtemps de ce pas.

— Vous avez raison.

Et la princesse, car c'était elle, s'appuya contre un arbre.

— Voyons, Mademoiselle, reprit-elle après avoir soufflé un instant, ne me cachez rien, dites-moi la vérité.

— Oh! Madame, vous voilà déjà sévère, dit la jeune fille d'une voix émue.

— Non, ma chère Athénaïs; rassurez-vous donc, car je ne vous en veux nullement. Ce ne sont point mes affaires, après tout. Vous êtes inquiète de ce que vous avez pu dire sous ce chêne; vous craignez d'avoir blessé le roi, et je veux vous tranquilliser en m'assurant par moi-même si vous pouvez avoir été entendue.

— Oh! oui, Madame, le roi était si près de nous.

— Mais, enfin, vous ne parliez pas tellement haut que quelques paroles n'aient pu se perdre?

— Madame, nous nous croyions absolument seules.

— Et vous étiez trois?

— Oui, La Vallière, Montalais et moi.

— De sorte que vous avez, vous personnellement, parlé légèrement du roi?

— J'en ai peur. Mais, en ce cas, Votre Altesse aurait la bonté de faire ma paix avec Sa Majesté, n'est-ce pas, Madame?

— Si besoin est, je vous le promets. Cependant, comme je vous le disais, mieux vaut ne pas aller au-devant du mal et se bien assurer surtout si le mal a été fait. Il fait nuit sombre, et plus sombre encore sous ces grands bois. Vous n'aurez pas été reconnue du roi. Le prévenir en parlant la première, c'est vous dénoncer vous-même.

— Oh! Madame! Madame! si l'on a reconnu mademoiselle de La Vallière, on m'aura reconnue aussi. D'ailleurs, M. de Saint-Aignan ne m'a point laissé de doute à ce sujet.

— Mais, enfin, vous disiez donc des choses bien désobligeantes pour le roi?

— Nullement, Madame, nullement. C'est une autre qui di-

sait des choses trop obligeantes, et alors mes paroles auront fait contraste avec les siennes.

— Cette Montalais est si folle! dit Madame.

— Oh! ce n'est pas Montalais. Montalais n'a rien dit, elle, c'est La Vallière.

Madame tressaillit comme si elle ne l'eût pas déjà su parfaitement.

— Oh! non, non, dit-elle, le roi n'aura pas entendu. D'ailleurs, nous allons faire l'épreuve pour laquelle nous sommes sorties. Montrez-moi le chêne.

Et Madame se remit en marche.

— Savez-vous où il est? continua-t-elle.

— Hélas! oui, Madame.

— Et vous le retrouverez?

— Je le retrouverais les yeux fermés.

— Alors c'est à merveille; vous vous assiérez sur le banc où vous étiez, sur le banc où était La Vallière, et vous parlerez du même ton et dans le même sens; moi, je me cacherai dans le buisson, et, si l'on entend, je vous le dirai bien.

— Oui, Madame.

— Il s'ensuit que, si vous avez effectivement parlé assez haut pour que le roi vous ait entendues, eh bien...

Athénaïs parut attendre avec anxiété la fin de la phrase commencée.

— Eh bien, dit Madame d'une voix étouffée sans doute par la rapidité de sa course, eh bien, je vous défendrai...

Et Madame doubla encore le pas.

Tout à coup elle s'arrêta.

— Il me vient une idée, dit-elle.

— Oh! une bonne idée, assurément, répondit mademoiselle de Tonnay-Charente.

— Montalais doit être aussi embarrassée que vous deux?

— Moins; car elle est moins compromise, ayant moins dit.

— N'importe, elle vous aidera bien par un petit mensonge.

— Oh! surtout si elle sait que Madame veut bien s'intéresser à moi.

— Bien! j'ai, je crois, trouvé ce qu'il nous faut, mon enfant.

— Quel bonheur!

— Vous direz que vous saviez parfaitement toutes trois la présence du roi derrière cet arbre, ou derrière ce buisson, je

ne sais plus bien, ainsi que celle de M. de Saint-Aignan.

— Oui, Madame.

— Car, vous ne vous le dissimulez pas, Athénaïs, Saint-Aignan prend avantage de quelques mots très-flatteurs pour lui que vous auriez prononcés.

— Eh! Madame, vous voyez bien qu'on entend, s'écria Athénaïs, puisque M. de Saint-Aignan a entendu.

Madame avait dit une légèreté, elle se mordit les lèvres.

— Oh! vous savez bien comme est Saint-Aignan! dit-elle; la faveur du roi le rend fou, et il dit, il dit à tort et à travers; souvent même il invente. Là, d'ailleurs, n'est point la question. Le roi a-t-il entendu ou n'a-t-il pas entendu? Voilà le fait.

— Eh bien, oui, Madame, il a entendu! fit Athénaïs désespérée.

— Alors, faites ce que je disais : soutenez hardiment que vous connaissiez toutes trois, entendez-vous, toutes trois, car, si l'on doute pour l'une, on doutera pour les autres; soutenez, dis-je, que vous connaissiez toutes trois la présence du roi et de M. de Saint-Aignan, et que vous avez voulu vous divertir aux dépens des écouteurs.

— Ah! Madame, aux dépens du roi! jamais nous n'oserons dire cela!

— Mais plaisanterie, plaisanterie pure; raillerie innocente et bien permise à des femmes que des hommes veulent surprendre. De cette façon tout s'explique. Ce que Montalais a dit de Malicorne, raillerie; ce que vous avez dit de M. de Saint-Agnan, raillerie; ce que La Vallière a pu dire...

— Et qu'elle voudrait bien rattraper.

— En êtes-vous sûre?

— Oh! oui, j'en réponds.

— Eh bien, raison de plus, raillerie que tout cela; M. de Malicorne n'aura point à se fâcher. M. de Saint-Aignan sera confondu, on rira de lui au lieu de rire de vous. Enfin, le roi sera puni de sa curiosité peu digne de son rang. Que l'on rie un peu du roi en cette circonstance, et je ne crois pas qu'il s'en plaigne.

— Ah! Madame, vous êtes en vérité un ange de bonté et esprit.

— C'est mon intérêt.

— Comment cela?

— Vous me demandez comment c'est mon intérêt d'épargner à mes demoiselles d'honneur des quolibets, des désagréments, des calomnies peut-être? Hélas! vous le savez, mon enfant, la cour n'a pas d'indulgence pour ces sortes de peccadilles. Mais voilà déjà longtemps que nous marchons; ne sommes-nous donc point bientôt arrivées?

— Encore cinquante ou soixante pas. Tournons à gauche, Madame, s'il vous plaît.

— Ainsi, vous êtes sûre de Montalais? dit Madame.

— Oh! oui.

— Elle fera tout ce que vous voudrez?

— Tout. Elle sera enchantée.

— Quant à La Vallière?... hasarda la princesse.

— Oh! pour elle; ce sera plus difficile, Madame; elle répugne à mentir.

— Cependant, lorsquelle y trouvera son intérêt...

— J'ai peur que cela ne change absolument rien à ses idées.

— Oui, oui, dit Madame, on m'avait déjà prévenue de cela; c'est une personne très-précieuse, une de ces mijaurées qui mettent Dieu en avant pour se cacher derrière lui. Mais, si elle ne veut pas mentir, comme elle s'exposera aux railleries de toute la cour, comme elle aura provoqué le roi par un aveu aussi ridicule qu'indécent, mademoiselle de La Baume Le Blanc de La Vallière trouvera bon que je la renvoie à ses pigeons, afin que là-bas, en Touraine, ou dans le Blaisois, je ne sais où, elle puisse tout à son aise faire du sentiment et de la bergerie.

Ces paroles furent dites avec une véhémence et même une dureté qui effraya mademoiselle de Tonnay-Charente.

En conséquence, elle se promit, quant à elle, de mentir autant qu'il le faudrait.

Ce fut dans ces bonnes dispositions que Madame et sa compagne arrivèrent aux environs du chêne royal.

— Nous y voilà, dit Tonnay-Charente.

— Nous allons bien voir si l'on entend, répondit Madame.

— Chut! fit la jeune fille en retenant Madame avec une rapidité assez oublieuse de l'étiquette.

Madame s'arrêta.

— Voyez-vous que l'on entend, dit Athenaïs.

— Comment cela?

— Écoutez.

Madame retint son souffle, et l'on entendit, en effet, ces mots prononcés par une voix suave et triste flotter dans l'air

— Oh! je te dis, vicomte, je te dis que je l'aime éperdument; je te dis que je l'aime à en mourir.

A cette voix, Madame tressaillit, et sous sa mante un rayon joyeux illumina son visage.

Elle arrêta sa compagne à son tour, et, d'un pas léger, la reconduisant à vingt pas en arrière, c'est-à-dire hors de la portée de la voix :

— Demeurez là, lui dit-elle, ma chère Athénaïs, et que nul ne puisse nous surprendre. Je pense qu'il est question de vous dans cet entretien.

— De moi, Madame?

— De vous, oui... ou plutôt de votre aventure. Je vais écouter : à deux, nous serions découvertes. Allez chercher Montalais et revenez m'attendre avec elle sur la lisière du bois.

Puis, comme Athénaïs hésitait :

— Allez! dit la princesse d'une voix qui n'admettait pas d'observations.

Elle rangea donc ses jupes bruyantes, et, par un sentier qui coupait le massif, elle regagna le parterre.

Quant à Madame, elle se blottit dans le buisson, adossée à un gigantesque châtaignier, dont une des tiges avait été coupée à la hauteur d'un siége.

Et là, pleine d'anxiété et de crainte :

— Voyons, dit-elle, voyons, puisque l'on entend d'ici, écoutons ce que va dire de moi à M. de Bragelonne cet autre fou amoureux qu'on appelle le comte de Guiche.

XXVI

OU MADAME ACQUIERT LA PREUVE QUE L'ON PEUT, EN ÉCOUTANT, ENTENDRE CE QUI SE DIT.

Il se fit un instant de silence comme si tous les bruits mystérieux de la nuit s'étaient tus pour écouter en même temps que Madame cette juvénile et amoureuse confidence.

C'était à Raoul de parler. Il s'appuya paresseusement au tronc du grand chêne et répondit de sa voix douce et harmonieuse :

— Hélas ! mon cher de Guiche, c'est un grand malheur.

— Oh ! oui, s'écria celui-ci, bien grand !

— Vous ne m'entendez pas, de Guiche, ou plutôt vous ne me comprenez pas. Je dis qu'il vous arrive un grand malheur, non pas d'aimer, mais de ne savoir point cacher votre amour.

— Comment cela ? s'écria de Guiche.

— Oui, vous ne vous apercevez point d'une chose, c'est que maintenant ce n'est plus à votre seul ami, c'est-à-dire à un homme qui se ferait tuer plutôt que de vous trahir; vous ne vous apercevez point, dis-je, que c'est à votre seul ami que vous faites confidence de vos amours, mais au premier venu.

— Au premier venu ! s'écria de Guiche; êtes-vous fou, Bragelonne, de me dire de pareilles choses ?

— Il en est ainsi.

— Impossible ! Comment et de quelle façon serais-je donc devenu indiscret à ce point ?

— Je veux dire, mon ami, que vos yeux, vos gestes, vos soupirs parlent malgré vous; que toute passion exagérée conduit et entraîne l'homme hors de lui-même. Alors cet homme ne s'appartient plus; il est en proie à une folie qui lui fait raconter sa peine aux arbres, aux chevaux, à l'air, du moment où il n'a aucun être intelligent à la portée de sa voix. Or, mon pauvre ami, rappelez-vous ceci : qu'il est bien rare qu'il n'y ait pas toujours là quelqu'un pour entendre particulièrement les choses qui ne doivent pas être entendues.

De Guiche poussa un profond soupir.

— Tenez, continua Bragelonne, en ce moment vous me faites peine; depuis votre retour ici, vous avez cent fois et de cent manières différentes raconté votre amour pour elle; et cependant, n'eussiez-vous rien dit, votre retour seul était déjà une indiscrétion terrible. J'en reviens donc à conclure ceci : que, si vous ne vous observez mieux que vous ne le faites, un jour ou l'autre arrivera qui amènera une explosion. Qui vous sauvera alors ? Dites, répondez-moi. Qui la sauvera elle-même ? Car, toute innocente qu'elle sera de votre amour, votre amour sera aux mains de ses ennemis une accusation contre elle.

— Hélas ! mon Dieu ! murmura de Guiche.

Et un profond soupir accompagna ces paroles.

— Ce n'est point répondre, cela, de Guiche.

— Si fait.

— Eh bien, voyons, que répondez-vous ?

— Je réponds que, ce jour-là, mon ami, je ne serai pas plus mort que je ne le suis aujourd'hui.

— Je ne comprends pas.

— Oui ; tant d'alternatives m'ont usé. Aujourd'hui, je ne suis plus un être pensant, agissant ; aujourd'hui, je ne vaux plus un homme, si médiocre qu'il soit ; aussi, vois-tu, aujourd'hui mes dernières forces se sont éteintes, mes dernières résolutions se sont évanouies, et je renonce à lutter. Quand on est au camp, comme nous y avons été ensemble, et qu'on part seul pour escarmoucher, parfois on rencontre un parti de cinq ou six fourrageurs, et, quoique seul, on se défend ; alors, il en survient six autres, on s'irrite et l'on persévère ; mais, s'il en arrive encore six, huit, dix autres à la traverse, on se met à piquer son cheval, si l'on a encore un cheval, ou bien on se fait tuer pour ne pas fuir. Eh bien, j'en suis là : j'ai d'abord lutté contre moi-même ; puis contre Buckingham. Maintenant, le roi est venu ; je ne lutterai pas contre le roi, ni même, je me hâte de te le dire, le roi se retirât-il, ni même contre le caractère tout seul de cette femme. Oh ! je ne m'abuse point : entré au service de cet amour, je m'y ferai tuer.

— Ce n'est point à elle qu'il faut faire des reproches, répondit Raoul, c'est à toi.

— Pourquoi cela ?

— Comment, tu connais la princesse un peu légère, fort éprise de nouveauté, sensible à la louange, dût la louange lui venir d'un aveugle ou d'un enfant, et tu prends feu au point de te consumer toi-même ? Regarde la femme, aime-la ; car quiconque n'a pas le cœur pris ailleurs ne peut la voir sans l'aimer. Mais, tout en l'aimant, respecte en elle, d'abord, le rang de son mari, puis lui-même, puis, enfin, ta propre sûreté.

— Merci, Raoul.

— Et de quoi ?

— De ce que, voyant que je souffre par cette femme, tu me consoles, de ce que tu me dis d'elle tout le bien que tu en penses et peut-être même celui que tu ne penses pas.

— Oh! fit Raoul, tu te trompes, de Guiche, ce que je pense je ne le dis pas toujours, et alors je ne dis rien; mais, quand je parle, je ne sais ni feindre ni tromper, et qui m'écoute peut me croire.

Pendant ce temps, Madame, le cou tendu, l'oreille avide, l'œil dilaté et cherchant à voir dans l'obscurité, pendant ce temps, Madame aspirait avidement jusqu'au moindre souffle qui bruissait dans les branches.

— Oh! je la connais mieux que toi, alors! s'écria de Guiche. Elle n'est pas légère, elle est frivole; elle n'est pas éprise de nouveauté, elle est sans mémoire et sans foi; elle n'est pas purement et simplement sensible aux louanges, mais elle est coquette avec raffinement et cruauté. Mortellement coquette! oh! oui, je le sais. Tiens, crois-moi, Bragelonne, je souffre tous les tourments de l'enfer; brave, aimant passionnément le danger, je trouve un danger plus grand que ma force et mon courage. Mais, vois-tu, Raoul, je me réserve une victoire qui lui coûtera bien des larmes.

Raoul regarda son ami, et, comme celui-ci, presque étouffé par l'émotion, renversait sa tête contre le tronc du chêne :

— Une victoire! demanda-t-il, et laquelle?

— Laquelle?

— Oui.

— Un jour, je l'aborderai; un jour, je lui dirai : « J'étais jeune, j'étais fou d'amour; j'avais pourtant assez de respect pour tomber à vos pieds et y demeurer le front dans la poussière si vos regards ne m'eussent relevé jusqu'à votre main. Je crus comprendre vos regards, je me relevai, et, alors, sans que je vous eusse rien fait que vous aimer davantage encore, si c'était possible, alors vous m'avez, de gaieté de cœur, terrassé par un caprice, femme sans cœur, femme sans foi, femme sans amour! Vous n'êtes pas digne, toute princesse de sang royal que vous êtes, vous n'êtes pas digne de l'amour d'un honnête homme; et je me punis de mort pour vous avoir trop aimée, et je meurs en vous haïssant. »

— Oh! s'écria Raoul épouvanté de l'accent de profonde vérité qui perçait dans les paroles du jeune homme, oh! je et l'avais bien dit, de Guiche, que tu étais un fou.

— Oui, oui, s'écria de Guiche poursuivant son idée, puisque nous n'avons plus de guerres ici, j'irai là-bas, dans le Nord, demander du service à l'Empire, et quelque Hongrois,

quelque Croate, quelque Turc me fera bien la charité d'une balle.

De Guiche n'acheva point, ou plutôt, comme il achevait, un bruit le fit tressaillir qui mit Raoul sur pied au même moment.

Quant à de Guiche, absorbé dans sa parole et dans sa pensée, il resta assis, la tête comprimée entre ses deux mains.

Les buissons s'ouvrirent et une femme apparut devant les deux jeunes gens, pâle, en désordre. D'une main, elle écartait les branches qui eussent fouetté son visage, et, de l'autre, elle relevait le capuchon de la mante dont ses épaules étaient couvertes.

A cet œil humide et flamboyant, à cette démarche royale, à la hauteur de ce geste souverain, et, bien plus encore qu'à tout cela, au battement de son cœur, de Guiche reconnut Madame, et, poussant un cri, il ramena ses mains de ses tempes sur ses yeux.

Raoul, tremblant, décontenancé, roulait son chapeau dans ses mains, balbutiant quelques vagues formules de respect.

— Monsieur de Bragelonne, dit la princesse, veuillez, je vous prie, voir si mes femmes ne sont point quelque part là-bas dams les allées ou dans les quinconces. Et vous, monsieur le comte, demeurez, je suis lasse, vous me donnerez votre bras.

La foudre tombant aux pieds du malheureux jeune homme l'eût moins épouvanté que cette froide et sévère parole.

Néanmoins, comme, ainsi qu'il venait de le dire, il était brave ; comme il venait, au fond du cœur, de prendre toutes ses résolutions, de Guiche se redressa, et, voyant l'hésitation de Bragelonne, lui adressa un coup d'œil plein de résignation et de suprême remerciement.

Au lieu de répondre à l'instant même à Madame, il fit un pas vers le vicomte, et, lui tendant la main que la princesse lui avait demandée, il serra la main toute loyale de son ami avec un soupir, dans lequel il semblait donner à l'amitié tout ce qui restait de vie au fond de son cœur.

Madame attendit, elle si fière, elle qui ne savait pas attendre, Madame attendit que ce colloque muet fût achevé.

Sa main, sa royale main demeura suspendue en l'air, et,

quand Raoul fut parti, retomba sans colère, mais non sans émotion, dans celle de Guiche.

Ils étaient seuls au milieu de la forêt sombre et muette, et l'on n'entendait plus que le pas de Raoul s'éloignant avec précipitation par les sentiers ombreux.

Sur leur tête s'étendait la voûte épaisse et odorante du feuillage de la forêt, par les déchirures duquel on voyait briller çà et là quelques étoiles.

Madame entraîna doucement de Guiche à une centaine de pas de cet arbre indiscret qui avait entendu et laissé entendre tant de choses dans cette soirée, et, le conduisant à une clairière voisine qui permettait de voir à une certaine distance autour de soi :

— Je vous amène ici, dit-elle toute frémissante, parce que là-bas où nous étions toute parole s'entend.

— Toute parole s'entend, dites-vous, Madame? répéta machinalement le jeune homme.

— Oui.

— Ce qui veut dire? murmura de Guiche.

— Ce qui veut dire que j'ai entendu toutes vos paroles.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! il me manquait encore cela! balbutia de Guiche.

Et il baissa la tête comme fait le nageur fatigué sous le flot qui l'engloutit.

— Ainsi, dit-elle, vous me jugez comme vous avez dit?

De Guiche pâlit, détourna la tête et ne répondit rien; il se sentait près de s'évanouir.

— C'est fort bien, continua la princesse d'un son de voix plein de douceur; j'aime mieux cette franchise qui doit me blesser qu'une flatterie qui me tromperait. Soit! selon vous, monsieur de Guiche, je suis donc coquette et vile.

— Vile! s'écria le jeune homme, vile, vous? Oh! je n'ai certes pas dit, je n'ai certes pas pu dire que ce qu'il y a au monde de plus précieux pour moi fût une chose vile; non, non, je n'ai pas dit cela.

— Une femme qui voit périr un homme consumé du feu qu'elle a allumé et qui n'éteint pas ce feu est, à mon avis, une femme vile.

— Oh! que vous importe ce que j'ai dit? reprit le comte. Que suis-je, mon Dieu! près de vous, et comment vous inquiétez-vous même si j'existe ou si je n'existe pas?

— Monsieur de Guiche, vous êtes un homme comme je suis une femme, et, vous connaissant ainsi que je vous connais, je ne veux point vous exposer à mourir; je change avec vous de conduite et de caractère. Je serai, non pas franche, je le suis toujours, mais vraie. Je vous supplie donc, monsieur le comte, de ne plus m'aimer et d'oublier tout à fait que je vous aie jamais adressé une parole ou un regard.

De Guiche se retourna, couvrant Madame d'un regard passionné.

— Vous, dit-il, vous vous excusez; vous me suppliez, vous!

— Oui, sans doute; puisque j'ai fait le mal, je dois réparer le mal. Ainsi, monsieur le comte, voilà qui est convenu. Vous me pardonnerez ma frivolité, ma coquetterie. Ne m'interrompez pas. Je vous pardonnerai, moi, d'avoir dit que j'étais frivole et coquette, quelque chose de pis, peut-être; et vous renoncerez à votre idée de mort, et vous conserverez à votre famille, au roi et aux dames un cavalier que tout le monde estime et que beaucoup chérissent.

Et Madame prononça ce dernier mot avec un tel accent de franchise et même de tendresse, que le cœur du jeune homme sembla prêt à s'élancer de sa poitrine.

— Oh! Madame, Madame!... balbutia-t-il.

— Écoutez encore, continua-t-elle. Quand vous aurez renoncé à moi, par nécessité d'abord, puis pour vous rendre à ma prière, alors vous me jugerez mieux, et, j'en suis sûre, vous remplacerez cet amour, pardon de cette folie, par une sincère amitié que vous viendrez m'offrir, et qui, je vous le jure, sera cordialement acceptée.

De Guiche, la sueur au front, la mort au cœur, le frisson dans les veines, se mordait les lèvres, frappait du pied, dévorait, en un mot, toutes ses douleurs.

— Madame, dit-il, ce que vous m'offrez là est impossible, et je n'accepte point un pareil marché.

— Eh quoi! dit Madame, vous refusez mon amitié?...

— Non! non! pas d'amitié, Madame, j'aime mieux mourir d'amour que vivre d'amitié.

— Monsieur le comte!

— Oh! Madame, s'écria de Guiche, j'en suis arrivé à ce moment suprême où il n'y a plus d'autre considération, d'autre respect que la considération et le respect d'un hon-

nête homme envers une femme adorée. Chassez-moi, maudissez-moi, dénoncez-moi, vous serez juste ; je me suis plaint de vous, mais je ne m'en suis plaint si amèrement que parce que je vous aime ; je vous ai dit que je mourrais, je mourrai ; vivant, vous m'oublierez ; mort, vous ne m'oublierez point, j'en suis sûr.

Et cependant, elle, qui se tenait debout et toute rêveuse aussi agitée que le jeune homme, détourna un moment la tête, comme un instant auparavant il venait de la détourner lui-même.

Puis, après un silence :

— Vous m'aimez donc bien ? demanda-t-elle.

— Oh ! follement. Au point d'en mourir, comme vous le disiez. Au point d'en mourir, soit que vous me chassiez, soit que vous m'écoutiez encore.

— Alors, c'est un mal sans espoir, dit-elle d'un air enjoué ; un mal qu'il convient de traiter par les adoucissants. Çà, donnez-moi votre main... Elle est glacée!

De Guiche s'agenouilla, collant sa bouche, non pas sur l'une, mais sur les deux mains brûlantes de Madame.

— Allons, aimez-moi donc, dit la princesse, puisqu'il n'en saurait être autrement.

Et elle lui serra les doigts presque imperceptiblement, le relevant ainsi, moitié comme eût fait une reine, et moitié comme eût fait une amante.

De Guiche frissonna par tout le corps.

Madame sentit courir ce frisson dans les veines du jeune homme, et comprit que celui-là aimait véritablement.

— Votre bras, comte, dit-elle, et rentrons.

— Ah ! Madame, lui dit le comte chancelant, ébloui, un nuage de flamme sur les yeux. Ah ! vous avez trouvé un troisième moyen de me tuer.

— Heureusement que c'est le plus long, n'est-ce pas ? répliqua-t-elle.

Et elle l'entraîna vers le quinconce.

XXVII

LA CORRESPONDANCE D'ARAMIS.

Tandis que les affaires de de Guiche, raccommodées ainsi tout à coup sans qu'il pût deviner la cause de cette amélioration, prenaient cette tournure inespérée que nous leur avons vu prendre, Raoul, ayant compris l'invitation de Madame, s'était éloigné pour ne pas troubler cette explication dont il était loin de deviner les résultats, et il avait rejoint les dames d'honneur éparses dans le parterre.

Pendant ce temps, le chevalier de Lorraine, remonté dans sa chambre, lisait avec surprise la lettre de de Wardes, laquelle lui racontait ou plutôt lui faisait raconter, par la main de son valet de chambre, le coup d'épée reçu à Calais et tous les détails de cette aventure, avec invitation d'en communiquer à de Guiche et à Monsieur ce qui, dans cet événement, pouvait être particulièrement désagréable à chacun d'eux.

De Wardes s'attachait surtout à démontrer au chevalier la violence de cet amour de Madame pour Buckingham, et il terminait sa lettre en annonçant qu'il croyait cette passion payée de retour.

A la lecture de ce dernier paragraphe, le chevalier haussa les épaules; en effet, de Wardes était fort arriéré, comme on a pu le voir.

De Wardes n'en était encore qu'à Buckingham.

Le chevalier jeta par-dessus son épaule le papier sur une table voisine, et, d'un ton dédaigneux :

— En vérité, dit-il, c'est incroyable ; ce pauvre de Wardes est pourtant un garçon d'esprit; mais, en vérité, il n'y paraît pas, tant on s'encroûte vite en province. Que le diable emporte ce benêt, qui devait m'écrire des choses importantes et qui m'écrit de pareilles niaiseries ! Au lieu de cette pauvreté de lettre qui ne signifie rien, j'eusse trouvé là-bas, dans les quinconces, une bonne petite intrigue qui eût compromis une femme, valu peut-être un coup d'épée à un homme et diverti Monsieur pendant trois jours.

Il regarda sa montre.

— Maintenant, fit-il, il est trop tard. Une heure du matin : tout le monde doit être rentré chez le roi, où l'on achève la nuit; allons, c'est une piste perdue, et à moins de chance extraordinaire...

Et, en disant ces mots, comme pour en appeler à sa bonne étoile, le chevalier s'approcha avec dépit de la fenêtre qui donnait sur une portion assez solitaire du jardin.

Aussitôt, et comme si un mauvais génie eût été à ses ordres, il aperçut, revenant vers le château en compagnie d'un homme, une mante de soie de couleur sombre, et reconnut cette tournure qui l'avait frappé une demi-heure auparavant.

— Eh! mon Dieu! pensa-t-il en frappant des mains, Dieu me damne! comme dit notre ami Buckingham, voici mon mystère.

Et il s'élança précipitamment à travers les degrés dans l'espérance d'arriver à temps dans la cour pour reconnaître la femme à la mante et son compagnon.

Mais, en arrivant à la porte de la petite cour, il se heurta presque avec Madame, dont le visage radieux apparaissait plein de révélations charmantes sous cette mante qui l'abritait sans la cacher.

Malheureusement, Madame était seule.

Le chevalier comprit que, puisqu'il l'avait vue, il n'y avait pas cinq minutes, avec un gentilhomme, le gentilhomme ne devait pas être bien loin.

En conséquence, il prit à peine le temps de saluer la princesse, tout en se rangeant pour la laisser passer ; puis, lorsqu'elle eut fait quelques pas avec la rapidité d'une femme qui craint d'être reconnue, lorsque le chevalier vit qu'elle était trop préoccupée d'elle-même pour s'inquiéter de lui, il s'élança dans le jardin, regardant rapidement de tous côtés et embrassant le plus d'horizon qu'il pouvait dans son regard.

Il arrivait à temps : le gentilhomme qui avait accompagné Madame était encore à portée de la vue ; seulement, il s'avançait rapidement vers une des ailes du château derrière laquelle il allait disparaître.

Il n'y avait pas une minute à perdre : le chevalier s'élança à sa poursuite, quitte à ralentir le pas en s'approchant de l'inconnu ; mais, quelque diligence qu'il fît, l'inconnu avait tourné le perron avant lui.

Cependant, il était évident que, comme celui que le chevalier poursuivait marchait doucement, tout pensif, et la tête inclinée sous le poids du chagrin ou du bonheur, une fois l'angle tourné, à moins qu'il ne fût entré par quelque porte, le chevalier ne pouvait manquer de le rejoindre.

C'est ce qui fût certainement arrivé si, au moment où il tournait cet angle, le chevalier ne se fût jeté dans deux personnes qui le tournaient elles-mêmes dans le sens opposé.

Le chevalier était tout prêt à faire un assez mauvais parti à ces deux fâcheux, lorsqu'en relevant la tête, il reconnut M. le surintendant.

Fouquet était accompagné d'une personne que le chevalier voyait pour la première fois.

Cette personne, c'était Sa Grandeur l'évêque de Vannes.

Arrêté par l'importance du personnage, et forcé par les convenances à faire des excuses là où il s'attendait à en recevoir, le chevalier fit un pas en arrière ; et comme M. Fouquet avait sinon l'amitié, du moins les respects de tout le monde ; comme le roi lui-même, quoiqu'il fût plutôt son ennemi que son ami, traitait M. Fouquet en homme considérable, le chevalier fit ce que le roi eût fait, il salua M. Fouquet, qui le saluait avec une bienveillante politesse, voyant que ce gentilhomme l'avait heurté par mégarde et sans mauvaise intention aucune.

Puis, presque aussitôt, ayant reconnu le chevalier de Lorraine, il lui fit quelques compliments auxquels force fut au chevalier de répondre.

Si court que fût le dialogue, le chevalier de Lorraine vit peu à peu avec un déplaisir mortel son inconnu diminuer et s'effacer dans l'ombre.

Le chevalier se résigna, et, une fois résigné, revint complétement à M. Fouquet.

— Ah ! Monsieur, dit-il, vous arrivez bien tard. On s'est fort occupé ici de votre absence, et j'ai entendu Monsieur s'étonner de ce qu'ayant été invité par le roi, vous n'étiez pas venu.

— La chose m'a été impossible, Monsieur, et, aussitôt libre, j'arrive.

— Paris est tranquille?

— Parfaitement. Paris a fort bien reçu sa dernière taxe.

— Ah ! je comprends que vous ayez voulu vous assurer

de ce bon vouloir avant de venir prendre part à nos fêtes.

— Je n'en arrive pas moins un peu tard. Je m'adresserai donc à vous, Monsieur, pour vous demander si le roi est dehors ou au château, si je pourrai le voir ce soir ou si je dois attendre à demain.

— Nous avons perdu de vue le roi depuis une demi-heure à peu près, dit le chevalier.

— Il sera peut-être chez Madame? demanda Fouquet.

— Chez Madame, je ne crois pas, car je viens de rencontrer Madame qui rentrait par le petit escalier; et à moins que ce gentilhomme que vous venez de croiser tout à l'heure ne fût le roi en personne...

Et le chevalier attendit, espérant qu'il saurait ainsi le nom de celui qu'il avait poursuivi.

Mais Fouquet, qu'il eût reconnu ou non de Guiche, se contenta de répondre :

— Non, Monsieur, ce n'était pas lui.

Le chevalier, désappointé, salua; mais, tout en saluant, ayant jeté un dernier coup d'œil autour de lui et ayant aperçu M. Colbert au milieu d'un groupe:

— Tenez, Monsieur, dit-il au surintendant, voici là-bas, sous les arbres, quelqu'un qui vous renseignera mieux que moi.

— Qui? demanda Fouquet, dont la vue faible ne perçait pas les ombres.

— M. Colbert, répondit le chevalier.

— Ah! fort bien. Cette personne qui parle là-bas à ces hommes portant des torches, c'est M. Colbert?

— Lui-même. Il donne ses ordres pour demain aux dresseurs d'illuminations.

— Merci, Monsieur.

Et Fouquet fit un mouvement de tête qui indiquait qu'il avait appris tout ce qu'il désirait savoir.

De son côté, le chevalier, qui, tout au contraire, n'avait rien appris, se retira sur un profond salut.

A peine fut-il éloigné, que Fouquet, fronçant le sourcil, tomba dans une muette rêverie.

Aramis le regarda un instant avec une espèce de compassion pleine de tristesse.

— Eh bien, lui dit-il, vous voilà ému au seul nom de cet homme. Eh quoi! triomphant et joyeux tout à l'heure, voilà

que vous vous rembrunissez à l'aspect de ce médiocre fantôme. Voyons, Monsieur, croyez-vous en votre fortune?

— Non, répondit tristement Fouquet.

— Et pourquoi?

— Parce que je suis trop heureux en ce moment, répliqua-t-il d'une voix tremblante. Ah! mon cher d'Herblay, vous qui êtes si savant, vous devez connaître l'histoire d'un certain tyran de Samos. Que puis-je jeter à la mer qui désarme le malheur à venir? Oh! je vous le répète, mon ami, je suis trop heureux! si heureux que je ne désire plus rien au delà dece que j'ai... Je suis monté si haut... Vous savez ma devise: *Quò non ascendam.* Je suis monté si haut, que je n'ai plus qu'à descendre. Il m'est donc impossible de croire au progrès d'une fortune qui est déjà plus qu'humaine.

Aramis sourit en fixant sur Fouquet son œil si caressant et si fin.

— Si je connaissais votre bonheur, dit-il, je craindrais peut-être votre disgrâce; mais vous me jugez en véritable ami, c'est-à-dire que vous me trouvez bon pour l'infortune, voilà tout. C'est déjà immense et précieux, je le sais; mais, en vérité, j'ai bien le droit de vous demander de me confier de temps en temps les choses heureuses qui vous arrivent et auxquelles je prendrais part, vous le savez, plus qu'à celles qui m'arriveraient à moi-même.

— Mon cher prélat, dit en riant Fouquet, mes secrets sont par trop profanes pour que je les confie à un évêque, si mondain qu'il soit.

— Bah! en confession?

— Oh! je rougirais trop si vous étiez mon confesseur.

Et Fouquet se mit à soupirer.

Aramis le regarda encore sans autre manifestation de sa pensée que son muet sourire.

— Allons, dit-il, c'est une grande vertu que la discrétion.

— Silence! dit Fouquet. Voici cette venimeuse bête qui m'a reconnu et qui s'approche de nous.

— Colbert?

— Oui; écartez-vous, mon cher d'Herblay; je ne veux pas que ce cuistre vous voie avec moi, il vous prendrait en aversion.

Aramis lui serra la main.

— Qu'ai-je besoin de son amitié? dit-il; n'êtes-vous pas là?

— Oui; mais peut-être n'y serai-je pas toujours, répondit mélancoliquement Fouquet.

— Ce jour-là, si ce jour-là vient jamais, dit tranquillement Aramis, nous aviserons à nous passer de l'amitié ou à braver l'aversion de M. Colbert. Mais dites-moi, cher monsieur Fouquet, au lieu de vous entretenir avec ce cuistre, comme vous lui faites l'honneur de l'appeler, conversation dont je ne sens pas l'utilité, que ne vous rendez-vous, sinon auprès du roi, du moins auprès de Madame?

— De Madame? fit le surintendant distrait par ses souvenirs. Oui, sans doute, près de Madame.

— Vous vous rappelez, continua Aramis, qu'on nous a appris la grande faveur dont Madame jouit depuis deux ou trois jours. Il entre, je crois, dans votre politique et dans nos plans que vous fassiez assidûment votre cour aux amies de Sa Majesté. C'est le moyen de balancer l'autorité naissante de M. Colbert. Rendez-vous donc le plus tôt possible près de Madame et ménagez-vous cette alliée.

— Mais, dit Fouquet, êtes-vous bien sûr que c'est véritablement sur elle que le roi a les yeux fixés en ce moment?

— Si l'aiguille avait tourné, ce serait depuis ce matin. Vous savez que j'ai ma police.

— Bien! j'y vais de ce pas, et à tout hasard j'aurai mon moyen d'introduction : c'est une magnifique paire de camées antiques enchâssés dans des diamants.

— Je l'ai vue; rien de plus riche et de plus royal.

Ils furent interrompus en ce moment par un laquais conduisant un courrier.

— Pour monsieur le surintendant, dit tout haut ce courrier en présentant à Fouquet une lettre.

— Pour monseigneur l'évêque de Vannes, dit tout bas le laquais en remettant une lettre à Aramis.

Et, comme le laquais portait une torche, il se plaça entre le surintendant et l'évêque, afin que tous deux pussent lire en même temps.

A l'aspect de l'écriture fine et serrée de l'enveloppe, Fouquet tressaillit de joie; ceux-là seuls qui aiment ou qui ont aimé comprendront son inquiétude d'abord, puis son bonheur ensuite.

Il décacheta vivement la lettre, qui ne renfermait que ces seuls mots :

« Il y a une heure que je t'ai quitté, il y a un siècle que je ne t'ai dit : Je t'aime. »

C'était tout.

Madame de Bellière avait, en effet, quitté Fouquet depuis une heure, après avoir passé deux jours avec lui; et de peur que son souvenir ne s'écartât trop longtemps du cœur qu'elle regrettait, elle lui envoyait le courrier porteur de cette importante missive.

Fouquet baisa la lettre et la paya d'une poignée d'or.

Quant à Aramis, il lisait, comme nous avons dit, de son côté, mais avec plus de froideur et de réflexion, le billet suivant :

« Le roi a été frappé ce soir d'un coup étrange : une femme l'aime. Il l'a su par hasard en écoutant la conversation de cette jeune fille avec ses compagnes. De sorte que le roi est tout entier à ce nouveau caprice. La femme s'appelle mademoiselle de La Vallière et est d'une assez médiocre beauté pour que ce caprice devienne une grande passion.

« Prenez garde à mademoiselle de La Vallière. »

Pas un mot de Madame.

Aramis replia lentement le billet et le mit dans sa poche.

Quant à Fouquet, il savourait toujours les parfums de sa lettre.

— Monseigneur ! dit Aramis touchant le bras de Fouquet.

— Hein ? demanda celui-ci.

— Il me vient une idée. Connaissez-vous une petite fille qu'on appelle La Vallière ?

— Ma foi ! non.

— Cherchez bien.

— Ah ! oui, je crois, une des filles d'honneur de Madame.

— Ce doit être cela.

— Eh bien, après ?

— Eh bien, Monseigneur, c'est à cette petite fille qu'il faut que vous rendiez une visite ce soir.

— Bah ! et comment ?

— Et, de plus, c'est à cette petite fille qu'il faut que vous donniez vos camées.

— Allons donc !

— Vous savez, Monseigneur, que je suis de bon conseil.

— Mais cet imprévu...

— C'est mon affaire. Vite une cour en règle à la petite La

Vallière, Monseigneur. Je me ferai garant près de madame de Bellière que c'est une cour toute politique.

— Que dites-vous là, mon ami, s'écria vivement Fouquet, et quel nom avez-vous prononcé?

— Un nom qui doit vous prouver, monsieur le surintendant, que, bien instruit pour vous, je puis être aussi bien instruit pour les autres. Faites la cour à la petite La Vallière.

— Je ferai la cour à qui vous voudrez, répondit Fouquet avec le paradis dans le cœur.

— Voyons, voyons, redescendez sur la terre, voyageur du septième ciel, dit Aramis; voici M. de Colbert. Oh! mais il a recruté tandis que nous lisions; il est entouré, loué, congratulé; décidément, c'est une puissance.

En effet, Colbert s'avançait escorté de tout ce qui restait de courtisans dans les jardins, et chacun lui faisait, sur l'ordonnance de la fête, des compliments dont il s'enflait à éclater.

— Si La Fontaine était là, dit en souriant Fouquet, quelle belle occasion pour lui de réciter la fable de *la Grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un Bœuf*.

Colbert arriva dans un cercle éblouissant de lumière; Fouquet l'attendit impassible et légèrement railleur.

Colbert lui souriait aussi, il avait vu son ennemi déjà depuis près d'un quart d'heure, il s'approchait tortueusement.

Le sourire de Colbert présageait quelque hostilité.

— Oh! oh! dit Aramis tout bas au surintendant, le coquin va vous demander encore quelques millions pour payer ses artifices et ses verres de couleur.

Colbert salua le premier d'un air qu'il s'efforçait de rendre respectueux.

Fouquet remua la tête à peine.

— Eh bien, Monseigneur, demanda Colbert, que disent vos yeux? Avons-nous eu bon goût?

— Un goût parfait, répondit Fouquet, sans qu'on pût remarquer dans ces paroles la moindre raillerie.

— Oh! dit Colbert méchamment, vous y mettez de l'indulgence... Nous sommes pauvres, nous autres gens du roi, et Fontainebleau n'est pas un séjour comparable à Vaux.

— C'est vrai, répondit flegmatiquement Fouquet, qui dominait tous les acteurs de cette scène.

— Que voulez-vous, Monseigneur! continua Colbert, nous avons agi selon nos petites ressources.

Fouquet fit un geste d'assentiment.

— Mais, poursuivit Colbert, il serait digne de votre magnificence, Monseigneur, d'offrir à Sa Majesté une fête dans vos merveilleux jardins... dans ces jardins qui vous ont coûté soixante millions.

— Soixante-douze, dit Fouquet.

— Raison de plus, reprit Colbert. Voilà qui serait vraiment magnifique.

— Mais croyez-vous, Monsieur, dit Fouquet, que Sa Majesté daignât accepter mon invitation.

— Oh! je n'en doute pas, s'écria vivement Colbert, et je m'en porterai caution.

— C'est fort aimable à vous, dit Fouquet. J'y puis donc compter?

— Oui, Monseigneur, oui, certainement.

— Alors je me consulterai, dit Fouquet.

— Acceptez, acceptez, dit tout bas et vivement Aramis.

— Vous vous consulterez? répéta Colbert.

— Oui, répondit Fouquet, pour savoir quel jour je pourrai faire mon invitation au roi.

— Oh! dès ce soir, Monseigneur, dès ce soir.

— Accepté, fit le surintendant. Messieurs, je voudrais vous faire mes invitations; mais vous savez que, partout où va le roi, le roi est chez lui; c'est donc à vous de vous faire inviter par Sa Majesté.

Il y eut une rumeur joyeuse dans la foule.

Fouquet salua et partit.

— Misérable orgueilleux! dit Colbert, tu acceptes, et tu sais que cela te coûtera dix millions.

— Vous m'avez ruiné, dit tout bas Fouquet à Aramis.

— Je vous ai sauvé, répliqua celui-ci, tandis que Fouquet montait les degrés du perron et faisait demander au roi s'il était encore visible.

XXVIII

LE COMMIS D'ORDRE.

Le roi, pressé de se retrouver seul avec lui-même pour étudier ce qui se passait dans son propre cœur, s'était retiré chez lui, où M. de Saint-Aignan était venu le retrouver après sa conversation avec Madame.

Nous avons rapporté cette conversation.

Le favori, fier de sa double importance, et sentant que, depuis deux heures, il était devenu le confident du roi, commençait, tout respectueux qu'il était, à traiter d'un peu haut les affaires de cour, et, du point où il s'était mis, ou plutôt où le hasard l'avait placé, il ne voyait qu'amour et guirlandes autour de lui.

L'amour du roi pour Madame, celui de Madame pour le roi, celui de de Guiche pour Madame, celui de La Vallière pour le roi, celui de Malicorne pour Montalais, celui de mademoiselle de Tonnay-Charente pour lui, Saint-Aignan, n'était-ce pas véritablement plus qu'il n'en fallait pour faire tourner une tête de courtisan?

Or, Saint-Aignan était le modèle des courtisans passés, présents et futurs.

Au reste, Saint-Aignan se montra si bon narrateur et appréciateur si subtil, que le roi l'écouta en marquant beaucoup d'intérêt, surtout quand il conta la façon passionnée avec laquelle Madame avait recherché sa conversation à propos des affaires de mademoiselle de La Vallière.

Quand le roi n'eût plus rien ressenti pour madame Henriette de ce qu'il avait approuvé, il y avait dans cette ardeur de Madame à se faire donner ces renseignements une satisfaction d'amour-propre qui ne pouvait échapper au roi. Il éprouva donc cette satisfaction, mais voilà tout, et son cœur ne fut point un seul instant alarmé de ce que Madame pouvait penser ou ne point penser de toute cette aventure.

Seulement, lorsque Saint-Aignan eut fini, le roi, tout en se préparant à sa toilette de nuit, demanda :

— Maintenant, Saint-Aignan, tu sais ce que c'est que mademoiselle de La Vallière, n'est-ce pas?

— Non-seulement ce qu'elle est, mais ce qu'elle se

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire qu'elle est tout ce qu'une femme peut désirer d'être, c'est-à-dire aimée de Votre Majesté; je veux dire qu'elle sera tout ce que Votre Majesté voudra qu'elle soit.

— Ce n'est pas cela que je demande... Je ne veux pas savoir ce qu'elle est aujourd'hui ni ce qu'elle sera demain : tu l'as dit, cela me regarde, mais ce qu'elle était hier. Répète-moi donc ce qu'on dit d'elle.

— On dit qu'elle est sage.

— Oh! fit le roi en souriant, c'est un bruit.

— Assez rare à la cour, sire, pour qu'il soit cru quand on le répand.

— Vous avez peut-être raison, mon cher... Et de bonne naissance?

— Excellente; fille du marquis de La Vallière et belle-fille de cet excellent M. de Saint-Remy.

— Ah! oui, le majordome de ma tante... Je me rappelle cela, et je me souviens maintenant : je l'ai vue en passant à Blois. Elle a été présentée aux reines. J'ai même à me reprocher, à cette époque, de n'avoir pas fait à elle toute l'attention qu'elle méritait.

— Oh! sire, je m'en rapporte à Votre Majesté pour réparer le temps perdu.

— Et le bruit serait donc, dites-vous, que mademoiselle de La Vallière n'aurait pas d'amant?

— En tout cas, je ne crois pas que Votre Majesté s'effrayât beaucoup de la rivalité.

— Attends donc, s'écria tout à coup le roi avec un accent des plus sérieux.

— Plaît-il, sire?

— Je me souviens.

— Ah!

— Si elle n'a pas d'amant, elle a un fiancé.

— Un fiancé!

— Comment! tu ne sais pas cela, comte?

— Non.

— Toi, l'homme aux nouvelles.

— Votre Majesté m'excusera. Et le roi connaît ce fiancé?

— Pardieu! son père est venu me demander de signer au contrat : c'est...

Le roi allait sans doute prononcer le nom du vicomte de Bragelonne, quand il s'arrêta en fronçant le sourcil.

— C'est?... répéta Saint-Aignan.

— Je ne me rappelle plus, répondit Louis XIV essayant de cacher une émotion qu'il dissimulait avec peine.

— Puis-je mettre Votre Majesté sur la voie? demanda le comte de Saint-Aignan.

— Non; car je ne sais plus moi-même de qui je voulais parler, non, en vérité; je me rappelle bien vaguement qu'une des filles d'honneur devait épouser... mais le nom m'échappe.

— Était-ce mademoiselle de Tonnay-Charente qu'il devait épouser? demanda Saint-Aignan.

— Peut-être, fit le roi.

— Alors le futur était M. de Montespan; mais mademoiselle de Tonnay-Charente n'en a point parlé, ce me semble, de manière à effrayer les prétentions.

— Enfin, dit le roi, je ne sais rien, ou presque rien sur mademoiselle de La Vallière. Saint-Aignan, je te charge d'avoir des renseignements sur elle.

— Oui; sire, et quand aurai-je l'honneur de revoir Votre Majesté pour les lui fournir?

— Quand tu les auras.

— Je les aurai vite, si les renseignements vont aussi vite que mon désir de revoir le roi.

— Bien parlé! A propos, est-ce que Madame a témoigné quelque chose contre cette pauvre fille?

— Rien, sire.

— Madame ne s'est point fâchée?

— Je ne sais; seulement, elle a toujours ri.

— Très-bien; mais j'entends du bruit dans les antichambres, ce me semble; on me vient sans doute annoncer quelque courrier.

— En effet, sire.

— Informe-toi, Saint-Aignan.

Le comte courut à la porte et échangea quelques mots avec l'huissier.

— Sire, dit-il en revenant, c'est M. Fouquet qui arrive à l'instant même sur un ordre du roi, à ce qu'il dit. Il s'est

présenté, mais l'heure avancée fait qu'il n'insiste pas même pour avoir audience ce soir; il se contente de constater sa présence

— M. Fouquet! Je lui ai écrit à trois heures en l'invitant à être à Fontainebleau le lendemain matin; il arrive à Fontainebleau à deux heures, c'est du zèle! s'écria le roi radieux de se voir si bien obéi. Eh bien, au contraire, M. Fouquet aura son audience. Je l'ai mandé, je le recevrai. Qu'on l'introduise. Toi, comte, aux recherches, et à demain!

Le roi mit un doigt sur ses lèvres, et Saint-Aignan s'esquiva la joie dans le cœur, en donnant l'ordre à l'huissier d'introduire M. Fouquet.

Fouquet fit alors son entrée dans la chambre royale. Louis XIV se leva pour le recevoir.

— Bonsoir, monsieur Fouquet, dit-il avec un aimable sourire. Je vous félicite de votre ponctualité; mon message a dû vous arriver tard cependant?

— A neuf heures du soir, sire.

— Vous avez beaucoup travaillé ces jours-ci, monsieur Fouquet, car on m'a assuré que vous n'aviez pas quitté votre cabinet de Saint-Mandé depuis trois ou quatre jours.

— Je me suis, en effet, enfermé trois jours, sire, répliqua Fouquet en s'inclinant.

— Savez-vous, monsieur Fouquet, que j'avais beaucoup de choses à vous dire? continua le roi de son air le plus gracieux.

— Votre Majesté me comble, et, puisqu'elle est si bonne pour moi, me permet-elle de lui rappeler une promesse d'audience qu'elle m'avait faite?

— Ah! oui, quelqu'un d'église qui croit avoir à me remercier, n'est-ce pas?

— Justement, sire. L'heure est peut-être mal choisie, mais le temps de celui que j'amène est précieux, et comme Fontainebleau est sur la route de son diocèse...

— Qui donc déjà?

— Le dernier évêque de Vannes, que Votre Majesté, à ma recommandation, a daigné investir il y a trois mois.

— C'est possible, dit le roi, qui avait signé sans lire; et il est là?

— Oui, sire; Vannes est un diocèse important: les ouailles de ce pasteur ont besoin de sa parole divine; ce sont des

sauvages qu'il importe de toujours polir en les instruisant, et M. d'Herblay n'a pas son égal pour ces sortes de missions.

— M. d'Herblay! dit le roi en cherchant au fond de ses souvenirs, comme si ce nom, entendu depuis longtemps, ne lui était cependant pas inconnu.

— Oh! fit vivement Fouquet, Votre Majesté ne connaît pas ce nom obscur d'un de ses plus fidèles et de ses plus précieux serviteurs?

— Non, je l'avoue... Et il veut repartir?

— C'est-à-dire qu'il a reçu aujourd'hui des lettres qui nécessiteront peut-être son départ; de sorte qu'avant de se remettre en route pour le pays perdu qu'on appelle la Bretagne, il désirerait présenter ses respects à Votre Majesté.

— Et il attend?

— Il est là, sire.

— Faites-le entrer.

Fouquet fit un signe à l'huissier qui attendait derrière la tapisserie.

La porte s'ouvrit, Aramis entra.

Le roi lui laissa dire son compliment, et attacha un long regard sur cette physionomie que nul ne pouvait oublier après l'avoir vue.

— Vannes! dit-il: vous êtes évêque de Vannes, Monsieur?

— Oui, sire.

— Vannes est en Bretagne?

Aramis s'inclina.

— Près de la mer?

Aramis s'inclina encore.

— A quelques lieues de Belle-Isle?

— Oui, sire, répondit Aramis; à six lieues, je crois.

— Six lieues, c'est un pas, fit Louis XIV.

— Non pas pour nous autres, pauvres Bretons, sire, dit Aramis; six lieues, au contraire, c'est une distance, si ce sont six lieues de terres; si ce sont six lieues de mer, c'est une immensité. Or, j'ai eu l'honneur de le dire au roi, on compte six lieues de mer de la rivière à Belle-Isle.

— On dit que M. Fouquet a là une fort belle maison? demanda le roi.

— Oui, on le dit, répondit Aramis en regardant tranquillement Fouquet.

— Comment, on le dit? s'écria le roi.

— Oui, sire.

— En vérité, monsieur Fouquet, une chose m'étonne, je vous l'avoue.

— Laquelle ?

— Comment, vous avez à la tête de vos paroisses un homme tel que M. d'Herblay, et vous ne lui avez pas montré Belle-Isle ?

— Oh ! sire, répliqua l'évêque sans donner à Fouquet le temps de répondre, nous autres, pauvres prélats bretons, nous pratiquons la résidence.

— Monsieur de Vannes, dit le roi, je punirai M. Fouquet de son insouciance.

— Et comment cela, sire?

— Je vous changerai.

Fouquet se mordit la lèvre, Aramis sourit.

— Combien rapporte Vannes? continua le roi.

— Six mille livres, sire, dit Aramis.

— Ah! mon Dieu! si peu de chose! Mais vous avez du bien, monsieur de Vannes?

— Je n'ai rien, sire; seulement, M. Fouquet me compte douze cents livres par an pour son banc d'œuvre.

— Allons, allons, monsieur d'Herblay, je vous promets mieux que cela.

— Sire...

— Je songerai à vous.

Aramis s'inclina.

De son côté, le roi le salua presque respectueusement, comme c'était, au reste, son habitude de faire avec les femmes et avec les gens d'église.

Aramis comprit que son audience était finie; il prit congé par une phrase des plus simples, par une véritable phrase de pasteur campagnard, et disparut.

— Voilà une remarquable figure, dit le roi en le suivant des yeux aussi longtemps qu'il le put voir, et même en quelque sorte lorsqu'il ne le voyait plus.

— Sire, répondit Fouquet, si cet évêque avait l'instruction première, nul prélat en ce royaume ne mériterait comme lui les premières distinctions.

— Il n'est pas savant?

— Il a changé l'épée pour la chasuble, et cela un peu tard.

Mais n'importe, si Votre Majesté me permet de lui reparler de M. de Vannes en temps et lieu...

— Je vous en prie. Mais, avant de parler de lui, parlons de vous, monsieur Fouquet.

— De moi, sire?

— Oui, j'ai mille compliments à vous faire.

— Je ne saurais, en vérité, exprimer à Votre Majesté la joie dont elle me comble.

— Oui, monsieur Fouquet, je comprends. Oui, j'ai eu contre vous des préventions.

— Alors j'étais bien malheureux, sire.

— Mais elles sont passées. Ne vous êtes-vous pas aperçu...?

— Si fait, sire; mais j'attendais avec résignation le jour de la vérité. Il paraît que ce jour est venu?

— Ah! vous saviez être en ma disgrâce?

— Hélas! oui, sire.

— Et savez-vous pourquoi?

— Parfaitement; le roi me croyait un dilapidateur.

— Oh! non.

— Ou plutôt un administrateur médiocre. Enfin, Votre Majesté croyait que, les peuples n'ayant pas d'argent, le roi n'en aurait pas non plus.

— Oui, je l'ai cru; mais je suis détrompé.

Fouquet s'inclina.

— Et pas de rébellions, pas de plaintes?

— Et de l'argent, dit Fouquet.

— Le fait est que vous m'en avez prodigué le mois dernier.

— J'en ai encore, non-seulement pour tous les besoins, mais pour tous les caprices de Votre Majesté.

— Dieu merci! monsieur Fouquet, répliqua le roi sérieusement, je ne vous mettrai point à l'épreuve. D'ici à deux mois, je ne veux rien vous demander.

— J'en profiterai pour amasser au roi cinq ou six millions qui lui serviront de premiers fonds en cas de guerre.

— Cinq ou six millions!

— Pour sa maison seulement, bien entendu.

— Vous croyez donc à la guerre, monsieur Fouquet?

— Je crois que, si Dieu a donné à l'aigle un bec et des serres, c'est pour qu'il s'en serve à montrer sa royauté.

Le roi rougit de plaisir.

— Nous avons beaucoup dépensé tous ces jours-ci, monsieur Fouquet; ne me gronderez-vous pas?

— Sire. Votre Majesté a encore vingt ans de jeunesse et un milliard à dépenser pendant ces vingt ans.

— Un milliard! c'est beaucoup, monsieur Fouquet, dit le roi.

— J'économiserai, sire... D'ailleurs, Votre Majesté a en M. Colbert et en moi deux hommes précieux. L'un lui fera dépenser son argent, et ce sera moi, si toutefois mon service agrée toujours à Sa Majesté; l'autre le lui économisera, et ce sera M. Colbert.

— M. Colbert? reprit le roi étonné.

— Sans doute, sire; M. Colbert compte parfaitement bien.

A cet éloge fait de l'ennemi par l'ennemi lui-même, le roi se sentit pénétré de confiance et d'admiration.

C'est qu'en effet il n'y avait ni dans la voix ni dans le regard de Fouquet rien qui détruisît une lettre des paroles qu'il avait prononcées; il ne faisait point un éloge pour avoir le droit de placer deux reproches.

Le roi comprit, et, rendant les armes à tant de générosité et d'esprit:

— Vous louez M. Colbert? dit-il.

— Oui, sire, je le loue; car, outre que c'est un homme de mérite, je le crois très-dévoué aux intérêts de Votre Majesté.

— Est-ce parce que souvent il a heurté vos vues? dit le roi en souriant.

— Précisément, sire.

— Expliquez-moi cela?

— C'est bien simple. Moi, je suis l'homme qu'il faut pour faire entrer l'argent, lui l'homme qu'il faut pour l'empêcher de sortir.

— Allons, allons, monsieur le surintendant, que diable! vous me direz bien quelque chose qui corrige toute cette bonne opinion?

— Administrativement, sire?

— Oui.

— Pas le moins du monde, sire.

— Vraiment?

— Sur l'honneur, je ne connais pas en France un meilleur commis que M. Colbert.

Ce mot commis n'avait pas, en 1661, la signification un peu subalterne qu'on lui donne aujourd'hui; mais, en pas-

sant par la bouche de Fouquet que le roi venait d'appeler M. le surintendant, il prit quelque chose d'humble et de petit qui mettait admirablement Fouquet à sa place et Colbert à la sienne.

— Eh bien, dit Louis XIV, c'est cependant lui qui, tout économe qu'il est, a ordonné mes fêtes de Fontainebleau; et je vous assure, monsieur Fouquet, qu'il n'a pas du tout empêché mon argent de sortir.

Fouquet s'inclina, mais sans répondre.

— N'est-ce pas votre avis? dit le roi.

— Je trouve, sire, répondit-il, que M. Colbert a fait les choses avec infiniment d'ordre, et mérite, sous ce rapport, toutes les louanges de Votre Majesté.

Ce mot *ordre* fit le pendant du mot *commis*.

Nulle organisation, plus que celle du roi, n'avait cette vive sensibilité, cette finesse de tact qui perçoit et saisit l'ordre des sensations avant les sensations mêmes.

Louis XIV comprit donc que le commis avait eu pour Fouquet trop d'ordre, c'est-à-dire que les fêtes si splendides de Fontainebleau eussent pu être plus splendides encore.

Le roi sentit, en conséquence, que quelqu'un pouvait reprocher quelque chose à ses divertissements; il éprouva un peu de dépit de ce provincial qui, paré des plus sublimes habits de sa garde-robe, arrive à Paris, où l'homme élégant le regarde trop ou trop peu.

Cette partie de la conversation, si sobre, mais si fine de Fouquet, donna encore au roi plus d'estime pour le caractère de l'homme et la capacité du ministre.

Fouquet prit congé à deux heures du matin, et le roi se mit au lit un peu inquiet, un peu confus de la leçon voilée qu'il venait de recevoir; et deux bons quarts d'heure furent employés par lui à se remémorer les broderies, les tapisseries, les menus des collations, les architectures des arcs de triomphe, les dispositions d'illuminations et d'artifices imaginées par l'ordre du commis Colbert.

Il en résulta que le roi, repassant sur tout ce qui s'était passé depuis huit jours, trouva quelques taches à ses fêtes.

Mais Fouquet, par sa politesse, par sa bonne grâce et par sa générosité, venait d'entamer Colbert plus profondément que celui-ci avec sa fourbe, sa méchanceté, sa persévérante haine, n'avait jamais réussi à entamer Fouquet.

XXIX

FONTAINEBLEAU A DEUX HEURES DU MATIN.

Comme nous l'avons vu, de Saint-Aignan avait quitté la chambre du roi au moment où le surintendant y faisait son entrée.

De Saint-Aignan était chargé d'une mission pressée; c'est dire que de Saint-Aignan allait faire tout son possible pour tirer bon parti de son temps.

C'était un homme rare que celui que nous avons introduit comme l'ami du roi; un de ces courtisans précieux dont la vigilance et la netteté d'intention faisaient dès cette époque ombrage à tout favori passé ou futur, et balançait par son exactitude la servilité de Dangeau.

Aussi Dangeau n'était-il pas le favori, c'était le complaisant du roi.

De Saint-Aignan s'orienta donc.

Il pensa que les premiers renseignements qu'il avait à recevoir lui devaient venir de de Guiche.

Il courut donc après de Guiche.

De Guiche, que nous avons vu disparaître à l'aile du château et qui avait tout l'air de rentrer chez lui, de Guiche n'était pas rentré.

De Saint-Aignan se mit en quête de de Guiche.

Après avoir bien tourné, viré, cherché, de Saint-Aignan aperçut quelque chose comme une forme humaine appuyée à un arbre.

Cette forme avait l'immobilité d'une statue et paraissait fort occupée à regarder une fenêtre, quoique les rideaux de cette fenêtre fussent hermétiquement fermés.

Comme cette fenêtre était celle de Madame, de Saint-Aignan pensa que cette forme devait être celle de de Guiche.

Il s'approcha doucement et vit qu'il ne se trompait point.

De Guiche avait emporté de son entretien avec Madame une telle charge de bonheur, que toute sa force d'âme ne pouvait suffire à la porter.

De son côté, de Saint-Aignan savait que de Guiche avait été pour quelque chose dans l'introduction de La Vallière chez Madame; un courtisan sait tout et se souvient de tout. Seulement, il avait toujours ignoré à quel titre et à quelles conditions de Guiche avait accordé sa protection à La Vallière. Mais, comme, en questionnant beaucoup, il est rare que l'on n'apprenne point un peu, de Saint-Aignan comptait apprendre peu ou prou en questionnant de Guiche avec toute la délicatesse, et en même temps avec toute l'insistance dont il était capable.

Le plan de Saint-Aignan était celui-ci:

Si les renseignements étaient bons, dire avec effusion au roi qu'il avait mis la main sur une perle, et réclamer le privilége d'enchâsser cette perle dans la couronne royale.

Si les renseignements étaient mauvais, chose possible après tout, examiner à quel point le roi tenait à La Vallière, et diriger le compte rendu de façon à expulser la petite fille pour se faire un mérite de cette expulsion près de toutes les femmes qui pouvaient avoir des prétentions sur le cœur du roi, à commencer par Madame et à finir par la reine.

Au cas où le roi se montrerait tenace dans son désir, dissimuler les mauvaises notes; faire savoir à La Vallière que ces mauvaises notes, sans aucune exception, habitent un tiroir secret de la mémoire du confident; étaler ainsi de la générosité aux yeux de la malheureuse fille, et la tenir perpétuellement suspendue par la reconnaissance et la crainte, de manière à s'en faire une amie de cour, intéressée comme une complice à faire la fortune de son complice tout en faisant sa propre fortune.

Quant au jour où la bombe du passé éclaterait, en supposant que cette bombe éclatât jamais, de Saint-Aignan se promettait bien d'avoir pris toutes les précautions et de faire l'ignorant près du roi.

Auprès de La Vallière, il aurait encore ce jour-là même un superbe rôle de générosité.

C'est avec toutes ces idées, écloses en une demi-heure au feu de la convoitise, que de Saint-Aignan, le meilleur fils du monde, comme eût dit La Fontaine, s'en allait avec l'intention bien arrêtée de faire parler de Guiche, c'est-à-dire de le troubler dans son bonheur, bonheur qu'au reste de Saint-Aignan ignorait.

Il était une heure du matin quand de Saint-Aignan aperçut de Guiche debout, immobile, appuyé au tronc d'un arbre, et les yeux cloués sur cette fenêtre lumineuse.

Une heure du matin : c'est-à-dire l'heure la plus douce de la nuit, celle que les peintres couronnent de myrtes et de pavots naissants, l'heure aux yeux battus, au cœur palpitant, à la tête alourdie, qui jette sur le jour écoulé un regard de regret, qui adresse un salut amoureux au jour nouveau.

Pour de Guiche, c'était l'aurore d'une ineffable bonheur : il eût donné un trésor au mendiant dressé sur son chemin pour obtenir qu'il ne le dérangeât point en ses rêves.

Ce fut justement à cette heure que Saint-Aignan, mal conseillé, l'égoïsme conseille toujours mal, vint lui frapper sur l'épaule au moment où il murmurait un mot ou plutôt un nom.

— Ah! s'écria-t-il lourdement, je vous cherchais.

— Moi? dit de Guiche tressaillant.

— Oui, et je vous trouve rêvant à la lune. Seriez-vous atteint, par hasard, du mal de poésie, mon cher comte, et feriez-vous des vers?

Le jeune homme força sa physionomie à sourire, tandis que mille et mille contradictions grondaient contre Saint-Aignan au plus profond de son cœur.

— Peut-être, dit-il. Mais quel heureux hasard?

— Ah! voilà qui me prouve que vous m'avez mal entendu.

— Comment cela?

— Oui, j'ai débuté par vous dire que je vous cherchais.

— Vous me cherchiez?

— Oui, et je vous y prends.

— A quoi, je vous prie?

— Mais à chanter Philis.

— C'est vrai, je n'en disconviens pas, dit de Guiche en riant; oui, mon cher comte, je chante Philis.

— Cela vous est acquis.

— A moi?

— Sans doute, à vous. A vous, l'intrépide protecteur de toute femme belle et spirituelle.

— Que diable me venez-vous conter là?

— Des vérités reconnues, je le sais bien. Mais attendez, je suis amoureux.

— Vous?

— Oui.

— Tant mieux, cher comte. Venez et contez-moi cela.

Et de Guiche, craignant un peu tard peut-être que Saint-Aignan ne remarquât cette fenêtre éclairée, prit le bras du comte et essaya de l'entraîner.

— Oh! dit celui-ci en résistant, ne me menez point du côté de ces bois noirs, il fait trop humide par là. Restons à la lune, voulez-vous?

Et, tout en cédant à la pression du bras de de Guiche, il demeura dans les parterres qui avoisinaient le château.

— Voyons, dit de Guiche résigné, conduisez-moi où il vous plaira, et demandez-moi ce qui vous est agréable.

— On n'est pas plus charmant.

Puis, après une seconde de silence :

— Cher comte, continua de Saint-Aignan, je voudrais que vous me disiez deux mots sur une certaine personne que vous avez protégée.

— Et que vous aimez?

— Je ne dis ni oui ni non, très-cher... Vous comprenez qu'on ne place pas ainsi son cœur à fonds perdu, et qu'il faut bien prendre à l'avance ses sûretés.

— Vous avez raison, dit de Guiche avec un soupir; c'est précieux, un cœur.

— Le mien surtout, il est tendre, et je vous le donne comme tel.

— Oh! vous êtes connu, comte. Après?

— Voici. Il s'agit tout simplement de mademoiselle de Tonnay-Charente.

— Ah çà! mon cher Saint-Aignan, vous devenez fou, je présume!

— Pouquoi cela?

— Je n'ai jamais protégé mademoiselle de Tonnay-Charente, moi!

— Bah!

— Jamais!

— Ce n'est pas vous qui avez fait entrer mademoiselle de Tonnay-Charente chez Madame?

— Mademoiselle de Tonnay-Charente, et vous devez savoir cela mieux que personne, mon cher comte, est d'assez

bonne maison pour qu'on la désire, à plus forte raison pour qu'on l'admette.

— Vous me raillez.

— Non, sur l'honneur, je ne sais ce que vous voulez dire.

— Ainsi, vous n'êtes pour rien dans son admission?

— Non.

— Vous ne la connaissez pas?

— Je l'ai vue pour la première fois le jour de sa présentation à Madame. Ainsi, comme je ne l'ai pas protégée, comme je ne la connais pas, je ne saurais vous donner sur elle, mon cher comte, les éclaircissements que vous désirez.

Et de Guiche fit un mouvement pour quitter son interlocuteur.

— La! la! dit Saint-Aignan, un instant, mon cher comte; vous ne m'échapperez point ainsi.

— Pardon, mais il me semblait qu'il était l'heure de rentrer chez soi.

— Vous ne rentriez pas cependant, quand je vous ai, non pas rencontré, mais trouvé.

— Aussi, mon cher comte, du moment où vous avez encore quelque chose à me dire, je me mets à votre disposition.

— Et vous faites bien, pardieu! Une demi-heure de plus ou de moins, vos dentelles n'en seront ni plus ni moins fripées. Jurez-moi que vous n'aviez pas de mauvais rapports à me faire sur son compte, et que ces mauvais rapports que vous eussiez pu me faire ne sont point la cause de votre silence.

— Oh! la chère enfant, je la crois pure comme un cristal.

— Vous me comblez de joie. Cependant, je ne veux pas avoir l'air près de vous d'un homme si mal renseigné que je parais. Il est certain que vous avez fourni la maison de la princesse de dames d'honneur. On a même fait une chanson sur cette fourniture.

— Vous savez, mon cher ami, que l'on fait des chansons sur tout.

— Vous la connaissez?

— Non; mais chantez-la-moi, je ferai sa connaissance.

— Je ne saurais vous dire comment elle commence, mais je me rappelle comment elle finit.

— Bon! c'est déjà quelque chose.

Des demoiselles d'honneur,
Guiche est nommé fournisseur.

— L'idée est faible et la rime pauvre.

— Ah! que voulez-vous, mon cher, ce n'est ni de Racine ni de Molière, c'est de La Feuillade, et un grand seigneur ne peut pas rimer comme un croquant.

— C'est fâcheux, en vérité, que vous ne vous souveniez que de la fin.

— Attendez, attendez, voilà le commencement du second couplet qui me revient.

— J'écoute.

. . .
Il a rempli la volière,
Montalais et...

— Pardieu! et La Vallière! s'écria de Guiche impatienté, et surtout ignorant complétement où Saint-Aignan en voulait venir.

— Oui, oui, c'est cela, La Vallière. Vous avez trouvé la rime, mon cher.

— Belle trouvaille, ma foi!

— Montalais et La Vallière, c'est cela. Ce sont ces deux petites filles que vous avez protégées.

Et Saint-Aignan se mit à rire.

— Donc, vous ne trouvez pas dans la chanson mademoiselle de Tonnay-Charente? dit de Guiche.

— Non, ma foi!

— Vous êtes satisfait, alors?

— Sans doute; mais j'y trouve Montalais, dit Saint-Aignan en riant toujours.

— Oh! vous la trouverez partout. C'est une demoiselle fort remuante.

— Vous la connaissez?

— Par intermédiaire. Elle était protégée par un certain Malicorne que protége Manicamp; Manicamp m'a fait demander un poste de demoiselle d'honneur pour Montalais dans la maison de Madame, et une place d'officier pour Malicorne dans la maison de Monsieur. J'ai demandé; vous savez bien que j'ai un faible pour ce drôle de Manicamp.

— Et vous avez obtenu?

— Pour Montalais, oui ; pour Malicorne, oui et non, il n'est encore que toléré. Est-ce tout ce que vous vouliez savoir ?

— Reste la rime.

— Quelle rime ?

— La rime que vous avez trouvée.

— La Vallière ?

— Oui.

Et de Saint-Aignan reprit son rire qui agaçait tant de Guiche.

— Eh bien, dit ce dernier, je l'ai fait entrer chez Madame, c'est vrai.

— Ah ! ah ! ah ! fit Saint-Aignan.

— Mais, continua de Guiche de son air le plus froid, vous me ferez très-heureux, cher comte, si vous ne plaisantez point sur ce nom. Mademoiselle La Baume Le Blanc de La Vallière est une personne parfaitement sage.

— Parfaitement sage ?

— Oui.

— Mais vous ne savez donc pas le nouveau bruit ? s'écria Saint-Aignan.

— Non, et même vous me rendrez service, mon cher comte, en gardant ce bruit pour vous et pour ceux qui le font courir.

— Ah bah ! vous prenez la chose si sérieusement ?

— Oui ; mademoiselle de La Vallière est aimée par un de mes bons amis.

Saint-Aignan tressaillit.

— Oh ! oh ! fit il.

— Oui, comte, continua de Guiche. Par conséquent, vous comprenez, vous l'homme le plus poli de France, je ne puis laisser faire à mon ami une position ridicule.

— Oh ! à merveille.

Et Saint-Aignan se rongeait les doigts, moitié dépit, moitié curiosité déçue.

De Guiche lui fit un beau salut.

— Vous me chassez, dit Saint-Aignan qui mourait d'envie de savoir le nom de l'ami.

— Je ne vous chasse point, très-cher... J'achève mes vers à Philis.

— Et ces vers ?...

— Sont un quatrain. Vous comprenez, n'est-ce pas? un quatrain, c'est sacré.

— Ma foi! oui.

— Et comme, sur quatre vers dont il doit naturellement se composer, il me reste encore trois vers et un hémistiche à faire, j'ai besoin de toute ma tête.

— Cela se comprend. Adieu, comte!

— Adieu!

— A propos...

— Quoi?

— Avez-vous de la facilité.

— Énormément.

— Aurez-vous bien fini vos trois vers et demi demain matin?

— Je l'espère.

— Eh bien, à demain.

— A demain; adieu!

Force était à Saint-Aignan d'accepter le congé; il l'accepta et disparut derrière la charmille.

La conversation avait entraîné de Guiche et Saint-Aignan assez loin du château.

Tout mathématicien, tout poëte et tout rêveur a ses distractions; Saint-Aignan se trouvait donc, quand le quitta de Guiche, aux limites du quinconce, à l'endroit où les communs commencent et où, derrière de grands bouquets d'acacias et de marronniers croisant leurs grappes sous des monceaux de clématite et de vigne vierge, s'élève le mur de séparation entre les bois et la cour des communs.

Saint-Aignan, laissé seul, prit le chemin de ces bâtiments; de Guiche tourna en sens inverse. L'un revenait donc vers les parterres, tandis que l'autre allait aux murs.

Saint-Aignan marchait sous une impénétrable voûte de sorbiers, de lilas et d'aubépines gigantesques, les pieds sur un sable mou, enfoui dans l'ombre, étouffé dans la mousse.

Il ruminait une revanche qui lui paraissait difficile à prendre, tout déferré, comme eût dit Tallemant des Réaux, de n'en avoir pas appris davantage sur La Vallière, malgré l'ingénieuse tactique qu'il avait employée pour arriver jusqu'à elle.

Tout à coup, un gazouillement de voix humaines parvint à son oreille. C'était comme des chuchotements, comme des

plaintes féminines mêlées d'interpellations ; c'étaient de petits rires, des soupirs, des cris de surprise étouffés ; mais, pardessus tout, la voix féminine dominait.

Saint-Aignan s'arrêta pour s'orienter ; il reconnut avec la plus vive surprise que les voix venaient, non pas de la terre, mais du sommet des arbres.

Il leva la tête en se glissant sous l'allée, et aperçut à la crête du mur une femme juchée sur une échelle, en grande communication de gestes et de paroles avec un homme perché sur un arbre, et dont on ne voyait que la tête, perdu qu'était le corps dans l'ombre d'un marronnier.

La femme était en deçà du mur ; l'homme au delà.

XXX

LE LABYRINTHE.

De Saint-Aignan ne cherchait que des renseignements et trouvait une aventure. C'était du bonheur.

Curieux de savoir pourquoi et surtout de quoi cet homme et cette femme causaient à une pareille heure et dans une si singulière situation, de Saint-Aignan se fit tout petit et arriva presque sous les bâtons de l'échelle.

Alors, prenant ses mesures pour être le plus confortablement possible, il s'appuya contre un arbre et écouta.

Il entendit le dialogue suivant.

C'était la femme qui parlait.

— En vérité, monsieur Manicamp, disait-elle d'une voix qui, au milieu des reproches qu'elle articulait, conservait un singulier accent de coquetterie, en vérité, vous êtes de la plus dangereuse indiscrétion. Nous ne pouvons causer longtemps ainsi sans être surpris.

— C'est très-probable, interrompit l'homme du ton le plus calme et le plus flegmatique.

— Eh bien, alors, que dira-t-on ? Oh ! si quelqu'un me voyait, je vous déclare que j'en mourrais de honte.

— Oh! ce serait un grand enfantillage et dont je vous crois incapable.

— Passe encore s'il y avait quelque chose entre nous; mais se faire tort gratuitement, en vérité, je suis bien sotte. Adieu, monsieur de Manicamp!

— Bon! je connais l'homme; à présent, je vais voir la femme, se dit de Saint-Aignan guettant aux bâtons de l'échelle l'extrémité de deux jambes élégamment chaussées dans des souliers de satin bleu de ciel et dans des bas couleur de chair.

— Oh! voyons, voyons; par grâce, ma chère Montalais, s'écria de Manicamp, ne fuyez pas, que diable! j'ai encore des choses de la plus haute importance à vous dire.

— Montalais! pensa tout bas de Saint-Aignan; et de trois! Les trois commères ont chacune leur aventure; seulement, il m'avait semblé que l'aventure de celle-ci s'appelait M. Malicorne et non de Manicamp.

A cet appel de son interlocuteur, Montalais s'arrêta au milieu de sa descente.

On vit alors l'infortuné de Manicamp grimper d'un étage dans son marronnier, soit pour s'avantager, soit pour combattre la lassitude de sa mauvaise position.

— Voyons, dit-il, écoutez-moi; vous savez bien, je l'espère, que je n'ai aucun mauvais dessein.

— Sans doute... Mais, enfin, pourquoi cette lettre que vous m'écrivez, en stimulant ma reconnaissance? Pourquoi ce rendez-vous que vous me demandez à une pareille heure et dans un pareil lieu?

— J'ai stimulé votre reconnaissance en vous rappelant que c'était moi qui vous avais fait entrer chez Madame, parce que, désirant vivement l'entrevue que vous avez bien voulu m'accorder, j'ai employé, pour l'obtenir, le moyen qui m'a paru le plus sûr. Pourquoi je vous l'ai demandée à pareille heure et dans un pareil lieu? C'est que l'heure m'a paru discrète et le lieu solitaire. Or, j'avais à vous demander de ces choses qui réclament à la fois la discrétion et la solitude.

— Monsieur de Manicamp!

— En tout bien tout honneur, chère demoiselle.

— Monsieur de Manicamp, je crois qu'il serait plu sconvenable que je me retirasse.

— Écoutez-moi ou je saute de mon nid dans le vôtre,

et prenez garde de me défier, car il y a juste, en ce moment, une branche de marronnier qui m'est gênante et qui me provoque à des excès. N'imitez pas cette branche et écoutez-moi.

— Je vous écoute, j'y consens; mais soyez bref, car, si vous avez une branche qui vous provoque, j'ai, moi, un échelon triangulaire qui s'introduit dans la plante de mes pieds. Mes souliers sont minés, je vous en préviens.

— Faites-moi l'amitié de me donner la main, Mademoiselle.

— Et pourquoi?

— Donnez toujours.

— Voici ma main; mais que faites-vous donc?

— Je vous tire à moi.

— Dans quel but? Vous ne voulez pas que j'aille vous rejoindre dans votre arbre, j'espère?

— Non; mais je désire que vous vous asseyiez sur le mur; la, bien! la place est large et belle, et je donnerais beaucoup pour que vous me permissiez de m'y asseoir à côté de vous.

— Non pas! vous êtes bien où vous êtes; on nous verrait.

— Croyez-vous? demanda Manicamp d'une voix insinuante.

— J'en suis sûre.

— Soit! je reste sur mon marronnier, quoique j'y sois on ne peut plus mal.

— Monsieur Manicamp! monsieur Manicamp! nous nous éloignons du fait.

— C'est juste.

— Vous m'avez écrit?

— Très-bien.

— Mais pourquoi m'avez-vous écrit?

— Imaginez-vous qu'aujourd'hui, à deux heures, de Guiche est parti.

— Après?

— Le voyant partir, je l'ai suivi, comme c'est mon habitude.

— Je le vois bien, puisque vous voilà.

— Attendez donc... Vous savez, n'est-ce pas, que ce pauvre de Guiche était jusqu'au cou dans la disgrâce?

— Hélas ! oui.

— C'était donc le comble de l'imprudence à lui de venir trouver à Fontainebleau ceux qui l'avaient exilé à Paris, et surtout ceux dont on l'éloignait.

— Vous raisonnez comme feu Pythagore, monsieur Manicamp.

— Or, de Guiche est têtu comme un amoureux ; il n'écouta donc aucune de mes remontrances. Je le priai, je le suppliai, il ne voulut entendre à rien... Ah ! diable !

— Qu'avez-vous ?

— Pardon, Mademoiselle, mais c'est cette maudite branche dont j'ai déjà eu l'honneur de vous entretenir et qui vient de déchirer mon haut-de-chausses.

— Il fait nuit, répliqua Montalais en riant : continuons, monsieur Manicamp.

— De Guiche partit donc à cheval tout courant, et moi, je le suivis, mais au pas. Vous comprenez, s'aller jeter à l'eau avec un ami aussi vite qu'il y va lui-même, c'est d'un sot ou d'un insensé. Je laissai donc de Guiche prendre les devants et cheminai avec une sage lenteur, persuadé que j'étais que le malheureux ne serait pas reçu, ou, s'il l'était, tournerait bride au premier coup de boutoir, et que je le verrais revenir encore plus vite qu'il n'était allé, sans avoir été plus loin, moi, que Ris ou Melun, et c'était déjà trop, vous en conviendrez, que onze lieues pour aller et autant pour revenir.

Montalais haussa les épaules.

— Riez tant qu'il vous plaira, Mademoiselle ; mais si, au lieu d'être carrément assise sur la tablette d'un mur comme vous êtes, vous vous trouviez à cheval sur la branche que voici, vous seriez comme Auguste, vous aspireriez à descendre.

— Un peu de patience, mon cher monsieur Manicamp ! un instant est bientôt passé : vous disiez donc que vous aviez dépassé Ris et Melun.

— Oui, j'ai dépassé Ris et Melun ; j'ai continué de marcher, toujours étonné de ne point le voir revenir ; enfin, me voici à Fontainebleau, je m'informe, je m'enquiers partout de de Guiche ; personne ne l'a vu, personne ne lui a parlé dans la ville : il est arrivé au grand galop, est entré dans le château et a disparu. Depuis huit heures du soir, je suis à Fontainebleau, demandant de Guiche à tous les échos ; pas

de de Guiche. Je meurs d'inquiétude! Vous comprenez que je n'ai pas été me jeter dans la gueule du loup, en entrant moi-même au château, comme a fait mon imprudent ami; je suis venu droit aux communs, et je vous ai fait parvenir une lettre. Maintenant, Mademoiselle, au nom du ciel, tirez-moi d'inquiétude.

— Ce ne sera pas difficile, mon cher monsieur Manicamp: votre ami de Guiche a été reçu admirablement.

— Bah!

— Le roi lui a fait fête.

— Le roi, qui l'avait exilé!

— Madame lui a souri; Monsieur paraît l'aimer plus que devant.

— Ah! ah! fit Manicamp, cela m'explique pourquoi et comment il est resté. Et il n'a point parlé de moi?

— Il n'en a pas dit un mot.

— C'est mal à lui. Que fait-il en ce moment?

— Selon toute probabilité, il dort, ou, s'il ne dort pas, il rêve.

— Et qu'a-t-on fait pendant toute la soirée?

— On a dansé.

— Le fameux ballet? Comment a été de Guiche?

— Superbe.

— Ce cher ami! Maintenant, pardon, Mademoiselle, mais il me reste à passer de chez moi chez vous.

— Comment cela?

— Vous comprenez: je ne présume pas que l'on m'ouvre la porte du château à cette heure, et, quant à coucher sur cette branche, je le voudrais bien, mais je déclare la chose impossible à tout autre animal qu'un papegeai.

— Mais moi, monsieur Manicamp, je ne puis pas comme cela introduire un homme par-dessus un mur?

— Deux, Mademoiselle, dit une seconde voix, mais avec un accent si timide, que l'on comprenait que son prpriétaire sentait toute l'inconvenance d'une pareille demande.

— Bon Dieu! s'écria Montalais essayant de plonger son regard jusqu'au pied du marronnier; qui me parle?

— Moi, Mademoiselle.

— Qui vous?

— Malicorne, votre très-humble serviteur.

Et Malicorne, tout en disant ces paroles, se hissa de la

terre aux premières branches, et des premières branches à la hauteur du mur.

— M. Malicorne!.. Bonté divine! mais vous êtes enragés tous deux!

— Comment vous portez-vous, Mademoiselle? demanda Malicorne avec force civilités.

— Celui-là me manquait! s'écria Montalais désespérée.

— Oh! Mademoiselle, murmura Malicorne, ne soyez pas si rude, je vous en supplie!

— Enfin, Mademoiselle, dit Manicamp, nous sommes vos amis, et l'on ne peut désirer la mort de ses amis. Or, nous laisser passer la nuit où nous sommes, c'est nous condamner à mort.

— Oh! fit Montalais, M. Malicorne est robuste, et il ne mourra pas pour une nuit passée à la belle étoile.

— Mademoiselle!

— Ce sera une juste punition de son escapade.

— Soit! Que Malicorne s'arrange donc comme il voudra avec vous; moi, je passe, dit Manicamp.

Et, courbant cette fameuse branche contre laquelle il avait porté des plaintes si amères, il finit, en s'aidant de ses mains et de ses pieds, par s'asseoir côte à côte de Montalais.

Montalais voulut repousser Manicamp, Manichamp chercha à se maintenir.

Ce conflit, qui dura quelques secondes, eut son côté pittoresque, côté auquel l'œil de M. de Saint-Aignan trouva certainement son compte.

Mais Manicamp l'emporta. Maître de l'échelle, il y posa le pied, puis il offrit galamment la main à son ennemie.

Pendant ce temps, Malicorne s'installait dans le marronnier, à la place qu'avait occupée Manicamp, se promettant en lui-même de lui succéder en celle qu'il occupait.

Manicamp et Montalais descendirent quelques échelons, Manicamp insistant, Montalais riant et se défendant.

On entendit alors la voix de Malicorne qui suppliait.

— Mademoiselle, disait Malicorne, ne m'abandonnez pas, je vous en supplie! Ma position est fausse, et je ne puis sans accident parvenir seul de l'autre côté du mur; que Manicamp déchire ses habits, très-bien : il a ceux de M. de Guiche; mais, moi, je n'aurai pas même ceux de Manicamp, puisqu'ils seront déchirés.

— M'est avis, dit Manicamp, sans s'occuper des lamentations de Malicorne, m'est avis que le mieux est que j'aille trouver de Guiche à l'instant même. Plus tard peut-être ne pourrais-je plus pénétrer chez lui.

— C'est mon avis aussi, répliqua Montalais; allez donc, monsieur Manicamp.

— Mille grâces! Au revoir, Mademoiselle, dit Manicamp en sautant à terre, on n'est pas plus aimable que vous.

— Monsieur de Manicamp, votre servante; je vais maintenant me débarrasser de M. Malicorne.

Malicorne poussa un soupir.

— Allez, allez, continua Montalais.

Manicamp fit quelques pas; puis, revenant au pied de l'échelle :

— A propos, Mademoiselle, dit-il, par où va-t-on chez M. de Guiche?

— Ah! c'est vrai... Rien de plus simple. Vous suivez la charmille...

— Oh! très-bien.

— Vous arrivez au carrefour vert...

— Bon!

— Vous y trouvez quatre allées...

— A merveille.

— Vous en prenez une...

— Laquelle?

— Celle de droite.

— Celle de droite?

— Non, celle de gauche.

— Ah! diable!

— Non, non... attendez donc...

— Vous ne paraissez pas très-sûre... Remémorez-vous, je vous prie, Mademoiselle.

— Celle du milieu.

— Il y en a quatre.

— C'est vrai. Tout ce que je sais, c'est que, sur les quatre, il y en a une qui mène tout droit chez Madame; celle-là, je la connais.

— Mais M. de Guiche n'est point chez Madame, n'est-ce pas?

— Dieu merci! non.

— Celle qui mène chez Madame m'est donc inutile, et je désirerais la troquer contre celle qui mène chez M. de Guiche.

— Oui, certainement, celle-là, je la connais aussi; mais quant à l'indiquer d'ici, la chose me paraît impossible.

— Mais, enfin, Mademoiselle, supposons que j'aie trouvé cette bienheureuse allée.

— Alors, vous êtes arrivé.

— Bien.

— Oui, vous n'avez plus à traverser que le labyrinthe.

— Plus que cela? Diable! il y a donc un labyrinthe?

— Assez compliqué, oui; le jour même, on s'y trompe parfois : ce sont des tours et des détours sans fin; il faut d'abord faire trois tours à droite, puis deux tours à gauche, puis un tour... est-ce un tour ou deux tours. Attendez donc! Enfin, en sortant du labyrinthe, vous trouvez une allée de sycomores, et cette allée de sycomores vous conduit tout droit au pavillon qu'habite M. de Guiche.

— Mademoiselle, dit Manicamp, voilà une admirable indication, et je ne doute pas que, guidé par elle, je ne me perde à l'instant même. J'ai, en conséquence, un petit service à vous demander.

— Lequel?

— C'est de m'offrir votre bras et de me guider vous-même comme une autre... comme une autre... Je savais cependant ma mythologie, Mademoiselle; mais la gravité des événements me l'a fait oublier. Venez donc, je vous en supplie.

— Et moi! s'écria Malicorne, et moi, l'on m'abandonne donc?

— Eh, Monsieur, impossible!.. dit Montalais à Manicamp; on peut me voir avec vous à une pareille heure, et jugez donc ce que l'on dira.

— Vous aurez votre conscience pour vous, Mademoiselle, dit sentencieusement Manicamp.

— Impossible, Monsieur, impossible!

— Alors, laissez-moi aider Malicorne à descendre; c'est un garçon très-intelligent et qui a beaucoup de flair; il me guidera, et, si nous nous perdons, nous nous perdrons à deux et nous nous sauverons l'un et l'autre. A deux, si nous sommes rencontrés, nous aurons l'air de quelque chose; tandis que, seul, j'aurais l'air d'un amant ou d'un voleur. Venez, Malicorne, voici l'échelle.

— Monsieur Malicorne, s'écria Montalais, je vous défends de quitter votre arbre, et cela sous peine d'encourir toute ma colère.

Malicorne avait déjà allongé vers le faîte du mur une jambe qu'il retira tristement.

— Chut! dit tout bas Manicamp.

— Qu'y a-t-il? demanda Montalais.

— J'entends des pas.

— Oh! mon Dieu!

En effet, les pas soupçonnés devinrent un bruit manifeste, le feuillage s'ouvrit, et de Saint-Aignan parut, l'œil riant et la main étendue, surprenant chacun dans la position où il était : c'est-à-dire Malicorne sur son arbre et le cou tendu, Montalais sur son échelon et collée à l'échelle, Manicamp à terre et le pied en avant, prêt à se mettre en route.

— Eh! bonsoir, Manicamp, dit le comte, soyez le bienvenu, cher ami; vous nous manquiez ce soir, et l'on vous demandait. Mademoiselle de Montalais, votre... très-humble serviteur!

Montalais rougit.

— Ah! mon Dieu! balbutia-t-elle en cachant sa tête dans ses deux mains.

— Mademoiselle, dit de Saint-Aignan, rassurez-vous; je connais toute votre innocence, et j'en rendrai bon compte. Manicamp, suivez-moi. Charmille, carrefour et labyrinthe me connaissent; je serai votre Ariane. Hein! voilà votre nom mythologique retrouvé.

— C'est, ma foi! vrai, comte, merci!

— Mais, par la même occasion, comte, dit Montalais, emmenez aussi M. Malicorne.

— Non pas, non pas, dit Malicorne. M. Manicamp a causé avec vous tant qu'il a voulu; à mon tour, s'il vous plaît, Mademoiselle; j'ai, de mon côté, une multitude de choses à vous dire concernant notre avenir.

— Vous entendez, dit le comte en riant; demeurez avec lui, Mademoiselle. Ne savez-vous pas que cette nuit est la nuit aux secrets.

Et, prenant le bras de Manicamp, le comte l'emmena d'un pas rapide dans la direction du chemin que Montalais connaissait si bien et indiquait si mal.

Montalais les suivit des yeux aussi longtemps qu'elle put les apercevoir.

XXXI

COMMENT MALICORNE AVAIT ÉTÉ DÉLOGÉ DE L'HOTEL DU BEAU-PAON.

Pendant que Montalais suivait des yeux le comte et Manicamp, Malicorne avait profité de la distraction de la jeune fille pour se faire une position plus tolérable.

Quand elle se retourna, cette différence qui s'était faite dans la position de Malicorne frappa donc immédiatement ses yeux.

Malicorne était assis comme une manière de singe, le derrière sur le mur, les pieds sur le premier échelon.

Les pampres sauvages et les chèvre feuilles le coiffaient comme un faune, les torsades de la vigne vierge figuraient assez bien ses pieds de bouc.

Quant à Montalais, rien ne lui manquait pour qu'on pût la prendre pour une dryade accomplie.

— Çà, dit-elle en remontant un échelon, me rendez-vous malheureuse, me persécutez-vous assez, tyran que vous êtes!

— Moi? fit Malicorne, moi, un tyran?

— Oui, vous me compromettez sans cesse, monsieur Malicorne; vous êtes un monstre de méchanceté.

— Moi?

— Qu'aviez-vous à faire à Fontainebleau? Dites! est-ce que votre domicile n'est point à Orléans?

— Ce que j'ai à faire ici, demandez-vous? Mais j'ai affaire de vous voir.

— Ah! la belle nécessité.

— Pas pour vous, peut-être, Mademoiselle, mais bien certainement pour moi. Quant à mon domicile, vous savez bien que je l'ai abandonné, et que je n'ai plus dans l'avenir d'autre domicile que celui que vous avez vous-même. Donc, votre domicile étant pour le moment à Fontainebleau, à Fontainebleau je suis venu.

Montalais haussa les épaules.

— Vous voulez me voir, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Eh bien, vous m'avez vue, vous êtes content, partez!

— Oh! non, fit Malicorne.

— Comment! oh non?

— Je ne suis pas venu seulement pour vour voir; je suis venu pour causer avec vous.

— Eh bien, nous causerons plus tard et dans un autre endroit.

— Plus tard! Dieu sait si je vous rencontrerai plus tard dans un autre endroit! Nous n'en trouverons jamais de plus favorable que celui-ci.

— Mais je ne puis ce soir, je ne puis en ce moment.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il est arrivé cette nuit mille choses.

— Eh bien, ma chose, à moi, fera mille et une.

— Non, non, mademoiselle de Tonnay-Charente m'attend dans notre chambre pour une communication de la plus haute importance.

— Depuis longtemps?

— Depuis une heure au moins.

— Alors, dit tranquillement Malicorne, elle attendra quelques minutes de plus.

— Monsieur Malicorne, dit Montalais, vous vous oubliez.

— C'est-à-dire que vous m'oubliez, Mademoiselle, et que, moi, je m'impatiente du rôle que vous me faites jouer ici, mordieu! Mademoiselle, depuis huit jours, je rôde parmi vous toutes, sans que vous ayez daigné une seule fois vous apercevoir que j'étais là.

— Vous rôdez ici, vous, depuis huit jours?

— Comme un loup-garou; brûlé ici par les feux d'artifice qui m'ont roussi deux perruques, noyé là dans les osiers par l'humidité du soir ou la vapeur des jets d'eau, toujours affamé, toujours échiné, avec la perspective d'un mur ou la nécessité d'une escalade. Morbleu! ce n'est pas un sort cela, Mademoiselle, pour une créature qui n'est ni écureuil, ni salamandre, ni loutre; mais, puisque vous poussez l'inhumanité jusqu'à vouloir me faire renier ma condition d'homme, je l'arbore. Homme je suis, mordieu! et homme je resterai, à moins d'ordres supérieurs.

— Eh bien, voyons, que désirez-vous, que voulez-vous, qu'exigez-vous? dit Montalais soumise.

— N'allez-vous pas me dire que vous ignoriez que j'étais a Fontainebleau?

— Je...

— Soyez franche.

— Je m'en doutais.

— Eh bien, depuis huit jours, ne pouviez-vous pas me voir une fois par jour au moins?

— J'ai toujours été empêchée, monsieur Malicorne.

— Tarare!

— Demandez à ces demoiselles, si vous ne me croyez pas.

— Je ne demande jamais d'explication sur les choses que je sais mieux que personne.

— Calmez-vous, monsieur Malicorne, cela changera.

— Il le faudra bien.

— Vous savez, qu'on vous voie ou qu'on ne vous voie point, vous savez que l'on pense à vous, dit Montalais avec son air câlin.

— Oh! l'on pense à moi...

— Parole d'honneur.

— Et rien de nouveau?

— Sur quoi?

— Sur ma charge dans la maison de Monsieur.

— Ah! mon cher monsieur Malicorne, on n'abordait pas Son Altesse Royale pendant ces jours passés.

— Et maintenant?

— Maintenant, c'est autre chose; depuis hier, il n'est plus jaloux.

— Bah! Et comment la jalousie lui est-elle passée?

— Il y a eu diversion.

— Contez-moi cela.

— On a répandu le bruit que le roi avait jeté les yeux sur une autre femme, et Monsieur s'en est trouvé calme tout d'un coup.

— Et qui a répandu ce bruit?

Montalais baissa la voix.

— Entre nous, dit-elle, je crois que Madame et le roi s'entendent.

— Ah! ah! fit Malicorne, c'était le seul moyen. Mais M. de Guiche, le pauvre soupirant?

— Oh! celui-là, il est tout à fait délogé.

— S'est-on écrit?

— Mon Dieu, non; je ne leur ai pas vu tenir une plume aux uns ni aux autres depuis huit jours.

— Comment êtes-vous avec Madame ?

— Au mieux.

— Et avec le roi ?

— Le roi me fait des sourires quand je passe.

— Bien ! Maintenant, sur quelle femme les deux amants ont-ils jeté leur dévolu pour leur servir de paravent ?

— Sur La Vallière.

— Oh ! oh ! pauvre fille ! Mais il faudrait empêcher cela, ma mie !

— Pourquoi ?

— Parce que M. Raoul de Bragelonne la tuera ou se tuera s'il a un soupçon.

— Raoul ! ce bon Raoul ! Vous croyez ?

— Les femmes ont la prétention de se connaître en passions, dit Malicorne, et les femmes ne savent pas seulement lire elles-mêmes ce qu'elles pensent dans leurs propres yeux ou dans leur propre cœur. Eh bien, je vous dis, moi, que M. de Bragelonne aime La Vallière à tel point, que, si elle fait mine de le tromper, il se tuera ou la tuera.

— Le roi est là pour la défendre, dit Montalais.

— Le roi ! s'écria Malicorne.

— Sans doute.

— Eh ! Raoul tuera le roi comme un reître !

— Bonté divine ! fit Montalais, mais vous devenez fou, monsieur Malicorne !

— Non pas ; tout ce que je vous dis est, au contraire, du plus grand sérieux, ma mie, et, pour mon compte, je sais une chose.

— Laquelle ?

— C'est que je préviendrai tout doucement Raoul de la plaisanterie.

— Chut, malheureux ! fit Montalais en remontant encore un échelon pour se rapprocher d'autant de Malicorne, n'ouvrez point la bouche à ce pauvre Bragelonne.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous ne savez rien encore.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a que ce soir... Personne ne nous écoute ?

— Non.

— Il y a que ce soir, sous le chêne royal, La Vallière a dit tout haut et tout naïvement ces paroles : « Je ne conçois

pas que, lorsqu'on a vu le roi, on puisse jamais aimer un autre homme. »

Malicorne fit un bond sur son mur.

— Ah! mon Dieu! dit-il, elle a dit cela, la malheureuse?

— Mot pour mot.

— Et elle le pense?

— La Vallière pense toujours ce qu'elle dit.

— Mais cela crie vengeance! mais les femmes sont des serpents! dit Malicorne.

— Calmez-vous, mon cher Malicorne, calmez-vous !

— Non pas! Coupons le mal dans sa racine, au contraire. Prévenons Raoul, il est temps.

— Maladroit! c'est qu'au contraire il n'est plus temps, répondit Montalais.

— Comment cela?

— Ce mot de La Vallière...

— Oui.

— Ce mot à l'adresse du roi...

— Eh bien?

— Eh bien, il est arrivé à son adresse.

— Le roi le connaît? Il a été rapporté au roi.

— Le roi l'a entendu.

— *Ohimé!* comme disait M. le cardinal.

— Le roi était précisément caché dans le massif le plus voisin du chêne royal.

— Il en résulte, dit Malicorne, que dorénavant le plan du roi et de Madame va marcher sur des roulettes, en passant sur le corps du pauvre Bragelonne.

— Vous l'avez dit.

— C'est affreux!

— C'est comme cela.

— Ma foi! dit Malicorne après une minute de silence donnée à la méditation, entre un gros chêne et un grand roi, ne mettons pas notre pauvre personne, nous y serions broyés, ma mie.

— C'est ce que je voulais vous dire.

— Songeons à nous.

— C'est ce que je pensais.

— Ouvrez donc vos jolis yeux.

— Et vous, vos grandes oreilles.

— Approchez votre petite bouche pour un bon gros baiser.

— Voici, dit Montalais, qui paya sur-le-champ en espèces sonnantes.

— Maintenant, voyons. Voici M. de Guiche qui aime Madame; voilà La Vallière qui aime le roi; voilà le roi qui aime Madame et La Vallière; voilà Monsieur qui n'aime personne que lui. Entre tous ces amours, un imbécile ferait sa fortune, à plus forte raison des personnes de sens comme nous.

— Vous voilà encore avec vos rêves.

— C'est-à-dire avec mes réalités. Laissez-vous conduire par moi, ma mie, vous ne vous en êtes pas trop mal trouvée jusqu'à présent, n'est-ce pas?

— Non.

— Eh bien, l'avenir vous répond du passé. Seulement, puisque chacun pense à soi ici, pensons à nous.

— C'est trop juste.

— Mais à nous seuls.

— Soit!

— Alliance offensive et défensive!

— Je suis prête à la jurer.

— Étendez la main; c'est cela : Tout pour Malicorne!

— Tout pour Malicorne!

— Tout pour Montalais! répondit Malicorne en étendant la main à son tour.

— Maintenant, que faut-il faire?

— Avoir incessamment les yeux ouverts, les oreilles ouvertes, amasser des armes contre les autres, n'en jamais laisser traîner qui puisse servir contre nous-mêmes.

— Convenu.

— Arrêté.

— Juré. Et maintenant que le pacte est fait, adieu

— Comment, adieu?

— Sans doute. Retournez à votre auberge.

— A mon auberge?

— Oui; n'êtes-vous pas logé à l'auberge du *Beau-Paon?*

— Montalais! Montalais! vous le voyez bien, que vous connaissiez ma présence à Fontainebleau.

— Qu'est-ce que cela prouve? Qu'on s'occupe de vous au delà de vos mérites, ingrat!

— Hum!

— Retournez donc au *Beau-Paon.*

— Eh bien, voilà justement!

— Quoi?

— C'est devenu chose impossible.

— N'aviez-vous point une chambre?

— Oui, mais je ne l'ai plus.

— Vous ne l'avez plus? et qui vous l'a prise?

— Attendez... Tantôt je revenais de courir après vous, j'arrivais tout essoufflé à l'hôtel, lorsque j'aperçois une civière sur laquelle quatre paysans apportaient un moine malade.

— Un moine?

— Oui, un vieux franciscain à barbe grise. Comme je regardais ce moine malade, on l'entre dans l'auberge. Comme on lui faisait monter l'escalier, je le suis, et, comme j'arrive au haut de l'escalier, je m'aperçois qu'on le fait entrer dans ma chambre.

— Dans votre chambre?

— Oui, dans ma propre chambre. Je crois que c'est une erreur, j'interpelle l'hôte : l'hôte me déclare que la chambre louée par moi depuis huit jours était louée à ce franciscain pour le neuvième.

— Oh! oh!

— C'est justement ce que je fis : Oh! oh! Je fis même plus encore, je voulus me fâcher. Je remontai. Je m'adressai au franciscain lui-même. Je voulus lui remontrer l'inconvenance de son procédé; mais ce moine, tout moribond qu'il paraissait être, se souleva sur son coude, fixa sur moi deux yeux flamboyants, et, d'une voix qui eût avantageusement commandé une charge de cavalerie : « Jetez-moi ce drôle à la porte, » dit-il. Ce qui fut à l'instant même exécuté par l'hôte et par les quatre porteurs, qui me firent descendre l'escalier un peu plus vite qu'il n'était convenable. Voilà comment il se fait, ma mie, que je n'ai plus de gîte.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce franciscain? demanda Montalais. C'est donc un général?

— Justement; il me semble que c'est là le titre qu'un des porteurs lui a donné en lui parlant à demi-voix.

— De sorte que...? dit Montalais.

— De sorte que je n'ai plus de chambre, plus d'auberge, plus de gîte, et que je suis aussi décidé que l'était tout à l'heure mon ami Manicamp à ne pas coucher dehors.

— Comment faire? s'écria Montalais.

— Voilà! dit Malicorne.

— Mais rien de plus simple, dit une troisième voix.

Montalais et Malicorne poussèrent un cri simultané.

De Saint-Aignan parut.

— Cher monsieur Malicorne, dit de Saint-Aignan, un heureux hasard me ramène ici pour vous tirer d'embarras... Venez, je vous offre une chambre chez moi, et celle-là, je vous le jure, nul franciscain ne vous l'ôtera. Quant à vous, ma chère demoiselle, rassurez-vous : j'ai déjà le secret de mademoiselle de La Vallière, celui de mademoiselle de Tonnay-Charente ; vous venez d'avoir la bonté de me confier le vôtre, merci : j'en garderai aussi bien trois qu'un seul.

Malicorne et Montalais se regardèrent comme deux écoliers pris en maraude ; mais, comme au bout du compte Malicorne voyait un grand avantage dans la proposition qui lui était faite, il fit à Montalais un signe de résignation que celle-ci lui rendit.

Puis Malicorne descendit l'échelle échelon à échelon, réfléchissant à chaque degré au moyen d'arracher bribe par bribe à M. de Saint-Aignan tout ce qu'il pourrait savoir sur le fameux secret.

Montalais était déjà partie légère comme une biche, et ni carrefour ni labyrinthe n'eurent le pouvoir de la tromper.

Quant à de Saint-Aignan, il ramena en effet Malicorne chez lui, en lui faisant mille politesses, enchanté qu'il était de tenir sous sa main les deux hommes qui, en supposant que de Guiche restât muet, pouvaient le mieux renseigner sur le compte des filles d'honneur.

XXXII

CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ EN RÉALITÉ A L'AUBERGE DU BEAU-PAON.

D'abord, donnons à nos lecteurs quelques détails sur l'auberge du *Beau-Paon* ; puis nous passerons au signalement des voyageurs qui l'habitaient.

L'auberge du *Beau-Paon*, comme toute auberge, devait son nom à son enseigne.

Cette enseigne représentait un paon faisant la roue.

Seulement, à l'instar de quelques peintres qui ont donné la figure d'un joli garçon au serpent qui tente Ève, le peintre de l'enseigne avait donné au beau paon une figure de femme.

Cette auberge, épigramme vivante contre cette moitié du genre humain qui fait le charme de la vie, dit M. Legouvé, s'élevait à Fontainebleau dans la première rue latérale de gauche, laquelle coupait, en venant de Paris, cette grande artère qui forme à elle seule la ville tout entière de Fontainebleau.

La rue latérale s'appelait alors la rue de Lyon, sans doute parce que, géographiquement, elle s'avançait dans la direction de la seconde capitale du royaume.

Cette rue se composait de deux maisons habitées par des bourgeois, maisons séparées l'une de l'autre par deux grands jardins bordés de haies.

En apparence, il semblait y avoir cependant trois maisons dans la rue; expliquons comment, malgré ce semblant, il n'y en avait que deux.

L'auberge du *Beau-Paon* avait sa façade principale sur la grande rue; mais, en retour, sur la rue de Lyon, deux corps de bâtiments, divisés par des cours, renfermaient de grands logements propres à recevoir tous voyageurs, soit à pied, soit à cheval, soit même en carrosse, et à fournir non-seulement logis et table, mais encore promenade et solitude aux plus riches courtisans, lorsque, après un échec à la cour, ils désiraient se renfermer avec eux-mêmes pour dévorer l'affront ou méditer la vengeance.

Des fenêtres de ce corps de bâtiment en retour, les voyageurs apercevaient la rue d'abord, avec son herbe croissant entre les pavés, qu'elle disjoignait peu à peu.

Ensuite les belles haies de sureau et d'aubépine qui enfermaient, comme entre deux bras verts et fleuris, ces maisons bourgeoises dont nous avons parlé.

Puis, dans les intervalles de ces maisons, formant fond de tableau et se dessinant comme un horizon infranchissable, une ligne de bois touffus, plantureux, premières sentinelles de la vaste forêt qui se déroule en avant de Fontainebleau.

On pouvait donc, pour peu qu'on eût un appartement faisant angle par la grande rue de Paris, participer à la vue et

au bruit des passants et des fêtes, et, par la rue de Lyon, à la vue et au calme de la campagne.

Sans compter qu'en cas d'urgence, au moment où l'on frappait à la grande porte de la rue de Paris, on pouvait s'esquiver par la petite porte de la rue de Lyon, et, longeant les jardins des maisons bourgeoises, gagner les premiers taillis de la forêt.

Malicorne, qui, le premier, on se le rappelle, nous a parlé de cette auberge du *Beau-Paon*, pour en déplorer son expulsion, Malicorne, préoccupé de ses propres affaires, était bien loin d'avoir dit à Montalais tout ce qu'il y avait à dire sur cette curieuse auberge.

Nous allons essayer de remplir cette fâcheuse lacune laissée par Malicorne.

Malicorne avait oublié de dire, par exemple, de quelle façon il était entré dans l'auberge du *Beau-Paon*.

En outre, à part le franciscain dont il avait dit un mot, il n'avait donné aucun renseignement sur les voyageurs qui habitaient cette auberge.

La façon dont ils étaient entrés, la façon dont ils vivaient, la difficulté qu'il y avait pour toute autre personne que les voyageurs privilégiés d'entrer dans l'hôtel sans mot d'ordre, et d'y séjourner sans certaines précautions préparatoires, avaient cependant dû frapper, et avaient même, nous oserions en répondre, frappé certainement Malicorne.

Mais, comme nous l'avons dit, Malicorne avait des préoccupations personnelles qui l'empêchaient de remarquer bien des choses.

En effet, tous les appartements de l'hôtel du *Beau-Paon* étaient occupés et retenus par des étrangers sédentaires et d'un commerce fort calme, porteurs de visages prévenants, dont aucun n'était connu de Malicorne.

Tous ces voyageurs étaient arrivés à l'hôtel depuis qu'il y était arrivé lui-même, chacun y était entré avec une espèce de mot d'ordre qui avait d'abord préoccupé Malicorne; mais il s'était informé indirectement, et il avait su que l'hôte donnait pour raison de cette espèce de surveillance que la ville, pleine comme elle l'était de riches seigneurs, devait l'être aussi d'adroits et d'ardents filous.

Il allait donc de la réputation d'une maison honnête comme celle du *Beau-Paon* de ne pas laisser voler les voyageurs.

Aussi, Malicorne se demandait-il parfois, lorsqu'il rentrait en lui-même et sondait sa position à l'hôtel du *Beau-Paon*, comment on l'avait laissé entrer dans cette hôtellerie, tandis que, depuis qu'il y était entré, il avait vu refuser la porte à tant d'autres.

Il se demandait surtout comment Manicamp, qui, selon lui, devait être un seigneur en vénération à tout le monde, ayant voulu faire manger son cheval au *Beau-Paon*, dès son arrivée, cheval et cavalier avaient été éconduits avec un *nescio vos* des plus intraitables.

C'était donc pour Malicorne un problème que, du reste, occupé comme il l'était d'intrigue amoureuse et ambitieuse, il ne s'était point appliqué à approfondir.

L'eût-il voulu que, malgré l'intelligence que nous lui avons accordée, nous n'oserions dire qu'il eût réussi.

Quelques mots prouveront au lecteur qu'il n'eût pas fallu moins qu'Œdipe en personne pour résoudre une pareille énigme.

Depuis huit jours étaient entrés dans cette hôtellerie sept voyageurs, tous arrivés le lendemain du bienheureux jour où Malicorne avait jeté son dévolu sur *le Beau-Paon*.

Ces sept personnages, venus avec un train raisonnable, étaient :

D'abord, un brigadier des armées allemandes, son secrétaire, son médecin, trois laquais, sept chevaux.

Ce brigadier se nommait le comte de Wostpur.

Un cardinal espagnol avec deux neveux, deux secrétaires, un officier de sa maison et douze chevaux.

Ce cardinal se nommait monseigneur Herrebia.

Un riche négociant de Brême avait son laquais et deux chevaux.

Ce négociant se nommait meinheer Bonstett.

Un sénateur vénitien avec sa femme et sa fille, toutes deux d'une parfaite beauté.

Ce sénateur se nommait il signor Marini.

Un laird d'Écosse avec sept montagnards de son clan ; tous à pied.

Le laird se nommait Mac Cumnor.

Un Autrichien de Vienne, sans titre ni blason, venu en carrosse ; il avait beaucoup du prêtre, un peu du soldat.

On l'appelait le conseiller.

Enfin une dame flamande, avec un laquais, une femme de chambre et une demoiselle de compagnie. Grand train, grande mine, grands chevaux.

On l'appelait la dame flamande.

Tous ces voyageurs étaient arrivés le même jour, comme nous avons dit, et cependant leur arrivée n'avait causé aucun embarras dans l'auberge, aucun encombrement dans la rue, leurs logements ayant été marqués d'avance sur la demande de leurs courriers ou de leurs secrétaires, arrivés la veille ou le matin même.

Malicorne, arrivé un jour avant eux et voyageant sur un maigre cheval chargé d'une mince valise, s'était annoncé à l'hôtel du *Beau-Paon* comme l'ami d'un seigneur curieux de voir les fêtes, et qui lui, à son tour, devait arriver incessamment.

L'hôte, à ces paroles, avait souri comme s'il connaissait beaucoup, soit Malicorne, soit le seigneur son ami, et il lui avait dit :

— Choisissez, Monsieur, tel appartement qui vous conviendra, puisque vous arrivez le premier.

Et cela avec cette obséquiosité si significative chez les aubergistes, et qui veut dire : « Soyez tranquille, Monsieur, on sait à qui l'on a affaire, et l'on vous traitera en conséquence. »

Ces mots et le geste qui les accompagnait avaient paru bienveillants, mais peu clairs à Malicorne. Or, comme il ne voulait pas faire une grosse dépense, et que, demandant une petite chambre, il eût sans doute été refusé à cause de son peu d'importance même, il se hâta de ramasser au bond les paroles de l'aubergiste, et de le duper avec sa propre finesse.

Aussi, souriant en homme pour lequel on ne fait qu'absolument ce que l'on doit faire :

— Mon cher hôte, dit-il, je prendrai l'appartement le meilleur et le plus gai.

— Avec écurie ?

— Avec écurie.

— Pour quel jour ?

— Pour tout de suite, si c'est possible.

— A merveille.

— Seulement, se hâta d'ajouter Malicorne, je n'occuperai pas incontinent le grand appartement.

— Bon ! fit l'hôte avec un air d'intelligence.

— Certaines raisons, que vous comprendrez plus tard, me forcent de ne mettre à mon compte que cette petite chambre.

— Oui, oui, oui, fit l'hôte.

— Mon ami, quand il viendra, prendra le grand appartement, et naturellement, comme ce grand appartement sera le sien, il réglera directement.

— Très-bien! fit l'hôte, très-bien! c'était convenu ainsi.

— C'était convenu ainsi?

— Mot pour mot.

— C'est extraordinaire, murmura Malicorne. Ainsi, vous comprenez?

— Oui.

— C'est tout ce qu'il faut. Maintenant que vous comprenez... car vous comprenez bien, n'est-ce pas?

— Parfaitement.

— Eh bien, vous allez me conduire à ma chambre.

L'hôte du *Beau-Paon* marcha devant Malicorne, son bonnet à la main.

Malicorne s'installa dans sa chambre et y demeura tout surpris de voir l'hôte, à chaque ascension ou à chaque descente, lui faire de ces petits clignements d'yeux qui indiquent la meilleure intelligence entre deux correspondants.

— Il y a quelque méprise là-dessous, se disait Malicorne; mais, en attendant qu'elle s'éclaircisse, j'en profite, et c'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Et de sa chambre il s'élançait comme un chien de chasse à la piste des nouvelles et des curiosités de la cour, se faisant rôtir ici et noyer là, comme il avait dit à mademoiselle de Montalais.

Le lendemain de son installation, il avait vu arriver successivement les sept voyageurs qui remplissaient toute l'hôtellerie.

A l'aspect de tout ce monde, de tous ces équipages, de tout ce train, Malicorne se frotta les mains, en songeant que, faute d'un jour, il n'eût pas trouvé un lit pour se reposer au retour de ses explorations.

Après que tous les étrangers se furent casés, l'hôte entra dans sa chambre, et, avec sa gracieuseté habituelle :

— Mon cher Monsieur, lui dit-il, il vous reste le grand appartement du troisième corps de logis; vous savez cela?

— Sans doute, je le sais.

— Et c'est un véritable cadeau que je vous fais.
— Merci!
— De sorte que, lorsque votre ami viendra...
— Eh bien?
— Eh bien, il sera content de moi, ou dans le cas contraire, c'est qu'il sera bien difficile.
— Pardon! voulez-vous me permettre de dire quelques mots à propos de mon ami?
— Dites, pardieu! vous êtes bien le maître.
— Il devait venir, comme vous savez...
— Et il le doit toujours.
— C'est qu'il pourrait avoir changé d'avis.
— Non.
— Vous en êtes sûr?
— J'en suis sûr.
— C'est que, dans le cas où vous auriez quelque doute...
— Après?
— Je vous dirais, moi : je ne vous réponds pas qu'il vienne.
— Mais il vous a dit cependant...
— Certainement il m'a dit; mais vous savez : l'homme propose et Dieu dispose, *verba volant, scripta manent.*
— Ce qui veut dire?
— Les mots s'envolent, les écrits restent; et, comme il ne m'a pas écrit, qu'il s'est contenté de me dire, je vous autoriserai donc, sans cependant vous y inviter...vous sentez, c'est fort embarrassant.
— A quoi m'autorisez-vous?
— Dame! à louer son appartement, si vous en trouvez un bon prix.
— Moi?
— Oui, vous.
— Jamais, Monsieur, jamais je ne ferai une pareille chose. S'il ne vous a pas écrit, à vous...
— Non.
— Il m'a écrit à moi.
— Ah!
— Oui.
— Et dans quels termes? Voyons si sa lettre s'accorde avec ses paroles.
— En voici à peu près le texte :
« *A Monsieur le propriétaire de l'hôtel du* Beau-Paon.

« Vous devez être prévenu du rendez-vous pris dans votre hôtel par quelques personnages d'importance ; je fais partie de la société qui se réunit à Fontainebleau. Retenez donc à la fois, et une petite chambre pour un ami qui arrivera avant moi ou après moi... »

— C'est vous cet ami, n'est-ce pas ? fit en s'interrompant l'hôte du *Beau-Paon*.

Malicorne s'inclina modestement.

L'hôte reprit :

« Et un grand appartement pour moi. Le grand appartement me regarde ; mais je désire que le prix de la chambre soit modique, cette chambre étant destinée à un pauvre diable. »

— C'est toujours bien vous, n'est-ce pas ? dit l'hôte.

— Oui, certes, dit Malicorne.

— Alors, nous sommes d'accord : votre ami soldera le prix de son appartement, et vous solderez le prix du vôtre.

— Je veux être roué vif, se dit en lui-même Malicorne, si je comprends quelque chose à ce qui m'arrive.

Puis, tout haut :

— Et, dites-moi, vous avez été content du nom ?

— De quel nom ?

— Du nom qui terminait la lettre. Il vous a présenté toute garantie ?

— J'allais vous le demander, dit l'hôte.

— Comment ! la lettre n'était pas signée ?

— Non, fit l'hôte en écarquillant des yeux pleins de mystère et de curiosité.

— Alors, répliqua Malicorne imitant ce geste et ce mystère, s'il ne s'est pas nommé...

— Eh bien ?

— Vous comprendrez qu'il doit avoir ses raisons pour cela.

— Sans doute.

— Et que je n'irai pas, moi, son ami, moi, son confident, trahir son incognito.

— C'est juste, Monsieur, répondit l'hôte ; aussi je n'insiste pas.

— J'apprecie cette délicatesse. Quant à moi, comme l'a dit mon ami, ma chambre est à part, convenons-en bien.

— Monsieur, c'est tout convenu.

— Vous comprenez, les bons comptes font les bons amis. Comptons donc.

— Ce n'est pas pressé.

— Comptons toujours. Chambre, nourriture, pour moi, place à la mangeoire et nourriture de mon cheval : combien par jour?

— Quatre livres, Monsieur.

— Cela fait donc douze livres pour les trois jours écoulés?

— Douze livres; oui, Monsieur.

— Voici vos douze livres.

— Eh! Monsieur, à quoi bon payer tout de suite?

— Parce que, dit Malicorne en baissant la voix et en recourant au mystérieux, puisqu'il voyait le mystérieux réussir; parce que, si l'on avait à partir soudain, à décamper d'un moment à l'autre ce serait tout compte fait.

— Monsieur, vous avez raison.

— Donc, je suis chez moi.

— Vous êtes chez vous.

— Eh bien, à la bonne heure. Adieu!

L'hôte se retira.

Resté seul, Malicorne se fit le raisonnement suivant :

— Il n'y a que M. de Guiche ou Manicamp capables d'avoir écrit à mon hôte; M. de Guiche, parce qu'il veut se ménager un logement hors de cour, en cas de succès ou d'insuccès; Manicamp, parce qu'il aura été chargé de cette commission par M. de Guiche.

« Voici donc ce que M. de Guiche ou Manicamp auront imaginé : Le grand appartement pour recevoir d'une façon convenable quelque dame épais voilée, avec réserve, pour la susdite dame, d'une double sortie sur une rue à peu près déserte et aboutissant à la forêt.

« La chambre pour abriter momentanément soit Manicamp, confident de M. de Guiche et vigilant gardien de la porte, soit M. de Guiche lui-même, jouant à la fois pour plus de sûreté le rôle du maître et celui de confident.

« Mais cette réunion qui doit avoir lieu, qui a eu effectivement lieu dans l'hôtel?

« Ce sont sans doute gens qui doivent être présentés au roi.

« Mais ce pauvre diable à qui la chambre est destinée?

« Ruse pour mieux cacher de Guiche ou Manicamp.

« S'il en est ainsi, comme c'est chose propable, il n'y a que demi-mal : et de Manicamp à Malicorne, il n'y a que la bourse.

Depuis ce raisonnement, Malicorne avait dormi sur les deux oreilles, laissant les sept étrangers occuper et arpenter en tous sens les sept logements de l'hôtellerie du *Beau-Paon*.

Lorsque rien ne l'inquiétait à la cour, lorsqu'il était las d'excursions et d'inquisitions, las d'écrire des billets que jamais il n'avait l'occasion de remettre à leur adresse, alors il rentrait dans sa bienheureuse petite chambre, et, accoudé sur le balcon garni de capucines et d'œillets palissés, il s'occupait de ces étranges voyageurs pour qui Fontainebleau semblait n'avoir ni lumières, ni joies, ni fêtes.

Cela dura ainsi jusqu'au septième jour, jour que nous avons détaillé longuement avec sa nuit dans les précédents chapitres.

Cette nuit-là, Malicorne prenait le frais à sa fenêtre vers une heure du matin, quand Manicamp parut à cheval, le nez au vent, l'air soucieux et ennuyé.

— Bon! se dit Malicorne en le reconnaissant du premier coup, voilà mon homme qui vient réclamer son appartement, c'est-à-dire ma chambre.

Et il appela Manicamp.

Manicamp leva la tête, et à son tour reconnut Malicorne.

— Ah! pardieu! dit celui-ci en se déridant, soyez le bienvenu, Malicorne. Je rôde dans Fontainebleau, cherchant trois choses que je ne puis trouver : de Guiche, une chambre et une écurie.

— Quant à M. de Guiche, je ne puis vous en donner ni bonnes ni mauvaises nouvelles, car je ne l'ai point vu; mais, quant à votre chambre et à une écurie, c'est autre chose.

— Ah!

— Oui; c'est ici qu'elles ont été retenues.

— Retenues, et par qui?

— Par vous, ce me semble.

— Par moi?

— N'avez-vous donc point retenu un logement?

— Pas le moins du monde.

L'hôte, en ce moment, parut sur le seuil.

— Une chambre? demanda Manicamp.

— L'avez-vous retenue, Monsieur?

— Non.

— Alors, pas de chambre.

— S'il en est ainsi, j'ai retenu une chambre, dit Manicamp.

— Une chambre ou un logement?

— Tout ce que vous voudrez.

— Par lettre? demanda l'hôte.

Malicorne fit de la tête un signe affirmatif à Manicamp.

— Eh! sans doute par lettre, fit Manicamp. Navez-vous pas reçu une lettre de moi?

— En date de quel jour? demanda l'hôte, à qui les hésitations de Manicamp donnaient du soupçon.

Manicamp se gratta l'oreille et regarda à la fenêtre de Malicorne; mais Malicorne avait quitté sa fenêtre et descendait l'escalier pour venir en aide à son ami.

Juste au même moment, un voyageur, enveloppé dans une longue cape à l'espagnole, apparaissait sous le porche, à portée d'entendre le colloque.

— Je vous demande à quelle date vous m'avez écrit cette lettre pour retenir un logement chez moi? répéta l'hôte en insistant.

— A la date de mercredi dernier, dit d'une voix douce et polie l'étranger mystérieux en touchant l'épaule de l'hôte.

Manicamp se recula, et Malicorne, qui apparaissait sur le seuil, se gratta l'oreille à son tour. L'hôte salua le nouveau venu en homme qui reconnaît son véritable voyageur.

— Monsieur, lui dit-il civilement, votre appartement vous attend, ainsi que vos écuries. Seulement...

Il regarda autour de lui.

— Vos chevaux? demanda-t-il.

— Mes chevaux arriveront ou n'arriveront pas. La chose vous importe peu, n'est-ce pas? pourvu qu'on vous paye ce qui a été retenu.

L'hôte salua plus bas.

— Vous m'avez, en outre, continua le voyageur inconnu, gardé la petite chambre que je vous ai demandée?

— Aïe! fit Malicorne, en essayant de se dissimuler.

— Monsieur, votre ami l'occupe depuis huit jours, dit l'hôte en montrant Malicorne qui se faisait le plus petit qu'il lui était possible.

Le voyageur, en ramenant son manteau jusqu'à la hauteur de son nez, jeta un coup d'œil rapide sur Malicorne.

— Monsieur n'est pas mon ami, dit-il.

L'hôte fit un bond.

— Je ne connais pas Monsieur, continua le voyageur.

— Comment. s'écria l'aubergiste s'adressant à Malicorne, comment! vous n'êtes pas l'ami de Monsieur?

— Que vous importe, pourvu que l'on vous paye, dit Malicorne parodiant majestueusement l'étranger.

— Il m'importe si bien, dit l'hôte, qui commençait à s'apercevoir qu'il y avait substitution de personnage, que je vous prie, Monsieur, de vider les lieux retenus d'avance et par un autre que vous.

— Mais enfin, dit Malicorne, Monsieur n'a pas besoin tout à la fois d'une chambre au premier et d'un appartement au second... Si Monsieur prend la chambre, je prends, moi, l'appartement; si Monsieur choisit l'appartement, je garde la chambre.

— Je suis désespéré, Monsieur, dit le voyageur de sa voix douce; mais j'ai besoin à la fois de la chambre et de l'appartement.

— Mais enfin pour qui? demanda Malicorne.

— De l'appartement, pour moi.

— Soit; mais de la chambre?

— Regardez, dit le voyageur en étendant la main vers une espèce de cortége qui s'avançait.

Malicorne suivit du regard la direction indiquée et vit arriver sur une civière ce franciscain dont il avait, avec quelques détails ajoutés par lui, raconté à Montalais l'installation dans sa chambre, et qu'il avait si inutilement essayé de convertir à de plus humbles vues.

Le résultat de l'arrivée du voyageur inconnu et du franciscain malade fut l'expulsion de Malicorne, maintenu sans aucun égard hors de l'auberge du *Beau-Paon*, par l'hôte et les paysans qui servaient de porteurs au franciscain.

Il a été donné connaissance au lecteur des suites de cette expulsion, de la conversation de Manicamp avec Montalais, que Manicamp, plus adroit que Malicorne, avait su trouver pour avoir des nouvelles de de Guiche; de la conversation subséquente de Montalais avec Malicorne; enfin du double billet de logement fourni à Manicamp et à Malicorne, par le comte de Saint-Aignan.

Il nous reste à apprendre à nos lecteurs ce qu'étaient le

voyageur au manteau, principal locataire du double appartement dont Malicorne avait occupé une portion, et le franciscain, tout aussi mystérieux, dont l'arrivée, combinée avec celle du voyageur au manteau, avait eu le malheur de déranger les combinaisons des deux amis.

XXXIII

UN JÉSUITE DE LA ONZIÈME ANNÉE.

Et d'abord, pour ne point faire languir le lecteur, nous nous hâterons de répondre à la première question.

Le voyageur au manteau rabattu sur le nez était Aramis, qui, après avoir quitté Fouquet et tiré d'un portemanteau ouvert par son laquais un costume complet de cavalier, était sorti du château et s'était rendu à l'hôtellerie du *Beau-Paon*, où, par lettre, depuis sept jours, il avait bien, ainsi que l'avait annoncé l'hôte, commandé une chambre et un appartement.

Aramis, aussitôt après l'expulsion de Malicorne et de Manicamp, s'approcha du franciscain, et lui demanda lequel il préférait de l'appartement ou de la chambre.

Le franciscain demanda où étaient placés l'un et l'autre.

On lui répondit que la chambre était au premier et l'appartement au second.

— Alors, la chambre, dit-il.

Aramis n'insista point, et, avec une entière soumission :

— La chambre, dit-il à l'hôte.

Et, saluant avec respect, il se retira dans l'appartement.

Le franciscain fut aussitôt porté dans la chambre.

Maintenant, n'est-ce pas une chose étonnante que ce respect d'un prélat pour un simple moine, et pour un moine d'un ordre mendiant, auquel on donnait ainsi, sans même qu'il l'eût demandé, une chambre qui faisait l'ambition de tant de voyageurs.

Comment expliquer aussi cette arrivée inattendue d'Ara-

mis à l'hôtel du *Beau-Paon*, lui qui, entré avec M. Fouquet au château, pouvait loger au château avec M. Fouquet ?

Le franciscain supporta le transport dans l'escalier sans pousser une plainte, quoique l'on vît que sa souffrance était grande, et qu'à chaque heurt de la civière contre la muraille ou contre la rampe de l'escalier, il éprouvait par tout son corps une secousse terrible.

Enfin, lorsqu'il fut arrivé dans la chambre :

— Aidez-moi à me mettre sur ce fauteuil, dit-il aux porteurs.

Ceux-ci déposèrent la civière sur le sol, et, soulevant le plus doucement qu'il leur fut possible le malade, ils le déposèrent sur le fauteuil qu'il avait désigné et qui était placé à la tête du lit.

— Maintenant, ajouta-t-il avec une grande douceur de gestes et de paroles, faites-moi monter l'hôte.

Ils obéirent.

Cinq minutes après, l'hôte du *Beau-Paon* apparaissait sur le seuil de la porte.

— Mon ami, lui dit le franciscain, congédiez, je vous prie, ces braves gens ; ce sont des vassaux de la vicomté de Melun. Ils m'ont trouvé évanoui de chaleur sur la route, et, sans se demander si leur peine serait payée, ils m'ont voulu porter chez eux. Mais je sais ce que coûte aux pauvres l'hospitalité qu'ils donnent à un malade, et j'ai préféré l'hôtellerie, où, d'ailleurs, j'étais attendu.

L'hôte regarda le franciscain avec étonnement.

Le franciscain fit avec son pouce et d'une certaine façon le signe de la croix sur sa poitrine.

L'hôte répondit en faisant le même signe sur son épaule gauche.

— Oui, c'est vrai, dit-il, vous étiez attendu, mon père ; mais nous espérions que vous arriveriez en meilleur état.

Et, comme les paysans regardaient avec étonnement cet hôtelier si fier, devenu tout à coup respectueux en présence d'un pauvre moine, le franciscain tira de sa longue poche deux ou trois pièces d'or qu'il montra.

— Voilà, mes amis, dit-il, de quoi payer les soins qu'on me donnera. Ainsi tranquillisez-vous et ne craignez pas de me laisser ici. Ma compagnie, pour laquelle je voyage, ne veut pas que je mendie ; seulement, comme les soins qui m'ont

été donnés par vous méritent aussi récompense, prenez ces deux louis et retirez-vous en paix.

Les paysans n'osaient accepter; l'hôte prit les deux louis de la main du moine, et les mit dans celle d'un paysan.

Les quatre porteurs se retirèrent en ouvrant des yeux plus grands que jamais.

La porte refermée, et tandis que l'hôte se tenait respectueusement debout près de cette porte, le franciscain se recueillit un instant.

Puis il passa sur son front jauni une main sèche de fièvre, et de ses doigts crispés frotta en tremblant les boucles grisonnantes de sa barbe.

Ses grands yeux, creusés par la maladie et l'agitation, semblaient suivre dans le vague une idée douloureuse et inflexible.

— Quels médecins avez-vous à Fontainebleau? demanda-t-il enfin.

— Nous en avons trois, mon père.

— Comment les nommez-vous?

— Luiniguet d'abord.

— Ensuite?

— Puis un frère carme nommé frère Hubert.

— Ensuite?

— Ensuite un séculier nommé Grisart.

— Ah! Grisart! murmura le moine. Appelez vite M. Grisart.

L'hôte fit un mouvement d'obéissance empressée.

— A propos, quels prêtres a-t-on sous la main ici?

— Quels prêtres?

— Oui, de quels ordres?

— Il y a des jésuites, des augustins et des cordeliers; mais, mon père, les jésuites sont les plus près d'ici. J'appellerai donc un confesseur jésuite, n'est-ce pas?

— Oui, allez.

L'hôte sortit.

On devine qu'au signe de croix échangé entre eux, l'hôte et le malade s'étaient reconnus pour deux affiliés de la redoutable compagnie de Jésus.

Resté seul, le franciscain tira de sa poche une liasse de papiers dont il parcourut quelques-uns avec une attention scrupuleuse. Cependant la force du mal vainquit son cou-

rage; ses yeux tournèrent, une sueur froide coula de son front, et il se laissa aller, presque évanoui, la tête renversée en arrière, les bras pendants aux deux côtés de son fauteuil.

Il était depuis cinq minutes sans mouvement aucun, lorsque l'hôte rentra, conduisant le médecin, auquel il avait à peine donné le temps de s'habiller.

Le bruit de leur entrée, le courant d'air qu'occasionna l'ouverture de la porte, réveillèrent les sens du malade. Il saisit à la hâte ses papiers épars, et de sa main longue et décharnée les cacha sous les coussins du fauteuil.

L'hôte sortit, laissant ensemble le malade et le médecin.

— Voyons, dit le franciscain au docteur, voyons, monsieur Grisart, approchez-vous, car il n'y a pas de temps à perdre; palpez, auscultez, jugez et prononcez la sentence.

— Notre hôte, répondit le médecin, m'a assuré que j'avais le bonheur de donner mes soins à un affilié.

— A un affilié, oui, répondit le franciscain. Dites-moi donc la vérité; je me sens bien mal; il me semble que je vais mourir.

Le médecin prit la main du moine et lui tâta le pouls.

— Oh! oh! dit-il, fièvre dangereuse.

— Qu'appelez-vous une fièvre dangereuse? demanda le malade avec un regard impérieux.

— A un affilié de la première ou de la seconde année, répondit le médecin en interrogeant le moine des yeux, je dirais fièvre curable.

— Mais à moi? dit le franciscain.

Le médecin hésita.

— Regardez mon poil gris et mon front bourré de pensées, continua-t-il; regardez les rides par lesquelles je compte mes épreuves; je suis un jésuite de la onzième année, monsieur Grisart.

Le médecin tressaillit.

En effet, un jésuite de la onzième année, c'était un de ces hommes initiés à tous les secrets de l'ordre, un de ces hommes pour lesquels la science n'a plus de secrets, la société plus de barrières, l'obéissance temporelle plus de liens.

— Ainsi, dit Grisart en saluant avec respect, je me trouve en face d'un maître?

— Oui, agissez donc en conséquence.

— Et vous voulez savoir?..

— Ma situation réelle.

— Eh bien, dit le médecin, c'est une fièvre cérébrale, autrement dit une méningite aiguë, arrivée à son plus haut point d'intensité.

— Alors, il n'y a pas d'espoir, n'est-ce pas? demanda le franciscain d'un ton bref.

— Je ne dis pas cela, répondit le docteur; cependant, eu égard au désordre du cerveau, à la brièveté du souffle, à la précipitation du pouls, à l'incandescence de la terrible fièvre qui vous dévore...

— Et qui m'a terrassé trois fois depuis ce matin, dit le frère.

— Aussi l'appelai-je terrible. Mais comment n'êtes-vous pas demeuré en route?

— J'étais attendu ici, il fallait que j'arrivasse.

— Dussiez-vous mourir?

— Dussé-je mourir.

— Eh bien, eu égard à tous ces symptômes, je vous dirai que la situation est presque désespérée.

Le franciscain sourit d'une façon étrange.

— Ce que vous me dites là est peut-être assez pour ce qu'on doit à un affilié, même de la onzième année, mais pour ce qu'on me doit à moi, maître Grisart, c'est trop peu, et j'ai le droit d'exiger davantage. Voyons, soyons encore plus vrai que cela, soyons franc, comme s'il s'agissait de parler à Dieu. D'ailleurs, j'ai déjà fait appeler un confesseur.

— Oh! j'espère cependant, balbutia le docteur.

— Répondez, dit le malade en montrant avec un geste de dignité un anneau d'or dont le chaton avait jusque-là été tourné en dedans, et qui portait gravé le signe représentatif de la société de Jésus.

Grisart poussa une exclamation.

— Le général! s'écria-t-il.

— Silence! dit le franciscain; vous comprenez qu'il s'agit d'être vrai

— Seigneur, seigneur, appelez le confesseur, murmura Grisart; car, dans deux heures, au premier redoublement, vous serez pris du délire, et vous passerez dans la crise.

— A la bonne heure, dit le malade, dont les sourcils se froncèrent un moment; j'ai donc deux heures?

— Oui, surtout si vous prenez la potion que je vais vous envoyer.

— Et elle me donnera deux heures?

— Deux heures.

— Je la prendrai, fût-elle du poison, car ces deux heures sont nécessaires non-seulement à moi, mais à la gloire de l'ordre.

— Oh! quelle perte! murmura le médecin, quelle catastrophe pour nous!

— C'est la perte d'un homme, voilà tout, répondit le franciscain, et Dieu pourvoira à ce que le pauvre moine qui vous quitte trouve un digne successeur. Adieu, monsieur Grisart; c'est déjà une permission du Seigneur que je vous aie rencontré. Un médecin qui n'eût point été affilié à notre sainte congrégation m'eût laissé ignorer mon état, et, comptant encore sur des jours d'existence, je n'eusse pu prendre les précautions nécessaires. Vous êtes savant, monsieur Grisart, cela nous fait honneur à tous : il m'eût répugné de voir un des nôtres médiocre dans sa profession. Adieu, maître Grizart, adieu! et envoyez-moi vite votre cordial.

— Bénissez-moi, du moins, Monseigneur!

— D'esprit, oui... allez... d'esprit, vous dis-je... *Animo*, maître Grisart... *viribus impossibile.*

Et il retomba sur son fauteuil, presque évanoui de nouveau.

Maître Grisart balança pour savoir s'il lui porterait un secours momentané, ou s'il courrait lui préparer le cordial promis. Sans doute se décida-t-il en faveur du cordial, car il s'élança hors de la chambre et disparut dans l'escalier.

XXXIV

LE SECRET DE L'ETAT.

Quelques moments après la sortie du docteur Grisart, le confesseur arriva.

A peine eut-il dépassé le seuil de la porte, que le franciscain attacha sur lui son regard profond.

Puis, secouant sa tête pâle :

— Voilà un pauvre esprit, murmura-t-il, et j'espère que Dieu me pardonnera de mourir sans le secours de cette infirmité vivante.

Le confesseur, de son côté, regardait avec étonnement, presque avec terreur le moribond. Il n'avait jamais vu yeux si ardents au moment de se fermer, regards si terribles au moment de s'éteindre.

Le franciscain fit de la main un signe rapide et impératif.

— Asseyez-vous là, mon père, dit-il, et m'écoutez.

Le confesseur jésuite, bon prêtre, simple et naïf initié, qui des mystères de l'ordre n'avait vu que l'initiation, obéit à la supériorité du pénitent.

— Il y a dans cette hôtellerie plusieurs personnes, continua le franciscain.

— Mais, demanda le jésuite, je croyais être venu pour une confession. Est-ce une confession que vous me faites là?

— Pourquoi cette question?

— Pour savoir si je dois garder secrètes vos paroles.

— Mes paroles sont termes de confession; je les fie à votre devoir de confesseur.

— Très bien! dit le prêtre s'installant dans le fauteuil que le franciscain venait de quitter à grand'peine pour s'étendre sur le lit.

Le franciscain continua.

— Il y a, vous disais-je, plusieurs personnes dans cette hôtellerie.

— Je l'ai entendu dire.

— Ces personnes doivent être au nombre de huit.

Le jésuite fit signe qu'il comprenait.

— La première à laquelle je veux parler, dit le moribond, est un Allemand de Vienne, et s'appelle le baron de Wostpur. Vous me ferez le plaisir de l'aller trouver, et de lui dire que celui qu'il attendait est arrivé.

Le confesseur, étonné, regarda son pénitent : la confession lui paraissait singulière.

— Obéissez, dit le franciscain avec le ton irrésistible du commandement.

Le bon jésuite, entièrement subjugué, se leva et quitta la chambre.

Une fois le jésuite sorti, le franciscain reprit les papiers

qu'une crise de fièvre l'avait forcé déjà de quitter une première fois.

— Le baron de Wostpur? Bon! dit-il : ambitieux, sot, étroit.

Il replia les papiers qu'il poussa sous son traversin.

Des pas rapides se faisaient entendre au bout du corridor.

Le confesseur rentra, suivi du baron de Wostpur, lequel marchait tête levée, comme s'il se fût agi de crever le plafond avec son plumet.

Aussi, à l'aspect de ce franciscain au regard sombre, et de cette simplicité de la chambre :

— Qui m'appelle? demanda l'Allemand.

— Moi! fit le franciscain.

Puis, se tournant vers le confesseur :

— Bon père, lui dit-il, laissez-nous un instant seuls; quand monsieur sortira, vous rentrerez.

Le jésuite sortit, et sans doute profita de cet exil momentané de la chambre de son moribond pour demander à l'hôte quelques explications sur cet étrange pénitent, qui traitait son confesseur comme on traite un valet de chambre.

Le baron s'approcha du lit et voulut parler, mais de la main le franciscain lui imposa silence.

— Les moments sont précieux, dit ce dernier à la hâte. Vous êtes venu ici pour le concours, n'est-ce pas?

— Oui, mon père.

— Vous espérez être élu général?

— Je l'espère.

— Vous savez à quelles conditions seulement on peut parvenir à ce haut grade, qui fait un homme le maître des rois, l'égal des papes?

— Qui êtes-vous, demanda le baron, pour me faire subir cet interrogatoire?

— Je suis celui que vous attendez.

— L'électeur général?

— Je suis l'élu.

— Vous êtes...?

Le franciscain ne lui donna point le temps d'achever; il étendit sa main amaigrie : à sa main brillait l'anneau du généralat.

Le baron recula de surprise; puis, tout aussitôt, s'inclinant avec un profond respect :

— Quoi! s'écria-t-il, vous ici, Monseigneur? vous dans cette pauvre chambre, vous sur ce misérable lit, vous cherchant et choisissant le général futur, c'est-à-dire votre successeur?

— Ne vous inquiétez point de cela, Monsieur; remplissez vite la condition principale, qui est de fournir à l'ordre un secret d'une importance telle, que l'une des plus grandes cours de l'Europe soit, par votre entremise, à jamais inféodée à l'ordre. Eh bien, avez-vous ce secret, comme vous avez promis de l'avoir dans votre demande adressée au grand conseil?

— Monseigneur...

— Mais procédons par ordre... Vous êtes bien le baron de Wostpur?

— Oui, Monseigneur.

— Cette lettre est bien de vous?

Le général des jésuites tira un papier de sa liasse et le présenta au baron.

Le baron y jeta les yeux, et avec un signe affirmatif :

— Oui, Monseigneur, cette lettre est bien de moi, dit-il.

— Et vous pouvez me montrer la réponse faite par le secrétaire du grand conseil?

— La voici, Monseigneur.

Le baron tendit au franciscain une lettre portant cette simple adresse :

« A Son Excellence le baron de Wostpur. »

Et contenant cette seule phrase :

« Du 15 au 22 mai, Fontainebleau, hôtel du *Beau-Paon*.

AMDG (1). »

— Bien! dit le franciscain, nous voici en présence, parlez.

— J'ai un corps de troupes composé de cinquante mille hommes; tous les officiers sont gagnés. Je campe sur le Danube. Je puis en quatre jours renverser l'empereur, opposé, comme vous savez, aux progrès de notre ordre, et le remplacer par celui des princes de sa famille que l'ordre nous désignera.

Le franciscain écoutait sans donner signe d'existence.

(1) *Ad majorem Dei gloriam.*

— C'est tout? dit-il.

— Il y a une révolution européenne dans mon plan, dit le baron.

— C'est bien, monsieur de Wostpur, vous recevrez la réponse; rentrez chez vous, et soyez parti de Fontainebleau dans un quart d'heure.

Le baron sortit à reculons, et aussi obséquieux que s'il eût pris congé de cet empereur qu'il allait trahir.

— Ce n'est pas là un secret, murmura le franciscain, c'est un complot... D'ailleurs, ajouta-t-il après un moment de réflexion, l'avenir de l'Europe n'est plus aujourd'hui dans la maison d'Autriche.

Et, d'un crayon rouge qu'il tenait à la main, il raya sur la liste le nom du baron de Wostpur.

— Au cardinal, maintenant, dit-il; du côté de l'Espagne, nous devons avoir quelque chose de plus sérieux.

Levant alors les yeux, il aperçut le confesseur qui attendait ses ordres, soumis comme un écolier.

— Ah! ah! dit-il remarquant cette soumission, vous avez parlé à l'hôte?

— Oui, Monseigneur, et au médecin.

— A Grisart?

— Oui.

— Il est donc là?

— Il attend, avec la potion promise.

— C'est bien! si besoin est, j'appellerai; maintenant, vous comprenez toute l'importance de ma confession, n'est-ce pas?

— Oui, Monseigneur.

— Alors, allez me querir le cardinal espagnol Herrebia. Hâtez-vous. Cette fois seulement, comme vous savez ce dont il s'agit, vous resterez près de moi, car j'éprouve des défaillances.

— Faut-il appeler le médecin?

— Pas encore, pas encore... Le cardinal espagnol, voilà tout... Allez.

Cinq minutes après, le cardinal entrait, pâle et inquiet, dans la petite chambre.

— J'apprends, Monseigneur... balbutia le cardinal.

— Au fait, dit le franciscain d'une voix éteinte.

Et il montra au cardinal une lettre écrite par ce dernier au grand conseil.

— Est-ce votre écriture? demanda-t-il.

— Oui; mais...

— Et votre convocation?..

Le cardinal hésitait à répondre. Sa pourpre se révoltait contre la bure du pauvre franciscain.

Le moribond étendit la main et montra l'anneau.

L'anneau fit son effet, plus grand à mesure que grandissait le personnage sur lequel le franciscain s'exerçait.

— Le secret, le secret, vite! demanda le malade en s'appuyant sur son confesseur.

— *Coram isti?* demanda le cardinal inquiet.

— Parlez espagnol, dit le franciscain en prêtant la plus vive attention.

— Vous savez, Monseigneur, dit le cardinal continuant la conversation en castillan, que la condition du mariage de l'infante avec le roi de France est une renonciation absolue des droits de ladite infante, comme aussi du roi Louis, à tout apanage de la couronne d'Espagne?

Le franciscain fit un signe affirmatif.

— Il en résulte, continua le cardinal, que la paix et l'alliance entre les deux royaumes dépendent de l'observation de cette clause du contrat.

Même signe du franciscain.

— Non-seulement la France et l'Espagne, dit le cardinal, mais encore l'Europe tout entière seraient ébranlées par l'infidélité d'une des parties.

Nouveau mouvement de tête du malade.

— Il en résulte, continua l'orateur, que celui qui pourrait prévoir les événements et donner comme certain ce qui n'est jamais qu'un nuage dans l'esprit de l'homme, c'est-à-dire l'idée du bien ou du mal à venir, préserverait le monde d'une immense catastrophe; on ferait tourner au profit de l'ordre l'événement deviné dans le cerveau même de celui qui le prépare.

— *Pronto, pronto!* murmura le franciscain, qui pâlit et se pencha sur le prêtre.

Le cardinal s'approcha de l'oreille du moribond.

— Eh bien, Monseigneur, dit-il, je sais que le roi de France a décidé qu'au premier prétexte, une mort par exemple, soit celle du roi d'Espagne, soit celle d'un frère de l'infante, la France revendiquera, les armes à la main, l'héritage,

et je tiens tout préparé le plan politique arrêté par Louis XIV à cette occasion.

— Ce plan ? dit le franciscain.

— Le voici, dit le cardinal.

— De quel main est-il écrit ?

— De la mienne.

— N'avez-vous rien de plus à dire ?

— Je crois avoir dit beaucoup, Monseigneur, répondit le cardinal.

— C'est vrai, vous avez rendu un grand service à l'ordre. Mais comment vous êtes-vous procuré les détails à l'aide desquels vous avez bâti ce plan ?

— J'ai à ma solde les bas valets du roi de France, et je tiens d'eux tous les papiers de rebut que la cheminée a épargnés.

— C'est ingénieux, murmura le franciscain en essayant de sourire. Monsieur le cardinal, vous partirez de cette hôtellerie dans un quart d'heure; réponse vous sera faite, allez !

Le cardinal se retira.

— Appelez-moi Grisart, et allez me chercher le Vénitien Marini, dit le malade.

Pendant que le confesseur obéissait, le franciscain, au lieu de biffer le nom du cardinal comme il avait fait de celui du baron, traça une croix à côté de ce nom.

Puis, épuisé par l'effort, il tomba sur son lit en murmurant le nom du docteur Grisart.

Quand il revint à lui, il avait bu moitié d'une potion dont le reste attendait dans un verre, et il était soutenu par le médecin, tandis que le Vénitien et le confesseur se tenaient près de la porte.

Le Vénitien passa par les mêmes formalités que ses deux concurrents, hésita comme eux à la vue des deux étrangers, et, rassuré par l'ordre du général, révéla que le pape, effrayé de la puissance de l'ordre, ourdissait un plan d'expulsion générale des jésuites, et pratiquait les cours de l'Europe à l'effet d'obtenir leur aide. Il indiqua les auxiliaires du pontife, ses moyens d'action, et désigna l'endroit de l'Archipel où, par un coup de main, deux cardinaux adeptes de la onzième année, et par conséquent chefs supérieurs, devaient être déportés avec trente-deux des principaux affiliés de Rome.

Le franciscain remercia le signor Marini. Ce n'était pas un mince service rendu à la société que la dénonciation de ce projet pontifical.

Après quoi, le Vénitien reçut l'ordre de partir dans un quart d'heure, et partit radieux, comme s'il tenait déjà l'anneau, insigne du commandement de la société.

Mais, tandis qu'il s'éloignait, le franciscain murmurait sur son lit :

— Tous ces hommes sont des espions ou des sbires, pas un n'est général; tous ont découvert un complot, pas un n'a un secret. Ce n'est point avec la ruine, avec la guerre, avec la force que l'on doit gouverner la société de Jésus, c'est avec l'influence mystérieuse que donne une supériorité morale. Non, l'homme n'est pas trouvé, et, pour comble de malheur, Dieu me frappe, et je meurs. Oh! faudra-t-il que la Société tombe avec moi faute d'une colonne; faut-il que la mort qui m'attend dévore avec moi l'avenir de l'ordre? Cet avenir que dix ans de ma vie eussent éternisé, car il s'ouvre radieux et splendide, cet avenir, avec le règne du nouveau roi!

Ces mots à demi pensés, à demi prononcés, le bon jésuite les écoutait avec épouvante comme on écoute les divagations d'un fiévreux, tandis que Grisart, esprit plus élevé, les dévorait comme les révélations d'un monde inconnu où son regard plongeait sans que sa main pût y atteindre.

Soudain le franciscain se releva.

— Terminons, dit-il, la mort me gagne. Oh! tout à l'heure, je mourais tranquille, j'espérais... Maintenant je tombe désespéré, à moins que dans ceux qui restent... Grisart! Grisart! faites-moi vivre une heure encore!

Grisart s'approcha du moribond et lui fit avaler quelques gouttes, non pas de la potion qui était dans le verre, mais du contenu d'un flacon qu'il portait sur lui.

— Appelez l'Écossais! s'écria le franciscain; appelez le marchand de Brême! Appelez! appelez! Jésus! je me meurs! Jésus! j'étouffe!

Le confesseur s'élança pour aller chercher du secours, comme s'il y eût eu une force humaine qui pût soulever le doigt de la mort qui s'appesantissait sur le malade; mais sur le seuil de la porte il trouva Aramis, qui, un doigt sur les lèvres, comme la statue d'Harpocrate, dieu du silence, le repoussa du regard jusqu'au fond de la chambre.

Le médecin et le confesseur firent cependant un mouvement, après s'être consultés des yeux, pour écarter Aramis. Mais celui-ci, avec deux signes de croix faits, chacun d'une façon différente, les cloua tous deux à leur place.

— Un chef! murmurèrent-ils tous deux.

Aramis pénétra lentement dans la chambre où le moribond luttait contre les premières atteintes de l'agonie.

Quant au franciscain, soit que l'élixir fît son effet, soit que cette apparition d'Aramis lui rendît des forces, il fit un mouvement, et, l'œil ardent, la bouche entr'ouverte, les cheveux humides de sueur, il se dressa sur le lit.

Aramis sentit que l'air de cette chambre était étouffant; toutes les fenêtres étaient closes, du feu brûlait dans l'âtre, deux bougies de cire jaune se répandaient en nappe sur les chandeliers de cuivre et chauffaient encore l'atmosphère de leur vapeur épaisse.

Aramis ouvrit la fenêtre, et, fixant sur le moribond un regard plein d'intelligence et de respect :

— Monseigneur, lui dit-il, je vous demande pardon d'arriver ainsi sans que vous m'ayez mandé, mais votre état m'effraye, et j'ai pensé que vous pouviez être mort avant de m'avoir vu, car je ne venais que le sixième sur votre liste.

Le moribond tressaillit et regarda sa liste.

— Vous êtes donc celui qu'on a appelé autrefois Aramis et depuis le chevalier d'Herblay? Vous êtes donc l'évêque de Vannes?

— Oui, Monseigneur.

— Je vous connais, je vous ai vu.

— Au jubilé dernier, nous nous sommes trouvés ensemble chez le saint-père.

— Ah! oui, c'est vrai, je me rappelle. Et vous vous mettez sur les rangs?

— Monseigneur, j'ai ouï dire que l'ordre avait besoin de posséder un grand secret d'État, et,sachant que par modestie vous aviez résigné d'avance vos fonctions en faveur de celui qui apporterait ce secret, j'ai écrit que j'étais prêt à concourir, possédant seul un secret que je crois important.

— Parlez, dit le franciscain; je suis prêt à vous entendre et à juger de l'importance de ce secret.

— Monseigneur, un secret de la valeur de celui que je vais voir l'honneur de vous confier ne se dit point avec la pa-

role. Toute idée qui est sortie une fois des limbes de la pensée et s'est vulgarisée par une manifestation quelconque, n'appartient plus même à celui qui l'a enfantée. La parole peut être récoltée par une oreille attentive et ennemie; il ne faut donc point la semer au hasard, car, alors, le secret ne s'appelle plus un secret.

— Comment donc alors comptez-vous transmettre votre secret? demanda le moribond.

Aramis fit d'une main signe au médecin et au confesseur de s'éloigner, et, de l'autre, il tendit au franciscain un papier qu'une double enveloppe recouvrait.

— Et l'écriture, demanda le franciscain, n'est-elle pas plus dangereuse encore que la parole, dites?

— Non, Monseigneur, dit Aramis, car vous trouverez dans cette enveloppe des caractères que vous seul et moi pouvons comprendre.

Le franciscain regardait Aramis avec un étonnement toujours croissant.

— C'est, continua celui-ci, le chiffre que vous aviez en 1655, et que votre secrétaire, Juan Jujan, qui est mort, pourrait seul déchiffrer s'il revenait au monde.

— Vous connaissiez donc ce chiffre, vous?

— C'est moi qui le lui avais donné.

Et Aramis, s'inclinant avec une grâce pleine de respect, s'avança vers la porte comme pour sortir.

Mais un geste du franciscain, accompagné d'un cri d'appel, le retint.

— Jésus! dit-il; *ecce homo!*

Puis, relisant une seconde fois le papier :

— Venez vite, dit-il, venez.

Araims se rapprocha du franciscain avec le même visage calme et le même air respectueux.

Le franciscain, le bras étendu, brûlait à la bougie le papier que lui avait remis Aramis.

Alors, prenant la main d'Aramis et l'attirant à lui :

— Comment et par qui avez-vous pu savoir un pareil secret? demanda-t-il.

— Par madame de Chevreuse, l'amie intime, la confidente de la reine.

— Et madame de Chevreuse?...

— Elle est morte.

— Et d'autres, d'autres savaient-ils?...

— Un homme et une femme du peuple seulement.

— Quels étaient-ils?

— Ceux qui l'avaient élevé.

— Que sont-ils devenus?

— Morts aussi... Ce secret brûle comme le feu.

— Et vous avez survécu?

— Tout le monde ignore que je le connaisse.

— Depuis combien de temps avez-vous ce secret?

— Depuis quinze ans.

— Et vous l'avez gardé?

— Je voulais vivre.

— Et vous le donnez à l'ordre, sans ambition, sans retour?

— Je le donne à l'ordre avec ambition et avec retour, dit Aramis; car, si vous vivez, Monseigneur, vous ferez de moi, maintenant que vous me connaissez, ce que je puis, ce que je dois être.

— Et comme je meurs, s'écria le franciscain, je fais de toi mon successeur... Tiens!

Et, arrachant la bague, il la passa au doigt d'Aramis.

Puis, se retournant vers les deux spectateurs de cette scène :

— Soyez témoins, dit-il, et attestez dans l'occasion que, malade de corps, mais sain d'esprit, j'ai librement et volontairement remis cet anneau, marque de la toute-puissance, à monseigneur d'Herblay, évêque de Vannes, que je nomme mon successeur, et devant lequel, moi, humble pécheur, prêt à paraître devant Dieu, je m'incline le premier, pour donner l'exemple à tous.

Et le franciscain s'inclina effectivement, tandis que le médecin et le jésuite tombaient à genoux.

Aramis, tout en devenant plus pâle que le moribond lui-même, étendit successivement son regard sur tous les acteurs de cette scène. L'ambition satisfaite affluait avec le sang vers son cœur.

— Hâtons-nous, dit le franciscain; ce que j'avais à faire ici me presse, me dévore! Je n'y parviendrai jamais.

— Je le ferai, moi, dit Aramis.

— C'est bien, dit le franciscain.

Puis, s'adressant au jésuite et au médecin :

— Laissez-nous seuls, dit-il.

Tous deux obéirent.

— Avec ce signe, dit-il, vous êtes l'homme qu'il faut pour remuer la terre; avec ce signe vous renverserez; avec ce signe vous édifierez: — *In hoc signo vinces!* Fermez la porte, dit franciscain à Aramis.

Aramis poussa les verrous et revint près du franciscain.

— Le pape a conspiré contre l'ordre, dit le franciscain, le pape doit mourir.

— Il mourra, dit tranquillement Aramis.

— Il est dû sept cent mille livres à un marchand, à Brême, nommé Donstett, qui venait ici chercher la garantie de ma signature.

— Il sera payé, dit Aramis.

— Six chevaliers de Malte, dont voici les noms, ont découvert, par l'indiscrétion d'un affilié de onzième année, les troisièmes mystères; il faut savoir ce que ces hommes ont fait du secret, le reprendre et l'éteindre.

— Cela sera fait.

— Trois affiliés dangereux doivent être renvoyés dans le Thibet pour y périr; ils sont condamnés. Voici leurs noms.

— Je ferai exécuter la sentence.

— Enfin, il y a une dame d'Anvers, petite-nièce de Ravaillac; elle a entre les mains certains papiers qui compromettent l'ordre. Il y a dans la famille, depuis cinquante et un ans, une pension de cinquante mille livres. La pension est lourde; l'ordre n'est pas riche... Racheter les papiers pour une somme d'argent une fois donnée, ou, en cas de refus, supprimer la pension... sans risque.

— J'aviserai, dit Aramis.

— Un navire venant de Lima a dû entrer la semaine dernière dans le port de Lisbonne; il est chargé ostensiblement de chocolat, en réalité, d'or. Chaque lingot est caché sous une couche de chocolat. Ce navire est à l'ordre; il vaut dix-sept millions de livres, vous le ferez réclamer : voici les lettres de charge.

— Dans quel port le ferai-je venir?

— A Bayonne.

— Sauf vents contraires, avant trois semaines il y sera. Est-ce tout?

Le franciscain fit de la tête un signe affirmatif, car il ne

pouvait plus parler; le sang envahissait sa gorge et sa tête, et jaillit par la bouche, par les narines et par les yeux. Le malheureux n'eut que le temps de presser la main d'Aramis, et tomba tout crispé de son lit sur le plancher.

Aramis lui mit la main sur le cœur; le cœur avait cessé de battre.

En se baissant, Aramis remarqua qu'un fragment du papier qu'il avait remis au franciscain avait échappé aux flammes.

Il le ramassa et le brûla jusqu'au dernier atome.

Puis, rappelant le confesseur et le médecin :

— Votre pénitent est avec Dieu, dit-il au confesseur; il n'a plus besoin que des prières et de la sépulture des morts. Allez tout préparer pour un enterrement simple, et tel qu'il convient de le faire à un pauvre moine... Allez.

Le jésuite sortit.

Alors, se tournant vers le médecin, et voyant sa figure pâle et anxieuse :

— Monsieur Grisart, dit-il tout bas, videz ce verre et le nettoyez : il y reste trop de ce que le grand conseil vous avait commandé d'y mettre.

Grisart, étourdi, atterré, écrasé, faillit tomber à la renverse.

Aramis haussa les épaules en signe de pitié, prit le verre, et en vida le contenu dans les cendres du foyer.

Puis il sortit, emportant les papiers du mort.

XXXV

MISSION.

Le lendemain, ou plutôt le jour même, car les événements que nous venons de raconter avaient pris fin à trois heures du matin seulement, avant le déjeuner, et comme le roi partait pour la messe avec les deux reines, comme Mon-

sieur, avec le chevalier de Lorraine et quelques autres familiers, montait à cheval pour se rendre à la rivière, afin d'y prendre un de ces fameux bains dont les dames étaient folles; comme il ne restait enfin au château que Madame, qui, sous prétexte d'indisposition, ne voulut pas sortir, on vit, ou plutôt on ne vit pas Montalais se glisser hors de la chambre des filles d'honneur, attirant après elle La Vallière, qui se cachait le plus possible; et toutes deux, s'esquivant par les jardins, parvinrent, tout en regardant autour d'elles, à gagner les quinconces.

Le temps était nuageux; un vent de flamme courbait les fleurs et les arbustes; la poussière brûlante, arrachée aux chemins, montait par tourbillons sur les arbres.

Montalais, qui, pendant toute la marche, avait rempli les fonctions d'un éclaireur habile, Montalais fit quelques pas encore, et, se retournant pour être bien sûre que personne n'écoutait ni ne venait :

— Allons, dit-elle, Dieu merci! nous sommes bien seules. Depuis hier, tout le monde espionne ici, et l'on forme un cercle autour de nous comme si vraiment nous étions pestiférées.

La Vallière baissa la tête et poussa un soupir.

— Enfin, c'est inouï, continua Montalais; depuis M. Malicorne jusqu'à M. de Saint-Aignan, tout le monde en veut à notre secret. Voyons, Louise, recordons-nous un peu, que je sache à quoi m'en tenir.

La Vallière leva sur sa compagne ses beaux yeux purs et profonds comme l'azur d'un ciel de printemps.

— Et moi, dit-elle, je te demanderai pourquoi nous avons été appelées chez Madame; pourquoi nous avons couché chez elle au lieu de coucher comme d'habitude chez nous; pourquoi tu es rentrée si tard, et d'où viennent les mesures de surveillance qui ont été prises ce matin à notre égard?

— Ma chère Louise, tu réponds à ma question par une question, ou plutôt par dix questions, ce qui n'est pas répondre. Je te dirai cela plus tard, et, comme ce sont choses de secondaire importance, tu peux attendre. Ce que je te demande, car tout découlera de là, c'est s'il y a ou s'il n'y a pas secret.

— Je ne sais s'il y a secret, dit La Vallière, mais ce que je sais, de ma part du moins, c'est qu'il y a eu imprudence

depuis ma sotte parole et mon plus sot évanouissement d'hier; chacun ici fait ses commentaires sur nous.

— Parle pour toi, ma chère, dit Montalais en riant, pour toi et pour Tonnay-Charente, qui avez fait chacune hier vos déclarations aux nuages, déclarations qui malheureusement ont été interceptées.

La Vallière baissa la tête.

— En vérité, dit-elle, tu m'accables.

— Moi?

— Oui, ces plaisanteries me font mourir.

— Écoute, écoute Louise. Ce ne sont point des plaisanteries, et rien n'est plus sérieux, au contraire. Je ne t'ai pas arrachée au château, je n'ai pas manqué la messe, je n'ai pas feint une migraine comme Madame, migraine que Madame n'avait pas plus que moi; je n'ai pas enfin déployé dix fois plus de diplomatie que M. Colbert n'en a hérité de M. de Mazarin et n'en pratique vis-à-vis de M. Fouquet, pour parvenir à te confier mes quatre douleurs, à cette seule fin que, lorsque nous sommes seules, que personne ne nous écoute, tu viennes jouer au fin avec moi. Non, non, crois-le *bien*, quand je t'interroge, ce n'est pas seulement par curiosité, c'est parce qu'en vérité la situation est critique. On sait ce que tu as dit hier; on jase sur ce texte. Chacun brode de son mieux et des fleurs de sa fantaisie; tu as eu l'honneur cette nuit, et tu as encore l'honneur ce matin d'occuper toute la cour, ma chère, et le nombre de choses tendres et spirituelles qu'on te prête ferait crever de dépit mademoiselle de Scudéry et son frère, si elles leur étaient fidèlement rapportées.

— Eh! ma bonne Montalais, dit la pauvre enfant, tu sais mieux que personne ce que j'ai dit, puisque c'est devant toi que je le disais.

— Oui, je le sais. Mon Dieu! la question n'est pas là. Je n'ai même pas oublié une seule des paroles que tu as dites; mais pensais-tu ce que tu disais?

Louise se troubla.

— Encore des questions! s'écria-t-elle. Mon Dieu! quand je donnerais tout au monde pour oublier ce que j'ai dit... comment se fait-il donc que chacun se donne le mot pour m'en faire souvenir? Oh! voilà une chose affreuse.

— Laquelle? Voyons.

— C'est d'avoir une amie qui me devrait épargner, qui

pourrait me conseiller, m'aider à me sauver, et qui me tue, qui m'assassine !

— La ! la ! fit Montalais, voilà qu'après avoir dit trop peu, tu dis trop maintenant. Personne ne songe à te tuer, pas même à te voler, même ton secret : on veut l'avoir de bonne volonté, et non pas autrement; car ce n'est pas seulement de tes affaires qu'il s'agit, c'est des nôtres; et Tonnay-Charente te le dirait comme moi si elle était là. Car enfin, hier au soir, elle m'avait demandé un entretien dans notre chambre, et je m'y rendais après les colloques manicampiens et malicorniens, quand j'apprends à mon retour, un peu attardé, c'est vrai, que Madame a séquestré les filles d'honneur, et que nous couchons chez elle, au lieu de coucher chez nous. Or, Madame a séquestré les filles d'honneur pour qu'elles n'aient pas le temps de se recorder, et, ce matin, elle s'est enfermée avec Tonnay-Charente dans ce même but. Dis-moi donc, chère amie, quel fonds Athénaïs et moi pouvons faire sur toi, comme nous te dirons quel fonds tu peux faire sur nous.

— Je ne comprends pas bien la question que tu me fais dit Louise très-agitée.

— Hum! tu m'as l'air, au contraire, de très-bien comprendre. Mais je veux préciser mes questions, afin que tu n'aies pas la ressource du moindre faux fuyant. Écoute donc : *Aimes-tu M. de Bragelonne?* C'est clair, cela, hein?

A cette question, qui tomba comme le premier projectile d'une armée assiégeante dans une place assiégée, Louise fit un mouvement.

— Si j'aime Raoul! s'écria-t-elle, mon ami d'enfance, mon frère!

— Eh! non, non, non! Voilà encore que tu m'échappes, ou que plutôt tu veux m'échapper. Je ne te demande pas si tu aimes Raoul, ton ami d'enfance et ton frère; je te demande si tu aimes M. le vicomte de Bragelonne, ton fiancé?

— Oh! mon Dieu, ma chère, dit Louise, quelle sévérité dans la parole!

— Pas de rémission, je ne suis ni plus ni moins sévère que de coutume. Je t'adresse une question; réponds à cette question.

— Assurément, dit Louise d'une voix étranglée, tu ne me

parles pas en amie, mais je te répondrai, moi, en amie sincère.

— Réponds.

— Eh bien, je porte un cœur plein de scrupule et de ridicules fiertés à l'endroit de tout ce qu'une femme doit garder secret, et nul n'a jamais lu sous ce rapport jusqu'au fond de mon âme.

— Je le sais bien. Si j'y avais lu, je ne t'interrogerais pas; je te dirais simplement : « Ma bonne Louise, tu as le bonheur de connaître M. de Bragelonne, qui est un gentil garçon et un parti avantageux pour une fille sans fortune. M. de la Fère laissera quelque chose comme quinze mille livres de rente à son fils. Tu auras donc un jour quinze mille livres de rente comme la femme de ce fils; c'est admirable. Ne va donc ni à droite ni à gauche, va franchement à M. de Bragelonne, c'est-à-dire à l'autel où il doit te conduire. Après? Eh bien, après, selon son caractère, tu seras ou émancipée ou esclave, c'est-à-dire que tu auras le droit de faire toutes les folies que font les gens trop libres ou trop esclaves. » Voilà donc, ma chère Louise, ce que je te dirais d'abord, si j'avais lu au fond de ton cœur.

— Et je te remercierais, balbutia Louise, quoique le conseil ne me paraisse pas complétement bon.

— Attends, attends... Mais, tout de suite après te l'avoir donné, j'ajouterais : « Louise, il est dangereux de passer des journées entières la tête inclinée sur son sein, les mains inertes, l'œil vague; il est dangereux de chercher les allées sombres et de ne plus sourire aux divertissements qui épanouissent tous les cœurs de jeunes filles; il est dangereux, Louise, d'écrire avec le bout du pied, comme tu le fais, sur le sable, des lettres que tu as beau effacer, mais qui paraissent encore sous le talon, surtout quand ces lettres ressemblent plus à des L qu'à des B; il est dangereux enfin de se mettre dans l'esprit mille imaginations bizarres, fruits de la solitude et de la migraine; ces imaginations creusent les joues d'une pauvre fille en même temps qu'elles creusent sa cervelle : de sorte qu'il n'est point rare, en ces occasions, de voir la plus agréable personne du monde en devenir la plus maussade, de voir la plus spirituelle en devenir la plus niaise. »

— Merci, mon Aure chérie, répondit doucement La Val-

lière; il est dans ton caractère de me parler ainsi, et je te remercie de me parler selon ton caractère.

— Et c'est pour les songe-creux que je parle; ne prends donc de mes paroles que ce que tu croiras devoir en prendre. Tiens, je ne sais plus quel conte me revient à la mémoire d'une fille vaporeuse ou mélancolique, car M. Dangeau m'expliquait l'autre jour que mélancolie devait, grammaticalement, s'écrire *mélancholie*, avec un *h*, attendu que le mot français est formé de deux mots grecs, dont l'un veut dire *noir* et l'autre *bile*. Je rêvais donc à cette jeune personne qui mourut de *bile noire*, pour s'être imaginée que le prince, que le roi ou que l'empereur... ma foi! n'importe lequel, s'en allait l'adorant; tandis que le prince, le roi ou l'empereur... comme tu voudras, aimait visiblement ailleurs, et, chose singulière, chose dont elle ne s'apercevait pas, tandis que tout le monde s'en apercevait autour d'elle, la prenait pour paravent d'amour. Tu ris, comme moi, de cette pauvre folle, n'est-ce pas, La Vallière?

— Je ris, balbutia Louise pâle comme une morte; oui, certainement je ris.

— Et tu as raison, car la chose est divertissante. L'histoire ou le conte, comme tu voudras, m'a plu; voilà pourquoi je l'ai retenu et te le raconte. Te figures-tu, ma bonne Louise, le ravage que ferait dans ta cervelle, par exemple, une mélancholie, avec un *h*, de cette espèce-là? Quant à moi, j'ai résolu de te raconter la chose; car, si la chose arrivait à l'une de nous, il faudrait qu'elle fût bien convaincue de cette vérité : aujourd'hui, c'est un leurre; demain, ce sera une risée; après-demain, ce sera la mort

La Vallière tressaillit et pâlit encore, si c'était possible.

— Quand un roi s'occupe de nous, continua Montalais, il nous le fait bien voir, et, si nous sommes le bien qu'il convoite, il sait se ménager son bien. Tu vois donc, Louise, qu'en pareilles circonstances, entre jeunes filles exposées à un semblable danger, il faut se faire toutes confidences, afin que les cœurs non mélancoliques surveillent les cœurs qui le peuvent devenir.

— Silence! silence! s'écria La Vallière, on vient.

— On vient en effet, dit Montalais; mais qui peut venir? Tout le monde est à la messe avec le roi, ou au bain avec Monsieur.

Au bout de l'allée, les jeunes filles aperçurent presque aussitôt sous l'arcade verdoyante la démarche gracieuse et la riche stature d'un jeune homme qui, son épée sous le bras et un manteau dessus, tout botté et tout éperonné, les saluait de loin avec un doux sourire.

— Raoul! s'écria Montalais.

— M. de Bragelonne! murmura Louise.

— C'est un juge tout naturel qui nous vient pour notre différend, dit Montalais.

— Oh! Montalais! Montalais, par pitié! s'écria La Vallière, après avoir été cruelle, ne sois point inexorable!

Ces mots, prononcés avec toute l'ardeur d'une prière, effacèrent du visage, sinon du cœur de Montalais, toute trace d'ironie.

— Oh! vous voilà beau comme Amadis, monsieur de Bragelonne! cria-t-elle à Raoul, et tout armé, tout botté comme lui.

— Mille respects, Mesdemoiselles, répondit Bragelonne en s'inclinant.

— Mais enfin, pourquoi ces bottes? répéta Montalais, tandis que La Vallière, tout en regardant Raoul avec un étonnement pareil à celui de sa compagne, gardait néanmoins le silence.

— Pourquoi? demanda Raoul.

— Oui, hasarda La Vallière à son tour.

— Parce que je pars, dit Bragelonne en regardant Louise.

La jeune fille se sentit frappée d'une superstitieuse terreur et chancela.

—Vous partez, Raoul! s'écria-t-elle; et où donc allez-vous?

— Ma chère Louise, dit le jeune homme avec cette placidité qui lui était naturelle, je vais en Angleterre.

— Et qu'allez-vous faire en Angleterre?

— Le roi m'y envoie.

— Le roi! exclamèrent à la fois Louise et Aure, qui involontairement échangèrent un coup d'œil, se rappelant l'une et l'autre l'entretien qui venait d'être interrompu.

Ce coup d'œil, Raoul l'intercepta, mais il ne pouvait le comprendre.

Il l'attribua donc tout naturellement à l'intérêt que lui portaient les deux jeunes filles.

— Sa Majesté, dit-il, a bien voulu se souvenir que M. le

comte de La Fère est bien vu du roi Charles II. Ce matin donc, au départ pour la messe, le roi, me voyant sur son chemin, m'a fait un signe de tête. Alors je me suis approché. « Monsieur de Bragelonne, m'a-t-il dit, vous passerez chez M. Fouquet, qui a reçu de moi des lettres pour le roi de la Grande-Bretagne ; ces lettres, vous les porterez. » Je m'inclinai. « Ah ! auparavant que de partir, ajouta-t-il, vous voudrez bien prendre les commissions de Madame pour le roi son frère. »

— Mon Dieu ! murmura Louise toute nerveuse et toute pensive à la fois.

— Si vite ! on vous ordonne de partir si vite ? dit Montalais paralysée par cet événement étrange.

— Pour bien obéir à ceux qu'on respecte, dit Raoul, il faut obéir vite. Dix minutes après l'ordre reçu, j'étais prêt. Madame, prévenue, écrit la lettre dont elle veut bien me faire l'honneur de me charger. Pendant ce temps, sachant de mademoiselle de Tonnay-Charente que vous deviez être du côté des quinconces, j'y suis venu, et je vous trouve toutes deux.

— Et toutes deux assez souffrantes, comme vous voyez, dit Montalais pour venir en aide à Louise, dont la physionomie s'altérait visiblement.

— Souffrantes ! répéta Raoul en pressant avec une tendre curiosité la main de Louise de La Vallière. Oh ! en effet, votre main est glacée.

— Ce n'est rien.

— Ce froid ne va pas jusqu'au cœur, n'est-ce pas, Louise ? demanda le jeune homme avec un doux sourire.

Louise releva vivement la tête, comme si cette question eût été inspirée par un soupçon et eût provoqué un remords.

— Oh ! vous savez, dit-elle avec effort, que jamais mon cœur ne sera froid pour un ami tel que vous, monsieur de Bragelonne.

— Merci, Louise. Je connais et votre cœur et votre âme, et ce n'est point au contact de la main, je le sais, que l'on juge une tendresse comme la vôtre. Louise, vous savez combien je vous aime, avec quelle confiance et quel abandon je vous ai donné ma vie ; vous me pardonnerez donc, n'est-ce pas, de vous parler un peu en enfant ?

— Parlez, monsieur Raoul, dit Louise toute tremblante ; je vous écoute.

— Je ne puis m'éloigner de vous en emportant un tourment, absurde, je le sais, mais qui cependant me déchire.

— Vous éloignez-vous donc pour longtemps? demanda La Vallière d'une voix oppressée, tandis que Montalais détournait la tête.

— Non, et je ne serai probablement pas même quinze jours absent.

La Vallière appuya une main sur son cœur, qui se brisait.

— C'est étrange, poursuivit Raoul en regardant mélancoliquement la jeune fille; souvent je vous ai quittée pour aller en des rencontres périlleuses: je partais joyeux alors, le cœur libre, l'esprit tout enivré de joies à venir, de futures espérances, et cependant alors il s'agissait pour moi d'affronter les balles des Espagnols ou les dures hallebardes des Wallons. Aujourd'hui, je vais, sans nul danger, sans nulle inquiétude, chercher par le plus facile chemin du monde une belle récompense que me promet cette faveur du roi, je vais vous conquérir peut-être; car quelle autre faveur plus précieuse que vous-même le roi pourrait-il m'accorder? Eh bien, Louise, je ne sais en vérité comment cela se fait, mais tout ce bonheur, tout cet avenir fuit devant mes yeux comme une vaine fumée, comme un rêve chimérique, et j'ai là, j'ai là au fond du cœur, voyez-vous, un grand chagrin, un inexprimable abattement, quelque chose de morne, d'inerte et de mort, comme un cadavre. Oh! je sais bien pourquoi, Louise; c'est parce que je ne vous ai jamais tant aimée que je le fais en ce moment. Oh! mon Dieu! mon Dieu!

A cette dernière exclamation sortie d'un cœur brisé, Louise fondit en larmes et se renversa dans les bras de Montalais.

Celle-ci, qui cependant n'était pas des plus tendres, sentit ses yeux se mouiller et son cœur se serrer dans un cercle de fer.

Raoul vit les pleurs de sa fiancée. Son regard ne pénétra point, ne chercha pas même à pénétrer au delà de ses pleurs. Il fléchit un genou devant elle et lui baisa tendrement la main.

On voyait que dans ce baiser il mettait tout son cœur.

— Relevez-vous, relevez-vous, lui dit Montalais, près de pleurer elle-même, car voici Athénaïs qui nous arrive.

Raoul essuya son genou du revers de sa manche, sourit encore une fois à Louise, qui ne le regardait plus, et, ayant

serré la main de Montalais avec effusion, il se retourna pour saluer mademoiselle de Tonnay-Charente, dont on commençait à entendre la robe soyeuse effleurant le sable des allées.

— Madame a-t-elle achevé sa lettre? lui demanda-t-il lorsque la jeune fille fut à la portée de sa voix.

— Oui, monsieur le vicomte, la lettre est achevée, cachetée, et Son Altesse Royale vous attend.

Raoul, à ce mot, prit à peine le temps de saluer Athénaïs, jeta un dernier regard à Louise, fit un dernier signe à Montalais, et s'éloigna dans la direction du château.

Mais, tout en s'éloignant, il se retournait encore.

Enfin, au détour de la grande allée, il eut beau se retourner, il ne vit plus rien.

De leur côté, les trois jeunes filles, avec des sentiments bien divers, l'avaient regardé disparaître.

— Enfin, dit Athénaïs rompant la première le silence, enfin, nous voilà seules, libres de causer de la grande affaire d'hier, et de nous expliquer sur la conduite qu'il importe que nous suivions. Or, si vous voulez me prêter attention, continua-t-elle en regardant de tous côtés, je vais vous expliquer le plus brièvement possible, d'abord notre devoir comme je l'entends, et, si vous ne me comprenez pas à demi-mot, la volonté de Madame.

Et mademoiselle de Tonnay-Charente appuya sur ces derniers mots, de manière à ne pas laisser de doute à ses compagnes sur le caractère officiel dont elle était revêtue.

— La volonté de Madame! s'écrièrent à la fois Montalais et Louise.

— Ultimatum! répliqua diplomatiquement mademoiselle de Tonnay-Charente

— Mais, mon Dieu! Mademoiselle, murmura La Vallière, Madame sait donc?...

— Madame en sait plus que nous n'en avons dit, articula nettement Athénaïs. Ainsi, Mesdemoiselles, tenons-nous bien.

— Oh! oui, fit Montalais. Aussi j'écoute de toutes mes oreilles. Parle, Athénaïs.

— Mon Dieu, mon Dieu! murmura Louise toute tremblante, survivrai-je à cette cruelle soirée?

— Oh! ne vous effarouchez point ainsi, dit Athénaïs, nous avons le remède.

Et, s'asseyant entre ses deux compagnes, à qui elle prit

chacune une main qu'elle réunit dans les siennes, elle commença.

Sur le chuchotement de ses premières paroles, on eût pu entendre le bruit d'un cheval qui galopait sur le pavé de la grande route, hors des grilles du château.

XXXVI

HEUREUX COMME UN PRINCE.

Au moment où il allait rentrer au château, Bragelonne avait rencontré de Guiche.

Mais, avant d'être rencontré par Raoul, de Guiche avait rencontré Manicamp, lequel avait rencontré Malicorne.

Comment Malicorne avait-il rencontré Manicamp? Rien de plus simple : il l'avait attendu à son retour de la messe, à laquelle il avait été en compagnie de M. de Saint-Aignan.

Réunis, ils s'étaient félicités sur cette bonne fortune, et Manicamp avait profité de la circonstance pour demander à son ami si quelques écus n'étaient pas restés au fond de sa poche.

Celui-ci, sans s'étonner de la question, à laquelle il s'attendait peut-être, avait répondu que toute poche dans laquelle on puise toujours sans jamais y rien mettre, ressemble aux puits, qui fournissent encore de l'eau pendant l'hiver, mais que les jardiniers finissent par épuiser l'été; que sa poche, à lui, Malicorne, avait certainement de la profondeur, et qu'il y aurait plaisir à y puiser en temps d'abondance, mais que, malheureusement, l'abus avait amené la stérilité.

Ce à quoi Manicamp, tout rêveur, avait répliqué :

— C'est juste.

— Il s'agirait donc de la remplir, avait ajouté Malicorne.

— Sans doute; mais comment?

— Mais rien de plus facile, cher monsieur Manicamp.

— Bon! Dites.

— Un office chez Monsieur, et la poche est pleine.

— Cet office, vous l'avez?

— C'est-à-dire que j'en ai le titre.

— Eh bien?

— Oui; mais, le titre sans l'office, c'est la bourse sans l'argent.

— C'est juste, avait répondu une seconde fois Manicamp.

— Poursuivons donc l'office, avait insisté le titulaire.

— Cher, très-cher, soupira Manicamp, un office chez Monsieur, c'est une des graves difficultés de notre situation.

— Oh! oh!

— Sans doute, nous ne pouvons rien demander à Monsieur en ce moment-ci.

— Pourquoi donc?

— Parce que nous sommes en froid avec lui.

— Chose absurde, articula nettement Malicorne.

— Bah! Et si nous faisons la cour à Madame, dit Manicamp, est-ce que, franchement, nous pouvons agréer à Monsieur?

— Justement, si nous faisons la cour à Madame et que nous soyons adroits, nous devons être adorés de Monsieur.

— Hum!

— Ou nous sommes des sots! Dépêchez-vous donc, monsieur Manicamp, vous qui êtes un grand politique, de raccommoder M. de Guiche avec Son Altesse Royale.

— Voyons, que vous a appris M. de Saint-Aignan, à vous, Malicorne?

— A moi? Rien; il m'a questionné, voilà tout.

— Eh bien, il a été moins discret avec moi.

— Il vous a appris, à vous?...

— Que le roi est amoureux fou de mademoiselle de La Vallière.

— Nous savions cela, pardieu! répliqua ironiquement Malicorne, et chacun le crie assez haut pour que tous le sachent; mais, en attendant, faites, je vous prie, comme je vous conseille : parlez à M. de Guiche, et tâchez d'obtenir de lui qu'il fasse une démarche vers Monsieur. Que diable! il doit bien cela à Son Altesse Royale.

— Mais il faudrait voir de Guiche.

— Il me semble qu'il n'y a point là une grande difficulté. faites pour le voir, vous, ce que j'ai fait pour vous voir, moi; attendez-le, vous savez qu'il est promeneur de son naturel.

— Oui, mais où se promène-t-il?

— La belle demande, par ma foi! Il est amoureux de Madame, n'est-ce pas?

— On le dit.

— Eh bien, il se promene du côté des appartements de Madame.

— Eh! tenez, mon cher Malicorne, vous ne vous trompiez pas, le voici qui vient.

— Et pourquoi voulez-vous que je me trompe? Avez-vous remarqué que ce soit mon habitude? Dites. Voyons, il n'est tel que de s'entendre. Voyons, vous avez besoin d'argent?

— Ah! fit lamentablement Manicamp.

— Moi, j'ai besoin de mon office. Que Malicorne ait l'office, Malicorne aura de l'argent. Ce n'est pas plus difficile que cela.

— Eh bien, alors, soyez tranquille. Je vais faire de mon mieux.

— Faites.

De Guiche s'avançait; Malicorne tira de son côté, Manicamp happa de Guiche.

Le comte était rêveur et sombre.

— Dites-moi quelle rime vous cherchez, mon cher comte, dit Manicamp. J'en tiens une excellente pour faire le pendant de la vôtre, surtout si la vôtre est en *âme*.

De Guiche secoua la tête, et, reconnaissant un ami, il lui prit le bras.

— Mon cher Manicamp, dit-il, je cherche autre chose qu'une rime.

— Que cherchez-vous?

— Et vous allez m'aider à trouver ce que je cherche, continua le conte, vous qui êtes un paresseux, c'est-à-dire un esprit plein d'ingéniosité.

— J'apprête mon ingéniosité, cher comte.

— Voici le fait : Je veux me rapprocher d'une maison où j'ai affaire.

— Il faut aller du côté de cette maison, dit Manicamp.

— Bon. Mais cette maison est habitée par un mari jaloux.

— Est-il plus jaloux que le chien Cerberus?

— Non, pas plus, mais autant.

— A-t-il trois gueules, comme ce désespérant gardien des enfers? Oh! ne haussez pas les épaules, mon cher comte: je

fais cette question avec une raison parfaite, attendu que les poëtes prétendent que, pour fléchir mon Cerberus, il faut que le voyageur apporte un gâteau. Or, moi qui vois la chose du côté de la prose, c'est-à-dire du côté de la réalité, je dis : Un gâteau, c'est bien peu pour trois gueules. Si votre jaloux a trois gueules, comte, demandez trois gâteaux.

— Manicamp, des conseils comme celui-là, j'en irai chercher chez M. Beautru.

— Pour en avoir de meilleurs, monsieur le comte, dit Manicamp avec un sérieux comique, vous adopterez alors une formule plus nette que celle que vous m'avez exposée.

— Ah! si Raoul était là, dit de Guiche, il me comprendrait, lui.

— Je le crois, surtout si vous lui disiez : J'aimerais fort à voir *Madame* de plus près, mais je crains *Monsieur*, qui est jaloux.

— Manicamp ! s'écria le comte avec colère et en essayant d'écraser le railleur sous son regard.

Mais le railleur ne parut pas ressentir la plus petite émotion.

— Qu'y a-t-il donc, mon cher comte? demanda Manicamp.

— Comment ! c'est ainsi que vous blasphémez les noms les plus sacrés ! s'écria de Guiche.

— Quels noms?

— Monsieur ! Madame ! les premiers noms du royaume.

— Mon cher comte, vous vous trompez étrangement, et je ne vous ai pas nommé les premiers noms du royaume. Je vous ai répondu à propos d'un mari jaloux que vous ne me nommiez pas, mais qui nécessairement a une femme ; je vous ai répondu : Pour voir *madame*, rapprochez-vous de *monsieur*.

— Mauvais plaisant, dit en souriant le comte, est-ce cela que tu as dit?

— Pas autre chose.

— Bien ! alors.

— Maintenant, ajouta Manicamp, voulez-vous qu'il s'agisse de madame la duchesse... et de M. le duc... soit, je vous dirai : Rapprochons-nous de cette maison quelle qu'elle soit; car c'est une tactique qui, dans aucun cas, ne peut être défavorable à votre amour.

— Ah! Manicamp, un prétexte, un bon prétexte, trouve-le-moi?

— Un prétexte, pardieu! cent prétextes, mille prétextes! Si Malicorne était là, c'est lui qui vous aurait déjà trouvé cinquante mille prétextes excellents!

— Qu'est-ce que Malicorne? dit de Guiche en clignant des yeux comme un homme qui cherche. Il me semble que je connais ce nom-là...

— Si vous le connaissez! je crois bien; vous devez trente mille écus à son père.

— Ah! oui; c'est ce digne garçon d'Orléans...

— A qui vous avez promis un office chez Monsieur; pas le mari jaloux, l'autre.

— Eh bien, puisqu'il a tant d'esprit, ton ami Malicorne, qu'il me trouve donc un moyen d'être adoré de Monsieur, qu'il me trouve un prétexte pour faire ma paix avec lui.

— Soit, je lui en parlerai.

— Mais qui nous arrive là?

— C'est le vicomte de Bragelonne.

— Raoul! Oui, en effet.

Et de Guiche marcha rapidement au-devant du jeune homme.

— C'est vous, mon cher Raoul? dit de Guiche.

— Oui, je vous cherchais pour vous faire mes adieux, cher ami! répliqua Raoul en serrant la main du comte. Bonjour, monsieur Manicamp.

— Comment! tu pars, vicomte?

— Oui, je pars... Mission du roi.

— Où vas-tu?

— Je vais à Londres. De ce pas, je vais chez Madame; elle doit me remettre une lettre pour Sa Majesté le roi Charles II.

— Tu la trouveras seule, car Monsieur est sorti.

— Pour aller?...

— Pour aller au bain.

— Alors, cher ami, toi qui es des gentilhommes de Monsieur, charge-toi de lui faire mes excuses. Je l'eusse attendu pour prendre ses ordres, si le désir de mon prompt départ ne m'avait été manifesté par M. Fouquet, et de la part de Sa Majesté.

Manicamp poussa de Guiche du coude.

— Voilà le prétexte, dit-il.

— Lequel?

— Les excuses de M. de Bragelonne.

— Faible prétexte, dit de Guiche.

— Excellent, si Monsieur ne vous en veut pas; méchant comme tout autre, si Monsieur vous en veut.

— Vous avez raison, Manicamp; un prétexte, quel qu'il soit, c'est tout ce qu'il me faut. Ainsi donc, bon voyage, cher Raoul!

Et là-dessus les deux amis s'embrassèrent.

Cinq minutes après, Raoul entrait chez Madame, comme l'y avait invité mademoiselle de Montalais.

Madame était encore à la table où elle avait écrit sa lettre. Devant elle brûlait la bougie de cire rose qui lui avait servi à la cacheter. Seulement, dans sa préoccupation, car Madame paraissait fort préoccupée, elle avait oublié de souffler cette bougie.

Bragelonne était attendu: on l'annonça aussitôt qu'il parut.

Bragelonne était l'élégance même: il était impossible de le voir une fois sans se le rappeler toujours; et non-seulement Madame l'avait vu une fois, mais encore, on se le rappelle, c'était un des premiers qui eût été au-devant d'elle, et il l'avait accompagnée du Havre à Paris.

Madame avait donc conservé un excellent souvenir de Bragelonne.

— Ah! lui dit-elle, vous voilà, Monsieur; vous allez voir mon frère, qui sera heureux de payer au fils une portion de la dette de reconnaissance qu'il a contractée avec le père.

— Le comte de La Fère, Madame, a été largement récompensé du peu qu'il a eu le bonheur de faire pour le roi par les bontés que le roi a eues pour lui, et c'est moi qui vais lui porter l'assurance du respect, du dévouement et de la reconnaissance du père et du fils.

— Connaissez-vous mon frère, monsieur le vicomte?

— Non, Votre Altesse; c'est la première fois que j'aurai le bonheur de voir Sa Majesté.

— Vous n'avez pas besoin d'être recommandé près de lui. Mais enfin, si vous doutez de votre valeur personnelle, prenez-moi hardiment pour votre répondant, je ne vous démentirai point.

— Oh! Votre Altesse est trop bonne!

— Non, monsieur de Bragelonne. Je me souviens que nous avons fait route ensemble, et que j'ai remarqué votre

grande sagesse au milieu des suprêmes folies que faisaient, à votre droite et à votre gauche, deux des plus grands fous de ce monde, MM. de Guiche et de Buckingham. Mais ne parlons pas d'eux : parlons de vous. Allez-vous en Angleterre pour y chercher un établissement? Excusez ma question : ce n'est point la curiosité, c'est le désir de vous être bonne à quelque chose qui me la dicte.

— Non, Madame; je vais en Angleterre pour remplir une mission qu'a bien voulu me confier Sa Majesté, voilà tout.

— Et vous comptez revenir en France?

— Aussitôt cette mission remplie, à moins que Sa Majesté le roi Charles II ne me donne d'autres ordres.

— Il vous fera tout au moins la prière, j'en suis sûre, de rester près de lui le plus longtemps possible.

— Alors, comme je ne saurai pas refuser, je prierai d'avance Votre Altesse royale de vouloir bien rappeller au roi de France qu'il a loin de lui un de ses serviteurs les plus dévoués.

— Prenez garde que, lorsqu'il vous rappellera, vous ne regardiez son ordre comme un abus de pouvoir.

— Je ne comprends pas, Madame.

— La cour de France est incomparable, je le sais bien; mais nous avons quelques jolies femmes aussi à la cour d'Angleterre.

Raoul sourit.

— Oh! dit Madame, voilà un sourire qui ne présage rien de bon à mes compatriotes. C'est comme si vous leur disiez, monsieur de Bragelonne : « Je viens à vous, mais je laisse mon cœur de l'autre côté du détroit. » N'est-ce point cela que signifiait votre sourire?

— Votre Altesse a le don de lire jusqu'au plus profond des âmes; elle comprendra donc pourquoi maintenant tout séjour prolongé à la cour d'Angleterre serait une douleur pour moi.

— Et je n'ai pas besoin de m'informer si un si brave cavalier est payé de retour?

— Madame, j'ai été élevé avec celle que j'aime, et je crois qu'elle a pour moi les mêmes sentiments que j'ai pour elle.

— Eh bien, partez vite, monsieur de Bragelonne, revenez vite, et, à votre retour, nous verrons deux heureux, car j'espère qu'il n'y a aucun obstacle à votre bonheur?

— Il y en a un grand, Madame.

— Bah! et lequel?

— La volonté du roi.

— La volonté du roi!.. Le roi s'oppose à votre mariage?

— Ou du moins il le diffère. J'ai fait demander au roi son agrément par le comte de La Fère, et, sans le refuser tout à fait, il a au moins dit positivement qu'il le lui ferait attendre.

— La personne que vous aimez est-elle donc indigne de vous?

— Elle est digne de l'amour d'un roi, Madame.

— Je veux dire : Peut-être n'est-elle point d'une noblesse égale à la vôtre?

— Elle est d'excellente famille.

— Jeune, belle?

— Dix-sept ans, et pour moi belle à ravir!

— Est-elle en province ou à Paris?

— Elle est à Fontainebleau, Madame.

— A la cour?

— Oui.

— Je la connais?

— Elle a l'honneur de faire partie de la maison de Votre Altesse Royale.

— Son nom? demanda la princesse avec anxiété, si toutefois, ajouta-t-elle en se reprenant vivement, son nom n'est pas un secret?

— Non, Madame; mon amour est assez pur pour que je n'en fasse de secret à personne, et à plus forte raison à Votre Altesse, si parfaitement bonne pour moi. C'est mademoiselle Louise de La Vallière.

Madame ne put retenir un cri, dans lequel il y avait plus que de l'étonnement.

— Ah! dit-elle, La Vallière... celle qui hier...

Elle s'arrêta.

— Celle qui, hier, s'est trouvée indisposée, je crois, continua-t-elle.

— Oui, Madame, j'ai appris l'accident qui lui était arrivé ce matin seulement.

— Et vous l'avez vue avant que de venir ici?

— J'ai eu l'honneur de lui faire mes adieux.

— Et vous dites, reprit Madame en faisant un effort sur elle-même, que le roi a... ajourné votre mariage avec cette enfant?

— Oui, Madame, ajourné.

— Et a-t-il donné quelque raison à cet ajournement?

— Aucune.

— Il y a longtemps que le comte de La Fère lui a fait cette demande?

— Il y a plus d'un mois, Madame.

— C'est étrange, fit la princesse.

Et quelque chose comme un nuage passa sur ses yeux.

— Un mois? répéta-t-elle.

— A peu près.

— Vous avez raison, monsieur le vicomte, dit la princesse avec un sourire dans lequel Bragelonne eût pu remarquer quelque contrainte, il ne faut pas que mon frère vous garde trop longtemps là-bas; partez donc vite, et, dans la première lettre que j'écrirai en Angleterre, je vous réclamerai au nom du roi.

Et Madame se leva pour remettre sa lettre aux mains de Bragelonne. Raoul comprit que son audience était finie; il prit la lettre, s'inclina devant la princesse et sortit.

— Un mois! murmura la princesse; aurais-je donc *été* aveugle à ce point, et l'aimerait-il depuis un mois?

Et, comme Madame n'avait rien à faire, elle se mit à commencer pour son frère la lettre dont le *post-scriptum* devait rappeler Bragelonne.

La comte de Guiche avait, comme nous l'avons vu, cédé aux insistances de Manicamp, et s'était laissé entraîner par lui jusqu'aux écuries, où ils firent seller leurs chevaux; après quoi, par la petite allée dont nous avons déjà donné la description à nos lecteurs, ils s'avancèrent au-devant de Monsieur, qui, sortant du bain, s'en revenait tout frais vers le château, ayant sur le visage un voile de femme, afin que le soleil, déjà chaud, ne hâlât pas son teint.

Monsieur était dans un de ces accès de belle humeur que lui inspirait parfois l'admiration de sa propre beauté. Il avait, dans l'eau, pu comparer la blancheur de son corps à celle du corps de ses courtisans, et, grâce au soin que Son Altesse Royale prenait d'elle-même, nul n'avait pu, même le chevalier de Lorraine, soutenir la concurrence.

Monsieur avait de plus nagé avec un certain succès, et tous les nerfs, tendus dans une sage mesure par cette salutaire immersion de l'eau fraîche, tenaient son corps et son esprit dans un heureux équilibre.

Aussi, à la vue de de Guiche, qui venait au petit galop au-devant de lui sur un magnifique cheval blanc, le prince ne put-il retenir une joyeuse exclamation.

— Il me semble que cela va bien, dit Manicamp, qui crut lire cette bienveillance sur la physionomie de Son Altesse Royale.

— Ah! bonjour, Guiche, bonjour, mon pauvre Guiche! s'écria le prince.

— Salut à Monseigneur! répondit de Guiche, encouragé par le ton de voix de Philippe; santé, joie, bonheur et prospérité à Votre Altesse!

— Sois le bienvenu, Guiche, et prends ma droite, mais tiens ton cheval en bride, car je veux revenir au pas sous ces voûtes fraîches.

— A vos ordres, Monseigneur.

Et de Guiche se rangea à la droite du prince comme il venait d'y être invité.

— Voyons, mon cher de Guiche, dit le prince, voyons, donne-moi un peu des nouvelles de ce de Guiche que j'ai connu autrefois et qui faisait la cour à ma femme?

De Guiche rougit jusqu'au blanc des yeux, tandis que Monsieur éclatait de rire comme s'il eût fait la plus spirituelle plaisanterie du monde.

Les quelques privilégiés qui entouraient Monsieur crurent devoir l'imiter, quoiqu'ils n'eussent pas entendu ses paroles, et ils poussèrent un bruyant éclat de rire qui prit au premier, traversa le cortége et ne s'éteignit qu'au dernier.

De Guiche, tout rougissant qu'il était, fit cependant bonne contenance : Manicamp le regardait.

— Ah! Monseigneur, répondit de Guiche, soyez charitable à un malheureux; ne m'immolez pas à M. le chevalier de Lorraine!

— Comment cela?

— S'il vous entend me railler, il renchérira sur Votre Altesse et me raillera sans pitié.

— Sur ton amour pour la princesse?

— Oh! Monseigneur, par pitié!

— Voyons, voyons, de Guiche, avoue que tu as fait les doux yeux à Madame.

— Jamais je n'avouerai une pareille chose, Monseigneur.

— Par respect pour moi? Eh bien, je t'affranchis du respect, de Guiche. Avoue, comme s'il s'agissait de mademoiselle de Chalais, ou de mademoiselle de La Vallière.

Puis, s'interrompant :

— Allons, bon! dit-il en recommençant à rire, voilà que je joue avec une épée à deux tranchants, moi. Je frappe sur toi et je frappe sur mon frère, Chalais et La Vallière, ta fiancée à toi, et sa future à lui.

— En vérité, Monseigneur, dit le comte, vous êtes aujourd'hui d'une adorable humeur.

— Ma foi, oui! je me sens bien, et puis ta vue me fait plaisir.

— Merci, Monseigneur.

— Tu m'en voulais donc?

— Moi, Monseigneur?

— Oui.

— Et de quoi, mon Dieu?

— De ce que j'avais interrompu tes sarabandes et tes espagnoleries.

— Oh! Votre Altesse!

— Voyons, ne nie point. Tu es sorti ce jour-là de chez la princesse avec des yeux furibonds; cela t'a porté malheur, mon cher, et tu as dansé le ballet d'hier d'une pitoyable façon. Ne boude pas, de Guiche; cela te nuit en ce que tu prends l'air d'un ours. Si la princesse t'a regardé hier, je suis sûr d'une chose...

— De laquelle, Monseigneur? Votre Altesse m'effraye.

— Elle t'aura tout à fait renié.

Et le prince de rire de plus belle.

— Décidément, pensa Manicamp, le rang n'y fait rien, et ils sont tous pareils.

Le prince continua :

— Enfin, te voilà revenu; il y a espoir que le chevalier redevienne aimable.

— Comment cela, Monseigneur, et par quel miracle puis-je avoir cette influence sur M. de Lorraine?

— C'est tout simple, il est jaloux de toi.

— Ah bah! vraiment?

— C'est comme je te le dis.

— Il me fait trop d'honneur.

— Tu comprends, quand tu es là, il me caresse; quand tu

es parti, il me martyrise. Je règne par bascule. Et puis tu ne sais pas l'idée qui m'est venue ?

— Je ne m'en doute pas, Monseigneur.

— Eh bien, quand tu étais en exil, car tu as été exilé, mon pauvre Guiche...

— Pardieu ! Monseigneur, à qui la faute? dit de Guiche en affectant un air bourru.

— Oh ! ce n'est certainement pas à moi, cher comte, répliqua Son Altesse Royale. Je n'ai pas demandé au roi de t'exiler, foi de prince !

— Non pas vous, Monseigneur, je le sais bien; mais...

— Mais Madame ? Oh ! quant à cela, je ne dis pas non. Que diable lui as-tu donc fait, à Madame ?

— En vérité, Monseigneur...

— Les femmes ont leur rancune, je le sais bien, et la mienne n'est pas exempte de ce travers. Mais, si elle t'a fait exiler, elle, je ne t'en veux pas, moi.

— Alors, Monseigneur, dit de Guiche, je ne suis qu'à moitié malheureux.

Manicamp, qui venait derrière de Guiche et qui ne perdait pas une parole de ce que disait le prince, plia les épaules jusque sur le cou de son cheval pour cacher le rire qu'il ne pouvait réprimer.

— D'ailleurs, ton exil m'a fait pousser un projet dans la tête.

— Bon !

— Quand le chevalier, ne te voyant plus là et sûr de régner seul, me malmenait, voyant, au contraire de ce méchant garçon, ma femme si aimable et si bonne pour moi qui la néglige, j'eus l'idée de me faire un mari modèle, une rareté, une curiosité de cour; j'eus l'idée d'aimer ma femme.

De Guiche regarda le prince avec un air de stupéfaction qui n'avait rien de joué.

— Oh ! balbutia de Guiche tremblant, cette idée-là, Monseigneur, elle ne vous est pas venue sérieusement ?

— Ma foi, si ! J'ai du bien que mon frère m'a donné au moment de mon mariage ; elle a de l'argent, elle, et beaucoup, puisqu'elle en tire tout à la fois de son frère et de son beau-frère, d'Angleterre et de France. Eh bien, nous eussions quitté la cour. Je me fusse retiré au château de Villers-Cotterets, qui est de mon apanage, au milieu d'une

forêt, dans laquelle nous eussions filé le parfait amour aux mêmes endroits que faisait mon grand-père Henri IV avec la belle Gabrielle... Que dis-tu de cette idée, de Guiche?

— Je dis que c'est à faire frémir, Monseigneur, répondit de Guiche, qui frémissait réellement.

— Ah! je vois que tu ne supporterais pas d'être exilé une seconde fois.

— Moi, Monseigneur?

— Je ne t'emmènerai donc pas avec nous comme j'en avais eu le dessein d'abord.

— Comment, avec vous, Monseigneur?

— Oui, si par hasard l'idée me reprend de bouder la cour.

— Oh! Monseigneur, qu'à cela ne tienne, je suivrai Votre Altesse jusqu'au bout du monde.

— Maladroit que vous êtes! grommela Manicamp en poussant son cheval sur de Guiche, de façon à le désarçonner.

Puis, en passant près de lui comme s'il n'était pas maître de son cheval:

— Mais pensez donc à ce que vous dites, lui glissa-t-il tout bas.

— Alors, dit le prince, c'est convenu; puisque tu m'es si dévoué, je t'emmène.

— Partout, Monseigneur, partout, répliqua joyeusement de Guiche; partout, à l'instant même. Êtes-vous prêt?

Et de Guiche rendit en riant la main à son cheval, qui fit deux bonds en avant.

— Un instant, un instant, dit le prince; passons par le château.

— Pourquoi faire?

— Pour prendre ma femme, parbleu!

— Comment? demanda de Guiche.

— Sans doute, puisque je te dis que c'est un projet d'amour conjugal; il faut bien que j'emmène ma femme.

— Alors, Monseigneur, répondit le comte, j'en suis désespéré, mais pas de de Guiche pour vous.

— Bah!

— Oui. Pourquoi emmenez-vous Madame?

— Tiens! parce que je m'aperçois que je l'aime.

De Guiche pâlit légèrement, en essayant toutefois de conserver son apparente gaieté.

— Si vous aimez Madame, Monseigneur, dit-il, cet amour

doit vous suffire, et vous n'avez plus besoin de vos amis.

— Pas mal, pas mal, murmura Manicamp.

— Allons, voilà ta peur de Madame qui te reprend, répliqua le prince.

— Écoutez donc, Monseigneur, je suis payé pour cela; une femme qui m'a fait exiler.

— Oh ! mon Dieu ! le vilain caractère que tu as, de Guiche; comme tu es rancunier, mon ami.

— Je voudrais bien vous y voir, vous, Monseigneur.

— Décidément, c'est à cause de cela que tu as si mal dansé hier; tu voulais te venger en faisant faire à Madame de fausses figures; ah! de Guiche, ceci est mesquin, et je le dirai à Madame.

— Oh! vous pouvez lui dire tout ce que vous voudrez, Monseigneur. Son Altesse ne me haïra point plus qu'elle ne le fait.

— La, la! tu exagères, pour quinze pauvres jours de campagne forcée qu'elle t'a imposés.

— Monseigneur, quinze jours sont quinze jours, et, quand on les passe à s'ennuyer, quinze jours sont une éternité.

— De sorte que tu ne lui pardonneras pas?

— Jamais.

— Allons, allons, de Guiche, sois meilleur garçon, je veux faire ta paix avec elle; tu reconnaîtras, en la fréquentant, qu'elle n'a point de méchanceté et qu'elle est pleine d'esprit.

— Monseigneur...

— Tu verras qu'elle sait recevoir comme une princesse et rire comme une bourgeoise; tu verras qu'elle fait, quand elle le veut, que les heures s'écoulent comme des minutes. De Guiche, mon ami, il faut que tu reviennes sur le compte de ma femme.

— Décidément, se dit Manicamp, voilà un mari à qui le nom de sa femme portera malheur, et feu le roi Candaule était un véritable tigre auprès de Monseigneur.

— Enfin, ajouta le prince, tu reviendras sur le compte de ma femme, de Guiche; je te le garantis. Seulement, il faut que je te montre le chemin. Elle n'est point banale, et ne parvient pas qui veut à son cœur.

— Monseigneur...

— Pas de résistance, de Guiche, ou nous nous fâcherons, répliqua le prince.

— Mais puisqu'il le veut, murmura Manicamp à l'oreille de de Guiche, satisfaites-le donc.

— Monseigneur, dit le comte, j'obéirai.

— Et pour commencer, reprit Monseigneur, on joue ce soir chez Madame ; tu dîneras avec moi et je te conduirai chez elle.

— Oh ! pour cela, Monseigneur, objecta de Guiche, vous me permettrez de résister.

— Encore ! mais c'est de la rébellion.

— Madame m'a trop mal reçu hier devant tout le monde.

— Vraiment ! dit le prince en riant.

— A ce point qu'elle ne m'a pas même répondu quand je lui ai parlé ; il peut être bon de n'avoir pas d'amour-propre, mais trop peu, c'est trop peu, comme on dit.

— Comte, après le dîner, tu iras t'habiller chez toi et tu viendras me reprendre, je t'attendrai.

— Puisque Votre Altesse le commande absolument...

— Absolument.

— Il n'en démordra point, dit Manicamp, et ces sortes de choses sont celles qui tiennent le plus obstinément à la tête des maris. Ah ! pourquoi donc M. Molière n'a-t-il pas entendu celui-là, il l'aurait mis en vers.

— Le prince et sa cour, ainsi devisant, rentrèrent dans les plus frais appartements du château.

— A propos, dit de Guiche sur le seuil de la porte, j'avais une commission pour Votre Altesse Royale.

— Fais ta commission.

— M. de Bragelonne est parti pour Londres avec un ordre du roi, et il m'a chargé de tous ses respects pour Monseigneur.

— Bien ! bon voyage au vicomte, que j'aime fort. Allons, va t'habiller, de Guiche, et reviens-nous. Et si tu ne reviens pas...

— Qu'arrivera-t-il, Monseigneur ?

— Il arrivera que je te fais jeter à la Bastille.

— Allons, décidément, dit de Guiche en riant, Son Altesse Royale Monsieur est la contre-partie de Son Altesse Royale Madame. Madame me fait exiler parce qu'elle ne m'aime pas assez, Monsieur me fait emprisonner parce qu'il m'aime trop. Merci, Monsieur ! Merci, Madame !

— Allons, allons, dit le prince, tu es un charmant ami, et tu sais bien que je ne puis me passer de toi. Reviens vite.

— Soit, mais il me plaît de faire de la coquetterie à mon tour, Monseigneur.

— Bah?

— Aussi je ne rentre chez Votre Altesse qu'à une seule condition.

— Laquelle?

— J'ai l'ami d'un de mes amis à obliger.

— Tu l'appelles?

— Malicorne.

— Vilain nom!

— Très-bien porté, Monseigneur.

— Soit. Eh bien?

— Eh bien, je dois à M. Malicorne une place chez vous, Monseigneur.

— Une place de quoi?

— Une place quelconque; une surveillance, par exemple.

— Parbleu! cela se trouve bien, j'ai congédié hier le maître des appartements.

— Va pour le maître des appartements, Monseigneur. Qu'a-t-il à faire?

— Rien, sinon à regarder et à rapporter.

— Police intérieure?

— Justement.

— Oh! comme cela va bien à Malicorne, se hasarda de dire Manicamp.

— Vous connaissez celui dont il s'agit, monsieur Manicamp? demanda le prince.

— Intimement, Monseigneur. C'est mon ami.

— Et votre opinion est?

— Que Monseigneur n'aura jamais un maître des appartements pareil à celui-là.

— Combien rapporte l'office? demanda le comte au prince.

— Je l'ignore; seulement, on m'a toujours dit qu'il ne pouvait assez se payer quand il était bien occupé.

— Qu'appelez-vous bien occupé, prince?

— Cela va sans dire, quand le fonctionnaire est homme d'esprit.

— Alors, je crois que Monseigneur sera content, car Malicorne a de l'esprit comme un diable.

— Bon! l'office me coûtera cher en ce cas, répliqua le prince en riant. Tu me fais là un véritable cadeau, comte.

— Je le crois, Monseigneur.

— Eh bien, va donc annoncer à ton M. Mélicorne...

— Malicorne, Monseigneur.

— Je ne me ferai jamais à ce nom-là.

— Vous dites bien Manicamp, Monseigneur.

— Oh! je dirais très-bien aussi Manicorne. L'habitude m'aiderait.

— Dites, dites, Monseigneur, je vous promets que votre inspecteur des appartements ne se fâchera point; il est du plus heureux caractère qui se puisse voir.

— Eh bien, alors, mon cher de Guiche, annoncez-lui sa nomination... Mais, attendez...

— Quoi, Monseigneur?

— Je veux le voir auparavant. S'il est aussi laid que son nom, je me dédis.

— Monseigneur le connaît.

— Moi?

— Sans doute. Monseigneur l'a déjà vu au Palais-Royal; à telles enseignes que c'est même moi qui le lui ai présenté.

— Ah! fort bien, je me rappelle... Peste! c'est un charmant garçon!

— Je savais bien que Monseigneur avait dû le remarquer.

— Oui, oui, oui! Vois-tu, de Guiche, je ne veux pas que, ma femme ni moi, nous ayons des laideurs devant les yeux. Ma femme prendra pour demoiselles d'honneur toutes filles jolies; je prendrai, moi, tous gentilshommes bien faits. De cette façon, vois-tu, de Guiche, si je fais des enfants, ils seront d'une bonne inspiration, et, si ma femme en fait, elle aura vu de beaux modèles.

— C'est puissamment raisonné, Monseigneur, dit Manicamp approuvant de l'œil et de la voix en même temps.

Quant à de Guiche, sans doute ne trouva-t-il pas le raisonnement aussi heureux, car il opina seulement du geste, et encore le geste garda-t-il un caractère marqué d'indécision. Manicamp s'en alla prévenir Malicorne de la bonne nouvelle qu'il venait d'apprendre.

De Guiche parut s'en aller à contre-cœur faire sa toilette de cour.

Monsieur, chantant, riant et se mirant, atteignit l'heure du dîner dans des dispositions qui eussent justifié ce proverbe: « Heureux comme un prince. »

XXXVII

HISTOIRE D'UNE NAÏADE ET D'UNE DRYADE.

Tout le monde avait fait collation au château, et, après la collation, toilette de cour.

La collation avait lieu d'habitude à cinq heures.

Mettons une heure de collation et deux heures de toilette. Chacun était donc prêt vers les huit heures du soir.

Aussi vers huit heures du soir commençait-on à se présenter chez Madame.

Car, ainsi que nous l'avons dit, c'était Madame qui recevait ce soir-là.

Et aux soirées de Madame nul n'avait garde de manquer; car les soirées passaient chez elle avec tout le charme que la reine, cette pieuse et excellente princesse, n'avait pu, elle, donner à ses réunions. C'est malheureusement un des avantages de la bonté d'amuser moins qu'un méchant esprit.

Et cependant, hâtons-nous de le dire, méchant esprit n'était pas une épithète que l'on pût appliquer à Madame.

Cette nature toute d'élite renfermait trop de générosité véritable, trop d'élans nobles et de réflexions distinguées pour qu'on pût l'appeler une méchante nature.

Mais Madame avait le don de la résistance, don si souvent fatal à celui qui le possède, car il se brise où un autre eût plié; il en résultait que les coups ne s'émoussaient point sur elle comme sur cette conscience ouatée de Marie-Thérèse.

Son cœur rebondissait à chaque attaque, et, pareille aux quintaines agressives des jeux de bagues, Madame, si on ne la frappait pas de manière à l'étourdir, rendait coup pour coup à l'imprudent quel qu'il fût qui osait jouter contre elle.

Était-ce méchanceté? était-ce tout simplement malice? Nous estimons, nous, que les riches et puissantes natures sont celles qui, pareilles à l'arbre de science, produisent à la fois le bien et le mal, double rameau toujours fleuri, toujours fécond, dont savent distinguer le bon fruit ceux qui en ont faim, dont meurent pour avoir mangé le mauvais les inutiles et les parasites, ce qui n'est pas un mal.

Donc, Madame, qui avait son plan de seconde reine, ou même de première reine, bien arrêté dans son esprit, Madame, disons-nous, rendait sa maison agréable par la conversation, par les rencontres, par la liberté parfaite qu'elle laissait à chacun de placer son mot, à la condition, toutefois, que le mot fût joli ou utile. Et, le croira-t-on, par cela même, on parlait peut-être moins chez Madame qu'ailleurs.

Madame haïssait les bavards et se vengeait cruellement d'eux.

Elle les laissait parler.

Elle haïssait aussi la prétention et ne passait pas même ce défaut au roi.

C'était la maladie de Monsieur, et la princesse avait entrepris cette tâche exorbitante de l'en guérir.

Au reste, poëtes, hommes d'esprit, femmes belles, elle accueillait tout en maîtresse supérieure à ses esclaves. Assez rêveuse au milieu de toutes ses espiègleries pour faire rêver les poëtes; assez forte de ses charmes pour briller même au milieu des plus jolies; assez spirituelle pour que les plus remarquables l'écoutassent avec plaisir.

On conçoit ce que des réunions pareilles à celles qui se tenaient chez Madame devaient attirer de monde: la jeunesse y affluait. Quand le roi est jeune, tout est jeune à la cour.

Aussi voyait-on bouder les vieilles dames, têtes fortes de la Régence ou du dernier règne; mais on répondait à leurs bouderies en riant de ces vénérables personnes qui avaient poussé l'esprit de domination jusqu'à commander des partis de soldats dans la guerre de la Fronde, afin, disait Madame, de ne pas perdre tout empire sur les hommes.

A huit heures sonnant, Son Altesse Royale entra dans le grand salon avec ses dames d'honneur, et trouva plusieurs courtisans qui attendaient déjà depuis plus de dix minutes.

Parmi tous ces précurseurs de l'heure dite, elle chercha celui qu'elle croyait devoir être arrivé le premier de tous. Elle ne le trouva point.

Mais presque au même instant où elle achevait cette investigation, on annonça Monsieur.

Monsieur était splendide à voir. Toutes les pierreries du cardinal Mazarin, celles bien entendu que le ministre n'avait pu faire autrement que de laisser, toutes les pierreries de la reine mère, quelques-unes même de sa femme, Monsieur

les portait ce jour-là. Aussi Monsieur brillait-il comme un soleil.

Derrière lui, à pas lents et avec un air de componction parfaitement joué, venait de Guiche, vêtu d'un habit de velours gris-perle, brodé d'argent et à rubans bleus.

De Guiche portait, en outre, des malines aussi belles dans leur genre que les pierreries de Monsieur l'étaient dans le leur.

La plume de son chapeau était rouge.

Madame avait plusieurs couleurs.

Elle aimait le rouge en tentures, le gris en vêtements, le bleu en fleurs.

M. de Guiche, ainsi vêtu, était d'une beauté que tout le monde pouvait remarquer. Certaine pâleur intéressante, certaine langueur d'yeux, des mains mates de blancheur sous de grandes dentelles, la bouche mélancolique; il ne fallait, en vérité, que voir M. de Guiche pour avouer que peu d'hommes à la cour de France valaient celui-là.

Il en résulta que Monsieur, qui eût eu la prétention d'éclipser une étoile, si une étoile se fût mise en parallèle avec lui, fut, au contraire, complétement éclipsé dans toutes les imaginations, lesquelles sont des juges fort silencieux, certes, mais aussi fort altiers dans leur jugement.

Madame avait regardé vaguement de Guiche; mais, si vague que fût ce regard, il amena une charmante rougeur sur son front. Madame, en effet, avait trouvé de Guiche si beau et si élégant, qu'elle en était presque à ne plus regretter la conquête royale qu'elle sentait être sur le point de lui échapper.

Son cœur laissa donc, malgré lui, refluer tout son sang jusqu'à ses joues.

Monsieur, prenant son air mutin, s'approcha d'elle. Il n'avait pas vu la rougeur de la princesse, ou, s'il l'avait vue, il était bien loin de l'attribuer à sa véritable cause.

— Madame, dit-il en baisant la main de sa femme, il y a ici un disgracié, un malheureux exilé que je prends sur moi de vous recommander. Faites bien attention, je vous prie, qu'il est de mes meilleurs amis, et que votre accueil me touchera beaucoup.

— Quel exilé? quel disgracié? demanda Madame en regardant tout autour d'elle et sans plus s'arrêter au comte qu'aux autres.

C'était le moment de pousser son protégé. Le prince s'effaça et laissa passer de Guiche, qui, d'un air assez maussade, s'approcha de Madame et lui fit sa révérence.

— Eh quoi! demanda Madame, comme si elle éprouvait le plus vif étonnement, c'est M. le comte de Guiche qui est le disgracié, l'exilé?

— Oui-da! reprit le duc.

— Eh! dit Madame, on ne voit que lui ici.

— Ah! Madame, vous êtes injuste, fit le prince.

— Moi?

— Sans doute. Voyons, pardonnez-lui, à ce pauvre garçon.

— Lui pardonner quoi? qu'ai-je donc à pardonner à M. de Guiche, moi?

— Mais, au fait, explique-toi, de Guiche. Que veux-tu qu'on te pardonne? demanda le prince.

— Hélas! Son Altesse Royale le sait bien, répliqua celui-ci hypocritement.

— Allons, allons, donnez-lui votre main, Madame, dit Philippe.

— Si cela vous fait plaisir, Monsieur.

Et, avec un indescriptible mouvement des yeux et des épaules, Madame tendit sa belle main parfumée au jeune homme, qui y appuya ses lèvres.

Il faut croire qu'il les appuya longtemps et que Madame ne retira pas trop vite sa main, car le duc ajouta :

— De Guiche n'est point méchant, Madame, et il ne vous mordra certainement pas.

On prit prétexte, dans la galerie, de ce mot, qui n'était peut-être pas fort risible, pour rire à l'excès.

En effet, la situation était remarquable, et quelques bonnes âmes l'avaient remarquée.

Monsieur jouissait donc encore de l'effet de son mot quand on annonça le roi.

En ce moment, l'aspect du salon était celui que nous allons essayer de décrire.

Au centre, devant la cheminée encombrée de fleurs, se tenait Madame, avec ses demoiselles d'honneur formées en deux ailes, sur les lignes desquelles voltigeaient les papillons de cour.

D'autres groupes occupaient les embrasures des fenêtres, comme font dans leurs tours réciproques les postes d'une

même garnison, et, de leurs places respectives, percevaient les mots partis du groupe principal.

De l'un de ces groupes, le plus rapproché de la cheminée, Malicorne, promu, séance tenante, par Manicamp et de Guiche au poste de maître des appartements; Malicorne, dont l'habit d'officier était prêt depuis tantôt deux mois, flamboyait dans ses dorures et rayonnait sur Montalais, extrême gauche de Madame, avec tout le feu de ses yeux et tout le reflet de son velours.

Madame causait avec mademoiselle de Châtillon et mademoiselle de Créqui, ses deux voisines, et renvoyait quelques paroles à Monsieur, qui s'effaça aussitôt que cette annonce fut faite :

— Le roi!

Mademoiselle de La Vallière était, comme Montalais, à la gauche de Madame, c'est-à-dire l'avant-dernière de la ligne; à sa droite, on avait placé mademoiselle de Tonnay-Charente. Elle se trouvait donc dans la situation de ces corps de troupe dont on soupçonne la faiblesse, et que l'on place entre deux forces éprouvées.

Ainsi flanquée de ses deux compagnes d'aventures, La Vallière, soit qu'elle fût chagrine de voir partir Raoul, soit qu'elle fût encore émue des événements récents qui commençaient à populariser son nom dans le monde des courtisans; La Vallière, disons-nous, cachait derrière son éventail ses yeux un peu rougis, et paraissait prêter une grande attention aux paroles que Montalais et Athénaïs lui glissaient alternativement dans l'une et l'autre oreille.

Lorsque le nom du roi retentit, un grand mouvement se fit dans le salon.

Madame, comme la maîtresse du logis, se leva pour recevoir le royal visiteur; mais, en se levant, si préoccupée qu'elle dût être, elle lança un regard à sa droite, et ce regard, que le présomptueux de Guiche interpréta comme envoyé à son adresse, s'arrêta pourtant en faisant le tour du cercle sur La Vallière, dont il put remarquer la vive rougeur et l'inquiète émotion.

Le roi entra au milieu du groupe, devenu général par un mouvement qui s'opéra naturellement de la circonférence au centre.

Tous les fronts s'abaissaient devant Sa Majesté, les femmes

ployant, comme de frêles et magnifiques lis devant le roi Aquilo.

Sa Majesté n'avait rien de farouche, nous pourrions même dire rien de royal ce soir-là, n'étaient cependant sa jeunesse et sa beauté.

Certain air de joie vive et de bonne disposition mirent en éveil toutes les cervelles; et voilà que chacun se promit une charmante soirée, rien qu'à voir le désir qu'avait Sa Majesté de s'amuser chez Madame.

Si quelqu'un pouvait, par sa joie et sa belle humeur, balancer le roi, c'était M. de Saint-Aignan, rose d'habits, de figure et de rubans, rose d'idées surtout, et, ce soir-là, M. de Saint-Aignan avait beaucoup d'idées.

Ce qui avait donné une floraison nouvelle à toutes ces idées qui germaient dans son esprit riant, c'est qu'il venait de s'apercevoir que mademoiselle de Tonnay-Charente était comme lui vêtue de rose. Nous ne voudrions pas dire cependant que le rusé courtisan ne sût pas d'avance que la belle Athénaïs dût revêtir cette couleur : il connaissait *très-bien* l'art de faire jaser un tailleur ou une femme de chambre sur les projets de sa maîtresse.

Il envoya tout autant d'œillades assassines à mademoiselle Athénaïs qu'il avait de nœuds de rubans aux chausses et au pourpoint, c'est-à-dire qu'il en décocha une quantité furieuse.

Le roi ayant fait ses compliments à Madame, et Madame ayant été invitée à s'asseoir, le cercle se forma aussitôt.

Louis demanda à Monsieur des nouvelles du bain; il raconta, tout en regardant les dames, que des poëtes s'occupaient de mettre en vers ce galant divertissement des bains de Valvins, et que l'un d'eux surtout, M. Loret, semblait avoir reçu les confidences d'une nymphe des eaux, tant il avait dit de vérités dans ses rimes.

Plus d'une dame crut devoir rougir.

Le roi profita de ce moment pour regarder à son aise; Montalais seule ne rougissait pas assez pour ne pas regarder le roi, et elle le vit dévorer du regard mademoiselle de La Vallière.

Cette hardie fille d'honneur, que l'on nommait la Montalais, fit baisser les yeux au roi, et sauva ainsi Louise de La Vallière d'un feu sympathique qui lui fût peut-être arrivé par

ce regard. Louis était pris par Madame, qui l'accablait de questions, et nulle personne au monde ne savait questionner comme elle.

Mais lui cherchait à rendre la conversation générale, et, pour y réussir, il redoubla d'esprit et de galanterie.

Madame voulait des compliments; elle se résolut à en arracher à tout prix, et, s'adressant au roi :

— Sire, dit-elle, Votre Majesté, qui sait tout ce qui se passe en son royaume, doit savoir d'avance les vers contés à M. Loret par cette nymphe; Votre Majesté veut-elle bien nous en faire part?

— Madame, répliqua le roi avec une grâce parfaite, je n'ose... Il est certain que, pour vous personnellement, il y aurait de la confusion à écouter certains détails... Mais de Saint-Aignan conte assez bien et retient parfaitement les vers; s'il ne les retient pas, il en improvise. Je vous le certifie poëte renforcé.

De Saint-Aignan, mis en scène, fut contraint de se produire le moins désavantageusement possible. Malheureusement pour Madame, il ne songea qu'à ses affaires particulières, c'est-à-dire qu'au lieu de rendre à Madame les compliments dont elle se faisait fête, il s'ingéra de se prélasser un peu lui-même dans sa bonne fortune.

Lançant donc un centième coup d'œil à la belle Athénaïs, qui pratiquait tout au long sa théorie de la veille, c'est-à-dire qui ne daignait pas regarder son adorateur :

— Sire, dit-il, Votre Majesté me pardonnera sans doute d'avoir trop peu retenu les vers dictés à Loret par la nymphe; mais où le roi n'a rien retenu, qu'essé-je fait, moi chétif?

Madame accueillit avec peu de faveur cette défaite de courtisan.

— Ah! Madame, ajouta de Saint-Aignan, c'est qu'il ne s'agit plus aujourd'hui de ce que disent les nymphes d'eau douce. En vérité, on serait tenté de croire qu'il ne se fait plus rien d'intéressant dans les royaumes liquides. C'est sur terre, Madame, que les grands événements arrivent. Ah! sur terre, Madame, que de récits pleins de...

— Bon! fit Madame, et que se passe-t-il donc sur terre?

— C'est aux dryades qu'il faut le demander, répliqua le comte; les dryades habitent les bois, comme Votre Altesse Royale le sait.

— Je sais même qu'elles sont naturellement bavardes, monsieur de Saint-Aignan.

— C'est vrai, Madame; mais, quand elles ne rapportent que de jolies choses, on aurait mauvaise grâce à les accuser de bavardage.

— Elles rapportent donc de jolies choses? demanda nonchalamment la princesse. En vérité, monsieur de Saint-Aignan, vous piquez ma curiosité, et, si j'étais le roi, je vous sommerais sur-le-champ de nous raconter les jolies choses que disent mesdames les dryades, puisque vous seul ici semblez connaître leur langage.

— Oh! pour cela, Madame, je suis bien aux ordres de Sa Majesté, répliqua vivement le comte.

— Il comprend le langage des dryades? dit Monsieur. Est-il heureux, ce Saint-Aignan!

— Comme le français, Monseigneur.

— Contez alors, dit Madame.

Le roi se sentit embarrassé; nul doute que son confident ne l'allât embarquer dans une affaire difficile.

Il le sentait bien à l'attention universelle excitée par le préambule de Saint-Aignan, excitée aussi par l'attitude particulière de Madame. Les plus discrets semblaient prêts à dévorer chaque parole que le comte allait prononcer.

On toussa, on se rapprocha, on regarda du coin de l'œil certaines dames d'honneur qui elles-mêmes, pour soutenir plus décemment ou avec plus de fermeté ce regard inquisiteur si pesant, arrangèrent leurs éventails, et se composèrent un maintien de duelliste qui va essuyer le feu de son adversaire.

En ce temps, on avait tellement l'habitude des conversations ingénieuses et des récits épineux, que là où tout un salon moderne flairerait scandale, éclat, tragédie, et s'enfuirait d'effroi, le salon de Madame s'accommodait à ses places, afin de ne pas perdre un mot, un geste, de la comédie composée à son profit par M. de Saint-Aignan, et dont le dénoûment, quels que fussent le style et l'intrigue, devait nécessairement être parfait de calme et d'observation.

Le comte était connu pour un homme poli et un parfait conteur. Il commença donc bravement au milieu d'un silence profond et partant redoutable pour tout autre que lui.

— Madame, le roi permet que je m'adresse d'abord à

Votre Altesse Royale, puisqu'elle se proclame la plus curieuse de son cercle; j'aurai donc l'honneur de dire à Votre Altesse Royale que la dryade habite plus particulièrement le creux des chênes, et, comme les dryades sont de belles créatures mythologiques, elles habitent de très-beaux arbres, c'est-à-dire les plus gros qu'elles puissent trouver.

A cet exorde, qui rappelait sous un voile transparent la fameuse histoire du chêne royal, qui avait joué un si grand rôle dans la dernière soirée, tant de cœurs battirent de joie ou d'inquiétude, que, si de Saint-Aignan n'eût pas eu la voix bonne et sonore, ce battement des cœurs eût été entendu par-dessus sa voix.

— Il doit y avoir des dryades à Fontainebleau, dit Madame d'un ton parfaitement calme, car jamais de ma vie je n'ai vu de plus beaux chênes que dans le parc royal.

Et, en disant ces mots, elle envoya droit à l'adresse de de Guiche un regard dont celui-ci n'eut pas à se plaindre comme du précédent, qui, nous l'avons dit, avait conservé certaine nuance de vague bien pénible pour un cœur aussi aimant.

— Précisément, Madame, c'est de Fontainebleau que j'allais parler à Votre Altesse Royale, dit de Saint-Aignan, car la dryade dont le récit nous occupe habite le parc du château de Sa Majesté.

L'affaire était engagée; l'action commençait : auditeurs et narrateur, personne ne pouvait plus reculer.

— Écoutons, dit Madame, car l'histoire m'a l'air d'avoir non-seulement tout le charme d'un récit national, mais encore d'une chronique très-contemporaine.

— Je dois commencer par le commencement, dit le comte. Donc, à Fontainebleau, dans une chaumière de belle apparence, habitent des bergers.

« L'un est le berger Tircis, auquel appartiennent les plus riches domaines, transmis par l'héritage de ses parents.

« Tircis est jeune et beau, et ses qualités en font le premier des bergers de la contrée. On peut donc dire hardiment qu'il en est le roi.

Un léger murmure d'approbation encouragea le narrateur, qui continua :

— Sa force égale son courage; nul n'a plus d'adresse à la chasse des bêtes sauvages, nul n'a plus de sagesse dans les conseils. Manœuvre-t-il un cheval dans les belles plaines de

son héritage, conduit-il aux jeux d'adresse et de vigueur les bergers qui lui obéissent, on dirait le dieu Mars agitant sa lance dans les plaines de la Thrace, ou mieux encore Apollon, dieu du jour, lorsqu'il rayonne sur la terre avec ses dards enflammés.

Chacun comprend que ce portrait allégorique du roi n'était pas le pire exorde que le conteur eût pu choisir. Aussi ne manqua-t-il son effet ni sur les assistants, qui, par devoir et par plaisir, y applaudirent à tout rompre ; ni sur le roi lui-même, à qui la louange plaisait fort lorsqu'elle était délicate, et ne déplaisait pas toujours lors même qu'elle était un peu outrée. De Saint-Aignan poursuivit :

— Ce n'est pas seulement, Mesdames, aux jeux de gloire que le berger Tircis a acquis cette renommée qui en fait le roi des bergers.

— Des bergers de Fontainebleau, dit le roi en souriant à Madame.

— Oh ! s'écria Madame, Fontainebleau est pris arbitrairement par le poëte ; moi, je dis : des bergers du monde entier.

Le roi oublia son rôle d'auditeur passif et s'inclina.

— C'est, poursuivit de Saint-Aignan au milieu d'un murmure flatteur, c'est auprès des belles surtout que le mérite de ce roi des bergers éclate le plus manifestement. C'est un berger dont l'esprit est fin comme le cœur est pur ; il sait débiter un compliment avec une grâce qui charme invinciblement, il sait aimer avec une discrétion qui promet à ses aimables et heureuses conquêtes le sort le plus digne d'envie. Jamais un éclat, jamais un oubli. Quiconque a vu Tircis et l'a entendu doit l'aimer ; quiconque l'aime et est aimé de lui a rencontré le bonheur.

De Saint-Aignan fit là une pause ; il savourait le plaisir des compliments, et ce portrait, si grotesquement ampoulé qu'il fût, avait trouvé grâce devant de certaines oreilles surtout, pour qui les mérites du berger ne semblaient point avoir été exagérés. Madame engagea l'orateur à continuer.

— Tircis, dit le comte, avait un fidèle compagnon, ou plutôt un serviteur dévoué qui s'appelait... Amyntas.

— Ah ! voyons le portrait d'Amyntas ! dit malicieusement Madame ; vous êtes si bon peintre, monsieur de Saint-Aignan !

— Madame...

— Oh ! comte de Saint-Aignan, n'allez pas, je vous prie,

sacrifier ce pauvre Amyntas! je ne vous le pardonnerais jamais.

— Madame, Amyntas est de condition trop inférieure, surtout près de Tircis, pour que sa personne puisse avoir l'honneur d'un parallèle. Il en est de certains amis comme de ces serviteurs de l'antiquité, qui se faisaient enterrer vivants aux pieds de leur maître. Aux pieds de Tircis, là est la place d'Amyntas; il n'en réclame pas d'autre, et si quelquefois l'illustre héros...

— Illustre berger, voulez-vous dire? fit Madame feignant de reprendre M. de Saint-Aignan.

— Votre Altesse royale a raison, je me trompais, reprit le courtisan : si, dis-je, le berger Tircis daigne parfois appeler Amyntas son ami et lui ouvrir son cœur, c'est une faveur nonpareille, dont le dernier fait cas comme de la plus insigne félicité.

— Tout cela, interrompit Madame, établit le dévouement absolu d'Amyntas à Tircis, mais ne nous donne pas le portrait d'Amyntas. Comte, ne le flattez pas si vous voulez, mais peignez-nous-le; je veux le portrait d'Amyntas.

De Saint-Aignan s'exécuta, après s'être incliné profondément devant la belle-sœur de Sa Majesté.

— Amyntas, dit-il, est un peu plus âgé que Tircis; ce n'est pas un berger tout à fait disgracié de la nature; même on dit que les Muses ont daigné sourire à sa naissance comme Hébé sourit à la jeunesse. Il n'a point l'ambition de briller; il a celle d'être aimé, et peut-être n'en serait-il pas indigne s'il était bien connu.

Ce dernier paragraphe, renforcé d'une œillade meurtrière, fut envoyé droit à mademoiselle de Tonnay-Charente, qui supporta le choc sans s'émouvoir.

Mais la modestie et l'adresse de l'allusion avait produit un bon effet; Amyntas en recueillit le fruit en applaudissements; la tête de Tircis lui-même en donna le signal par un consentement plein de bienveillance.

— Or, continua de Saint-Aignan, Tircis et Amyntas se promenaient un soir dans la forêt en causant de leurs chagrins amoureux. Notez que c'est déjà le récit de la dryade, Mesdames; autrement eût-on pu savoir ce que disaient Tircis et Amyntas, les deux plus discrets de tous les bergers de la terre. Ils gagnaient donc l'endroit le plus touffu de la forêt

pour s'isoler et se confier plus librement leurs peines, lorsque tout à coup leurs oreilles furent frappées d'un bruit de voix.

— Ah! ah! fit-on autour du narrateur. Voilà qui devient on ne plus intéressant.

Ici, Madame, semblable au général vigilant qui inspecte son armée, redressa d'un coup d'œil Montalais et Tonnay-Charente, qui pliaient sous l'effort.

— Ces voix harmonieuses, reprit de Saint-Aignan, étaient celles de quelques bergères qui avaient voulu, elles aussi, jouir de la fraîcheur des ombrages, et qui, sachant l'endroit écarté, presque inabordable, s'y étaient réunies pour mettre en commun quelques idées sur la bergerie.

Un immense éclat de rire, soulevé par cette phrase de Saint-Aignan, un imperceptible sourire du roi en regardant Tonnay-Charente, tels furent les résultats de la sortie.

— La dryade assure, continua Saint-Aignan, que les bergères étaient trois, et que toutes trois étaient jeunes et belles.

— Leurs noms? dit Madame tranquillement.

— Leurs noms! fit de Saint-Aignan, qui se cabra contre cette indiscrétion.

— Sans doute. Vous avez appelé vos bergers Tircis et Amyntas; appelez vos bergères d'une façon quelconque.

— Oh! Madame, je ne suis pas un inventeur, un trouvère, comme on disait autrefois; je raconte sous la dictée de la dryade.

— Comment votre dryade nommait-elle ces bergères? En vérité, voilà une mémoire bien rebelle. Cette dryade-là était donc brouillée avec la déesse Mnémosyne?

— Madame, ces bergères... Faites bien attention que révéler des noms de femmes est un crime!

— Dont une femme vous absout, comte, à la condition que vous nous révélerez le nom des bergères.

— Elles se nommaient Philis, Amaryllis et Galatée.

— A la bonne heure! elles n'ont pas perdu pour attendre, dit Madame, et voilà trois noms charmants. Maintenant, les portraits?

De Saint-Aignan fit encore un mouvement.

— Oh! procédons par ordre, je vous prie, comte, reprit Madame. N'est-ce pas, sire, qu'il nous faut les portraits des bergères?

Le roi, qui s'attendait à cette insistance, et qui commençait à ressentir quelques inquiétudes, ne crut pas devoir piquer une aussi dangereuse interrogatrice. Il pensait d'ailleurs que de Saint-Aignan, dans ses portraits, trouverait le moyen de glisser quelques traits délicats dont ferait leur profit les oreilles que Sa Majesté avait intérêt à charmer. C'est dans cet espoir, c'est avec cette crainte, que Louis autorisa de Saint-Aignan à tracer le portrait des bergères Philis, Amaryllis et Galatée.

— Eh bien donc, soit! dit de Saint-Aignan, comme un homme qui prend son parti.

Et il commença.

XXXVIII

FIN DE L'HISTOIRE D'UNE NAÏADE ET D'UNE DRYADE.

— Philis, dit Saint-Aignan en jetant un coup d'œil provocateur à Montalais, à peu près comme fait dans un assaut un maître d'armes qui invite un rival digne de lui à se mettre en garde, Philis n'est ni brune ni blonde, ni grande ni petite, ni froide ni exaltée; elle est, toute bergère qu'elle est, spirituelle comme une princesse et coquette comme un démon.

« Sa vue est excellente. Tout ce qu'embrasse sa vue son cœur le désire. C'est comme un oiseau qui, gazouillant toujours, tantôt rase l'herbe, tantôt s'enlève voletant à la poursuite d'un papillon, tantôt se perche au plus haut d'un arbre, et de là défie tous les oiseleurs, ou de venir le prendre, ou de le faire tomber dans leurs filets.

Le portrait était si ressemblant, que tous les yeux se tournèrent sur Montalais, qui, l'œil éveillé, le nez au vent, écoutait M. de Saint-Aignan comme s'il était question d'une personne qui lui fût tout à fait étrangère.

— Est-ce tout, monsieur de Saint-Aignan? demanda la princesse.

— Oh! Votre Altesse Royale, le portrait n'est qu'esquissé, et il y aurait bien des choses à dire. Mais je crains de lasser la patience de Votre Altesse ou de blesser la modestie de la bergère, de sorte que je passe à sa compagne Amaryllis.

— C'est cela, dit Madame, passez à Amaryllis, monsieur de Saint-Aignan, nous vous suivons.

— Amaryllis est la plus âgée des trois; et cependant, se hâta de dire de Saint-Aignan, ce grand âge n'atteint pas vingt ans.

Le sourcil de mademoiselle de Tonnay-Charente, qui s'était froncé au début du récit, se défronça avec un léger sourire.

— Elle est grande, avec d'immenses cheveux qu'elle renoue à la manière des statues de la Grèce; elle a la démarche majestueuse et le geste altier : aussi a-t-elle bien plutôt l'air d'une déesse que d'une simple mortelle, et, parmi les déesses, celle à qui elle ressemble le plus, c'est Diane chasseresse; avec cette seule différence que la cruelle bergère, ayant un jour dérobé le carquois de l'Amour tandis que le pauvre Cupidon dormait dans un buisson de roses, au lieu de diriger ses traits sur les hôtes des forêts, les décoche impitoyablement sur tous les pauvres bergers qui passent à la portée de son arc et de ses yeux.

— Oh! la méchante bergère! dit Madame; ne se piquera-t-elle point quelque jour avec un de ces traits qu'elle lance si impitoyablement à droite et à gauche

— C'est l'espoir de tous les bergers en général, dit de Saint-Aignan.

— Et celui du berger Amyntas en particulier, n'est-ce pas? dit Madame.

— Le berger Amyntas est si timide, reprit de Saint-Aignan de l'air le plus modeste qu'il put prendre, que, s'il a cet espoir, nul n'en a jamais rien su, car il le cache au plus profond de son cœur.

Un murmure des plus flatteurs accueillit cette profession de foi du narrateur à propos du berger.

— Et Galatée? demanda Madame. Je suis impatiente de voir une main aussi habile reprendre le portrait où Virgile l'a laissé, et l'achever à nos yeux.

— Madame, dit de Saint-Aignan, près du grand Virgilius Maro, votre humble serviteur n'est qu'un bien pauvre poëte.

Cependant, encouragé par votre ordre, je ferai de mon mieux.

— Nous écoutons, dit Madame.

Saint-Aignan allongea le pied, la main et les lèvres.

— Blanche comme le lait, dit-il, dorée comme les épis, elle secoue dans l'air les parfums de sa blonde chevelure. Alors on se demande si ce n'est point cette belle Europe qui donna de l'amour à Jupiter, lorsqu'elle se jouait avec ses compagnes dans les prés en fleurs.

« De ses yeux, bleus comme l'azur du ciel dans les plus beaux jours d'été, tombe une douce flamme; la rêverie l'alimente, l'amour la dispense. Quand elle fronce le sourcil ou qu'elle penche son front vers la terre, le soleil se voile en signe de deuil.

« Lorsqu'elle sourit, au contraire, toute la nature reprend sa joie, et les oiseaux, un moment muets, recommencent leurs chants au sein des arbres.

« Celle-là surtout, dit de Saint-Aignan pour en finir, celle-là est digne des adorations du monde; et, si jamais son cœur se donne, heureux le mortel dont son amour virginal consentira à faire un dieu! »

Madame, en écoutant ce portrait, que chacun écouta comme elle, se contenta de marquer son approbation aux endroits les plus poétiques par quelques hochements de tête; mais il était impossible de dire si ces marques d'assentiment étaient données au talent du narrateur ou à la ressemblance du portrait.

Il en résulta que, Madame n'applaudissant pas ouvertement, personne ne se permit d'applaudir, pas même Monsieur, qui trouvait au fond du cœur que de Saint-Aignan s'appesantissait trop sur les portraits des bergères, après avoir passé un peu vivement sur les portraits des bergers.

L'assemblée parut donc glacée.

De Saint-Aignan, qui avait épuisé sa rhétorique et ses pinceaux à nuancer le portrait de Galatée, et qui pensait, d'après la faveur qui avait accueilli les autres morceaux, entendre des trépignements pour le dernier, de Saint-Aignan fut encore plus glacé que le roi et toute la compaguie.

Il y eut un instant de silence qui enfin fut rompu par Madame.

— Eh bien, sire, demanda-t-elle, que dit Votre Majesté de ces trois portraits?

Le roi voulut venir au secours de de Saint-Aignan sans se compromettre.

— Mais Amaryllis est belle, dit-il, à mon avis.

— Moi, j'aime mieux Philis, dit Monsieur; c'est une bonne fille, ou plutôt un bon garçon de nymphe.

Et chacun de rire.

Cette fois, les regards furent si directs, que Montalais sentit le rouge lui monter au visage en flammes violettes.

— Donc, reprit Madame, ces bergères se disaient?...

Mais de Saint-Aignan, frappé dans son amour-propre, n'était pas en état de soutenir une attaque de troupes fraîches et reposées.

— Madame, dit-il, ces bergères s'avouaient réciproquement leur petits penchants.

— Allez, allez, monsieur de Saint-Aignan, vous êtes un fleuve de poésie pastorale, dit Madame avec un aimable sourire qui réconforta un peu le narrateur.

— Elles se dirent que l'amour est un danger, mais que l'absence de l'amour est la mort du cœur.

— De sorte qu'elles conclurent?... demanda Madame.

— De sorte qu'elles conclurent qu'on devait aimer.

— Très-bien! Y mettaient-elles des conditions?

— La condition de choisir, dit de Saint-Aignan. Je dois même ajouter, c'est la dryade qui parle, qu'une des bergères, Amaryllis, je crois, s'opposait complétement à ce qu'on aimât, et cependant elle ne se défendait pas trop d'avoir laissé pénétrer jusqu'à son cœur l'image de certain berger.

— Amyntas ou Tircis?

— Amyntas, Madame, dit modestement de Saint-Aignan. Mais aussitôt Galatée, la douce Galatée aux yeux purs, répondit que ni Amyntas, ni Alphésibée, ni Tityre, ni aucun des bergers les plus beaux de la contrée ne pourraient être comparés à Tircis, que Tircis effaçait tous les hommes, de même que le chêne efface en grandeur tous les arbres, le lis en majesté toutes les fleurs. Elle fit même de Tircis un tel portrait, que Tircis, qui l'écoutait, dut véritablement être flatté malgré sa grandeur. Ainsi Tircis et Amyntas avaient été distingués par Amaryllis et Galatée. Ainsi le secret des deux cœurs avait été révélé sous l'ombre de la nuit et dans le secret des bois.

« Voilà, Madame, ce que la dryade m'a raconté, elle qui sait tout ce qui se passe dans le creux des chênes et dans les

touffes de l'herbe; elle qui connaît les amours des oiseaux; qui sait ce que veulent dire leurs chants; elle qui comprend enfin le langage du vent dans les branches et le bourdonnement des insectes d'or ou d'émeraude dans la corolle des fleurs sauvages; elle me l'a redit, je le répète.

— Et maintenant vous avez fini, n'est-ce pas, monsieur de Saint-Aignan? dit Madame avec un sourire qui fit trembler le roi.

— J'ai fini, oui, Madame, répondit de Saint-Aignan; heureux si j'ai pu distraire Votre Altesse pendant quelques instants.

— Instants trop courts, répondit la princesse, car vous avez parfaitement raconté tout ce que vous saviez; mais, mon cher monsieur de Saint-Aignan, vous avez eu le malheur de ne vous renseigner qu'à une seule dryade, n'est-ce pas?

— Oui, Madame, à une seule, je l'avoue.

— Il en résulte que vous êtes passé près d'une petite naïade qui n'avait l'air de rien, et qui en savait bien autrement long que votre dryade, mon cher comte.

— Une naïade? répétèrent plusieurs voix qui commençaient à se douter que l'histoire allait avoir une suite.

— Sans doute: à côté de ce chêne dont vous parlez, et qui s'appelle le chêne royal, à ce que je crois du moins, n'est-ce pas, monsieur de Saint-Aignan?

Saint-Aignan et le roi se regardèrent.

— Oui, Madame, répondit de Saint-Aignan.

— Eh bien, il y a une jolie petite source qui gazouille sur des cailloux, au milieu des myosotis et des pâquerettes.

— Je crois que Madame a raison, dit le roi toujours inquiet et suspendu aux lèvres de sa belle-sœur.

— Oh! il y en a une, c'est moi qui vous en réponds, dit Madame; et la preuve, c'est que la naïade qui règne sur cette source m'a arrêtée au passage, moi qui vous parle.

— Bah! fit Saint-Aignan.

— Oui, continua la princesse, et cela pour me conter une quantité de choses que M. de Saint-Aignan n'a pas mises dans son récit.

— Oh! racontez vous-même, dit Monsieur, vous racontez d'une façon toute charmante.

La princesse s'inclina devant le compliment conjugal.

— Je n'aurai pas la poésie du comte et son talent pour faire ressortir tous les détails.

— Vous ne serez pas écoutée avec moins d'intérêt, dit le roi, qui sentait d'avance quelque chose d'hostile dans le récit de sa belle-sœur.

— Je parle d'ailleurs, continua Madame, au nom de cette pauvre petite naïade, qui est bien la plus charmante demi-déesse que j'aie jamais rencontrée. Or, elle riait tant pendant le récit qu'elle m'a fait, qu'en vertu de cet axiome médical : « Le rire est contagieux, » je vous demande la permission de rire un peu moi-même quand je me rappelle ses paroles.

Le roi et de Saint-Aignan, qui virent sur beaucoup de physionomies s'épanouir un commencement d'hilarité pareille à celle que Madame annonçait, finirent par se regarder entre eux et se demander du regard s'il n'y aurait pas là-dessous quelque petite conspiration.

Mais Madame était bien décidée à tourner et à retourner le couteau dans la plaie; aussi reprit-elle avec son air de naïve candeur, c'est-à-dire avec le plus dangereux de tous ses airs :

— Donc, je passais par là, dit-elle, et, comme je trouvais sous mes pas beaucoup de fleurs fraîches écloses, nul doute que Philis, Amaryllis, Galatée, et toutes vos bergères, n'eussent passé sur le chemin avant moi.

Le roi se mordit les lèvres. Le récit devenait de plus en plus menaçant.

— Ma petite naïade, continua Madame, roucoulait sa petite chanson sur le lit de son ruisselet; comme je vis qu'elle m'accostait en touchant le bas de ma robe, je ne songeai pas à lui faire un mauvais accueil, et cela d'autant mieux, après tout, qu'une divinité, fût-elle de second ordre, vaut toujours mieux qu'une princesse mortelle. Donc, j'abordai la naïade, et voici ce qu'elle me dit en éclatant de rire :

« — Figurez-vous, princesse...

« Vous comprenez, sire, c'est la naïade qui parle.

Le roi fit un signe d'assentiment ; Madame reprit :

« — Figurez-vous, princesse, que les rives de mon ruisseau viennent d'être témoin d'un spectacle des plus amusants. Deux bergers curieux, curieux jusqu'à l'indiscrétion, se sont fait mystifier d'une façon réjouissante par trois nymphes ou trois bergères... » Je vous demande pardon, mais je ne me

rappelle plus si c'est nymphes ou bergères qu'elle a dit. Mais il importe peu, n'est-ce pas? Passons donc.

A ce préambule, le roi rougit visiblement, et de Saint-Aignan, perdant toute contenance, se mit à écarquiller les yeux le plus anxieusement du monde.

« — Les deux bergers, poursuivit ma petite naïade en riant toujours, suivaient la trace des trois demoiselles... » Non, je veux dire des trois nymphes; pardon, je me trompe, des trois bergères. Cela n'est pas toujours sensé, cela peut gêner celles que l'on suit. J'en appelle à toutes ces dames, et pas une de celles qui sont ici ne me démentira, j'en suis certaine.

Le roi, fort en peine de ce qui allait suivre, opina du geste.

« — Mais, continua la naïade, les bergères avaient vu Tircis et Amyntas se glisser dans le bois; et, la lune aidant, elles les avaient reconnus à travers les quinconces. » Ah! vous riez, interrompit Madame. Attendez, attendez, vous n'êtes pas au bout.

Le roi pâlit; de Saint-Aignan essuya son front humide de sueur.

Il y avait dans les groupes des femmes de petits rires étouffés, des chuchotements furtifs.

— Les bergères, disais-je, voyant l'indiscrétion des deux bergers, les bergères s'allèrent asseoir au pied du chêne royal, et, lorsqu'elles sentirent leurs indiscrets écouteurs à portée de ne pas perdre un mot de ce qui allait se dire, elles leur adressèrent innocemment, le plus innocemment du monde, une déclaration incendiaire dont l'amour-propre naturel à tous les hommes, et même aux bergers les plus sentimentals, fit paraître aux deux auditeurs les termes doux comme des rayons de miel.

Le roi, à ces mots que l'assemblée ne put écouter sans rire, laissa échapper un éclair de ses yeux.

Quant à de Saint-Aignan, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et voilà, sous un amer éclat de rire, le dépit profond qu'il ressentait.

— Oh! fit le roi en se redressant de toute sa taille, voilà, sur ma parole, une plaisanterie charmante assurément, et racontée par vous, Madame, d'une façon non moins charmante : mais réellement, bien réellement, avez-vous compris la langue des naïades?

— Mais le comte prétend bien avoir compris celle des dryades, répartit vivement Madame.

— Sans doute, dit le roi. Mais, vous le savez, le comte a la faiblesse de viser à l'Académie, de sorte qu'il a appris, dans ce but, toutes sortes de choses que bien heureusement vous ignorez, et il se serait pu que la langue de la nymphe des eaux fût au nombre des choses que vous n'avez pas étudiées.

— Vous comprenez, sire, répondit Madame, que, pour de pareils faits, on ne s'en fie pas à soi toute seule; l'oreille d'une femme n'est pas chose infaillible, a dit saint Augustin; aussi ai-je voulu m'éclairer d'autres opinions que la mienne, et, comme ma naïade, qui, en qualité de déesse, est polyglotte; n'est-ce point ainsi que cela se dit, monsieur de Saint-Aignan?

— Oui, Madame, dit de Saint-Aignan tout déferré.

— Et, continua la princesse, comme ma naïade, qui, en qualité de déesse, est polyglotte, m'avait d'abord parlé en anglais, je craignis, comme vous dites, d'avoir mal entendu, et fis venir mesdemoiselles de Montalais, de Tonnay-Charente et La Vallière, priant ma naïade de me refaire en langue française le récit qu'elle m'avait déjà fait en anglais.

— Et elle le fit? demanda le roi.

— Oh! c'est la plus complaisante divinité qui existe. Oui, sire, elle le refit. De sorte qu'il n'y a aucun doute à conserver. N'est-ce pas, Mesdemoiselles, dit la princesse en se tournant vers la gauche de son armée, n'est-ce pas que la naïade a parlé absolument comme je raconte et que je n'ai en aucune façon failli à la vérité? Philis?... Pardon! je me trompe... mademoiselle Aure de Montalais, est-ce vrai?

— Oh! absolument, Madame, articula nettement mademoiselle de Montalais.

— Est-ce vrai, mademoiselle de Tonnay-Charente?

— Vérité pure, répondit Athénaïs d'une voix non moins ferme, mais cependant moins intelligible.

— Et vous, La Vallière? demanda Madame.

La pauvre enfant sentait le regard ardent du roi dirigé sur elle; elle n'osait pas nier, elle n'osait pas mentir; elle baissa la tête en signe d'acquiescement.

Seulement, sa tête ne se releva point, à demi glacée qu'elle était, par un froid plus douloureux que celui de la mort.

Ce triple témoignage écrasa le roi. Quant à Saint-Aignan,

il n'essayait même pas de dissimuler son désespoir, et, sans savoir ce qu'il disait, il bégayait :

— Excellente plaisanterie! bien joué, mesdames les bergères!

— Juste punition de la curiosité, dit le roi d'une voix rauque. Oh! qui s'aviserait, après le châtiment de Tircis et d'Amyntas, qui s'aviserait de chercher à surprendre ce qui se passe dans le cœur des bergères? Certes, ce ne sera pas moi... Et vous, Messieurs?

— Ni moi! ni moi! répéta en chœur le groupe des courtisans.

Madame triomphait de ce dépit du roi; elle se délectait, croyant que son récit avait été ou devait être le dénoûment de tout.

Quant à Monsieur, qui avait ri de ce double récit sans y rien comprendre, il se tourna vers de Guiche :

— Eh! comte, lui dit-il, tu ne dis rien; tu ne trouves donc rien à dire? Est-ce que tu plaindrais MM. Tircis et Amyntas, par hasard?

— Je les plains de toute mon âme, répondit de Guiche; car, en vérité, l'amour est une si douce chimère, que le perdre, toute chimère qu'il est, c'est perdre plus que la vie. Donc, si ces deux bergers ont cru être aimés, s'ils s'en sont trouvés heureux, et qu'au lieu de ce bonheur ils rencontrent non-seulement le vide qui égale la mort, mais une raillerie de l'amour qui vaut cent mille morts... eh bien, je dis que Tircis et Amyntas sont les deux hommes les plus malheureux que je connaisse.

— Et vous avez raison, monsieur de Guiche, dit le roi; car enfin la mort, c'est bien dur pour un peu de curiosité.

— Alors, c'est donc à dire que l'histoire de ma naïade a déplu au roi? demanda naïvement Madame.

— Oh! Madame, détrompez-vous, dit Louis en prenant la main de la princesse; votre naïade m'a plu d'autant mieux qu'elle a été plus véridique, et que son récit, je dois le dire, est appuyé par d'irrécusables témoignages.

Et ces mots tombèrent sur La Vallière avec un regard que nul, depuis Socrate jusqu'à Montaigne, n'eût pu définir parfaitement.

Ce regard et ces mots achevèrent d'accabler la malheu-

reuse jeune fille, qui, appuyée sur l'épaule de Montalais, semblait avoir perdu connaissance.

Le roi se leva sans remarquer cet incident, auquel nul, au reste, ne prit garde; et contre sa coutume, car d'ordinaire il demeurait tard chez Madame, il prit congé pour entrer dans ses appartements.

De Saint-Aignan le suivit, tout aussi désespéré à sa sortie qu'il s'était montré joyeux à son entrée.

Mademoiselle de Tonnay-Charente, moins sensible que La Vallière aux émotions, ne s'effraya guère et ne s'évanouit point.

Cependant le coup d'œil suprême de Saint-Aignan avait été bien autrement majestueux que le dernier regard du roi.

XXXIX

PSYCHOLOGIE ROYALE.

Le roi rentra dans ses appartements d'un pas rapide.

Peut-être Louis XIV marchait-il si vite pour ne pas chanceler. Il laissait derrière lui comme la trace d'un deuil mystérieux.

Cette gaieté, que chacun avait remarquée dans son attitude à son arrivée, et dont chacun s'était réjoui, nul ne l'avait peut-être approfondie dans son véritable sens; mais ce départ si orageux, ce visage si bouleversé, chacun le comprit, ou du moins le crut comprendre facilement.

La légèreté de Madame, ses plaisanteries un peu rudes pour un caractère ombrageux, et surtout pour un caractère de roi; l'assimilation trop familière, sans doute, de ce roi à un homme ordinaire; voilà les raisons que l'assemblée se donna du départ précipité et inattendu de Louis XIV.

Madame, plus clairvoyante d'ailleurs, n'y vit cependant point d'abord autre chose. C'était assez pour elle d'avoir

rendu quelque petite torture d'amour-propre à celui qui, oubliant si promptement des engagements contractés, semblait avoir pris à tâche de dédaigner sans cause les plus nobles et les plus illustres conquêtes.

Il n'était pas sans une certaine importance pour Madame, dans la situation où se trouvaient les choses, de faire voir au roi la différence qu'il y avait à aimer en haut lieu ou à courir l'amourette comme un cadet de province.

Avec ces grandes amours, sentant leur royauté et leur toute-puissance, ayant en quelque sorte leur étiquette et leur ostentation, un roi, non-seulement ne dérogeait point, mais encore trouvait repos, sécurité, mystère et respect général.

Dans l'abaissement des vulgaires amours, au contraire, il rencontrait, même chez les plus humbles sujets, la glose et le sarcasme; il perdait son caractère d'infaillible et d'inviolable. Descendu dans la région des petites misères humaines, il en subissait les pauvres orages.

En un mot, faire du roi-dieu un simple mortel en le touchant au cœur, ou plutôt même au visage, comme le dernier de ses sujets, c'était porter un coup terrible à l'orgueil de ce sang généreux : on captivait Louis plus encore par l'amour-propre que par l'amour. Madame avait sagement calculé sa vengeance; aussi, comme on l'a vu, s'était-elle vengée.

Qu'on n'aille pas croire cependant que Madame eût les passions terribles des héroïnes du moyen âge et qu'elle vît les choses sous leur aspect sombre; Madame, au contraire, jeune, gracieuse, spirituelle, coquette, amoureuse, plutôt de fantaisie, d'imagination ou d'ambition que de cœur; Madame, au contraire, inaugurait cette époque de plaisirs faciles et passagers qui signala les cent vingt ans qui s'écoulèrent entre la moitié du XVIIe siècle et les trois quarts du XVIIIe.

Madame voyait donc, ou plutôt croyait voir les choses sous leur véritable aspect; elle savait que le roi, son auguste beau-frère, avait ri le premier de l'humble La Vallière, et que, selon ses habitudes, il n'était pas probable qu'il adorât jamais la personne dont il avait pu rire, ne fût-ce qu'un instant.

D'ailleurs, l'amour-propre n'était-il pas là, ce démon souffleur qui joue un si grand rôle dans cette comédie drama-

tique qu'on appelle la vie d'une femme; l'amour-propre ne disait-il point tout haut, tout bas, à demi-voix, sur tous les tons possibles, qu'elle ne pouvait véritablement, elle, princesse, jeune, belle, riche, être comparée à la pauvre La Vallière, aussi jeune qu'elle, c'est vrai, mais bien moins jolie, mais tout à fait pauvre. Et que cela n'étonne point de la part de Madame; on le sait, les plus grands caractères sont ceux qui se flattent le plus dans la comparaison qu'ils font d'eux aux autres, des autres à eux.

Peut-être demandera-t-on ce que voulait Madame avec cette attaque si savamment combinée? Pourquoi tant de forces déployées, s'il ne s'agissait de débusquer sérieusement le roi d'un cœur tout neuf dans lequel il comptait se loger? Madame avait-elle donc besoin de donner une pareille importance à La Vallière, si elle ne redoutait pas La Vallière.

Non, Madame ne redoutait pas La Vallière, au point de vue où un historien qui sait les choses voit l'avenir, ou plutôt le passé; Madame n'était point un prophète ou une sibylle; Madame ne pouvait pas plus qu'un autre lire dans ce terrible et fatal livre de l'avenir qui garde en ses plus secrètes pages les plus sérieux événements.

Non, Madame voulait purement et simplement punir le roi de lui avoir fait une cachotterie toute féminine; elle voulait lui prouver clairement que, s'il usait de ce genre d'armes offensives, elle, femme d'esprit et de race, trouverait certainement dans l'arsenal de son imagination des armes défensives à l'épreuve même des coups d'un roi.

Et, d'ailleurs, elle voulait lui prouver que, dans ces sortes de guerres, il n'y a plus de rois, ou tout au moins que les rois, combattant pour leur propre compte comme des hommes ordinaires, peuvent voir leur couronne tomber au premier choc; qu'enfin, s'il avait espéré être adoré tout d'abord, de confiance, à son seul aspect, par toutes les femmes de sa cour, c'était une prétention humaine, téméraire, insultante pour certaines plus haut placées que les autres, et que la leçon, tombant à propos sur cette tête royale, trop haute et trop fière, serait efficace.

Voilà certainement quelles étaient les réflexions de Madame à l'égard du roi.

L'événement restait en dehors.

Ainsi, l'on voit qu'elle avait agi sur l'esprit de ses filles

d'honneur et avait preparé dans tous ses détails la comédie qui venait de se jouer.

Le roi en fut tout étourdi. Depuis qu'il avait échappé à M. de Mazarin, il se voyait pour la première fois traité en homme.

Une pareille sévérité, de la part de ses sujets, lui eût fourni matière à résistance. Les pouvoirs croissent dans la lutte.

Mais s'attaquer à des femmes, être attaqué par elles, avoir été joué par de petites provinciales arrivées de Blois tout exprès pour cela, c'était le comble du déshonneur pour un jeune roi plein de la vanité que lui inspiraient à la fois et ses avantages personnels et son pouvoir royal.

Rien à faire, ni reproches, ni exil, ni même bouderie.

Bouder, c'eût été avouer qu'on avait été touché, comme Hamlet, par une arme démouchetée, l'arme du ridicule.

Bouder des femmes! quelle humiliation! surtout quand ces femmes ont le rire pour vengeance.

Oh! si, au lieu d'en laisser toute la responsabilité à des femmes, quelque courtisan se fût mêlé à cette intrigue, avec quelle joie Louis XIV eût saisi cette occasion d'utiliser la Bastille!

Mais là encore la colère royale s'arrêtait, repoussée par le raisonnement.

Avoir une armée, des prisons, une puissance presque divine, et mettre cette toute-puissance au service d'une misérable rancune, c'était indigne, non-seulement d'un roi, mais même d'un homme.

Il s'agissait donc purement et simplement de dévorer en silence cet affront et d'afficher sur son visage la même mansuétude, la même urbanité.

Il s'agissait de traiter Madame en amie. En amie!.... Et pourquoi pas?

Ou Madame était l'instigatrice de l'événement, ou l'événement l'avait trouvée passive.

Si elle avait été instigatrice, c'était bien hardi à elle, mais enfin n'était-ce pas son rôle naturel?

Qui l'avait été chercher dans le plus doux moment de la lune conjugale pour lui parler un langage amoureux? Qui avait osé calculer les chances de l'adultère, bien plus, de l'inceste? Qui, retranché derrière son omnipotence royale,

avait dit à cette jeune femme : « Ne craignez rien, aimez le roi de France, il est au-dessus de tous, et un geste de son bras armé du sceptre vous protégera contre tous, même contre vos remords? »

Donc, la jeune femme avait obéi à cette parole royale, avait cédé à cette voix corruptrice, et maintenant qu'elle avait fait le sacrifice moral de son honneur, elle se voyait payée de ce sacrifice par une infidélité d'autant plus humiliante qu'elle avait pour cause une femme bien inférieure à celle qui avait d'abord cru être aimée.

Ainsi, Madame eût-elle été l'instigatrice de la vengeance, Madame eût eu raison.

Si, au contraire, elle était passive dans tout cet événement, quel sujet avait le roi de lui en vouloir?

Devait-elle, ou plutôt pouvait-elle arrêter l'essor de quelques langues provinciales? devait-elle, par un excès de zèle mal entendu, réprimer, au risque de l'envenimer, l'impertinence de ces trois petites filles?

Tous ces raisonnements étaient autant de piqûres sensibles à l'orgueil du roi; mais, quand il avait bien repassé tous ces griefs dans son esprit, Louis XIV s'étonnait, réflexions faites, c'est-à-dire après la plaie pansée, de sentir d'autres douleurs sourdes, insupportables, inconnues.

Et voilà ce qu'il n'osait s'avouer à lui-même, c'est que ces lancinantes atteintes avaient leur siége au cœur.

Et, en effet, il faut bien que l'historien l'avoue aux lecteurs, comme le roi se l'avouait à lui-même : il s'était laissé chatouiller le cœur par cette naïve déclaration de La Vallière : il avait cru à de l'amour pur, à de l'amour pour l'homme, à de l'amour dépouillé de tout intérêt; et son âme, plus jeune et surtout plus naïve qu'il ne le supposait, avait bondi audevant de cette autre âme qui venait de se révéler à lui par ses aspirations.

La chose la moins ordinaire dans l'histoire si complexe de l'amour, c'est la double inoculation de l'amour dans deux cœurs : pas plus de simultanéité que d'égalité; l'un aime presque toujours avant l'autre, comme l'un finit presque toujours d'aimer après l'autre. Aussi le courant électrique s'établit-il en raison de l'intensité de la première passion qui s'allume. Plus mademoiselle de La Vallière avait montré d'amour, plus le roi en avait ressenti.

Et voilà justement ce qui étonnait le roi.

Car il lui était bien démontré qu'aucun courant sympathique n'avait pu entraîner son cœur, puisque cet aveu n'était pas de l'amour, puisque cet aveu n'était qu'une insulte faite à l'homme et au roi, puisqu'enfin c'était, et le mot surtout brûlait comme un fer rouge, puisqu'enfin c'était une mystification.

Ainsi cette petite fille à laquelle, à la rigueur, on pouvait tout refuser, beauté, naissance, esprit; ainsi cette petite fille, choisie par Madame elle-même en raison de son humilité, avait non-seulement provoqué le roi, mais encore dédaigné le roi, c'est-à-dire un homme qui, comme un sultan d'Asie, n'avait qu'à chercher des yeux, qu'à étendre la main, qu'à laisser tomber le mouchoir.

Et, depuis la veille, il avait été préoccupé de cette petite fille au point de ne penser qu'à elle, de ne rêver que d'elle; depuis la veille, son imagination s'était amusée à parer son image de tous les charmes qu'elle n'avait point; il avait enfin, lui que tant d'affaires réclamaient, que tant de femmes appelaient, il avait, depuis la veille, consacré toutes les minutes de sa vie, tous les battements de son cœur, à cette unique rêverie.

En vérité, c'était trop ou trop peu.

Et l'indignation du roi lui faisant oublier toutes choses, et entre autres que de Saint-Aignan était là, l'indignation du roi s'exhalait dans les plus violentes imprécations.

Il est vrai que de Saint-Aignan était tapi dans un coin, et de ce coin regardait passer la tempête.

Son désappointement à lui paraissait misérable à côté de la colère royale.

Il comparait à son petit amour-propre l'immense orgueil de ce roi offensé, et, connaissant le cœur des rois en général et celui des puissants en particulier, il se demandait si bientôt ce poids de fureur, suspendu jusque-là sur le vide, ne finirait point par tomber sur lui, par cela même que d'autres étaient coupables et lui innocent.

En effet, tout à coup le roi s'arrêta dans sa marche immodérée, et, fixant sur de Saint-Aignan un regard courroucé :

— Et toi, de Saint-Aignan? s'écria-t-il.

De Saint-Aignan fit un mouvement qui signifiait :

— Eh bien, sire?

— Oui, tu as été aussi sot que moi, n'est-ce pas?

— Sire, balbutia de Saint-Aignan.

— Tu t'es laissé prendre à cette grossière plaisanterie.

— Sire, dit de Saint-Aignan, dont le frisson commençait à secouer les membres, que Votre Majesté ne se mette point en colère : les femmes, elle le sait, sont des créatures imparfaites créées pour le mal; donc, leur demander le bien, c'est exiger d'elles la chose impossible.

Le roi, qui avait un profond respect de lui-même, et qui commençait à prendre sur ses passions cette puissance qu'il conserva sur elles toute sa vie, le roi sentit qu'il se déconsidérait à montrer tant d'ardeur pour un si mince objet.

— Non, dit-il vivement, non, tu te trompes, de Saint-Aignan, je ne me mets pas en colère; j'admire seulement que nous ayons été joués avec tant d'adresse et d'audace par ces deux petites filles. J'admire surtout que, pouvant nous instruire, nous ayons fait la folie de nous en rapporter à notre propre cœur.

— Oh! le cœur, sire, le cœur, c'est un organe qu'il faut absolument réduire à ses fonctions physiques, mais qu'il faut destituer de toutes fonctions morales. J'avoue, quant à moi, que, lorsque j'ai vu le cœur de Votre Majesté si fort préoccupé de cette petite...

— Préoccupé, moi? mon cœur préoccupé? Mon esprit, peut-être; mais quant à mon cœur... il était...

Louis s'aperçut cette fois encore que, pour couvrir un vide, il en allait découvrir un autre.

— Au reste, ajouta-t-il, je n'ai rien à reprocher à cette enfant. Je savais bien qu'elle en aimait un autre.

— Le vicomte de Bragelonne, oui. J'en avais prévenu Votre Majesté.

— Sans doute. Mais tu n'étais pas le premier. Le comte de La Fère m'avait demandé la main de mademoiselle de La Vallière pour son fils. Eh bien, à son retour d'Angleterre, je les marierai, puisqu'ils s'aiment.

— En vérité, je reconnais là toute la générosité du roi.

— Tiens, Saint-Aignan, crois-moi, ne nous occupons plus de ces sortes de choses, dit Louis.

— Oui, digérons l'affront, sire, dit le courtisan résigné.

— Au reste, ce sera chose facile, fit le roi en modulant un soupir.

— Et pour commencer, moi... dit Saint-Aignan.

— Eh bien?

— Eh bien, je vais faire quelque bonne épigramme sur le trio. J'appellerai cela : *Naïade et Dryade;* cela fera plaisir à Madame.

— Fais, Saint-Aignan, fais, murmura le roi. Tu me liras tes vers, cela me distraira. Ah! n'importe, n'importe, Saint-Aignan, ajouta le roi comme un homme qui respire avec peine, le coup demande une force surhumaine pour être dignement soutenu.

Et, comme le roi achevait ainsi en se donnant les airs de la plus angélique patience, un des valets de service vint gratter à la porte de la chambre.

De Saint-Aignan s'écarta par respect.

— Entrez, fit le roi.

Le valet entre-bâilla la porte.

— Que veut-on? demanda Louis.

Le valet montra une lettre pliée en forme de triangle.

— Pour Sa Majesté, dit-il.

— De quel part?

— Je l'ignore; il a été remis par un des officiers de service.

Le roi fit signe, le valet apporta le billet.

Le roi s'approcha des bougies, ouvrit le billet, lut la signature, et laissa échapper un cri.

Saint-Aignan était assez respectueux pour ne pas regarder; mais, sans regarder, il voyait et entendait.

Il accourut.

Le roi, d'un geste, congédia le valet.

— Oh! mon Dieu! fit le roi en lisant.

— Votre Majesté se trouve-t-elle indisposée? demanda Saint-Aignan les bras étendus.

— Non, non, Saint-Aignan; lis!

Et il lui passa le billet.

Les yeux de Saint-Aignan se portèrent à la signature.

— La Vallière! s'écria-t-il. Oh! sire!

— Lis! lis!

Et Saint-Aignan lut :

« Sire, pardonnez-moi mon importunité, pardonnez-moi surtout le défaut de formalités qui accompagne cette lettre : un billet me semble plus pressé et plus pressant qu'une dé-

pêche; je me permets donc d'adresser un billet à Votre Majesté.

« Je rentre chez moi brisée de douleur et de fatigue, sire, et j'implore de Votre Majesté la faveur d'une audience dans laquelle je pourrai dire la vérité à mon roi.

« Signé : LOUISE DE LA VALLIÈRE. »

— Eh bien? demanda le roi en reprenant la lettre des mains de Saint-Aignan tout étourdi de ce qu'il venait de lire.

— Eh bien? répéta Saint-Aignan.

— Que penses-tu de cela?

— Je ne sais trop.

— Mais enfin?

— Sire, la petite aura entendu gronder la foudre, et elle aura eu peur.

— Peur de quoi? demanda noblement Louis.

— Dame! que voulez-vous, sire! Votre Majesté a mille raisons d'en vouloir à l'auteur ou aux auteurs d'une si méchante plaisanterie, et la mémoire de Votre Majesté, ouverte dans le mauvais sens, est une éternelle menace pour l'imprudente.

— Saint-Aignan, je ne vois pas comme vous.

— Le roi doit voir mieux que moi.

— Eh bien, je vois dans ces lignes de la douleur, de la contrainte, et maintenant surtout que je me rappelle certaines particularités de la scène qui s'est passée ce soir chez Madame... Enfin...

Le roi s'arrêta sur ce sens suspendu.

— Enfin, reprit Saint-Aignan, Votre Majesté va donner l'audience, voilà ce qu'il y a de plus clair dans tout cela.

— Je ferai mieux, Saint-Aignan.

— Que ferez-vous, sire?

— Prends ton manteau.

— Mais, sire...

— Tu sais où est la chambre des filles de Madame?

— Certes.

— Tu sais un moyen d'y pénétrer?

— Oh! quant à cela, non.

— Mais enfin tu dois connaître quelqu'un par là?

— En vérité, Votre Majesté est la source de toute bonne idée.

— Tu connais quelqu'un?

— Oui.

— Qui connais-tu? Voyons.

— Je connais certain garçon qui est au mieux avec certaine fille.

— D'honneur?

— Oui, d'honneur, sire.

— Avec Tonnay-Charente? demanda Louis en riant.

— Non, malheureusement; avec Montalais.

— Il s'appelle?

— Malicorne.

— Bon! Et tu peux compter sur lui?

— Je le crois, sire. Il doit bien avoir quelque clef... Et s'il en a une, comme je lui ai rendu service... il m'en fera part.

— C'est au mieux. Partons!

— Je suis aux ordres de Votre Majesté.

Le roi jeta son propre manteau sur les épaules de Saint-Aignan et lui demanda le sien. Puis tous deux gagnèrent le vestibule.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

LE VICOMTE DE BRAGELONNE

IV

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

- Acté 1
- Amaury 1
- Ange Pitou 2
- Ascanio 2
- Une Aventure d'amour 1
- Aventures de John Davys 2
- Les Baleiniers 2
- Le Bâtard de Mauléon 3
- Black 1
- Les Blancs et les Bleus 3
- La Bouillie de la comtesse Berthe 1
- La Boule de neige 1
- Bric-à-Brac 1
- Un Cadet de famille 3
- Le Capitaine Pamphile 1
- Le Capitaine Paul 1
- Le Capitaine Rhino 1
- Le Capitaine Richard 1
- Catherine Blum 1
- Causeries 2
- Cécile 1
- Charles le Téméraire 2
- Le Chasseur de Sauvagine 1
- Le Château d'Eppstein 2
- Le Chevalier d'Harmental 2
- Le Chevalier de Maison-Rouge 2
- Le Collier de la reine 3
- La Colombe. — Maître Adam le Calabrais 1
- Les Compagnons de Jéhu 3
- Le Comte de Monte-Cristo 6
- La Comtesse de Charny 6
- La Comtesse de Salisbury 2
- Les Confessions de la marquise
- Conscience l'Innocent 2
- Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux 2
- —La Fille du Marquis 2
- La Dame de Monsoreau 3
- La Dame de Volupté 2
- Les Deux Diane 3
- Les Deux Reines 2
- Dieu dispose 2
- Le Drame de 93 3
- Les Drames de la mer 1
- Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman 2
- Emma Lyonna 5
- La Femme au collier de velours 1
- Fernande 1
- Une Fille du régent 1
- Filles, Lorettes et Courtisanes 1
- Le Fils du forçat 1
- Les Frères corses 1
- Gabriel Lambert 1
- Les Garibaldiens 1
- Gaule et France 1
- Georges 1
- Un Gil Blas en Californie 1
- Les Grands Hommes en robe de chambre : César 2
- — Henri IV, Louis XIII, Richelieu 2
- La Guerre des femmes 2
- Histoire d'un casse-noisette 1
- L'Homme aux contes 1
- Les Hommes de fer 1
- L'Horoscope 1
- L'Ile de Feu 2
- Impressions de voyage : En Suisse 3
- — Une Année à Florence 1
- — L'Arabie Heureuse 3
- — Les Bords du Rhin 2
- — Le Capitaine Arena 1
- — Le Caucase 3
- — Le Corricolo 2
- — Le Midi de la France 2
- — De Paris à Cadix 2
- — Quinze jours au Sinaï 1
- — En Russie 4
- — Le Speronare 2
- — Le Véloce 2
- — La Villa Palmieri 1
- Ingénue 2
- Isaac Laquedem 2
- Isabel de Bavière 2
- Italiens et Flamands 2
- Ivanhoe de Walter Scott (traduction) 2
- Jacques Ortis 1
- Jacquot sans Oreilles 1
- Jane 1
- Jehanne la Pucelle 1
- Louis XIV et son Siècle 4
- Louis XV et sa Cour 2
- Louis XVI et la Révolution 2
- Les Louves de Machecoul 3
- Madame de Chambley 2
- La Maison de glace 2
- Le Maître d'armes 1
- Les Mariages du père Olifus 1
- Les Médicis 1
- Mes Mémoires 10
- Mémoires de Garibaldi 2
- Mémoires d'une aveugle 2
- Mémoires d'un médecin : Balsamo 5
- Le Meneur de loups 1
- Les Mille et un Fantômes 1
- Les Mohicans de Paris 4
- Les Morts vont vite 2
- Napoléon 1
- Une Nuit à Florence 1
- Olympe de Clèves 3
- Le Page du duc de Savoie 2
- Parisiens et Provinciaux 2
- Le Pasteur d'Ashbourn 2
- Pauline et Pascal Bruno 1
- Un Pays inconnu 1
- Le Père Gigogne 2
- Le Père la Ruine 1
- Le Prince des Voleurs 2
- Princesse de Monaco 2
- La Princesse Flora 1
- Propos d'Art et de Cuisine 1
- Les Quarante-Cinq 3
- La Régence 1
- La Reine Margot 2
- Robin Hood le Proscrit 2
- La Route de Varennes 1
- Le Saltéador 1
- Salvator (suite des Mohicans de Paris) 5
- La San-Felice 4
- Souvenirs d'Antony 1
- Souvenirs d'une Favorite 4
- Les Stuarts 1
- Sultanetta 1
- Sylvandire 1
- Terreur prussienne 2
- Le Testament de M. Chauvelin 1
- Théâtre complet 25
- Trois Maîtres 1
- Les Trois Mousquetaires 2
- Le Trou de l'enfer 1
- La Tulipe noire 1
- Le Vicomte de Bragelonne 6
- La Vie au Désert 2
- Une Vie d'artiste 1
- Vingt Ans après 3

F. Aureau. — Imp. de Lagny.

LE VICOMTE

DE

BRAGELONNE

OU

DIX ANS PLUS TARD

COMPLÉMENT

DES TROIS MOUSQUETAIRES ET DE VINGT ANS APRÈS

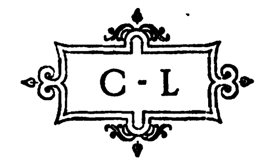
PAR

ALEXANDRE DUMAS

IV



NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRERES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

LE VICOMTE

DE BRAGELONNE

I

CE QUE N'AVAIENT PRÉVU NI NAIADE NI DRYADE.

De Saint-Aignan s'arrêta au pied de l'escalier qui conduisait aux entre-sols chez les filles d'honneur, au premier chez Madame.

De là, par un valet qui passait, il fit prévenir Malicorne, qui était encore chez Monsieur.

Au bout de dix minutes, Malicorne arriva le nez au vent et flairant dans l'ombre.

Le roi se recula, gagnant la partie la plus obscure du vestibule.

Au contraire, de Saint-Aignan s'avança.

Mais, aux premiers mots par lesquels il formula son désir, Malicorne recula tout net.

- Oh! oh! dit-il, vous me demandez à être introduit dans les chambres des filles d'honneur?

— Oui.

— Vous comprenez que je ne puis faire une pareille chose sans savoir dans quel but vous la désirez.

— Malheureusement, cher monsieur Malicorne, il m'est impossible de donner aucune explication; il faut donc que vous vous fiiez à moi comme un ami qui vous a tiré d'embarras hier et qui vous prie de l'en tirer aujourd'hui.

— Mais moi, Monsieur, je vous disais ce que je voulais;

ce que je voulais, c'était ne point coucher à la belle étoile, et tout honnête homme peut avouer un pareil désir; tandis que vous, vous n'avouez rien.

— Croyez, mon cher monsieur Malicorne, insista de Saint-Aignan, que, s'il m'était permis de m'expliquer, je m'expliquerais.

— Alors, mon cher Monsieur, impossible que je vous permette d'entrer chez mademoiselle de Montalais.

— Pourquoi?

— Vous le savez mieux que personne, puisque vous m'avez pris sur un mur faisant la cour à mademoiselle de Montalais; or, ce serait complaisant à moi, vous en conviendrez, lui faisant la cour, de vous ouvrir la porte de sa chambre.

— Eh! qui vous dit que ce soit pour elle que je vous demande la clef!

— Pour qui donc alors?

— Elle ne loge pas seule, ce me semble?

— Non, sans doute.

— Elle loge avec mademoiselle de La Vallière?

— Oui; mais vous n'avez pas plus affaire réellement a mademoiselle de La Vallière qu'à mademoiselle de Montalais, et il n'y a que deux hommes à qui je donnerais cette clef: c'est à M. de Bragelonne, s'il me priait de la lui donner; c'est au roi, s'il me l'ordonnait.

— Eh bien, donnez-moi donc cette clef, Monsieur, je vous l'ordonne, dit le roi en s'avançant hors de l'obscurité et entr'ouvrant son manteau. Mademoiselle de Montalais descendra près de vous, tandis que nous monterons près de mademoiselle de La Vallière: c'est, en effet, à elle seule que nous avons affaire.

— Le roi! s'écria Malicorne en se courbant jusqu'aux genoux du roi.

— Oui, le roi, dit Louis en souriant, le roi qui vous sait aussi bon gré de votre résistance que de votre capitulation. Relevez-vous, Monsieur; rendez-nous le service que nous vous demandons.

— Sire, à vos ordres, dit Malicorne en montant l'escalier.

— Faites descendre mademoiselle de Montalais, dit le roi, et ne lui sonnez mot de ma visite.

Malicorne s'inclina en signe d'obéissance et continua de monter.

Mais le roi, par une vive réflexion, le suivit, et cela avec une rapidité si grande, que, quoique Malicorne eût déjà la moitié des escaliers d'avance, il arriva en même temps que lui à la chambre.

Il vit alors, par la porte demeurée entr'ouverte derrière Malicorne, La Vallière toute renversée dans un fauteuil, et à l'autre coin Montalais, qui peignait ses cheveux, en robe de chambre, debout devant une grande glace et tout en parlementant avec Malicorne.

Le roi ouvrit brusquement la porte et entra.

Montalais poussa un cri au bruit que fit la porte, et, reconnaissant le roi, elle s'esquiva.

A cette vue, La Vallière, de son côté, se redressa comme une morte galvanisée et retomba sur son fauteuil.

Le roi s'avança lentement vers elle.

— Vous voulez une audience, Mademoiselle, lui dit-il avec froideur, me voilà prêt à vous entendre. Parlez.

De Saint-Aignan, fidèle à son rôle de sourd, d'aveugle et de muet, de Saint-Aignan s'était placé, lui, dans une encoignure de porte, sur un escabeau que le hasard lui avait procuré tout exprès.

Abrité sous la tapisserie qui servait de portière, adossé à la muraille même, il écouta ainsi sans être vu, se résignant au rôle de bon chien de garde qui attend et qui veille sans jamais gêner le maître.

La Vallière, frappée de terreur à l'aspect du roi irrité, se leva une seconde fois, et, demeurant dans une posture humble et suppliante :

— Sire, balbutia-t-elle, pardonnez-moi.

— Eh! Mademoiselle, que voulez-vous que je vous pardonne? demanda Louis XIV.

— Sire, j'ai commis une grande faute, plus qu'une grande faute, un grand crime.

— Vous?

— Sire, j'ai offensé Votre Majesté.

— Pas le moins du monde, répondit Louis XIV.

— Sire, je vous en supplie, ne gardez point vis-à-vis de moi cette terrible gravité qui décèle la colère bien légitime du roi. Je sens que je vous ai offensé, sire; mais j'ai besoin de vous expliquer comment je ne vous ai point offensé de mon plein gré.

— Et d'abord, Mademoiselle, dit le roi, en quoi m'auriez-vous offensé? Je ne le vois pas. Est-ce par une plaisanterie de jeune fille, plaisanterie fort innocente? Vous vous êtes raillée d'un jeune homme crédule : c'est bien naturel; toute autre femme à votre place eût fait ce que vous avez fait.

— Oh! Votre Majesté m'écrase avec ces paroles.

— Et pourquoi donc?

— Parce que, si la plaisanterie fût venue de moi, elle n'eût pas été innocente.

— Enfin, Mademoiselle, reprit le roi, est-ce là tout ce que vous aviez à me dire en me demandant une audience?

Et le roi fit presque un pas en arrière.

Alors La Vallière, avec un voix brève et entrecoupée, avec des yeux desséchés par le feu des larmes, fit à son tour un pas vers le roi.

— Votre Majesté a tout entendu? dit-elle.

— Tout, quoi?

— Tout ce qui a été dit par moi au chêne royal?

— Je n'en ai pas perdu une seule parole, Mademoiselle.

— Et Votre Majesté, lorsqu'elle m'eut entendue, a pu croire que j'avais abusé de sa crédulité?

— Oui, crédulité, c'est bien cela, vous avez dit le mot.

— Et Votre Majesté n'a pas soupçonné qu'une pauvre fille comme moi peut être forcée quelquefois de subir la volonté d'autrui?

— Pardon, mais je ne comprendrai jamais que celle dont la volonté semblait s'exprimer si librement sous le chêne royal se laissât influencer à ce point par la volonté d'autrui.

— Oh! mais la menace, sire!

— La menace!.. Qui vous menaçait? qui osait vous menacer?

— Ceux qui ont le droit de le faire, sire.

— Je ne reconnais à personne le droit de menace dans mon royaume.

— Pardonnez-moi, sire, il y a près de Votre Majesté même des personnes assez haut placées pour avoir ou pour se croire le droit de perdre une fille sans avenir, sans fortune, et n'ayant que sa réputation.

— Et comment la perdre?

— En lui faisant perdre cette réputation par une honteuse expulsion.

— Oh! Mademoiselle, dit le roi avec une amertume profonde, j'aime fort les gens qui se disculpent sans incriminer les autres.

— Sire :

— Oui, et il m'est pénible, je l'avoue, de voir qu'une justification facile, comme pourrait l'être la vôtre, se vienne compliquer devant moi d'un tissu de reproches et d'imputations.

— Auxquelles vous n'ajoutez pas foi alors? s'écria La Vallière.

Le roi garda le silence.

— Oh! dites-le donc! répéta La Vallière avec véhémence.

— Je regrette de vous l'avouer, répéta le roi en s'inclinant avec froideur.

La jeune fille poussa une profonde exclamation, et, frappant ses mains l'une dans l'autre :

— Ainsi vous ne me croyez pas? dit-elle.

Le roi ne répondit rien.

Les traits de La Vallière s'altérèrent à ce silence.

— Ainsi vous supposez que moi, moi! dit-elle, j'ai ourdi ce ridicule, cet infâme complot de me jouer aussi impudemment de Votre Majesté?

— Eh! mon Dieu! ce n'est ni ridicule ni infâme, dit le roi; ce n'est pas même un complot : c'est une raillerie plus ou moins plaisante, voilà tout.

— Oh! murmura la jeune fille désespérée, le roi ne me croit pas, le roi ne veut pas me croire.

— Mais non, je ne veux pas vous croire.

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Écoutez : quoi de plus naturel, en effet? Le roi me suit, m'écoute, me guette; le roi veut peut-être s'amuser à mes dépens, amusons-nous aux siens, et, comme le roi est un homme de cœur, prenons-le par le cœur.

La Vallière cacha sa tête dans ses mains en étouffant un sanglot. Le roi continua impitoyablement; il se vengeait sur la pauvre victime de tout ce qu'il avait souffert.

— Supposons donc cette fable que je l'aime et que je l'ai distingué. Le roi est si naïf et si orgueilleux à la fois, qu'il me croira, et alors nous irons raconter cette naïveté du roi, et nous rirons.

— Oh! s'écria La Vallière, penser cela, penser cela, c'est affreux!

— Et, poursuivit le roi, ce n'est pas tout : si ce prince orgueilleux vient à prendre au sérieux la plaisanterie, s'il a l'imprudence d'en témoigner publiquement quelque chose comme de la joie, eh bien, devant toute la cour, le roi sera humilié ; or, ce sera, un jour, un récit charmant à faire à mon amant, une part de dot à apporter à mon mari, que cette aventure d'un roi joué par une malicieuse jeune fille.

— Sire! s'écria La Vallière égarée, délirante, pas un mot de plus, je vous en supplie ; vous ne voyez donc pas que vous me tuez!

— Oh! raillerie, murmura le roi, qui commençait cependant à s'émouvoir.

La Vallière tomba à genoux, et cela si rudement, que ses genoux résonnèrent sur le parquet.

Puis, joignant les mains :

— Sire, dit-elle, je préfère la honte à la trahison.

— Que faites-vous? demanda le roi, mais sans faire un mouvement pour relever la jeune fille.

— Sire, quand je vous aurai sacrifié mon honneur et ma raison, vous croirez peut-être à ma loyauté. Le récit qui vous a été fait chez Madame et par Madame est un mensonge ; ce que j'ai dit sous le grand chêne...

— Eh bien?

— Cela seulement, c'était la vérité.

— Mademoiselle! s'écria le roi.

— Sire, s'écria La Vallière entraînée par la violence de ses sensations, sire, dussé-je mourir de honte à cette place où sont enracinés mes deux genoux, je vous le répéterai jusqu'à ce que la voix me manque : j'ai dit que je vous aimais... eh bien! je vous aime!

— Vous?

— Je vous aime, sire, depuis le jour où je vous ai vu, depuis qu'à Blois, où je languissais, votre regard royal est tombé sur moi, lumineux et vivifiant ; je vous aime! sire. C'est un crime de lèse-majesté, je le sais, qu'une pauvre fille comme moi aime son roi et le lui dise. Punissez-moi de cette audace, méprisez-moi pour cette impudence ; mais ne dites jamais, mais ne croyez jamais que je vous ai raillé, que je vous ai trahi. Je suis d'un sang fidèle à la royauté, sire ; et j'aime... j'aime mon roi!... Oh! je me meurs!

Et tout à coup, épuisée de force, de voix, d'haleine, elle

tomba pliée en deux, pareille à cette fleur dont parle Virgile et qu'a touchée la faux du moissonneur.

Le roi, à ces mots, à cette véhémente supplique, n'avait gardé ni rancune, ni doute; son cœur tout entier s'était ouvert au souffle ardent de cet amour qui parlait un si noble et si courageux langage.

Aussi, lorsqu'il entendit l'aveu passionné de cet amour, il faiblit, et voila son visage dans ses deux mains.

Mais, lorsqu'il sentit les mains de La Vallière cramponnée à ses mains, lorsque la tiède pression de l'amoureuse jeune fille eut gagné ses artères, il s'embrasa à son tour, et, saisissant La Vallière à bras-le-corps, il la releva et la serra contre son cœur.

Mais elle, mourante, laissant aller sa tête vacillante sur ses épaules, ne vivait plus.

Alors le roi, effrayé, appela de Saint-Aignan.

De Saint-Aignan, qui avait poussé la discrétion jusqu'à rester immobile dans son coin en feignant d'essuyer une larme, accourut à cet appel du roi.

Alors il aida Louis à faire asseoir la jeune fille sur un fauteuil, lui frappa dans les mains, lui répandit de l'eau de la reine de Hongrie en lui répétant :

— Mademoiselle, allons, Mademoiselle, c'est fini, le roi vous croit, le roi vous pardonne. Eh! la, la! prenez garde, vous allez émouvoir trop violemment le roi, Mademoiselle; Sa Majesté est sensible, Sa Majesté a un cœur. Ah! diable, Mademoiselle, faites-y attention, le roi est fort pâle.

En effet, le roi pâlissait visiblement.

Quant à La Vallière, elle ne bougeait pas.

— Mademoiselle! Mademoiselle! en vérité, continuait de Saint-Aignan, revenez à vous, je vous en prie, je vous en supplie, il est temps; songez à une chose, c'est que, si le roi se trouvait mal, je serais obligé d'appeler son médecin. Ah! quelle extrémité, mon Dieu! Mademoiselle, chère Mademoiselle, revenez à vous, faites un effort, vite, vite!

Il était difficile de déployer plus d'éloquence persuasive que ne le faisait Saint-Aignan; mais quelque chose de plus énergique et de plus actif encore que cette éloquence réveilla La Vallière.

Le roi s'était agenouillé devant elle, et lui imprimait dans la paume de la main ces baisers brûlants qui sont aux mains

ce que le baiser des lèvres est au visage. Elle revint enfin à elle, rouvrit languissamment les yeux, et, avec un mourant regard :

— Oh! sire, murmura-t-elle, Votre Majesté m'a donc pardonné?

Le roi ne répondit pas... il était encore trop ému.

De Saint-Aignan crut devoir s'éloigner de nouveau... Il avait deviné la flamme qui jaillissait des yeux de Sa Majesté.

La Vallière se leva.

— Et maintenant, sire, dit-elle avec courage, maintenant que je me suis justifiée, je l'espère du moins, aux yeux de Votre Majesté, accordez-moi de me retirer dans un couvent. J'y bénirai mon roi toute ma vie, et j'y mourrai en aimant Dieu, qui m'a fait un jour de bonheur.

— Non, non, répondit le roi, non, vous vivrez ici en bénissant Dieu, au contraire, mais en aimant Louis, qui vous fera toute une existence de félicité, Louis qui vous aime, Louis qui vous le jure!

— Oh! sire, sire!...

Et sur ce doute de La Vallière, les baisers du roi devinrent si brûlants, que de Saint-Aignan crut qu'il était de son devoir de passer de l'autre côté de la tapisserie.

Mais ces baisers, qu'elle n'avait pas eu la force de repousser d'abord, commencèrent à brûler la jeune fille.

— Oh! sire, s'écria-t-elle alors, ne me faites pas repentir d'avoir été si loyale, car ce serait me prouver que Votre Majesté me méprise encore.

— Mademoiselle, dit soudain le roi en se reculant plein de respect, je n'aime et n'honore rien au monde plus que vous, et rien à ma cour ne sera, j'en jure Dieu, aussi estimé que vous le serez désormais; je vous demande donc pardon de mon emportement, Mademoiselle, il venait d'un excès d'amour; mais je puis vous prouver que j'aimerai encore davantage, en vous respectant autant que vous pourrez le désirer.

Puis, s'inclinant devant elle et lui prenant la main :

— Mademoiselle, lui dit-il, voulez-vous me faire cet honneur d'agréer le baiser que je dépose sur votre main?

Et la lèvre du roi se posa respectueuse et légère sur la main frissonnante de la jeune fille.

— Désormais, ajouta Louis en se relevant et en couvrant

La Vallière de son regard, désormais vous êtes sous ma protection. Ne parlez à personne du mal que je vous ai fait, pardonnez aux autres celui qu'ils ont pu vous faire. A l'avenir, vous serez tellement au-dessus de ceux-là, que, loin de vous inspirer de la crainte, ils ne vous feront plus même pitié.

Et il salua religieusement comme au sortir d'un temple.

Puis, appelant de Saint-Aignan, qui s'approcha tout humble :

— Comte, dit-il, j'espère que Mademoiselle voudra bien vous accorder un peu de son amitié en retour de celle que je lui ai vouée à jamais.

De Saint-Aignan fléchit le genou devant La Vallière.

— Quelle joie pour moi, murmura-t-il, si Mademoiselle me fait un pareil honneur!

— Je vais vous renvoyer votre compagne, dit le roi. Adieu, Mademoiselle, ou plutôt au revoir : faites-moi la grâce de ne pas m'oublier dans votre prière.

— Oh! sire, dit La Vallière, soyez tranquille : vous êtes avec Dieu dans mon cœur.

Ce dernier mot enivra le roi, qui, tout joyeux, entraîna de Saint-Aignan par les degrés.

Madame n'avait pas prévu ce dénoûment-là : ni naïade ni dryade n'en avait parlé.

II

LE NOUVEAU GÉNÉRAL DES JÉSUITES.

Tandis que La Vallière et le roi confondaient dans leur premier aveu tous les chagrins du passé, tout le bonheur du présent, toutes les espérances de l'avenir, Fouquet, rentré chez lui, c'est-à-dire dans l'appartement qui lui avait été départi au château, Fouquet s'entretenait avec Aramis, justement de tout ce que le roi négligeait en ce moment.

— Vous me direz, commença Fouquet, lorsqu'il eut installé son hôte dans un fauteuil et pris place lui-même à ses côtés,

vous me direz, monsieur d'Herblay, où nous en sommes maintenant de l'affaire de Belle-Isle, et si vous en avez reçu quelques nouvelles.

— Monsieur le surintendant, répondit Aramis, tout va de ce côté comme nous le désirons; les dépenses ont été soldées, rien n'a transpiré de nos desseins.

— Mais les garnisons que le roi voulait y mettre?

— J'ai reçu ce matin la nouvelle qu'elles y étaient arrivées depuis quinze jours.

— Et on les a traitées?

— A merveille.

— Mais l'ancienne garnison, qu'est-elle devenue?

— Elle a repris terre à Sarzeau, et on l'a immédiatement dirigée sur Quimper.

— Et les nouveaux garnisaires?

— Sont à nous à cette heure.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites, mon cher monsieur de Vannes?

— Sûr, et vous allez voir, d'ailleurs, comment les choses se sont passées.

— Mais de toutes les garnisons, vous savez cela, Belle-Isle est justement la plus mauvaise.

— Je sais cela et j'agis en conséquence; pas d'espace, pas de communications, pas de femmes, pas de jeu; or, aujourd'hui, c'est grande pitié, ajouta Aramis avec un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à lui, de voir combien les jeunes gens cherchent à se divertir, et combien, en conséquence, ils inclinent vers celui qui paye les divertissements.

— Mais s'ils s'amusent à Belle-Isle?

— S'ils s'amusent de par le roi, ils aimeront le roi; mais s'ils s'ennuient de par le roi et s'amusent de par M. Fouquet, ils aimeront M. Fouquet.

— Et vous avez prévenu mon intendant, afin qu'aussitôt leur arrivée...

— Non pas : on les a laissés huit jours s'ennuyer tout à leur aise; mais, au bout de huit jours, ils ont réclamé, disant que les derniers officiers s'amusaient plus qu'eux. On leur a répondu alors que les anciens officiers avaient su se faire un ami de M. Fouquet, et que M. Fouquet, les connaissant pour des amis, leur avait dès lors voulu assez de bien pour qu'ils ne s'ennuyassent point sur ses terres. Alors ils ont réfléchi.

Mais aussitôt l'intendant a ajouté que, sans préjuger les ordres de M. Fouquet, il connaissait assez son maître pour savoir que tout gentilhomme au service du roi l'intéressait, et qu'il ferait, bien qu'il ne connût pas les nouveaux venus, autant pour eux qu'il avait fait pour les autres.

A merveille ! Et, là-dessus, les effets ont suivi les promesses j'espère? Je désire, vous le savez, qu'on ne promette jamais en mon nom sans tenir.

— Là-dessus, on a mis à la disposition des officiers nos deux corsaires et vos chevaux; on leur a donné les clefs de la maison principale; en sorte qu'ils y font des parties de chasse et des promenades avec ce qu'ils trouvent de dames à Belle-Isle, et ce qu'ils ont pu en recruter ne craignant pas le mal de mer dans les environs.

— Et il y en a bon nombre à Sarzeau et à Vannes, n'est-ce pas, Votre Grandeur?

— Oh! sur toute la côte, répondit tranquillement Aramis.

— Maintenant, pour les soldats?

— Tout est relatif, vous comprenez; pour les soldats, du vin, des vivres excellents et une haute paye.

— Très-bien; en sorte?...

— En sorte que nous pouvons compter sur cette garnison, qui est déjà meilleure que l'autre.

— Bien.

— Il en résulte que, si Dieu consent à ce que l'on nous renouvelle ainsi les garnisaires seulement tous les deux mois; au bout de trois ans, l'armée y aura passé, si bien qu'au lieu d'avoir un régiment pour nous, nous aurons cinquante mille hommes.

— Oui, je savais bien, dit Fouquet, que nul autant que vous, monsieur d'Herblay, n'était un ami précieux, impayable; mais dans tout cela, ajouta-t-il en riant, nous oublions notre ami du Vallon : que devient-il? Pendant ces trois jours que j'ai passés à Saint-Mandé, j'ai tout oublié, je l'avoue

— Oh! je ne l'oublie pas, moi, reprit Aramis. Porthos est à Saint-Mandé, graissé sur toutes les articulations, choyé en nourriture, soigné en vins, je lui ai fait donner la promenade du petit parc, promenade que vous vous êtes réservée pour vous seul; il en use. Il recommence à marcher; il exerce sa force en courbant de jeunes ormes ou en faisant éclater de vieux chênes, comme faisait Milon de Crotone, et

comme il n'y a pas de lions dans le parc, il est probable que nous le retrouverons entier. C'est un brave que notre Porthos.

— Oui; mais, en attendant, il va s'ennuyer.

— Oh! jamais.

— Il va questionner?

— Il ne voit personne.

— Mais, enfin, il attend ou espère quelque chose?

— Je lui ai donné un espoir que nous réaliserons quelque matin, et il vit là-dessus.

— Lequel?

— Celui d'être présenté au roi.

— Oh! oh! en quelle qualité?

— D'ingénieur de Belle-Isle, pardieu!

— Est-ce possible?

— C'est vrai.

— Certainement; maintenant ne serait-il point nécessaire qu'il retournât à Belle-Isle?

— Indispensable; je songe même à l'y renvoyer le plus tôt possible. Porthos a beaucoup de représentation; c'est un homme dont d'Artagnan, Athos et moi connaissons seuls le faible. Porthos ne se livre jamais; il est plein de dignité; devant les officiers, il fera l'effet d'un paladin du temps des croisades. Il grisera l'état-major sans se griser, et sera pour tout le monde un objet d'admiration et de sympathie; puis, s'il arrivait que nous eussions un ordre à faire exécuter, Porthos est une consigne vivante, et il faudra toujours en passer par où il voudra.

— Donc, renvoyez-le.

— Aussi est-ce mon dessein, mais dans quelques jours seulement, car il faut que je vous dise une chose.

— Laquelle?

— C'est que je me défie de d'Artagnan. Il n'est pas à Fontainebleau comme vous l'avez pu remarquer, et d'Artagnan n'est jamais absent ou oisif impunément. Aussi, maintenant que mes affaires sont faites, je vais tâcher de savoir quelles sont les affaires que fait d'Artagnan.

— Vos affaires sont faites, dites-vous?

— Oui.

— Vous êtes bien heureux, en ce cas, et j'en voudrais pouvoir dire autant.

— J'espère que vous ne vous inquiétez plus?

— Hum!

— Le roi vous reçoit à merveille.

— Oui.

— Et Colbert vous laisse en repos?

— A peu près.

— En ce cas, dit Aramis avec cette suite d idées qui faisait sa force, en ce cas, nous pouvons donc songer à ce que je vous disais hier à propos de la petite?

— Quelle petite?

— Vous avez déjà oublié?

— Oui.

— A propos de La Vallière?

— Ah! c'est juste.

— Vous répugne-t-il donc de gagner cette fille?

— Sur un seul point.

— Lequel?

— C'est que le cœur est intéressé autre part, et que je ne ressens absolument rien pour cette enfant.

— Oh! oh! dit Aramis; occupé par le cœur, avez-vous dit?

— Oui.

— Diable! il faut prendre garde à cela.

— Pourquoi?

— Parce qu'il serait terrible d'être occupé par le cœur quand, ainsi que vous, on a tant besoin de sa tête.

— Vous avez raison. Aussi, vous le voyez, à votre premier appel j'ai tout quitté. Mais revenons à la petite. Quelle utilité voyez-vous à ce que je m'occupe d'elle?

— Le voici. Le roi, dit-on, a un caprice pour cette petite, a ce que l'on croit du moins.

— Et vous qui savez tout, vous savez autre chose?

— Je sais que le roi a changé bien rapidement; qu'avant-hier le roi était tout feu pour Madame; qu'il y a déjà quelques jours, Monsieur s'est plaint de ce feu à la reine mère; qu'il y a eu des brouilles conjugales, des gronderies maternelles.

— Comment savez-vous tout cela?

— Je le sais, enfin.

— Eh bien?

— Eh bien, à la suite de ces brouilles et de ces gronde-

ries, le roi n'a plus adressé la parole, n'a plus fait attention à Son Altesse Royale.

— Après?

— Après, il s'est occupé de mademoiselle de La Vallière. Mademoiselle de La Vallière est fille d'honneur de Madame. Savez-vous ce qu'en amour on appelle un chaperon?

— Sans doute.

— Eh bien, mademoiselle de La Vallière est le chaperon de Madame. Profitez de cette position. Vous n'avez pas besoin de cela. Mais enfin, l'amour-propre blessé rendra la conquête plus facile; la petite aura le secret du roi et de Madame. Vous ne savez pas ce qu'un homme intelligent fait avec un secret.

— Mais comment arriver à elle?

— Vous me demandez cela? fit Aramis.

— Sans doute, je n'aurai pas le temps de m'occuper d'elle.

— Elle est pauvre, elle est humble, vous lui créerez une position : soit qu'elle subjugue le roi comme maîtresse, soit qu'elle ne se rapproche de lui que comme confidente, vous aurez fait une nouvelle adepte.

— C'est bien, dit Fouquet. Que ferons-nous à l'égard de cette petite?

— Quand vous avez désiré une femme, qu'avez-vous fait, monsieur le surintendant?

— Je lui ai écrit. J'ai fait mes protestations d'amour. J'y ai ajouté mes offres de service, et j'ai signé Fouquet.

— Et nulle n'a résisté?

— Une seule, dit Fouquet. Mais il y a quatre jours qu'elle a cédé comme les autres.

— Voulez-vous prendre la peine d'écrire? dit Aramis à Fouquet en lui présentant une plume.

Fouquet la prit.

— Dictez, dit-il. J'ai tellement la tête occupée ailleurs, que je ne saurais tracer deux lignes.

— Soit, fit Aramis. Écrivez.

Et il dicta :

« Mademoiselle, je vous ai vue, et vous ne serez point étonnée que je vous aie trouvée belle.

« Mais vous ne pouvez, faute d'une position digne de vous, que végéter à la cour.

« L'amour d'un honnête homme, au cas où vous auriez

quelque ambition, pourrait servir d'auxiliaire à votre esprit et à vos charmes.

« Je mets mon amour à vos pieds ; mais, comme un amour, si humble et si discret qu'il soit, peut compromettre l'objet de son culte, il ne sied pas qu'une personne de votre mérite risque d'être compromise sans résultat sur son avenir.

« Si vous daignez répondre à mon amour, mon amour vous prouvera sa reconnaissance en vous faisant à tout jamais libre et indépendante. »

Après avoir écrit, Fouquet regarda Aramis.

— Signez, dit celui-ci.

— Est-ce bien nécessaire ?

— Votre signature au bas de cette lettre vaut un million ; vous oubliez cela, mon cher surintendant.

Fouquet signa.

— Maintenant, par qui enverrez-vous la lettre ? demanda Aramis ?

— Mais par un valet excellent.

— Dont vous êtes sûr ?

— C'est mon grison ordinaire.

— Très-bien. Au reste, nous jouons, de ce côté-là, un jeu qui n'est pas lourd.

— Comment cela ?

— Si ce que vous dites est vrai des complaisances de la petite pour le roi et pour Madame, le roi lui donnera tout l'argent qu'elle peut désirer.

— Le roi a donc de l'argent ? demanda Aramis.

— Dame ! il faut croire, il n'en demande plus.

— Oh ! il en redemandera, soyez tranquille.

— Il y a même plus, j'eusse cru qu'il me parlerait de cette fête de Vaux.

— Eh bien ?

— Il n'en a point parlé.

— Il en parlera.

— Oh ! vous croyez le roi bien cruel, mon cher d'Herblay.

— Pas lui.

— Il est jeune ; donc, il est bon.

— Il est jeune ; donc, il est faible ou passionné ; et M. Colbert tient dans sa vilaine main sa faiblesse ou ses passions.

— Vous voyez bien que vous le craignez

— Je ne le nie pas.

— Alors, je suis perdu.
— Comment cela?
— Je n'étais fort auprès du roi que par l'argent.
— Après?
— Et je suis ruiné.
— Non.
— Comment, non? Savez-vous mes affaires mieux que moi?
— Peut-être.
— Et cependant s'il demande cette fête?
— Vous la donnerez.
— Mais de l'argent?
— En avez-vous jamais manqué?
— Oh! si vous saviez à quel prix je me suis procuré le dernier.
— Le prochain ne vous coûtera rien.
— Qui donc me le donnera?
— Moi.
— Vous me donnerez six millions?
— Oui.
— Vous, six millions?
— Dix, s'il le faut.
— En vérité, mon cher d'Herblay, dit Fouquet, votre confiance m'épouvante plus que la colère du roi.
— Bah!
— Qui donc êtes-vous?
— Vous me connaissez, ce me semble.
— Je me trompe; alors, que voulez-vous?
— Je veux sur le trône de France un roi qui soit dévoué à M. Fouquet, et je veux que M. Fouquet me soit dévoué.
— Oh! s'écria Fouquet en lui serrant la main, quant à vous appartenir, je vous appartiens bien; mais, croyez-le bien, mon cher d'Herblay, vous vous faites illusion.
— En quoi?
— Jamais le roi ne me sera dévoué.
— Je ne vous ai pas dit que le roi vous serait dévoué, ce me semble.
— Mais si, au contraire, vous venez de le dire.
— Je n'ai pas dit le roi. J'ai dit un roi.
— N'est-ce pas tout un?

— Au contraire, c'est fort différent.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. Supposez que ce roi soit un autre homme que Louis XIV.

— Un autre homme?

— Oui, qui tienne tout de vous.

— Impossible!

— Même son trône.

— Oh! vous êtes fou! Il n'y a pas d'autre homme que le roi Louis XIV qui puisse s'asseoir sur le trône de France. Je n'en vois pas, pas un seul.

— J'en vois un, moi.

— A moins que ce ne soit Monsieur, dit Fouquet en regardant Aramis avec inquiétude... Mais Monsieur...

— Ce n'est pas Monsieur.

— Mais comment voulez-vous qu'un prince qui ne soit pas de la race; comment voulez-vous qu'un prince qui n'aura aucun droit...?

— Mon roi à moi, ou plutôt votre roi à vous, sera tout ce qu'il faut qu'il soit, soyez tranquille.

— Prenez garde, prenez garde, monsieur d'Herblay, vous me donnez le frisson, vous me donnez le vertige.

Aramis sourit.

— Vous avez le frisson et le vertige à peu de frais, répliqua-t-il.

— Oh! encore une fois, vous m'épouvantez.

Aramis sourit.

— Vous riez? demanda Fouquet.

— Et, le jour venu, vous rirez comme moi; seulement, je dois maintenant être seul à rire.

— Mais expliquez-vous.

— Au jour venu, je m'expliquerai, ne craignez rien. Vous n'êtes pas plus saint Pierre que je ne suis Jésus, et je vous dirai pourtant : « Homme de peu de foi, pourquoi doutez-vous? »

— Eh! mon Dieu! je doute... je doute, parce que je ne vois pas.

— C'est qu'alors vous êtes aveugle : je ne vous traiterai donc plus en saint Pierre, mais en saint Paul, et je vous dirai : « Un jour viendra où tes yeux s'ouvriront. »

— Oh! dit Fouquet, que je voudrais croire!

— Vous ne croyez pas! vous à qui j'ai fait dix fois traverser l'abîme où seul vous vous fussiez engouffré ; vous ne croyez pas, vous qui de procureur général êtes monté au rang d'intendant, du rang d'intendant au rang de premier ministre, et qui du rang de premier ministre passerez à celui de maire du palais. Mais, non, dit-il avec son éternel sourire... Non, non, vous ne pouvez voir, et, par conséquent, vous ne pouvez croire cela.

Et Aramis se leva pour se retirer.

— Un dernier mot, dit Fouquet, vous ne m'avez jamais parlé ainsi, vous ne vous êtes jamais montré si confiant, ou plutôt si téméraire.

— Parce que, pour parler haut, il faut avoir la voix libre.

— Vous l'avez donc ?

— Oui.

— Depuis peu de temps alors ?

— Depuis hier.

— Oh ! monsieur d'Herblay, prenez garde, vous poussez la sécurité jusqu'à l'audace.

— Parce que l'on peut être audacieux quand on est puissant.

— Vous êtes puissant ?

— Je vous ai offert dix millions, je vous les offre encore.

Fouquet se leva tout troublé à son tour.

— Voyons, dit-il, voyons : vous avez parlé de renverser des rois, de les remplacer par d'autres rois. Dieu me pardonne ! mais voilà, si je ne suis fou, ce que vous avez dit tout à l'heure.

— Vous n'êtes pas fou, et j'ai véritablement dit cela tout à l'heure.

— Et pourquoi l'avez-vous dit?

— Parce que l'on peut parler ainsi de trônes renversés et de rois créés, quand on est soi-même au-dessus des rois et des trônes... de ce monde.

— Alors vous êtes tout-puissant? s'écria Fouquet.

— Je vous l'ai dit et je vous le répète, répondit Aramis l'œil brillant et la lèvre frémissante.

Fouquet se rejeta sur son fauteuil et laissa tomber sa tête dans ses mains.

Aramis le regarda un instant comme eût fait l'ange des destinées humaines à l'égard d'un simple mortel.

— Adieu, lui dit-il, dormez tranquille, et envoyez votre lettre à La Vallière. Demain, nous nous reverrons, n'est-ce pas ?

— Oui, demain, dit Fouquet en secouant la tête comme un homme qui revient à lui ; mais où cela nous reverrons-nous ?

— A la promenade du roi, si vous voulez.

— Fort bien.

Et ils se séparèrent.

III

L'ORAGE.

Le lendemain, le jour s'était levé sombre et blafard, et, comme chacun savait la promenade arrêtée dans le programme royal, le regard de chacun, en ouvrant les yeux, se porta sur le ciel.

Au haut des arbres stationnait une vapeur épaisse et ardente qui avait à peine eu la force de s'élever à trente pieds de terre sous les rayons d'un soleil qu'on n'apercevait qu'à travers le voile d'un lourd et épais nuage.

Ce matin-là, pas de rosée. Les gazons étaient restés secs, les fleurs altérées. Les oiseaux chantaient avec plus de réserve qu'à l'ordinaire dans le feuillage immobile comme s'il était mort. Les murmures étranges, confus, pleins de vie, qui semblent naître et exister par le soleil, cette respiration de la nature qui parle incessante au milieu de tous les autres bruits, ne se faisait pas entendre : le silence n'avait jamais été si grand.

Cette tristesse du ciel frappa les yeux du roi lorsqu'il se mit à la fenêtre à son lever.

Mais, comme tous les ordres étaient donnés pour la promenade, comme tous les préparatifs étaient faits, comme, chose bien plus péremptoire, Louis comptait sur cette promenade pour répondre aux promesses de son imagination, et, nous pouvons même déjà le dire, aux besoins de son cœur, le roi

décida sans hésitation que l'état du ciel n'avait rien à faire dans tout cela, que la promenade était décidée, et que, quelque temps qu'il fît, la promenade aurait lieu.

Au reste, il y a dans certains règnes terrestres privilégiés du ciel des heures où l'on croirait que la volonté du roi terrestre a son influence sur la volonté divine. Auguste avait Virgile pour lui dire : *Nocte placet tota redeunt spectacula mane.* Louis XIV avait Boileau, qui devait lui dire bien autre chose, et Dieu, qui se devait montrer presque aussi com plaisant pour lui que Jupiter l'avait été pour Auguste.

Louis entendit la messe comme à son ordinaire, mais, il faut l'avouer, quelque peu distrait de la présence du Créateur par le souvenir de la créature. Il s'occupa durant l'office à calculer plus d'une fois le nombre des minutes, puis des secondes qui le séparaient du bienheureux moment où la promenade allait commencer, c'est-à-dire du moment où Madame se mettrait en chemin avec ses filles d'honneur.

Au reste, il va sans dire que tout le monde au château ignorait l'entrevue qui avait eu lieu la veille entre La Vallière et le roi. Montalais peut-être, avec son bavardage habituel, l'eût répandue ; mais Montalais, dans cette circonstance, était corrigée par Malicorne, lequel lui avait mis aux lèvres le cadenas de l'intérêt commun.

Quant à Louis XIV, il était si heureux, qu'il avait pardonné, ou à peu près, à Madame, sa petite méchanceté de la veille. En effet, il avait plutôt à s'en louer qu'à s'en plaindre. Sans cette méchanceté, il ne recevait pas la lettre de La Vallière ; sans cette lettre, il n'y avait pas d'audience, et sans cette audience, il demeurait dans l'indécision. Il entrait donc trop de félicité dans son cœur pour que la rancune pût y tenir, en ce moment du moins.

Donc, au lieu de froncer le sourcil en apercevant sa belle-sœur, Louis se promit de lui montrer encore plus d'amitié et de gracieux accueil que d'ordinaire.

C'était à une condition cependant, à la condition qu'elle serait prête de bonne heure.

Voilà les choses auxquelles Louis pensait durant la messe, et qui, il faut le dire, lui faisaient pendant le saint exercice oublier celles auxquelles il eût dû songer en sa qualité de roi très-chrétien et de fils aîné de l'Église.

Cependant Dieu est si bon pour les jeunes erreurs ; tout

ce qui est amour, même amour coupable, trouve si facilement grâce à ses regards paternels, qu'au sortir de la messe, Louis, en levant ses yeux au ciel, put voir à travers les déchirures d'un nuage un coin de ce tapis d'azur que foule le pied du Seigneur.

Il rentra au château, et, comme la promenade était indiquée pour midi seulement et qu'il n'était que dix heures, il se mit à travailler d'acharnement avec Colbert et Lyonne.

Mais, comme, tout en travaillant, Louis allait de la table à la fenêtre, attendu que cette fenêtre donnait sur le pavillon de Madame, il put voir dans la cour M. Fouquet, dont les courtisans, depuis sa faveur de la veille, faisaient plus de cas que jamais, qui venait, de son côté, d'un air affable et tout à fait heureux, faire sa cour au roi.

Instinctivement, en voyant Fouquet, le roi se retourna vers Colbert.

Colbert souriait et paraissait lui-même plein d'aménité et de jubilation. Ce bonheur lui était venu depuis qu'un de ses secrétaires était entré et lui avait remis un portefeuille que, sans l'ouvrir, Colbert avait introduit dans la vaste poche de son haut-de-chausses.

Mais, comme il y avait toujours quelque chose de sinistre au fond de la joie de Colbert, Louis opta entre les deux sourires, pour celui de Fouquet.

Il fit signe au surintendant de monter; puis, se retournant vers Lyonne et Colbert :

— Achevez, dit-il, ce travail, posez-le sur mon bureau, je le lirai à tête reposée.

Et il sortit.

Au signe du roi, Fouquet s'était hâté de monter. Quant a Aramis, qui accompagnait le surintendant, il s'était gravement replié au milieu du groupe de courtisans vulgaires, et s'y était perdu sans même avoir été remarqué par le roi.

Le roi et Fouquet se rencontrèrent en haut de l'escalier.

— Sire, dit Fouquet en voyant le gracieux accueil que lui préparait Louis; sire, depuis quelques jours Votre Majesté me comble. Ce n'est plus un jeune roi, c'est un jeune dieu qui règne sur la France, le dieu du plaisir, du bonheur et de l'amour.

Le roi rougit. Pour être flatteur, le compliment n'en était pas moins un peu direct.

Le roi conduisit Fouquet dans un petit salon qui séparait son cabinet de travail de sa chambre à coucher.

— Savez-vous bien pourquoi je vous appelle? dit le roi en s'asseyant sur le bord de la croisée, de façon à ne rien perdre de ce qui se passerait dans les parterres sur lesquels donnait la seconde entrée du pavillon de Madame.

— Non, sire... mais c'est pour quelque chose d'heureux, j'en suis certain, d'après le gracieux sourire de Votre Majesté.

— Ah! vous préjugez?

— Non, sire, je regarde et je vois.

— Alors, vous vous trompez.

— Moi, sire?

— Car je vous appelle, au contraire, pour vous faire une querelle.

— A moi, sire?

— Oui, et des plus sérieuses.

— En vérité, Votre Majesté m'effraye... et cependant j'attends, plein de confiance, dans sa justice et dans sa bonté.

— Que me dit-on, monsieur Fouquet, que vous préparez une grande fête à Vaux?

Fouquet sourit comme fait le malade au premier frisson d'une fièvre oubliée et qui revient.

— Et vous ne m'invitez pas? continua le roi.

— Sire, répondit Fouquet, je ne songeais pas à cette fête, et c'est hier au soir seulement qu'un de *mes amis* (Fouquet appuya sur le mot) a bien voulu m'y faire songer.

— Mais hier au soir je vous ai vu et vous ne m'avez parlé de rien, monsieur Fouquet.

— Sire, comment espérer que Votre Majesté descendrait à ce point des hautes régions où elle vit jusqu'à honorer ma demeure de sa présence royale?

— Excuse, monsieur Fouquet; vous ne m'avez point parlé de votre fête.

— Je n'ai point parlé de cette fête, je le répète, au roi d'abord, parce que rien n'était décidé à l'égard de cette fête, ensuite parce que je craignais un refus.

— Et quelle chose vous faisait craindre ce refus, monsieur Fouquet? Prenez garde, je suis décidé à vous pousser à bout.

— Sire, le profond désir que j'avais de voir le roi agréer mon invitation...

— Eh bien, monsieur Fouquet, rien de plus facile, je le vois, que de nous entendre. Vous avez le désir de m'inviter à votre fête, j'ai le désir d'y aller; invitez-moi, et j'irai.

— Quoi! Votre Majesté daignerait accepter? murmura le surintendant.

— En vérité, Monsieur, dit le roi en riant, je crois que je fais plus qu'accepter; je crois que je m'invite moi-même.

— Votre Majesté me comble d'honneur et de joie! s'écria Fouquet; mais je vais être forcé de répéter ce que M. de La Vieuville disait à votre aïeul Henri IV : *Domine, non sum dignus*.

— Ma réponse à ceci, monsieur Fouquet, c'est que, si vous donnez une fête, invité ou non, j'irai à vore fête.

— Oh! merci, merci, mon roi! dit Fouquet en relevant la tête sous cette faveur, qui, dans son esprit, était sa ruine. Mais comment Votre Majesté a-t-elle été prévenue?

— Par le bruit public, monsieur Fouquet, qui dit des merveilles de vous et des miracles de votre maison. Cela vous rendra-t-il fier, monsieur Fouquet, que le roi soit jaloux de vous?

— Cela me rendra le plus heureux homme du monde, sire, puisque le jour où le roi sera jaloux de Vaux, j'aurai quelque chose de digne à offrir à mon roi.

— Eh bien, monsieur Fouquet, préparez votre fête, et ouvrez à deux battants les portes de votre maison.

— Et vous, sire, dit Fouquet, fixez le jour.

— D'aujourd'hui en un mois.

— Sire, Votre Majesté n'a-t-elle rien autre chose à désirer?

— Rien, monsieur le surintendant, sinon d'ici là de vous avoir près de moi le plus qu'il vous sera possible.

— Sire, j'ai l'honneur d'être de la promenade de Votre Majesté.

— Très-bien; je sors en effet, monsieur Fouquet, et voici ces dames qui vont au rendez-vous.

Le roi, à ces mots, avec toute l'ardeur, non-seulement d'un jeune homme, mais d'un jeune homme amoureux, se retira de la fenêtre pour prendre ses gants et sa canne que lui tendait son valet de chambre.

On entendait en dehors le piétinement des chevaux et le roulement des roues sur le sable de la cour.

Le roi descendit. Au moment où il apparut sur le perron,

chacun s'arrêta. Le roi marcha droit à la jeune reine. Quant à la reine mère, toujours souffrante de plus en plus de la maladie dont elle était atteinte, elle n'avait pas voulu sortir.

Marie-Thérèse monta en carrosse avec Madame, et demanda au roi de quel côté il désirait que la promenade fût dirigée.

Le roi, qui venait de voir La Vallière, toute pâle encore des événements de la veille, monter dans une calèche avec trois de ses compagnes, répondit à la reine qu'il n'avait point de préférence, et qu'il serait bien partout où elle serait.

La reine commanda alors que les piqueurs tournassent vers Apremont.

Les piqueurs partirent en avant.

Le roi monta à cheval. Il suivit pendant quelques minutes la voiture de la reine et de Madame en se tenant à la portière.

Le temps s'était à peu près éclairci; cependant une espèce de voile poussiéreux, semblable à une gaze salie, s'étendait sur toute la surface du ciel; le soleil faisait reluire des atomes micacés dans le périple de ses rayons.

La chaleur était étouffante.

Mais, comme le roi ne paraissait pas faire attention à l'état du ciel, nul ne parut s'en inquiéter, et la promenade, selon l'ordre qui en avait été donné par la reine, marcha vers Apremont.

La troupe des courtisans était bruyante et joyeuse; on voyait que chacun tendait à oublier et à faire oublier aux autres les aigres discussions de la veille.

Madame, surtout, était charmante.

En effet, Madame voyait le roi à sa portière, et, comme elle ne supposait pas qu'il fût là pour la reine, elle espérait que son prince lui était revenu.

Mais, au bout d'un quart de lieue à peu près fait sur la route, le roi, après un gracieux sourire, salua et tourna bride, laissant filer le carrosse de la reine, puis celui des premières dames d'honneur, puis tous les autres successivement qui, le voyant s'arrêter, voulaient s'arrêter à leur tour.

Mais le roi leur faisait signe de la main qu'ils eussent à continuer leur chemin.

Lorsque passa le carrosse de La Vallière, le roi s'en approcha.

Le roi salua les dames et se disposait à suivre le carrosse

des filles d'honneur de la reine comme il avait suivi celui de Madame, lorsque la file des carrosses s'arrêta tout à coup.

Sans doute la reine, inquiète de l'éloignement du roi, venait de donner l'ordre d'accomplir cette évolution.

On se rappelle que la direction de la promenade lui avait été accordée.

Le roi lui fit demander quel était son désir en arrêtant les voitures.

— De marcher à pied, répondit-elle.

Sans doute espérait-elle que le roi, qui suivait à cheval le carrosse des filles d'honneur, n'oserait à pied suivre les filles d'honneur elles-mêmes.

On était au milieu de la forêt.

La promenade, en effet, s'annonçait belle, belle surtout pour des rêveurs ou des amants.

Trois belles allées, longues, ombreuses et accidentées, partaient du petit carrefour où l'on venait de faire halte.

Ces allées, vertes de mousse, dentelées de feuillage, ayant chacune un petit horizon d'un pied de ciel entrevu sous l'entrelacement des arbres, voilà quel était l'aspect des localités.

Au fond de ces allées passaient et repassaient, avec des signes manifestes d'inquiétude, les chevreuils effarés, qui, après s'être arrêtés un instant au milieu du chemin et avoir relevé la tête, fuyaient comme des flèches, rentrant d'un seul bond dans l'épaisseur des bois, où ils disparaissaient, tandis que, de temps en temps, un lapin philosophe, debout sur son derrière, se grattant le museau avec les pattes de devant et interrogeant l'air pour reconnaître si tous ces gens qui s'approchaient et qui venaient troubler ainsi ses méditations, ses repas et ses amours, n'étaient pas suivis par quelque chien à jambes torses ou ne portaient point quelque fusil sous le bras.

Toute la compagnie, au reste, était descendue de carrosse en voyant descendre la reine.

Marie-Thérèse prit le bras d'une de ses dames d'honneur, et, après un oblique coup d'œil donné au roi, qui ne parut point s'apercevoir qu'il fût le moins du monde l'objet de l'attention de la reine, elle s'enfonça dans la forêt par le premier sentier qui s'ouvrit devant elle.

Deux piqueurs marchaient devant Sa Majesté avec des cannes dont ils se servaient pour relever les branches ou

écarter les ronces qui pouvaient embarrasser le chemin.

En mettant pied à terre, Madame trouva à ses côtés M. de Guiche, qui s'inclina devant elle et se mit à sa disposition.

Monsieur, enchanté de son bain de la surveille, avait déclaré qu'il optait pour la rivière, et, tout en donnant congé à de Guiche, il était resté au château avec le chevalier de Lorraine et Manicamp.

Il n'éprouvait plus ombre de jalousie.

On l'avait donc cherché inutilement dans le cortége ; mais, comme Monsieur était un prince fort personnel, qui concourait d'habitude fort médiocrement au plaisir général, son absence avait été plutôt un sujet de satisfaction que de regret.

Chacun avait suivi l'exemple donné par la reine et par Madame, s'accommodant à sa guise, selon le hasard ou selon son goût.

Le roi, nous l'avons dit, était demeuré près de La Vallière, et, descendant de cheval au moment où l'on ouvrait la portière du carrosse, il lui avait offert la main.

Aussitôt Montalais et Tonnay-Charente s'étaient éloignées, la première par calcul, la seconde par discrétion.

Seulement, il y avait cette différence entre elles deux que l'une s'éloignait dans le désir d'être agréable au roi, et l'autre dans celui de lui être désagréable.

Pendant la dernière demi-heure, le temps, lui aussi, avait pris ses dispositions : tout ce voile, comme poussé par un vent de chaleur, s'était massé à l'occident ; puis, repoussé par un courant contraire, s'avançait lentement, lourdement.

On sentait s'approcher l'orage ; mais, comme le roi ne le voyait pas, personne ne se croyait le droit de le voir.

La promenade fut donc continuée ; quelques esprits inquiets levaient de temps en temps les yeux au ciel.

D'autres, plus timides encore, se promenaient sans s'écarter des voitures, où ils comptaient aller chercher un abri en cas d'orage.

Mais la plus grande partie du cortége, en voyant le roi entrer bravement dans le bois avec La Vallière, la plus grande partie du cortége, disons-nous, suivit le roi.

Ce que voyant le roi, il prit la main de La Vallière et l'entraîna dans une allée latérale, où cette fois personne n'osa le suivre.

IV

LA PLUIE.

En ce moment, dans la direction même que venaient de prendre le roi et La Vallière seulement, marchant sous bois au lieu de suivre l'allée, deux hommes marchaient fort insoucieux de l'état du ciel.

Ils tenaient leurs têtes inclinéés comme des gens qui pensent à de graves intérêts.

Ils n'avaient vu ni de Guiche, ni Madame, ni le roi, ni La Vallière.

Tout à coup quelque chose passa dans l'air comme une bouffée de flammes suivies d'un grondement sourd et lointain.

— Ah ! dit l'un des deux en relevant la tête, voici l'orage. Regagnons-nous les carrosses, mon cher d'Herblay?

Aramis leva les yeux en l'air et interrogea le temps.

— Oh ! dit-il, rien ne presse encore.

Puis, reprenant la conversation où il l'avait sans doute laissée :

— Vous dites donc que la lettre que nous avons écrite hier au soir doit être à cette heure parvenue à sa destination?

— Je dis qu'elle l'est certainement.

— Par qui l'avez-vous fait remettre ?

— Par mon grison, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire.

— A-t-il rapporté la réponse?

— Je ne l'ai pas revu; sans doute la petite était à son service près de Madame ou s'habillait chez elle, elle l'aura fait attendre. L'heure de partir est venue et nous sommes partis. Je ne puis, en conséquence, savoir ce qui s'est passé là-bas.

— Vous avez vu le roi avant le départ?

— Oui.

— Comment l'avez-vous trouvé ?

— Parfait ou infâme, selon qu'il aurait été vrai ou hypocrite.

— Et la fête ?

— Aura lieu dans un mois.

— Il s'y est invité ?

— Avec un insistance où j'ai reconnu Colbert.

— C'est bien.

— La nuit ne vous a point enlevé vos illusions ?

— Sur quoi ?

— Sur le concours que vous pouvez m'apporter en cette circonstance.

— Non, j'ai passé la nuit à écrire, et tous les ordres sont donnés.

— La fête coûtera plusieurs millions, ne vous le dissimulez pas.

— J'en ferai six... Faites-en de votre côté deux ou trois à tout hasard.

— Vous êtes un homme miraculeux, mon cher d'Herblay.

Aramis sourit.

— Mais, demanda Fouquet avec un reste d'inquiétude, puisque vous remuez ainsi les millions, pourquoi, il y a quelques jours, n'avez-vous pas donné de votre poche les cinquante mille francs à Baisemeaux ?

— Parce que, il y a quelques jours, j'étais pauvre comme *Job*.

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, je suis plus riche que le roi.

— Très-bien, fit Fouquet, je me connais en hommes. Je sais que vous êtes incapable de me manquer de parole ; je ne veux point vous arracher votre secret : n'en parlons plus.

En ce moment, un grondement sourd se fit entendre qui éclata tout à coup en un violent coup de tonnerre.

— Oh ! oh ! fit Fouquet, je vous le disais bien.

— Allons, dit Aramis, rejoignons les carrosses.

— Nous n'aurons pas le temps, dit Fouquet, voici la pluie.

En effet, comme si le ciel se fût ouvert, une ondée aux larges gouttes fit tout à coup résonner le dôme de la forêt.

— Oh ! dit Aramis, nous avons le temps de regagner les voitures avant que le feuillage soit inondé.

— Mieux vaudrait, dit Fouquet, nous retirer dans quelque grotte.

— Oui, mais où y a-t-il une grotte ? demanda Aramis.

— Moi, dit Fouquet avec un sourire, j'en connais une à dix pas d'ici.

Puis, s'orientant :

— Oui, dit-il, c'est bien cela.

— Que vous êtes heureux d'avoir si bonne mémoire ! dit Aramis en souriant à son tour ; mais ne craignez-vous pas

que, ne nous voyant pas reparaître, votre cocher ne croie que nous avons pris une route de retour et ne suive les voitures de la cour ?

— Oh ! dit Fouquet, il n'y a pas de danger ; quand je poste mon cocher et ma voiture à un endroit quelconque, il n'y a qu'un ordre exprès du roi qui puisse les faire déguerpir, et encore ; d'ailleurs, il me semble que nous ne sommes pas les seuls qui nous soyons si fort avancés. J'entends des pas et un bruit de voix.

Et, en disant ces mots, Fouquet se retourna, ouvrant de sa canne une masse de feuillage qui lui masquait la route.

Le regard d'Aramis plongea en même temps que le sien par l'ouverture.

— Une femme ! dit Aramis.

— Un homme ! dit Fouquet !

— La Vallière !

— Le roi !

— Oh ! oh ! dit Aramis, est-ce que le roi aussi connaîtrait votre caverne ? Cela ne m'étonnerait pas ; il me paraît en commerce assez bien réglé avec les nymphes de Fontainebleau.

— N'importe, dit Fouquet, gagnons-la toujours ; s'il ne la connaît pas, nous verrons ce qu'il devient ; s'il la connaît, comme elle a deux ouvertures, tandis qu'il entrera par l'une, nous sortirons par l'autre.

— Est-elle loin ? demanda Aramis, voici la pluie qui filtre.

— Nous y sommes.

Fouquet écarta quelques branches, et l'on put apercevoir une excavation de roche que des bruyères, du lierre et une épaisse glandée cachaient entièrement.

Fouquet montra le chemin.

Aramis le suivit.

Au moment d'entrer dans la grotte, Aramis se retourna.

— Oh ! oh ! dit-il, les voilà qui entrent dans le bois, les voilà qui se dirigent de ce côté.

— Eh bien, cédons-leur la place, fit Fouquet souriant et tirant Aramis par son manteau ; mais je ne croie pas que le roi connaisse ma grotte.

— En effet, dit Aramis, ils cherchent, mais un arbre plus épais, voilà tout.

Aramis ne se trompait pas, le roi regardait en l'air et non pas autour de lui.

Il tenait le bras de La Vallière sous le sien, il tenait sa main sur la sienne.

La Vallière commençait à glisser sur l'herbe humide.

Louis regarda encore avec plus d'attention autour de lui, et, apercevant un chêne énorme au feuillage touffu, il entraîna La Vallière sous l'abri de ce chêne.

La pauvre enfant regardait autour d'elle; elle semblait à la fois craindre et désirer d'être suivie.

Le roi la fit adosser au tronc de l'arbre, dont la vaste circonférence, protégée par l'épaisseur du feuillage, était aussi sèche que si, en ce moment même, la pluie n'eût point tombé par torrents. Lui-même se tint devant elle nu-tête.

Au bout d'un instant, quelques gouttes filtrèrent à travers les ramures de l'arbre, et vinrent tomber sur le front du roi, qui n'y fit pas même attention.

— Oh! sire! murmura La Vallière en poussant le chapeau du roi.

Mais le roi s'inclina et refusa obstinément de se couvrir.

— C'est le cas ou jamais d'offrir votre place, dit Fouquet à l'oreille d'Aramis.

— C'est le cas ou jamais d'écouter et de ne pas perdre une parole de ce qu'ils vont se dire, répondit Aramis à l'oreille de Fouquet.

En effet, tous deux se turent, et la voix du roi put parvenir jusqu'à eux.

— Oh! mon Dieu! Mademoiselle, dit le roi, je vois, ou plutôt je devine votre inquiétude; croyez que je regrette bien sincèrement de vous avoir isolée du reste de la compagnie, et cela pour vous mener dans un endroit où vous allez souffrir de la pluie. Vous êtes mouillée déjà, vous avez froid peut-être?

— Non, sire.

— Vous tremblez cependant?

— Sire, c'est la crainte que l'on n'interprète à mal mon absence au moment où tout le monde est réuni certainement.

— Je vous proposerais bien de retourner aux voitures, Mademoiselle; mais, en vérité, regardez et écoutez, et dites-moi s'il est possible de tenter la moindre course en ce moment?

En effet, le tonnerre grondait et la pluie ruisselait par torrents.

— D'ailleurs, continua le roi, il n'y a pas d'interprétation possible en votre défaveur. N'êtes-vous pas avec le roi de France, c'est-à-dire avec le premier gentilhomme du royaume?

— Certainement, sire, répondit La Vallière, et c'est un honneur bien grand pour moi; aussi n'est-ce point pour moi que je crains les interprétations.

— Pour qui donc, alors?

— Pour vous, sire.

— Pour moi, Mademoiselle? dit le roi en souriant. Je ne vous comprends pas.

— Votre Majesté a-t-elle donc déjà oublié ce qui s'est passé hier au soir chez Son Altesse Royale?

— Oh! oublions cela, je vous prie, ou plutôt permettez-moi de ne me souvenir que pour vous remercier encore une fois de votre lettre, et...

— Sire, interrompit La Vallière, voilà l'eau qui tombe, et Votre Majesté demeure tête nue.

— Je vous prie, ne nous occupons que de vous, Mademoiselle.

— Oh! moi, dit La Vallière en souriant, moi, je suis une paysanne habituée à courir par les prés de la Loire et par les jardins de Blois, quelque temps qu'il fasse. Et, quant à mes habits, ajouta-t-elle en regardant sa simple toilette de mousseline, Votre Majesté voit qu'ils n'ont pas grand'chose à risquer.

— En effet, Mademoiselle, j'ai déjà remarqué plus d'une fois que vous deviez à peu près tout à vous-même et rien à la toilette. Vous n'êtes point coquette, et c'est pour moi une grande qualité.

— Sire, ne me faites pas meilleure que je ne suis, et dites seulement : Vous ne pouvez pas être coquette.

— Pourquoi cela?

— Mais, dit en souriant La Vallière, parce que je ne suis pas riche.

— Alors vous avouez que vous aimez les belles choses, s'écria vivement le roi.

— Sire, je ne trouve belles que les choses auxquelles je puis atteindre. Tout ce qui est trop haut pour moi...

— Vous est indifférent?

— M'est étranger comme m'étant défendu.

— Et moi, Mademoiselle, dit le roi, je ne trouve point que vous soyez à ma cour sur le pied où vous devriez y être. On ne m'a certainement point assez parlé des services de votre famille. La fortune de votre maison a été cruellement négligée par mon oncle.

— Oh ! non pas, sire. Son Altesse Royale monseigneur le duc d'Orléans a toujours été parfaitement bon pour M. de Saint-Remy, mon beau-père. Les services étaient humbles, et l'on peut dire que nous avons été payés selon nos œuvres. Tout le monde n'a pas le bonheur de trouver des occasions de servir son roi avec éclat. Certes, je ne doute pas que, si les occasions se fussent rencontrées, ma famille n'eût eu le cœur aussi grand que son désir, mais nous n'avons pas eu ce bonheur.

— Eh bien, Mademoiselle, c'est aux rois à corriger le hasard, et je me charge bien joyeusement de réparer, au plus vite, à votre égard, les torts de la fortune.

— Non, sire, s'écria vivement La Vallière, vous laisserez, s'il vous plaît, les choses en l'état où elles sont.

— Quoi ! Mademoiselle, vous refusez ce que je dois, ce que je veux faire pour vous ?

— On a fait tout ce que je désirais, sire, lorsqu'on m'a accordé cet honneur de faire partie de la maison de Madame.

— Mais, si vous refusez pour vous, acceptez au moins pour les vôtres.

—Sire, votre intention si généreuse m'éblouit et m'effraye, car, en faisant pour ma maison ce que votre bonté vous pousse à faire, Votre Majesté nous créera des envieux, et à elle des ennemis. Laissez-moi, sire, dans ma médiocrité; laissez à tous les sentiments que je puis ressentir la joyeuse délicatesse du désintéressement.

— Oh ! voilà un langage bien admirable, dit le roi.

— C'est vrai, murmura Aramis à l'oreille de Fouquet, et il n'y doit pas être habitué.

— Mais, répondit Fouquet, si elle fait une pareille réponse à mon billet?

— Bon ! dit Aramis, ne préjugeons pas et attendons la fin.

— Et puis, cher monsieur d'Herblay, ajouta le surintendant, peu payé pour croire à tous les sentiments que venait d'exprimer La Vallière, c'est un habile calcul souvent que de paraître désintéressé avec les rois.

— C'est justement ce que je pensais à la minute, dit Aramis. Écoutons.

Le roi se rapprocha de La Vallière, et, comme l'eau filtrait de plus en plus à travers le feuillage du chêne, il tint son chapeau suspendu au-dessus de la tête de la jeune fille.

La jeune fille leva ses beaux yeux bleus vers ce chapeau royal qui l'abritait et secoua la tête en poussant un soupir.

— Oh! mon Dieu! dit le roi, quelle triste pensée peut donc parvenir jusqu'à votre cœur quand je lui fais un rempart du mien.

— Sire, je vais vous le dire. J'avais déjà abordé cette question, si difficile à discuter par une jeune fille de mon âge, mais Votre Majesté m'a imposé silence. Sire, Votre Majesté ne s'appartient pas; sire, Votre Majesté est mariée; tout sentiment qui écarterait Votre Majesté de la reine, en portant Votre Majesté à s'occuper de moi, serait pour la reine la source d'un profond chagrin.

Le roi essaya d'interrompre la jeune fille, mais elle continua avec un geste suppliant :

— La reine aime Votre Majesté avec une tendresse qui se comprend, la reine suit des yeux Votre Majesté à chaque pas qui l'écarte d'elle. Ayant eu le bonheur de rencontrer un tel époux, elle demande au ciel avec des larmes de lui en conserver la possession, et elle est jalouse du moindre mouvement de votre cœur.

Le roi voulut parler encore, mais cette fois encore La Vallière osa l'arrêter.

— Ne serait-ce pas une bien coupable action, lui dit-elle, si, voyant une tendresse si vive et si noble, Votre Majesté donnait à la reine un sujet de jalousie? Oh! pardonnez-moi ce mot, sire. Oh! mon Dieu! je sais bien qu'il est impossible, ou plutôt qu'il devrait être impossible que la plus grande reine du monde fût jalouse d'une pauvre fille comme moi. Mais elle est femme, cette reine, et, comme celui d'une simple femme, son cœur peut s'ouvrir à des soupçons que les méchants envenimeraient. Au nom du ciel! sire, ne vous occupez donc pas de moi, je ne le mérite pas.

— Oh! Mademoiselle, s'écria le roi, vous ne songez donc point qu'en parlant comme vous le faites, vous changez mon estime en admiration.

— Sire, vous prenez mes paroles pour ce qu'elles ne sont

point; vous me voyez meilleure que je ne suis; vous me faites plus grande que Dieu ne m'a faite. Grâce pour moi, sire! car, si je ne savais le roi le plus généreux homme de son royaume, je croirais que le roi veut se railler de moi.

— Oh! certes! vous ne craignez pas une pareille chose, j'en suis bien certain, s'écria Louis.

— Sire, je serais forcée de le croire si le roi continuait à me tenir un pareil langage.

— Je suis donc un bien malheureux prince, dit le roi avec une tristesse qui n'avait rien d'affecté, le plus malheureux prince de la chrétienté, puisque je n'ai pas pouvoir de donner créance à mes paroles devant la personne que j'aime le plus au monde et qui me brise le cœur en refusant de croire à mon amour.

— Oh! sire, dit La Vallière écartant doucement le roi, qui s'était de plus en plus rapproché d'elle, voilà, je crois, l'orage qui se calme et la pluie qui cesse.

Mais, au moment même où la pauvre enfant, pour fuir son pauvre cœur, trop d'accord sans doute avec celui du roi, prononçait ces paroles, l'orage se chargeait de lui donner un démenti; un éclair bleuâtre illumina la forêt d'un reflet fantastique, et un coup de tonnerre pareil à une décharge d'artillerie éclata sur la tête des deux jeunes gens, comme si la hauteur du chêne qui les abritait eût provoqué le tonnerre.

La jeune fille ne put retenir un cri d'effroi.

Le roi d'une main la rapprocha de son cœur et étendit l'autre au-dessus de sa tête comme pour la garantir de la foudre.

Il y eut un moment de silence où ce groupe, charmant comme tout ce qui est jeune et aimé, demeura immobile, tandis que Fouquet et Aramis le contemplaient, non moins immobiles que La Vallière et le roi.

— Oh! sire! sire! murmura La Vallière, entendez-vous?

Et elle laissa tomber sa tête sur son épaule.

— Oui, dit le roi, vous voyez bien que l'orage ne se passe pas.

— Sire, c'est un avertissement.

Le roi sourit.

— Sire, c'est la voix de Dieu qui menace.

— Eh bien, dit le roi, j'accepte effectivement ce coup de tonnerre pour un avertissement et même pour une menace,

si d'ici à cinq minutes il se renouvelle avec une pareille force et une égale violence; mais, s'il n'en est rien, permettez-moi de penser que l'orage est l'orage et rien autre chose.

Et en même temps le roi leva la tête comme pour interroger le ciel.

Mais, comme si le ciel eût été complice de Louis, pendant les cinq minutes de silence qui suivirent l'explosion qui avait épouvanté les deux amants, aucun grondement nouveau ne se fit entendre, et, lorsque le tonnerre retentit de nouveau, ce fut en s'éloignant d'une manière visible, et, comme si pendant ces cinq minutes, l'orage, mis en fuite, eût parcouru dix lieues, fouetté par l'aile du vent.

— Eh bien! Louise, dit tout bas le roi, me menacerez-vous encore de la colère céleste; et puisque vous avez voulu faire de la foudre un pressentiment, douterez-vous encore que ce ne soit pas au moins un pressentiment de malheur?

La jeune fille releva la tête; pendant ce temps, l'eau avait percé la voûte de feuillage et ruisselait sur le visage du roi.

— Oh! sire, sire! dit-elle avec un accent de crainte irrésistible, qui émut le roi au dernier point. Et c'est pour moi, murmura-t-elle, que le roi reste ainsi découvert et exposé à la pluie; mais que suis-je donc?

— Vous êtes, vous le voyez, dit le roi, la divinité qui fait fuir l'orage, la déesse qui ramène le beau temps.

En effet, un rayon de soleil, filtrant à travers la forêt, faisait tomber comme autant de diamants les gouttes d'eau qui roulaient sur les feuilles ou qui tombaient verticalement dans les interstices du feuillage.

— Sire, dit La Vallière presque vaincue, mais faisant un suprême effort, sire, une dernière fois, songez aux douleurs que Votre Majesté va avoir à subir à cause de moi. En ce moment, mon Dieu! on vous cherche, on vous appelle. La reine doit être inquiète, et Madame, oh! Madame!.. s'écria la jeune fille avec un sentiment qui ressemblait à de l'effroi.

Ce nom fit un certain effet sur le roi; il tressaillt et lâcha La Vallière, qu'il avait jusque-là tenue embrassée.

Puis il s'avança du côté du chemin pour regarder, et revint presque soucieux à La Vallière.

— Madame, avez-vous dit? fit le roi.

— Oui, Madame; Madame qui est jalouse aussi, dit La Vallière avec un accent profond.

Et ses yeux, si timides, si chastement fugitifs, osèrent un instant interroger les yeux du roi.

— Mais, reprit Louis en faisant un effort sur lui-même, Madame, ce me semble, n'a aucun sujet d'être jalouse de moi, Madame n'a aucun droit...

— Hélas! murmura La Vallière.

— Oh! Mademoiselle, dit le roi presque avec l'accent du reproche, seriez-vous de ceux qui penseut que la sœur a le droit d'être jalouse du frère?

— Sire, il ne m'appartient point de percer les secrets de Votre Majesté.

— Oh! vous le croyez comme les autres, s'écria le roi.

— Je crois que Madame est jalouse, oui, sire, répondit fermement La Vallière.

— Mon Dieu! fit le roi avec inquiétude, vous en apercevriez-vous donc à ses façons envers vous? Madame a-t-elle pour vous quelque mauvais procédé que vous puissiez attribuer à cette jalousie?

— Nullement, sire; je suis si peu de chose, moi!

— Oh! c'est que, s'il en était ainsi..., s'écria Louis avec force singulière.

— Sire, interrompit la jeune fille, il ne pleut plus; on vient, on vient, je crois.

Et, oubliant toute étiquette, elle avait saisi le bras du roi.

— Eh bien, Mademoiselle, répliqua le roi, laissons venir. Qui donc oserait trouver mauvais que j'eusse tenu compagnie à mademoiselle de La Vallière?

— Par pitié! sire; oh! l'on trouvera étrange que vous soyez mouillé ainsi, que vous vous soyez sacrifié pour moi.

— Je n'ai fait que mon devoir de gentilhomme, dit Louis, et malheur à celui qui ne ferait pas le sien en critiquant la conduite de son roi!

En effet, en ce moment on voyait apparaître dans l'allée quelques têtes empressées et curieuses qui semblaient chercher, et qui, ayant aperçu le roi et La Vallière, parurent avoir trouvé ce qu'elles cherchaient.

C'étaient les envoyés de la reine et de Madame, qui mirent le chapeau à la main en signe qu'ils avaient vu Sa Majesté.

Mais Louis ne quitta point, quelle que fût la confusion de La Vallière, son attitude respectueuse et tendre.

Puis, quand tous les courtisans furent réunis dans l'allée

quand tout le monde eut pu voir la marque de déférence qu'il avait donnée à la jeune fille en restant debout et tête nue devant elle pendant l'orage, il lui offrit le bras, la ramena vers le groupe qui attendait, répondit de la tête au salut que chacun lui faisait, et, son chapeau toujours à la main, il la reconduisit jusqu'à son carrosse.

Et, comme la pluie continuait de tomber encore, dernier adieu de l'orage qui s'enfuyait, les autres dames, que le respect avait empêché de monter en voiture avant le roi, recevaient sans cape et sans mantelet cette pluie dont le roi, avec son chapeau, garantissait, autant qu'il était en son pouvoir, la plus humble d'entre elles.

La reine et Madame durent, comme les autres, voir cette courtoisie exagérée du roi; Madame en perdit contenance au point de pousser la reine du coude, en lui disant :

— Regardez, mais regardez donc!

La reine ferma les yeux comme si elle eût éprouvé un vertige. Elle porta la main à son visage et remonta en carrosse.

Madame monta après elle.

Le roi se remit à cheval, et, sans s'attacher de préférence à aucune portière, il revint à Fontainebleau, les rênes sur le cou de son cheval, rêveur et tout absorbé.

Quand la foule se fut éloignée, quand ils eurent entendu le bruit des chevaux et des carrosses qui allait s'éteignant, quand ils furent sûrs enfin que personne ne les pouvait voir, Aramis et Fouquet sortirent de leur grotte.

Puis, en silence, tous deux gagnèrent l'allée.

Aramis plongea son regard, non-seulement dans toute l'étendue qui se déroulait devant lui et derrière lui, mais encore dans l'épaisseur des bois.

— Monsieur Fouquet, dit-il quand il se fut bien assuré que tout était solitaire, il faut à tout prix ravoir votre lettre à La Vallière.

— Ce sera chose facile, dit Fouquet, si le grison ne l'a pas rendue.

— Il faut, en tout cas, que ce soit chose possible, comprenez-vous?

— Oui, le roi aime cette fille, n'est-ce pas?

— Beaucoup, et, ce qu'il y a de pis, c'est que, de son côté, cette fille aime le roi passionnément.

— Ce qui veut dire que nous changeons de tactique, n'est-ce pas?

— Sans aucun doute; vous n'avez pas de temps à perdre. Il faut que vous voyiez La Vallière, et que, sans plus songer à devenir son amant, ce qui est impossible, vous vous déclariez son plus cher ami et son plus humble serviteur.

— Ainsi ferai-je, répondit Fouquet, et ce sera sans répugnance; cette enfant me semble pleine de cœur

— Ou d'adresse, dit Aramis; mais alors raison de plus.

Puis il ajouta après un instant de silence:

— Ou je me trompe, ou cette petite fille sera la grande passion du roi. Remontons en voiture, et ventre à terre jusqu'au château.

V

TOBIE

Deux heures après que la voiture du surintendant était partie sur l'ordre d'Aramis, les emportant tous deux vers Fontainebleau avec la rapidité des nuages qui couraient au ciel sous le dernier souffle de la tempête, La Vallière était chez elle, en simple peignoir de mousseline, et achevant sa collation sur une petite table de marbre.

Tout à coup sa porte s'ouvrit, et un valet de chambre la prévint que M. Fouquet demandait la permission de lui rendre ses devoirs.

Elle fit répéter deux fois; la pauvre enfant ne connaissait M. Fouquet que de nom, et ne savait pas deviner ce qu'elle pouvait avoir de commun avec un surintendant des finances.

Cependant, comme il pouvait venir de la part du roi, et, d'après la conversation que nous avons rapportée, la chose était bien possible, elle jeta un coup d'œil sur son miroir, allongea encore les longues boucles de ses cheveux, et donna l'ordre qu'il fût introduit.

La Vallière cependant ne pouvait s'empêcher d'éprouver un certain trouble. La visite du surintendant n'était pas un

événement vulgaire dans la vie d'une femme de la cour. Fouquet, si célèbre par sa générosité, sa galanterie et sa délicatesse avec les femmes, avait reçu plus d'invitations qu'il n'avait demandé d'audiences.

Dans beaucoup de maisons, la présence du surintendant avait signifié fortune. Dans bon nombre de cœurs, elle avait signifié amour.

Fouquet entra respectueusement chez La Vallière, se présentant avec cette grâce qui était le caractère distinctif des hommes éminents de ce siècle, et qui aujourd'hui ne se comprend plus, même dans les portraits de l'époque, où le peintre a essayé de les faire vivre.

La Vallière répondit au salut cérémonieux de Fouquet par une révérence de pensionnaire, et lui indiqua un siége.

Mais Fouquet, s'inclinant :

— Je ne m'asseoirai pas, Mademoiselle, dit-il, que vous ne m'ayez pardonné.

— Moi? demanda La Vallière.

— Oui, vous.

— Et pardonné quoi, mon Dieu?

Fouquet fixa son plus perçant regard sur la jeune fille, et ne crut voir sur son visage que le plus naïf étonnement.

— Je vois, Mademoiselle, dit-il, que vous avez autant de générosité que d'esprit, et je lis dans vos yeux le pardon que je sollicitais. Mais il ne me suffit pas du pardon des lèvres, je vous en préviens, il me faut encore le pardon du cœur et de l'esprit.

— Sur ma parole, Monsieur, dit La Vallière, je vous jure que je ne vous comprends pas.

— C'est encore une délicatesse qui me charme, répondit Fouquet, et je vois que vous ne voulez point que j'aie à rougir devant vous.

—Rougir! rougir devant moi! Mais, voyons, dites, de quoi rougiriez-vous?

— Me tromperais-je, dit Fouquet, et aurais-je le bonheur que mon procédé envers vous ne vous eût pas désobligée?

La Vallière haussa les épaules.

— Décidément, Monsieur, dit-elle, vous parlez par énigmes, et je suis trop ignorante, à ce qu'il paraît, pour vous comprendre.

— Soit, dit Fouquet, je n'insisterai pas. Seulement, dites-

moi, je vous en supplie, que je puis compter sur votre pardon plein et entier.

— Monsieur, dit La Vallière avec une sorte d'impatience, je ne puis vous faire qu'une réponse, et j'espère qu'elle vous satisfera. Si je savais quel tort vous avez envers moi, je vous le pardonnerais. A plus forte raison, vous comprenez bien, ne connaissant pas ce tort...

Fouquet pinça ses lèvres comme eût fait Aramis.

— Alors, dit-il, je puis espérer que, nonobstant ce qui est arrivé, nous resterons en bonne intelligence, et que vous voudrez bien me faire la grâce de croire à ma respectueuse amitié.

La Vallière crut qu'elle commençait à comprendre.

— Oh! se dit-elle en elle-même, je n'eusse pas cru M. Fouquet si avide de rechercher les sources d'une faveur si nouvelle.

Puis, tout haut :

— Votre amitié, Monsieur? dit-elle, vous m'offrez votre amitié? Mais, en vérité, c'est pour moi tout l'honneur, et vous me comblez.

— Je sais, Mademoiselle, répondit Fouquet, que l'amitié du maître peut paraître plus brillante et plus désirable que celle du serviteur; mais je vous garantis que cette dernière sera tout aussi dévouée, tout aussi fidèle, et absolument désintéressée.

La Vallière s'inclina : il y avait, en effet, beaucoup de conviction et de dévouement réel dans la voix du surintendant.

Aussi lui tendit-elle la main.

— Je vous crois, dit-elle.

Fouquet prit vivement la main que lui tendait la jeune fille.

— Alors, ajouta-t-il, vous ne verrez aucune difficulté, n'est-ce pas, à me rendre cette malheureuse lettre?

— Quelle lettre? demanda La Vallière.

Fouquet l'interrogea, comme il avait déjà fait, de toute la puissance de son regard.

Même naïveté de physionomie, même candeur de visage.

— Allons, Mademoiselle, dit-il, après cette dénégation, je suis forcé d'avouer que votre système est le plus délicat du monde, et je ne serais pas moi-même un honnête homme si

je redoutais quelque chose d'une femme aussi généreuse que vous.

— En vérité, monsieur Fouquet, répondit La Vallière, c est avec un profond regret que je suis forcée de vous répéter que je ne compreds absolument rien à vos paroles.

— Mais, enfin, sur l'honneur, vous n'avez donc reçu aucune lettre de moi, Mademoiselle?

— Sur l'honneur, aucune, répondit fermement La Vallière.

— C'est bien, cela me suffit. Mademoiselle, permettez-moi de vous renouveler l'assusance de toute mon estime et de tout mon respect.

Puis, s'inclinant, il sortit pour aller retrouver Aramis, qui l'attendait chez lui, et laissant La Vallière se demander si le surintendant était devenu fou.

— Eh bien, demanda Aramis qui attendait Fouquet avec impatience, êtes-vous content de la favorite?

— Enchanté, répondit Fouquet, c'est une femme pleine d'esprit et de cœur.

— Elle ne s'est point fâchée?

— Loin de là; elle n'a pas même eu l'air de comprendre.

— De comprendre quoi?

— De comprendre que je lui eusse écrit.

— Cependant, il a bien fallu qu'elle vous comprît pour vous rendre la lettre, car je présume qu'elle vous l'a rendue.

— Pas le moins du monde.

— Au moins, vous êtes-vous assuré qu'elle l'avait brûlée?

— Mon cher monsieur d'Herblay, il y a déjà une heure que je joue aux propos interrompus, et je commence à avoir assez de ce jeu, si amusant qu'il soit. Comprenez-moi donc bien : la petite a feint de ne pas comprendre ce que je lui disais; elle a nié avoir reçu aucune lettre; donc, ayant nié positivement la réception, elle n'a pu ni me la rendre ni la brûler.

— Oh! oh! dit Aramis avec inquiétude, que me dites-vous là?

— Je vous dis qu'elle m'a juré sur ses grands dieux n'avoir reçu aucune lettre.

— Oh! c'est trop fort! Et vous n'avez pas insisté?

— J'ai insisté, au contraire, jusqu'à l'impertinence.

— Et elle a toujours nié?

— Toujours.

— Elle ne s'est pas démentie un seul instant?

— Pas un seul instant.
— Mais alors, mon cher, vous lui avez laissé notre lettre entre les mains?
— Il l'a, pardieu! bien fallu.
— Oh! c'est une grande faute.
— Que diable eussiez-vous fait à ma place, vous?
— Certes, on ne pouvait la forcer, mais cela est inquiétant; une pareille lettre ne peut demeurer contre nous.
— Oh! cette jeune fille est généreuse.
— Si elle l'eût été réellement, elle vous eût rendu votre lettre.
— Je vous dis qu'elle est généreuse; j'ai vu ses yeux, je m'y connais.
— Alors, vous la croyez de bonne foi?
— Oh! de tout mon cœur.
— Eh bien, moi, je crois que nous nous trompons.
— Comment cela?
— Je crois qu'effectivement, comme elle vous l'a dit, elle n'a point reçu la lettre.
— Comment! point reçu la lettre?
— Non.
— Supposeriez-vous?..
— Je suppose que, par un motif que nous ignorons, votre homme n'a pas remis la lettre.
Fouquet frappa sur un timbre.
Un valet parut.
— Faites venir Tobie, dit-il.
Un instant après parut un homme à l'œil inquiet, à la bouche fine, aux bras courts, au dos voûté.
Aramis attacha sur lui son œil perçant.
— Voulez-vous me permettre de l'interroger moi-même? demanda Aramis.
— Faites, dit Fouquet.
Aramis fit un mouvement pour adresser la parole au laquais, mais il s'arrêta.
— Non, dit-il, il verrait que nous attachons trop d'importance à sa réponse; interrogez-le, vous; moi, je vais feindre d'écrire.
Aramis se mit en effet à une table, le dos tourné au grison, dont il examinait chaque geste et chaque regard dans une glace parallèle.

— Viens ici, Tobie, dit Fouquet.

Le laquais s'approcha d'un pas assez ferme.

— Comment as-tu fait ma commission? lui demanda Fouquet.

— Mais je l'ai faite comme à l'ordinaire, Monseigneur, répliqua l'homme.

— Enfin, dis.

— J'ai pénétré chez mademoiselle de La Vallière, qui était à la messe, et j'ai mis le billet sur sa toilette. N'est-ce point ce que vous m'aviez dit?

— Si fait; et c'est tout?

— Absolument tout, Monseigneur.

— Personne n'était là?

— Personne.

— T'es-tu caché camme je te l'avais dit, alors?

— Oui.

— Et elle est rentrée?

— Dix minutes après.

— Et personne n'a pu prendre la lettre?

— Personne, car personne n'est entré.

— De dehors, mais de l'intérieur?

— De l'endroit où j'étais caché, je pouvais voir jusqu'au fond de la chambre.

— Écoute, dit Fouquet en regardant fixement le laquais, si cette lettre s'est trompée de destination, avoue-le-moi; car, s'il faut qu'une erreur ait été commise, tu la payeras de ta tête.

Tobie tressaillit, mais se remit aussitôt.

— Monseigneur, dit-il, j'ai déposé la lettre à l'endroit où j'ai dit, et je ne demande qu'une demi-heure pour vous prouver que la lettre est entre les mains de mademoiselle de La Vallière ou pour vous rapporter la lettre elle-même.

Aramis observait curieusement le laquais.

Fouquet était facile dans sa confiance; vingt ans cet homme l'avait bien servi.

— Va, dit-il, c'est bien; mais apporte-moi la preuve que tu dis.

Le laquais sortit.

— Eh bien, qu'en pensez-vous? demanda Fouquet à Aramis.

— Je pense qu'il faut, par un moyen quelconque, vous assurer de la vérité. Je pense que la lettre est ou n'est pas

parvenue à La Vallière; que, dans le premier cas, il faut que La Vallière vous la rende ou vous donne la satisfaction de la brûler devant vous; que, dans le second, il faut ravoir la lettre, dût-il nous en coûter un million. Voyons, n'est-ce pas votre avis?

— Oui; mais cependant, mon cher évêque, je crois que vous vous exagérez la situation.

— Aveugle, aveugle que vous êtes! murmura Aramis.

— La Vallière, que nous prenons pour une politique de première force, est tout simplement une coquette qui espère que je lui ferai la cour parce que je la lui ai déjà faite, et qui, maintenant qu'elle a reçu confirmation de l'amour du roi, espère me tenir en lisière avec la lettre. C'est naturel.

Aramis secoua la tête.

— Ce n'est point votre avis? dit Fouquet.

— Elle n'est pas coquette, dit-il.

— Laissez-moi vous dire...

— Oh! je me connais en femmes coquettes, fit Aramis.

— Mon ami! mon ami!

— Il y a longtemps que j'ai fait mes études, voulez-vous dire. Oh! les femmes ne changent pas.

— Oui, mais les hommes changent, et vous êtes aujourd'hui plus soupçonneux qu'autrefois.

Puis, se mettant à rire :

— Voyons, dit-il, si La Vallière veut m'aimer pour un tiers et le roi pour deux tiers, trouvez-vous la condition acceptable?

Aramis se leva avec impatience.

— La Vallière, dit-il, n'a jamais aimé et n'aimera jamais que le roi.

— Mais enfin, dit Fouquet, que feriez-vous?

— Demandez-moi plutôt ce que j'eusse fait.

— Eh bien, qu'eussiez-vous fait?

— D'abord, je n'eusse point laissé sortir cet homme.

— Tobie?

— Oui, Tobie; c'est un traître!

— Oh!

— J'en suis sûr! Je ne l'eusse point laissé sortir qu'il ne m'eût avoué la vérité.

— Il est encore temps.

— Comment cela?

— Rappelons-le, et interrogez-le à votre tour.

— Soit!

— Mais je vous assure que la chose est bien inutile. Je l'ai depuis vingt ans, et jamais il ne m'a fait la moindre confusion; et cependant, ajouta Fouquet en riant, c'était facile.

— Rappelez-le toujours. Ce matin, il m'a semblé voir ce visage-là en grande conférence avec un des hommes de M. Colbert.

— Où donc cela?

— En face des écuries.

— Bah! tous mes gens sont à couteaux tirés avec ceux de ce cuistre.

— Je l'ai vu, vous dis-je! et sa figure, qui devait m'être inconnue quand il est entré tout à l'heure, m'a frappé désagréablement.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit pendant qu'il était là?

— Parce que c'est à la minute seulement que je vois clair dans mes souvenirs.

— Oh! oh! voilà que vous m'effrayez, dit Fouquet.

Et il frappa sur le timbre.

— Pourvu qu'il ne soit pas déjà trop tard, dit Aramis.

Fouquet frappa une seconde fois.

Le valet de chambre ordinaire parut.

— Tobie! dit Fouquet, faites venir Tobie.

Le valet de chambre referma la porte.

— Vous me laissez carte blanche, n'est-ce pas?

— Entière.

— Je puis employer tous les moyens pour savoir la vérité?

— Tous.

— Même l'intimidation?

— Je vous fais procureur général à ma place.

On attendit dix minutes, mais inutilement.

Fouquet, impatienté, frappa de nouveau sur le timbre.

— Tobie! cria-t-il.

— Mais, Monseigneur, dit le valet, on le cherche.

— Il ne peut être loin, je ne l'ai chargé d'aucun message.

— Je vais voir, Monseigneur.

Et le valet de chambre referma la porte.

Aramis, pendant ce temps, se promenait impatiemment mais silencieusement dans le cabinet.

On attendit dix minutes encore.

Fouquet sonna de manière à réveiller toute une nécropole.

Le valet de chambre rentra assez tremblant pour faire croire à une mauvaise nouvelle.

— Monseigneur se trompe, dit-il avant même que Fouquet l'interrogeât, Monseigneur aura donné une commission à Tobie, car il a été aux écuries prendre le meilleur coureur de Monseigneur, il l'a sellé lui-même.

— Eh bien?

— Il est parti.

— Parti?.. s'écria Fouquet. Que l'on coure, qu'on le rattrape!

— La! la! dit Aramis en le prenant par la main; calmons-nous; maintenant, le mal est fait.

— Le mal est fait?

— Sans doute, j'en étais sûr. Maintenant, ne donnons pas l'éveil; calculons le résultat du coup et parons-le, si nous pouvons.

— Après tout, dit Fouquet, le mal n'est pas grand.

— Vous trouvez cela? dit Aramis.

— Sans doute. Il est bien permis à un homme d'écrire un billet d'amour à une femme.

— A un homme, oui; à un sujet, non; surtout quand cette femme est celle que le roi aime.

— Eh! mon ami, le roi n'aimait pas La Vallière il y a huit jours; il ne l'aimait même pas hier, et la lettre est d'hier; je ne pouvais pas deviner l'amour du roi, quand l'amour du roi n'existait pas encore.

— Soit, répliqua Aramis; mais la lettre n'est malheureusement pas datée. Voilà ce qui me tourmente surtout. Ah! si elle était datée d'hier seulement, je n'aurais pas pour vous l'ombre d'une inquiétude.

Fouquet haussa les épaules.

— Suis-je donc en tutelle, dit-il, et le roi est-il donc roi de mon cerveau et de ma chair?

— Vous avez raison, répliqua Aramis; ne donnons pas aux choses plus d'importance qu'il ne convient; puis d'ailleurs... eh bien! si nous sommes menacés, nous avons des moyens de défense.

— Oh! menacés! dit Fouquet, vous ne mettez pas cette piqûre de fourmi au nombre des menaces qui peuvent compromettre ma fortune et ma vie, n'est-ce pas?

— Eh! pensez-y, monsieur Fouquet, la piqûre d'une fourmi peut tuer un géant, si la fourmi est venimeuse.

— Mais cette toute-puissance dont vous parliez, voyons, est-elle déjà évanouie?

— Je suis tout-puissant, soit; mais je ne suis pas immortel.

— Voyons, retrouver Tobie serait le plus pressé, ce me semble. N'est-ce point votre avis?

— Oh! quant à cela, vous ne le retrouverez pas, dit Aramis, et, s'il vous était précieux, faites-en votre deuil.

— Enfin, il est quelque part dans le monde, dit Fouquet.

— Vous avez raison; laissez-moi faire, répondit Aramis.

VI

LES QUATRE CHANCES DE MADAME

La reine Anne avait fait prier la jeune reine de venir lui rendre visite.

Depuis quelque temps, souffrante et tombant du haut de sa beauté, du haut de sa jeunesse, avec cette rapidité de déclin qui signale la décadence des femmes qui ont beaucoup lutté, Anne d'Autriche voyait se joindre au mal physique la douleur de ne plus compter que comme un souvenir vivant au milieu des jeunes beautés, des jeunes esprits et des jeunes puissances de sa cour.

Les avis de son médecin, ceux de son miroir, la désolaient bien moins que ces avertissements inexorables de la société des courtisans qui, pareils aux rats du navire, abandonnent la cale où l'eau va pénétrer grâce aux avaries de la vétusté.

Anne d'Autriche ne se trouvait pas satisfaite des heures que lui donnait son fils aîné.

Le roi, bon fils, plus encore avec affectation qu'avec affection, venait d'abord passer chez sa mère une heure le matin et une le soir; mais, depuis qu'il s'était chargé des affaires de l'État, la visite du matin et celle du soir s'étaient

réduites d'une demi-heure; puis, peu à peu, la visite du matin avait été supprimée.

On se voyait à la messe; la visite même du soir était remplacée par une entrevue, soit chez le roi en assemblée, soit chez Madame, où la reine venait assez complaisamment par égard pour ses deux fils.

Il en résultait cet ascendant immense sur la cour que Madame avait conquis, et qui faisait de sa maison la véritable réunion royale.

Anne d'Autriche le sentit.

Se voyant souffrante et condamnée par la souffrance à de fréquentes retraites, elle fut désolée de prévoir que la plupart de ses journées, de ses soirées, s'écouleraient solitaires, inutiles, désespérées.

Elle se rappelait avec terreur l'isolement où jadis la laissait le cardinal de Richelieu, fatales et insupportables soirées, pendant lesquelles pourtant elle avait pour se consoler la jeunesse, la beauté, qui sont toujours accompagnées de l'espoir.

Alors elle forma le projet de transporter la cour chez elle et d'attirer Madame, avec sa brillante escorte, dans la demeure sombre et déjà triste où la veuve d'un roi de France, la mère d'un roi de France, était réduite à consoler de son veuvage anticipé la femme toujours larmoyante d'un roi de France.

Anne réfléchit.

Elle avait beaucoup intrigué dans sa vie. Dans le beau temps, alors que sa jeune tête enfantait des projets toujours heureux, elle avait près d'elle, pour stimuler son ambition et son amour, une amie plus ardente, plus ambitieuse qu'elle-même, une amie qui l'avait aimée, chose rare à la cour, et que de mesquines considérations avaient éloignée d'elle.

Mais depuis tant d'années, excepté madame de Motteville, excepté la Molena, cette nourrice espagnole, confidente en sa qualité de compatriote et de femme, qui pouvait se flatter d'avoir donné un bon avis à la reine?

Qui donc aussi, parmi toutes ces jeunes têtes, pouvait lui rappeler le passé, par lequel seulement elle vivait?

Anne d'Autriche se souvint de madame de Chevreuse, d'abord exilée plutôt de sa volonté à elle-même que de celle du roi, puis morte en exil femme d'un gentilhomme obscur.

Elle se demanda ce que madame de Chevreuse lui eût conseillé autrefois en pareil cas dans leurs communs embarras d'intrigues, et, après une sérieuse méditation, il lui sembla que cette femme rusée, pleine d'expérience et de sagacité, lui répondait de sa voix ironique :

— Tous ces petits jeunes gens sont pauvres et avides. Ils ont besoin d'or et de rentes pour alimenter leurs plaisirs, prenez-les-moi par l'intérêt.

Anne d'Autriche adopta ce plan.

Sa bourse était bien garnie ; elle disposait d'une somme considérable amassée par Mazarin pour elle et mise en lieu sûr.

Elle avait les plus belles pierreries de France, et surtout des perles d'une telle grosseur, qu'elles faisaient soupirer le roi chaque fois qu'il les voyait, parce que les perles de sa couronne n'étaient que grains de mil auprès de celles-là.

Anne d'Autriche n'avait plus de beauté ni de charmes à sa disposition. Elle se fit riche et proposa pour appât à ceux qui viendraient chez elle, soit de bons écus d'or à gagner au jeu, soit de bonnes dotations habilement faites les jours de bonne humeur, soit des aubaines de rentes qu'elle arrachait au roi en sollicitant, ce qu'elle s'était décidée à faire pour entretenir son crédit.

Et d'abord elle essaya de ce moyen sur Madame, dont la possession lui était la plus précieuse de toutes.

Madame, malgré l'intrépide confiance de son esprit et de sa jeunesse, donna tête baissée dans le panneau qui était ouvert devant elle. Enrichie peu à peu par des dons, par des cessions, elle prit goût à ces héritages anticipés.

Anne d'Autriche usa du même moyen sur Monsieur et sur le roi lui-même.

Elle institua chez elle des loteries.

Le jour où nous sommes arrivés, il s'agissait d'un médianoche chez la reine mère, et cette princesse mettait en loterie deux bracelets fort beaux en brillants et d'un travail exquis.

Les médaillons étaient des camées antiques de la plus grande valeur ; comme revenu, les diamants ne représentaient pas une somme bien considérable, mais l'originalité, la rareté de ce travail étaient telles, qu'on désirait à la cour non-seulement posséder, mais voir ces bracelets aux bras

de la reine, et que, les jours où elle les portait, c'était une faveur que d'être admis à les admirer en lui baisant les mains.

Les courtisans avaient même à ce sujet adopté des variantes de galanterie pour établir cet aphorisme, que les bracelets eussent été sans prix s'ils n'avaient le malheur de se trouver en contact avec des bras pareils à ceux de la reine.

Ce compliment avait eu l'honneur d'être traduit dans toutes les langues de l'Europe, plus de mille distiques latins et français circulaient sur cette matière.

Le jour où Anne d'Autriche se décida pour la loterie, c'était un moment décisif : le roi n'était pas venu depuis deux jours chez sa mère. Madame boudait après la grande scène des dryades et des naïades.

Le roi ne boudait plus; mais une distraction toute-puissante l'enlevait au-dessus des orages et des plaisirs de la cour.

Anne d'Autriche opéra sa diversion en annonçant la fameuse loterie chez elle pour le soir suivant.

Elle vit, à cet effet, la jeune reine, à qui, comme nous l'avons dit, elle demanda une visite le matin.

— Ma fille, lui dit-elle, je vous annonce une bonne nouvelle. Le roi m'a dit de vous les choses les plus tendres. Le roi est jeune et facile à détourner; mais, tant que vous vous tiendrez près de moi, il n'osera s'écarter de vous, à qui, d'ailleurs, il est attaché par une très-vive tendresse. Ce soir, il y a loterie chez moi : vous y viendrez?

— On m'a dit, fit la jeune reine avec une sorte de reproche timide, que Votre Majesté mettait en loterie ses beaux bracelets, qui sont d'une telle rareté, que nous n'eussions pas dû les faire sortir du garde-meuble de la couronne, ne fût-ce que parce qu'ils vous ont appartenu.

—Ma fille, dit alors Anne d'Autriche, qui entrevit toute la pensée de la jeune reine et voulut la consoler de n'avoir pas reçu ce présent, il fallait que j'attirasse chez moi à tout jamais Madame.

— Madame? fit en rougissant la jeune reine.

— Sans doute; n'aimez-vous pas mieux avoir chez vous une rivale pour la surveiller et la dominer, que de savoir le roi chez elle, toujours disposé à courtiser comme à l'être? Cette loterie est l'attrait dont je me sers pour cela; me blâmez-vous?

— Oh! non! fit Marie-Thérèse en frappant dans ses mains avec cet enfantillage de la joie espagnole.

— Et vous ne regrettez plus, ma chère, que je ne vous aie pas donné ces bracelets, comme c'était d'abord mon intention?

— Oh! non, oh! non, ma bonne mère!...

— Eh bien, ma chère fille, faites-vous bien belle, et que notre médianoche soit brillant : plus vous y serez gaie, plus vous y paraîtrez charmante, et vous éclipserez toutes les femmes par votre éclat comme par votre rang.

Marie-Thérèse partit enthousiasmée.

Une heure après, Anne d'Autriche recevait chez elle Madame, et, la couvrant de caresses :

— Bonnes nouvelles! disait-elle, le roi est charmé de ma loterie.

— Moi, dit Madame, je n'en suis pas aussi charmée; voir de beaux bracelets comme ceux-là aux bras d'une autre femme que vous, ma reine, ou moi, voilà ce à quoi je ne puis m'habituer.

— La! la! dit Anne d'Autriche en cachant sous un sourire une violente douleur qu'elle venait de sentir, ne vous révoltez pas, jeune femme... et n'allez pas tout de suite prendre les choses au pis.

— Ah! Madame, le sort est aveugle... et vous avez, m'a-t-on dit, deux cents billets?

— Tout autant. Mais vous n'ignorez pas qu'il n'y en aura qu'un gagnant?

— Sans doute. A qui tombera-t-il? Le pouvez-vous dire? fit Madame désespérée.

— Vous me rappelez que j'ai fait un rêve cette nuit... Ah! mes rêves sont bons... je dors si peu.

— Quel rêve?.. Vous souffrez?

— Non, dit la reine en étouffant, avec une constance admirable, la torture d'un nouvel élancement dans le sein... J'ai donc rêvé que le roi gagnait les bracelets.

— Le roi?

— Vous m'allez demander ce que le roi peut faire de bracelets, n'est-ce pas?

— C'est vrai.

— Et vous ajouterez cependant qu'il serait fort heureux que le roi gagnât, car, ayant ces bracelets, il serait forcé de les donner à quelqu'un.

— De vous les rendre, par exemple.

— Auquel cas, je les donnerais immédiatement; car vous ne pensez pas, dit la reine en riant, que je mette ces bracelets en loterie par gêne. C'est pour les donner sans faire de jalousie; mais, si le hasard ne voulait pas me tirer de peine, eh bien, je corrigerais le hasard... je sais bien à qui j'offrirais les bracelets.

Ces mots furent accompagnés d'un sourire si expressif, que Madame dut le payer par un baiser de remerciement.

— Mais, ajouta Anne d'Autriche, ne savez-vous pas aussi bien que moi que le roi ne me rendrait pas les bracelets s'il les gagnait?

— Il les donnerait à la reine, alors.

— Non; par la même raison qui fait qu'il ne me les rendrait pas; attendu que, si j'eusse voulu les donner à la reine, je n'avais pas besoin de lui pour cela.

Madame jeta un regard de côté sur les bracelets, qui, dans leur écrin, scintillaient sur une console voisine.

— Qu'ils sont beaux! dit-elle en soupirant. Eh! mais, dit Madame, voilà-t-il pas que nous oublions que le rêve de Votre Majesté n'est qu'un rêve.

— Il m'étonnerait fort, repartit Anne d'Autriche, que mon rêve fût trompeur; cela m'est arrivé rarement.

— Alors vous pouvez être prophète.

— Je vous ai dit, ma fille, que je ne rêve presque jamais; mais c'est une coïncidence si étrange que celle de ce rêve avec mes idées! il entre si bien dans mes combinaisons!

— Quelles combinaisons?

— Celle-ci, par exemple, que vous gagnerez les bracelets.

— Alors ce ne sera pas le roi.

— Oh! dit Anne d'Autriche, il n'y a pas tellement loin du cœur de Sa Majesté à votre cœur... à vous qui êtes sa sœur chérie... Il n'y a pas, dis-je, tellement loin, qu'on puisse dire que le rêve est menteur. Voyez pour vous les belles chances; comptez-les bien.

— Je les compte.

—D'abord, celle du rêve. Si le roi gagne, il est certain qu'il vous donne les bracelets.

— J'admets cela pour une.

— Si vous les gagnez, vous les avez.

— Naturellement; c'est encore admissible.

— Enfin, si Monsieur les gagnait !

— Oh! dit Madame en riant aux éclats, il les donnerait au chevalier de Lorraine.

Anne d'Autriche se mit à rire comme sa bru, c'est-à-dire de si bon cœur, que sa douleur reparut et la fit blêmir au milieu de l'accès d'hilarité.

— Qu'avez-vous? dit Madame effrayée.

— Rien, rien, le point de côté... J'ai trop ri... Nous en étions à la quatrième chance.

— Oh! celle-là, je ne la vois pas.

— Pardonnez-moi, je ne me suis pas exclue des gagnants, et, si je gagne, vous êtes sûre de moi.

— Merci, merci! s'écria Madame.

— J'espère que vous voilà favorisée, et qu'a présent le rêve commence à prendre les solides contours de la réalité.

— En vérité, vous me donnez espoir et confiance, dit Madame, et les bracelets ainsi gagnés me seront cent fois plus précieux.

— A ce soir donc!

— A ce soir!

Et les princesses se séparèrent.

Anne d'Autriche, après avoir quitté sa bru, se dit en examinant les bracelets :

— Ils sont bien précieux, en effet, puisque par eux, ce soir, je me serai concilié un cœur en même temps que j'aurai deviné un secret.

Puis, se tournant vers son alcôve déserte :

— Est-ce ainsi que tu aurais joué, ma pauvre Chevreuse? dit-elle au vide... Oui, n'est-ce pas?

Et, comme un parfum d'autrefois, toute sa jeunesse, toute sa folle imagination, tout le bonheur lui revinrent avec l'écho de cette invocation.

VII

LA LOTERIE.

Le soir, à huit heures, tout le monde était rassemblé chez la reine mère.

Anne d'Autriche, en grand habit de cérémonie, belle des restes de sa beauté et de toutes les ressources que la coquetterie peut mettre en des mains habiles, dissimulait, ou plutôt essayait de dissimuler à cette foule de jeunes courtisans qui l'entouraient et qui l'admiraient encore, grâce aux combinaisons que nous avons indiquées dans le chapitre précédent, les ravages déjà visibles de cette souffrance à laquelle elle devait succomber quelques années plus tard.

Madame, presque aussi coquette qu'Anne d'Autriche; la reine, simple et naturelle, comme toujours, étaient assises à ses côtés et se disputaient ses bonnes grâces.

Les dames d'honneur, réunies en corps d'armée pour résister avec plus de force, et, par conséquent, avec plus de succès aux malicieux propos que les jeunes gens tenaient sur elles, se prêtaient, comme fait un bataillon carré, le secours mutuel d'une bonne garde et d'une bonne riposte.

Montalais, savante dans cette guerre de tirailleur, protégeait toute la ligne par le feu roulant qu'elle dirigeait sur l'ennemi.

De Saint-Aignan, au désespoir de la rigueur, insolente à force d'être obstinée, de mademoiselle de Tonnay-Charente, essayait de lui tourner le dos; mais, vaincu par l'éclat irrésistible des deux grands yeux de la belle, il revenait à chaque instant consacrer sa défaite par de nouvelles soumissions, auxquelles mademoiselle de Tonnay-Charente ne manquait pas de riposter par de nouvelles impertinences.

De Saint-Aignan ne savait à quel saint se vouer.

La Vallière avait, non pas une cour, mais des commencements de courtisans.

De Saint-Aignan, espérant par cette manœuvre attirer les yeux d'Athénaïs de son côté, était venu saluer la jeune fille

avec un respect qui, à quelques esprits retardaires, avait fait croire à la volonté de balancer Athénaïs par Louise.

Mais ceux-là, c'étaient ceux qui n'avaient ni vu ni entendu raconter la scène de la pluie. Seulement, comme la majorité était déjà informée, et bien informée, sa faveur déclarée avait attiré à elle les plus habiles comme les plus sots de la cour.

Les premiers, parce qu'ils disaient, les uns, comme Montaigne : « Que sais-je ? »

Les autres, parce qu'ils disaient comme Rabelais : « Peut-être ? »

Le plus grand nombre avait suivi ceux-là, comme dans les chasses cinq ou six limiers habiles suivent seuls la fumée de la bête, tandis que tout le reste de la meute ne suit que la fumée des limiers.

Mesdames et la reine examinaient les toilettes de leurs filles et de leurs dames d'honneur, ainsi que celles des autres dames ; et elles daignaient oublier qu'elles étaient reines pour se souvenir qu'elles étaient femmes.

C'est-à-dire qu'elles déchiraient impitoyablement tout porte-jupe, comme eût dit Molière.

Les regards des deux princesses • bèrent simultanément sur La Vallière, qui, ainsi que nous l'avons dit, était fort entourée en ce moment. Madame fut sans pitié.

— En vérité, dit-elle en se penchant vers la reine mère, si le sort était juste, il favoriserait cette pauvre petite La Vallière.

— Ce n'est pas possible, dit la reine mère en souriant.

— Comment cela ?

— Il n'y a que deux cents billets, de sorte que tout le monde n'a pu être porté sur la liste.

— Elle n'y est pas alors ?

— Non.

— Quel dommage ! Elle eût pu les gagner et les vendre.

— Les vendre ? s'écria la reine.

— Oui, cela lui aurait fait une dot, et elle n'eût pas été obligée de se marier sans trousseau, comme cela arrivera probablement.

— Ah bah ! vraiment ? Pauvre petite ! dit la reine mère, n'a-t-elle pas de robes ?

Et elle prononça ces mots en femme qui n'a jamais pu savoir ce que c'était que la médiocrité.

— Dame! voyez : je crois, Dieu me pardonne, qu'elle a la même jupe ce soir qu'elle avait ce matin à la promenade, et qu'elle aura pu conserver, grâce au soin que le roi a pris de la mettre à l'abri de la pluie.

Au moment même où Madame prononçait ces paroles, le roi entrait.

Les deux princesses ne se fussent peut-être point aperçues de cette arrivée, tant elles étaient occupées à médire. Mais Madame vit tout à coup La Vallière, qui était debout en face de la galerie, se troubler et dire quelques mots aux courtisans qui l'entouraient; ceux-ci s'écartèrent aussitôt. Ce mouvement ramena les yeux de Madame vers la porte. En ce moment, le capitaine des gardes annonça le roi.

A cette annonce, La Vallière, qui jusque-là avait tenu les yeux fixés sur la galerie, les abaissa tout à coup.

Le roi entra.

Il était vêtu avec une magnificence pleine de goût, et causait avec Monsieur et le duc de Roquelaure, qui tenaient, Monsieur sa droite, le duc de Roquelaure sa gauche.

Le roi s'avança d'abord vers les reines, qu'il salua avec un gracieux respect. Il prit la main de sa mère, qu'il baisa, adressa quelques compliments à Madame sur l'élégance de sa toilette, et commença de faire le tour de l'assemblée.

La Vallière fut saluée comme les autres, pas plus, pas moins que les autres.

Puis Sa Majesté revint à sa mère et à sa femme.

Lorsque les courtisans virent que le roi n'avait adressé qu'une phrase banale à cette jeune fille si recherchée le matin, ils tirèrent sur-le-champ une conclusion de cette froideur.

Cette conclusion fut que le roi avait eu un caprice, mais que ce caprice était déjà évanoui.

Cependant on eût dû remarquer une chose, c'est que, près de La Vallière, au nombre des courtisans, se trouvait M. Fouquet, dont la respectueuse politesse servit de maintien à la jeune fille, au milieu des différentes émotions qui l'agitaient visiblement.

M. Fouquet s'apprêtait, au reste, à causer plus intimement avec mademoiselle de La Vallière, lorsque M. Colbert s'approcha, et, après avoir fait sa révérence à Fouquet, dans toutes les règles de la politesse la plus respectueuse, il pa-

rut décidé à s'établir près de La Vallière pour lier conversation avec elle. Fouquet quitta aussitôt la place.

Tout ce manége était dévoré des yeux par Montalais et par Malicorne, qui se renvoyaient l'un à l'autre leurs observations.

De Guiche, placé dans une embrasure de fenêtre, ne voyait que Madame. Mais, comme Madame, de son côté, arrêtait fréquemment son regard sur La Vallière, les yeux de de Guiche, guidés par les yeux de Madame, se portaient de temps en temps aussi sur la jeune fille.

La Vallière sentit instinctivement s'alourdir sur elle le poids de tous ces regards, chargés, les uns d'intérêt, les autres d'envie. Elle n'avait, pour compenser cette souffrance, ni un mot d'intérêt de la part de ses compagnes, ni un regard d'amour du roi.

Aussi ce que souffrait la pauvre enfant, nul ne pourrait l'exprimer. La reine mère fit alors approcher le guéridon sur lequel étaient les billets de loterie, au nombre de deux cents, et pria madame de Motteville de lire la liste des élus.

Il va sans dire que cette liste était dressée selon les lois de l'étiquette : le roi venait d'abord, puis la reine mère, puis la reine, puis Monsieur, puis Madame, et ainsi de suite.

Les cœurs palpitaient à cette lecture. Il y avait bien trois cents invités chez la reine. Chacun se demandait si son nom devait rayonner au nombre des noms privilégiés.

Le roi écoutait avec autant d'attention que les autres.

Le dernier nom prononcé, il vit que La Vallière n'avait pas été portée sur la liste.

Chacun, au reste, put remarquer cette omission.

Le roi rougit comme lorsqu'une contrariété l'assaillait.

La Vallière, douce et résignée, ne témoigna rien.

Pendant toute la lecture, le roi ne l'avait point quittée du regard; la jeune fille se dilatait sous cette heureuse influence qu'elle sentait rayonner autour d'elle, trop joyeuse et trop pure qu'elle était pour qu'une pensée autre que d'amour pénétrât dans son esprit ou dans son cœur.

Payant par la durée de son attention cette touchante abnégation, le roi montrait à son amante qu'il en comprenait l'étendue et la délicatesse.

La liste close, toutes les figures de femmes omises ou oubliées se laissèrent aller au désappointement.

Malicorne aussi fut oublié dans le nombre des hommes, et sa grimace dit clairement à Montalais, oubliée aussi :

— Est-ce que nous ne nous arrangerons pas avec la fortune ' , manière à ce qu'elle ne nous oublie pas, elle ?

— Oh ! que si fait, répliqua le sourire intelligent de mademoiselle Aure.

Les billets furent distribués à chacun selon son numéro.

Le roi reçut le sien d'abord, puis la reine mère, puis Monsieur, puis la reine et Madame, et ainsi de suite.

Alors, Anne d'Autriche ouvrit un sac de peau d'Espagne, dans lequel se trouvaient deux cents numéros gravés sur des boules de nacre, et présenta le sac tout ouvert à la plus jeune de ses filles d'honneur pour qu'elle y prît une boule.

L'attente, au milieu de tous ces préparatifs pleins de lenteur, était plus encore celle de l'avidité que celle de la curiosité.

De Saint-Aignan se pencha à l'oreille de mademoiselle de Tonnay-Charente :

— Puisque nous avons chacun un numéro, Mademoiselle, lui dit-il, unissons nos deux chances. A vous le bracelet, si je gagne ; à moi, si vous gagnez, un seul regard de vos beaux yeux ?

— Non pas, dit Athénaïs ; à vous le bracelet, si vous le gagnez. Chacun pour soi.

— Vous êtes impitoyable, dit de Saint-Aignan, et je vous punirai par un quatrain :

Belle Iris, à mes vœux
Vous êtes trop rebelle...

— Silence ! dit Athénaïs, vous allez m'empêcher d'entendre le numéro gagnant.

— Numéro 1, dit la jeune fille qui avait tiré la boule de nacre du sac de peau d'Espagne.

— Le roi ! s'écria la reine mère.

— Le roi a gagné, répéta la reine joyeuse.

— Oh ! le roi ! votre rêve ! dit à l'oreille d'Anne d'Autriche Madame toute joyeuse.

Le roi seul ne fit éclater aucune satisfaction.

Il remercia seulement la fortune de ce qu'elle faisait pour lui en adressant un petit salut à la jeune fille qui avait été choisie comme mandataire de la rapide déesse.

Puis, recevant des mains d'Anne d'Autriche, au milieu des murmures de convoitise de toute l'assemblée, l'écrin qui renfermait les bracelets :

— Ils sont donc réellement beaux, ces bracelets? dit-il.

— Regardez-les, dit Anne d'Autriche, et jugez-en vous-même.

Le roi les regarda.

— Oui, dit-il, et voilà, en effet, un admirable médaillon. Quel fini !

— Quel fini ! répéta Madame.

La reine Marie-Thérèse vit facilement et du premier coup d'œil que le roi ne lui offrirait pas les bracelets; mais, comme il ne paraissait pas non plus songer le moins du monde à les offrir à Madame, elle se tint pour satisfaite, ou à peu près.

Le roi s'assit.

Les plus familiers parmi les courtisans vinrent successivement admirer de près la merveille, qui bientôt, avec la permission du roi, passa de main en main.

Aussitôt tous, connaisseurs ou non, exclamèrent de surprise et accablèrent le roi de félicitations.

Il y avait, en effet, de quoi admirer pour tout le monde : les brillants pour ceux-ci, la gravure pour ceux-là.

Les dames manifestaient visiblement leur impatience de voir un pareil trésor accaparé par les cavaliers.

— Messieurs, Messieurs, dit le roi à qui rien n'échappait, on dirait, en vérité, que vous portez des bracelets comme les Sabins : passez-les donc un peu aux dames, qui me paraissent avoir à juste titre la prétention de s'y connaître mieux que vous.

Ces mots semblèrent à Madame le commencement d'une décision qu'elle attendait.

Elle puisait, d'ailleurs, cette bienheureuse croyance dans les yeux de la reine mère.

Le courtisan qui les tenait au moment où le roi jetait cette observation au milieu de l'agitation générale, se hâta de déposer les bracelets entre les mains de la reine Marie-Thérèse, qui, sachant bien, pauvre femme ! qu'ils ne lui étaient pas destinés, les regarda à peine et les passa presque aussitôt à Madame.

Celle-ci et, plus particulièrement qu'elle encore, Monsieur, donnèrent aux bracelets un long regard de convoitise.

Puis elle passa les joyaux aux dames ses voisines, en prononçant ce seul mot, mais avec un accent qui valait une longue phrase :

— Magnifiques !

Les dames, qui avaient reçu les bracelets des mains de Madame, mirent le temps qui leur convint à les examiner, puis elles les firent circuler en les poussant à droite.

Pendant ce temps, le roi s'entretenait tranquillement avec de Guiche et Fouquet.

Il laissait parler plutôt qu'il n'écoutait.

Habituée à certains tours de phrases, son oreille, comme celle de tous les hommes qui exercent sur d'autres hommes une supériorité incontestable, ne prenait des discours semés çà et là que l'indispensable mot qui mérite une réponse.

Quant à son attention, elle était autre part.

Elle errait avec ses yeux.

Mademoiselle de Tonnay-Charente était la dernière des dames inscrites pour les billets, et, comme si elle eût pris rang selon son inscription sur la liste, elle n'avait après elle que Montalais et La Vallière.

Lorsque les bracelets arrivèrent à ces deux dernières, on parut ne plus s'en occuper.

L'humilité des mains qui maniaient momentanément ces joyaux leur ôtaient toute leur importance.

Ce qui n'empêcha point Montalais de tressaillir de joie, d'envie et de cupidité à la vue de ces belles pierres, plus encore que de ce magnifique travail.

Il est évident que, mise en demeure entre la valeur pécuniaire et la beauté artistique, Montalais eût sans hésitation préféré les diamants aux camées.

Aussi eut-elle grand'peine à les passer à sa compagne La Vallière. La Vallière attacha sur les bijoux un regard presque indifférent.

— Oh ! que ces bracelets sont riches ! que ces bracelets ont magnifiques ! s'écria Montalais ; et tu ne t'extasies pas r eux, Louise ? Mais, en vérité, tu n'es donc pas femme ?

— Si fait, répondit la jeune fille avec un accent d'adorable mélancolie. Mais pourquoi désirer ce qui ne peut nous appartenir ?

Le roi, la tête penchée en avant, écoutait ce que la jeune fille alait dire.

A peine la vibration de cette voix eut-elle frappé son oreille, qu'il se leva tout rayonnant, et, traversant tout le cercle pour aller de sa place à La Vallière :

— Mademoiselle, dit-il, vous vous trompez, vous êtes femme, et toute femme a droit à des bijoux de femme.

— Oh! sire, dit La Vallière, Votre Majesté ne veut donc pas croire absolument à ma modestie?

— Je crois que vous avez toutes les vertus, Mademoiselle, la franchise comme les autres; je vous adjure donc de dire franchement ce que vous pensez de ces bracelets.

— Qu'ils sont beaux, sire, qu'ils ne peuvent être offerts qu'à une reine.

— Cela me ravit que votre opinion soit telle, Mademoiselle; les bracelets sont à vous, et le roi vous prie de les accepter.

Et comme, avec un mouvement qui ressemblait à de l'effroi, La Vallière tendait vivement l'écrin au roi, le roi repoussa doucement de sa main la main tremblante de La Vallière.

Un silence d'étonnement, plus funèbre qu'un silence de mort, régnait dans l'assemblée. Et cependant on n'avait pas, du côté des reines, entendu ce qu'il avait dit, ni compris ce qu'il avait fait.

Une charitable amie se chargea de répandre la nouvelle.

Ce fut de Tonnay-Charente, à qui Madame avait fait signe de s'approcher.

— Ah! mon Dieu! s'écria de Tonnay-Charente, est-elle heureuse, cette La Vallière! le roi vient de lui donner les bracelets.

Madame se mordit les lèvres avec une telle force, que le sang apparut à la surface de la peau.

La jeune reine regarda alternativement La Vallière et Madame, et se mit à rire.

Anne d'Autriche appuya son menton sur sa belle main blanche, et demeura longtemps absorbée par un soupçon qui lui mordait l'esprit et par une douleur atroce qui lui mordait le cœur.

De Guiche, en voyant pâlir Madame, en devinant ce qui la faisait pâlir, de Guiche quitta précipitamment l'assemblée et disparut. Malicorne put alors se glisser jusqu'à Montalais, et, à la faveur du tumulte général des conversations :

— Aure, lui dit-il, tu as près de toi notre fortune et notre avenir.

— Oui, répondit celle-ci.

Et elle embrassa tendrement La Vallière, qu'intérieurement elle était tentée d'étrangler.

VIII

MALAGA.

Pendant tout ce long et violent débat des ambitions de cour contre les amours de cœur, un de nos personnages, le moins à négliger peut-être, était fort négligé, fort oublié, fort malheureux.

En effet, d'Artagnan, d'Artagnan, car il faut le nommer par son nom pour qu'on se rappelle qu'il a existé, d'Artagnan n'avait absolument rien à faire dans ce monde brillant et léger. Après avoir suivi le roi pendant deux jours à Fontainebleau, et avoir regardé toutes les bergerades et tous les travestissements héroï-comiques de son souverain, le mousquetaire avait senti que cela ne suffisait point à remplir sa vie.

Accosté à chaque instant par des gens qui lui disaient :

— Comment trouvez-vous que m'aille cet habit, monsieur d'Artagnan ?

Il leur répondait de sa voix placide et railleuse :

— Mais je trouve que vous êtes aussi bien habillé que le plus beau singe de la foire Saint-Laurent.

C'était un compliment comme les faisait d'Artagnan quand il n'en voulait pas faire d'autre : bon gré, mal gré, il fallait donc s'en contenter.

Et, quand on lui demandait :

— Monsieur d'Artagnan, comment vous habillez-vous soir ?

Il répondait :

— Je me déshabillerai.

Ce qui faisait rire même les dames.

Mais, après deux jours passés ainsi, le mousquetaire voyant que rien de sérieux ne s'agitait là-dessous, et que le roi avait complétement, ou du moins paraissait avoir complétement oublié Paris, Saint-Mandé et Belle-Isle ;

Que M. Colbert rêvait lampions et feux d'artifice ;

Que les dames en avaient pour un mois au moins d'œillades a rendre et à donner ;

D'Artagnan demanda au roi un congé pour affaires de famille.

Au moment où d'Artagnan lui faisait cette demande, le roi se couchait, rompu d'avoir dansé.

— Vous voulez me quitter, monsieur d'Artagnan ? demanda-t-il d'un air étonné.

Louis XIV ne comprenait jamais que l'on se séparât de lui quand on pouvait avoir l'insigne honneur de demeurer près de lui.

— Sire, dit d'Artagnan, je vous quitte parce que je ne vous sers à rien. Ah ! si je pouvais vous tenir le balancier, tandis que vous dansez, ce serait autre chose.

— Mais, mon cher monsieur d'Artagnan, répondit gravement le roi, on danse sans balancier.

— Ah ! tiens, dit le mousquetaire continuant son ironie insensible, tiens, je ne savais pas, moi !

— Vous ne m'avez donc pas vu danser ? demanda le roi.

— Oui ; mais j'ai cru que cela irait toujours de plus fort en plus fort. Je me suis trompé : raison de plus pour que je me retire. Sire, je le répète, vous n'avez pas besoin de moi ; d'ailleurs, si Votre Majesté en avait besoin, elle saurait où me trouver.

— C'est bien, dit le roi.

Et il accorda le congé.

Nous ne chercherons donc pas d'Artagnan à Fontainebleau, ce serait chose inutile ; mais, avec la permission de nos lecteurs, nous le retrouverons rue des Lombards, au *Pilon-d'Or*, chez notre vénérable ami Planchet.

Il est huit heures du soir, il fait chaud, une seule fenêtre est ouverte : c'est celle d'une chambre de l'entre-sol.

Un parfum d'épiceries, mêlé au parfum moins exotique, mais plus pénétrant, de la fange de la rue, monte aux narines du mousquetaire.

D'Artagnan, couché sur une immense chaise à dosier plat,

les jambes, non pas allongées, mais posées sur un escabeau, forme l'angle le plus obtus qui se puisse voir.

L'œil, si fin et si mobile d'habitude, est fixe, presque voilé, et a pris pour but invariable le petit coin du ciel bleu que l'on aperçoit derrière la déchirure des cheminées ; il y a du bleu tout juste ce qu'il en faudrait pour mettre une pièce à l'un des sacs de lentilles ou de haricots qui forment le principal ameublement de la boutique du rez-de-chaussée.

Ainsi étendu, ainsi abruti dans son observation transfenestrale, d'Artagnan n'est plus un homme de guerre, d'Artagnan n'est plus un officier du palais, c'est un bourgeois croupissant entre le dîner et le souper, entre le souper et le coucher ; un de ces braves cerveaux ossifiés qui n'ont plus de place pour une seule idée, tant la matière guette avec férocité aux portes de l'intelligence, et surveille la contrebande qui pourrait se faire en introduisant dans le crâne un symptôme de pensée.

Nous avons dit qu'il faisait nuit ; les boutiques s'allumaient tandis que les fenêtres des appartements supérieurs se fermaient ; une patrouille de soldats du guet faisait entendre le bruit irrégulier de son pas.

D'Artagnan continuait à ne rien entendre et à ne rien regarder que le coin bleu de son ciel.

A deux pas de lui, tout à fait dans l'ombre, couché sur un sac de maïs, Planchet, le ventre sur ce sac, les deux bras sous son menton, regardait d'Artagnan penser, rêver ou dormir les yeux ouverts.

L'observation durait déjà depuis fort longtemps.

Planchet commença par faire :

— Hum ! hum !

D'Artagnan ne bougea point.

Planchet vit alors qu'il fallait recourir à quelque moyen plus efficace : après mûres réflexions, ce qu'il trouva de plus ingénieux dans les circonstances présentes, fut de se laisser rouler de son sac sur le parquet en murmurant contre lui-même le mot :

— Imbécile !

Mais, quel que fût le bruit produit par la chute de Planchet, d'Artagnan, qui, dans le cours de son existence, avait entendu bien d'autres bruits, ne parut pas faire le moindre cas de ce bruit-là.

D'ailleurs, une énorme charrette, chargée de pierres, débouchant de la rue Saint-Médéric, absorba dans le bruit de ses roues le bruit de la chute de Planchet.

Cependant Planchet crut, en signe d'approbation tacite, le voir imperceptiblement sourire au mot imbécile.

Ce qui, l'enhardissant, lui fit dire :

— Est-ce que vous dormez, monsieur d'Artagnan ?

— Non, Planchet, je ne dors *même* pas, répondit le mousquetaire.

— J'ai le désespoir, fit Planchet, d'avoir entendu le mot *même*.

— Eh bien, quoi ? est-ce que ce mot n'est pas français, mons Planchet ?

— Si fait, monsieur d'Artagnan.

— Eh bien ?

— Eh bien, ce mot m'afflige.

— Développe-moi ton affliction, Planchet, dit d'Artagnan.

— Si vous dites que vous ne dormez même pas, c'est comme si vous disiez que vous n'avez même pas la consolation de dormir. Ou mieux, c'est comme si vous disiez en d'autres termes : Planchet, je m'ennuie à crever.

— Planchet, tu sais que je ne m'ennuie jamais.

— Excepté aujourd'hui et avant-hier.

— Bah !

— Monsieur d'Artagnan, voilà huit jours que vous êtes revenu de Fontainebleau ; voilà huit jours que vous n'avez plus ni vos ordres à donner, ni votre compagnie à faire manœuvrer. Le bruit des mousquets, des tambours et de toute la royauté vous manque ; d'ailleurs, moi qui ai porté le mousquet, je conçois cela.

— Planchet, répondit d'Artagnan, je t'assure que je ne m'ennuie pas le moins du monde.

— Que faites-vous, en ce cas, couché là comme un mort ?

— Mon ami Planchet, il y avait au siége de La Rochelle quand j'y étais, quand tu y étais, quand nous y étions enfin ; il y avait au siége de La Rochelle un Arabe qu'on renommait pour sa façon de pointer les couleuvrines. C'était un garçon d'esprit, quoiqu'il fût d'une singulière couleur, couleur de tes olives. Eh bien, cet Arabe, quand il avait mangé ou travaillé, se couchait comme je suis couché en ce moment, et fumait je ne sais quelles feuilles magiques dans un grand

tube à bout d'ambre; et, si quelque chef, venant à passer, lui reprochait de toujours dormir, il répondait tranquillement : « Mieux vaut être assis que debout, couché qu'assis, mort que couché. »

— C'était un Arabe lugubre et par sa couleur et par ses sentences, dit Planchet. Je me le rappelle parfaitement. Il coupait les têtes des protestants avec beaucoup de satisfaction.

—Précisément, et il les embaumait quand elles en valaient la peine.

— Oui, et quand il travaillait à cet embaumement avec toutes ses herbes et toutes ses grandes plantes, il avait l'air d'un vannier qui fait des corbeilles.

— Oui, Planchet, oui, c'est bien cela.

— Oh ! moi aussi, j'ai de la mémoire.

— Je n'en doute pas ; mais que dis-tu de son raisonnement ?

— Monsieur, je le trouve parfait d'une part, mais stupide de l'autre.

— Devise, Planchet, devise.

— Eh bien, Monsieur, en effet, mieux vaut être assis que debout, c'est constant, surtout lorsqu'on est fatigué, dans certaines circonstances... (Et Planchet sourit d'un air coquin.) Mieux vaut être couché qu'assis ; mais, quant à la dernière proposition : mieux vaut être mort que couché, je déclare que je la trouve absurde; que ma préférence incontestable est pour le lit, et que, si vous n'êtes point de mon avis, c'est que, comme j'ai l'honneur de vous le dire, vous vous ennuyez à crever.

— Planchet, tu connais M. La Fontaine?

— Le pharmacien du coin de la rue Saint-Médéric ?

— Non, le fabuliste.

— Ah! maître corbeau ?

— Justement; eh bien, je suis comme son lièvre.

— Il a donc un lièvre aussi?

— Il a toutes sortes d'animaux.

— Eh bien, que fait-il, son lièvre?

— Il songe.

— Ah! ah!

— Planchet, je suis comme le lièvre de M. La Fontaine, je songe.

— Vous songez? fit Planchet inquiet.

—Oui ; ton logis, Planchet, est assez triste pour pousser à la méditation; tu conviendras de cela, je l'espère.

— Cependant, Monsieur, vous avez vue sur la rue.

— Pardieu ! voilà qui est récréatif, hein ?

— Il n'en est pas moins vrai, Monsieur, que, si vous logiez sur le derrière, vous vous ennuieriez... Non, je veux dire que vous songeriez encore plus.

— Ma foi ! je ne sais pas, Planchet.

— Encore, fit l'épicier, si vos songeries étaient du genre de celle qui vous a conduit à la restauration du roi Charles II.

Et Planchet fit entendre un petit rire qui n'était pas sans signification.

— Ah ! Planchet, mon ami, dit d'Artagnan, vous devenez ambitieux.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque autre roi à restaurer, monsieur d'Artagnan, quelque autre Monck à mettre en boîte ?

— Non, mon cher Planchet, tous les rois sont sur leurs trônes... moins bien peut-être que je ne suis sur cette chaise; mais enfin ils y sont.

Et d'Artagnan poussa un soupir.

— Monsieur d'Artagnan, fit Planchet, vous me faites de la peine.

— Tu es bien bon, Planchet.

— J'ai un soupçon, Dieu me pardonne !

— Lequel ?

— Monsieur d'Artagnan, vous maigrissez.

— Oh ! fit d'Artagnan frappant sur son thorax, qui résonna comme une cuirasse vide, c'est impossible, Planchet.

— Ah ! voyez-vous, dit Planchet avec effusion, c'est que si vous maigrissiez chez moi...

— Eh bien ?

— Eh bien, je ferais un malheur.

— Allons, bon !

— Oui.

— Que ferais-tu ? Voyons.

— Je trouverais celui qui cause votre chagrin.

— Voilà que j'ai un chagrin, maintenant.

— Oui, vous en avez un.

— Non, Planchet, non.

— Je vous dis que si, moi; vous avez un chagrin, et vous maigrissez.

— Je maigris, tu es sûr?

— A vue d'œil... Malaga! si vous maigrissez encore, je prends ma rapière, et je m'en vais tout droit couper la gorge à M. d'Herblay.

— Hein! fit d'Artagnan en bondissant sur sa chaise, que dites-vous là, Planchet? et que fait le nom de M. d'Herblay dans votre épicerie?

— Bon! bon! fâchez-vous si vous voulez, injuriez-moi si vous voulez; mais, morbleu! je sais ce que je sais.

D'Artagnan s'était, pendant cette seconde sortie de Planchet, placé de manière à ne pas perdre un seul de ses regards, c'est-à-dire qu'il s'était assis, les deux mains appuyées sur ses deux genoux, le cou tendu vers le digne épicier.

— Voyons, explique-toi, dit-il, et dis-moi comment tu as pu proférer un blasphème de cette force. M. d'Herblay, ton ancien chef, mon ami, un homme d'Église, un mousquetaire devenu évêque, tu lèverais l'épée sur lui, Planchet?

— Je lèverais l'épée sur mon père quand je vous vois dans ces états-là.

— M. d'Herblay, un gentilhomme!

— Cela m'est bien égal, à moi, qu'il soit gentilhomme. Il vous fait rêver noir, voilà ce que je sais. Et, de rêver noir, on maigrit. Malaga! Je ne veux pas que M. d'Artagnan sorte de chez moi plus maigre qu'il n'y est entré.

— Comment me fait-il rêver noir? Voyons, explique, explique.

— Voilà trois nuits que vous avez le cauchemar.

— Moi?

— Oui, vous, et que, dans votre cauchemar, vous répétez: « Aramis! sournois d'Aramis! »

— Ah! j'ai dit cela? fit d'Artagnan inquiet.

— Vous l'avez dit, foi de Planchet!

— Eh bien, après? Tu sais le proverbe, mon ami: « Tout songe est mensonge. »

— Non pas; car, chaque fois que, depuis trois jours, vous êtes sorti, vous n'avez pas manqué de me demander au retour: « As-tu vu M. d'Herblay? » Ou bien encore: « As-tu reçu pour moi des lettres de M. d'Herblay? »

— Mais il me semble qu'il est naturel que je m'intéresse à ce cher ami? dit d'Artagnan.

— D'accord, mais pas au point d'en diminuer.

— Planchet, j'engraisserai. je t'en donne ma parole d'honneur.

— Bien! Monsieur, je l'accepte; car je sais que, lorsque vous donnez votre parole d'honneur, c'est sacré...

— Je ne rêverai plus d'Aramis.

— Très-bien!

— Je ne te demanderai plus s'il y a des lettres de M. d'Herblay.

— Parfaitement.

— Mais tu m'expliqueras une chose.

— Parlez, Monsieur.

— Je suis observateur...

— Je le sais bien...

— Et tout à l'heure tu as dit un juron singulier...

— Oui.

— Dont tu n'as pas l'habitude.

— Malaga! vous voulez dire?

— Justement.

— C'est mon juron depuis que je suis épicier.

— C'est juste, c'est un nom de raisin sec.

— C'est mon juron de férocité; quand une fois j'ai dit Malaga! je ne suis plus un homme.

— Mais enfin je ne te connaissais pas ce juron-là.

— C'est juste, Monsieur, on me l'a donné.

Et Planchet, en prononçant ces paroles, cligna de l'œil avec un petit air de finesse qui appela toute l'attention de d'Artagnan.

— Eh! eh! fit-il.

Planchet répéta:

— Eh! eh!

— Tiens! tiens! monsieur Planchet.

— Dame! monsieur, dit Planchet, je ne suis pas comme vous, moi, je ne passe pas ma vie à songer.

— Tu as tort.

— Je veux dire à m'ennuyer, Monsieur; nous n'avons qu'un faible temps à vivre, pourquoi ne pas en profiter?

— Tu es philosophe épicurien, à ce qu'il paraît, Planchet?

— Pourquoi pas? La main est bonne, on écrit et l'on pèse

du sucre et des épices; le pied est sûr, on danse ou l'on se promène; l'estomac a des dents, on dévore et l'on digère ; le cœur n'est pas trop racorni : eh bien, monsieur...

— Eh bien, quoi, Planchet?

— Ah! voilà!... fit l'épicier en se frottant les mains.

D'Artagnan croisa une jambe sur l'autre.

— Planchet, mon ami, dit-il, vous m'abrutissez de surprise.

— Pourquoi?

— Parce que vous vous révélez à moi sous un jour absolument nouveau.

Planchet, flatté au dernier point, continua de se frotter les mains à s'enlever l'épiderme.

— Ah! ah! dit-il, parce que je ne suis qu'une bête, vous croyez que je serai un imbécile?

— Bien! Planchet, voilà un raisonnement.

— Suivez bien mon idée, Monsieur. Je me suis dit, continua Planchet, sans plaisir, il n'est pas de bonheur sur *la* terre.

— Oh! que c'est bien vrai, ce que tu dis là, Planchet! interrompit d'Artagnan.

— Or, prenons, sinon du plaisir, le plaisir n'est pas chose si commune, du moins, des consolations.

— Et tu te consoles?

— Justement.

— Explique-moi ta manière de te consoler.

— Je mets un bouclier pour aller combattre l'ennui. Je règle mon temps de patience, et, à la veille juste du jour où je sens que je vais m'ennuy r, je m'amuse.

— Ce n'est pas plus difficile que cela?

— Non.

— Et tu as trouvé cela tout seul?

— Tout seul.

— C'est miraculeux,

— Qu'en dites-vous?

— Je dis que ta philosophie n'a pas sa pareille au monde.

— Eh bien, alors, suivez mon exemple.

— C'est tentant.

— Faites comme moi.

— Je ne demanderais pas mieux; mais toutes les âmes n'ont pas la même trempe, et peut-être que, s'il fallait que je

m'amusasse comme toi, je m'ennuierais horriblement...

— Bah! essayez d'abord.

— Que fais-tu? Voyons.

— Avez-vous remarqué que je m'absente?

— Oui.

— D'une certaine façon?

— Périodiquement.

— C'est cela, ma foi! Vous l'avez remarqué?

— Mon cher Planchet, tu comprends que, lorsqu'on se voit à peu près tous les jours, quand l'un s'absente, celui-là manque à l'autre? Est-ce que je ne te manque pas, à toi, quand je suis en campagne?

— Immensément! c'est-à-dire que je suis comme un corps sans âme.

— Ceci convenu, continuons.

— A quelle époque est-ce que je m'absente?

— Le 15 et le 30 de chaque mois.

— Et je reste dehors?

— Tantôt deux, tantôt trois, tantôt quatre jours.

— Qu'avez-vous cru que j'allais faire?

— Les recettes.

— Et, en revenant, vous m'avez trouvé le visage?...

— Fort satisfait.

— Vous voyez, vous le dites vous-même, toujours satisfait. Et vous avez attribué cette satisfaction?...

— A ce que ton commerce allait bien; à ce que les achats de riz, de pruneaux, de cassonade, de poires tapées et de mélasse allaient à merveille. Tu as toujours été fort pittoresque de caractère, Planchet; aussi n'ai-je pas été surpris un instant de te voir opter pour l'épicerie, qui est un des commerces les plus variés et les plus doux au caractère, en ce qu'on y manie presque toutes choses naturelles et parfumées.

— C'est bien dit, Monsieur; mais quelle erreur est la vôtre!

— Comment, j'erre?

— Quand vous croyez que je vais comme cela tous les quinze jours en recettes ou en achats. Oh! oh! Monsieur, comment diable avez-vous pu croire une pareille chose? Oh! oh! oh!

Et Planchet se mit à rire de façon à inspirer à d'Artagnan les doutes les plus injurieux sur sa propre intelligence.

— J'avoue, dit le mousquetaire, que je ne suis pas à ta hauteur.

— Monsieur, c'est vrai.

— Comment, c'est vrai?

— Il faut bien que ce soit vrai, puisque vous le dites; mais remarquez bien que cela ne vous fait rien perdre dans mon esprit.

— Ah! c'est bien heureux!

— Non, vous êtes un homme de génie, vous; et, quand il s'agit de guerre, de tactique, de surprises et de coups de main, dame! les rois sont bien peu de chose à côté de vous; mais, pour le repos de l'âme, les soins du corps, les confitures de la vie, si cela peut se dire, ah! Monsieur, ne me parlez pas des hommes de génie, ils sont leurs propres bourreaux.

— Bon! Planchet, dit d'Artagnan petillant de curiosité, voilà que tu m'intéresses au plus haut point.

— Vous vous ennuyez déjà moins que tout à l'heure, n'est-ce pas?

— Je ne m'ennuyais pas; cependant, depuis que tu me parles, je m'amuse davantage.

— Allons donc! bon commencement! Je vous guérirai, j'en réponds.

— Je ne demande pas mieux.

— Voulez-vous que j'essaye?

— A l'instant.

— Soit! Avez-vous ici des chevaux?

— Oui : dix, vingt, trente.

— Il n'en est pas besoin de tant que cela; deux, voilà tout.

— Ils sont à ta disposition, Planchet.

— Bon! je vous emmène.

— Quand cela?

— Demain.

— Où?

— Ah! vous demandez trop.

— Cependant tu m'avoueras qu'il est important que je sache où je vais.

— Aimez-vous la campagne?

— Médiocrement, Planchet.

— Alors vous aimez la ville?

— C'est selon.

— Eh bien, je vous mène dans un endroit moitié ville, moitié campagne.

— Bon!

— Dans un endroit où vous vous amuserez, j'en suis sûr.

— A merveille!

— Et, miracle, dans un endroit d'où vous revenez pour vous y être ennuyé.

— Moi?

— Mortellement!

— C'est donc à Fontainebleau que tu vas?

— A Fontainebleau, juste!

— Tu vas à Fontainebleau, toi?

— J'y vais.

— Et que vas-tu faire à Fontainebleau, bon Dieu?

Planchet répondit à d'Artagnan par un clignement d'yeux plein de malice.

— Tu as quelque terre par là, scélérat!

— Oh! une misère, une bicoque.

— Je t'y prends.

— Mais c'est gentil, parole d'honneur!

— Je vais à la campagne de Planchet! s'écria d'Artagnan.

— Quand vous voudrez.

— N'avons-nous pas dit demain?

— Demain, soit; et puis, d'ailleurs, demain, c'est le 14, c'est-à-dire la veille du jour où j'ai peur de m'enuyer; ainsi donc, c'est convenu?

— Convenu.

— Vous me prêtez un de vos chevaux?

— Le meilleur.

— Non, je préfère le plus doux; je n'ai jamais été excellent cavalier, vous le savez, et, dans l'épicerie, je me suis encore rouillé; et puis...

— Et puis quoi?

— Et puis, ajouta Planchet avec un autre clin d'œil, et puis je ne veux pas me fatiguer.

— Et pourquoi? se hasarda à demander d'Artagnan.

— Parce que je ne m'amuserais plus, répondit Planchet.

Et là-dessus il se leva de dessus son sac de maïs en s'étirant et en faisant craquer tous ses os les uns après les autres avec une sorte d'harmonie.

— Planchet, Planchet! s'écria d'Artagnan, je déclare qu'il

n'est point sur la terre de sybarite qui puisse vous être comparé. Ah! Planchet, on voit bien que nous n'avons pas encore mangé l'un près de l'autre un tonneau de sel.

— Et pourquoi cela, Monsieur?

— Parce que je ne te connais pas encore, dit d'Artagnan, et que, décidément, j'en reviens à croire définitivement ce que j'avais pensé un instant le jour où, à Boulogne, tu as étranglé, ou peu s'en faut, Lubin, le valet de M. de Wardes; Planchet, c'est que tu es un homme de ressource.

Planchet se mit à rire d'un rire plein de fatuité, donna le bonsoir au mousquetaire, et descendit dans son arrière-boutique, qui lui servait de chambre à coucher.

D'Artagnan reprit sa première position sur sa chaise, et son front, déridé un instant, devint plus pensif que jamais.

Il avait déjà oublié les folies et les rêves de Planchet.

— Oui, se dit-il en ressaisissant le fil de ses pensées, interrompues par cet agréable colloque auquel nous venons de faire participer le public; oui, tout est là :

« 1° Savoir ce que Baisemeaux voulait à Aramis;

« 2° Savoir pourquoi Aramis ne me donne point de ses nouvelles;

« 3° Savoir où est Porthos.

« Sous ces trois points gît le mystère.

« Or, continua d'Artagnan, puisque nos amis ne nous avouent rien, ayons recours à notre pauvre intelligence. On fait ce qu'on peut, mordious! ou Malaga! comme dit Planchet.

IX

LA LETTRE DE M. DE BAISEMEAUX.

D'Artagnan, fidèle à son plan, alla dès le lendemain matin rendre visite à M. de Baisemeaux.

C'était jour de propreté à la Bastille : les canons étaient brossés, fourbis, les escaliers grattés; les porte-clefs semblaient occupés du soin de polir leurs clefs elles-mêmes.

Quant aux soldats de la garnison, ils se promenaient dans leurs cours, sous prétexte qu'ils étaient assez propres.

Le commandant Baisemeaux reçut d'Artagnan d'une façon

plus que polie; mais il fut avec lui d'une réserve tellement serrée, que toute la finesse de d'Artagnan ne lui tira pas une syllabe.

Plus il se retenait dans ses limites, plus la défiance de d'Artagnan croissait.

Ce dernier crut même remarquer que le commandant agissait en vertu d'une recommandation récente.

Baisemeaux n'avait pas été au Palais-Royal, avec d'Artagnan, l'homme froid et impénétrable que celui-ci trouva dans le Baisemeaux de la Bastille.

Quand d'Artagnan voulut le faire parler sur les affaires si pressantes d'argent qui avaient amené Baisemeaux à la recherche d'Aramis et le rendaient expansif malgré tout ce soir-là, Baisemeaux prétexta des ordres à donner dans la prison même, et laissa d'Artagnan se morfondre si longtemps à l'attendre, que notre mousquetaire, certain de ne point obtenir un mot de plus, partit de la Bastille sans que Baisemeaux fût revenu de son inspection.

Mais il avait un soupçon, d'Artagnan, et, une fois le soupçon éveillé, l'esprit de d'Artagnan ne dormait plus.

Il était aux hommes ce que le chat est aux quadrupèdes, l'emblème de l'inquiétude à la fois et de l'impatience.

Un chat inquiet ne demeure pas plus en place que le flocon de soie qui se balance à tout souffle d'air. Un chat qui guette est mort devant son poste d'observation, et ni la faim n la soif ne savent le tirer de sa méditation.

D'Artagnan, qui brûlait d'impatience, secoua tout à coup ce sentiment comme un manteau trop lourd. Il se dit que la chose qu'on lui cachait était précisément celle qu'il importait de savoir.

En conséquence, il réfléchit que Baisemeaux ne manquerait pas de faire prévenir Aramis, si Aramis lui avait donné une recommandation quelconque. C'est ce qui arriva.

Baisemeaux avait à peine eu le temps matériel de revenir du donjon, que d'Artagnan s'était mis en embuscade près la rue du Petit-Musc, de façon à voir tous ceux qui sortiraient de la Bastille.

Après une heure de station à la *Herse-d'Or*, sous l'auvent où l'on prenait un peu d'ombre, d'Artagnan vit sortir un soldat de garde.

Or, c'était le meilleur indice qu'il pût désirer. Tout gar-

dien ou porte-clefs a ses jours de sortie et même ses heures à la Bastille, puisque tous sont astreints à n'avoir ni femme ni logement dans le château; ils peuvent donc sortir sans exciter la curiosité.

Mais un soldat caserné est renfermé pour vingt-quatre heures lorsqu'il est de garde, on le sait bien, et d'Artagnan le savait mieux que personne. Ce soldat ne devait donc sortir en tenue de service que pour un ordre exprès et pressé.

Le soldat, disons-nous, partit de la Bastille, et lentement, lentement, comme un heureux mortel à qui, au lieu d'une faction devant un insipide corps de garde, ou sur un bastion non moins ennuyeux, arrive la bonne aubaine d'une liberté jointe à une promenade, ces deux plaisirs comptant comme service. Il se dirigea vers le faubourg Saint-Antoine, humant l'air, le soleil, et regardant les femmes.

D'Artagnan le suivit de loin. Il n'avait pas encore fixé ses idées là-dessus.

— Il faut tout d'abord, pensa-t-il, que je voie la figure de ce drôle. Un homme vu est un homme jugé.

D'Artagnan doubla le pas, et, ce qui n'était pas bien difficile, devança le soldat.

Non-seulement il vit sa figure, qui était assez intelligente et résolue, mais encore il vit son nez, qui était un peu rouge.

— Le drôle aime l'eau-de-vie, se dit-il.

En même temps qu'il voyait le nez rouge, il voyait dans la ceinture du soldat un papier blanc.

— Bon! il a une lettre, ajouta d'Artagnan.

La seule difficulté était d'avoir la lettre. Or, un soldat se trouve trop joyeux d'être choisi par M. de Baisemeaux pour estafette; il ne vend pas le message.

Comme d'Artagnan se rongeait les poings, le soldat avançait toujours dans le faubourg Saint-Antoine.

— Il va certainement à Saint-Mandé, se dit-il, et je ne saurai pas ce qu'il y a dans la lettre...

C'était à en perdre la tête.

— Si j'étais en uniforme, se dit d'Artagnan, je ferais prendre le drôle et sa lettre avec lui. Le premier corps de garde me prêterait la main. Mais du diable si je dis mon nom pour un fait de ce genre. Le faire boire, il se défiera et puis il me grisera... Mordious! je n'ai plus d'esprit, et c'est fait de moi. Attaquer ce malheureux, le faire dégaîner, le tuer

pour sa lettre. Bon, s'il s'agissait d'une lettre de reine à un lord, ou d'une lettre de cardinal à une reine. Mais, mon Dieu ! quelles piètres intrigues que celles de MM. Aramis et Fouquet avec M. Colbert! La vie d'un homme pour cela, oh! non, pas même dix écus.

Comme il philosophait de la sorte en mangeant ses ongles avec ses moustaches, il aperçut un petit groupe d'archers et un commissaire.

Ces gens emmenaient un homme de belle mine qui se débattait du meilleur cœur.

Les archers lui avaient déchiré ses habits, et on le traînait. Il demandait qu'on le conduisît avec égards, se prétendant gentilhomme et soldat.

Il vit notre soldat marcher dans la rue, et cria :

— Soldat, à moi !

Le soldat marcha du même pas vers celui qui l'interpellait, et la foule les suivit.

Une idée vint alors à d'Artagnan.

C'était la première : on verra qu'elle n'était pas mauvaise.

Tandis que le gentilhomme racontait au soldat qu'il venait d'être pris dans une maison comme voleur, tandis qu'il n'était qu'un amant, le soldat le plaignait et lui donnait des consolations et des conseils avec cette gravité que le soldat français met au service de son amour-propre et de l'esprit de corps. D'Artagnan se glissa derrière le soldat pressé par la foule, et lui tira nettement et promptement le papier de la ceinture.

Comme, à ce moment, le gentilhomme déchiré tiraillait ce soldat, comme le commissaire tiraillait le gentilhomme, d'Artagnan put opérer sa capture sans le moindre inconvénient.

Il se mit à dix pas derrière un pilier de maison, et lut sur l'adresse :

« A monsieur du Vallon, chez monsieur Fouquet, à Saint-Mandé. »

— Bon ! dit il.

Et il décacheta sans déchirer, puis il tira le papier plié en quatre, qui contenait seulement ces mots :

« Cher monsieur du Vallon, veuillez faire dire à M. d'Herblay qu'il est venu à la Bastille et qu'il a questionné.

« Votre dévoué,

« DE BAISEMEAUX. »

— Eh bien, à la bonne heure, s'écria d'Artagnan, voilà qui est parfaitement limpide. Porthos en est.

Sûr de ce qu'il voulait savoir :

— Mordious ! pensa le mousquetaire, voilà un pauvre diable de soldat à qui cet enragé sournois de Baisemeaux va faire payer cher ma supercherie... S'il rentre sans la lettre... que lui fera-t-on ? Au fait, je n'ai pas besoin de cette lettre ; quand l'œuf est avalé, à quoi bon les coquilles ?

D'Artagnan vit que le commissaire et les archers avaient convaincu le soldat et continuaient d'emmener leur prisonnier.

Celui-ci restait environné de la foule et continuait ses doléances.

D'Artagnan vint au milieu de tous et laissa tomber la lettre sans que personne le vît, puis il s'éloigna rapidement. Le soldat reprenait sa route vers Saint-Mandé, pensant beaucoup à ce gentilhomme qui avait imploré sa protection.

Tout à coup il pensa un peu à sa lettre, et, regardant sa ceinture, il la vit dépouillée. Son cri d'effroi fit plaisir à d'Artagnan.

Ce pauvre soldat jeta les yeux tout autour de lui avec angoisse, et enfin, derrière lui, à vingt pas, il aperçut la bienheureuse enveloppe. Il fondit dessus comme un faucon sur sa proie.

L'enveloppe était bien un peu poudreuse, un peu froissée, mais enfin la lettre était retrouvée.

D'Artagnan vit que le cachet brisé occupait beaucoup le soldat. Le brave homme finit cependant par se consoler, il remit le papier dans sa ceinture.

— Va, dit d'Artagnan, j'ai le temps désormais ; précède-moi. Il paraît qu'Aramis n'est pas à Paris, puisque Baisemeaux écrit à Porthos. Ce cher Porthos, quelle joie de le revoir... et de causer avec lui ! dit le Gascon.

Et, réglant son pas sur celui du soldat, il se promit d'arriver un quart d'heure après lui chez M. Fouquet.

X

OÙ LE LECTEUR VERRA AVEC PLAISIR QUE PORTHOS N'A RIEN PERDU DE SA FORCE.

D'Artagnan avait, selon son habitude, calculé que chaque heure vaut soixante minutes et chaque minute soixante secondes.

Grâce à ce calcul, parfaitement exact de minutes et de secondes, il arriva devant la porte du surintendant au moment même où le soldat en sortait, la ceinture vide.

D'Artagnan se présenta à la porte, qu'un concierge, brodé sur toutes les coutures, lui tint entr'ouverte.

D'Artagnan aurait bien voulu entrer sans se nommer, mais il n'y avait pas moyen. Il se nomma.

Malgré cette concession, qui devait lever toute difficulté, d'Artagnan le pensait du moins, le concierge hésita ; cependant, à ce titre répété pour la seconde fois, capitaine des gardes du roi, le concierge, sans livrer tout à fait passage, cessa de le barrer complétement.

D'Artagnan comprit qu'une formidable consigne avait été donnée.

Il se décida donc à mentir, ce qui, d'ailleurs, ne lui coûtait point par trop, quand il voyait par delà le mensonge le salut de l'État, ou même purement et simplement son intérêt personnel.

Il ajouta donc, aux déclarations déjà faites par lui, que le soldat qui venait d'apporter une lettre à M. du Vallon n'était autre que son messager, et que cette lettre avait pour but d'annoncer son arrivée, à lui.

Dès lors, nul ne s'opposa plus à l'entrée de d'Artagnan, et d'Artagnan entra

Un valet voulut l'accompagner, mais il répondit qu'il était inutile de prendre cette peine à son endroit, attendu qu'il savait parfaitement où se tenait M. du Vallon.

Il n'y avait rien à répondre à un homme si complétement instruit.

On laissa faire d'Artagnan.

Perrons, salons, jardins, tout fut passé en revue par le mousquetaire. Il marcha un quart d'heure dans cette maison plus que royale, qui comptait autant de merveilles que de meubles, autant de serviteurs que de colonnes et de portes.

— Décidément, se dit-il, cette maison n'a d'autres limites que les limites de la terre. Est-ce que Porthos aurait eu la fantaisie de s'en retourner à Pierrefonds, sans sortir de chez M. Fouquet?

Enfin il arriva dans une partie reculée du château, ceinte d'un mur de pierres de taille sur lesquelles grimpait une profusion de plantes grasses ruisselantes de fleurs, grosses et solides comme des fruits.

De distance en distance, sur le mur d'enceinte, s'élevaient des statues dans des poses timides ou mystérieuses. C'étaient des vestales cachées sous le péplum aux grands plis; des veilleurs agiles enfermés dans leurs voiles de marbre et couvant le palais de leurs furtifs regards.

Un Hermès, le doigt sur la bouche, une Iris aux ailes éployées, une Nuit tout arrosée de pavots, dominaient les jardins et les bâtiments qu'on entrevoyait derrière les arbres; toutes ces statues se profilaient en blanc sur les hauts cyprès, qui dardaient leurs cimes noires vers le ciel.

Autour de ces cyprès s'étaient enroulés des rosiers séculaires, qui attachaient leurs anneaux fleuris à chaque fourche des branches et semaient sur les ramures inférieures et sur les statues des pluies de fleurs embaumées.

Ces enchantements parurent au mousquetaire l'effort suprême de l'esprit humain. Il était dans une disposition d'esprit à poétiser. L'idée que Porthos habitait dans un pareil Éden lui donna de Porthos une idée plus haute, tant il est vrai que les esprits les plus élevés ne sont point exempts de l'influence de l'entourage.

D'Artagnan trouva la porte; à la porte, une espèce de ressort qu'il découvrit et qu'il fit jouer. La porte s'ouvrit.

D'Artagnan entra, referma la porte et pénétra dans un pavillon bâti en rotonde, et dans lequel on n'entendait d'autre bruit que celui des cascades et des chants d'oiseaux.

A la porte du pavillon, il rencontra un laquais.

— C'est ici, dit sans hésitation d'Artagnan, que demeure M. le baron du Vallon, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur, répondit le laquais.

— Prévenez-le que M. le chevalier d'Artagnan, capitaine aux mousquetaires de Sa Majesté, l'attend.

D'Artagnan fut introduit dans un salon.

D'Artagnan ne demeura pas longtemps dans l'attente : un pas bien connu ébranla le parquet de la salle voisine, une porte s'ouvrit ou plutôt s'enfonça, et Porthos vint se jeter dans les bras de son ami avec une sorte d'embarras qui ne lui allait pas mal.

— Vous ici? s'écria-t-il.

— Et vous? répliqua d'Artagnan. Ah! sournois!

— Oui, dit Porthos en souriant d'un sourire embarrasse, oui, vous me trouvez chez M. Fouquet, et cela vous étonne un peu, n'est-ce pas?

— Non pas; pourquoi ne seriez-vous pas des amis de M. Fouquet? M. Fouquet a bon nombre d'amis, surtout parmi les hommes d'esprit.

Porthos eut la modestie de ne pas prendre le compliment pour lui.

— Puis, ajouta-t-il, vous m'avez vu à Belle-Isle.

— Raison de plus pour que je sois porté à croire que vous êtes des amis de M. Fouquet.

— Le fait est que je le connais, dit Porthos avec un certain embarras.

— Ah! mon ami, dit d'Artagnan, que vous êtes coupable envers moi!

— Comment cela? s'écria Porthos.

— Comment! vous accomplissez un ouvrage aussi admirable que celui des fortifications de Belle-Isle, et vous ne m'en avertissez pas.

Porthos rougit.

— Il y a plus, continua d'Artagnan, vous me voyez là-bas; vous savez que je suis au roi, et vous ne devinez pas que le roi, jaloux de connaître quel est l'homme de mérite qui accomplit une œuvre dont on lui fait les plus magnifiques récits, vous ne devinez pas que le roi m'a envoyé pour savoir quel était cet homme?

— Comment! le roi vous avait envoyé pour savoir...?

— Pardieu! Mais ne parlons plus de cela.

— Corne de bœuf! dit Porthos, au contraire, parlons-en; ainsi, le roi savait que l'on fortifiait Belle-Isle?

— Bon! est-ce que le roi ne sait pas tout?

— Mais il ne savait pas qui le fortifiait?

— Non; seulement, il se doutait, d'après ce qu'on lui avait dit des travaux, que c'était un illustre homme de guerre.

— Diable! dit Porthos, si j'avais su cela.

— Vous ne vous seriez pas sauvé de Vannes, n'est-ce pas?

— Non. Qu'avez-vous dit quand vous ne m'avez plus trouvé?

— Mon cher, j'ai réfléchi.

— Ah! oui, vous réfléchissez, vous... Et à quoi cela vous a-t-il mené, de réfléchir?

— A deviner toute la vérité.

— Ah! vous avez deviné?

— Oui.

— Qu'avez-vous deviné? Voyons, dit Porthos en s'accommodant dans un fauteuil et prenant des airs de sphinx.

— J'ai deviné, d'abord, que vous fortifiiez Belle-Isle.

— Ah! cela n'était pas bien difficile, vous m'avez vu à l'œuvre.

— Attendez donc; mais j'ai deviné encore quelque chose, c'est que vous fortifiiez Belle-Isle par ordre de M. Fouquet.

— C'est vrai.

— Ce n'est pas le tout. Quand je suis en train de deviner, je ne m'arrête pas en route.

— Ce cher d'Artagnan!

— J'ai deviné que M. Fouquet voulait garder le secret le plus profond sur ces fortifications.

— C'était son intention, en effet, à ce que je crois, dit Porthos.

— Oui; mais savez-vous pourquoi il voulait garder ce secret?

— Dame! pour que la chose ne fût pas sue, dit Porthos.

— D'abord. Mais ce désir était soumis à l'idée d'une galanterie...

— En effet, dit Porthos, j'ai entendu dire que M. Fouquet était fort galant.

— A l'idée d'une galanterie qu'il voulait faire au roi.

— Oh! oh!

— Cela vous étonne?

— Oui.

— Vous ne saviez pas cela?

— Non.

— Eh bien, je le sais, moi.

— Vous êtes donc sorcier?

— Pas le moins du monde.

— Comment le savez-vous, alors?

— Ah! voilà! par un moyen bien simple : j'ai entendu M. Fouquet le dire lui-même au roi.

— Lui dire quoi?

— Qu'il avait fait fortifier Belle-Isle à son intention, et qu'il lui faisait cadeau de Belle-Isle.

— Ah! vous avez entendu M. Fouquet dire cela au roi?

— En toutes lettres. Il a même ajouté : « Belle-Isle a été fortifiée par un ingénieur de mes amis, homme de beaucoup de mérite, que je demanderai la permission de présenter au roi. — Son nom? a demandé le roi. — Le baron du Vallon, a répondu M. Fouquet. — C'est bien, a répondu le roi, vous me le présenterez. »

— Le roi a répondu cela?

— Foi de d'Artagnan!

— Oh! oh! fit Porthos. Mais pourquoi ne m'a-t-on pas présenté, alors?

— Ne vous a-t-on point parlé de cette présentation?

— Si fait; mais je l'attends toujours.

— Soyez tranquille, elle viendra.

— Hum! hum! grogna Porthos.

D'Artagnan fit semblant de ne pas entendre, et, changeant la conversation :

— Mais vous habitez un lieu bien solitaire, cher ami, ce me semble? demanda-t-il.

— J'ai toujours aimé l'isolement. Je suis mélancolique, répondit Porthos avec un soupir.

— Tiens! c'est étrange, fit d'Artagnan, je n'avais pas remarqué cela.

— C'est depuis que je me livre à l'étude, dit Porthos d'un air soucieux.

— Mais les travaux de l'esprit n'ont pas nui à la santé du corps, j'espère?

— Oh! nullement.

— Les forces vont toujours bien?

— Trop bien, mon ami, trop bien.

— C'est que j'avais entendu dire que, dans les premiers jours de votre arrivée...

— Oui, je ne pouvais plus remuer, n'est-ce pas?

— Comment, fit d'Artagnan avec un sourire, et à propos de quoi ne pouviez-vous plus remuer?

Porthos comprit qu'il avait dit une bêtise et voulut se reprendre.

— Oui, je suis venu de Belle-Isle ici sur de mauvais chevaux, dit-il, et cela m'avait fatigué.

— Cela ne m'étonne plus, que, moi qui venais derrière vous, j'en aie trouvé sept ou huit de crevés sur la route.

— Je suis lourd, voyez-vous, dit Porthos.

— De sorte que vous étiez moulu?

— La graisse m'a fondu, et cette fonte m'a rendu malade.

— Ah! pauvre Porthos!... Et Aramis, comment a-t-il été pour vous dans tout cela?

— Très-bien... Il m'a fait soigner par le propre médecin de M. Fouquet. Mais figurez-vous qu'au bout de huit jours je ne respirais plus.

— Comment cela?

— La chambre était trop petite : j'absorbais trop d'air.

— Vraiment?

— A ce que l'on m'a dit, du moins... Et l'on m'a transporté dans un autre logement.

— Où vous respiriez, cette fois?

— Plus librement, oui; mais pas d'exercice, rien à faire. Le médecin prétendait que je ne devais pas bouger; moi, au contraire, je me sentais plus fort que jamais. Cela donna naissance à un grave accident.

— A quel accident?

— Imaginez-vous, cher ami, que je me révoltai contre les ordonnances de cet imbécile de médecin et que je résolus de sortir, que cela lui convînt ou ne lui convînt pas. En conséquence, j'ordonnai au valet qui me servait d'apporter mes habits.

— Vous étiez donc tout nu, mon pauvre Porthos?

— Non pas, j'avais une magnifique robe de chambre, au contraire. Le laquais obéit; je me revêtis de mes habits, qui étaient devenus trop larges; mais, chose étrange, mes pieds étaient devenus trop larges, eux.

— Oui, j'entends bien.

— Et mes bottes étaient devenues trop étroites.

— Vos pieds étaient restés enflés.

— Tiens! vous avez deviné.

— Parbleu! Et c'est là l'accident dont vous me vouliez entretenir?

— Ah bien, oui! Je ne fis pas la même réflexion que vous. Je me dis : « Puisque mes pieds ont entré dix fois dans mes bottes, il n'y a aucune raison pour qu'ils n'y entrent pas une onzième. »

— Cette fois, mon cher Porthos, permettez-moi de vous le dire, vous manquiez de logique.

— Bref, j'étais donc placé en face d'une cloison; j'essayais de mettre ma botte droite; je tirais avec les mains, je poussais avec le jarret, faisant des efforts inouïs, quand, tout à coup, les deux oreilles de mes bottes demeurèrent dans mes mains; mon pied partit comme une catapulte.

— Catapulte! Comme vous êtes fort sur les fortifications, cher Porthos!

— Mon pied partit donc comme une catapulte et rencontra la cloison, qu'il effondra. Mon ami, je crus que, comme Samson, j'avais démoli le temple. Ce qui tomba du coup de tableaux, de porcelaines, de vases de fleurs, de tapisseries, de bâtons de rideaux, c'est inouï!

— Vraiment!

— Sans compter que de l'autre côté de la cloison était une étagère chargée de porcelaines.

— Que vous renversâtes?

— Que je lançai à l'autre bout de l'autre chambre.

Porthos se mit à rire.

— En vérité, comme vous dites, c'est inouï!

Et d'Artagnan se mit à rire comme Porthos.

Porthos, aussitôt, se mit à rire plus fort que d'Artagnan.

— Je cassai, dit Porthos d'une voix entrecoupée par cette hilarité croissante, pour plus de trois mille francs de porcelaines, oh! oh! oh!...

— Bon! dit d'Artagnan.

— J'écrasai pour plus de quatre mille francs de glaces, oh! oh! oh!...

— Excellent!

— Sans compter un lustre qui me tomba juste sur la tête et qui fut brisé en mille morceaux, oh! oh! oh!...

— Sur la tête? dit d'Artagnan, qui se tenait les côtes.

— En plein!

— Mais vous eûtes la tête cassée?

— Non, puisque je vous dis, au contraire, que c'est le lustre qui se brisa comme verre qu'il était.

— Ah! le lustre était de verre?

— De verre de Venise; une curiosité, mon cher, un morceau qui n'avait pas son pareil, une pièce qui pesait deux cents livres.

— Et qui vous tomba sur la tête?

— Sur... la... tête!.. Figurez-vous un globe de cristal tout doré, tout incrusté en bas, des parfums qui brûlaient en haut, des becs qui jetaient de la flamme lorsqu'ils étaient allumés.

— Bien entendu; mais ils ne l'étaient pas?

— Heureusement, j'eusse été incendié.

— Et vous n'avez été qu'aplati?

— Non.

— Comment, non?

— Non, le lustre m'est tombé sur le crâne. Nous avons là, à ce qu'il paraît, sur le sommet de la tête, une croûte excessivement solide.

— Qui vous a dit cela, Porthos?

— Le médecin. Une manière de dôme qui supporterait Notre-Dame de Paris.

— Bah!

— Oui, il paraît que nous avons le crâne ainsi fait.

— Parlez pour vous, cher ami; c'est votre crâne à vous qui est fait ainsi et non celui des autres.

— C'est possible, dit Porthos avec fatuité; tant il y a que, lors de la chute du lustre sur ce dôme que nous avons au sommet de la tête, ce fut un bruit pareil à la détonation d'un canon; le cristal fut brisé et je tombai tout inondé.

— De sang, pauvre Porthos!

— Non, de parfums qui sentaient comme des crèmes; c'était excellent, mais cela sentait trop bon, je fus comme étourdi de cette bonne odeur; vous avez éprouvé cela quelquefois, n'est-ce pas, d'Artagnan?

— Oui, en respirant du muguet; de sorte, mon pauvre ami, que vous fûtes renversé du choc et abasourdi de l'odeur?

— Mais ce qu'il y a de particulier, et le médecin m'a affirmé, sur son honneur, qu'il n'avait rien vu de pareil...

— Vous eûtes au moins une bosse? interrompit d'Artagnan.

— J'en eus cinq.

— Pourquoi cinq?

— Attendez : le lustre avait, à son extrémité inférieure, cinq ornements dorés extrêmemement aigus.

— Aïe!

— Ces cinq ornements pénétrèrent dans mes cheveux, que je porte fort épais, comme vous voyez.

— Heureusement.

— Et s'imprimèrent dans ma peau. Mais, voyez la singularité, ces choses-là n'arrivent qu'à moi! Au lieu de faire des creux, ils firent des bosses. Le médecin n'a jamais pu m'expliquer cela d'une manière satisfaisante.

— Eh bien, je vais vous l'expliquer, moi.

— Vous me rendrez service, dit Porthos en clignant des yeux; ce qui était chez lui le signe de l'attention portée au plus haut degré.

— Depuis que vous faites fonctionner votre cerveau à de hautes études, à des calculs importants, la tête a profité; de sorte que vous avez maintenant une tête trop pleine de science.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Il en résulte qu'au lieu de rien laisser pénétrer d'étranger dans l'intérieur de la tête, votre boîte osseuse, qui est déjà trop pleine, profite des ouvertures qui s'y font pour laisser échapper ce trop plein.

— Ah! fit Porthos, à qui cette explication paraissait plus claire que celle du médecin.

— Les cinq protubérances causées par les cinq ornements du lustre furent certainement des amas scientifiques, amenés extérieurement par la force des choses.

— En effet, dit Porthos, et la preuve, c'est que cela me faisait plus de mal dehors que dedans. Je vous avouerai même que, quand je mettais mon chapeau sur ma tête, en l'enfonçant du poing avec cette énergie gracieuse que nous possédons, nous autres gentilshommes d'épée, eh bien, si mon coup de poing n'était pas parfaitement mesuré, je ressentais des douleurs extrêmes.

— Porthos, je vous crois.

— Aussi, mon bon ami, dit le géant, M. Fouquet se décida-t-il, voyant le peu de solidité de la maison, à me donner un autre logis. On me mit en conséquence ici.

— C'est le parc réservé, n'est-ce pas?

— Oui.

— Celui des rendez-vous? celui qui est si célèbre dans les histoires mystérieuses du surintendant?

— Je ne sais pas : je n'y ai eu ni rendez-vous ni histoires mystérieuses; mais on m'autorise à y exercer mes muscles, et je profite de la permission en déracinant des arbres.

— Pourquoi faire?

— Pour m'entretenir la main, et puis pour y prendre des nids d'oiseaux : je trouve cela plus commode que de monter dessus.

— Vous êtes pastoral comme Tircis, mon cher Porthos.

— Oui, j'aime les petits œufs; je les aime infiniment plus que les gros. Vous n'avez point idée comme c'est délicat, une omelette de quatre ou cinq cents œufs de verdier, de pinson, de sansonnet, de merle et de grive.

— Mais cinq cents œufs, c'est monstrueux!

— Cela tient dans un saladier, dit Porthos.

D'Artagnan admira cinq minutes Porthos, comme s'il le voyait pour la première fois.

Quant à Porthos, il s'épanouit joyeusement sous le regard de son ami.

Ils demeurèrent quelques instants ainsi, d'Artagnan regardant, Porthos s'épanouissant.

D'Artagnan cherchait évidemment à donner un nouveau tour à la conversation.

— Vous divertissez-vous beaucoup ici, Porthos? demanda-t-il enfin, sans doute lorsqu'il eut trouvé ce qu'il cherchait.

— Pas toujours.

— Je conçois cela; mais, quand vous vous ennuierez par trop, que ferez-vous?

— Oh! je ne suis pas ici pour longtemps. Aramis attend que ma dernière bosse ait disparu pour me présenter au roi, qui ne peut pas souffrir les bosses, à ce qu'on m'a dit.

— Aramis est donc toujours à Paris?

— Non.

— Et où est-il?

— A Fontainebleau.

— Seul?

— Avec M. Fouquet.

— Très-bien. Mais savez-vous une chose?

— Non. Dites-la-moi et je la saurai.

— C'est que je crois qu'Aramis vous oublie.

— Vous croyez?

— Là-bas, voyez-vous, on rit, on danse, on festoie, on fait sauter les vins de M. de Mazarin. Savez-vous qu'il y a ballet tous les soirs, là-bas?

— Diable! diable!

— Je vous déclare donc que votre cher Aramis vous oublie.

— Cela se pourrait bien, et je l'ai pensé parfois.

— A moins qu'il ne vous trahisse, le sournois!

— Oh!

— Vous le savez, c'est un fin renard, qu'Aramis.

— Oui, mais me trahir...

— Écoutez; d'abord, il vous séquestre.

— Comment il me séquestre! Je suis séquestré, moi?

— Pardieu!

— Je voudrais bien que vous me prouvassiez cela?

— Rien de plus facile. Sortez-vous?

— Jamais.

— Montez-vous à cheval?

— Jamais.

— Laisse-t-on parvenir vos amis jusqu'à vous?

— Jamais.

— Eh bien, mon ami, ne sortir jamais, ne jamais monter à cheval, ne jamais voir ses amis, cela s'appelle être séquestré.

— Et pourquoi Aramis me séquestrerait-il? demanda Porthos.

— Voyons, dit d'Artagnan, soyez franc, Porthos.

— Comme l'or.

— C'est Aramis qui a fait le plan des fortifications de Belle-Isle, n'est-ce pas?

Porthos rougit.

— Oui, dit-il, mais voilà tout ce qu'il a fait.

— Justement, et mon avis est que ce n'est pas une grande affaire.

— C'est le mien aussi.

— Bien; je suis enchanté que nous soyons du même avis.

— Il n'est même jamais venu à Belle-Isle, dit Porthos.

— Vous voyez bien.

— C'est moi qui allais à Vannes, comme vous avez pu le voir.

— Dites comme je l'ai vu. Eh bien, voilà justement l'affaire, mon cher Porthos. Aramis, qui n'a fait que les plans, voudrait passer pour l'ingénieur; tandis que, vous qui avez bâti pierre à pierre la muraille, la citadelle et les bastions, il voudrait vous reléguer au rang de constructeur.

— De constructeur, c'est-à-dire de maçon?

— De maçon, c'est cela.

— De gâcheur de mortier?

— Justement.

— De manœuvre?

— Vous y êtes.

— Oh! oh! cher Aramis, vous vous croyez toujours vingt-cinq ans, à ce qu'il paraît?

— Ce n'est pas le tout : il vous en croit cinquante.

— J'aurais bien voulu le voir à la besogne.

— Oui.

— Un gaillard qui a la goutte.

— Oui.

— La gravelle.

— Oui.

— A qui il manque trois dents.

— Quatre.

— Tandis que moi, regardez!

Et Porthos, écartant ses grosses lèvres, exhiba deux rangées de dents un peu moins blanches que la neige, mais aussi nettes, aussi dures et aussi saines que l'ivoire.

— Vous ne vous figurez pas, Porthos, dit d'Artagnan, combien le roi tient aux dents. Les vôtres me décident; je vous présenterai au roi.

— Vous?

— Pourquoi pas? Croyez-vous que je sois plus mal en cour qu'Aramis?

— Oh! non.

— Croyez-vous que j'aie la moindre prétention sur les fortifications de Belle-Isle?

— Oh! certes, non.

— C'est donc votre intérêt seul qui peut me faire agir.

— Je n'en doute pas.

— Eh bien, je suis l'intime ami du roi, et la preuve, c'est que, lorsqu'il y a quelque chose de désagréable à lui dire, c'est moi qui m'en charge.

— Mais, cher ami, si vous me présentez...

— Après ?

— Aramis se fâchera.

— Contre moi ?

— Non, contre moi.

— Bah ! que ce soit lui ou que soit moi qui vous présente, puisque vous deviez être présenté, c'est la même chose.

— On devait me faire faire des habits.

— Les vôtres sont splendides.

— Oh ! ceux que j'avais commandés étaient bien plus beaux.

— Prenez garde, le roi aime la simplicité.

— Alors je serai simple. Mais que dira M. Fouquet de me savoir parti ?

— Êtes-vous donc prisonnier sur parole ?

— Non, pas tout à fait. Mais je lui avais promis de ne pas m'éloigner sans le prévenir.

— Attendez, nous allons revenir à cela. Avez-vous quelque chose à faire ici ?

— Moi ? Rien de bien important, du moins.

— A moins cependant que vous ne soyez l'intermédiaire d'Aramis pour quelque chose de grave.

— Ma foi, non.

— Ce que je vous en dis, vous comprenez, c'est par intérêt pour vous. Je suppose, par exemple, que vous êtes chargé d'envoyer à Aramis des messages, des lettres.

— Ah ! des lettres, oui. Je lui envoie de certaines lettres.

— Où cela ?

— A Fontainebleau.

— Et avez-vous de ces lettres ?

— Mais...

— Laissez-moi dire. Et avez-vous de ces lettres ?

— Je viens justement d'en recevoir une.

— Intéressante ?

— Je le suppose.

— Vous ne les lisez donc pas ?

— Je ne suis pas curieux.

Et Porthos tira de sa poche la lettre du soldat que Porthos n'avait pas lue, mais que d'Artagnan avait lue, lui.

— Savez-vous ce qu'il faut faire ? dit d'Artagnan.

— Parbleu! ce que je fais toujours, l'envoyer.

— Non pas.

— Comment cela, la garder?

— Non, pas encore. Ne vous a-t-on pas dit que cette lettre était importante?

— Très-mportante.

— Eh bien, il faut la porter vous-même à Fontainebleau.

— A Aramis ?

— Oui.

— C'est juste.

— Et puisque le roi y est...

— Vous profiterez de cela ?...

— Je profiterai de cela pour vous présenter au roi.

— Ah ! corne de bœuf ! d'Artagnan, il n'y a en vérité que vous pour trouver des expédients.

— Donc, au lieu d'envoyer à notre ami des messages plus ou moins fidèles, c'est nous-mêmes qui lui portons la lettre.

— Je n'y avais même pas songé ; c'est bien simple cependant.

— C'est pourquoi il est urgent, mon cher Porthos, que nous partions tout de suite.

— En effet, dit Porthos, plus tôt nous partirons, moins la dépêche d'Aramis éprouvera de retard.

— Porthos, vous raisonnez toujours puissamment, et chez vous la logique seconde l'imagination.

— Vous trouvez? dit Porthos.

— C'est le résultat des études solides, répondit d'Artagnan. Allons, venez.

— Mais, dit Porthos, ma promesse à M. Fouquet?

— Laquelle ?

— De ne point quitter Saint-Mandé sans le prévenir.

— Ah! mon cher Porthos, dit d'Artagnan, que vous êtes jeune !

— Comment cela ?

— Vous arrivez à Fontainebleau, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous y trouverez M. Fouquet?

— Oui.

— Chez le roi probablement?

— Chez le roi, répéta majestueusement Porthos.

— Et vous l'abordez en lui disant : « Monsieur Fouquet, j'ai l'honneur de vous prévenir que je viens de quitter Saint-Mandé. »

— Et, dit Porthos avec la même majesté, me voyant à Fontainebleau chez le roi, M. Fouquet ne pourra pas dire que je mens.

— Mon cher Porthos, j'ouvrais la bouche pour vous le dire ; vous me devancez en tout. Oh! Porthos! quelle heureuse nature vous êtes! l'âge n'a pas mordu sur vous.

— Pas trop.

— Alors tout est dit.

— Je crois que oui.

— Vous n'avez plus de scrupules?

— Je crois que non.

— Alors je vous emmène.

— Parfaitement; je vais faire seller mes chevaux.

— Vous avez des chevaux ici?

— J'en ai cinq.

— Que vous avez fait venir de Pierrefonds?

— Que M. Fouquet m'a donnés.

— Mon cher Porthos, nous n'avons pas besoin de cinq chevaux pour deux; d'ailleurs, j'en ai déjà trois à Paris, cela ferait huit; ce serait trop.

— Ce ne serait pas trop si j'avais mes gens ici; mais, hélas! je ne les ai pas.

— Vous regrettez vos gens?

— Je regrette Mousqueton, Mousqueton me manque.

— Excellent cœur! dit d'Artagnan; mais, croyez-moi, laissez vos chevaux ici comme vous avez laissé Mousqueton là-bas.

— Pourquoi cela?

— Parce que, plus tard...

— Eh bien?

— Eh bien, plus tard, peut-être sera-t-il bien que M. Fouquet ne vous ait rien donne du tout.

— Je ne comprends pas, dit Porthos.

— Il est inutile que vous compreniez.

— Cependant...

— Je vous expliquerai cela plus tard, Porthos.

— C'est de la politique, je parie

— Et de la plus subtile.

Porthos baissa la tête sur ce mot de politique ; puis, après un moment de rêverie, il ajouta :

— Je vous avouerai, d'Artagnan, que je ne suis pas politique.

— Je le sais, pardieu ! bien.

— Oh ! nul ne sait cela ; vous me l'avez dit vous-même, vous, le brave des braves.

— Que vous ai-je dit, Porthos ?

— Que l'on avait ses jours. Vous me l'avez dit et je l'ai éprouvé. Il y a des jours où l'on éprouve moins de plaisir que dans d'autres à recevoir des coups d'épée.

— C'est ma pensée.

— C'est la mienne aussi, quoique je ne croie guère aux coups qui tuent.

— Diable ! vous avez tué, cependant ?

— Oui, mais je n'ai jamais été tué.

— La raison est bonne.

— Donc, je ne crois pas mourir jamais de la lame d'une épée ou de la balle d'un fusil.

— Alors, vous n'avez peur de rien ?... Ah ! de l'eau, peut-être ?

— Non, je nage comme une loutre.

— De la fièvre quartaine ?

— Je ne l'ai jamais eue, et ne crois point l'avoir jamais ; mais je vous avouerai une chose...

Et Porthos baissa la voix.

— Laquelle ? demanda d'Artagnan en se mettant au diapason de Porthos.

— Je vous avouerai, répéta Porthos, que j'ai une horrible peur de la politique.

— Ah bah ! s'écria d'Artagnan.

— Tout beau ! dit Porthos d'une voix de stentor. J'ai vu Son Éminence M. le cardinal de Richelieu et Son Éminence M. le cardinal de Mazarin ; l'un avait une politique rouge, l'autre une politique noire. Je n'ai jamais été beaucoup plus content de l'une que de l'autre : la première a fait couper le cou à M. de Marillac, à M. de Thou, à M. de Cinq-Mars, à M. de Chalais, à M. de Boutteville, à M. de Montmorency ; la seconde a fait écharper une foule de frondeurs, dont nous étions, mon cher.

— Dont, au contraire, nous n'étions pas, dit d'Artagnan.

— Oh! si fait; car, si je dégaînais pour le cardinal, moi, je frappais pour le roi.

— Cher Porthos!

— J'achève. Ma peur de la politique est donc telle, que, s'il y a de la politique là-dessous, j'aime mieux retourner à Pierrefonds.

— Vous auriez raison, si cela était; mais avec moi, cher Porthos, jamais de politique, c'est net. Vous avez travaillé à fortifier Belle-Isle; le roi a voulu savoir le nom de l'habile ingénieur qui avait fait les travaux; vous êtes timide comme tous les hommes d'un vrai mérite; peut-être Aramis veut-il vous mettre sous le boisseau. Moi, je vous prends; moi, je vous déclare; moi, je vous produis; le roi vous récompense, et voilà toute ma politique.

— C'est la mienne, morbleu! dit Porthos en tendant la main à d'Artagnan.

Mais d'Artagnan connaissait la main de Porthos; il savait qu'une fois emprisonnée entre les cinq doigts du baron, une main ordinaire n'en sortait pas sans foulure.

Il tendit donc, non pas la main, mais le poing à son ami. Porthos ne s'en aperçut même pas.

Après quoi, ils sortirent tous deux de Saint-Mandé.

Les gardiens chuchotèrent bien un peu et se dirent à l'oreille quelques paroles que d'Artagnan comprit, mais qu'il se garda bien de faire comprendre à Porthos.

— Notre ami, dit-il, était bel et bien prisonnier d'Aramis. Voyons ce qu'il va résulter de la mise en liberté de ce conspirateur.

XI

LE RAT ET LE FROMAGE.

D'Artagnan et Porthos revinrent à pied, comme d'Artagnan était venu.

Lorsque d'Artagnan, entrant le premier dans la boutique du *Pilon-d'Or*, eut annoncé à Planchet que M. du Vallon serait un des voyageurs privilégiés; lorsque Porthos, en en-

trant dans la boutique, eut fait cliqueter avec son plumet les chandelles de bois suspendues à l'auvent, quelque chose comme un pressentiment douloureux troubla la joie que Planchet se promettait pour le lendemain.

Mais c'était un cœur d'or que notre épicier, relique précieuse du bon temps, qui est toujours et a toujours été pour ceux qui vieillissent le temps de leur jeunesse, et pour ceux qui sont jeunes la vieillesse de leurs ancêtres.

Planchet, malgré ce frémissement intérieur aussitôt réprimé que ressenti, accueillit donc Porthos avec un respect de tendre cordialité.

Porthos, un peu roide d'abord, à cause de la distance sociale qui existait à cette époque entre un baron et un épicier, Porthos finit par s'humaniser en voyant dans Planchet tant de bon vouloir et de prévenances.

Il fut surtout sensible à la liberté qui lui fut donnée, ou plutôt offerte, de plonger ses larges mains dans les caisses de fruits secs et confits, dans les sacs d'amandes et de noisettes, dans les tiroirs pleins de sucreries.

Aussi, malgré les invitations que lui fit Planchet de monter à l'entre-sol, choisit-il pour habitation favorite, pendant la soirée qu'il avait à passer chez Planchet, la boutique, où ses doigts rencontraient toujours ce que son nez avait senti et vu.

Les belles figues de Provence, les avelines du Forest, les prunes de la Touraine, devinrent pour Porthos l'objet d'une distraction qu'il savoura pendant cinq heures sans interruption.

Sous ses dents, comme sous des meules, se broyaient les noyaux, dont les débris jonchaient le plancher et criaient sous les semelles de ceux qui allaient et venaient; Porthos égrenait dans ses lèvres, d'un seul coup, les riches grappes de muscat sec, aux violettes couleurs, dont une demi-livre passait ainsi d'un seul coup de sa bouche dans son estomac.

Dans un coin du magasin, les garçons, tapis avec épouvante, s'entre-regardaient sans oser se parler.

Ils ignoraient Porthos, ils ne l'avaient jamais vu. La race de ces Titans qui avaient porté les dernières cuirasses d'Hugues Capet, de Philippe-Auguste et de François Ier commençait à disparaître. Ils se demandaient donc mentalement si ce n'était point là l'ogre des contes de fées, qui allait faire

disparaître dans son insatiable estomac le magasin tout entier de Planchet, et cela sans opérer le moindre déménagement des tonnes et des caisses.

Croquant, mâchant, cassant, grignotant, suçant et avalant Porthos disait de temps en temps à l'épicier :

— Vous avez là un joli commerce, ami Planchet.

— Il n'en aura bientôt plus si cela continue, grommela le premier garçon, qui avait parole de Planchet pour lui succéder.

Et, dans son désespoir, il s'approcha de Porthos, qui tenait toute la place du passage qui conduisait de l'arrière-boutique à la boutique. Il espérait que Porthos se lèverait, et que ce mouvement le distrairait de ses idées dévorantes.

— Que désirez-vous, mon ami? demanda Porthos d'un air affable.

— Je désirerais passer, Monsieur, si cela ne vous gênait pas trop.

— C'est trop juste, dit Porthos, et cela ne me gêne pas du tout.

Et en même temps il prit le garçon par la ceinture, l'enleva de terre, et le posa doucement de l'autre côté.

Le tout en souriant toujours avec le même air affable.

Les jambes manquèrent au garçon épouvanté au moment où Porthos le posait à terre, si bien qu'il tomba le derrière sur des liéges.

Cependant, voyant la douceur de ce géant, il se hasarda de nouveau.

— Ah! Monsieur, dit-il, prenez garde.

— A quoi, mon ami? demanda Porthos.

— Vous allez vous mettre le feu dans le corps.

— Comment cela, mon bon ami? fit Porthos.

— Ce sont tous aliments qui échauffent, Monsieur.

— Lesquels?

— Les raisins, les noisettes, les amandes.

— Oui; mais, si les amandes, les noisettes et les raisins échauffent...

— C'est incontestable, Monsieur.

— Le miel rafraîchit.

Et, allongeant la main vers un petit baril de miel ouvert, dans lequel plongeait la spatule à l'aide de laquelle on le sert aux pratiques, Porthos en avala une bonne demi-livre.

— Mon ami, dit Porthos, je vous demanderai de l'eau maintenant.

— Dans un seau, Monsieur? demanda naïvement le garçon.

— Non, dans une carafe; une carafe suffira, répondit Porthos avec bonhomie.

Et, portant la carafe à sa bouche, comme un sonneur fait de sa trompe, il vida la carafe d'un seul coup.

Planchet tressaillait dans tous les sentiments qui correspondent aux fibres de la propriété et de l'amour-propre.

Cependant, hôte digne de l'hospitalité antique, il feignait de causer très-attentivement avec d'Artagnan, et lui répétait sans cesse :

— Ah! Monsieur, quelle joie!... ah! Monsieur, quel honneur!

— A quelle heure souperons-nous, Planchet? demanda Porthos; j'ai appétit.

Le premier garçon joignit les mains.

Les deux autres se coulèrent sous les comptoirs, craignant que Porthos ne sentît la chair fraîche.

— Nous prendrons seulement ici un léger goûter, dit d'Artagnan, et, une fois à la campagne de Planchet, nous souperons.

— Ah! c'est à votre campagne que nous allons, Planchet? dit Porthos. Tant mieux.

— Vous me comblez, monsieur le baron.

Monsieur le baron fit grand effet sur les garçons, qui virent un homme de la plus haute qualité dans un appétit de cette espèce.

D'ailleurs, ce titre les rassura. Jamais ils n'avaient entendu dire qu'un ogre eût été appelé *monsieur le baron*.

— Je prendrai quelques biscuits pour ma route, dit nonchalamment Porthos.

Et, ce disant, il vida tout un bocal de biscuits anisés dans la vaste poche de son pourpoint.

— Ma boutique est sauvée, s'écria Planchet.

— Oui, comme le fromage, dit le premier garçon.

— Quel fromage?

— Ce fromage de Hollande dans lequel était entré un rat et dont nous ne trouvâmes plus que la croûte.

Planchet regarda sa boutique, et, à la vue de ce qui avait

échappé à la dent de Porthos, il trouva la comparaison exagérée.

Le premier garçon s'aperçut de ce qui se passait dans l'esprit de son maître,

— Gare au retour! lui dit-il.

— Vous avez des fruits chez vous? dit Porthos en montant l'entre-sol, où l'on venait d'annoncer que la collation était servie.

— Hélas! pensa l'épicier en adressant à d'Artagnan un regard plein de prières, que celui-ci comprit à moitié.

Après la collation, on se mit en route.

Il était tard lorsque les trois cavaliers, partis de Paris vers six heures, arrivèrent sur le pavé de Fontainebleau.

La route s'était faite gaiement. Porthos prenait goût à la société de Planchet, parce que celui-ci lui témoignait beaucoup de respect et l'entretenait avec amour de ses prés, de ses bois et de ses garennes.

Porthos avait les goûts et l'orgueil du propriétaire.

D'Artagnan, lorsqu'il eut vu aux prises les deux compagnons, prit les bas côtés de la route, et, laissant la bride flotter sur le cou de sa monture, il s'isola du monde entier comme de Porthos et de Planchet.

La lune glissait doucement à travers le feuillage bleuâtre de la forêt. Les senteurs de la plaine montaient, embaumées, aux narines des chevaux, qui soufflaient avec de grands bonds de joie.

Porthos et Planchet se mirent à parler foins.

Planchet avoua à Porthos que, dans l'âge mûr de sa vie, il avait, en effet, négligé l'agriculture pour le commerce, mais que son enfance s'était écoulée en Picardie, dans les belles luzernes qui lui montaient jusqu'aux genoux et sous les pommiers verts aux pommes rouges; aussi s'était-il juré, aussitôt sa fortune faite, de retourner à la nature, et de finir ses jours comme il les avait commencés, le plus près possible de la terre, où tous les hommes s'en vont.

— Eh! eh! dit Porthos, alors, mon cher monsieur Planchet, votre retraite est proche?

— Comment cela?

— Oui, vous me paraissez en train de faire une petite fortune.

— Mais oui, répondit Planchet, ou boulotte.

— Voyons, combien ambitionnez-vous et à quel chiffre comptez-vous vous retirer?

— Monsieur, dit Planchet sans répondre à la question, si intéressante qu'elle fût, Monsieur, une chose me fait beaucoup de peine.

— Quelle chose? demanda Porthos en regardant derrière lui comme pour chercher cette chose qui inquiétait Planchet et l'en délivrer.

— Autrefois, dit l'épicier, vous m'appeliez Planchet tout court et vous m'eussiez dit : « Combien ambitionnes-tu, Planchet, et à quel chiffre comptes-tu te retirer? »

— Certainement, certainement, autrefois j'eusse dit cela, répliqua l'honnête Porthos avec un embarras plein de délicatesse ; mais autrefois...

— Autrefois, j'étais le laquais de M. d'Artagnan, n'est-ce pas cela que vous voulez dire?

— Oui.

— Eh bien, si je ne suis plus tout à fait son laquais, je suis encore son serviteur; et, de plus, depuis ce temps-là...

— Eh bien, Planchet?

— Depuis ce temps-là, j'ai eu l'honneur d'être son associé.

— Oh! oh! fit Porthos. Quoi! d'Artagnan s'est mis dans l'épicerie?

— Non, non, dit d'Artagnan, que ces paroles tirèrent de sa rêverie et qui mit son esprit à la conversation avec l'habileté et la rapidité qui distinguaient chaque opération de son esprit et de son corps. Ce n'est pas d'Artagnan qui s'est mis dans l'épicerie, c'est Planchet qui s'est mis dans la politique. Voilà!

— Oui, dit Planchet avec orgueil et satisfaction à la fois, nous avons fait ensemble une petite opération qui m'a rapporté, à moi, cent mille livres, à M. d'Artagnan deux cent mille.

— Oh! oh! fit Porthos avec admiration.

— En sorte, monsieur le baron, continua l'épicier, que je vous prie de nouveau de m'appeler Planchet comme par le passé et de me tutoyer toujours. Vous ne sauriez croire le plaisir que cela me procurera.

— Je le veux, s'il en est ainsi, mon cher Planche
qua Porthos.

Et, comme il se trouvait près de Planchet, il leva la main pour lui frapper sur l'épaule en signe de cordiale amitié.

Mais un mouvement providentiel du cheval dérangea le geste du cavalier, de sorte que sa main tomba sur la croupe du cheval de Planchet.

L'animal plia les reins.

D'artagnan se mit à rire et à penser tout haut.

— Prends garde, Planchet; car, si Porthos t'aime trop, il te caressera; et, s'il te caresse, il t'aplatira : Porthos est toujours très-fort, vois-tu!

— Oh! dit Planchet, Mousqueton n'en est pas mort, et cependant M. le baron l'aime bien.

— Certainement, dit Porthos avec un soupir qui fit simultanément cabrer les trois chevaux, et je disais encore ce matin à d'Artagnan combien je le regrettais; mais, dis-moi, Planchet?

— Merci, monsieur le baron, merci.

— Brave garçon, va! Combien as-tu d'arpents de parc, toi?

— De parc?

— Oui. Nous compterons les prés ensuite, puis les bois après.

— Où cela, Monsieur?

— A ton château.

— Mais, monsieur le baron, je n'ai ni château, ni parc, ni prés, ni bois.

— Qu'as-tu donc, demanda Porthos, et pourquoi nommes-tu cela une campagne, alors?

— Je n'ai point dit une campagne, monsieur le baron, répliqua Planchet un peu humilié, mais un simple pied-à-terre.

— Ah! ah! fit Porthos, je comprends; tu te réserves.

— Non, monsieur le baron, je dis la bonne vérité : j'ai deux chambres d'amis, voilà tout.

— Mais alors, dans quoi se promènent-ils, tes amis?

— D'abord, dans la forêt du roi, qui est fort belle.

— Le fait est que la forêt est belle, dit Porthos, presque aussi belle que ma forêt du Berri.

Planchet ouvrit de grands yeux.

— Vous avez une forêt dans le genre de la forêt de Fontainebleau, monsieur le baron? balbutia-t-il.

— Oui, j'en ai même deux; mais celle du Berri est ma favorite.

— Pourquoi cela? demanda gracieusement Planchet.

— Mais, d'abord, parce que je n'en connais pas la fin; et, ensuite, parce qu'elle est pleine de braconniers.

— Et comment cette profusion de braconniers peut-elle vous rendre cette forêt si agréable?

— En ce qu'ils chassent mon gibier et que, moi, je les chasse, ce qui, en temps de paix, est en petit, pour moi, une image de la guerre.

On en était à ce moment de la conversation, lorsque Planchet, levant le nez, aperçut les premières maisons de Fontainebleau qui se dessinaient en vigueur sur le ciel, tandis qu'au-dessus de la masse compacte et informe s'élançaient les toits aigus du château, dont les ardoises reluisaient à la lune comme les écailles d'un immense poisson.

— Messieurs, dit Planchet, j'ai l'honneur de vous annoncer que nous sommes arrivés à Fontainebleau.

XII

LA CAMPAGNE DE PLANCHET.

Les cavaliers levèrent la tête et virent que l'honnête Planchet disait l'exacte vérité.

Dix minutes après, ils étaient dans la rue de Lyon, de l'autre côté de l'auberge du *Beau-Paon*.

Une grande haie de sureaux touffus, d'aubépines et de houblons formaient une clôture impénétrable et noire, derrière laquelle s'élevait une maison blanche à large toit de tuiles.

Deux fenêtres de cette maison donnaient sur la rue.

Toutes deux étaient sombres.

Entre les deux, une petite porte, surmontée d'un auvent soutenu par des pilastres, y donnait entrée.

On arrivait à cette porte par un seuil élevé.

Planchet mit pied à terre comme s'il allait frapper à cette porte; puis, se ravisant, il prit son cheval par la bride et marcha pendant environ trente pas encore.

Ses deux compagnons le suivirent.

Alors il arriva devant une porte charretière à claire-voie située trente pas plus loin, et, levant un loquet de bois, seule clôture de cette porte, il poussa l'un des battants.

Alors il entra le premier, tirant son cheval par la bride, dans une petite cour entourée de fumier, dont la bonne odeur décelait une étable toute voisine.

— Il sent bon, dit bruyamment Porthos en mettant à son tour pied à terre, et je me croirais, en vérité, dans mes vacheries de Pierrefonds.

— Je n'ai qu'une vache, se hâta de dire modestement Planchet.

— Et moi, j'en ai trente, dit Porthos, ou plutôt je ne sais pas le nombre de mes vaches.

Les deux cavaliers étaient entrés, Planchet referma la porte derrière eux.

Pendant ce temps, d'Artagnan, qui avait mis pied à terre avec sa légèreté habituelle, humait le bon air, et, joyeux comme un Parisien qui voit de la verdure, il arrachait un brin de chèvrefeuille d'une main, une églantine de l'autre.

Porthos avait mis ses mains sur des pois qui montaient le long des perches et mangeait ou plutôt broutait cosses et fruits.

Planchet s'occupa aussitôt de réveiller, dans son appentis, une manière de paysan, vieux et cassé, qui couchait sur des mousses couvertes d'une souquenille.

Ce paysan, reconnaissant Planchet, l'appela *notre maître*, à la grande satisfaction de l'épicier.

— Mettez les chevaux au râtelier, mon vieux, et bonne pitance, dit Planchet.

— Oh! oui-da! les belles bêtes, dit le paysan; oh! il faut qu'elles en crèvent!

— Doucement, doucement, l'ami, dit d'Artagnan; peste! comme nous y allons : l'avoine et la botte de paille, rien de plus.

— Et de l'eau blanche pour ma monture, à moi, dit Porthos, car elle a bien chaud, ce me semble.

— Oh! ne craignez rien, Messieurs, répondit Planchet, le père Célestin est un vieux gendarme d'Ivry. Il connaît l'écurie; venez à la maison, venez.

Et il attira les deux amis par une allée fort couverte qui

traversait un potager, puis une petite luzerne, et qui, enfin, aboutissait à un petit jardin derrière lequel s'élevait la maison, dont on avait déjà vu la principale façade du côté de la rue.

A mesure que l'on approchait, on pouvait distinguer, par deux fenêtres ouvertes au rez-de-chaussée et qui donnaient accès à la chambre, l'intérieur, le *pénétral* de Planchet.

Cette chambre, doucement éclairée par une lampe placée sur la table, apparaissait au fond du jardin comme une riante image de la tranquillité, de l'aisance et du bonheur.

Partout où tombait la paillette de lumière détachée du centre lumineux sur une faïence ancienne, sur un meuble luisant de propreté, sur une arme pendue à la tapisserie, la pure clarté trouvait un pur reflet, et la goutte de feu venait dormir sur la chose agréable à l'œil.

Cette lampe, qui éclairait la chambre, tandis que le feuillage des jasmins et des aristoloches tombait de l'encadrement des fenêtres, illuminait splendidement une nappe damassée blanche comme un quartier de neige.

Deux couverts étaient mis sur cette nappe. Un vin jauni roulait ses rubis dans le cristal à facettes de la longue bouteille, et un grand pot de faïence bleue, à couvercle d'argent, contenait un cidre écumeux.

Près de la table, dans un fauteuil à large dossier, dormait une femme de trente ans, au visage épanoui par la santé et la fraîcheur.

Et, sur les genoux de cette fraîche créature, un gros chat roux, pelotonnant son corps sur ses pattes pliées, faisait entendre le ronflement caractéristique qui, avec les yeux demi-clos, signifie, dans les mœurs félines :

— Je suis parfaitement heureux.

Les deux amis s'arrêtèrent devant cette fenêtre, tout ébahis de surprise.

Planchet, en voyant leur étonnement, fut ému d'une douce joie.

— Ah! coquin de Planchet! dit d'Artagnan, je comprends tes absences

— Oh! oh! voilà du linge bien blanc, dit à son tour Porthos d'une voix de tonnerre.

Au bruit de cette voix, le chat s'enfuit, la ménagère se réveilla en sursaut, et Planchet, prenant un air gracieux, in-

troduisit les deux compagnons dans la chambre où était dressé le couvert.

— Permettez-moi, dit-il, ma chère, de vous présenter M. le chevalier d'Artagnan, mon protecteur.

D'Artagnan prit la main de la dame en homme de cour et avec les mêmes manières chevaleresques qu'il eût pris celle de Madame.

— M. le baron du Vallon de Bracieux de Pierrefonds, ajouta Planchet.

Porthos fit un salut dont Anne d'Autriche se fût déclarée satisfaite, sous peine d'être bien exigeante.

Alors, ce fut au tour de Planchet.

Il embrassa bien franchement la dame, après toutefois avoir fait un signe qui semblait demander la permission à d'Artagnan et à Porthos.

Permission qui lui fut accordée, bien entendu.

D'Artagnan fit un compliment à Planchet.

— Voilà, dit-il, un homme qui sait arranger sa vie.

— Monsieur, répondit Planchet en riant, la vie est un capital que l'homme doit placer le plus ingénieusement qu'il lui est possible...

— Et tu en retires de gros intérêts, dit Porthos en riant comme un tonnerre.

Planchet revint à sa ménagère.

— Ma chère amie, dit-il, vous voyez là les deux hommes qui ont conduit une partie de mon existence. Je vous les ai nommés bien des fois tous les deux.

— Et deux autres encore, dit la dame avec un accent flamand des plus prononcés.

— Madame est Hollandaise ? demanda d'Artagnan.

Porthos frisa sa moustache, ce que remarqua d'Artagnan, qui remarquait tout.

— Je suis Anversoise, répondit la dame.

— Et elle s'appelle dame Gechter, dit Planchet.

— Vous n'appelez point ainsi Madame, dit d'Artagnan.

— Pourquoi cela ? demanda Planchet.

— Parce que ce serait la vieillir chaque fois que vous l'appelleriez.

— Non, je l'appelle Trüchen.

— Charmant nom, dit Porthos.

— Trüchen, dit Planchet, m'est arrivée de Flandre avec

sa vertu et deux mille florins. Elle fuyait un mari fâcheux qui la battait. En ma qualité de Picard, j'ai toujours aimé les Artésiennes. De l'Artois à la Flandre, il n'y a qu'un pas. Elle vint pleurer chez son parrain, mon prédécesseur de la rue des Lombards; elle plaça chez moi ses deux mille florins que j'ai fait fructifier, et qui lui en rapportent dix mille.

— Bravo, Planchet!

— Elle est libre, elle est riche; elle a une vache, elle commande à une servante et au père Célestin; elle me file toutes mes chemises, elle me tricote tous mes bas d'hiver, elle ne me voit que tous les quinze jours, et elle veut bien se trouver heureuse.

— Heureuse che suis effectivement... dit Trüchen avec abandon.

Porthos frisa l'autre hémisphère de sa moustache.

— Diable! diable! pensa d'Artagnan, est-ce que Porthos aurait des intentions?...

En attendant, Trüchen, comprenant de quoi il était question, avait excité sa cuisinière, ajouté deux couverts, et chargé la table de mets exquis, qui font d'un souper un repas, et d'un repas un festin.

Beurre frais, bœuf salé, anchois et thon, toute l'épicerie de Planchet.

Poulets, légumes, salade, poisson d'étang, poisson de rivière, gibier de forêt, toutes les ressources de la province.

De plus, Planchet revenait du cellier, chargé de dix bouteilles dont le verre disparaissait sous une épaisse couche de poudre grise.

Cet aspect réjouit le cœur de Porthos.

— J'ai faim, dit-il.

Et il s'assit près de dame Trüchen avec un regard assassin.

D'Artagnan s'assit de l'autre côté.

Planchet, discrètement et joyeusement, se plaça en face.

— Ne vous ennuyez pas, dit-il, si, pendant le souper, Trüchen quitte souvent la table; elle surveille vos chambres à coucher.

En effet, la ménagère faisait de nombreux voyages, et l'on entendait au premier étage gémir les bois de lit et crier des roulettes sur le carreau.

Pendant ce temps, les trois hommes mangeaient et buvaient, Porthos surtout.

C'était merveille que de les voir.

Les dix bouteilles étaient dix ombres lorsque Trüchen redescendit avec du fromage.

D'Artagnan avait conservé toute sa dignité.

Porthos, au contraire, avait perdu une partie de la sienne.

On chantait bataille, on parla chansons.

D'Artagnan conseilla un nouveau voyage à la cave, et, comme Planchet ne marchait pas avec toute la régularité du *sçavant fantassin,* le capitaine des mousquetaires proposa de l'accompagner.

Ils partirent donc en fredonnant des chansons à faire peur aux diables les plus flamands.

Trüchen demeura à table près de Porthos.

Tandis que les deux gourmets choissaient derrière les falourdes, on entendit ce bruit sec et sonore que produisent en faisant le vide deux lèvres sur une joue.

— Porthos se sera cru à La Rochelle, pensa d'Artagnan.

Ils remontèrent chargés de bouteilles.

Planchet n'y voyait plus tant il chantait.

D'Artagnan, qui y voyait toujours, remarqua combien la joue gauche de Trüchen était plus rouge que la droite.

Or, Porthos souriait à la gauche de Trüchen, et frisait, de ses deux mains, les deux côtés de ses moustaches à la fois.

Trüchen souriait aussi au magnifique seigneur.

Le vin petillant d'Anjou fit des trois hommes trois diables d'abord, trois soliveaux ensuite.

D'Artagnan n'eut que la force de prendre un bougeoir pour éclairer à Planchet son propre escalier.

Planchet traîna Porthos, que poussait Trüchen, fort joviale aussi de son côté.

Ce fut d'Artagnan qui trouva les chambres et découvrit les lits. Porthos se plongea dans le sien, déshabillé par son ami le mousquetaire.

D'Artagnan se jeta sur le sien en disant :

— Mordious ! j'avais cependant juré de ne plus toucher à ce vin jaune qui sent la pierre à fusil. Fi ! si les mousquetaires voyaient leur capitaine dans un pareil état !

Et, tirant les rideaux du lit :

— Heureusement qu'il ne me verront pas, ajouta-t-il.

Planchet fut enlevé dans les bras de Trüchen, qui le déshabilla et ferma rideaux et portes.

— C'est divertissant, la campagne, dit Porthos en allongeant ses jambes qui passèrent à travers le bois du lit, ce qui produisit un écroulement énorme auquel nul ne prit garde, tant on s'était diverti à la campagne de Planchet.

Tout le monde ronflait à deux heures de l'après-minuit.

XXIII

CE QUE L'ON VOIT DE LA MAISON DE PLANCHET.

Le lendemain trouva les trois héros dormant du meilleur cœur.

Trüchen avait fermé les volets en femme qui craint, pour des yeux alourdis, la première visite du soleil levant.

Aussi faisait-il nuit noire sous les rideaux de Porthos et sous le baldaquin de Planchet, quand d'Artagnan, réveillé le premier, par un rayon indiscret qui perçait les fenêtres, sauta à bas du lit, comme pour arriver le premier à l'assaut.

Il prit d'assaut la chambre de Porthos, voisine de la sienne.

Ce digne Porthos dormait comme un tonnerre gronde; il étalait fièrement dans l'obscurité son torse gigantesque, et son poing gonflé pendait hors du lit sur le tapis de pieds.

D'Artagnan réveilla Porthos, qui frotta ses yeux d'assez bonne grâce.

Pendant ce temps, Planchet s'habillait et venait recevoir aux portes de leurs chambres ses deux hôtes vacillants encore de la veille.

Bien qu'il fût encore matin, toute la maison était déjà sur pied. La cuisinière massacrait sans pitié dans la basse-cour, et le père Célestin cueillait des cerises dans le jardin.

Porthos, tout guilleret, tendit une main à Planchet, et d'Artagnan demanda la permission d'embrasser madame Trüchen.

Celle-ci, qui ne gardait pas rancune aux vaincus, s'approcha de Porthos, auquel la même faveur fut accordée.

Porthos embrassa madame Trüchen avec un gros soupir

Alors Planchet prit les deux amis par la main.

— Je vais vous montrer la maison, dit-il ; hier au soir, nous sommes entrés ici comme dans un four, et nous n'avons rien pu voir ; mais, au jour, tout change d'aspect, et vous serez contents.

— Commençons par la vue, dit d'Artagnan, la vue me charme avant toutes choses ; j'ai toujours habité des maisons royales, et les princes ne savent pas trop mal choisir leurs points de vue.

— Moi, dit Porthos, j'ai toujours tenu à la vue. Dans mon château de Pierrefonds, j'ai fait percer quatre allées qui aboutissent à une perspective variée.

— Vous allez voir ma perspective, dit Planchet.

Et il conduisit les deux hôtes à une fenêtre.

— Ah ! oui, c'est la rue de Lyon, dit d'Artagnan.

— Oui. J'ai deux fenêtres par ici, vue insignifiante ; on aperçoit cette auberge, toujours remuante et bruyante : c'est un voisinage désagréable. J'avais quatre fenêtres par ici, je n'en ai conservé que deux.

— Passons, dit d'Artagnan.

Ils rentrèrent dans un corridor conduisant aux chambres, et Planchet poussa les volets.

— Tiens, tiens ! dit Porthos, qu'est-ce que cela, là-bas ?

— La forêt, dit Planchet. C'est l'horizon, toujours une ligne épaisse, qui est jaunâtre au printemps, verte l'été, rouge l'automne et blanche l'hiver.

— Très-bien ; mais c'est un rideau qui empêche de voir plus loin.

— Oui, dit Planchet ; mais, d'ici là, on voit...

— Ah ! ce grand champ !... dit Porthos. Tiens !... qu'est-ce que j'y remarque ?... Des croix, des pierres.

— Ah çà ! mais c'est le cimetière ! s'écria d'Artagnan.

— Justement, dit Planchet ; je vous assure que c'est très-curieux. Il ne se passe pas de jour qu'on n'enterre ici quelqu'un. Fontainebleau est assez fort. Tantôt ce sont des jeunes filles vêtues de blanc avec des bannières, tantôt des échevins ou des bourgeois riches avec les chantres et la fabrique de la paroisse, quelquefois des officiers de la maison du roi.

— Moi, je n aime pas cela, dit Porthos.

— C'est peu divertissant, dit d'Artagnan.

— Je vous assure que cela donne des pensées saintes, répliqua Planchet.

— Ah ! je ne dis pas.

— Mais, continua Planchet, nous devons mourir un jour, et il y a quelque part une maxime que j'ai retenue, celle-ci : « C'est une salutaire pensée que la pensée de la mort. »

— Je ne vous dis pas le contraire, fit Porthos.

— Mais, objecta d'Artagnan, c'est aussi une pensée salutaire que celle de la verdure, des fleurs, des rivières, des horizons bleus, des larges plaines sans fin...

— Si je les avais, je ne les repousserais pas, dit Planchet; mais, n'ayant que ce petit cimetière, fleuri aussi, moussu, ombreux et calme, je m'en contente, et je pense aux gens de la ville qui demeurent rue des Lombards, par exemple, et qui entendent rouler deux mille chariots par jour, et piétiner dans la boue cent cinquante mille personnes.

— Mais vivantes, dit Porthos, vivantes !

— Voilà justement pourquoi, dit Planchet timidement, cela me repose, de voir un peu des morts.

— Ce diable de Planchet, fit d'Artagnan, il était né pour être poëte comme pour être épicier.

— Monsieur, dit Planchet, j'étais une de ces bonnes pâtes d'homme que Dieu a faites pour s'animer durant un certain temps et pour trouver bonnes toutes choses qui accompagnent leur séjour sur terre.

D'Artagnan s'assit alors près de la fenêtre, et, cette philosophie de Planchet lui ayant paru solide, il y rêva

— Pardieu ! s'écria Porthos, voilà que justement on nous donne la comédie. Est-ce que je n'entends pas un peu chanter ?...

— Mais oui, l'on chante, dit d'Artagnan.

— Oh ! c'est un enterrement de dernier ordre, dit Planchet dédaigneusement. Il n'y a là que le prêtre officiant, le bedeau et l'enfant de chœur. Vous voyez, Messieurs, que le défunt ou la défunte n'était pas un prince.

— Non, personne ne suit son convoi.

— Si fait, dit Porthos, je vois un homme.

— Oui, c'est vrai, un homme enveloppé d'un manteau, dit d'Artagnan.

— Cela ne vaut pas la peine d'être vu, dit Planchet.

— Cela m'intéresse, dit vivement d'Artagnan en s'accoudant sur la fenêtre.

— Allons, allons, vous y mordez, dit joyeusement Planchet; c'est comme moi : les premiers jours, j'étais triste de faire des signes de croix toute la journée, et les chants m'allaient entrer comme des clous dans le cerveau; depuis, je me berce avec les chants, et je n'ai jamais vu d'aussi jolis oiseaux que ceux du cimetière.

— Moi, fit Porthos, je ne m'amuse plus; j'aime mieux descendre.

Planchet ne fit qu'un bond; il offrit sa main à Porthos pour le conduire dans le jardin.

— Quoi! vous restez là? dit Porthos à d'Artagnan en se retournant.

— Oui, mon ami, oui; je vous rejoindrai.

— Eh! eh! M. d'Artagnan n'a pas tort, dit Planchet; enterre-t-on déjà?

— Pas encore.

— Ah! oui, le fossoyeur attend que les cordes soient nouées autour de la bière... Tiens! il entre une femme à l'autre extrémité du cimetière.

— Oui, oui, cher Planchet, dit vivement d'Artagnan; mais laisse-moi, laisse-moi; je commence à entrer dans les méditations salutaires, ne me trouble pas.

Planchet parti, d'Artagnan dévora des yeux, derrière le volet demi-clos, ce qui se passait en face.

Les deux porteurs du cadavre avaient détaché les bretelles de leur civière et laissèrent glisser leur fardeau dans la fosse.

A quelques pas, l'homme au manteau, seul spectateur de la scène lugubre, s'adossait à un grand cyprès, et dérobait entièrement sa figure aux fossoyeurs et aux prêtres. Le corps du défunt fut enseveli en cinq minutes.

La fosse comblée, les prêtres s'en retournèrent. Le fossoyeur leur adressa quelques mots et partit derrière eux

L'homme au manteau les salua au passage et mit une pièce de monnaie dans la main du fossoyeur.

— Mordioux! murmura d'Artagnan, mais c'est Aramis, cet homme-là!

Aramis, en effet, demeura seul, de ce côté du moins; car, à peine avait-il tourné la tête, que le pas d'une femme et le frôlement d'une robe bruirent dans le chemin près de lui.

Il se retourna aussitôt et ôta son chapeau avec un grand respect de courtisan; il conduisit la dame sous un couvert de marronniers et de tilleuls qui ombrageaient une tombe fastueuse.

— Ah! par exemple, dit d'Artagnan, l'évêque de Vannes donnant des rendez-vous! C'est toujours l'abbé Aramis, muguetant à Noisy-le-Sec. Oui, ajouta le mousquetaire; mais, dans un cimetière, c'est un rendez-vous sacré.

Et il se mit à rire.

La conversation dura une grosse demi-heure.

D'Artagnan ne pouvait pas voir le visage de la dame, car elle lui tournait le dos; mais il voyait parfaitement, à la roideur des deux interlocuteurs, à la symétrie de leurs gestes, à la façon compassée, industrieuse, dont ils se lançaient les regards comme attaque ou comme défense, il voyait qu'on ne parlait pas d'amour.

A la fin de la conversation, la dame se leva, et ce fut elle qui s'inclina profondément devant Aramis.

— Oh! oh! dit d'Artagnan, mais cela finit comme un rendez-vous d'amour!... Le cavalier s'agenouille au commencement; la demoiselle est domptée ensuite, et c'est elle qui supplie... Quelle est cette demoiselle? Je donnerais un ongle pour la voir.

Mais ce fut impossible. Aramis s'en alla le premier; la dame s'enfonça sous ses coiffes et partit ensuite.

D'Artagnan n'y tint plus : il courut à la fenêtre de la rue de Lyon.

Aramis venait d'entrer dans l'auberge.

La dame se dirigeait en sens inverse. Elle allait rejoindre vraisemblablement un équipage de deux chevaux de main et d'un carrosse qu'on voyait à la lisière du bois.

Elle marchait lentement, tête baissée, absorbée dans une profonde rêverie.

— Mordious! mordious! il faut que je connaisse cette femme, dit encore le mousquetaire

Et, sans plus délibérer, il se mit à la poursuivre.

Chemin faisant, il se demandait par quel moyen il la forcerait à lever son voile.

— Elle n'est pas jeune, dit-il; c'est une femme du grand monde. Je connais, ou le diable m'emporte! cette tournure-là.

Comme il courait, le bruit de ses éperons et de ses bottes

sur le sol battu de la rue faisait un cliquetis étrange; un bonheur lui arriva sur lequel il ne comptait pas.

Ce bruit inquiéta la dame; elle crut être suivie ou poursuivie, ce qui était vrai, et elle se retourna.

D'Artagnan sauta comme s'il eût reçu dans les mollets une charge de plomb à moineaux; puis, faisant un crochet pour revenir sur ses pas:

— Madame de Chevreuse! murmura-t-il.

D'Artagnan ne voulut pas rentrer sans tout savoir.

Il demanda au père Célestin de s'informer près du fossoyeur quel était le mort qu'on avait enseveli le matin même.

— Un pauvre mendiant franciscain, répliqua celui-ci, qui n'avait pas même un chien pour l'aimer en ce monde et l'escorter à sa dernière demeure.

— S'il en était ainsi, pensa d'Artagnan, Aramis n'eût pas assisté à son convoi. Ce n'est pas un chien pour le dévouement que M. l'évêque de Vannes; pour le flair, je ne dis pas!

XIV

COMMENT PORTHOS, TRUCHEN ET PLANCHET SE QUITTÈRENT TOUS AMIS, GRACE A D'ARTAGNAN.

On fit grosse chère dans la maison de Planchet.

Porthos brisa une échelle et deux cerisiers, dépouilla les framboisiers, mais ne put arriver jusqu'aux fraises, à cause, disait-il, de son ceinturon.

Trüchen, qui déjà s'était apprivoisée avec le géant, lui répondit:

— Ce n'est pas le ceinduron, z'est le fendre.

Et Porthos, ravi de joie, embrassa Trüchen, qui lui cueillit plein sa main de fraises et les lui fit manger dans sa main. D'Artagnan, qui arriva sur ces entrefaites, gourmanda Porthos sur sa paresse, et plaignit tout bas Planchet.

Porthos déjeuna bien; quand il eut fini:

— Je me plairais ici, dit-il en regardant Trüchen.

Trüchen sourit.

Planchet en fit autant, non sans un peu de gêne.

Alors d'Artagnan dit à Porthos:

— Il ne faut pas, mon ami, que les délices de Capoue vous fassent oublier le but réel de notre voyage à Fontainebleau.

— Ma présentation au roi?

— Précisément. Je veux aller faire un tour en ville pour préparer cela. Ne sortez pas d'ici, je vous prie.

— Oh! non, s'écria Porthos.

Planchet regarda d'Artagnan avec crainte.

— Est-ce que vous serez absent longtemps? dit-il.

— Non, mon ami, et, dès ce soir, je te débarrasse de deux hôtes un peu lourds pour toi.

— Oh! monsieur d'Artagnan, pouvez-vous dire...

— Non; vois-tu, ton cœur est excellent, mais ta maison est petite. Tel n'a que deux arpents, qui peut loger un roi et le rendre très-heureux; mais tu n'es pas né grand seigneur, toi.

— M. Porthos non plus, murmura Planchet.

— Il l'est devenu, mon cher: il est suzerain de cent mille livres de rente depuis vingt ans, et, depuis cinquante, il est suzerain de deux poings et d'une échine qui n'ont jamais eu de rivaux dans ce beau royaume de France. Porthos est un très-grand seigneur à côté de toi, mon fils, et... Je ne t'en dis pas davantage: je te sais intelligent.

— Mais non, mais non, Monsieur; expliquez-moi...

— Regarde ton verger dépouillé, ton garde-manger vide, ton lit cassé, ta cave à sec, regarde... madame Trüchen...

— Ah! mon Dieu! dit Planchet.

— Porthos, vois-tu, est seigneur de trente villages qui renferment trois cents vassales fort égrillardes, et c'est un bien bel homme que Porthos!

— Ah! mon Dieu! répéta Planchet.

— Madame Trüchen est une excellente personne, continua d'Artagnan; conserve-la pour toi, entends-tu?

Et il lui frappa sur l'épaule.

A ce moment, l'épicier aperçut Trüchen et Porthos éloignés sous une tonnelle.

Trüchen, avec une grâce toute flamande, faisait à Porthos des boucles d'oreille avec des doubles cerises, et Porthos riait amoureusement, comme Samson devant Dalilah.

Planchet serra la main de d'Artagnan et courut vers la tonnelle.

Rendons à Porthos cette justice qu'il ne se dérangea pas... Sans doute il ne croyait pas mal faire.

Trüchen non plus ne se dérangea pas, ce qui indisposa Planchet; mais il avait vu assez de beau monde dans sa boutique pour faire bonne contenance devant un désagrément

Planchet prit le bras de Porthos et lui proposa d'aller voir les chevaux.

Porthos dit qu'il était fatigué.

Planchet proposa au baron du Vallon de goûter d'un noyau qu'il faisait lui-même et qui n'avait pas son pareil.

Le baron accepta.

C'est ainsi que, toute la journée, Planchet sut occuper son ennemi. Il sacrifia son buffet à son amour-propre.

D'Artagnan revint deux heures après.

— Tout est disposé, dit-il; j'ai vu Sa Majesté un moment au départ pour la chasse : le roi nous attend ce soir.

— Le roi m'attend! cria Porthos en se redressant.

Et, il faut bien l'avouer, car c'est une onde mobile que le cœur de l'homme, à partir de ce moment, Porthos ne regarda plus madame Trüchen avec cette grâce touchante qui avait amolli le cœur de l'Anversoise.

Planchet chauffa de son mieux ces dispositions ambitieuses. Il raconta ou plutôt repassa toutes les splendeurs du dernier règne : les batailles, les siéges, les cérémonies. Il dit le luxe des Anglais, les aubaines conquises par les trois braves compagnons, dont d'Artagnan, le plus humble au début, avait fini par devenir le chef.

Il enthousiasma Porthos en lui montrant sa jeunesse évanouie; il vanta comme il put la chasteté de ce grand seigneur et sa religion à respecter l'amitié; il fut éloquent, il fut adroit. Il charma Porthos, fit trembler Trüchen et fit rêver d'Artagnan.

A six heures, le mousquetaire ordonna de préparer les chevaux et fit habiller Porthos.

Il remercia Planchet de sa bonne hospitalité, lui glissa quelques mots vagues d'un emploi qu'on pourrait lui trouver à la cour, ce qui grandit immédiatement Planchet dans l'esprit de Trüchen, où le pauvre épicier, si bon, si généreux, si dévoué avait baissé depuis l'apparition et le parallèle de deux grands seigneurs.

Car les femmes sont ainsi faites : elles ambitionnent ce qu'elles n'ont pas, elles dédaignent ce qu'elles ambitionnaient quand elles l'ont

Après avoir rendu ce service à son ami Planchet, d'Artagnan dit à Porthos tout bas :

— Vous avez, mon ami, une bague assez jolie à votre doigt.

— Trois cents pistoles, dit Porthos.

— Madame Trüchen gardera bien mieux votre souvenir si vous lui laissez cette bague-là, répliqua d'Artagnan.

Porthos hésita.

— Vous trouvez qu'elle n'est pas assez belle? dit le mousquetaire. Je vous comprends; un grand seigneur comme vous ne va pas loger chez un ancien serviteur sans payer grassement l'hospitalité; mais, croyez-moi, Planchet a un si bon cœur, qu'il ne remarquera pas que vous avez cent mille livres de rente.

— J'ai bien envie, dit Porthos gonflé par ce discours, de donner à madame Trüchen ma petite métairie de Bracieux; c'est aussi une bague au doigt... douze arpents.

— C'est trop, mon bon Porthos, trop pour le moment... Gardez cela pour plus tard.

Il lui ôta le diamant du doigt, et, s'approchant de Trüchen :

— Madame, dit-il, M. le baron ne sait comment vous prier d'accepter, pour l'amour de lui, cette petite bague. M. du Vallon est un des hommes les plus généreux et les plus discrets que je connaisse. Il voulait vous offrir une métairie qu'il possède à Bracieux; je l'en ai dissuadé

— Oh! fit Trüchen dévorant le diamant du regard.

— Monsieur le baron! s'écria Planchet attendri.

— Mon bon ami! balbutia Porthos, charmé d'avoir été si bien traduit par d'Artagnan.

Toutes ces exclamations, se croisant, firent un dénoûment pathétique à la journée, qui pouvait se terminer d'une façon grotesque.

Mais d'Artagnan était là, et partout, lorsque d'Artagnan avait commandé, les choses n'avaient fini que selon son goût et son désir.

On s'embrassa. Truchen, rendue à elle-même par la munificence du baron, se sentit à sa place, et n'offrit qu'un front timide et rougissant au grand seigneur avec lequel elle se familiarisait si bien la veille.

Planchet lui-même fut pénétré d'humilité.

En veine de générosité, le baron Porthos aurait volontiers vidé ses poches dans les mains de la cuisinière et de Célestin.

Mais d'Artagnan l'arrêta.

— A mon tour, dit-il.

Et il donna une pistole à la femme et deux à l'homme.

Ce furent des bénédictions à réjouir le cœur d'Harpagon et à le rendre prodigue.

D'Artagnan se fit conduire par Planchet jusqu'au château et introduisit Porthos dans son appartement de capitaine, où il pénétra sans avoir été aperçu de ceux qu'il redoutait de rencontrer.

XV

LA PRÉSENTATION DE PORTHOS.

Le soir même, à sept heures, le roi donnait audience à un ambassadeur des Provinces-Unies dans le grand salon.

L'audience dura un quart d'heure.

Après quoi, il reçut les nouveaux présentés et quelques dames, qui passèrent les premières.

Dans un coin du salon, derrière la colonne, Porthos et d'Artagnan s'entretenaient en attendant leur tour.

— Savez-vous la nouvelle? dit le mousquetaire à son ami.

— Non.

— Eh bien, regardez-le.

Porthos se haussa sur les pointes du pied et vit M. Fouquet en habit de cérémonie qui conduisait Aramis au roi.

— Aramis! dit Porthos.

— Présenté au roi par M. Fouquet.

— Ah! fit Porthos.

— Pour avoir fortifié Belle-Isle, continua d'Artagnan.

— Et moi?

— Vous? Vous, comme j'avais l'honneur de vous le dire vous êtes le bon Porthos, la bonté du bon Dieu; aussi vous prie-t-on de garder un peu Saint-Mandé.

— Ah! répéta Porthos.

— Mais je suis là heureusement, dit d'Artagnan, et ce sera mon tour tout à l'heure.

En ce moment, Fouquet s'adressait au roi

— Sire, dit-il, j'ai une faveur à demander à Votre Majesté. M. d'Herblay n'est pas ambitieux, mais il sait qu'il peut être utile. Votre Majesté a besoin d'avoir un agent à Rome et de l'avoir puissant; nous pouvons avoir un chapeau pour M. d'Herblay.

Le roi fit un mouvement.

— Je ne demande pas souvent à Votre Majesté, dit Fouquet.

— C'est un cas, répondit le roi, qui traduisait toujours ainsi ses hésitations.

A ce mot, nul n'avait rien à répondre.

Fouquet et Aramis se regardèrent.

Le roi reprit :

— M. d'Herblay peut aussi nous servir en France : un archevêque, par exemple.

— Sire, objecta Fouquet avec une grâce qui lui était particulière, Votre Majesté comble M. d'Herblay : l'archevêché peut être dans les bonnes grâces du roi le complément du chapeau ; l'un n'exclut pas l'autre.

Le roi admira la présence d'esprit et sourit.

— D'Artagnan n'eût pas mieux répondu, dit-il.

Il n'eût pas plus tôt prononcé ce nom, que d'Artagnan parut.

— Votre Majesté m'appelle ? dit-il.

Aramis et Fouquet firent un pas pour s'éloigner.

— Permettez, sire, dit vivement d'Artagnan, qui démasqua Porthos, permettez que je présente à Votre Majesté M. le baron du Vallon, l'un des plus braves gentilshommes de France.

Aramis, à l'aspect de Porthos, devint pâle ; Fouquet crispa ses poings sous ses manchettes.

D'Artagnan leur sourit à tous deux, tandis que Porthos s'inclinait, visiblement ému, devant la majesté royale.

— Porthos ici ! murmura Fouquet à l'oreille d'Aramis.

— Chut ! c'est une trahison, répliqua celui-ci.

— Sire, dit d'Artagnan, voilà six ans que je devrais avoir présenté M. du Vallon à Votre Majesté ; mais certains hommes ressemblent aux étoiles : ils ne vont pas sans le cortége de leurs amis. La pléiade ne se désunit pas, voilà pourquoi j'ai choisi, pour vous présenter M. du Vallon, le moment où vous verriez à côté de lui M. d'Herblay.

Aramis faillit perdre contenance. Il regarda d'Artagnan d'un air superbe, comme pour accepter le défi que celui-ci semblait lui jeter.

— Ah ! ces messieurs sont bons amis ? dit le roi.

— Excellents, sire, et l'un répond de l'autre. Demandez à M. de Vannes comment a été fortifiée Belle-Isle ?

Fouquet s'éloigna d'un pas.

— Belle-Isle, dit froidement Aramis, a été fortifiée par Monsieur.

Et il montra Porthos, qui salua une seconde fois.

Louis admirait et se défiait.

— Oui, dit d'Artagnan ; mais demandez à M. le baron qui l'a aidé dans ses travaux ?

— Aramis, dit Porthos franchement.

Et il désigna l'évêque.

— Que diable signifie tout cela, pensa l'évêque, et quel dénoûment aura cette comédie ?

— Quoi ! dit le roi, M. le cardinal... je veux dire l'évêque... s'appelle Aramis ?

— Nom de guerre, dit d'Artagnan.

— Nom d'amitié, dit Aramis.

— Pas de modestie, s'écria d'Artagnan : sous ce prêtre, sire, se cache le plus brillant officier, le plus intrépide gentilhomme, le plus savant théologien de votre royaume.

Louis leva la tête.

— Et un ingénieur ! dit-il en admirant la physionomie réellement admirable alors d'Aramis.

— Ingénieur par occasion, sire, dit celui-ci.

— Mon compagnon aux mousquetaires, sire, dit avec chaleur d'Artagnan, l'homme dont les conseils ont aidé plus de cent fois les desseins des ministres de votre père... M. d'Her blay, en un mot, qui, avec M. du Vallon, moi et M. le comte de La Fère, connu de Votre Majesté... formait ce quadrille dont plusieurs ont parlé sous le feu roi et pendant la minorité.

— Et qui a fortifié Belle-Isle, répéta le roi avec un accent profond.

Aramis s'avança.

— Pour servir le fils, dit-il, comme j'ai servi le père.

D'Artagnan regarda bien Aramis, tandis qu'il proférait ces paroles. Il y démêla tant de respect vrai, tant de chaleureux

dévouement, tant de conviction incontestable, que lui, lui, d'Artagnan, l'éternel douteur, lui, l'infaillible, il y fut pris.

— On n'a pas un tel accent lorsqu'on ment, dit-il.

Louis fut pénétré.

— En ce cas, dit-il à Fouquet, qui attendait avec anxiété le résultat de cette épreuve, le chapeau est accordé. Monsieur d'Herblay, je vous donne ma parole pour la première promotion. Remerciez M. Fouquet.

Ces mots furent entendus par Colbert, dont ils déchirèrent le cœur.

Il sortit précipitamment de la salle.

— Vous, monsieur du Vallon, dit le roi, demandez... J'aime à récompenser les serviteurs de mon père.

— Sire, dit Porthos...

Et il ne put aller plus loin.

— Sire, s'écria d'Artagnan, ce digne gentilhomme est interdit par la majesté de votre personne, lui qui a soutenu fièrement le regard et le feu de mille ennemis. Mais je *sais* ce qu'il pense, et moi, plus habitué à regarder le soleil... je vais vous dire sa pensée : il n'a besoin de rien, il ne désire rien que le bonheur de contempler Votre Majesté pendant un quart d'heure.

— Vous soupez avec moi ce soir, dit le roi en saluant Porthos avec un gracieux sourire.

Porthos devint cramoisi de joie et d'orgueil.

Le roi le congédia, et d'Artagnan le poussa dans la salle après l'avoir embrassé.

— Mettez-vous près de moi à table, dit Porthos à son oreille.

— Oui, mon ami.

— Aramis me boude, n'est-ce pas ?

— Aramis ne vous a jamais tant aimé. Songez donc que je viens de lui faire avoir le chapeau de cardinal.

— C'est vrai, dit Porthos. A propos, le roi aime-t-il qu'on mange beaucoup à sa table ?

— C'est le flatter, dit d'Artagnan, car il possède un royal appétit.

— Vous m'enchantez, dit Porthos.

XVI

EXPLICATIONS.

Aramis avait fait habilement une conversion pour aller trouver d'Artagnan et Porthos. Il arriva près de ce dernier derrière la colonne, et, lui serrant la main :

— Vous vous êtes échappé de ma prison? lui dit-il.

— Ne le grondez pas, dit d'Artagnan; c'est moi, cher Aramis, qui lui ai donné la clef des champs.

— Ah! mon ami, répliqua Aramis en regardant Porthos, est-ce que vous auriez attendu avec moins de patience?

D'Artagnan vint au secours de Porthos, qui soufflait déjà

— Vous autres, gens d'église, dit-il à Aramis, vous êtes de grands politiques. Nous autres, gens d'épée, nous allons au but. Voici le fait. J'étais allé visiter ce cher Baisemeaux...

Aramis dressa l'oreille.

— Tiens! dit Porthos, vous me faites souvenir que j'ai une lettre de Baisemeaux pour vous, Aramis.

Et Porthos tendit à l'évêque la lettre que nous connaissons.

Aramis demanda la permission de la lire, et la lut, sans que d'Artagnan parut un moment gêné par cette circonstance qu'il avait prévue tout entière.

Du reste, Aramis lui-même fit si bonne contenance, que d'Artagnan l'admira plus que jamais.

La lettre lue, Aramis la mit dans sa poche d'un air parfaitement calme.

— Vous disiez donc, cher capitaine? dit-il.

— Je disais, continua le mousquetaire, que j'étais allé rendre visite à Baisemeaux pour le service.

— Pour le service? dit Aramis.

— Oui, fit d'Artagnan. Et, naturellement, nous parlâmes de vous et de nos amis. Je dois dire que Baisemeaux me reçut froidement. Je pris congé. Or, comme je revenais, un soldat m'aborda et me dit (il me reconnaissait sans doute malgré mon habit de ville) : « Capitaine, voulez-vous m'obliger en me lisant le nom écrit sur cette enveloppe? » Et je lus : « A

monsieur du Vallon, à Saint-Mandé, chez monsieur Fouquet. » Pardieu! me dis-je, Porthos n'est pas retourné, comme je le pensais, à Pierrefonds ou à Belle-Isle, Porthos est à Saint-Mandé chez M. Fouquet, M. Fouquet n'est pas à Saint-Mandé, Porthos est donc seul, ou avec Aramis; allons voir Porthos. Et j'allai voir Porthos.

— Très-bien! dit Aramis rêveur.

— Vous ne m'aviez pas conté cela, fit Porthos.

— Je n'en ai pas eu le temps, mon ami.

— Et vous emmenâtes Porthos à Fontainebleau?

— Chez Planchet.

— Planchet demeure à Fontainebleau? dit Aramis.

— Oui, près du cimetière! s'écria Porthos étourdiment.

— Comment, près du cimetière? fit Aramis soupçonneux.

— Allons, bon! pensa le mousquetaire, profitons de la bagarre, puisqu'il y a bagarre.

— Oui, du cimetière, dit Porthos. Planchet, certainement, est un excellent garçon qui fait d'excellentes confitures, mais il a des fenêtres qui donnent sur le cimetière. C'est attristant! Ainsi ce matin...

— Ce matin?... dit Aramis de plus en plus agité.

D'Artagnan tourna le dos et alla tambouriner sur la vitre un petit air de marche.

— Ce matin, continua Porthos, nous avons vu enterrer un chrétien.

— Ah! ah!

— C'est attristant! Je ne vivrais pas, moi, dans une maison d'où l'on voit continuellement des morts... Au contraire, d'Artagnan paraît aimer beaucoup cela.

— Ah! d'Artagnan a vu?

— Il n'a pas vu, il a dévoré des yeux.

Aramis tressaillit et se retourna pour regarder le mousquetaire; mais celui-ci était déjà en grande conversation avec de Saint-Aignan.

Aramis continua d'interroger Porthos; puis, quand il eut exprimé tout le jus de ce citron gigantesque, il en jeta l'écorce.

Il retourna vers son ami d'Artagnan et, lui frappant sur l'épaule :

— Ami, dit-il quand de Saint-Aignan se fut éloigné, car le souper du roi était annoncé.

— Cher ami, répliqua d'Artagnan.

— Nous ne soupons point avec le roi, nous autres.

— Si fait; moi, je soupe.

— Pouvez-vous causer dix minutes avec moi?

— Vingt. Il en faut tout autant pour que Sa Majesté se mette à table.

— Où voulez-vous que nous causions?

— Mais ici, sur ces bancs : le roi parti, l'on peut s'asseoir, et la salle est vide.

— Asseyons-nous donc.

Ils s'assirent. Aramis prit une des mains de d'Artagnan.

— Avouez-moi, cher ami, dit-il, que vous avez engagé Porthos à se défier un peu de moi?

— Je l'avoue, mais non pas comme vous l'entendez. J'ai vu Porthos s'ennuyer à la mort, et j'ai voulu, en le présentant au roi, faire pour lui et pour vous ce que jamais vous ne ferez vous-même.

— Quoi?

— Votre éloge.

— Vous l'avez fait noblement, merci!

— Et je vous ai approché le chapeau qui se reculait.

— Ah! je l'avoue, dit Aramis avec un singulier sourire; en vérité, vous êtes un homme unique pour faire la fortune de vos amis.

— Vous voyez donc que je n'ai agi que pour faire celle de Porthos.

— Oh! je m'en chargeais de mon côté; mais vous avez le bras plus long que nous.

Ce fut au tour de d'Artagnan de sourire.

— Voyons, dit Aramis, nous nous devons la vérité : m'aimez-vous toujours, mon cher d'Artagnan?

— Toujours comme autrefois, répliqua d'Artagnan sans trop se compromettre par cette réponse.

— Alors, merci, et franchise entière, dit Aramis; vous veniez à Belle-Isle pour le roi?

— Pardieu!

— Vous vouliez donc nous enlever le plaisir d'offrir Belle-Isle toute fortifiée au roi?

— Mais, mon ami, pour vous ôter le plaisir, il eût fallu d'abord que je fusse instruit de votre intention.

— Vous veniez à Belle-Isle sans rien savoir?

— De vous, oui! Comment diable voulez-vous que je me figure Aramis devenu ingénieur au point de fortifier comme Polybe ou Archimède ?

— C'est vrai. Cependant vous m'avez deviné là-bas ?

— Oh ! oui.

— Et Porthos aussi ?

— Très-cher, je n'ai pas deviné qu'Aramis fût ingénieur. Je n'ai pu deviner que Porthos le fût devenu. Il y a un Latin qui a dit : « On devient orateur, on naît poëte. » Mais il n'a jamais dit : « On naît Porthos, et l'on devient ingénieur. »

— Vous avez toujours un charmant esprit, dit froidement Aramis. Je poursuis.

— Poursuivez.

— Quand vous avez tenu notre secret, vous vous êtes hâté de le venir dire au roi ?

— J'ai d'autant plus couru, mon bon ami, que je vous ai vus courir plus fort. Lorsqu'un homme pesant deux cent cinquante-huit livres, comme Porthos, court la poste ; quand un prélat goutteux (pardon, c'est vous qui me l'avez dit), quand un prélat brûle le chemin ; je suppose, moi, que ces deux amis, qui n'ont pas voulu me prévenir, avaient des choses de la dernière conséquence à me cacher, et, ma foi! je cours... je cours aussi vite que ma maigreur et l'absence de goutte me le permettent.

— Cher ami, n'avez-vous pas réfléchi que vous pouviez me rendre, à moi et à Porthos, un triste service ?

— Je l'ai bien pensé ; mais vous m'aviez fait jouer, Porthos et vous, un triste rôle à Belle-Isle.

— Pardonnez-moi, dit Aramis.

— Excusez-moi, dit d'Artagnan.

— En sorte, poursuivit Aramis, que vous savez tout maintenant ?

— Ma foi, non.

— Vous savez que j'ai dû faire prévenir tout de suite M. Fouquet, pour qu'il vous prévînt près du roi ?

— C'est là l'obscur.

— Mais non. M. Fouquet a des ennemis, vous le reconnaissez ?

— Oh ! oui.

— Il en a un surtout...

— Dangereux ?

— Mortel ! Eh bien, pour combattre l'influence de cet ennemi, M. Fouquet a dû faire preuve, devant le roi, d'un grand dévouement et de grands sacrifices. Il a fait une surprise à Sa Majesté en lui offrant Belle-Isle. Vous, arrivant le premier à Paris, la surprise était détruite... Nous avions l'air de céder à la crainte.

— Je comprends.

— Voilà tout le mystère, dit Aramis, satisfait d'avoir convaincu le mousquetaire.

— Seulement, dit celui-ci, plus simple était de me tirer à quartier à Belle-Isle pour me dire : « Cher ami, nous fortifions Belle-Isle-en-Mer pour l'offrir au roi.. Rendez-nous le service de nous dire pour qui vous agissez. Êtes-vous l'ami de M. Colbert ou celui de M. Fouquet ? » Peut-être n'eussé-je rien répondu; mais vous eussiez ajouté : « Êtes-vous mon ami? » J'aurais dit : « Oui. »

Aramis pencha la tête.

— De cette façon, continua d'Artagnan, vous me paralysiez, et je venais dire au roi : « Sire, M. Fouquet fortifie Belle-Isle, et très-bien ; mais voici un mot que M. le gouverneur de Belle-Isle m'a donné pour Votre Majesté. » Ou bien : « Voici une visite de M. Fouquet à l'endroit de ses intentions. » Je ne jouais pas un sot rôle ; vous aviez votre surprise, et nous n'avions pas besoin de loucher en nous regardant.

— Tandis, répliqua Aramis, qu'aujourd'hui vous avez agi tout à fait en ami de M. Colbert. Vous êtes donc son ami?

— Ma foi, non ! s'écria le capitaine. M. Colbert est un cuistre, et je le hais comme je haïssais Mazarin, mais sans le craindre.

— Eh bien, moi, dit Aramis, j'aime M. Fouquet, et je suis à lui. Vous connaissez ma position... Je n'ai pas de bien... M. Fouquet m'a fait avoir des bénéfices, un évêché ; M. Fouquet m'a obligé comme un galant homme, et je me souviens assez du monde pour apprécier les bons procédés. Donc, M. Fouquet m'a gagné le cœur, et je me suis mis à son service.

— Rien de mieux. Vous avez là un bon maître.

Aramis se pinça les lèvres.

— Le meilleur, je crois, de tous ceux qu'on pourrait avoir.

Puis il fit une pause.

D'Artagnan se garda bien de l'interrompre.

— Vous savez sans doute de Porthos comment il s'est trouvé mêlé à tout ceci?

— Non, dit d'Artagnan; je suis curieux, c'est vrai, mais je ne questionne jamais un ami quand il veut me cacher son véritable secret.

— Je m'en vais vous le dire.

— Ce n'est pas la peine si la confidence m'engage.

— Oh! ne craignez rien; Porthos est l'homme que j'ai aimé le plus, parce qu'il est simple et bon; Porthos est un esprit droit. Depuis que je suis évêque, je recherche les natures simples, qui me font aimer la vérité, haïr l'intrigue.

D'Artagnan se caressa la moustache.

— J'ai vu et recherché Porthos; il était oisif, sa présence me rappelait mes beaux jours d'autrefois, sans m'engager à mal faire au présent. J'ai appelé Porthos à Vannes. M. Fouquet, qui m'aime, ayant su que Porthos m'aimait, lui a promis l'ordre à la première promotion; voilà tout le secret.

— Je n'en abuserai pas, dit d'Artagnan

— Je le sais bien, cher ami; nul n'a plus que vous de réel honneur.

— Je m'en flatte, Aramis.

— Maintenant...

Et le prélat regarda son ami jusqu'au fond de l'âme.

— Maintenant, causons de nous pour nous. Voulez-vous devenir un des amis de M. Fouquet? Ne m'interrompez pas avant de savoir ce que cela veut dire.

— J'écoute.

— Voulez-vous devenir maréchal de France, pair, duc, et posséder un duché d'un million?

— Mais, mon ami, répliqua d'Artagnan, pour obtenir tout cela, que faut-il faire?

— Être l'homme de M. Fouquet.

— Moi, je suis l'homme du roi, cher ami.

— Pas exclusivement, je suppose?

— Oh! d'Artagnan n'est qu'un.

— Vous avez, je le présume, une ambition comme un grand cœur que vous êtes?

— Mais, oui.

— Eh bien?

— Eh bien, je désire être maréchal de France; mais le roi me fera maréchal, duc, pair; le roi me donnera tout cela.

Aramis attacha sur d'Artagnan son limpide regard.

— Est-ce que le roi n'est pas le maître? dit d'Artagnan.

— Nul ne le conteste; mais Louis XIII était aussi le maître.

— Oh! mais, cher ami, entre Richelieu et Louis XIII il n'y avait pas un M. d'Artagnan, dit tranquillement le mousquetaire.

— Autour du roi, fit Aramis, il est bien des pierres d'achoppement.

— Pas pour le roi?

— Sans doute; mais...

— Tenez, Aramis, je vois que tout le monde pense à soi et jamais à ce petit prince; moi, je me soutiendrai en le soutenant.

— Et l'ingratitude?

— Les faibles en ont peur!

— Vous êtes bien sûr de vous.

— Je crois que oui.

— Mais le roi peut n'avoir plus besoin de vous.

— Au contraire, je crois qu'il en aura plus besoin que jamais; et, tenez, mon cher, s'il fallait arrêter un nouveau Condé, qui l'arrêterait? Ceci... ceci seul en France.

Et d'Artagnan frappa son épée.

— Vous avez raison, dit Aramis en pâlissant.

Et il se leva et serra la main de d'Artagnan.

— Voici le dernier appel du souper, dit le capitaine des mousquetaires; vous permettez...

Aramis passa son bras au cou du mousquetaire, et lui dit:

— Un ami comme vous est le plus beau joyau de la couronne royale.

Puis ils se séparèrent.

— Je disais bien, pensa d'Artagnan, qu'il y avait quelque chose.

— Il faut se hâter de mettre le feu aux poudres, dit Aramis; d'Artagnan a éventé la mèche.

XVII

MADAME ET DE GUICHE.

Nous avons vu que le comte de Guiche était sorti de la salle le jour où Louis XIV avait offert avec tant de galante-

nie à La Vallière les merveilleux bracelets gagnés à la loterie.

Le comte se promena quelque temps hors du palais, l'esprit dévoré par mille soupçons et mille inquiétudes.

Puis on le vit guettant sur la terrasse, en face des quinconces, le départ de Madame.

Une grosse demi-heure s'écoula. Seul à ce moment, le comte ne pouvait avoir de bien divertissantes idées.

Il tira ses tablettes de sa poche, et se décida, après mille hésitations, à écrire ces mots :

« Madame, je vous supplie de m'accorder un moment d'entretien. Ne vous alarmez pas de cette demande qui n'a rien d'étranger au profond respect avec lequel je suis, etc., etc. »

Il signait cette singulière supplique, pliée en billet d'amour, quand il vit sortir du château plusieurs femmes, puis des hommes, presque tout le cercle de la reine, enfin.

Il vit La Vallière elle-même, puis Montalais causant avec Malicorne.

Il vit jusqu'au dernier des conviés qui tout à l'heure peuplaient le cabinet de la reine mère.

Madame n'était point passée ; il fallait cependant qu'elle traversât cette cour pour rentrer chez elle, et, de la terrasse, de Guiche plongeait dans cette cour.

Enfin, il vit Madame sortir avec deux pages qui portaient des flambeaux. Elle marchait vite, et, arrivée à sa porte, elle cria :

— Pages, qu'on aille s'informer de M. le comte de Guiche. Il doit me rendre compte d'une commission. S'il est libre, qu'on le prie de passer chez moi.

De Guiche demeura muet et caché dans son ombre ; mais, sitôt que Madame fut rentrée, il s'élança de la terrasse en bas des degrés ; il prit l'air le plus iudifférent pour se faire rencontrer par les pages, qui couraient déjà vers son logement.

— Ah ! Madame me fait chercher ! se dit-il tout ému.

Et il serra son billet, désormais inutile.

— Comte, dit un des pages en l'apercevant, nous sommes heureux de vous rencontrer.

— Qu'y a-t-il, Messieurs ?

— Un ordre de Madame.

— Un ordre de Madame ? fit de Guiche d'un air surpris.

— Oui, comte, Son Altesse Royale vous demande ; vous lui

devez, nous a-t-elle dit, compte d'une commission. Êtes-vous libre ?

— Je suis tout entier aux ordres de Son Altesse Royale.

— Veuillez donc nous suivre.

Monté chez la princesse, de Guiche la trouva pâle et agitée. A la porte se tenait Montalais, un peu inquiète de ce qui se passait dans l'esprit de sa maîtresse.

De Guiche parut.

— Ah! c'est vous, monsieur de Guiche, dit Madame; entrez, je vous prie... Mademoiselle de Montalais, votre service est fini.

Montalais, encore plus intriguée, salua et sortit.

Les deux interlocuteurs restèrent seuls.

Le comte avait tout l'avantage : c'était Madame qui l'avait appelé à un rendez-vous. Mais, cet avantage, comment était-il possible au comte d'en user ? C'était une personne si fantasque que Madame ! c'était un caractère si mobile que celui de Son Altesse Royale!

Elle le fit bien voir; car, abordant soudain la conversation:

— Eh bien, dit-elle, n'avez-vous rien à me dire ?

Il crut qu'elle avait deviné sa pensée; il crut, ceux qui aiment sont ainsi faits, ils sont crédules et aveugles comme des poëtes ou des prophètes, il crut qu'elle savait le désir qu'il avait de la voir et le sujet de ce désir.

— Oui bien, Madame, dit-il, et je trouve cela fort étrange.

— L'affaire des bracelets, s'écria-t-elle vivement, n'est-ce pas ?

— Oui, Madame.

— Vous croyez le roi amoureux ? Dites.

De Guiche la regarda longuement; elle baissa les yeux sous ce regard qui allait jusqu'au cœur.

— Je crois, dit-il, que le roi peut avoir eu le dessein de tourmenter quelqu'un ici; le roi, sans cela, ne se montrerait pas empressé comme il est; il ne risquerait pas de compromettre de gaieté de cœur une jeune fille jusqu'alors inattaquable.

— Bon ! cette effrontée ? dit hautemant la princesse.

— Je puis affirmer à Votre Altesse Royale, dit de Guiche avec une fermeté respectueuse, que mademoiselle de La Vallière est aimée d'un homme qu'il convient de respecter, car c'est un galant homme.

— Oh! Bragelonne, peut-être?

— Mon ami. Oui, Madame.

— Eh bien, quand il serait votre ami, qu'importe au roi?

— Le roi sait que Bragelonne est fiancé à mademoiselle de La Vallière; et, comme Raoul a servi le roi bravement, le roi n'ira pas causer un malheur irréparable

Madame se mit à rire avec des éclats qui firent sur de Guiche une douloureuse impression.

— Je vous repète, Madame, que je ne crois pas le roi amoureux de La Vallière, et la preuve que je ne le crois pas, c'est que je voulais vous demander de qui Sa Majesté peut chercher à piquer l'amour-propre dans cette circonstance. Vous qui connaissez toute la cour, vous m'aiderez à trouver d'autant plus assurément, que, dit-on partout, Votre Altesse Royale est fort intime avec le roi.

Madame se mordit les lèvres, et, faute de bonnes raisons, elle détourna la conversation.

— Prouvez-moi, dit-elle en attachant sur lui un de ces regards dans lesquels l'âme semble passer tout entière, prouvez-moi que vous cherchiez à m'interroger, moi qui vous ai appelé.

De Guiche tira gravement de ses tablettes ce qu'il avait écrit, et le montra.

— Sympathie, dit-elle.

— Oui, fit le comte avec une insurmontable tendresse, oui sympathie; mais, moi, je vous ai expliqué comment et pourquoi je vous cherchais; vous, Madame, vous êtes encore à me dire pourquoi vous me mandiez près de vous.

— C'est vrai.

Et elle hésita.

— Ces bracelets me feront perdre la tête, dit-elle tout à coup.

— Vous vous attendiez à ce que le roi dût vous les offrir? répliqua de Guiche.

— Pourquoi pas?

— Mais avant vous, Madame, avant vous, sa belle-sœur, le roi n'avait-il pas la reine?

— Avant La Vallière, s'écria la princesse ulcérée, n'avait-il pas moi? n'avait-il pas toute la cour?

— Je vous assure, Madame, dit respectueusement le comte, que si l'on vous entendait parler ainsi, que si l'on voyait vos

yeux rouges, et, Dieu me pardonne! cette larme qui monte à vos cils; oh! oui! tout le monde dirait que Votre Altesse Royale est jalouse.

— Jalouse! fit la princesse avec hauteur; jalouse de La Vallière?

Elle s'attendait à faire plier de Guiche avec ce geste hautain et ce ton superbe.

— Jalouse de La Vallière, oui, Madame, répéta-t-il bravement.

— Je crois, Monsieur, balbutia-t-elle, que vous vous permettez de m'insulter?

— Je ne le crois pas, Madame, répliqua le comte un peu agité, mais résolu à dompter cette fougueuse colère.

— Sortez! dit la princesse au comble de l'exaspération, tant le sang-froid et le respect muet de de Guiche lui tournaient à fiel et à rage.

De Guiche recula d'un pas, fit sa révérence avec lenteur, se releva blanc comme ses manchettes, et, d'une voix légèrement altérée :

— Ce n'était pas la peine que je m'empressasse, dit-il, pour subir cette injuste disgrâce.

Et il tourna le dos sans précipitation.

Il n'avait pas fait cinq pas, que Madame s'élança comme une tigresse après lui, le saisit par la manche, et, le retournant :

— Ce que vous affectez de respect, dit-elle en tremblant de fureur, est plus insultant que l'insulte. Voyons, insultez-moi, mais au moins parlez!

— Et vous, Madame, dit le comte doucement en tirant son épée, percez-moi le cœur, mais ne me faites pas mourir à petit feu.

Au regard qu'il arrêta sur elle, regard empreint d'amour, de résolution, de désespoir même, elle comprit qu'un homme, si calme en apparence, se passerait l'épée dans la poitrine si elle ajoutait un mot.

Elle lui arracha le fer d'entre les mains, et, serrant son bras avec un délire qui pouvait passer pour de la tendresse :

— Comte, dit-elle, ménagez-moi. Vous voyez que je souffre, et vous n'avez aucune pitié.

Les larmes, dernière crise de cet accès, étouffèrent sa voix. De Guiche, la voyant pleurer, la prit dans ses bras et la porta

jusqu'à son fauteuil; un moment encore, elle suffoquait.

— Pourquoi, murmura-t-il à ses genoux, ne m'avouez-vous pas vos peines. Aimez-vous quelqu'un? Dites-le moi? J'en mourrai, mais après que je vous aurai soulagée, consolée, servie même.

— Oh! vous m'aimez ainsi! répliqua-t-elle vaincue.

— Je vous aime à ce point; oui, Madame.

Et elle lui donna ses deux mains.

— J'aime, en effet, murmura-t-elle si bas que nul n'eût pu l'entendre.

Lui l'entendit.

— Le roi? dit-il.

Elle secoua doucement la tête, et son sourire fut comme ces éclaircies de nuages par lesquelles, après la tempête, on croit voir le paradis s'ouvrir.

— Mais, ajouta-t-elle, il y a d'autres passions dans un cœur bien né. L'amour, c'est la poésie; mais la vie de ce cœur, c'est l'orgueil. Comte, je suis née sur le trône, je suis fière et jalouse de mon rang. Pourquoi le roi rapproche-t-il de lui des indignités?

— Encore! fit le comte; voilà que vous maltraitez cette pauvre fille qui sera la femme de mon ami.

— Vous êtes assez simple pour croire cela, vous?

— Si je ne le croyais pas, dit-il fort pâle, Bragelonne serait prévenu demain; oui, si je supposais que cette pauvre La Vallière eût oublié les serments qu'elle a faits à Raoul. Mais non, ce serait une lâcheté de trahir le secret d'une femme; ce serait un crime de troubler le repos d'un ami.

— Vous croyez, dit la princesse avec un sauvage éclat de rire, que l'ignorance est du bonheur?

— Je le crois, répliqua-t-il.

— Prouvez! prouvez donc! dit-elle vivement.

— C'est facile : Madame, on a dit dans toute la cour que le roi vous aimait et que vous aimiez le roi.

— Eh bien? fit-elle en respirant péniblement.

— Eh bien. admettez que Raoul, mon ami, fût venu me dire : « Oui, le roi aime Madame; oui, le roi a touché le cœur de Madame, » j'eusse peut-être tué Raoul!

— Il eût fallu, dit la princesse avec cette obstination des femmes qui se sentent imprenables, que M. de Bragelonne eût eu des preuves pour vous parler ainsi.

—Toujours est-il, répondit de Guiche en soupirant, que, n'ayant pas été averti, je n'ai rien approfondi, et qu'aujourd'hui mon ignorance m'a sauvé la vie.

— Vous pousseriez jusque-là l'égoïsme et la froideur, dit Madame, que vous laisseriez ce malheureux jeune homme continuer d'aimer La Vallière?

— Jusqu'au jour où La Vallière me sera révélée coupable, oui, Madame.

— Mais les bracelets?

— Eh! Madame, puisque vous vous attendiez à les recevoir du roi, qu'eussé-je pu dire?

L'argument était vigoureux; la princesse en fut écrasée. Elle ne se releva plus dès ce moment.

Mais, comme elle avait l'âme pleine de noblesse, comme elle avait l'esprit ardent d'intelligence, elle comprit toute la délicatesse de de Guiche.

Elle lut clairement dans son cœur qu'il soupçonnait le roi d'aimer La Vallière, et ne voulait pas user de cet expédient vulgaire, qui consiste à ruiner un rival dans l'esprit d'une femme, en donnant à celle-ci l'assurance, la certitude que ce rival courtise une autre femme.

Elle devina qu'il soupçonnait La Vallière, et que, pour lui laisser le temps de se convertir, pour ne pas la faire perdre à jamais, il se réservait une démarche directe ou quelques observations plus nettes.

Elle lut en un mot tant de grandeur réelle, tant de générosité dans le cœur de son amant, qu'elle sentit s'embraser le sien au contact d'une flamme aussi pure.

De Guiche, en restant, malgré la crainte de déplaire, un homme de conséquence et de dévouement, grandissait à l'état de héros, et la réduisait à l'état de femme jalouse et mesquine.

Elle l'en aima si tendrement, qu'elle ne put s'empêcher de lui en donner un témoignage.

— Voilà bien des paroles perdues, dit-elle en lui prenant la main. Soupçons, inquiétudes, défiances, douleurs, je crois que nous avons prononcé tous ces noms.

— Hélas! oui, Madame.

— Effacez-les de votre cœur comme je les chasse du mien. Comte, que cette La Vallière aime le roi ou ne l'aime pas, que le roi aime ou n'aime pas La Vallière, faisons, à partir

de e moment, une distinction dans nos deux rôles. Vous ouvrez de grands yeux; je gage que vous ne me comprenez pas?

— Vous êtes si vive, Madame, que je tremble toujours de vous déplaire.

— Voyez comme il tremble, le bel effrayé! dit-elle avec un enjouement plein de charme. Oui, Monsieur, j'ai deux rôles à jouer. Je suis la sœur du roi, la belle-sœur de sa femme. A ce titre, ne faut-il pas que je m'occupe des intrigues du ménage? Votre avis?

— Le moins possible, Madame.

— D'accord, mais c'est une question de dignité; ensuite je suis la femme de Monsieur.

De Guiche soupira.

— Ce qui, dit-elle tendrement, doit vous exhorter à me parler toujours avec le plus souverain respect.

—Oh! s'écria-t-il en tombant à ses pieds, qu'il baisa comme ceux d'une divinité.

— Vraiment, murmura-t-elle, je crois que j'ai encore un autre rôle. Je l'oubliais.

— Lequel? lequel?

— Je suis femme, dit-elle plus bas encore. J'aime.

Il se releva. Elle lui ouvrit ses bras; leurs lèvres se touchèrent.

Un pas retentit derrière la tapisserie. Montalais heurta.

— Qu'y a-t-il, Mademoiselle? dit Madame.

— On cherche M. de Guiche, répondit Montalais, qui eut tout le temps de voir tout le désordre des acteurs de ces quatre rôles, car constamment de Guiche avait héroïuqement aussi joué le sien.

XVIII

MONTALAIS ET MALICORNE.

Montalais avait raison. M. de Guiche, appelé partout, était fort exposé, par la multiplication même des affaires, à ne répondre nulle part.

Aussi, telle est la force des situations faibles, que Madame, malgré son orgueil blessé, malgré sa colère intérieure, ne

put rien reprocher, momentanément, du moins, à Montalais, qui venait de violer si audacieusement la consigne quasi royale qui l'avait éloignée.

De Guiche aussi perdit la tête, ou, plutôt, disons-le, de Guiche avait perdu la tête avant l'arrivée de Montalais; car à peine eut-il entendu la voix de la jeune fille, que, sans prendre congé de Madame, comme la plus simple politesse l'exigeait, même entre égaux, il s'enfuit le cœur brûlant, la tête folle, laissant la princesse une main levée et lui faisant un geste d'adieu.

C'est que de Guiche pouvait dire, comme le dit Chérubin cent ans plus tard, qu'il emportait aux lèvres du bonheur pour une éternité.

Montalais trouva donc les deux amants fort en désordre. Il y avait désordre chez celui qui s'enfuyait, désordre chez celle qui restait.

Aussi la jeune fille murmura, tout en jetant un regard interrogateur autour d'elle :

— Je crois que, cette fois, j'en sais autant que la femme la plus curieuse peut désirer en savoir.

Madame fut tellement embarrassée de ce regard inquisiteur, que, comme si elle eût entendu l'aparté de Montalais, elle ne dit pas un seul mot à sa fille d'honneur, et, baissant les yeux, rentra dans sa chambre à coucher.

Ce que voyant Montalais, elle écouta.

Alors elle entendit Madame qui fermait les verrous de sa chambre.

De ce moment elle comprit qu'elle avait sa nuit à elle, et, faisant du côté de cette porte qui venait de se fermer un geste assez irrespectueux, lequel voulait dire : « Bonne nuit, princesse! » elle descendit retrouver Malicorne, fort occupé pour le moment à suivre de l'œil un courrier tout poudreux qui sortait de chez le comte de Guiche.

Montalais comprit que Malicorne accomplissait quelque œuvre d'importance; elle le laissa tendre les yeux, allonger le cou, et, quand Malicorne en fut revenu à sa position naturelle, elle lui frappa seulement sur l'épaule :

— Eh bien, dit Montalais, quoi de nouveau?

— M. de Guiche aime Madame, dit Malicorne.

— Belle nouvelle! Je sais quelque chose de plus frais, moi.

— Et que savez-vous?

— C'est que Madame aime M. de Guiche.

— L'un était la conséquence de l'autre.

— Pas toujours, mon beau monsieur.

— Cet axiome serait-il à mon adresse?

— Les personnes présentes sont toujours e ceptées.

— Merci, fit Malicorne. Et de l'autre côté? continua-t-il en interrogeant.

— Le roi a voulu ce soir, après la loterie, voir mademoiselle de La Vallière.

— Eh bien, il l'a vue?

— Non pas.

— Comment, non pas?

— La porte était fermée.

— De sorte que...?

— De sorte que le roi s'en est retourné tout penaud comme un simple voleur qui a oublié ses outils.

— Bien.

— Et du troisième côté? demanda Montalais.

— Le courrier qui arrive à M. de Guiche est envoyé par M. de Bragelonne.

— Bon! fit Montalais en frappant dans ses mains.

— Pourquoi, bon?

— Parce que voilà de l'occupation. Si nous nous ennuyons maintenant, nous aurons du malheur.

— Il importe de se diviser la besogne, fit Malicorne, afin de ne point faire confusion.

— Rien de plus simple, répliqua Montalais. Trois intrigues un peu bien chauffées, un peu bien menées, donnent, l'une dans l'autre, et au bas chiffre, trois billets par jour.

— Oh! s'écria Malicorne en haussant les épar'es, vous n'y pensez pas, ma chère, trois billets en un jour, c'est bon pour des sentiments bourgeois. Un mousquetaire en service, une petite fille au couvent, échangent le billet quotidiennement par le haut de l'échelle ou par le trou fait au mur. En un billet tient toute la poésie de ces pauvres petits cœurs-là. Mais chez nous... Oh! que vous connaissez peu le Tendre royal, ma chère.

— Voyons, concluez, dit Montalais impatientée. On peut venir.

— Conclure! Je n'en suis qu'à la narration. J'ai encore trois points.

— En vérité, il me fera mourir, avec son flegme de Flamand, s'écria Montalais.

— Et vous, vous me ferez perdre la tête avec vos vivacités d'Italienne. Je vous disais donc que nos amoureux s'écriront des volumes. Mais où voulez-vous en venir?

— A ceci, qu'aucune de nos dames ne veut garder les lettres qu'elle recevra.

— Sans aucun doute.

— Que M. de Guiche n'osera pas garder les siennes non plus.

— C'est probable.

— Eh bien, je garderai tout cela, moi.

— Voilà justement ce qui est impossible, dit Malicorne.

— Et pourquoi cela?

— Parce que vous n'êtes pas chez vous; que votre chambre est commune à La Vallière et à vous; que l'on pratique assez volontiers des visites et des fouilles dans une chambre de fille d'honneur; que je crains fort la reine, jalouse comme une Espagnole, la reine mère, jalouse comme deux Espagnoles, et, enfin, Madame, jalouse comme dix Espagnoles.

— Vous oubliez quelqu'un.

— Qui?

— Monsieur.

— Je ne parlais que pour les femmes. Numérotons donc : onsieur, n° 1.

— N° 2, de Guiche.

— N° 3, le vicomte de Bragelonne.

— N° 4, et le roi?

— Le roi?

— Certainement, le roi, qui sera non-seulement plus jaloux, mais encore plus puissant que tout le monde. Ah! ma chère!

— Après?

— Dans quel guêpier vous êtes-vous fourrée!

— Pas encore assez avant, si vous voulez m'y suivre.

— Certainement que je vous y suivrai. Cependant...

— Cependant...?

— Tandis qu'il en est temps encore, je crois qu'il serait prudent de retourner en arrière.

— Et moi, au contraire, je crois que le plus prudent est de nous mettre du premier coup à la tête de toutes ces intriques-là.

— Vous n'y suffirez pas.

— Avec vous, j'en mènerais dix C'est mon élément, voyez-vous. J'etais faite pour vivre à la cour, comme la salamandre est faite pour vivre dans les flammes.

— Votre comparaison ne me rassure pas le moins du monde, chère amie. J'ai entendu dire à des savants fort sachants, d'abord qu'il n'y a pas de salamandres, et qu'y en eût-il, elles seraient parfaitement grillées, elles seraient parfaitement rôties en sortant du feu.

— Vos savants peuvent être fort savants en affaires de salamandres Or, vos savants ne vous diront point ceci, que je vous dis, moi : Aure de Montalais est appelée à être, avant un mois, le premier diplomate de la cour de France!

— Soit, mais à la condition que j'en serai le deuxième.

— C'est dit : alliance offensive et défensive, bien entendu.

— Seulement, défiez-vous des lettres.

— Je vous les remettrai au fur et à mesure qu'on me les remettra.

— Que dirons-nous au roi de Madame?

— Que Madame aime toujours le roi.

— Que dirons-nous à Madame du roi?

— Qu'elle aurait le plus grand tort de ne pas le ménager.

— Que dirons-nous à La Vallière de Madame?

— Tout ce que nous voudrons, La Vallière est à nous.

— A nous?

— Doublement.

— Comment cela?

— Par le vicomte de Bragelonne, d'abord.

— Expliquez-vous.

— Vous n'oubliez pas, je l'espère, que M. de Bragelonne a écrit beaucoup de lettres à mademoiselle de La Vallière?

— Je n'oublie rien.

— Ces lettres, c'est moi qui les recevais, c'est moi qui les cachais.

— Et, par conséquent, c'est vous qui les avez?

— Toujours.

— Où cela? ici?

— Oh! que non pas. Je les ai à Blois, dans la petite chambre que vous savez.

— Petite chambre chérie, petite chambre amoureuse, antichambre du palais que je vous ferai habiter un jour. Mais,

pardon, vous dites que toutes ces lettres sont dans cette petite chambre?

— Oui.

— Ne les mettiez-vous pas dans un coffret?

— Sans doute, dans le même coffret où je mettais les lettres que je recevais de vous, et où je déposais les miennes quand vos affaires ou vos plaisirs vous empêchaient de venir au rendez-vous.

— Ah! fort bien, dit Malicorne.

— Pourquoi cette satisfaction?

— Parce que je vois la possibilité de ne pas courir à Blois après les lettres. Je les ai ici.

— Vous avez rapporté le coffret?

— Il m'était cher, venant de vous.

— Prenez-y garde, au moins; le coffret contient des originaux qui auront un grand prix plus tard.

— Je le sais parbleu bien! et voilà justement pourquoi je ris, et de tout mon cœur même.

— Maintenant, un dernier mot.

— Pourquoi donc un dernier?

— Avons-nous besoin d'auxiliaires?

— D'aucun.

— Valets, servantes?

— Mauvais, détestable! Vous donnerez les lettres, vous les recevrez. Oh! pas de fierté; sans quoi, M. Malicorne et mademoiselle Aure, ne faisant pas leurs affaires eux-mêmes, devront se résoudre à les voir faire par d'autres.

— Vous avez raison; mais que se passe-t-il chez M. de Guiche?

— Rien; il ouvre sa fenêtre.

— Disparaissons.

Et tous deux disparurent; la conjuration était nouée.

La fenêtre qui venait de s'ouvrir était, en effet, celle du comte de Guiche.

Mais, comme eussent pu le penser les ignorants, ce n'était pas seulement pour tâcher de voir l'ombre de Madame à travers ses rideaux qu'il se mettait à cette fenêtre, et sa préoccupation n'était pas toute amoureuse.

Il venait, comme nous l'avons dit, de recevoir un courrier; ce courrier lui avait été envoyé par de Bragelonne. De Bragelonne avait écrit à de Guiche.

Celui-ci avait lu et relu la lettre, laquelle lui avait fait une profonde impression.

— Étrange ! étrange ! murmurait-il. Par quels moyens puissants la destinée entraîne-t-elle donc les gens à leur but?

Et, quittant la fenêtre pour se rapprocher de la lumière, il relut une troisième fois cette lettre, dont les lignes brûlaient à la fois son esprit et ses yeux.

« Calais.

« Mon cher comte,

« J'ai trouvé à Calais M. de Wardes, qui a été blessé gravement dans une affaire avec M. de Buckingham.

« C'est un homme brave, comme vous savez, que de Wardes, mais haineux et méchant.

« Il m'a entretenu de vous, pour qui, dit-il, son cœur a beaucoup de penchant; de Madame, qu'il trouve belle et aimable..

« Il a deviné votre amour pour la personne que vous savez.

« Il m'a aussi entretenu d'une personne que j'aime, et m'a témoigné le plus vif intérêt en me plaignant fort, le tout avec des obscurités qui m'ont effrayé d'abord, mais que j'ai fini par prendre pour les résultats de ses habitudes de mystères.

« Voici le fait :

« Il aurait reçu des nouvelles de la cour. Vous comprenez que ce n'est que par M. de Lorraine.

« *On s'entretient*, disent ses nouvelles, *d'un changement survenu dans l'affection du roi.*

« Vous savez qui cela regarde.

« *Ensuite*, disaient encore ses nouvelles, *on parle d'une fille d'honneur qui donne sujet à la médisance.*

« Ces phrases vagues ne m'ont point permis de dormir. J'ai déploré depuis hier que mon caractère droit et faible, malgré une certaine obstination, m'ait laissé sans réplique à ces insinuations.

« En un mot, M. de Wardes partait pour Paris; je n'ai point retardé son départ avec des explications; et puis il me paraissait dur, je l'avoue, de mettre à la question un homme dont les blessures sont à peine fermées.

« Bref, il est parti à petites journées, parti pour assister, dit-il, au curieux spectacle que la cour ne peut manquer d'offrir sous peu de temps.

« Il a ajouté à ces paroles certaines félicitations, puis certaines condoléances. Je n'ai pas plus compris les unes que les autres. J'étais étourdi par mes pensées et par une défiance envers cet homme, défiance, vous le savez mieux que personne, que je n'ai jamais pu surmonter.

« Mais, lui parti, mon esprit s'est ouvert.

« Il est impossible qu'un caractère comme celui de de Wardes n'ait pas infiltré quelque peu de sa méchanceté dans les rapports que nous avons eus ensemble.

« Il est donc impossible que, dans toutes les paroles mystérieuses que M. de Wardes m'a dites, il n'y ait point un sens mystérieux dont je puisse me faire l'application à moi ou à qui vous savez.

« Forcé que j'étais de partir promptement pour obéir au roi, je n'ai point eu l'idée de courir après M. de Wardes pour obtenir l'explication de ses réticences; mais je vous expédie un courrier et vous écris cette lettre, qui vous exposera tous mes doutes. Vous, c'est moi : j'ai pensé, vous agirez.

« M. de Wardes arrivera sous peu; sachez ce qu'il a voulu dire, si déjà vous ne le savez.

« Au reste, M. de Wardes a prétendu que M. de Buckingham avait quitté Paris comblé par Madame; c'est une affaire qui m'eût immédiatement mis l'épée à la main sans la nécessité où je crois me trouver de faire passer le service du roi avant toute querelle.

« Brûlez cette lettre, que vous remet Olivain.

« Qui dit Olivain, dit la sûreté même.

« Veuillez, je vous prie, mon cher comte, me rappeler au souvenir de mademoiselle de La Vallière, dont je baise respectueusement les mains.

« Vous, je vous embrasse.

« Vicomte DE BRAGELONNE. »

« *P.-S.* Si quelque chose de grave survenait, tout doit se prévoir, cher ami, expédiez-moi un courrier avec ce seul mot : « Venez, » et je serai à Paris trente-six heures après votre lettre reçue. »

De Guiche soupira, replia la lettre une troisième fois, et, au lieu de la brûler, comme le lui avait recommandé Raoul, il la remit dans sa poche.

Il avait besoin de la lire et de la relire encore

— Quel trouble et quelle confiance à la fois, murmura le comte ; toute l'âme de Raoul est dans cette lettre ; il y oublie le comte de La Fère, et il y parle de son respect pour Louise ! Il m'avertit pour moi, il me supplie pour lui. Ah ! continua de Guiche avec un geste menaçant, vous vous mêlez de mes affaires, monsieur de Wardes ? Eh bien, je vais m'occuper des vôtres. Quant à toi, pauvre Raoul, ton cœur me laisse un dépôt ; je veillerai sur lui, ne crains rien.

Cette promesse faite, de Guiche fit prier Malicorne de passer chez lui sans retard, s'il était possible.

Malicorne se rendit à l'invitation avec une activité qui était le premier résultat de sa conversation avec Montalais.

Plus de Guiche, qui se croyait couvert, questionna Malicorne, plus celui-ci, qui travaillait à l'ombre, devina son interrogateur.

Il s'ensuivit que, après un quart d'heure de conversation, pendant lequel de Guiche crut découvrir toute la vérité sur La Vallière et sur le roi, il n'apprit absolument rien que ce qu'il avait vu de ses yeux ; tandis que Malicorne apprit ou devina, comme on voudra, que Raoul avait de la défiance à distance, et que de Guiche allait veiller sur le trésor des Hespérides.

Malicorne accepta d'être le dragon.

De Guiche crut avoir tout fait pour son ami et ne s'occupa plus que de soi.

On annonça le lendemain au soir le retour de de Wardes, et sa première apparition chez le roi.

Après sa visite, le convalescent devait se rendre chez Monsieur.

De Guiche se rendit chez Monsieur avant l'heure.

XIX

COMMENT DE WARDES FUT REÇU A LA COUR.

Monsieur avait accueilli de Wardes avec cette faveur insigne que le rafraîchissement de l'esprit conseille à tout caractère léger pour la nouveauté qui arrive.

De Wardes, qu'en effet on n'avait pas vu depuis un mois, était du fruit nouveau. Le caresser, c'était d'abord une infidélité à faire aux anciens, et une infidélité a toujours son charme; c'était, de plus, une réparation à lui faire, à lui. Monsieur le traita donc on ne peut plus favorablement.

M. le chevalier de Lorraine, qui craignait fort ce rival, mais qui respectait cette seconde nature en tout semblable à la sienne, plus le courage, M. le chevalier de Lorraine eut pour de Wardes des caresses plus douces encore que n'en avait eu Monsieur.

De Guiche était là, comme nous l'avons dit, mais se tenait un peu à l'écart, attendant patiemment que toutes ces embrassades fussent terminées.

De Wardes, tout en parlant aux autres et même à Monsieur, n'avait pas perdu de Guiche de vue; son instinct lui disait qu'il était là pour lui.

Aussi alla-t-il à de Guiche aussitôt qu'il en eut fini avec les autres.

Tous deux échangèrent les compliments les plus courtois; après quoi, de Wardes revint à Monsieur et aux autres gentilhommes.

Au milieu de toutes ces félicitations de bon retour, on annonça Madame.

Madame avait appris l'arrivée de de Wardes. Elle savait tous les détails de son voyage et de son duel avec Buckingham. Elle n'était pas fâchée d'être là aux premières paroles qui devaient être prononcées par celui qu'elle savait son ennemi.

Elle avait deux ou trois dames d'honneur avec elle.

De Wardes fit à Madame les plus gracieux saluts, et annonça tout d'abord, pour commencer les hostilités, qu'il était prêt à donner des nouvelles de M. de Buckingham à ses amis.

C'était une réponse directe à la froideur avec laquelle Madame l'avait accueilli.

L'attaque était vive, Madame sentit le coup sans paraître l'avoir reçu. Elle jeta rapidement les yeux sur Monsieur et sur de Guiche.

Monsieur rougit, de Guiche pâlit.

Madame seule ne changea point de physionomie; mais, comprenant combien cet ennemi pouvait lui susciter de dé-

gréments près des deux personnes qui l'écoutaient, elle se pencha en souriant du côté du voyageur.

Le voyageur parlait d'autre chose.

Madame était brave, imprudente même : toute retraite la jetait en avant. Après le premier serrement de cœur, elle revint au feu.

— Avez-vous beaucoup souffert de vos blessures, monsieur de Wardes? demanda-t-elle; car nous avons appris que vous aviez eu la mauvaise chance d'être blessé.

Ce fut au tour de de Wardes de tressaillir; il se pinça les lèvres.

— Non, Madame, dit-il, presque pas.

— Cependant, par cette horrible chaleur...

— L'air de la mer est frais, Madame, et puis j'avais une consolation.

— Oh! tant mieux!... Laquelle?

— Celle de savoir que mon adversaire souffrait plus que moi.

— Ah! il a été blessé plus grièvement que vous? J'ignorais cela, dit la princesse avec une complète insensibilité.

— Oh! Madame, vous vous trompez, ou plutôt vous faites semblant de vous tromper à mes paroles. Je ne dis pas que son corps ait plus souffert que moi; mais son cœur était atteint.

De Guiche comprit où tendait la lutte; il hasarda un signe à Madame : ce signe la suppliait d'abandonner la partie.

Mais elle, sans répondre à de Guiche, sans faire semblant de le voir, et toujours souriante :

— Eh quoi! demanda-t-elle, M. de Buckingham avait-il donc été touché au cœur? Je ne croyais pas, moi, jusqu'à présent, qu'une blessure au cœur se pût guérir.

— Hélas! Madame, répondit gracieusement de Wardes, les femmes croient toutes cela, et c'est ce qui leur donne sur nous la supériorité de la confiance.

— Ma mie, vous comprenez mal, fit le prince impatient. M. de Wardes veut dire que le duc de Buckingham avait été touché au cœur par autre chose que par une épée.

— Ah! bien! bien! s'écria Madame. Ah! c'est une plaisanterie de M. de Wardes; fort bien; seulement, je voudrais savoir si M. de Buckingham goûterait cette plaisanterie. En

vérité, c'est bien dommage qu'il ne soit point là, monsieur de Wardes.

Un éclair passa dans les yeux du jeune homme

— Oh! dit-il les dents serrées, je le voudrais aussi, moi.

De Guiche ne bougea pas.

Madame semblait attendre qu'il vînt à son secours.

Monsieur hésitait.

Le chevalier de Lorraine s'avança et prit la parole.

— Madame, dit-il, de Wardes sait bien que, pour un Buckingham, être touché au cœur n'est pas chose nouvelle, et que ce qu'il a dit s'est vu déjà.

— Au lieu d'un allié, deux ennemis, murmura Madame, deux ennemis ligués, acharnés !

Et elle changea la conversation.

Changer la conversation est, on le sait, un droit des princes, que l'étiquette ordonne de respecter.

Le reste de l'entretien fut donc modéré; les principaux acteurs avaient fini leurs rôles.

Madame se retira de bonne heure, et Monsieur, qui voulait l'interroger, lui donna la main.

Le chevalier craignait trop que la bonne intelligence ne s'établît entre les deux époux pour les laisser tranquillement ensemble.

Il s'achemina donc vers l'appartement de Monsieur pour le surprendre à son retour, et détruire avec trois mots toutes les bonnes impressions que Madame aurait pu semer dans son cœur. De Guiche fit un pas vers de Wardes, que beaucoup de gens entouraient.

Il lui indiquait ainsi le désir de causer avec lui. De Wardes lui fit, des yeux et de la tête, signe qu'il le comprenait.

Ce signe, pour les étrangers, n'avait rien que d'amical.

Alors de Guiche put se retourner et attendre.

Il n'attendit pas longtemps. De Wardes, débarrassé de ses interlocuteurs, s'approcha de de Guiche, et tous deux, après un nouveau salut, se mirent à marcher côte à côte.

— Vous avez fait un bon retour, mon cher de Wardes? dit le comte.

— Excellent, comme vous voyez.

— Et vous avez toujours l'esprit très-gai?

— Plus que jamais.

— C'est un grand bonheur.

— Que voulez-vous ! tout est si bouffon dans ce monde, tout est si grotesque autour de nous !

— Vous avez raison.

— Ah ! vous êtes donc de mon avis ?

— Parbleu ! Et vous nous apportez des nouvelles de là-bas ?

— Non, ma foi ! J'en viens chercher ici.

— Parlez. Vous avez cependant vu du monde à Boulogne, un de nos amis, et il n'y a pas longtemps de cela

— Du monde ?.. un de nos amis ?..

— Vous avez la mémoire courte.

— Ah ! c'est vrai : Bragelonne ?

— Justement.

— Qui allait en mission près du roi Charles ?

— C'est cela. Eh bien, ne vous a-t-il pas dit, ou ne lui avez-vous pas dit ?...

— Je ne sais trop ce que je lui ai dit, je vous l'avoue ; mais ce que je ne lui ai pas dit, je le sais.

De Wardes était la finesse même. Il sentait parfaitement, à l'attitude de de Guiche, attitude pleine de froideur, de dignité, que la conversation prenait une mauvaise tournure. Il résolut de se laisser aller à la conversation et de se tenir sur ses gardes.

— Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que cette chose que vous ne lui avez pas dite ? demanda de Guiche.

— Eh bien, la chose concernant La Vallière.

— La Vallière... Qu'est-ce que cela ? et quelle est cette chose si étrange que vous l'avez sue là-bas, vous, tandis que Bragelonne, qui était ici, ne l'a pas sue, lui ?

— Est-ce sérieusement que vous me faites cette question ?

— On ne peut plus sérieusement.

— Quoi ! vous, homme de cour, vous, vivant chez Madame, vous, le commensal de la maison, vous, l'ami de Monsieur, vous, le favori de notre belle princesse ?

De Guiche rougit de colère.

— De quelle princesse parlez-vous ? demanda-t-il.

— Mais je n'en connais qu'une, mon cher. Je parle de Madame. Est-ce que vous avez une autre princesse au cœur ? Voyons.

De Guiche allait se lancer ; mais il vit la feinte.

Une querelle était imminente entre les deux jeunes gens. De Wardes voulait seulement la querelle au nom de Ma-

dame, tandis que de Guiche ne l'acceptait qu'au nom de La Vallière. C'était, à partir de ce moment, un jeu de feintes, et qui devait durer jusqu'à ce que l'un d'eux fût touché.

De Guiche reprit donc tout son sang-froid.

— Il n'est pas le moins du monde question de Madame dans tout ceci, mon cher de Wardes, dit de Guiche, mais de ce que vous disiez là, à l'instant même.

— Et que disais-je?

— Que vous aviez caché à Bragelonne certaines choses.

— Que vous savez aussi bien que moi, répliqua de Wardes.

— Non, d'honneur!

— Allons donc!

— Si vous me le dites, je le saurai; mais non autrement, je vous jure!

— Comment! j'arrive de là-bas, de soixante lieues; vous n'avez pas bougé d'ici; vous avez vu de vos yeux, vous, ce que la renommée m'a rapporté là-bas, elle, et je vous entends me dire sérieusement que vous ne savez pas? Oh! comte, vous n'êtes pas charitable.

— Ce sera comme il vous plaira, de Wardes; mais, je vous le répète, je ne sais rien.

— Vous faites le discret, c'est prudent.

— Ainsi, vous ne me direz rien, pas plus à moi qu'à Bragelonne?

— Vous faites la sourde oreille. Je suis bien convaincu que Madame ne serait pas si maîtresse d'elle-même que vous.

— Ah! double hypocrite, murmura de Guiche, te voilà revenu sur ton terrain.

— Eh bien, alors, continua de Wardes, puisqu'il nous est si difficile de nous entendre sur La Vallière et Bragelonne, causons de vos affaires personnelles.

— Mais, dit de Guiche, je n'ai point d'affaires personnelles, moi. Vous n'avez rien dit de moi, je suppose, à Bragelonne, que vous ne puissiez me redire, à moi?

— Non. Mais, comprenez-vous, de Guiche? c'est qu'autant je suis ignorant sur certaines choses, autant je suis ferré sur d'autres. S'il s'agissait, par exemple, de vous parler des relations de M. de Buckingham à Paris, comme j'ai fait le voyage avec le duc, je pourrais vous dire les choses les plus intéressantes. Voulez-vous que je vous les dise?

De Guiche passa sa main sur son front moite de sueur.

— Mais non, dit-il, cent fois non, je n'ai point de curiosité pour ce qui ne me regarde pas. M. de Buckingham n'est pour moi qu'une simple connaissance, tandis que Raoul est un ami intime. Je n'ai donc aucune curiosité de savoir ce qui est arrivé à M. de Buckingham, tandis que j'ai tout intérêt à savoir ce qui est arrivé à Raoul.

— A Paris?

— Oui, à Paris ou à Boulogne. Vous comprenez, moi, je suis présent : si quelque événement advient, je suis là pour y faire face; tandis que Raoul est absent et n'a que moi pour le représenter; donc, les affaires de Raoul avant les miennes.

— Mais Raoul reviendra.

— Oui, après sa mission. En attendant, vous comprenez, il ne peut courir de mauvais bruits sur lui sans que je les examine.

— D'autant plus qu'il y restera quelque temps, à Londres, dit de Wardes en ricanant.

— Vous croyez? demanda naïvement de Guiche.

— Parbleu! croyez-vous qu'on l'a envoyé à Londres pour qu'il ne fasse qu'y aller et en revenir? Non pas; on l'a envoyé à Londres pour qu'il y reste.

— Ah! comte, dit de Guiche en saisissant avec force la main de de Wardes, voici un soupçon bien fâcheux pour Bragelonne, et qui justifie à merveille ce qu'il m'a écrit de Boulogne.

De Wardes redevint froid; l'amour de la raillerie l'avait poussé en avant, et il avait, par son imprudence, donné prise sur lui.

— Eh bien, voyons, qu'a-t-il écrit? demanda-t-il.

— Que vous lui aviez glissé quelques insinuations perfides contre La Vallière et que vous aviez paru rire de sa grande confiance dans cette jeune fille

— Oui, j'ai fait tout cela, dit de Wardes, et j'étais prêt, en le faisant, à m'entendre dire par le vicomte de Bragelonne ce que dit un homme à un autre homme lorsque ce dernier l'a mécontenté. Ainsi, par exemple, si je vous cherchais une querelle, à vous, je vous dirais que Madame, après avoir distingué M. de Buckingham, passe en ce moment pour n'avoir renvoyé le beau duc qu'à votre profit.

— Oh! cela ne me blesserait pas le moins du monde, cher

de Wardes, dit de Guiche en souriant malgré le frisson qui courait dans ses veines comme une injection de feu. Peste! une telle faveur, c'est du miel.

— D'accord; mais, si je voulais absolument une querelle avec vous, je chercherais un démenti, et je vous parlerais de certain bosquet où vous vous rencontrâtes avec cette illustre princesse, de certaines génuflexions, de certains baise-mains, et vous qui êtes un homme secret, vous, vif et pointilleux...

— Eh bien, non, je vous jure, dit de Guiche en l'interrompant avec le sourire sur les lèvres, quoiqu'il fût porté à croire qu'il allait mourir; non, je vous jure que cela ne me toucherait pas, que je ne vous donnerais aucun démenti. Que voulez-vous, très-cher comte! je suis ainsi fait; pour les choses qui me regardent, je suis de glace. Ah! c'est bien autre chose lorsqu'il s'agit d'un ami absent, d'un ami qui, en partant, nous a confié ses intérêts; oh! pour cet ami, voyez-vous, de Wardes, je suis tout de feu!

— Je vous comprends, monsieur de Guiche; mais, vous avez beau dire, il ne peut être question entre nous, à cette heure, ni de Bragelonne, ni de cette jeune fille sans importance qu'on appelle La Vallière.

En ce moment, quelques jeunes gens de la cour traversaient le salon, et, ayant déjà entendu les paroles qui venaient d'être prononcées, étaient à même d'entendre celles qui allaient suivre.

De Wardes s'en aperçut et continua tout haut:

— Oh! si La Vallière était une coquette comme Madame, dont les agaceries, très-innocentes, je le veux bien, ont d'abord fait renvoyer M. de Buckingham en Angleterre, et ensuite vous ont fait exiler, vous, car, enfin, vous vous y êtes laissé prendre à ses agaceries, n'est-ce pas, Monsieur?

Les gentilshommes s'approchèrent, de Saint-Aignan en tête, Manicamp après.

— Eh! mon cher, que voulez-vous? dit de Guiche en riant, je suis un fat, moi, tout le monde sait cela. J'ai pris au sérieux une plaisanterie, et je me suis fait exiler. Mais j'ai vu mon erreur, j'ai courbé ma vanité aux pieds de qui de droit, et j'ai obtenu mon rappel en faisant amende honorable et en me promettant à moi-même de me guérir de ce défaut, et, vous le voyez, j'en suis si bien guéri, que je ris maintenant

de ce qui, il y a quatre jours, me brisait le cœur. Mais, lui, Raoul, il est aimé; il ne rit pas des bruits qui peuvent troubler son bonheur, des bruits dont vous vous êtes fait l'interprète quand vous saviez cependant, comte, comme moi, comme ces messieurs, comme tout le monde, que ces bruits n'étaient qu'une calomnie.

— Une calomnie! s'écria de Wardes, furieux de se voir poussé dans le piége par le sang-froid de de Guiche.

— Mais oui, une calomnie. Dame! voici sa lettre, dans laquelle il me dit que vous avez mal parlé de mademoiselle de La Vallière, et où il me demande si ce que vous avez dit de cette jeune fille est vrai. Voulez-vous que je fasse juges ces Messieurs, de Wardes?

Et, avec le plus grand sang-froid, de Guiche lut tout haut le paragraphe de la lettre qui concernait La Vallière.

— Et maintenant, continua de Guiche, il est bien constaté pour moi que vous avez voulu blesser le repos de ce cher Bragelonne, et que vos propos étaient malicieux.

De Wardes regarda autour de lui pour savoir s'il aurait appui quelque part; mais, à cette idée que de Wardes avait insulté, soit directement, soit indirectement, celle qui était l'idole du jour, chacun secoua la tête, et de Wardes ne vit que des hommes prêts à lui donner tort.

— Messieurs, dit de Guiche devinant d'instinct le sentiment général, notre discussion avec M. de Wardes porte sur un sujet si délicat, qu'il est important que personne n'en entende plus que vous n'en avez entendu. Gardez donc les portes, je vous prie, et laissez-nous achever cette conversation entre nous, comme il convient à deux gentilshommes dont l'un a donné à l'autre un démenti.

— Messieurs! Messieurs! s'écrièrent les assistants.

— Trouvez-vous que j'avais tort de défendre mademoiselle de La Vallière? dit de Guiche. En ce cas, je passe condamnation et je retire les paroles blessantes que j'ai pu dire contre M. de Wardes.

— Peste! dit de Saint-Aignan, non pas!... Mademoiselle de La Vallière est un ange.

— La vertu, la pureté en personne, dit Manicamp.

— Vous voyez, monsieur de Wardes, dit de Guiche, je ne suis point le seul qui prenne la défense de la pauvre enfant. Messieurs, une seconde fois, je vous supplie de nous laisser.

Vous voyez qu'il est impossible d'être plus calme que nous ne le sommes.

Les courtisans ne demandaient pas mieux que de s'éloigner; les uns allèrent à une porte, les autres à l'autre.

Les deux jeunes gens restèrent seuls.

— Bien joué, dit de Wardes au comte.

— N'est-ce pas ? répondit celui-ci.

— Que voulez-vous ? je me suis rouillé en province, mon cher, tandis que vous, ce que vous avez gagné de puissance sur vous-même me confond, comte; on acquiert toujours quelque chose dans la société des femmes; acceptez donc tous mes compliments.

— Je les accepte.

— Et je les retournerai à Madame.

— Oh! maintenant, mon cher monsieur de Wardes, parlons-en aussi haut qu'il vous plaira.

— Ne m'en défiez pas.

— Oh! je vous en défie! Vous êtes connu pour un méchant homme; si vous faites cela, vous passerez pour un lâche, et Monsieur vous fera pendre ce soir à l'espagnolette de sa fenêtre. Parlez, mon cher de Wardes, parlez.

— Je suis battu.

— Oui mais pas encore autant qu'il convient.

— Je vois que vous ne seriez pas fâché de me battre à plate couture.

— Non, mieux encore.

— Diable! c'est que, pour le moment, mon cher comte, vous tombez mal; après celle que je viens de jouer, une partie ne peut me convenir. J'ai trop perdu de sang à Boulogne : au moindre effort mes blessures se rouvriraient, et, en vérité, vous auriez de moi trop bon marché.

— C'est vrai, dit de Guiche, et cependant vous avez, en arrivant, fait montre de votre belle mine et de vos bons bras.

— Oui, les bras vont encore, c'est vrai; mais les jambes sont faibles, et puis je n'ai pas tenu le fleuret depuis ce diable de duel; et vous, j'en réponds, vous vous escrimez tous les jours pour mettre à bonne fin votre petit guet-apens.

— Sur l'honneur, Monsieur, répondit de Guiche, voici une demi-année que je n'ai fait d'exercice.

— Non, voyez-vous, comte, toute réflexion faite, je ne me battrai pas, pas avec vous, du moins. J'attendrai Bra-

gelonne, puisque vous dites que c'est Bragelonne qui m'en veut.

— Oh! que non pas, vous n'attendrez pas Bragelonne, s'écria de Guiche hors de lui; car, vous l'avez dit, Bragelonne peut tarder à revenir, et, en attendant, votre méchant esprit fera son œuvre.

— Cependant, j'aurai une excuse. Prenez garde!

— Je vous donne huit jours pour achever de vous rétablir.

— C'est déjà mieux. Dans huit jours, nous verrons.

— Oui, oui, je comprends : en huit jours, on peut échapper à l'ennemi. Non, non, pas un.

— Vous êtes fou, Monsieur, dit de Wardes en faisant un pas de retraite.

— Et vous, vous êtes un misérable, si vous ne vous battez pas de bonne grâce!

— Eh bien?

— Je vous dénonce au roi comme ayant refusé de vous battre après avoir insulté La Vallière.

— Ah! fit de Wardes, vous êtes dangereusement perfide, monsieur l'honnête homme.

— Rien de plus dangereux que la perfidie de celui qui marche toujours loyalement.

— Rendez-moi mes jambes, alors, ou faites-vous saigner à blanc pour égaliser nos chances.

— Non pas, j'ai mieux que cela.

— Dites.

— Nous monterons à cheval tous deux et nous échangerons trois coups de pistolet. Vous tirez de première force. Je vous ai vu abattre des hirondelles, à balle et au galop. Ne dites pas non, je vous ai vu.

— Je crois que vous avez raison, dit de Wardes; et, comme cela, il est possible que je vous tue.

— En vérité, vous me rendriez service.

— Je ferai de mon mieux.

— Est-ce dit?

— Votre main.

— La voici... A une condition, pourtant.

— Laquelle?

— Vous me jurez de ne rien dire ou faire d're au roi?

— Rien, je vous le jure.

— Je vais chercher mon cheval.

— Et moi le mien.

— Où irons-nous?

— Dans la plaine; je sais un endroit excellent.

— Partons-nous ensemble?

— Pourquoi pas?

Et tous deux, s'acheminant vers les écuries, passèrent sous les fenêtres de Madame, doucement éclairées; une ombre grandissait derrière les rideaux de dentelle.

— Voilà pourtant une femme, dit de Wardes en souriant, qui ne se doute pas que nous allons à la mort pour elle.

XXX

LE COMBAT.

De Wardes choisit son cheval et de Guiche le sien.

Puis chacun le sella lui-même avec une selle à fontes.

De Wardes n'avait point de pistolets. De Guiche en avait deux paires. Il les alla chercher chez lui, les chargea, et donna le choix à de Wardes.

De Wardes choisit des pistolets dont il s'était vingt fois servi, les mêmes avec lesquels de Guiche lui avait vu tuer les hirondelles au vol.

— Vous ne vous étonnerez point, dit-il, que je prenne toutes mes précautions. Vos armes vous sont connues. Je ne fais, par conséquent, qu'égaliser les chances.

— L'observation était inutile, répondit de Guiche, et vous êtes dans votre droit.

— Maintenant, dit de Wardes, je vous prie de vouloir bien m'aider à monter à cheval, car j'y éprouve encore une certaine difficulté.

— Alors, il fallait prendre le parti à pied.

— Non, une fois en selle, je vaux mon homme.

— C'est bien, n'en parlons plus.

Et de Guiche aida de Wardes à monter à cheval.

— Maintenant, continua le jeune homme, dans notre ar-

deur à nous exterminer, nous n'avons pas pris garde à une chose.

— A laquelle.

— C'est qu'il fait nuit, et qu'il faudra nous tuer à tâtons.

— Soit, ce sera toujours le même résultat.

— Cependant, il faut prendre garde à une autre circonstance, qui est que les honnêtes gens ne se vont point battre sans compagnons.

— Oh! s'écria de Guiche, vous êtes aussi désireux que moi de bien faire les choses.

— Oui; mais je ne veux point que l'on puisse dire que vous m'avez assassiné, pas plus que, dans le cas où je vous tuerais, je ne veux être accusé d'un crime.

— A-t-on dit pareille chose de votre duel avec M. de Buckingham? dit de Guiche. Il s'est cependant accompli dans les mêmes conditions où le nôtre va s'accomplir.

— Bon! Il faisait encore jour et nous étions dans l'eau jusqu'aux cuisses; d'ailleurs, bon nombre de spectateurs étaient rangés sur le rivage et nous regardaient.

De Guiche réfléchit un instant; mais cette pensée qui s'était déjà présentée à son esprit s'y raffermit, que de Wardes voulait avoir des témoins pour ramener la conversation sur Madame et donner un tour nouveau au combat.

Il ne répliqua donc rien, et, comme de Wardes l'interrogea une dernière fois du regard, il lui répondit par un signe de tête qui voulait dire que le mieux était de s'en tenir où l'on en était.

Les deux adversaires se mirent, en conséquence, en chemin et sortirent du château par cette porte que nous connaissons pour avoir vu tout près d'elle Montalais et Malicorne.

La nuit, comme pour combattre la chaleur de la journée, avait amassé tous les nuages qu'elle poussait silencieusement et lourdement de l'ouest à l'est. Ce dôme, sans éclaircies et sans tonnerres apparents, pesait de tout son poids sur la terre et commençait à se trouer sous les efforts du vent, comme une immense toile détachée d'un lambris.

Les gouttes d'eau tombaient tièdes et larges sur la terre, où elles aggloméraient la poussière en globules roulants.

En même temps, des haies qui aspiraient l'orage, des fleurs altérées, des arbres échevelés, s'exhalaient mille odeurs

aromatiques qui ramenaient au cerveau les souvenirs doux, les idées de jeunesse, de vie éternelle, de bonheur et d'amour.

— La terre sent bien bon, dit de Wardes; c'est une coquetterie de sa part pour nous attirer à elle.

— A propos, répliqua de Guiche, il m'est venu plusieurs idées et je veux vous les soumettre.

— Relatives?

— Relatives à notre combat.

— En effet, il est temps, ce me semble, que nous nous en occupions.

— Sera-ce un combat ordinaire et réglé selon la coutume?

— Voyons votre coutume?

— Nous mettrons pied à terre dans une bonne plaine, nous attacherons nos chevaux au premier objet venu, nous nous joindrons sans armes, puis nous nous éloignerons de cent cinquante pas chacun pour revenir l'un sur l'autre.

— Bon! C'est ainsi que je tuai le pauvre Follivent, voici trois semaines, à la Saint-Denis.

— Pardon, vous oubliez un détail.

— Lequel?

— Dans votre duel avec Follivent, vous marchâtes à pie l'un sur l'autre, l'épée aux dents et le pistolet au poing.

— C'est vrai.

— Cette fois, au contraire, comme je ne puis pas marcher, vous l'avouez vous-même, nous remontons à cheval et nous nous choquons, le premier qui veut tirer tire.

— C'est ce qu'il y a de mieux, sans doute, mais il fait nuit; il faut compter plus de coups perdus qu'il n'y en aurait dans je jour.

— Soit! Chacun pourra tirer trois coups, les deux qui seront tout chargés, et un troisième de recharge.

— A merveille! Où notre combat aura-t-il lieu?

— Avez-vous quelque préférence?

— Non.

— Vous voyez ce petit bois qui s'étend devant nous?

— Le bois Rochin? Parfaitement.

— Vous le connaissez?

— A merveille.

— Vous savez, alors, qu'il a une clairière à son centre?

— Oui.

— Gagnons cette clairière.

— Soit!

— C'est une espèce de champ clos naturel, avec toutes sortes de chemins, de faux-fuyants, de sentiers, de fossés, de tournants, d'allées; nous serons là à merveille.

— Je le veux si vous le voulez. Nous sommes arrivés, je crois?

— Oui. Voyez le bel espace dans le rond-point. Le peu de clarté qui tombe des étoiles, comme dit Corneille, se concentre en cette place; les limites naturelles sont le bois qui circuite avec ses barrières.

— Soit! Faites comme vous dites.

— Terminons les conditions, alors.

— Voici les miennes; si vous avez quelque chose contre, vous le direz.

— J'écoute.

— Cheval tué oblige son maître à combattre à pied.

— C'est incontestable, puisque nous n'avons pas de chevaux de rechange.

— Mais n'oblige pas l'adversaire à descendre de son cheval.

— L'adversaire sera libre d'agir comme bon lui semblera.

— Les adversaires, s'étant joints une fois, peuvent ne se plus quitter, et, par conséquent, tirer l'un sur l'autre à bout portant.

— Accepté.

— Trois charges sans plus, n'est-ce pas?

— C'est suffisant, je crois. Voici de la poudre et des balles pour vos pistolets; mesurez trois charges, prenez trois balles; j'en ferai autant, puis nous répandrons le reste de la poudre et nous jetterons le reste des balles.

— Et nous jurons sur le Christ, n'est-ce pas, ajouta de Wardes, que nous n'avons plus sur nous ni poudre ni balles?

— C'est convenu; moi, je le jure.

De Guiche étendit la main vers le ciel.

De Wardes l'imita.

— Et maintenant, mon cher comte, dit-il, laissez-moi vous dire que je ne suis dupe de rien. Vous êtes, ou vous serez l'amant de Madame. J'ai pénétré le secret, vous avez peur que je ne l'ébruite; vous voulez me tuer pour vous assurer le silence, c'est tout simple, et, à votre place, j'en ferais autant.

De Guiche baissa la tête.

— Seulement, continua de Wardes triomphant, était-ce bien la peine, dites-moi, de me jeter encore sur les bras cette mauvaise affaire de Bragelonne; prenez garde, mon cher ami, en acculant le sanglier, on l'enrage; en forçant le renard, on lui donne la férocité du jaguar. Il en résulte que, mis aux abois par vous, je me défends jusqu'à la mort.

— C'est votre droit.

— Oui, mais, prenez garde, je ferai bien du mal; ainsi, pour commencer, vous devinez bien, n'est-ce pas, que je n'ai point fait la sottise de cadenasser mon secret, ou plutôt votre secret dans mon cœur? Il y a un ami, un ami spirituel, vous le connaissez, qui est entré en participation de mon secret; ainsi, comprenez bien que, si vous me tuez, ma mort n'aura pas servi à grand'chose; tandis qu'au contraire, si je vous tue, dame! tout est possible, vous comprenez.

De Guiche frissonna.

— Si je vous tue, continua de Wardes, vous aurez attaché à Madame deux ennemis qui travailleront à qui mieux mieux à la ruiner.

— Oh! Monsieur, s'écria de Guiche furieux, ne comptez pas ainsi sur ma mort; de ces deux ennemis, j'espère bien tuer l'un tout de suite, et l'autre à la première occasion.

De Wardes ne répondit que par un éclat de rire tellement diabolique, qu'un homme superstitieux s'en fût effrayé.

Mais de Guiche n'était point impressionnable à ce point.

— Je crois, dit-il, que tout est réglé, monsieur de Wardes; ainsi, prenez du champ, je vous prie, à moins que vous ne préfériez que ce soit moi.

— Non pas, dit de Wardes, enchanté de vous épargner une peine.

Et, mettant son cheval au galop, il traversa la clairière dans toute son étendue, et alla prendre son poste au point de la circonférence du carrefour qui faisait face à celui où de Guiche s'était arrêté.

De Guiche demeura immobile.

A la distance de cent pas à peu près, les deux adversaires étaient absolument invisibles l'un à l'autre, perdus qu'ils étaient dans l'ombre épaisse des ormes et des châtaigniers.

Une minute s'écoula au milieu du plus profond silence.

Au bout de cette minute, chacun, au sein de l'ombre où

il était caché, entendit le double cliquetis du chien résonnant dans la batterie.

De Guiche, suivant la tactique ordinaire, mit son cheval au galop, persuadé qu'il trouverait une double garantie de sûreté dans l'ondulation du mouvement et dans la vitesse de la course.

Cette course se dirigea en droite ligne sur le point qu'à son avis devait occuper son adversaire.

A la moitié du chemin, il s'attendait à rencontrer de Wardes : il se trompait.

Il continua sa course, présumant que de Wardes l'attendait immobile.

Mais, aux deux tiers de la clairière, il vit le carrefour s'illuminer tout à coup, et une balle coupa en sifflant la plume qui s'arrondissait sur son chapeau.

Presque en même temps, et comme si le feu du premier coup eût servi à éclairer l'autre, un second coup retentit, et une seconde balle vint trouer la tête du cheval de de Guiche, un peu au-dessous de l'oreille.

L'animal tomba.

Ces deux coups, venant d'une direction tout opposée à celle dans laquelle il s'attendait à trouver de Wardes, frappèrent de Guiche de surprise; mais, comme c'était un homme d'un grand sang-froid, il calcula sa chute, mais non pas si bien, cependant, que le bout de sa botte ne se trouvât pris sous son cheval.

Heureusement, dans son agonie, l'animal fit un mouvement, et de Guiche put dégager sa jambe moins pressée.

De Guiche se releva, se tâta; il n'était point blessé.

Du moment où il avait senti le cheval faiblir, il avait placé les deux pistolets dans les fontes, de peur que la chute ne fît partir un des deux coups et même tous les deux, ce qui l'eût désarmé inutilement.

Une fois debout, il reprit ses pistolets dans ses fontes, et s'avança vers l'endroit où, à la lueur de la flamme, il avait vu apparaître de Wardes. De Guiche s'était, dès le premier coup, rendu compte de la manœuvre de son adversaire, qui était on ne peut plus simple.

Au lieu de courir sur de Guiche ou de rester à sa place à l'attendre, de Wardes avait, pendant une quinzaine de pas à peu près, suivi le cercle d'ombre qui le dérobait à la vue de

son adversaire, et, au moment où celui-ci lui présentait le flanc dans sa course, il l'avait tiré de sa place, ajustant à l'air, si servi au lieu d'être gêné par le galop du cheval.

On a vu que, malgré l'obscurité, la première balle avait passé à un pouce à peine de la tête de de Guiche.

De Wardes était si sûr de son coup, qu'il avait cru voir tomber de Guiche. Son étonnement fut grand lorsque, au contraire, le cavalier demeura en selle.

Il se pressa pour tirer le second coup, fit un écart de main et tua le cheval.

C'était une heureuse maladresse, si de Guiche demeurait engagé sous l'animal. Avant qu'il eût pu se dégager, de Wardes rechargeait son troisième coup et tenait de Guiche à sa merci.

Mais, tout au contraire, de Guiche était debout et avait trois coups à tirer.

De Guiche comprit la position... Il s'agissait de gagner de Wardes de vitesse. Il prit sa course, afin de le joindre avant qu'il eût fini de recharger son pistolet.

De Wardes le voyait arriver comme une tempête. La balle était juste et résistait à la baguette. Mal charger était s'exposer à perdre un dernier coup. Bien charger était perdre son temps, ou plutôt c'était perdre la vie.

Il fit faire un écart à son cheval.

De Guiche pivota sur lui-même, et, au moment où le cheval retombait, le coup partit, enlevant le chapeau de de Wardes.

De Wardes comprit qu'il avait un instant à lui ; il en profita pour achever de charger son pistolet.

De Guiche, ne voyant pas tomber son adversaire, jeta le premier pistolet devenu inutile, et marcha sur de Wardes en levant le second.

Mais, au troisième pas qu'il fit, de Wardes le prit tout marchant, et le coup partit.

Un rugissement de colère y répondit; le bras du comte se crispa et s'abattit. Le pistolet tomba.

De Wardes vit le comte se baisser, ramasser le pistolet de la main gauche, et faire un nouveau pas en avant.

Le moment était suprême.

— Je suis perdu, murmura de Wardes, il n'est point blessé à mort.

Mais, au moment où de Guiche levait son pistolet sur de Wardes, la tête, les épaules et les jarrets du comte fléchirent à la fois. Il poussa un soupir douloureux et vint rouler aux pieds du cheval de de Wardes.

— Allons donc! murmura celui-ci.

Et, rassemblant les rênes, il piqua des deux.

Le cheval franchit le corps inerte et emporta rapidement de Wardes au château.

Arrivé là, de Wardes demeura un quart d'heure à tenir conseil.

Dans son impatience à quitter le champ de bataille, il avait négligé de s'assurer que de Guiche fût mort.

Une double hypothèse se présentait à l'esprit agité de de Wardes.

Ou de Guiche était tué, ou de Guiche était seulement blessé.

Si de Guiche était tué, fallait-il laisser ainsi son corps aux loups? C'était une cruauté inutile, puisque, si de Guiche était tué, il ne parlerait certes pas.

S'il n'était pas tué, pourquoi, en ne lui portant pas secours, se faire passer pour un sauvage incapable de générosité?

Cette dernière considération l'emporta.

De Wardes s'informa de Manicamp.

Il apprit que Manicamp s'était informé de de Guiche, et, ne sachant point où le joindre, s'était allé coucher.

De Wardes alla réveiller le dormeur et lui conta l'affaire, que Manicamp écouta sans dire un mot, mais avec une expression d'énergie croissante dont on aurait cru sa physionomie incapable.

Seulement, lorsque de Wardes eut fini, Manicamp prononça un seul mot:

— Allons!

Tout en marchant, Manicamp se montait l'imagination, et, au fur et à mesure que de Wardes lui racontait l'événement, il s'assombrissait davantage.

— Ainsi, dit-il lorsque de Wardes eut fini, vous le croyez mort?

— Hélas! oui.

— Et vous vous êtes battus comme cela sans témoins?

— Il l'a voulu.

— C'est singulier!

— Comment, c'est singulier?

— Oui, le caractère de M. de Guiche ressemble bien peu à cela.

— Vous ne doutez pas de ma parole, je suppose?

— Hé! hé!

— Vous en doutez?

— Un peu... Mais j'en douterai bien plus encore, je vous en préviens, si je vois le pauvre garçon mort.

— Monsieur Manicamp!

— Monsieur de Wardes!

— Il me semble que vous m'insultez!

— Ce sera comme vous voudrez. Que voulez-vous? moi, je n'ai jamais aimé les gens qui viennent vous dire : « J'ai tué M. un tel dans un coin; c'est un bien grand malheur, mais je l'ai tué loyalement. » Il fait nuit bien noire pour cet adverbe-là, monsieur de Wardes!

— Silence, nous sommes arrivés.

En effet, on commençait à apercevoir la petite clairière, et, dans l'espace vide, la masse immobile du cheval mort.

A droite du cheval, sur l'herbe noire, gisait, la face contre terre, le pauvre comte baigné dans son sang.

Il était demeuré à la même place et ne paraissait même pas avoir fait un mouvement.

Manicamp se jeta à genoux, souleva le comte, et le trouva froid et trempé de sang.

Il le laissa retomber.

Puis, s'allongeant près de lui, il chercha jusqu'à ce qu'il eût trouvé le pistolet de de Guiche.

— Morbleu! dit-il alors en se relevant, pâle comme un spectre et le pistolet au poing; morbleu! vous ne vous trompiez pas, il est bien mort!

— Mort? répéta de Wardes.

— Oui, et son pistolet est chargé, ajouta Manicamp en interrogeant du doigt le bassinet.

— Mais ne vous ai-je pas dit que je l'avais pris dans la marche et que j'avais tiré sur lui au moment où il visait sur moi?

— Êtes-vous bien sûr de vous être battu contre lui, monsieur de Wardes? Moi, je l'avoue, j'ai bien peur que vous ne l'ayez assassiné. Oh! ne criez pas! vous avez tiré vos trois coups, et son pistolet est chargé! Vous avez tué son

cheval, et lui, lui, de Guiche, un des meilleurs tireurs de France, n'a touché ni vous ni votre cheval ! Tenez, monsieur de Wardes, vous avez du malheur de m'avoir amené ici ; tout ce sang m'a monté à la tête ; je suis un peu ivre, et, je crois, sur l'honneur ! puisque l'occasion s'en présente, que je vais vous faire sauter la cervelle. Monsieur de Wardes, recommandez votre âme à Dieu !

— Monsieur de Manicamp, vous n'y songez point ?

— Si fait, au contraire, j'y songe trop.

— Vous m'assassineriez ?

— Sans remords, pour le moment, du moins.

— Êtes-vous gentilhomme ?

— On a été page ; donc, on a fait ses preuves.

— Laissez-moi défendre ma vie, alors.

— Bon ! pour que vous me fassiez, à moi, ce que vous avez fait au pauvre de Guiche.

Et Manicamp, soulevant son pistolet, l'arrêta, le bras tendu et le sourcil froncé, à la hauteur de la poitrine de de Wardes.

De Wardes n'essaya pas même de fuir, il était terrifié.

Alors, dans cet effroyable silence d'un instant, qui parut un siècle à de Wardes, un soupir se fit entendre.

— Oh ! s'écria de Wardes, il vit ! il vit ! A moi, monsieur de Guiche, on veut m'assassiner !

Manicamp se recula, et, entre les deux jeunes gens, on vit le comte se soulever péniblement sur une main.

Manicamp jeta le pistolet à dix pas, et courut à son ami en poussant un cri de joie.

De Wardes essuya son front inondé d'une sueur glacée.

— Il était temps ! murmura-t-il.

— Qu'avez-vous ? demanda Manicamp à de Guiche, et de quelle façon êtes-vous blessé ?

De Guiche montra sa main mutilée et sa poitrine sanglante.

— Comte ! s'écria de Wardes, on m'accuse de vous avoir assassiné ; parlez, je vous en conjure, dites que j'ai loyalement combattu !

— C'est vrai, dit le blessé, monsieur de Wardes a combattu loyalement, et quiconque dirait le contraire se ferait de moi un ennemi.

— Eh ! Monsieur, dit Manicamp, aidez-moi d'abord à transporter ce pauvre garçon, et, après, je vous donnerai toutes les satisfactions qu'il vous plaira, ou, si vous êtes par trop pressé,

faisons mieux : pansons le comte ici avec votre mouchoir et le mien, et, puisqu'il reste deux balles à tirer, tirons-les.

— Merci, dit de Wardes. Deux fois en une heure j'ai vu la mort de trop près : c'est trop laid, la mort, et je préfère vos excuses

Manicamp se mit à rire, et de Guiche aussi, malgré ses souffrances.

Les deux jeunes gens voulurent le porter, mais il déclara qu'il se sentait assez fort pour marcher seul. La balle lui avait brisé l'annulaire et le petit doigt, puis avait été glisser sur une côte sans pénétrer dans la poitrine. C'était donc plutôt la douleur que la gravité de la blessure qui avait foudroyé de Guiche.

Manicamp lui passa un bras sous une épaule, de Wardes un bras sous l'autre, et ils l'amenèrent ainsi à Fontainebleau, chez le médecin qui avait assisté à son lit de mort le franciscain prédécesseur d'Aramis.

XXI

LE SOUPER DU ROI.

Le roi s'était mis à table pendant ce temps, et la suite peu nombreuse des invités du jour avait pris place à ses côtés après le geste habituel qui prescrivait de s'asseoir.

Dès cette époque, bien que l'étiquette ne fût pas encore réglée comme elle le fut plus tard, la cour de France avait entièrement rompu avec les traditions de bonhomie et de patriarcale affabilité qu'on retrouvait encore chez Henri IV, et que l'esprit soupçonneux de Louis XIII avait peu à peu effacées, pour les remplacer par des habitudes fastueuses de grandeur qu'il était désespéré de ne pouvoir atteindre.

Le roi dînait donc à une petite table séparée qui dominait, comme le bureau d'un président, les tables voisines ; petite table, avons-nous dit : hâtons-nous cependant d'ajouter que cette petite table était encore la plus grande de toutes.

En outre, c'était celle sur laquelle s'entassaient un plus

prodigieux nombre de mets variés, poissons, gibiers, viandes domestiques, fruits, légumes et conserves.

Le roi, jeune et vigoureux, grand chasseur, adonné à tous les exercices violents, avait, en outre, cette chaleur naturelle du sang commune à tous les Bourbons, qui cuit rapidement les digestions et renouvelle les appétits.

Louis XIV était un redoutable convive ; il aimait à critiquer ses cuisiniers ; mais, lorsqu'il leur faisait honneur, cet honneur était gignantesque.

Le roi commençait par manger plusieurs potages, soit ensemble, dans une espèce de macédoine, soit séparément. Il entremêlait ou plutôt il séparait chacun de ces potages d'un verre de vin vieux.

Il mangeait vite et assez avidement.

Porthos, qui dès l'abord avait par respect attendu un coup de coude de d'Artagnan, voyant le roi s'escrimer de la sorte, se retourna vers le mousquetaire, et dit à demi-voix :

— Il me semble qu'on peut aller, dit-il, Sa Majesté encourage. Voyez donc.

— Le roi mange, dit d'Artagnan, mais il cause en même temps ; arrangez-vous de façon à ce que si, par hasard, il vous adressait la parole, il ne vous prenne pas la bouche pleine, ce qui serait disgracieux.

— Le bon moyen alors, dit Porthos, c'est de ne point souper. Cependant j'ai faim, je l'avoue, et tout cela sent des odeurs appétissantes, et qui sollicitent à la fois mon odorat et mon appétit.

— N'allez pas vous aviser de ne point manger, dit d'Artagnan, vous fâcheriez Sa Majesté. Le roi a pour habitude de dire que celui-là travaille bien qui mange bien, et il n'aime pas qu'on fasse petite bouche à sa table.

— Alors, comment éviter d'avoir la bouche pleine si on mange ? dit Porthos.

— Il s'agit simplement, répondit le capitaine des mousquetaires, d'avaler lorsque le roi vous fera l'honneur de vous adresser la parole.

— Très-bien.

Et, à partir de ce moment, Porthos se mit à manger avec un enthousiasme poli.

Le roi, de temps en temps, levait les yeux sur le groupe, et, en connaisseur, appréciait les dispositions de son convive.

— Monsieur du Vallon! dit-il.

Porthos en était à un salmis de lièvre, et en engloutissait un demi-rable.

Son nom, prononcé ainsi, le fit tressaillir, et, d'un vigoureux élan du gosier, il absorba la bouchée entière.

— Sire, dit Porthos d'une voix étouffée, mais suffisamment intelligible néanmoins.

— Que l'on passe à M. du Vallon ces filets d'agneau, dit le roi. Aimez-vous les viandes jaunes, monsieur du Vallon?

— Sire, j'aime tout, répliqua Porthos.

Et d'Artagnan lui souffla :

— Tout ce que m'envoie Votre Majesté.

Porthos répéta :

— Tout ce que m'envoie Votre Majesté.

Le roi fit, avec la tête, un signe de satisfaction.

— On mange bien quand on travaille bien, répartit le roi, enchanté d'avoir en tête-à-tête un mangeur de la force de Porthos.

Porthos reçut le plat d'agneau et en fit glisser une partie sur son assiette.

— Eh bien? dit le roi.

— Exquis! fit tranquillement Porthos.

— A-t-on d'aussi fins moutons dans votre province, monsieur du Vallon? continua le roi.

— Sire, dit Porthos, je crois qu'en ma province, comme partout, ce qu'il y a de meilleur est d'abord au roi; mais, ensuite, je ne mange pas le mouton de la même façon que le mange Votre Majesté.

— Ah! ah! Et comment le mangez-vous?

— D'ordinaire, je me fais accommoder un agneau tout entier.

— Tout entier?

— Oui, sire.

— Et de quelle façon?

— Voici : mon cuisinier, le drôle est Allemand, sire; mon cuisinier bourre l'agneau en question de petites saucisses, qu'il fait venir de Strasbourg; d'andouillettes, qu'il fait venir de Troyes; de mauviettes, qu'il fait venir de Pithiviers; par ne sais quel moyen, il désosse le mouton, comme il ferait d'une volaille, tout en lui laissant la peau, qui fait autour de

l'animal une croûte rissolée; lorsqu'on le coupe par belles tranches, comme on ferait d'un énorme saucisson, il en sort un jus tout rosé qui est à la fois agréable à l'œil et exquis au palais.

Et Porthos fit clapper sa langue.

Le roi ouvrit de grands yeux charmés, et, tout en attaquant du faisan en daube qu'on lui présentait :

— Voilà, monsieur du Vallon, un manger que je convoiterais, dit-il. Quoi! le mouton entier?

— Entier; oui, sire.

— Passez donc ces faisans à M. du Vallon; je vois que c'est un amateur.

L'ordre fut exécuté.

Puis, revenant au mouton :

— Et cela n'est pas trop gras?

— Non, sire; les graisses tombent en même temps que le jus et surnagent; alors mon écuyer tranchant les enlève avec une cuiller d'argent, que j'ai fait faire exprès.

— Et vous demeurez? demanda le roi.

— A Pierrefonds, sire.

— A Pierrefonds; où est cela, monsieur du Vallon? du côté de Belle-Isle?

— Oh! non pas, sire; Pierrefonds est dans le Soissonnais.

— Je croyais que vous me parliez de ces moutons à cause des prés salés.

— Non, sire; j'ai des prés qui ne sont pas salés, c'est vrai, mais qui n'en valent pas moins.

Le roi passa aux entremets, mais sans perdre de vue Porthos, qui continuait d'officier de son mieux.

— Vous avez un bel appétit, monsieur du Vallon, dit-il, et vous faites un bon convive.

— Ah! ma foi! sire, si Votre Majesté venait jamais à Pierrefonds, nous mangerions bien notre mouton à nous deux, car vous ne manquez pas d'appétit non plus, vous.

D'Artagnan poussa un bon coup de pied à Porthos sous la table. Porthos rougit.

— A l'âge heureux de Votre Majesté, dit Porthos pour se rattraper, j'étais aux mousquetaires, et nul ne pouvait me rassasier. Votre Majesté a bel appétit, comme j'avais l'honneur de le lui dire, mais elle choisit avec trop de délicatesse pour êtes appelée un grand mangeur.

Le roi parut charmé de la politesse de son antagoniste.

— Tâterez-vous de ces crèmes? dit-il à Porthos.

— Sire, Votre Majesté me traite trop bien pour que je ne lui dise pas la vérité tout entière.

— Dites, monsieur du Vallon, dites.

— Eh bien, sire, en fait de sucreries, je ne connais que les pâtes, et encore il faut qu'elles soient bien compactes; toutes ces mousses m'enflent l'estomac, et tiennent une place qui me paraît trop précieuse pour la si mal occuper.

— Ah! Messieurs, dit le roi en montrant Porthos, voilà un véritable modèle de gastronomie. Ainsi mangeaient nos pères, qui savaient si bien manger, ajouta Sa Majesté, tandis que nous, nous picorons.

Et, en disant ces mots, il prit une assiette de blanc de volaille mêlée de jambon.

Porthos, de son côté, entama une terrine de perdreaux et de râles.

L'échanson remplit joyeusement le verre de Sa Majesté.

— Donnez de mon vin à M. du Vallon, dit le roi.

C'était un des grands honneurs de la table royale.

D'Artagnan pressa le genou de son ami.

— Si vous pouvez avaler seulement la moiti de cette hure de sanglier que je vois là, dit-il à Portos, je vous juge duc et pair dans un an.

— Tout à l'heure, dit flegmatiquement P rthos, je m'y mettrai.

Le tour de la hure ne tarda pas à venir en effet, car le roi prenait plaisir à pousser ce beau convive; il ne fit point passer de mets à Porthos qu'il ne les eût dégustés lui-même; il goûta donc la hure. Porthos se montra beau joueur; au lieu d'en manger la moitié, comme avait dit d'Artagnan, il en mangea les trois quarts.

— Il est impossible, dit le roi à demi-voix, qu'un gentilhomme qui soupe si bien tous les jours, et avec de si belles dents, ne soit pas le plus honnête homme de mon royaume.

— Entendez-vous? dit d'Artagnan à l'oreille de son ami.

— Oui, je crois que j'ai un peu de faveur, dit Porthos en se balançant sur sa chaise.

— Oh! vous avez le vent en poupe. Oui! oui! oui!

Le roi et Porthos continuèrent de manger ainsi à la grande satisfaction des conviés, dont quelques-uns, par émulation,

avaient essayé de les suivre, mais avaient dû renoncer en chemin.

Le roi rougissait, et la réaction du sang à son visage annonçait le commencement de la plénitude.

C'est alors que Louis XIV, au lieu de prendre de la gaieté, comme tous les buveurs, s'assombrissait et devenait taciturne.

Porthos, au contraire, devenait guilleret et expansif.

Le pied de d'Artagnan dut lui rappeler plus d'une fois cette particularité.

Le dessert parut.

Le roi ne songeait plus à Porthos; il tournait ses yeux vers la porte d'entrée, et on l'entendit demander parfois pourquoi M. de Saint-Aignan tardait tant à venir.

Enfin, au moment où Sa Majesté terminait un pot de confitures de prunes avec un grand soupir, M. de Saint-Aignan parut.

Les yeux du roi, qui s'étaient éteints peu à peu, brillèrent aussitôt.

Le comte se dirigea vers la table du roi, et, à son approche, Louis XIV se leva.

Tout le monde se leva, Porthos même, qui achevait un nougat capable de coller l'une à l'autre les deux mâchoires d'un crocodile. Le souper était fini.

XXII

APRÈS SOUPER.

Le roi prit le bras de Saint-Aignan et passa dans la chambre voisine.

— Que vous avez tardé, comte! dit le roi.

— J'apportais la réponse, sire, répondit le comte.

— C'est donc bien long pour elle de répondre à ce que je lui écrivais?

— Sire, Votre Majesté avait daigné faire des vers; mademoiselle de La Vallière a voulu payer le roi de la même monnaye, c'est-à-dire en or.

— Des vers, de Saint-Aignan!.. s'écria le roi ravi. Donne, donne.

Et Louis rompit le cachet d'une petite lettre qui renfermait effectivement des vers que l'histoire nous a conservés, et qui sont meilleurs d'intention que de facture.

Tels qu'ils étaient, cependant, ils enchantèrent le roi, qui témoigna sa joie par des transports non équivoques; mais le silence général avertit Louis, si chatouilleux sur les bienséances, que sa joie pouvait donner matière à des interprétations.

Il se retourna et mit le billet dans sa poche; puis, faisant un pas qui le ramena sur le seuil de la porte auprès de ses hôtes :

— Monsieur du Vallon, dit-il, je vous ai vu avec le plus vif plaisir, et je vous reverrai avec un plaisir nouveau.

Porthos s'inclina, comme eût fait le colosse de Rhodes, et sortit à reculons.

— Monsieur d'Artagnan, continua le roi, vous attendrez mes ordres dans la galerie; je vous suis obligé de m'avoir fait connaître M. du Vallon. Messieurs, je retourne demain à Paris pour le départ des ambassadeurs d'Espagne et de Hollande. A demain donc.

La salle se vida aussitôt.

Le roi prit le bras de Saint-Aignan, et lui fit relire encore les vers deLa Vallière.

— Comment les trouves-tu? dit-il.

— Sire... charmants!

— Ils me charment, en effet, et s'ils étaient connus...

— Oh! les poëtes en seraient jaloux; mais ils ne les connaîtront pas.

— Lui avez-vous donné les miens?

— Oh! sire, elle les a dévorés.

— Ils étaient faibles, j'en ai peur.

— Ce n'est pas ce que mademoiselle de La Vallière en a dit.

— Vous croyez qu'elle les a trouvés de son goût?

— J'en suis sûr, sire.

— Il me faudrait répondre, alors.

— Oh! sire. . tout de suite... après souper... Votre Majesté se fatiguera.

— Je crois que vous avez raison : l'étude après le repas est nuisible.

— Le travail du poëte surtout; et puis, en ce moment, il y aurait préoccupation chez mademoiselle de La Vallière.

— Quelle préoccupation?

— Ah! sire, comme chez toutes ces dames.

— Pourquoi?

— A cause de l'accident de ce pauvre de Guiche.

— Ah! mon Dieu! est-il arrivé malheur à de Guiche?

— Oui, sire, il a toute une main emportée, il a un trou à la poitrine, il se meurt.

— Bon Dieu! et qui vous a dit cela?

— Manicamp l'a rapporté tout à l'heure chez un médecin de Fontainebleau, et le bruit s'en est répandu ici.

— Rapporté? Pauvre de Guiche! Et comment cela lui est-il arrivé?

— Ah! voilà, sire! comment cela lui est-il arrivé?

— Vous me dites cela d'un air tout à fait singulier, de Saint-Aignan. Donnez-moi des détails... Que dit-il?

— Lui, ne dit rien, sire; mais les autres...

— Quels autres?

— Ceux qui l'ont rapporté, sire.

— Qui sont-ils, ceux-là?

— Je ne sais, sire; mais M. de Manicamp le sait, M. de Manicamp est de ses amis.

— Comme tout le monde, dit le roi.

— Oh! non, reprit de Saint-Aignan, vous vous trompez, sire; tout le monde n'est pas précisément des amis de M. de Guiche.

— Comment le savez-vous?

— Est-ce que le roi veut que je m'explique?

— Sans doute, je le veux.

— Eh bien, sire, je crois avoir ouï parler d'une querelle entre deux gentilshommes.

— Quand?

— Ce soir même, avant le souper de Votre Majesté.

— Cela ne prouve guère. J'ai fait des ordonnances si sévères à l'égard des duels, que nul, je suppose, n'osera y contrevenir.

— Aussi Dieu me préserve d'excuser personne! s'écria de Saint-Aignan. Votre Majesté m'a ordonné de parler, je parle.

— Dites donc alors comment le comte de Guiche a été blessé

— Sire, on dit à l'affût.

— Ce soir?

— Ce soir.

— Une main emportée! un trou à la poitrine! Qui était à l'affût avec M. de Guiche?

— Je ne sais, sire... Mais M. de Manicamp sait ou doit savoir.

— Vous me cachez quelque chose, de Saint-Aignan.

— Rien, sire, rien.

— Alors expliquez-moi l'accident; est-ce un mousquet qui a crevé?

— Peut-être bien. Mais, en y réfléchissant, non, sire; car on a trouvé près de de Guiche son pistolet encore chargé.

— Son pistolet? Mai son ne va pas à l'affût avec un pistolet, ce me semble.

— Sire, on ajoute que le cheval de de Guiche a été tué, et que le cadavre du cheval est encore dans la clairière.

— Son cheval? De Guiche va à l'affût à cheval? De Saint-Aignan, je ne comprends rien à ce que vous me dites. Où la chose s'est-elle passée?

— Sire, au bois Rochin, dans le rond-point.

— Bien. Appelez M. d'Artagnan.

De Saint-Aignan obéit. Le mousquetaire entra.

— Monsieur d'Artagnan, dit le roi, vous allez sortir par la petite porte du degré particulier.

— Oui, sire.

— Vous monterez à cheval.

— Oui, sire.

— Et vous irez au rond-point du bois Rochin. Connaissez-vous l'endroit?

— Sire, je m'y suis battu deux fois.

— Comment! s'écria le roi, étourdi de la réponse.

— Sire, sous les édits de M. le cardinal de Richelieu, repartit d'Artagnan avec son flegme ordinaire.

— C'est différent, Monsieur. Vous irez donc là, et vous examinerez soigneusement les localités. Un homme y a été blessé, et vous y trouverez un cheval mort. Vous me direz ce que vous pensez sur cet événement.

— Bien, sire.

— Il va sans dire que c'est votre opinion à vous et non celle d'un autre que je veux avoir.

— Vous l'aurez dans une heure, sire.

— Je vous défends de communiquer avec qui que ce soit.

— Excepté avec celui qui me donnera une lanterne, dit d'Artagnan.

— Oui, bien entendu, dit le roi en riant de cette liberté, qu'il ne tolérait que chez son capitaine des mousquetaires.

D'Artagnan sortit par le petit degré.

— Maintenant, qu'on appelle mon médecin, ajouta Louis.

Dix minutes après, le médecin du roi arrivait essoufflé.

— Monsieur, vous allez, lui dit le roi, vous transporter avec M. de Saint-Aignan où il vous conduira, et me rendrez compte de l'état du malade que vous verrez dans la maison où je vous prie d'aller.

Le médecin obéit sans observation, commme on commençait dès cette époque à obéir à Louis XIV, et sortit précédant de Saint-Aignan.

— Vous, de Saint-Aignan, envoyez-moi Manicamp, avant que le médecin ait pu lui parler.

De Saint-Aignan sortit à son tour.

XXIII

COMMENT D'ARTAGNAN ACCOMPLIT LA MISSION DONT LE ROI L'AVAIT CHARGÉ.

Pendant que le roi prenait ces dernières dispositions pour arriver à la vérité, d'Artagnan, sans perdre une seconde, courait à l'écurie, décrochait la lanterne, sellait son cheval lui-même, et se dirigeait vers l'endroit désigné par Sa Majesté.

Il n'avait, suivant sa promesse, vu ni rencontré personne, et, comme nous l'avons dit, il avait poussé le scrupule jusqu'à faire, sans l'intervention des valets d'écurie et des palefreniers, ce qu'il avait à faire.

D'Artagnan était de ceux qui se piquent, dans les moments difficiles, de doubler leur propre valeur.

En cinq minutes de galop, il fut au bois, attacha son che-

val au premier arbre qu'il rencontra, et pénétra à pied jusqu'à la clairière.

Alors il commença de parcourir à pied, et sa lanterne à la main, toute la surface du rond-point, vint, revint, mesura, examina, et, après une demi-heure d'exploration, il reprit silencieusement son cheval, et s'en revint réfléchissant et au pas à Fontainebleau.

Louis attendait dans son cabinet : il était seul et crayonnait sur un papier des lignes qu'au premier coup d'œil d'Artagnan reconnut inégales et fort raturées.

Il en conclut que ce devaient être des vers.

Il leva la tête et aperçut d'Artagnan.

— Eh bien, Monsieur, dit-il, m'apportez-vous des nouvelles?

— Oui, sire.

— Qu'avez-vous vu?

— Voici la probabilité, sire, dit d'Artagnan.

— C'était une certitude que je vous avais demandée.

— Je m'en rapprocherai autant que je pourrai; le temps était commode pour les investigations dans le genre de celles que je viens de faire : il a plu ce soir et les chemins étaient détrempés...

— Au fait, monsieur d'Artagnan.

— Sire, Votre Majesté m'avait dit qu'il y avait un cheval mort au carrefour du bois Rochin; j'ai donc commencé par étudier les chemins.

« Je dis les chemins, attendu qu'on arrive au centre du carrefour par quatre chemins.

« Celui que j'avais suivi moi-même présentait seul des traces fraîches. Deux chevaux l'avaient suivi côte à côte : leurs huit pieds étaient marqués bien distinctement dans la glaise.

« L'un des cavaliers était plus pressé que l'autre. Les pas de l'un sont toujours en avant de l'autre d'une demi-longueur de cheval.

— Alors vous êtes sûr qu'ils sont venus à deux? dit le roi.

— Oui, sire. Les chevaux sont deux grandes bêtes d'un pas égal, des chevaux habitués à la manœuvre, car ils ont tourné en parfaite oblique la barrière du rond-point.

— Après, Monsieur?

— Là, les cavaliers sont restés un instant à régler sans doute les conditions du combat; les chevaux s'impatientaient.

L'un des cavaliers parlait, l'autre écoutait et se contentait de répondre. Son cheval grattait la terre du pied, ce qui prouve que, dans sa préoccupation à écouter, il lui lâchait la bride.

— Alors il y a eu combat?

— Sans conteste.

— Continuez; vous êtes un habile observateur.

— L'un des deux cavaliers est resté en place, celui qui écoutait; l'autre a traversé la clairière, et a d'abord été se mettre en face de son adversaire. Alors celui qui était resté en place a franchi le rond-point au galop jusqu'aux deux tiers de sa longueur, croyant marcher sur son ennemi; mais celui-ci avait suivi la circonférence du bois.

— Vous ignorez les noms, n'est-ce pas?

— Tout à fait, sire. Seulement, celui-ci qui avait suivi la circonférence du bois montait un cheval noir.

— Comment savez-vous cela?

— Quelques crins de sa queue sont restés aux ronces qui garnissent le bord du fossé.

— Continuez.

— Quant à l'autre cheval, je n'ai pas eu de peine à en faire le signalement, puisqu'il est resté mort sur le champ de bataille.

— Et de quoi ce cheval est-il mort?

— D'une balle qui lui a troué la tempe.

— Cette balle était celle d'un pistolet ou d'un fusil?

— D'un pistolet, sire. Au reste, la blessure du cheval m'a indiqué la tactique de celui qui l'avait tué. Il avait suivi la circonférence du bois pour avoir son adversaire en flanc. J'ai, d'ailleurs, suivi ses pas sur l'herbe.

— Les pas du cheval noir?

— Oui, sire.

— Allez, monsieur d'Artagnan.

— Maintenant que Votre Majesté voit la position des deux adversaires, il faut que je quitte le cavalier stationnaire pour le cavalier qui passe au galop.

— Faites.

— Le cheval du cavalier qui chargeait fut tué sur le coup.

— Comment savez-vous cela?

— Le cavalier n'a pas eu le temps de mettre pied à terre et est tombé avec lui. J'ai vu la trace de sa jambe, qu'il avait

tirée avec effort de dessous le cheval. L'éperon, pressé par le poids de l'animal, avait labouré la terre.

— Bien. Et qu'a-t-il fait en se relevant?

— Il a marché droit sur son adversaire.

— Toujours placé sur la lisière du bois?

— Oui, sire. Puis, arrivé à une belle portée, il s'est arrêté solidement, ses deux talons sont marqués l'un près de l'autre, il a tiré et a manqué son adversaire.

— Comment savez-vous cela, qu'il l'a manqué?

— J'ai trouvé le chapeau troué d'une balle.

— Ah! une preuve, s'écria le roi.

— Insuffisante, sire, répondit froidement d'Artagnan : c'est un chapeau sans lettres, sans armes; une plume rouge comme à tous les chapeaux; le galon même n'a rien de particulier.

— Et l'homme au chapeau troué a-t-il tiré son second coup?

— Oh! sire, ses deux coups étaient déjà tirés.

— Comment avez-vous su cela?

— J'ai retrouvé les bourres du pistolet.

— Et la balle qui n'a pas tué le cheval, qu'est-elle devenue?

— Elle a coupé la plume du chapeau de celui sur qui elle était dirigée, et a été briser un petit bouleau de l'autre côté de la clairière.

— Alors, l'homme au cheval noir était désarmé, tandis que son adversaire avait encore un coup à tirer.

— Sire, pendant que le cavalier démonté se relevait, l'autre rechargeait son arme. Seulement, il était fort troublé en la rechargeant, la main lui tremblait.

— Comment savez-vous cela?

— La moitié de la charge est tombée à terre, et il a jeté la baguette, ne prenant pas le temps de la remettre au pistolet.

— Monsieur d'Artagnan, ce que vous dites là est merveilleux!

— Ce n'est que de l'observation, sire, et le moindre batteur d'estrade en ferait autant.

— On voit la scène rien qu'à vous entendre.

— Je l'ai, en effet, reconstruite dans mon esprit, à peu de changements près.

— Maintenant, revenons au cavalier démonté. Vous disiez

qu'il avait marché sur son adversaire tandis que celui-ci rechargeait son pistolet?

— Oui; mais, au moment où il visait lui-même, l'autre tira.

— Oh ! fit le roi, et le coup?

— Le coup fut terrible, sire ; le cavalier démonté tomba sur la face après avoir fait trois pas mal assurés.

— Où avait-il été frappé?

— A deux endroits : à la main droite d'abord, puis, du même coup, à la poitrine.

— Mais comment pouvez-vous deviner cela? demanda le roi plein d'admiration.

— Oh! c'est bien simple : la crosse du pistolet était tout ensanglantée, et l'on y voyait la trace de la balle avec les fragments d'une bague brisée. Le blessé a donc eu, selon toute probabilité, l'annulaire et le petit doigt emportés.

— Voilà pour la main, j'en conviens; mais la poitrine?

— Sire, il y avait deux flaques de sang à la distance de deux pieds et demi l'une de l'autre. A l'une de ces flaques, l'herbe était arrachée par la main crispée; à l'autre, l'herbe était affaissée seulement par le poids du corps.

— Pauvre de Guiche! s'écria le roi.

— Ah! c'était M. de Guiche? dit tranquillement le mousquetaire. Je m'en étais douté; mais je n'osais en parler à Votre Majesté.

— Et comment vous en doutiez-vous?

— J'avais reconnu les armes des Grammont sur les fontes du cheval mort.

— Et vous le croyez blessé grièvement?

— Très-grièvement, puisqu'il est tombé sur le coup et qu'il est resté longtemps à la même place; cependant il a pu marcher, en s'en allant, soutenu par deux amis.

— Vous l'avez donc rencontré, revenant?

— Non; mais j'ai relevé les pas de trois hommes : l'homme de droite et l'homme de gauche marchaient librement, facilement; mais celui du milieu avait le pas lourd. D'ailleurs, des traces de sang accompagnaient ce pas.

— Maintenant, Monsieur, que vous avez si bien vu le combat qu'aucun détail ne vous en a échappé, dites-moi deux mots de l'adversaire de de Guiche.

— Oh ! sire, je ne le connais pas.

— Vous qui voyez tout si bien, cependant.

— Oui, sire, dit d'Artagnan, je vois tout; mais je ne dis pas tout ce que je vois, et, puisque le pauvre diable a échappé, que Votre Majesté me permette de lui dire que ce n'est pas moi qui le dénoncerai.

— C'est cependant un coupable, Monsieur, que celui qui se bat en duel.

— Pas pour moi, sire, dit froidement d'Artagnan.

— Monsieur, s'écria le roi, savez-vous bien ce que vous dites?

— Parfaitement, sire; mais, à mes yeux, voyez-vous, un homme qui se bat bien est un brave homme. Voilà mon opinion. Vous pouvez en avoir une autre; c'est naturel, vous êtes le maître.

— Monsieur d'Artagnan, j'ai ordonné cependant...

D'Artagnan interrompit le roi avec un geste respectueux.

— Vous m'avez ordonné d'aller chercher des renseignements sur un combat, sire; vous les avez. M'ordonnez-vous d'arrêter l'adversaire de M. de Guiche, j'obéirai; mais ne m'ordonnez point de vous le dénoncer, car, cette fois, je n'obéirai pas.

— Eh bien, arrêtez-le.

— Nommez-le-moi, sire.

Louis frappa du pied.

Puis, après un instant de réflexion :

— Vous avez dix fois, vingt fois, cent fois raison, dit-il.

— C'est mon avis, sire; je suis heureux que ce soit en même temps celui de Votre Majesté.

— Encore un mot... Qui a porté secours à de Guiche?

— Je l'ignore.

— Mais vous parlez de deux hommes... Il y avait donc un témoin?

— Il n'y avait pas de témoin. Il y a plus... M. de Guiche une fois tombé, son adversaire s'est enfui sans même lui porter secours.

— Le misérable!

— Dame! sire, c'est l'effet de vos ordonnances. On s'est bien battu, on a échappé à une première mort, on veut échapper à une seconde. On se souvient de M. de Boutteville... Peste!

— Et alors on devient lâche.

— Non, l'on devient prudent.

— Donc, il s'est enfui?

— Oui, et aussi vite que son cheval a pu l'emporter même.

— Et dans quelle direction?

— Dans celle du château.

— Après?

— Après, j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Majesté, deux hommes, à pied, sont venus qui ont emmené M. de Guiche.

— Quelle preuve avez-vous que ces hommes soient venus après le combat?

— Ah! une preuve manifeste; au moment du combat, la pluie venait de cesser, le terrain n'avait pas eu le temps de l'absorber et était devenu humide : les pas enfoncent; mais après le combat, mais pendant le temps que M. de Guiche est resté évanoui, la terre s'est consolidée et les pas s'imprégnaient moins profondément.

Louis frappa ses mains l'une contre l'autre en signe d'admiration.

— Monsieur d'Artagnan, dit-il, vous êtes, en vérité, le plus habile homme de mon royaume.

— C'est ce que pensait M. de Richelieu, c'est ce que disait M. de Mazarin, sire.

— Maintenant, il nous reste à voir si votre sagacité est en défaut.

— Oh! sire, l'homme se trompe : *Errare humanum est*, dit philosophiquement le mousquetaire.

— Alors vous n'appartenez pas à l'humanité, monsieur d'Artagnan, car je crois que vous ne vous trompez jamais.

— Votre Majesté disait que nous allions voir.

— Oui.

— Comment cela, s'il lui plaît?

— J'ai envoyé chercher M. de Manicamp, et M. de Manicamp va venir.

— Et M. de Manicamp sait le secret?

— De Guiche n'a pas de secrets pour M. de Manicamp.

D'Artagnan hocha la tête.

— Nul n'assistait au combat, je le répète, et, à moins que M. de Manicamp ne soit un des deux hommes qui l'ont ramené...

— Chut! dit le roi, voici qu'il vient : demeurez là et prêtez l'oreille.

— Très-bien, sire, dit le mousquetaire.

A la même minute, Manicamp et de Saint-Aignan parurent au seuil de la porte.

XXIV

L'AFFUT.

Le roi fit un signe au mousquetaire, l'autre à de Saint-Aignan.

Le signe était impérieux et signifiait :

— Sur votre vie, taisez-vous !

D'Artagnan se retira comme un soldat dans l'angle du cabinet.

De Saint-Aignan, comme un favori, s'appuya sur le dossier du fauteuil du roi.

Manicamp, la jambe droite en avant, le sourire aux lèvres, les mains blanches et gracieuses, s'avança pour faire sa révérence au roi.

Le roi rendit le salut avec la tête.

— Bonsoir, monsieur de Manicamp, dit-il.

— Votre Majesté m'a fait l'honneur de me mander auprès d'elle, dit Manicamp.

— Oui, pour apprendre de vous tous les détails du malheureux accident arrivé au comte de Guiche.

— Oh ! sire, c'est douloureux.

— Vous étiez là ?

— Pas précisément, sire.

— Mais vous arrivâtes sur le théâtre de l'accident quelques instants après cet accident accompli ?

— C'est cela, oui, sire, une demi-heure à peu près.

— Et où cet accident a-t-il eu lieu ?

— Je crois, sire, que l'endroit s'appelle le rond-point du bois Rochin.

— Oui, rendez-vous de chasse.

— C'est cela même, sire.

— Eh bien, contez-moi ce que vous savez de détails sur ce malheur, monsieur de Manicamp. Contez.

— C'est que Votre Majesté est peut-être instruite, et je craindrais de la fatiguer par des répétitions.

— Non, ne craignez pas.

Manicamp regarda tout autour de lui; il ne vit que d'Artagnan adossé aux boiseries, d'Artagnan calme, bienveillant, bonhomme, et de Saint-Aignan avec lequel il était venu, et qui se tenait toujours adossé au fauteuil du roi avec une figure également gracieuse.

Il se décida donc à parler.

— Votre Majesté n'ignore pas, dit-il, que les accidents sont communs à la chasse.

— A la chasse?

— Oui, sire, je veux dire à l'affût.

— Ah! ah! dit le roi, c'est à l'affût que l'accident est arrivé?

— Mais oui, sire, hasarda Manicamp; est-ce que Votre Majesté l'ignorait?

— Mais à peu près, dit le roi fort vite, car toujours Louis XIV répugna à mentir; c'est donc à l'affût, dites-vous, que l'accident est arrivé?

— Hélas! oui, malheureusement, sire.

Le roi fit une pause.

— A l'affût de quel animal? demanda-t-il.

— Du sanglier, sire.

— Et quelle idée a donc eu de Guiche de s'en aller comme cela, tout seul, à l'affût du sanglier; c'est un exercice de campagnard, cela, et bon, tout au plus, pour celui qui n'a pas, comme le maréchal de Grammont, chiens et piqueurs pour chasser en gentilhomme.

Manicamp plia les épaules.

— La jeunesse est téméraire, dit-il sentencieusement.

— Enfin!... continuez, dit le roi.

— Tant il y a, continua Manicamp, n'osant s'aventurer et posant un mot après l'autre, comme fait de ses pieds un paludier dans un marais, tant il y a, sire, que le pauvre de Guiche s'en alla tout seul à l'affût.

— Tout seul, voire! le beau chasseur! Eh! M. de Guiche ne sait-il pas que le sanglier revient sur le coup?

— Voilà justement ce qui est arrivé, sire.

— Il avait donc eu connaissance de la bête?

— Oui, sire. Des paysans l'avaient vue dans leurs pommes de terre.

— Et quel animal était-ce?

— Un ragot.

— Il fallait donc me prévenir, Monsieur, que de Guiche avait des idées de suicide; car, enfin, je l'ai vu chasser, c'est un veneur très-expert. Quand il tire sur l'animal acculé et tenant aux chiens, il prend toutes ses précautions, et cependant il tire avec une carabine, et, cette fois, il s'en va affronter le sanglier avec de simples pistolets!

Manicamp tressaillit.

— Des pistolets de luxe, excellents pour se battre en duel avec un homme et non avec un sanglier, que diable!

— Sire, il y a des choses qui ne s'expliquent pas bien.

— Vous avez raison, et l'événement qui nous occupe est une de ces choses-là. Continuez.

Pendant ce récit, de Saint-Aignan, qui eût peut-être fait signe à Manicamp de ne pas s'enferrer, était couché en joue par le regard obstiné du roi.

Il y avait donc, entre lui et Manicamp, impossibilité de communiquer. Quant à d'Artagnan, la statue du Silence, à Athènes, était plus bruyante et plus expressive que lui.

Manicamp continua donc, lancé dans la voie qu'il avait prise, à s'enfoncer dans le panneau.

— Sire, dit-il, voici probablement comment la chose s'est passée. De Guiche attendait le sanglier.

— A cheval ou à pied? demanda le roi.

— A cheval. Il tira sur la bête, la manqua.

— Le maladroit!

— La bête fonça sur lui.

— Et le cheval fut tué?

— Ah! Votre Majesté sait cela?

— On m'a dit qu'un cheval avait été trouvé mort au carrefour du bois Rochin. J'ai présumé que c'était le cheval de Guiche.

— C'était lui, effectivement, sire.

— Voilà pour le cheval, c'est bien; mais pour de Guiche?

— De Guiche, une fois à terre, fut fouillé par le sanglier et blessé à la main et à la poitrine.

— C'est un horrible accident; mais, il faut le dire, c'est la faute de Guiche. Comment va-t-on à l'affût d'un pareil animal avec des pistolets! Il avait donc oublié la fable d'Adonis?

Manicamp se gratta l'oreille.

— C'est vrai, dit-il, grande imprudence.

— Vous expliquez-vous cela, monsieur Manicamp?

— Sire, ce qui est écrit est écrit

— Ah! vous êtes fataliste!

Manicamp s'agitait, fort mal à son aise.

— Je vous en veux, monsieur Manicamp, continua le roi.

— A moi, sire?

— Oui. Comment! vous êtes l'ami de Guiche, vous savez qu'il est sujet à de pareilles folies, et vous ne l'arrêtez pas?

Manicamp ne savait à quoi s'en tenir; le ton du roi n'était plus précisément celui d'un homme crédule.

D'un autre côté, ce ton n'avait ni la sévérité du drame, ni l'insistance de l'interrogatoire.

Il y avait plus de raillerie que de menace.

— Et vous dites donc, continua le roi, que c'est bien le cheval de Guiche que l'on a retrouvé mort?

— Oh! mon Dieu, oui, lui-même.

— Cela vous a-t-il étonné?

— Non, sire. A la dernière chasse, M. de Saint-Maure, Votre Majesté se le rappelle, a eu un cheval tué sous lui, et de la même façon.

— Oui, mais éventré.

— Sans doute, sire.

— Le cheval de Guiche eût été éventré comme celui de M. de Saint-Maure que cela ne m'étonnerait point, pardieu!

Manicamp ouvrit de grands yeux.

— Mais ce qui m'étonne, continua le roi, c'est que le cheval de Guiche, au lieu d'avoir le ventre ouvert, ait la tête cassée.

Manicamp se troubla.

— Est-ce que je me trompe? reprit le roi, est-ce que ce n'est point à la tempe que le cheval de Guiche a été frappé? Avouez, monsieur de Manicamp, que voilà un coup singulier.

— Sire vous savez que le cheval est un animal très-intelligent, il aura essayé de se défendre.

— Mais un cheval se défend avec les pieds de derrière, et non avec la tête?

— Alors, le cheval, effrayé, se sera abattu, dit Manicamp, et le sanglier, vous comprenez, sire, le sanglier...

— Oui, je comprends pour le cheval ; mais pour le cavalier ?

— Eh bien, c'est tout simple : le sanglier est revenu du cheval au cavalier, et, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire à Votre Majesté, a écrasé la main de de Guiche au moment où il allait tirer sur lui son second coup de pistolet ; puis, d'un coup de boutoir, il lui a troué la poitrine.

— Cela est on ne peut plus vraisemblable, en vérité, monsieur de Manicamp ; vous avez tort de vous défier de votre éloquence, et vous contez à merveille.

— Le roi est bien bon, dit Manicamp en faisant un salut des plus embarrassés.

— A partir d'aujourd'hui seulement, je défendrai à mes gentilshommes d'aller à l'affût. Peste ! autant vaudrait leur permettre le duel.

Manicamp tressaillit et fit un mouvement pour se retirer.

— Le roi est satisfait ? demanda-t-il.

— Enchanté ; mais ne vous retirez point encore, monsieur de Manicamp, dit Louis, j'ai affaire de vous.

— Allons, allons, pensa d'Artagnan, encore un qui n'est pas de notre force.

Et il poussa un soupir qui pouvait signifier : « Oh ! les hommes de notre force, où sont-ils maintenant ? »

En ce moment, un huissier souleva la portière et annonça le médecin du roi.

— Ah ! s'écria Louis, voilà justement M. Valot qui vient de visiter M. de Guiche. Nous allons avoir des nouvelles du blessé.

Manicamp se sentit plus mal à l'aise que jamais.

— De cette façon, au moins, ajouta le roi, nous aurons la conscience nette.

Et il regarda d'Artagnan, qui ne sourcilla point.

XXV

LE MÉDECIN.

M. Valot entra.

La mise en scène était la même : le roi assis, de Saint-Aignan toujours accoudé à s n fauteuil, d'Artagnan toujours adossé à la muraille, Manicamp toujours debout.

— Eh bien, monsieur Valot, fit le roi, m'avez-vous obéi?

— Avec empressement, sire.

— Vous vous êtes rendu chez votre confrère de Fontainebleau?

— Oui, sire.

— Et vous y avez trouvé M. de Guiche?

— J'y ai trouvé M. de Guiche.

— En quel état? Dites franchement.

— En très-piteux état, sire.

— Cependant, voyons, le sanglier ne l'a pas dévoré?

— Dévoré qui?

— Guiche.

— Quel sanglier?

— Le sanglier qui l'a blessé.

— M. de Guiche a été blessé par un sanglier?

— On le dit, du moins.

— Quelque braconnier plutôt...

— Comment, quelque braconnier?..

— Quelque mari jaloux, quelque amant maltraité, lequel, pour se venger, aura tiré sur lui.

— Mais que dites-vous donc là, monsieur Valot? Les blessures de M. de Guiche ne sont-elles pas produites par la défense d'un sanglier?

— Les blessures de M. de Guiche sont produites par une balle de pistolet qui lui a écrasé l'annulaire et le petit doigt de la main droite; après quoi, elle a été se loger dans les muscles intercostaux de la poitrine.

— Une balle! Vous êtes sûr que M. de Guiche a été blessé par une balle?.. s'écria le roi jouant l'homme surpris.

— Ma foi! dit Valot, si sûr que la voilà, sire.

Et il présenta au roi une balle à moitié aplatie.

Le roi la regarda sans y toucher.

— Il avait cela dans la poitrine, le pauvre garçon? demanda-t-il.

— Pas précisément. La balle n'avait pas pénétré, elle s'était aplatie, comme vous voyez, ou sous la sous-garde du pistolet, ou sur le côté droit du sternum.

— Bon Dieu! fit le roi sérieusement, vous ne me disiez rien de tout cela, monsieur de Manicamp?

— Sire...

— Qu'est-ce donc, voyons, que cette invention de sanglier, d'affût, de chasse de nuit? Voyons, parlez.

— Ah! sire...

— Il me paraît que vous avez raison, dit le roi en se tournant vers son capitaine des mousquetaires, et qu'il y a eu combat.

Le roi avait, plus que tout autre, cette faculté donnée aux grands de compromettre et de diviser les inférieurs.

Manicamp lança au mousquetaire un regard plein de reproches.

D'Artagnan comprit ce regard, et ne voulut pas rester sous le poids de l'accusation.

Il fit un pas.

— Sire, dit-il, Votre Majesté m'a commandé d'aller explorer le carrefour du bois Rochin, et de lui dire, d'après mon estime, ce qui s'y était passé. Je lui ai fait part de mes observations, mais sans dénoncer personne. C'est Sa Majesté elle-même qui, la première, a nommé M. le comte de Guiche.

— Bien! bien! Monsieur, dit le roi avec hauteur; vous avez fait votre devoir, et je suis content de vous, cela doit vous suffire. Mais vous, monsieur de Manicamp, vous n'avez pas fait le vôtre, car vous m'avez menti.

— Menti, sire! Le mot est dur.

— Trouvez-en un autre.

— Sire, je n'en chercherai pas. J'ai déjà eu le malheur de déplaire à Sa Majesté, et, ce que je trouve de mieux, c'est d'accepter humblement les reproches qu'elle jugera à propos de m'adresser.

— Vous avez raison, Monsieur, on me déplaît toujours en me cachant la vérité.

— Quelquefois, sire, on ignore.

— Ne mentez plus, ou je double la peine.

Manicamp s'inclina en pâlissant.

D'Artagnan fit encore un pas en avant, décidé à intervenir, si la colère, toujours grandissante du roi, atteignait certaines limites.

— Monsieur, continua le roi, vous voyez qu'il est inutile de nier la chose plus longtemps. M. de Guiche s'est battu.

— Je ne dis pas non, sire, et Votre Majesté eût été généreuse en ne forçant pas un gentilhomme au mensonge.

— Forcé ! Qui vous forçait?

— Sire, M. de Guiche est mon ami. Votre Majesté a défendu les duels sous peine de mort. Un mensonge sauve mon ami. Je mens.

— Bien, murmura d'Artagnan, voilà un joli garçon, mordieus !

— Monsieur, reprit le roi, au lieu de mentir, il fallait l'empêcher de se battre.

— Oh! sire, Votre Majesté, qui est le gentilhomme le plus accompli de France, sait bien que, nous autres, gens d'épée, nous n'avons jamais regardé M. de Boutteville comme déshonoré pour être mort en Grève. Ce qui déshonore, c'est d'éviter son ennemi, et non de rencontrer le bourreau.

— Eh bien , soit, dit Louis XIV, je veux bien vous ouvrir un moyen de tout réparer.

— S'il est de ceux qui conviennent à un gentilhomme, je le saisirai avec empressement, sire.

— Le nom de l'adversaire de M. de Guiche ?

— Oh ! oh ! murmura d'Artagnan, est-ce que nous allons continuer Louis XIII ?..

— Sire !.. fit Manicamp avec un accent de reproche.

— Vous ne voulez pas le nommer, à ce qu'il paraît ? dit le roi.

— Sire, je ne le connais pas.

— Bravo ! fit d'Artagnan.

— Monsieur de Manicamp, remettez votre épée au capitaine.

Manicamp s'inclina gracieusement, détacha son épée en souriant et la tendit au mousquetaire.

Mais de Saint-Aignan s'avança vivement entre d'Artagnan et lui.

— Sire, dit-il, avec la permission de Votre Majesté.

— Faites, dit le roi, enchanté peut-être au fond du cœur que quelqu'un se plaçât entre lui et la colère à laquelle il s'était laissé emporter.

— Manicamp, vous êtes un brave, et le roi appreciera votre conduite; mais vouloir trop bien servir ses amis, c'est leur nuire. Manicamp, vous savez le nom que Sa Majesté vous demande ?

— C'est vrai, je le sais.

— Alors, vous le direz.

— Si j'eusse dû le dire, ce serait déjà fait.

— Alors, je le dirai, moi, qui ne suis pas, comme vous, intéressé à cette prud'homie.

— Vous, vous êtes libre; mais il me semble cependant...

— Oh! trêve de magnanimité; je ne vous laisserai point aller à la Bastille comme cela. Parlez, ou je parle.

Manicamp était homme d'esprit, et comprit qu'il avait fait assez pour donner de lui une parfaite opinion ; maintenant, il ne s'agissait plus que d'y persévérer en reconquérant les bonnes grâces du roi.

— Parlez, Monsieur, dit-il à de Saint-Aignan. J'ai fait pour mon compte tout ce que ma conscience me disait de faire, et il fallait que ma conscience ordonnât bien haut, ajouta-t-il en se retournant vers le roi, puisqu'elle l'a emporté sur les commandements de Sa Majesté ; mais Sa Majesté me pardonnera, je l'espère, quand elle saura que j'avais à garder l'honneur d'une dame.

— D'une dame ? demanda le roi inquiet.

— Oui, sire.

— Une dame fut la cause de ce combat?

Manicamp s'inclina.

Le roi se leva et s'approcha de Manicamp.

— Si la personne est considérable, dit-il, je ne me plaindrai pas que vous ayez pris des ménagements, au contraire.

— Sire, tout ce qui touche à la maison du roi, ou à la maison de son frère, est considérable à mes yeux.

— A la maison de mon frère? répéta Louis XIV avec une sorte d'hésitation... La cause de ce combat est une dame de la maison de mon frère ?

— Ou de Madame.

— Ah ! de Madame ?

— Oui, sire.

— Ainsi, cette dame ?..

— Est une des filles d'honneur de la maison de Son Altesse Royale madame la duchesse d'Orléans.

— Pour qui M. de Guiche s'est battu, dites-vous ?

— Oui, et, cette fois, je ne mens plus.

Louis fit un mouvement plein de trouble.

— Messieurs, dit-il en se retournant vers les spectateurs de cette scène, veuillez vous éloigner un instant, j'ai besoin de demeurer seul avec M. de Manicamp. Je sais qu'il a des choses précieuses à me dire pour sa justification, et qu'il n'ose le faire devant témoins... Remettez votre épée, monsieur de Manicamp.

Manicamp remit son épée au ceinturon.

— Le drôle est, décidément, plein de présence d'esprit, murmura le mousquetaire en prenant le bras de Saint-Aignan et en se retirant avec lui.

— Il s'en tirera, fit ce dernier à l'oreille de d'Artagnan.

— Et avec honneur, comte.

Manicamp adressa à de Saint-Aignan et au capitaine un regard de remerciement qui passa inaperçu du roi.

— Allons, allons, dit d'Artagnan en franchissant le seuil de la porte, j'avais mauvaise opinion de la génération nouvelle. Eh bien, je me trompais, et ces petits jeunes gens ont du bon.

Valot précédait le favori et le capitaine.

Le roi et Manicamp restèrent seuls dans le cabinet.

XXVI

OU D'ARTAGNAN RECONNAIT QU'IL S'ÉTAIT TROMPÉ, ET QUE C'ÉTAIT MANICAMP QUI AVAIT RAISON.

Le roi s'assura par lui-même, en allant jusqu'à la porte, que personne n'écoutait, et revint se placer précipitamment en face de son interlocuteur.

— Çà, dit-il, maintenant que nous sommes seuls, monsieur de Manicamp, expliquez-vous.

— Avec la plus grande franchise, sire, répondit le jeune homme.

— Et tout d'abord, ajouta le roi, sachez que rien ne me tient tant au cœur que l'honneur des dames.

— Voilà justement pourquoi je ménageais votre délicatese, sire.

— Oui, je comprends tout maintenant. Vous dites donc qu'il s'agissait d'une fille de ma belle-sœur, et que la personne en question, l'adversaire de Guiche, l'homme enfin que vous ne voulez pas nommer...

— Mais que M. de Saint-Aignan vous nommera, sire.

— Oui; vous dites donc que cet homme a offensé quelqu'un de chez Madame.

— Mademoiselle de La Vallière, oui, sire.

— Ah! fit le roi, comme s'il s'y fût attendu, et comme si cependant ce coup lui avait percé le cœur; ah! c'est mademoiselle de La Vallière que l'on outrageait?

— Je ne dis point précisément qu'on l'outrageât, sire.

— Mais enfin...

— Je dis qu'on parlait d'elle en termes peu convenables.

— En termes peu convenables de mademoiselle de La Vallière! Et vous refusez de me dire quel était l'insolent?..

— Sire, je croyais que c'était chose convenue, et que Votre Majesté avait renoncé à faire de moi un dénonciateur.

— C'est juste, vous avez raison, reprit le roi en se modérant; d'ailleurs, je saurai toujours assez tôt le nom de celui qu'il me faudra punir.

Manicamp vit bien que la question était retournée.

Quant au roi, il s'aperçut qu'il venait de se laisser entraîner un peu loin.

Aussi se reprit-il :

— Et je punirai, non point parce qu'il s'agit de mademoiselle de La Vallière, bien que je l'estime particulièrement; mais parce que l'objet de la querelle est une femme. Or, je prétends qu'à ma cour on respecte les femmes, et qu'on ne se querelle pas.

Manicamp s'inclina.

— Maintenant, voyons, monsieur de Manicamp, continua le roi, que disait-on de mademoiselle de La Vallière?

— Mais Votre Majesté ne devine-t-elle pas?

— Moi?

— Votre Majesté sait bien quelle sorte de plaisanterie peuvent se permettre les jeunes gens.

— On disait sans doute qu'elle aimait quelqu'un ? hasarda le roi.

— C'est probable.

— Mais mademoiselle de La Vallière a le droit d'aimer qui bon lui semble, dit le roi.

— C'est justement ce que soutenait de Guiche.

— Et c'est pour cela qu'il s'est battu ?

— Oui, sire, pour cette seule cause.

Le roi rougit.

— Et, dit-il, vous n'en savez pas davantage ?

— Sur quel chapitre, sire ?

— Mais sur le chapitre fort intéressant que vous racontez à cette heure.

— Et quelle chose le roi veut-il que je sache ?

— Eh bien, par exemple, le nom de l'homme que La Vallière aime et que l'adversaire de de Guiche lui contestait le droit d'aimer ?

— Sire, je ne sais rien, je n'ai rien entendu, rien surpris; mais je tiens de Guiche pour un grand cœur, et, s'il s'est momentanément substitué au protecteur de La Vallière, c'est que ce protecteur était trop haut placé pour prendre lui-même sa défense.

Ces mots étaient plus que transparents; aussi firent-ils rougir le roi, mais, cette fois, de plaisir.

Il frappa doucement sur l'épaule de Manicamp.

— Allons, allons, vous êtes non-seulement un spirituel garçon, monsieur de Manicamp, mais encore un brave gentilhomme, et je trouve votre ami de Guiche un paladin tout à fait de mon goût; vous le lui témoignerez, n'est-ce pas ?

— Ainsi donc, sire, Votre Majesté me pardonne ?

— Tout à fait.

— Et je suis libre ?

Le roi sourit et tendit la main à Manicamp.

Manicamp saisit cette main et la baisa.

— Et puis, ajouta le roi, vous contez à merveille.

— Moi, sire ?

— Vous m'avez fait un récit excellent de cet accident arrivé à de Guiche. Je vois le sanglier sortant du bois, je vois le cheval s'abattant, je vois l'animal allant du cheval

au cavalier. Vous ne racontez pas, Monsieur, vous peignez.

— Sire, je crois que Votre Majesté daigne se railler de moi, dit Manicamp.

— Au contraire, fit Louis XIV sérieusement, je ris si peu, monsieur de Manicamp, que je veux que vous racontiez à tout le monde cette aventure.

— L'aventure de l'affût?

— Oui, telle que vous me l'avez contée, à moi, sans y changer un seul mot, vous comprenez?

— Parfaitement, sire.

— Et vous la raconterez?

— Sans perdre une minute.

— Eh bien, maintenant, rappelez vous-même M. d'Artagnan; j'espère que vous n'en avez plus peur.

— Oh! sire, dès que je suis sûr des bontés de Votre Majesté pour moi, je ne crains plus rien.

— Appelez donc, dit le roi.

Manicamp ouvrit la porte.

— Messieurs, dit-il, le roi vous appelle.

D'Artagnan, Saint-Aignan et Valot rentrèrent.

— Messieurs, dit le roi, je vous fais rappeler pour vous dire que l'explication de M. de Manicamp m'a entièrement satisfait.

D'Artagnan jeta à Valot d'un côté, et à Saint-Aignan de l'autre, un regard qui signifiait : « Eh bien, que vous disais-je? »

Le roi entraîna Manicamp du côté de la porte, puis tout bas :

— Que M. de Guiche se soigne, lui dit-il, et surtout qu'il se guérisse vite; je veux me hâter de le remercier au nom de toutes les dames, mais surtout qu'il ne recommence jamais.

— Dût-il mourir cent fois, sire, il recommencera cent fois s'il s'agit de l'honneur de Votre Majesté.

C'était direct. Mais, nous l'avons dit, le roi Louis XIV aimait l'encens, et, pourvu qu'on lui en donnât, il n'était pas très-exigeant sur la qualité.

— C'est bien, c'est bien, dit-il en congédiant Manicamp, je verrai de Guiche moi-même et je lui ferai entendre raison.

Manicamp sortit à reculons.

Alors le roi, se retournant vers les trois spectateurs de cette scène :

— Monsieur d'Artagnan? dit-il.
— Sire.
— Dites-moi donc, comment se fait-il que vous ayez la vue si trouble, vous qui d'ordinaire avez de si bons yeux?
— J'ai la vue trouble, moi, sire?
— Sans doute.
— Cela doit être certainement, puisque Votre Majesté le dit. Mais en quoi trouble, s'il vous plaît?
— Mais à propos de cet événement du bois Rochin.
— Ah! ah!
— Sans doute. Vous avez vu les traces de deux chevaux, les pas de deux hommes, vous avez relevé les détails d'un combat. Rien de tout cela n'a existé; illusion pure!
— Ah! ah! fit encore d'Artagnan.
— C'est comme ces piétinements du cheval, c'est comme ces indices de lutte. Lutte de de Guiche contre le sanglier, pas autre chose; seulement, la lutte a été longue et terrible, à ce qu'il paraît.
— Ah! ah! continua d'Artagnan.
— Et, quand je pense que j'ai un instant ajouté foi à une pareille erreur; mais aussi vous parliez avec un tel aplomb.
— En effet, sire, il faut que j'aie eu la berlue, dit d'Artagnan avec une belle humeur qui charma le roi.
— Vous en convenez, alors?
— Pardieu! sire, si j'en conviens!
— De sorte que maintenant, vous voyez la chose?...
— Tout autrement que je ne la voyais il y a une demi-heure.
— Et vous attribuez cette différence dans votre opinion?
— Oh! à une chose bien simple, sire; il y a une demi-heure, je revenais du bois Rochin, où je n'avais pour m'éclairer qu'une méchante lanterne d'écurie...
— Tandis qu'à cette heure?...
— A cette heure, j'ai tous les flambeaux de votre cabinet, et, de plus, les deux yeux du roi, qui éclairent comme des soleils.
Le roi se mit à rire et de Saint-Aignan à éclater.
— C'est comme M. Valot, dit d'Artagnan reprenant la parole aux lèvres du roi; il s'est figuré que non-seulement M. de Guiche avait été blessé par une balle, mais encore qu'il avait retiré une balle de sa poitrine.
— Ma foi! dit Valot, j'avoue...

— N'est-ce pas que vous l'avez cru? reprit d'Artagnan.

— C'est-à-dire, dit Valot, que non-seulement je l'ai cru, mais qu'à cette heure encore j'en jurerais.

— Eh bien, mon cher docteur, vous avez rêvé cela.

— J'avais rêvé?

— La blessure de M. de Guiche, rêve! la balle, rêve!... Aussi, croyez-moi, n'en parlez plus.

— Bien dit, fit le roi; le conseil que vous donne d'Artagnan est bon. Ne parlez plus de votre rêve à personne, monsieur Valot, et, foi de gentilhomme! vous ne vous en repentirez point. Bonsoir, Messieurs. Oh! la triste chose qu'un affût au sanglier!

— La triste chose, répéta d'Artagnan à pleine voix, qu'un affût au sanglier!

Et il répéta encore ce mot par toutes les chambres où il passa.

Et il sortit du château, emmenant Valot avec lui.

— Maintenant que nous sommes seuls, dit le roi à de Saint-Aignan, comment se nomme l'adversaire de de Guiche?

De Saint-Aignan regarda le roi.

— Oh! n'hésite pas, dit le roi, tu sais bien que je dois pardonner.

— De Wardes, dit de Saint-Aignan.

— Bien.

Puis, rentrant chez lui vivement :

— Pardonner n'est pas oublier, dit Louis XIV.

XXVII

COMMENT IL EST BON D'AVOIR DEUX CORDES A SON ARC.

Manicamp sortait de chez le roi, tout heureux d'avoir si bien réussi, quand, en arrivant au bas de l'escalier et passant devant une portière, il se sentit tout à coup tirer par une manche.

Il se retourna et reconnut Montalais qui l'attendait au passage, et qui, mystérieusement, le corps penché en avant et la voix basse, lui dit :

— Monsieur, venez vite, je vous prie.

— Et où cela, Mademoiselle? demanda Manicamp.

— D'abord, un véritable chevalier ne m'eût point fait cette question, il m'eût suivie sans avoir besoin d'explication aucune.

— Eh bien, Mademoiselle, dit Manicamp, je suis prêt à me conduire en vrai chevalier.

— Non, il est trop tard, et vous n'en avez pas le mérite. Nous allons chez Madame; venez.

— Ah! ah! fit Manicamp. Allons chez Madame.

Et il suivit Montalais, qui courait devant lui légère comme Galatée.

— Cette fois, se disait Manicamp tout en suivant son guide, je ne crois pas que les histoires de chasse soient de mise. Nous essayerons cependant, et, au besoin... ma foi! au besoin, nous trouverons autre chose.

Montalais courait toujours.

— Comme c'est fatigant, pensa Manicamp, d'avoir à la fois besoin de son esprit et de ses jambes!

Enfin on arriva.

Madame avait achevé sa toilette de nuit; elle était en déshabillé élégant; mais on comprenait que cette toilette était faite avant qu'elle eût eu à subir les émotions qui l'agitaient.

Elle attendait avec une impatience visible.

Aussi Montalais et Manicamp la trouvèrent-ils debout près de la porte.

Au bruit de leurs pas, Madame était venue au-devant d'eux.

— Ah! dit-elle, enfin!

— Voici M. Manicamp, répondit Montalais.

Manicamp s'inclina respectueusement.

Madame fit signe à Montalais de se retirer. La jeune fille obéit.

Madame la suivit des yeux en silence, jusqu'à ce que la porte se fût refermée derrière elle; puis, se retournant vers Manicamp:

— Qu'y a-t-il donc et que m'apprend-on, monsieur de Manicamp? dit-elle; il y a quelqu'un de blessé au château?

— Oui, Madame, malheureusement... M. de Guiche.

— Oui, M. de Guiche, répéta la princesse. En effet, je l'avais entendu dire, mais non affirmer. Ainsi, bien véritable-

ment, c'est à M. de Guiche qu'est arrivée cette infortune?

— A lui-même, Madame.

— Savez-vous bien, monsieur de Manicamp, dit vivement la princesse, que les duels sont antipathiques au roi?

— Certes, Madame; mais un duel avec une bête fauve n'est pas justiciable de Sa Majesté.

— Oh! vous ne me ferez pas l'injure de croire que j'ajouterai foi à cette fable absurde répandue je ne sais dans quel but, et prétendant que M. de Guiche a été blessé par un sanglier. Non, non, Monsieur; la vérité est connue, et, dans ce moment, outre le désagrément de sa blessure, M. de Guiche court le risque de sa liberté.

— Hélas! Madame, dit Manicamp, je le sais bien; mais qu'y faire?

— Vous avez vu Sa Majesté?

— Oui, Madame.

— Que lui avez-vous dit?

— Je lui ai raconté comment M. de Guiche avait été à l'affût, comment un sanglier était sorti du bois Rochin, comment M. de Guiche avait tiré sur lui, et comment enfin l'animal furieux était revenu sur le tireur, avait tué son cheval et l'avait lui-même grièvement blessé.

— Et le roi a cru tout cela?

— Parfaitement.

— Oh! vous me surprenez, monsieur de Manicamp, vous me surprenez beaucoup.

Et Madame se promena de long en large en jetant de temps en temps un coup d'œil interrogateur sur Manicamp, qui demeurait impassible et sans mouvement à la place qu'il avait adoptée en entrant. Enfin, elle s'arrêta.

— Cependant, dit-elle, tout le monde s'accorde ici à donner une autre cause à cette blessure.

— Et quelle cause, Madame? fit Manicamp; puis-je, sans indiscrétion, adresser cette question à Votre Altesse?

— Vous demandez cela, vous l'ami intime de M. de Guiche? vous, son confident?

— Oh! Madame, l'ami intime, oui; son confident, non. De Guiche est un de ces hommes qui peuvent avoir des secrets, qui en ont même, certainement, mais qui ne les disent pas. De Guiche est discret, Madame.

— Eh bien, alors, ces secrets que M. de Guiche renferme

en lui, c'est donc moi qui aurai le plaisir de vous les apprendre, dit la princesse avec dépit ; car, en vérité, le roi pourrait vous interroger une seconde fois, et si, cette seconde fois, vous lui faisiez le même conte qu'à la première, il pourrait bien ne pas s'en contenter.

— Mais, Madame, je crois que Votre Altesse est dans l'erreur à l'égard du roi. Sa Majesté a été fort satisfaite de moi, je vous jure.

— Alors, permettez-moi de vous dire, monsieur de Manicamp, que cela prouve une seule chose, c'est que Sa Majesté est très-facile à satisfaire.

— Je crois que Votre Altesse a tort de s'arrêter à cette opinion. Sa Majesté est connue pour ne se payer que de bonnes raisons.

— Et croyez-vous qu'elle vous saura gré de votre officieux mensonge, quand demain elle apprendra que M. de Guiche a eu pour M. de Bragelonne, son ami, une querelle qui a dégénéré en rencontre?

— Une querelle pour M. de Bragelonne, dit Manicamp de l'air le plus naïf qu'il y ait au monde; que me fait donc l'honneur de me dire Votre Altesse?

— Qu'y a-t-il d'étonnant? M. de Guiche est susceptible, irritable, il s'emporte facilement.

— Je tiens, au contraire, Madame, M. de Guiche pour très-patient, et n'être jamais susceptible et irritable qu'avec les plus justes motifs.

— Mais n'est-ce pas un juste motif que l'amitié? dit la princesse.

— Oh! certes, Madame, et surtout pour un cœur comme le sien.

— Eh bien, M. de Bragelonne est un ami de M. de Guiche; vous ne nierez pas ce fait?

— Un très-grand ami.

— Eh bien, M. de Guiche a pris le parti de M. de Bragelonne, et, comme M. de Bragelonne était absent et ne pouvait se battre, il s'est battu pour lui.

Manicamp se mit à sourire, et fit deux ou trois mouvements de tête et d'épaules qui signifiaient : « Dame ! si vous le voulez absolument... »

— Mais enfin, dit la princesse impatientée, parlez!

— Moi?

— Sans doute; il est évident que vous n'êtes pas de mon avis, et que vous avez quelque chose à dire.

— Je n'ai à dire, Madame, qu'une seule chose.

— Dites-la !

— C'est que je ne comprends pas un mot de ce que vous me faites l'honneur de me raconter.

— Comment ! vous ne comprenez pas un mot à cette querelle de M. de Guiche avec M. de Wardes? s'écria la princesse presque irritée.

Manicamp se tut.

— Querelle, continua-t-elle, née d'un propos plus ou moins malveillant et plus ou moins fondé sur la vertu de certaine dame?

— Ah ! de certaine dame? Ceci est autre chose, dit Manicamp.

— Vous commencez à comprendre, n'est-ce pas?

— Votre Altesse m'excusera, mais je n'ose...

— Vous n'osez pas? dit Madame exaspérée. Eh bien, attendez, je vais oser, moi.

— Madame, Madame ! s'écria Manicamp, comme s'il était effrayé, faites attention à ce que vous allez dire.

— Ah ! il paraît que, si j'étais un homme, vous vous battriez avec moi, malgré les édits de Sa Majesté, comme M. de Guiche s'est battu avec M. de Wardes, et cela pour la vertu de mademoiselle de La Vallière.

— De mademoiselle de La Vallière ! s'écria Manicamp en faisant un soubresaut subit comme s'il était à cent lieues de s'attendre à entendre prononcer ce nom.

— Oh ! qu'avez-vous donc, monsieur de Manicamp, pour bondir ainsi? dit Madame avec ironie; auriez-vous l'impertinence de douter, vous, de cette vertu?

— Mais il ne s'agit pas le moins du monde, en tout cela, de la vertu de mademoiselle de La Vallière, Madame.

— Comment! lorsque deux hommes se sont brûlé la cervelle pour une femme, vous dites qu'elle n'a rien à faire dans tout cela et qu'il n'est point question d'elle? Ah ! je ne vous croyais pas si bon courtisan, monsieur de Manicamp.

— Pardon, pardon, Madame, dit le jeune homme, mais nous voilà bien loin de compte. Vous me faites l'honneur de me parler une langue, et moi, à ce qu'il paraît, j'en parle une autre.

— Plaît-il?

— Pardon, j'ai cru comprendre que Votre Altesse me vou-

lait dire que MM. de Guiche et de Wardes s'étaient battus pour mademoiselle de La Vallière.

— Mais oui.

— Pour mademoiselle de La Vallière, n'est-ce pas? répéta Manicamp.

— Eh! mon Dieu, je ne dis pas que M. de Guiche s'occupât en personne de mademoiselle de La Vallière; je dis qu'il s'en est occupé par procuration.

— Par procuration!

— Voyons, ne faites donc pas toujours l'homme effaré. Ne sait-on pas ici que M. de Bragelonne est fiancé à mademoiselle de La Vallière, et qu'en partant pour la mission que le roi lui a confiée à Londres, il a chargé son ami, M. de Guiche, de veiller sur cette intéressante personne.

— Ah! je ne dis plus rien, Votre Altesse est instruite.

— De tout, je vous en préviens.

Manicamp se mit à rire, action qui faillit exaspérer la princesse, laquelle n'était pas, comme on le sait, d'une humeur bien endurante.

— Madame, reprit le discret Manicamp en saluant la princesse, enterrons toute cette affaire, qui ne sera jamais bien éclaircie.

— Oh! quant à cela, il n'y a plus rien à faire, et les éclaircissements sont complets. Le roi saura que de Guiche a pris parti pour cette petite aventurière qui se donne des airs de grande dame; il saura que M. de Bragelonne ayant nommé pour son gardien ordinaire du jardin des Hespérides son ami M. de Guiche, celui-ci a donné le coup de dent requis au marquis de Wardes, qui osait porter la main sur la pomme d'or. Or, vous n'êtes pas sans savoir, monsieur de Manicamp, vous qui savez si bien toutes choses, que le roi convoite de son côté le fameux trésor, et que peut-être saura-t-il mauvais gré à M. de Guiche de s'en constituer le défenseur. Êtes-vous assez renseigné maintenant, et vous faut-il un autre avis? Parlez, demandez.

— Non, Madame, non, je ne veux rien savoir de plus.

— Sachez cependant, car il faut que vous sachiez cela, monsieur de Manicamp, sachez que l'indignation de Sa Majesté sera suivie d'effets terribles. Chez les princes d'un caractère comme l'est celui du roi, la colère amoureuse est un ouragan.

— Que vous apaisez, vous, Madame.

— Moi! s'écria la princesse avec un geste de violente ironie; moi! et à quel titre?

— Parce que vous n'aimez pas les injustices, Madame.

— Et ce serait une injustice, selon vous, que d'empêcher le roi de faire ses affaires d'amour?

— Vous intercéderez cependant en faveur de M. de Guiche.

— Eh! cette fois vous devenez fou, Monsieur, dit la princesse d'un ton plein de hauteur.

— Au contraire, Madame, je suis dans mon meilleur sens, et, je le répète, vous défendrez M. de Guiche auprès du roi.

— Moi?

— Oui, vous.

— Et comment cela?

— Parce que la cause de M. de Guiche, c'est la vôtre, Madame, dit tout bas avec ardeur Manicamp, dont les yeux venaient de s'allumer.

— Que voulez-vous dire?

— Je dis, Madame, que, dans le nom de La Vallière, à propos de cette défense prise par M. de Guiche pour M. de Bragelonne absent, je m'étonne que Votre Altesse n'ait pas deviné un prétexte.

— Un prétexte?

— Oui.

— Mais un prétexte à quoi? répéta en balbutiant la princesse, que venaient d'instruire les regards de Manicamp.

— Maintenant, Madame, dit le jeune homme, j'en ai dit assez, je présume, pour engager Votre Altesse à ne pas charger, devant le roi, ce pauvre de Guiche, sur qui vont tomber toutes les inimitiés fomentées par un certain parti très-opposé au vôtre.

— Vous voulez dire, au contraire, ce me semble, que tous ceux qui n'aiment point mademoiselle de La Vallière, et même peut-être quelques-uns de ceux qui l'aiment, en voudront au comte?

— Oh! Madame, poussez-vous aussi loin l'obstination, et n'ouvrirez-vous point l'oreille aux paroles d'un ami dévoué. Faut-il que je m'expose à vous déplaire, faut-il que je vous nomme, malgré moi, la personne qui fut la véritable cause de la querelle?

— La personne! fit Madame en rougissant.

— Faut-il, continua Manicamp, que je vous montre le pauvre de Guiche irrité, furieux, exaspéré de tous ces bruits qui courent sur cette personne? Faut-il, si vous vous obstinez à ne pas la reconnaître, et si, moi, le respect continue de m'empêcher de la nommer, faut-il que je vous rappelle les scènes de Monsieur avec milord de Buckingham, les insinuations lancées à propos de cet exil du duc? Faut-il que je vous retrace les soins du comte à plaire, à observer, à protéger cette personne pour laquelle seule il vit, pour laquelle seule il respire? Eh bien, je le ferai, et, quand je vous aurai rappelé tout cela, peut-être comprendrez-vous que le comte, à bout de patience, harcelé depuis longtemps par de Wardes, au premier mot désobligeant que celui-ci aura prononcé sur cette personne, aura pris feu et respiré la vengeance.

La princesse cacha son visage dans ses mains.

— Monsieur! Monsieur! s'écria-t-elle, savez-vous bien ce que vous dites-là et à qui vous le dites?

— Alors, Madame, poursuivit Manicamp comme s'il n'eût point entendu les exclamations de la princesse, rien ne vous étonnera plus, ni l'ardeur du comte à chercher cette querelle, ni son adresse merveilleuse à la transporter sur un terrain étranger à vos intérêts. Cela surtout est prodigieux d'habileté et de sang-froid; et, si la personne pour laquelle le comte de Guiche s'est battu et a versé son sang, en réalité, doit quelque reconnaissance au pauvre blessé, ce n'est vraiment pas pour le sang qu'il a perdu, pour la douleur qu'il a soufferte, mais pour sa démarche à l'endroit d'un honneur qui lui est plus précieux que le sien.

— Oh! s'écria Madame comme si elle eût été seule; oh! ce serait véritablement à cause de moi?

Manicamp put respirer; il avait bravement gagné le temps du repos : il respira.

Madame, de son côté, demeura quelque temps plongée dans une rêverie douloureuse. On devinait son agitation aux mouvements précipités de son sein, à la langueur de ses yeux, aux pressions fréquentes de sa main sur son cœur.

Mais, chez elle, la coquetterie n'était pas une passion inerte; c'était, au contraire, un feu qui cherchait des aliments et qui les trouvait.

— Alors, dit-elle, le comte aura obligé deux personnes à

la fois, car M. de Bragelonne aussi doit à M. de Guiche une grande reconnaissance ; d'autant plus grande, que, partout et toujours, mademoiselle de La Vallière passera pour avoir été défendue par ce généreux champion.

Manicamp comprit qu'il demeurait un reste de doute dans le cœur de la princesse, et son esprit s'échauffa par la résistance.

— Beau service, en vérité, dit-il, que celui qu'il a rendu à mademoiselle de La Vallière! beau service que celui qu'il a rendu à M. de Bragelonne! Le duel a fait un éclat qui déshonore à moitié cette jeune fille, un éclat qui la brouille nécessairement avec le vicomte. Il en résulte que le coup de pistolet de M. de Wardes a eu trois résultats au lieu d'un : il tue à la fois l'honneur d'une femme, le bonheur d'un homme, et peut-être, en même temps, a-t-il blessé à mort un des meilleurs gentilshommes de France! Ah! Madame, votre logique est bien froide : elle condamne toujours, elle n'absout jamais.

Les derniers mots de Manicamp battirent en brèche le dernier doute demeuré non pas dans le cœur, mais dans l'esprit de Madame. Ce n'était plus ni une princesse avec ses scrupules ni une femme avec ses soupçonneux retours, c'était un cœur qui venait de sentir le froid profond d'une blessure.

— Blessé à mort! murmura-t-elle d'une voix haletante ; oh! monsieur de Manicamp, n'avez-vous pas dit blessé à mort?

Manicamp ne répondit que par un profond soupir.

— Ainsi donc, vous dites que le comte est dangereusement blessé? continua la princesse.

— Eh! Madame, il a une main brisée et une balle dans la poitrine.

— Mon Dieu! mon Dieu! reprit la princesse avec l'excitation de la fièvre, c'est affreux, monsieur de Manicamp! Une main brisée, dites-vous? une balle dans la poitrine, mon Dieu? Et c'est ce lâche, ce misérable, c'est cet assassin de de Wardes qui a fait cela! Décidément, le ciel n'est pas juste.

Manicamp paraissait en proie à une violente émotion. Il avait, en effet, déployé beaucoup d'énergie dans la dernière partie de son plaidoyer.

Quant à Madame, elle n'en était plus à calculer les convenances; lorsque chez elle la passion parlait, colère ou sympathie, rien n'en arrêtait plus l'élan.

Madame s'approcha de Manicamp, qui venait de se laisser tomber sur un siége, comme si la douleur était une assez puissante excuse à commettre une infraction aux lois de l'étiquette.

— Monsieur, dit-elle en lui prenant la main, soyez franc.

Manicamp releva la tête.

— M. de Guiche, continua Madame, est-il en danger de mort?

— Deux fois, Madame, dit-il : d'abord, à cause de l'hémorrhagie qui s'est déclarée, une artère ayant été offensée à la main; ensuite, à cause de la blessure de la poitrine qui aurait, le médecin le craignait du moins, offensé quelque organe essentiel.

— Alors il peut mourir?

— Mourir, oui, Madame, et sans même avoir la consolation de savoir que vous avez connu son dévouement.

— Vous le lui direz.

— Moi?

— Oui; n'êtes-vous pas son ami?

— Moi? Oh! non, Madame, je ne dirai à M. de Guiche, si le malheureux est encore en état de m'entendre, je ne lui dirai que ce que j'ai vu, c'est-à-dire votre cruauté pour lui.

— Monsieur, oh! vous ne commettrez pas cette barbarie!

— Oh! si fait, Madame, je dirai cette vérité; car, enfin, la nature est puissante chez un homme de son âge. Les médecins sont savants, et si, par hasard, le pauvre comte survivait à sa blessure, je ne voudrais pas qu'il restât exposé à mourir de la blessure du cœur après avoir échappé à celle du corps.

Sur ces mots, Manicamp se leva, et, avec un profond respect, parut vouloir prendre congé.

— Au moins, Monsieur, dit Madame en l'arrêtant d'un air presque suppliant, vous voudrez bien me dire en quel état se trouve le malade; quel est le médecin qui le soigne?

— Il est fort mal, Madame, voilà pour son état. Quant à son médecin, c'est le médecin de Sa Majesté elle-même, M. Valot. Celui-ci est, en outre, assisté du confrère chez lequel M. de Guiche a été transporté.

— Comment! il n'est pas au château? fit Madame.

— Hélas! Madame, le pauvre garçon était si mal, qu'il n'a pu être amené jusqu'ici.

— Donnez-moi l'adresse, Monsieur, dit vivement la princesse ; j'enverrai querir de ses nouvelles.

— Rue du Feurre ; une maison de briques avec des volets blancs. Le nom du médecin est inscrit sur la porte.

— Vous retournez près du blessé, monsieur de Manicamp?

— Oui, Madame.

— Alors il convient que vous me rendiez un service.

— Je suis aux ordres de Votre Altesse.

— Faites ce que vous vouliez faire ; retournez près de M. de Guiche, éloignez tous les assistants ; veuillez vous éloigner vous-même.

— Madame...

— Ne perdons pas de temps en explications inutiles. Voilà le fait ; n'y voyez pas autre chose que ce qui s'y trouve, ne demandez pas autre chose que ce que je vous dis. Je vais envoyer une de mes femmes, deux peut-être, à cause de l'heure avancée ; je ne voudrais pas qu'elles vous vissent, ou, plus franchement, je ne voudrais pas que vous les vissiez : ce sont des scrupules que vous devez comprendre, vous surtout, monsieur de Manicamp, qui devinez tout.

— Oh ! Madame, parfaitement; je puis même faire mieux, je marcherai devant vos messagères ; ce sera à la fois un moyen de leur indiquer sûrement la route et de les protéger si le hasard faisait qu'elles eussent, contre toute probabilité, besoin de protection.

— Et puis, par ce moyen surtout, elles entreront sans difficulté aucune, n'est-ce pas?

— Certes, Madame ; car, passant le premier, j'aplanirais ces difficultés, si le hasard faisait qu'elles existassent.

— Eh bien, allez, allez, monsieur de Manicamp, et attendez au bas de l'escalier.

— J'y vais, Madame.

— Attendez.

Manicamp s'arrêta.

— Quand vous entendrez descendre le pas de deux femmes, sortez et suivez, sans vous retourner, la route qui conduit chez le pauvre comte.

— Mais, si le hasard faisait descendre deux autres personnes et que je m'y trompasse?

— On frappera trois fois doucement dans les mains.

— Oui, Madame.

— Allez, allez.

Manicamp se retourna, salua une dernière fois et sortit la joie dans le cœur Il n'ignorait pas, en effet, que la présence de Madame était le meilleur baume à appliquer sur les plaies du blessé.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que le bruit d'une porte qu'on ouvrait et qu'on refermait avec précaution parvint jusqu'à lui. Puis il entendit les pas légers glissant le le long de la rampe; puis les trois coups frappés dans les mains, c'est-à-dire le signal convenu.

Il sortit aussitôt, et, fidèle à sa parole, se dirigea, sans retourner la tête, à travers les rues de Fontainebleau, vers la demeure du médecin.

XXVIII

MALICORNE ARCHIVISTE DU ROYAUME DE FRANCE.

Deux femmes, ensevelies dans leurs mantes et le visage couvert d'un demi-masque de velours noir, suivaient timidement les pas de Manicamp.

Au premier étage, derrière les rideaux de damas rouge, brillait la douce lueur d'une lampe posée sur un dressoir.

A l'autre extrémité de la même chambre, dans un lit à colonnes torses, fermé de rideaux pareils à ceux qui éteignaient le feu de la lampe, reposait de Guiche, la tête élevée sur un double oreiller, les yeux noyés dans un brouillard épais ; de longs cheveux noirs, bouclés, éparpillés sur le lit, paraient de leur désordre les tempes sèches et pâles du jeune homme.

On sentait que la fièvre était la principale hôtesse de cette chambre.

De Guiche rêvait. Son esprit suivait, à travers les ténèbres, un de ces rêves du délire comme Dieu en envoie sur la route de la mort à ceux qui vont tomber dans l'univers étrange de l'éternité.

Deux ou trois taches de sang encore liquide maculaient le parquet.

Manicamp monta les degrés avec précipitation; seulement, au seuil, il s'arrêta, poussa doucement la porte, passa la tête dans la chambre, et, voyant que tout était tranquille, il s'approcha, sur la pointe du pied, du grand fauteuil de cuir, échantillon mobilier du règne de Henri IV, et, voyant que la garde-malade s'y était naturellement endormie, il la réveilla et la pria de passer dans la pièce voisine.

Puis, debout près du lit, il demeura un instant à se demander s'il fallait réveiller de Guiche pour lui apprendre la bonne nouvelle.

Mais, comme, derrière la portière, il commençait à entendre le frémissement soyeux des robes et la respiration haletante de ses compagnes de route, comme il voyait déjà cette portière impatiente se soulever, il s'effaça le long du lit et suivit la garde-malade dans la chambre voisine.

Alors, au moment même où il disparaissait, la draperie se souleva et les deux femmes entrèrent dans la chambre qu'il venait de quitter.

Celle qui était entrée la première fit à sa compagne un geste impérieux qui la cloua sur un escabeau près de la porte.

Puis elle s'avança résolûment vers le lit, fit glisser les rideaux sur la tringle de fer et rejeta leurs plis flottants derrière le chevet.

Elle vit alors la figure pâlie du comte; elle vit sa main droite, enveloppée d'un linge éblouissant de blancheur, se dessiner sur la courte-pointe à ramages sombres qui couvrait une partie de ce lit de douleur.

Elle frissonna en voyant une goutte de sang qui allait s'élargissant sur ce linge.

La poitrine blanche du jeune homme était découverte, comme si le frais de la nuit eût dû aider sa respiration. Une petite bandelette attachait l'appareil de la blessure, autour de laquelle s'élargissait un cercle bleuâtre de sang extravasé.

Un soupir profond s'exhala de la bouche de la jeune femme. Elle s'appuya contre la colonne du lit, et regarda par les trous de son masque ce douloureux spectacle.

Un souffle rauque et strident passait comme le râle de la mort par les dents serrées du comte.

La dame masquée saisit la main gauche du blessé.

Cette main brûlait comme un charbon ardent.

Mais, au moment où se posa dessus la main glacée de la dame, l'action de ce froid fut telle, que de Guiche ouvrit les yeux et tâcha de rentrer dans la vie en animant son regard.

La première chose qu'il aperçut, fut le fantôme dressé devant la colonne de son lit.

A cette vue, ses yeux se dilatèrent, mais sans que l'intelligence y allumât sa pure étincelle.

Alors la dame fit un signe à sa compagne, qui était demeurée près de la porte; sans doute celle-ci avait sa leçon faite, car, d'une voix clairement accentuée, et sans hésitation aucune, elle prononça ces mots :

— Monsieur le comte, Son Altesse Royale Madame a voulu savoir comment vous supportiez les douleurs de cette blessure et vous témoigner par ma bouche tout le regret qu'elle éprouve de vous voir souffrir.

Au mot *Madame*, de Guiche fit un mouvement; il n'avait point encore remarqué la personne à laquelle appartenait cette voix.

Il se retourna donc naturellement vers le point d'où venait cette voix.

Mais, comme la main glacée ne l'avait point abandonné, il en revint à regarder ce fantôme immobile.

— Est-ce vous qui me parlez, Madame, demanda-il d'une voix affaiblie, ou y avait-il avec vous une autre personne dans cette chambre?

— Oui, répondit le fantôme d'une voix presque inintelligible et en baissant la tête.

— Eh bien, fit le blessé avec effort, merci. Dites à Madame que je ne regrette plus de mourir, puisqu'elle s'est souvenue de moi.

A ce mot *mourir*, prononcé par un mourant, la dame masquée ne put retenir ses larmes, qui coulèrent sous son masque et apparurent sur ses joues à l'endroit où le masque cessait de les couvrir.

De Guiche, s'il eût été plus maître de ses sens, les eût vues rouler en perles brillantes et tomber sur son lit.

La dame, oubliant qu'elle avait un masque, porta la main à ses yeux pour les essuyer, et, rencontrant sous sa main le velours agaçant et froid, elle arracha le masque avec colère et le jeta sur le parquet.

A cette apparition inattendue, qui semblait pour lui sortir

d'un nuage, de Guiche poussa un cri et tendit les bras.

Mais toute parole expira sur ses lèvres, comme toute force dans ses veines.

Sa main droite, qui avait suivi l'impulsion de la volonté sans calculer son degré de puissance, sa main droite retomba sur le lit, et, tout aussitôt, ce linge si blanc fut rougi d'une tache plus large.

Et, pendant ce temps, les yeux du jeune homme se couvraient et se fermaient comme s'il eût commencé d'entrer en lutte avec l'ange indomptable de la mort.

Puis, après quelques mouvements sans volonté, la tête se retrouva immobile sur l'oreiller.

Seulement, de pâle, elle était devenue livide.

La dame eut peur; mais, cette fois, contrairement à l'habitude, la peur fut attractive.

Elle se pencha vers le jeune homme, dévorant de son souffle ce visage froid et décoloré, qu'elle toucha presque; puis elle déposa un rapide baiser sur la main gauche de de Guiche, qui, secoué comme par une décharge électrique, se réveilla une seconde fois, ouvrit de grands yeux sans pensée, et retomba dans un évanouissement profond.

— Allons, dit-elle à sa compagne, allons, nous ne pouvons pas demeurer plus longtemps ici; j'y ferais quelque folie.

— Madame! Madame! Votre Altesse oublie son masque, dit la vigilante compagne.

— Ramassez-le, répondit sa maîtresse en se glissant éperdue par l'escalier.

Et, comme la porte de la rue était restée entr'ouverte, les deux oiseaux légers passèrent par cette ouverture, et, d'une course légère, regagnèrent le palais.

L'une des deux dames monta jusqu'aux appartements de Madame, où elle disparut.

L'autre entra dans l'appartement des filles d'honneur, c'est-à-dire à l'entre-sol.

Arrivée à sa chambre, elle s'assit devant une table, et, sans se donner le temps de respirer, elle se mit à écrire le billet suivant :

« Ce soir, Madame a été voir M. de Guiche.

« Tout va à merveille de ce côté.

« Allez du vôtre, et surtout brûlez ce papier. »

Puis elle plia la lettre en lui donnant une forme longue, et, sortant de chez elle avec précaution, elle traversa un corridor qui conduisait au service des gentilshommes de Monsieur.

Là, elle s'arrêta devant une porte, sous laquelle, ayant heurté deux coups secs, elle glissa le papier et s'enfuit.

Alors, revenant chez elle, elle fit disparaître toute trace de sa sortie et de l'écriture du billet.

Au milieu des investigations auxquelles elle se livrait, dans le but que nous venons de dire, elle aperçut, sur la table, le masque de Madame qu'elle avait rapporté, suivant l'ordre de sa maîtresse, mais qu'elle avait oublié de lui remettre.

— Oh! oh! dit-elle, n'oublions pas de faire demain ce que j'ai oublié de faire aujourd'hui.

Et elle prit le masque par sa joue de velours, et, sentant son pouce humide, elle regarda son pouce.

Il était non-seulement humide, mais rougi.

Le masque était tombé sur une de ces taches de sang qui, nous l'avons dit, maculaient le parquet, et, de l'extérieur noir, qui avait été mis par le hasard en contact avec lui, le sang avait passé à l'intérieur et tachait la batiste blanche.

— Oh! oh! dit Montalais, car nos lecteurs l'ont sans doute déjà reconnue à toutes les manœuvres que nous avons décrites, oh! oh! je ne lui rendrai plus ce masque, il est trop précieux maintenant.

Et, se levant, elle courut à un coffret de bois d'érable qui renfermait plusieurs objets de toilette et de parfumerie.

— Non, pas encore ici, dit-elle, un pareil dépôt n'est pas de ceux que l'on abandonne à l'aventure.

Puis, après un moment de silence et avec un sourire qui n'appartenait qu'à elle :

— Beau masque, ajouta Montalais, teint du sang de ce brave chevalier, tu iras rejoindre au magasin des merveilles les lettres de La Vallière, celles de Raoul, toute cette amoureuse collection enfin qui fera un jour l'histoire de France et l'histoire de la royauté. Tu iras chez M. Malicorne, continua la folle en riant, tandis qu'elle commençait à se déshabiller, chez ce digne M. Malicorne, dit-elle en soufflant sa bougie, qui croit n'être que maître des appartements de Monsieur, et que je fais, moi, archiviste et historiographe de la

maison de Bourbon et des meilleures maisons du royaume. Qu'il se plaigne, maintenant, ce bourru de Malicorne!

Et elle tira ses rideaux et s'endormit.

XXIX

LE VOYAGE.

Le lendemain, jour indiqué pour le départ, le roi, à onze heures sonnantes, descendit, avec les reines et Madame, le grand degré pour aller prendre son carrosse, attelé de six chevaux piaffant au bas de l'escalier.

Toute la cour attendait dans le Fer-à-Cheval en habits de voyage ; et c'était un brillant spectacle que cette quantité de chevaux sellés, de carrosses attelés, d'hommes et de femmes entourés de leurs officiers, de leurs valets et de leurs pages.

Le roi monta dans son carrosse avec les deux reines.

Madame en fit autant avec Monsieur.

Les filles d'honneur imitèrent cet exemple et prirent place, deux par deux, dans les carrosses qui leur étaient destinés.

Le carrosse du roi prit la tête, puis vint celui de Madame, puis les autres suivirent, selon l'étiquette.

Le temps était chaud; un léger souffle d'air, qu'on avait pu croire assez fort le matin pour rafraîchir l'atmosphère, fut bientôt embrasé par le soleil caché sous les nuages, et ne s'infiltra plus, à travers cette chaude vapeur qui s'élevait du sol, que comme un vent brûlant qui soulevait une fine poussière et frappait au visage les voyageurs pressés d'arriver.

Madame fut la première qui se plaignit de la chaleur.

Monsieur lui répondit en se renversant dans le carrosse comme un homme qui va s'évanouir, et il s'inonda de sels et d'eaux de senteur, tout en poussant de profonds soupirs.

Alors Madame lui dit de son air le plus aimable :

— En vérité, Monsieur, je croyais que vous eussiez été assez galant, par la chaleur qu'il fait, pour me laisser mon carrosse à moi toute seule et faire la route à cheval.

— A cheval! s'écria le prince avec un accent d'effroi qui

fit voir combien il était loin d'adhérer à cet étrange projet; à cheval! Mais vous n'y pensez pas, Madame, toute ma peau s'en irait par pièces au contact de ce vent de feu.

Madame se mit à rire.

— Vous prendrez mon parasol, dit-elle.

- Et la peine de le tenir, répondit Monsieur avec le plus grand sang-froid; d'ailleurs, je n'ai pas de cheval.

— Comment! pas de cheval? répliqua la princesse, qui, si elle ne gagnait pas l'isolement, gagnait du moins la taquinerie; pas de cheval? Vous faites erreur, Monsieur, car je vois là-bas votre bai favori.

— Mon cheval bai? s'écria le prince en essayant d'exécuter vers la portière un mouvement qui lui causa tant de gêne, qu'il ne l'accomplit qu'à moitié, et qu'il se hâta de reprendre son immobilité.

— Oui, dit Madame, votre cheval, conduit en main par M. de Malicorne.

— Pauvre bête! répliqua le prince, comme il va avoir chaud!

Et, sur ces paroles, il ferma les yeux, pareil à un mourant qui expire.

Madame, de son côté, s'étendit paresseusement dans l'autre coin de la calèche et ferma les yeux aussi, non pas pour dormir, mais pour songer tout à son aise.

Cependant le roi, assis sur le devant de la voiture, dont il avait cédé le fond aux deux reines, éprouvait cette vive contrariété des amants inquiets qui, toujours, sans jamais assouvir cette soif ardente, désirent la vue de l'objet aimé, puis s'éloignent à demi contents sans s'apercevoir qu'ils ont amassé une soif plus ardente encore.

Le roi, marchant en tête comme nous avons dit, ne pouvait, de sa place, apercevoir les carrosses des dames et des filles d'honneur, qui venaient les derniers.

Il lui fallait, d'ailleurs, répondre aux éternelles interpellations de la jeune reine, qui, tout heureuse de posséder *son cher mari*, comme elle disait dans son oubli de l'étiquette royale, l'investissait de tout son amour, le garrottait de tous ses soins, de peur qu'on ne vînt le lui prendre ou qu'il ne lui prît l'envie de la quitter.

Anne d'Autriche, que rien n'occupait alors que les élancements sourds que, de temps en temps, elle éprouvait dans le

sein, Anne d'Autriche faisait joyeuse contenance, et, bien qu'elle devinât l'impatience du roi, elle prolongeait malicieusement son supplice par des reprises inattendues de conversation, au moment où le roi, retombé en lui-même, commençait à y caresser ses secrètes amours.

Tout cela, petits soins de la part de la reine, taquinerie de la part d'Anne d'Autriche, tout cela finit par sembler insupportable au roi, qui ne savait pas commander aux mouvements de son cœur.

Il se plaignit d'abord de la chaleur; c'était un acheminement à d'autres plaintes.

Mais ce fut avec assez d'adresse pour que Marie-Thérèse ne devinât point son but.

Prenant donc ce que disait le roi au pied de la lettre, elle éventa Louis avec ses plumes d'autruche.

Mais, la chaleur passée, le roi se plaignit de crampes et d'impatiences dans les jambes, et comme, justement, le carrosse s'arrêtait pour relayer :

— Voulez-vous que je descende avec vous? demanda la reine. Moi aussi, j'ai les jambes inquiètes. Nous ferons quelques pas à pied, puis les carrosses nous rejoindront et nous y prendrons notre place.

Le roi fronça le sourcil; c'est une rude épreuve que fait subir à son infidèle la femme jalouse qui, quoique en proie à la jalousie, s'observe avec assez de puissance pour ne pas donner de prétexte à la colère.

Néanmoins, le roi ne pouvait refuser : il accepta donc, descendit, donna le bras à la reine, et fit avec elle plusieurs pas, tandis que l'on changeait de chevaux.

Tout en marchant, il jetait un coup d'œil envieux sur les courtisans, qui avaient le bonheur de faire la route à cheval.

La reine s'aperçut bientôt que la promenade à pied ne plaisait pas plus au roi que le voyage en voiture. Elle demanda donc à remonter en carrosse.

Le roi la conduisit jusqu'au marchepied, mais ne remonta point avec elle. Il fit trois pas en arrière et chercha, dans la file des carrosses, à reconnaître celui qui l'intéressait si vivement.

A la portière du sixième, apparaissait la blanche figure de La Vallière.

Comme le roi, immobile à sa place, se perdait en rêveries

sans voir que tout était prêt et que l'on n'attendait plus que lui, il entendit, à trois pas, une voix qui l'interpellait respectueusement. C'était M. de Malicorne, en costume complet d'écuyer, tenant sous son bras gauche la bride de deux chevaux.

— Votre Majesté a demandé un cheval? dit-il.

— Un cheval! Vous auriez un de mes chevaux? demanda le roi, qui essayait de reconnaître ce gentilhomme, dont la figure ne lui était pas encore familière.

— Sire, répondit Malicorne, j'ai au moins un cheval au service de Votre Majesté.

Et Malicorne indiqua le cheval bai de Monsieur, qu'avait remarqué Madame.

L'animal était superbe et royalement caparaçonné.

— Mais ce n'est pas un de mes chevaux, Monsieur? dit le roi.

— Sire, c'est un cheval des écuries de Son Altesse Royale. Mais Son Altesse Royale ne monte pas à cheval quand il fait si chaud.

Le roi ne répondit rien, mais s'approcha vivement de ce cheval, qui creusait la terre avec son pied.

Malicorne fit un mouvement pour tenir l'étrier; Sa Majesté, était déjà en selle.

Rendu à la gaieté par cette bonne chance, le roi courut tout souriant au carrosse des reines qui l'attendaient, et malgré l'air affairé de Marie-Thérèse :

— Ah! ma foi! dit-il, j'ai trouvé ce cheval et j'en profite. J'étouffais dans le carrosse. Au revoir, Mesdames.

Puis, s'inclinant gracieusement sur le col arrondi de sa monture, il disparut en une seconde.

Anne d'Autriche se pencha pour le suivre des yeux; il n'allait pas bien loin, car, parvenu au sixième carrosse, il fit plier les jarrets de son cheval et ôta son chapeau.

Il saluait La Vallière, qui, à sa vue, poussa un petit cri de surprise, en même temps qu'elle rougissait de plaisir.

Montalais, qui occupait l'autre coin du carrosse, rendit au roi un profond salut. Puis, en femme d'esprit, elle feignit d'être très-occupée du paysage, et se retira dans le coin à gauche.

La conversation du roi et de La Vallière commença comme toutes les conversations d'amants, par d'éloquents regards et

par quelques mots d'abord vides de sens. Le roi expliqua comment il avait eu chaud dans son carrosse, à tel point qu'un cheval lui avait paru un bienfait.

— Et, ajouta-t-il, le bienfaiteur est un homme tout à fait intelligent, car il m'a deviné. Maintenant, il me reste un désir, c'est de savoir quel est le gentilhomme qui a servi si adroitement son roi, et l'a sauvé du cruel ennui où il était.

Montalais, pendant ce colloque qui, dès les premiers mots, l'avait réveillée, Montalais s'était rapprochée et s'était arrangée de façon à rencontrer le regard du roi vers la fin de sa phrase.

Il en résulta que, comme le roi regardait autant elle que La Vallière en interrogeant, elle put croire que c'était elle que l'on interrogeait, et, par conséquent, elle pouvait répondre.

Elle répondit donc :

— Sire, le cheval que monte Votre Majesté est un des chevaux de Monsieur, que conduisait en main un des gentilshommes de Son Altesse Royale.

— Et comment s'appelle ce gentilhomme, s'il vous plaît, Mademoiselle?

— M. de Malicorne, sire.

Le nom fit son effet ordinaire.

— Malicorne? répéta le roi en souriant.

— Oui, sire, répliqua Aure. Tenez, c'est ce cavalier qui galope ici à ma gauche.

Et elle indiquait, en effet, notre Malicorne, qui, d'un air béat, galopait à la portière de gauche, sachant bien qu'on parlait de lui en ce moment même, mais ne bougeant pas plus sur la selle qu'un sourd et muet.

— Oui, c'est ce cavalier, dit le roi; je me rappelle sa figure et me rappellerai son nom.

Et le roi regarda tendrement La Vallière.

Aure n'avait plus rien à faire; elle avait laissé tomber le nom de Malicorne; le terrain était bon; il n'y avait maintenant qu'à laisser le nom pousser et l'événement porter ses fruits.

En conséquence, elle se rejeta dans son coin avec le droit de faire à M. de Malicorne autant de signes agréables qu'elle voudrait, puisque M. de Malicorne avait eu le bonheur de plaire au roi. Comme on comprend bien, Montalais ne s'en fit pas faute. Et Malicorne, avec sa fine oreille et son œil sournois, empocha les mots :

— Tout va bien.

Le tout accompagné d'une pantomime qui renfermait un semblant de baiser.

— Hélas! Mademoiselle, dit enfin le roi, voilà que la liberté de la campagne va cesser; votre service chez Madame sera plus rigoureux, et nous ne nous verrons plus.

— Votre Majesté aime trop Madame, répondit Louise, pour ne pas venir chez elle souvent; et quand Votre Majesté traversera la chambre...

— Ah! dit le roi d'une voix tendre et qui baissait par degrés, s'apercevoir n'est point se voir, et cependant il semble que ce soit assez pour vous.

Louise ne répondit rien; un soupir gonflait son cœur, mais elle étouffa ce soupir.

— Vous avez sur vous-même une grande puissance, dit le roi.

La Vallière sourit avec mélancolie.

— Employez cette force à aimer, continua-t-il, et je bénirai Dieu de vous l'avoir donnée.

La Vallière garda le silence, mais leva sur le roi un œil chargé d'amour.

Alors, comme s'il eût été dévoré par ce brûlant regard, Louis passa la main sur son front, et, pressant son cheval des genoux, lui fit faire quelques pas en avant.

Elle, renversée en arrière, l'œil demi-clos, couvait du regard ce beau cavalier, dont les plumes ondoyaient au vent: elle aimait ses bras, arrondis avec grâce; sa jambe, fine et nerveuse, serrant les flancs du cheval; cette coupe arrondie de profil que dessinaient de beaux cheveux bouclés, se relevant parfois pour découvrir une oreille rose et charmante.

Enfin, elle aimait, la pauvre enfant, et elle s'enivrait de son amour. Après un instant, le roi revint près d'elle.

— Oh! fit-il, vous ne voyez donc pas que votre silence me perce le cœur? Oh! Mademoiselle, que vous devez être impitoyable lorsque vous êtes résolue à quelque rupture; puis je vous crois changeante... Enfin, enfin, je crains cet amour profond qui me vient pour vous.

— Oh! sire, vous vous trompez, dit La Vallière, quand j'aimerai, ce sera pour toute la vie.

— Quand vous aimerez! s'écria le roi avec douleur; quoi! vous n'aimez donc pas?

Elle cacha son visage dans ses mains.

— Voyez-vous, voyez-vous, dit le roi, que j'ai raison de vous accuser; voyez-vous que vous êtes changeante, capricieuse, coquette peut-être; voyez-vous! Oh! mon Dieu! mon Dieu!

— Oh! non, dit-elle; rassurez-vous, sire; non, non, non!

— Promettez-moi donc alors que vous serez toujours la même pour moi?

— Oh! toujours, sire.

— Que vous n'aurez point de ces duretés qui brisent le cœur, point de ces changements soudains qui me donneraient la mort?

— Non! oh! non.

— Eh bien, tenez, j'aime les promesses, j'aime à mettre sous la garantie du serment, c'est-à-dire sous la sauvegarde de Dieu, tout ce qui intéresse mon cœur et mon amour. Promettez-moi, ou plutôt jurez-moi, jurez-moi que si, dans cette vie que nous allons commencer, vie toute de sacrifices, de mystères, de douleurs, vie toute de contre-temps et de malentendus; jurez-moi que si nous nous sommes trompés, que si nous nous sommes mal compris, que si nous nous sommes fait un tort, et c'est un crime en amour, jurez-moi, Louise!...

Elle tressaillit jusqu'au fond de l'âme; c'était la première fois qu'elle entendait son nom prononcé ainsi par son royal amant.

Quant à Louis, ôtant son gant, il étendit la main jusque dans le carrosse.

— Jurez-moi, continua-t-il, que, dans toutes nos querelles, jamais, une fois loin l'un de l'autre, jamais nous ne laisserons passer la nuit sur une brouille sans qu'une visite, ou tout au moins un message de l'un de nous aille porter à l'autre la consolation et le repos.

La Vallière prit dans ses deux mains froides la main brûlante de son amant, et la serra doucement, jusqu'à ce qu'un mouvement du cheval, effrayé par la rotation et la proximité de la roue, l'arrachât à ce bonheur.

Elle avait juré.

— Retournez, sire, dit-elle, retournez près des reines; je sens un orage là-bas, un orage qui menace mon cœur.

Louis obéit, salua mademoiselle de Montalais et partit au galop pour rejoindre le carrosse des reines.

En passant, il vit celui de Monsieur qui dormait.

Madame ne dormait pas, elle.

Elle dit au roi, à son passage :

— Quel bon cheval, sire !... N'est-ce pas le cheval bai de Monsieur ?

Quant à la jeune reine, elle ne dit rien que ces mots :

— Êtes-vous mieux, mon cher sire ?

XXX

TRIUM-FÉMINAT.

Le roi, une fois à Paris, se rendit au conseil et travailla une partie de la journée. La reine demeura chez elle avec la reine mère, et fondit en larmes après avoir fait son adieu au roi.

— Ah ! ma mère, dit-elle, le roi ne m'aime plus. Que deviendrai-je, mon Dieu ?

— Un mari aime toujours une femme telle que vous, répondit Anne d'Autriche.

— Le moment peut venir, ma mère, où il aimera une autre femme que moi.

— Qu'appelez-vous aimer ?

— Oh ! toujours penser à quelqu'un, toujours rechercher cette personne.

— Est-ce que vous avez remarqué, dit Anne d'Autriche, que le roi fît de ces sortes de choses ?

— Non, Madame, dit la jeune reine en hésitant.

— Vous voyez bien, Marie !

— Et cependant, ma mère, avouez que le roi me délaisse ?

— Le roi, ma fille, appartient à tout son royaume.

— Et voilà pourquoi il ne m'appartient plus, à moi ; voilà pourquoi je me verrai, comme se sont vues tant de reines, délaissée, oubliée, tandis que l'amour, la gloire et les honneurs seront pour les autres. Oh ! ma mère, le roi est si beau ! Combien lui diront qu'elles l'aiment, combien devront l'aimer !

— Il est rare que les femmes aiment un homme dans le

roi. Mais cela dût-il arriver, j'en doute, souhaitez plutôt, Marie, que ces femmes aiment réellement votre mari. D'abord, l'amour dévoué de la maîtresse est un élément de dissolution rapide pour l'amour de l'amant; et puis, à force d'aimer, la maîtresse perd tout empire sur l'amant, dont elle ne désire ni la puissance ni la richesse, mais l'amour. Souhaitez donc que le roi n'aime guère, et que sa maîtresse aime beaucoup!

— Oh! ma mère, quelle puissance que celle d'un amour profond.

— Et vous dites que vous êtes abandonnée?

— C'est vrai, c'est vrai, je déraisonne... Il est un supplice pourtant, ma mère, auquel je ne saurais résister.

— Lequel?

— Celui d'un heureux choix, celui d'un ménage qu'il se ferait à côté du nôtre; celui d'une famille qu'il trouverait chez une autre femme. Oh! si je voyais jamais des enfants au roi... j'en mourrais!

— Marie! Marie! répliqua la reine mère avec un sourire, et elle prit la main de la jeune reine; rappelez-vous ce mot que je vais vous dire, et qu'à jamais il vous serve de consolation : Le roi ne peut avoir de dauphin sans vous, et vous pouvez en avoir sans lui.

A ces paroles, qu'elle accompagna d'un expressif éclat de rire, la reine mère quitta sa bru pour aller au-devant de Madame, dont un page venait d'annoncer la venue dans le grand cabinet.

Madame avait pris à peine le temps de se déshabiller. Elle arrivait avec une de ces physionomies agitées qui décèlent un plan dont l'exécution occupe et dont le résultat inquiète.

— Je venais voir, dit-elle, si Vos Majestés avaient quelque fatigue de notre petit voyage?

— Aucune, dit la reine mère.

— Un peu, répliqua Marie-Thérèse.

— Moi, Mesdames, j'ai surtout souffert de la contrariété.

— Quelle contrariété? demanda Anne d'Autriche.

— Cette fatigue que devait prendre le roi à courir ainsi à cheval.

— Bon! cela fait bien au roi.

— Et je le lui ai conseillé moi-même, dit Marie-Thérèse en pâlissant.

Madame ne répondit rien à cela; seulement, un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à elle se dessina sur ses lèvres, sans passer sur le reste de sa physionomie; puis, changeant aussitôt la tournure de la conversation :

— Nous retrouvons Paris tout semblable au Paris que nous avons quitté : toujours des intrigues, toujours des trames, toujours des coquetteries.

— Intrigues!... Quelles intrigues? demanda la reine mère.

— On parle beaucoup de M. Fouquet et de madame Plessis-Bellière.

— Qui s'inscrit ainsi au numéro dix mille? répliqua la reine mère. Mais les trames, s'il-vous plaît?

— Nous avons, à ce qu'il paraît, des démêlés avec la Hollande.

— Comment cela?

— Monsieur me racontait cette histoire des médailles.

— Ah! s'écria la jeune reine, ces médailles frappées en Hollande... où l'on voit un nuage passer sur le soleil du roi. Vous avez tort d'appeler cela de la trame, c'est de l'injure.

— Si méprisable, que le roi la méprisera, répondit la reine mère. Mais, que disiez-vous des coquetteries? Est-ce que vous voudriez parler de madame d'Olonne?

— Non pas, non pas; je chercherai plus près de nous.

— *Casa de usted*, murmura la reine mère, sans remuer les lèvres, à l'oreille de sa bru.

Madame n'entendit rien et continua :

— Vous savez l'affreuse nouvelle?

— Oh! oui, cette blessure de M. de Guiche.

— Et vous l'attribuez, comme tout le monde, à un accident de chasse?

— Mais oui, firent les deux reines, cette fois intéressées.

Madame se rapprocha.

— Un duel, dit-elle tout bas.

— Ah! fit sévèrement Anne d'Autriche, aux oreilles de qui sonnait mal ce mot *duel*, proscrit en France depuis qu'elle y régnait.

— Un déplorable duel, qui a failli coûter, à Monsieur, deux de ses meilleurs amis; au roi, deux bons serviteurs.

— Pourquoi ce duel? demanda la jeune reine animée d'un instinct secret.

— Coquetteries, répéta triomphalement Madame. Ces messieurs ont disserté sur la vertu d'une dame : l'un a trouvé que Pallas était peu de chose à côté d'elle; l'autre a prétendu que cette dame imitait Vénus agaçant Mars, et, ma foi! ces messieurs ont combattu comme Hector et Achille.

— Vénus agaçant Mars? se dit tout bas la jeune reine, sans oser approfondir l'allégorie.

— Qui est cette dame? demanda nettement Anne d'Autriche. Vous avez dit, je crois, une dame d'honneur?

— L'ai-je dit? fit Madame.

— Oui. Je croyais même vous avoir entendu la nommer.

— Savez-vous qu'une femme de cette espèce est funeste à une maison royale?

— C'est mademoiselle de La Vallière? dit la reine mère.

— Mon Dieu, oui, c'est cette petite laide.

— Je la croyais fiancée à un gentilhomme qui n'est ni M. de Guiche ni M. de Wardes, je suppose?

— C'est possible, Madame.

La jeune reine prit une tapisserie, qu'elle défit avec une affectation de tranquillité, démentie par le tremblement de ses doigts.

— Que parliez-vous de Vénus et de Mars? poursuivit la reine mère; est-ce qu'il y a un *Mars?*

— Elle s'en vante.

— Vous venez de dire qu'elle s'en vante?

— Ç'a été la cause du combat.

— Et M. de Guiche a soutenu la cause de Mars?

— Oui, certes, en bon serviteur.

— En bon serviteur! s'écria la jeune reine oubliant toute réserve pour laisser échapper sa jalousie; serviteur de qui?

— Mars, répliqua Madame, ne pouvant être défendu qu'aux dépens de cette Vénus, M. de Guiche a soutenu l'innocence absolue de Mars, et affirmé sans doute que Vénus s'en vantait.

— Et M. de Wardes, dit tranquillement Anne d'Autriche, propageait le bruit que Vénus avait raison?

— Ah! de Wardes, pensa Madame, vous payerez cher cette blessure faite au plus noble des hommes.

Et elle se mit à charger de Wardes avec tout l'acharnement possible, payant ainsi la dette du blessé et la sienne avec la certitude qu'elle faisait pour l'avenir la ruine de son

ennemi. Elle en dit tant, que Manicamp, s'il se fût trouvé là, eût regretté d'avoir si bien servi son ami, puisqu'il en résultait la ruine de ce malheureux ennemi.

— Dans tout cela, dit Anne d'Autriche, je ne vois qu'une peste, qui est cette La Vallière.

La jeune reine reprit son ouvrage avec une froideur absolue.

Madame écouta.

— Est-ce que tel n'est pas votre avis? lui dit Anne d'Autriche. Est-ce que vous ne faites pas remonter à elle la cause de cette querelle et du combat?

Madame répondit par un geste qui n'était pas plus une affirmation qu'une négation.

— Je ne comprends pas trop alors ce que vous m'avez dit touchant le danger de la coquetterie, reprit Anne d'Autriche.

— Il est vrai, se hâta de dire Madame, que, si la jeune personne n'avait pas été coquette, Mars ne se serait pas occupé d'elle.

Ce mot de *Mars* ramena une fugitive rougeur sur les joues de la jeune reine; mais elle ne continua pas moins son ouvrage commencé.

— Je ne veux pas qu'à ma cour on arme ainsi les hommes les uns contre les autres, dit flegmatiquement Anne d'Autriche. Ces mœurs furent peut-être utiles dans un temps où la noblesse, divisée, n'avait d'autre point de ralliement que la galanterie. Alors les femmes, régnant seules, avaient le privilége d'entretenir la valeur des gentilshommes par des essais fréquents. Mais aujourd'hui, Dieu soit loué! il n'y a qu'un seul maître en France. A ce maître est dû le concours de toute force et de toute pensée. Je ne souffrirai pas qu'on enlève à mon fils un de ses serviteurs.

Elle se tourna vers la jeune reine.

— Que faire à cette La Vallière? dit-elle.

— La Vallière? fit la reine paraissant surprise. Je ne connais pas ce nom.

Et cette réponse fut accompagnée d'un de ces sourires glacés qui vont seulement aux bouches royales.

Madame était elle-même une grande princesse, grande par l'esprit, la naissance et l'orgueil; toutefois, le poids de cette réponse l'écrasa; elle fut obligée d'attendre un moment pour se remettre.

— C'est une de mes filles d'honneur, répliqua-t-elle avec un salut.

— Alors, répliqua Marie-Thérèse du même ton, c'est votre affaire, ma sœur... non la nôtre.

—Pardon, reprit Anne d'Autriche, c'est mon affaire, à moi. Et je comprends fort bien, poursuivit-elle en adressant à Madame un regard d'intelligence, je comprends pourquoi Madame m'a dit ce qu'elle vient de me dire.

— Vous, ce qui émane de vous, Madame, dit la princesse anglaise, sort de la bouche de la Sagesse.

— En renvoyant cette fille dans son pays, dit Marie-Thérèse avec douceur, on lui ferait une pension.

— Sur ma cassette ! s'écria vivement Madame.

— Non, non, Madame, interrompit Anne d'Autriche, pas d'éclat, s'il vous plaît. Le roi n'aime pas qu'on fasse parler mal des dames. Que tout ceci, s'il vous plaît, s'achève en famille.

— Madame, vous aurez l'obligeance de faire mander ici cette fille.

— Vous, ma fille, vous serez assez bonne pour rentrer un moment chez vous.

Les prières de la vieille reine étaient des ordres. Marie-Thérèse se leva pour rentrer dans son appartement, et Madame pour faire appeler La Vallière par un page.

XXXI

PREMIÈRE QUERELLE.

La Vallière entra chez la reine mère, sans se douter le moins du monde qu'il se fût tramé contre elle un complot dangereux.

Elle croyait qu'il s'agissait du service, et jamais la reine mère n'avait été mauvaise pour elle en pareille circonstance. D'ailleurs, ne ressortant pas immédiatement de l'autorité d'Anne d'Autriche, elle ne pouvait avoir avec elle que des rapports officieux, auxquels sa propre complaisance et le

rang de l'auguste princesse lui faisaient un devoir de donner toute la bonne grâce possible.

Elle s'avança donc vers la reine mère avec ce sourire placide et doux qui faisait sa principale beauté.

Comme elle ne s'approchait pas assez, Anne d'Autriche lui fit signe de venir jusqu'à sa chaise.

Alors Madame rentra, et, d'un air parfaitement tranquille, s'assit près de sa belle-mère, en reprenant l'ouvrage commencé par Marie-Thérèse.

La Vallière, au lieu de l'ordre qu'elle s'attendait à recevoir sur-le-champ, s'aperçut de ces préambules, et interrogea curieusement, sinon avec inquiétude, le visage des deux princesses.

Anne réfléchissait.

Madame conservait une affectation d'indifférence qui eût alarmé de moins timides.

— Mademoiselle, fit soudain la reine mère sans songer à modérer son accent espagnol, ce qu'elle ne manquait jamais de faire à moins qu'elle ne fût en colère, venez un peu, que nous causions de vous, puisque tout le monde en cause.

— De moi? s'écria La Vallière en pâlissant.

— Feignez de l'ignorer, belle; savez-vous le duel de M. de Guiche et de M. de Wardes?

— Mon Dieu! Madame, le bruit en est venu hier jusqu'à moi, répliqua La Vallière en joignant les mains.

— Et vous ne l'aviez pas senti d'avance, ce bruit?

— Pourquoi l'eussé-je senti, Madame?

— Parce que deux hommes ne se battent jamais sans motif, et que vous deviez connaître les motifs de l'animosité des deux adversaires.

— Je l'ignorais absolument, Madame.

— C'est un système de défense un peu banal que la négation persévérante, et, vous qui êtes un bel esprit, Mademoiselle, vous devez fuir les banalités. Autre chose.

— Mon Dieu! Madame, Votre Majesté m'épouvante avec cet air glacé. Aurais-je eu le malheur d'encourir sa disgrâce?

Madame se mit à rire. La Vallière la regarda d'un air stupéfait.

Anne reprit :

— Ma disgrâce!... Encourir ma disgrâce! Vous n'y pensez pas, mademoiselle de La Vallière il faut que je pense aux

gens pour les prendre en disgrâce. Je ne pense à vous que parce qu'on parle de vous un peu trop, et je n'aime poin, qu'on parle des filles de ma cour.

— Votre Majesté me fait l'honneur de me le dire, répliqua La Vallière effrayée; mais je ne comprends pas en quoi l'on peut s'occuper de moi.

— Je m'en vais donc vous le dire. M. de Guiche aurait eu à vous défendre.

— Moi?

— Vous-même. C'est d'un chevalier, et les belles aventurières aiment que les chevaliers lèvent la lance pour elles. Moi, je hais les champs, alors je hais surtout les aventures et... faites-en votre profit.

La Vallière se plia aux pieds de la reine, qui lui tourna le dos. Elle tendit les mains à Madame, qui lui rit au nez.

Un sentiment d'orgueil la releva.

— Mesdames, dit-elle, j'ai demandé quel est mon crime; Votre Majesté doit me le dire, et je remarque que Votre Majesté me condamne avant de m'avoir admise à me justifier.

— Eh! s'écria Anne d'Autriche, voyez donc les belles phrases, Madame, voyez donc les beaux sentiments; c'est une infante que cette fille, c'est une des aspirantes du grand Cyrus... c'est un puits de tendresses et de formules héroïques. On voit bien, ma toute belle, que nous entretenons notre esprit dans le commerce des têtes couronnées.

La Vallière se sentit mordue au cœur; elle devint non plus pâle, mais blanche comme un lis, et toute sa force l'abandonna.

— Je voulais vous dire, interrompit dédaigneusement la reine, que, si vous continuez à nourrir des sentiments pareils, vous nous humilierez, nous femmes, à tel point que nous aurons honte de figurer près de vous. Devenez simple, Mademoiselle. A propos, que me disait-on? vous êtes fiancée, je crois?

La Vallière compıima son cœur, qu'une souffrance nouvelle venait de déchirer.

— Répondez donc quand on vous parle?

— Oui, Madame.

— A un gentilhomme?

— Oui, Madame.

— Qui s'appelle?

— M. le vicomte de Bragelonne.

— Savez-vous que c'est un sort bien heureux pour vous, Mademoiselle, et que, sans fortune, sans position... sans grands avantages personnels, vous devriez bénir le ciel qui vous fait un avenir comme celui-là?

La Vallière ne répliqua rien.

— Où est-il, ce vicomte de Bragelonne? poursuivit la reine.

— En Angleterre, dit Madame, où le bruit des succès de Mademoiselle ne manquera pas de lui parvenir.

— O ciel! murmura La Vallière éperdue.

— Eh bien, Mademoiselle, dit Anne d'Autriche, on fera revenir ce garçon-là, et on vous expédiera quelque part avec lui. Si vous êtes d'un avis différent, les filles ont des visées bizarres, fiez-vous à moi, je vous remettrai dans le bon chemin : je l'ai fait pour des filles qui ne vous valaient pas.

La Vallière n'entendait plus. L'impitoyable reine ajouta :

— Je vous enverrai seule quelque part où vous réfléchirez mûrement. La réflexion calme les ardeurs du sang; elle dévore toutes les illusions de la jeunesse. Je suppose que vous m'avez comprise?

— Madame! Madame!

— Pas un mot.

— Madame, je suis innocente de tout ce que Votre Majesté peut supposer. Madame, voyez mon désespoir. J'aime, je respecte tant Votre Majesté!

— Il vaudrait mieux que vous ne me respectassiez pas, dit la reine avec une froide ironie. Il vaudrait mieux que vous ne fussiez pas innocente. Vous figurez-vous, par hasard, que je me contenterais de m'en aller, si vous aviez commis la faute?

— Oh! mais, Madame, vous me tuez!

— Pas de comédie, s'il vous plaît, ou je me charge du dénoûment. Allez, rentrez chez vous, et que ma leçon vous profite.

— Madame, dit La Vallière à la duchesse d'Orléans, dont elle saisit les mains, priez pour moi, vous qui êtes si bonne!

— Moi? répliqua celle-ci avec une joie insultante, moi bonne?.. Ah! Mademoiselle, vous n'en pensez pas un mot!

Et, brusquement, elle repoussa la main de la jeune fille.

Celle-ci, au lieu de fléchir, comme les deux princesses

pouvaient l'attendre de sa pâleur et de ses larmes, reprit tout à coup son calme et sa dignité ; elle fit une révérence profonde et sortit.

— Eh bien, dit Anne d'Autriche à Madame, croyez-vous qu'elle recommencera?

— Je me défie des caractères doux et patients, répliqua Madame. Rien n'est plus courageux qu'un cœur patient, rien n'est plus sûr de soi qu'un esprit doux.

— Je vous réponds qu'elle pensera plus d'une fois avant de regarder le dieu Mars.

— A moins qu'elle ne se serve de son bouclier, riposta Madame.

Un fier regard de la reine mère répondit à cette objection, qui ne manquait pas de finesse, et les deux dames, à peu près sûres de leur victoire, allèrent retrouver Marie-Thérèse, qui les attendait en déguisant son impatience.

Il était alors six heures et demie du soir, et le roi venait de prendre son goûter. Il ne perdit pas de temps ; le repas fini, les affaires terminées, il prit de Saint-Aignan par le bras et lui ordonna de le conduire à l'appartement de La Vallière.

Le courtisan fit une grosse exclamation.

— Eh bien, quoi ? répliqua le roi ; c'est une habitude à prendre, et, pour prendre une habitude, il faut qu'on commence par quelques fois.

— Mais, sire, l'appartement des filles, ici, c'est une lanterne : tout le monde voit ceux qui entrent et ceux qui sortent. Il me semble qu'un prétexte... Celui-ci, par exemple...

— Voyons.

— Si votre Majesté voulait attendre que Madame fût chez elle.

— Plus de prétextes ! plus d'attentes ! Assez de ces contretemps, de ces mystères ; je ne vois pas en quoi le roi de France se déshonore à entretenir une fille d'esprit. Honni soit qui mal y pense !

— Sire, sire, Votre Majesté me pardonnera un excès de zèle...

— Parle.

— Et la reine?

— C'est vrai ! c'est vrai ! Je veux que la reine soit toujours respectée. Eh bien, encore ce soir, j'irai chez made-

moiselle de La Vallière, et puis, ce jour passé, je prendrai tous les prétextes que tu voudras. Demain, nous chercherons : ce soir, je n'ai pas le temps.

De Saint-Aignan ne répliqua pas ; il descendit le degré devant le roi et traversa les cours avec une honte que n'effaçait point cet insigne honneur de servir d'appui au roi.

C'est que de Saint-Aignan voulait se conserver tout confit dans l'esprit de Madame et des deux reines. C'est qu'il ne voulait pas non plus déplaire à mademoiselle de La Vallière, et que, pour faire tant de belles choses, il était difficile de ne pas se heurter à quelques difficultés.

Or, les fenêtres de la jeune reine, celles de la reine mère, celles de Madame elle-même donnaient sur la cour des filles. Être vu conduisant le roi, c'était rompre avec trois grandes princesses, avec trois femmes d'un crédit inamovible, pour le faible appât d'un éphémère crédit de maîtresse.

Ce malheureux de Saint-Aignan, qui avait tant de courage pour protéger La Vallière sous les quinconces ou dans le parc de Fontainebleau, ne se sentait plus brave à la grande lumière : il trouvait mille défauts à cette fille, et brûlait d'en faire part au roi.

Mais son supplice finit ; les cours furent traversées. Pas un rideau ne se souleva, pas une fenêtre ne s'ouvrit. Le roi marchait vite : d'abord à cause de son impatience, puis à cause des longues jambes de de Saint-Aignan, qui le précédait.

A la porte, de Saint-Aignan voulut s'éclipser ; le roi le retint.

C'était une délicatesse dont le courtisan se fût bien passé. Il dut suivre Louis chez La Vallière.

A l'arrivée du monarque, la jeune fille achevait d'essuyer ses yeux ; elle le fit si précipitamment, que le roi s'en aperçut. Il la questionna comme un amant intéressé ; il la pressa.

— Je n'ai rien, dit-elle, sire.

— Mais, enfin, vous pleuriez.

— Oh ! non pas, sire.

— Regardez, de Saint-Aignan, est-ce que je me trompe ?

De Saint-Aignan dut répondre ; mais il était bien embarrassé.

— Enfin, vous avez les yeux rouges, Mademoiselle, dit le roi.

— La poussière du chemin, sire.

— Mais non, mais non, vous n'avez pas cet air de satisfaction qui vous rend si belle et si attrayante. Vous ne me regardez pas.

— Sire!

— Que dis-je! vous évitez mes regards.

Elle se détournait en effet.

— Mais, au nom du ciel, qu'y a-t-il? demanda Louis, dont le sang bouillait.

— Rien, encore une fois, sire; et je suis prête à montrer à Votre Majesté que mon esprit est aussi libre qu'elle le désire.

— Votre esprit libre, quand je vous vois embarrassée de tout, même de votre geste! Est-ce que l'on vous aurait blessée, fâchée?

— Non, non, sire.

— Oh! c'est qu'il faudrait me le déclarer! dit le jeune prince avec des yeux étincelants.

— Mais personne, sire, personne ne m'a offensée.

— Alors, voyons, reprenez cette rêveuse gaieté ou cette joyeuse mélancolie que j'aimais en vous ce matin; voyons... de grâce!

— Oui, sire, oui!

Le roi frappa du pied.

— Voilà qui est inexplicable, dit-il, un changement pareil!

Et il regarda de Saint-Aignan, qui, lui aussi, s'apercevait bien de cette morne langueur de La Vallière, comme aussi de l'impatience du roi.

Louis eut beau prier, il eut beau s'ingénier à combattre cette disposition fatale, la jeune fille était brisée; l'aspect même de la mort ne l'eût pas réveillée de sa torpeur.

Le roi vit dans cette négative facilité un mystère désobligeant; il se mit à regarder autour de lui d'un air soupçonneux.

Justement il y avait dans la chambre de La Vallière un portrait, en miniature, d'Athos.

Le roi vit ce portrait, qui ressemblait beaucoup à Bragelonne; car il avait été fait pendant la jeunesse du comte.

Il attacha sur cette peinture des regards menaçants.

La Vallière, dans l'état d'oppression où elle se trouvait et

à cent lieues, d'ailleurs, de penser à cette peinture, ne put deviner la préoccupation du roi.

Et cependant le roi s'était jeté dans un souvenir terrible qui, plus d'une fois, avait préoccupé son esprit, mais qu'il avait toujours écarté.

Il se rappelait cette intimité des deux jeunes gens depuis leur naissance.

Il se rappelait les fiançailles qui en avaient été la suite.

Il se rappelait qu'Athos était venu lui demander la main de La Vallière pour Raoul.

Il se figura qu'à son retour à Paris, La Vallière avait trouvé certaines nouvelles de Londres, et que ces nouvelles avaient contre-balancé l'influence que, lui, avait pu prendre sur elle.

Presque aussitôt il se sentit piqué aux tempes par le taon farouche qu'on appelle la jalousie.

Il interrogea de nouveau avec amertume.

La Vallière ne pouvait répondre : il lui fallait tout dire, il lui fallait accuser la reine, il lui fallait accuser Madame.

C'était une lutte ouverte à soutenir avec deux grandes et puissantes princesses.

Il lui semblait d'abord que, ne faisant rien pour cacher ce qui se passait en elle au roi, le roi devait lire dans son cœur à travers son silence.

Que, s'il l'aimait réellement, il devait tout comprendre, tout deviner.

Qu'était-ce donc que la sympathie, sinon la flamme divine qui devait éclairer le cœur, et dispenser les vrais amants de la parole ?

Elle se tut donc, se contentant de soupirer, de pleurer, de cacher sa tête dans ses mains.

Ces soupirs, ces pleurs, qui avaient d'abord attendri, puis effrayé Louis XIV, l'irritaient maintenant.

Il ne pouvait supporter l'opposition, pas plus l'opposition des soupirs et des larmes que toute autre opposition.

Toutes ses paroles devinrent aigres, pressantes, agressives.

C'était une nouvelle douleur jointe aux douleurs de la jeune fille.

Elle puisa, dans ce qu'elle regardait comme une injustice de la part de son amant, la force de résister non-seulement aux autres, mais encore à celle-là.

Le roi commença à accuser directement.

La Vallière ne tenta même pas de se défendre; elle supporta toutes ces accusations sans répondre autrement qu'en secouant la tête, sans prononcer d'autres paroles que ces deux mots qui s'échappent des cœurs profondément affligés :

— Mon Dieu! mon Dieu!

Mais, au lieu de calmer l'irritation du roi, ce cri de douleur l'augmentait : c'était un appel à une puissance supérieure à la sienne, à un être qui pouvait défendre La Vallière contre lui.

D'ailleurs, il se voyait secondé par de Saint-Aignan. De Saint-Aignan, comme nous l'avons dit, voyait l'orage grossir; il ne connaissait pas le degré d'amour que Louis XIV pouvait éprouver; il sentait venir tous les coups des trois princesses, la ruine de la pauvre La Vallière, et il n'était pas assez chevalier pour ne pas craindre d'être entraîné dans cette ruine.

De Saint-Aignan ne répondait donc aux interpellations du roi que par des mots prononcés à demi-voix ou par des gestes saccadés, qui avaient pour but d'envenimer les choses et d'amener une brouille dont le résultat devait le délivrer du souci de traverser les cours, en plein jour, pour suivre son illustre compagnon chez La Vallière.

Pendant ce temps, le roi s'exaltait de plus en plus.

Il fit trois pas pour sortir et revint.

La jeune fille n'avait pas levé la tête, quoique le bruit des pas eût dû l'avertir que son amant s'éloignait.

Il s'arrêta un instant devant elle, les bras croisés.

— Une dernière fois, Mademoiselle, dit-il, voulez-vous parler? Voulez-vous donner une cause à ce changement, à cette versatilité, à ce caprice?

— Que voulez-vous que je vous dise, mon Dieu? murmura La Vallière. Vous voyez bien, sire, que je suis écrasée en ce moment! vous voyez bien que je n'ai ni la volonté, ni la pensée, ni la parole!

— Est-ce donc si difficile de dire la vérité? En moins de mots que vous ne venez d'en proférer, vous l'eussiez dite!

— Mais, la vérité, sur quoi?

— Sur tout.

La vérité monta, en effet, du cœur aux lèvres de La Vallière. Ses bras firent un mouvement pour s'ouvrir; mais sa

bouche resta muette, ses bras retombèrent. La pauvre enfant n'avait pas encore été assez malheureuse pour risquer une pareille révélation.

— Je ne sais rien, balbutia-t-elle.

— Oh! c'est plus que de la coquetterie, s'écria le roi; c'est plus que du caprice : c'est de la trahison!

Et, cette fois, sans que rien l'arrêtât, sans que les tiraillements de son cœur pussent le faire retourner en arrière, il s'élança hors de la chambre avec un geste désespéré.

De Saint-Aignan le suivit, ne demandant pas mieux que de partir.

Louis XIV ne s'arrêta que dans l'escalier, et, se cramponnant à la rampe :

— Vois-tu, dit-il, j'ai été indignement dupé.

— Comment cela, sire? demanda le favori.

— De Guiche s'est battu pour le vicomte de Bragelonne. Et ce Bragelonne!...

— Eh bien?

— Eh bien, elle l'aime toujours! Et, en vérité, de Saint-Aignan, je mourrais de honte si, dans trois jours, il me restait encore un atome de cet amour dans le cœur.

Et Louis XIV reprit sa course vers son appartement à lui.

— Ah! je l'avais bien dit à Votre Majesté, murmura de Saint-Aignan en continuant de suivre le roi et en guettant timidement à toutes les fenêtres.

Malheureusement, il n'en fut pas à la sortie comme il en avait été à l'arrivée.

Un rideau se souleva; derrière était Madame.

Madame avait vu le roi sortir de l'appartement des filles d'honneur.

Elle se leva lorsque le roi fut passé, et sortit précipitamment de chez elle; elle monta, deux par deux, les marches de l'escalier qui conduisait à cette chambre d'où venait de sortir le roi.

XXXII

DÉSESPOIR.

Après le départ du roi, La Vallière s'était soulevée, les bras étendus, comme pour le suivre, comme pour l'arrêter; puis, lorsque, les portes refermées par lui, le bruit de ses pas s'était perdu dans l'éloignement, elle n'avait plus eu que tout juste assez de force pour aller tomber aux pieds de son crucifix.

Elle demeura là, brisée, écrasée, engloutie dans sa douleur, sans se rendre compte d'autre chose que de sa douleur même, douleur qu'elle ne comprenait, d'ailleurs, que par l'instinct et la sensation.

Au milieu de ce tumulte de ses pensées, La Vallière entendit rouvrir sa porte; elle tressaillit. Elle se retourna, croyant que c'était le roi qui revenait.

Elle se trompait, c'était Madame.

Que lui importait Madame? Elle retomba, la tête sur son prie-Dieu. C'était Madame, émue, irritée, menaçante. Mais qu'était-ce que cela?

— Mademoiselle, dit la princesse s'arrêtant devant La Vallière, c'est fort beau, j'en conviens, de s'agenouiller, de prier, de jouer la religion; mais, si soumise que vous soyez au roi du ciel, il convient que vous fassiez un peu la volonté des princes de la terre.

La Vallière souleva péniblement sa tête en signe de respect.

— Tout à l'heure, continua Madame, il vous a été fait une recommandation, ce me semble?

L'œil à la fois fixe et égaré de La Vallière montra son ignorance et son oubli.

— La reine vous a recommandé, continua Madame, de vous ménager assez pour que nul ne pût répandre de bruits sur votre compte.

Le regard de La Vallière devint interrogateur.

— Eh bien, continua Madame, il sort de chez vous quelqu'un dont la présence est une accusation.

La Vallière resta muette.

— Il ne faut pas, continua Madame, que ma maison, qui est celle de la première princesse du sang, donne un mauvais exemple à la cour; vous seriez la cause de ce mauvais exemple. Je vous déclare donc, Mademoiselle, hors de la présence de tout témoin, car je ne veux pas vous humilier; je vous déclare donc que vous êtes libre de partir de ce moment, et que vous pouvez retourner chez madame votre mère, à Blois.

La Vallière ne pouvait tomber plus bas; La Vallière ne pouvait souffrir plus qu'elle n'avait souffert.

Sa contenance ne changea point; ses mains demeurèrent jointes sur ses genoux comme celles de la divine Madeleine.

— Vous m'avez entendue? dit Madame.

Un simple frissonnement qui parcourut tout le corps de La Vallière répondit pour elle.

Et, comme la victime ne donnait pas d'autre signe d'existence, Madame sortit.

Alors, à son cœur suspendu, à son sang figé en quelque sorte dans ses veines, La Vallière sentit peu à peu se succéder des pulsations plus rapides aux poignets, au cou et aux tempes. Ces pulsations, en s'augmentant progressivement, se changèrent bientôt en une fièvre vertigineuse, dans le délire de laquelle elle vit tourbillonner toutes les figures de ses amis luttant contre ses ennemis.

Elle entendait s'entre-choquer à la fois dans ses oreilles assourdies des mots menaçants et des mots d'amour; elle ne se souvenait plus d'être elle-même; elle était soulevée hors de sa première existence comme par les ailes d'une puissante tempête, et, à l'horizon du chemin dans lequel le vertige la poussait, elle voyait la pierre du tombeau se soulevant et lui montrant l'intérieur formidable et sombre de l'éternelle nuit.

Mais cette douloureuse obsession de rêves finit par se calmer, pour faire place à la résignation habituelle de son caractère.

Un rayon d'espoir se glissa dans son cœur comme un rayon de jour dans le cachot d'un pauvre prisonnier.

Elle se reporta sur la route de Fontainebleau, elle vit le roi à cheval à la portière de son carrosse, lui disant qu'il l'aimait, lui demandant son amour, lui faisant jurer et ju-

rant que jamais une soirée ne passerait sur une brouille sans qu'une visite, une lettre, un signe vînt substituer le repos de la nuit au trouble du soir. C'était le roi qui avait trouvé cela, qui avait fait jurer cela, qui lui-même avait juré cela. Il était donc impossible que le roi manquât à la promesse qu'il avait lui-même exigée, à moins que le roi ne fût un despote qui commandât l'amour comme il commandait l'obéissance, à moins que le roi ne fût un indifférent que le premier obstacle suffit pour arrêter en chemin.

Le roi, ce doux protecteur, qui, d'un mot, d'un seul mot, pouvait faire cesser toutes ses peines, le roi se joignait donc à ses persécuteurs.

— Oh ! sa colère ne pouvait durer. Maintenant qu'il était seul, il devait souffrir tout ce qu'elle souffrait elle-même. Mais lui, lui n'était pas enchaîné comme elle; lui pouvait agir, se mouvoir, venir; elle, elle, elle ne pouvait rien qu'attendre.

Et elle attendait de toute son âme, la pauvre enfant; car il était impossible que le roi ne vînt pas.

Il était dix heures et demie à peine.

Il allait ou venir, ou lui écrire, ou lui faire dire une bonne parole par M. de Saint-Aignan.

S'il venait, oh! comme elle allait s'élancer au-devant de lui! comme elle allait repousser cette délicatesse qu'elle trouvait maintenant mal entendue! comme elle allait lui dire : « Ce n'est pas moi qui ne vous aime pas; ce sont elles qui ne veulent pas que je vous aime. »

Et alors, il faut le dire, en y réfléchissant, et au fur et à mesure qu'elle y réfléchissait, elle trouvait Louis moins coupable. En effet, il ignorait tout. Qu'avait-il dû penser de son obstination à garder le silence? Impatient, irritable, comme on connaissait le roi, il était extraordinaire qu'il eût même conservé si longtemps son sang-froid. Oh! sans doute elle n'eût pas agi ainsi, elle : elle eût tout compris, tout deviné. Mais elle était une pauvre fille et non pas un grand roi.

Oh! s'il venait! s'il venait!... comme elle lui pardonnerait tout ce qu'il venait de lui faire souffrir! comme elle l'aimerait davantage pour avoir souffert!

Et sa tête tendue vers la porte, ses lèvres entr'ouvertes, attendaient, Dieu lui pardonne cette idée profane! le baiser

que les lèvres du roi distillaient si suavement le matin quand il prononçait le mot amour.

Si le roi ne venait pas, au moins écrirait-il : c'était la seconde chance, chance moins douce, moins heureuse que l'autre, mais qui prouverait tout autant d'amour, et seulement un amour plus craintif. Oh! comme elle dévorerait cette lettre! comme elle se hâterait d'y répondre! comme, une fois le messager parti, elle baiserait, relirait, presserait sur son cœur le bienheureux papier qui devait lui apporter le repos, la tranquillité, le bonheur!

Enfin, le roi ne venait pas; si le roi n'écrivait pas, il était au moins impossible qu'il n'envoyât pas de Saint-Aignan ou que de Saint-Aignan ne vînt pas de lui-même. A un tiers, comme elle dirait tout! La majesté royale ne serait plus là pour glacer la parole sur ses lèvres, et alors aucun doute ne pourrait demeurer dans le cœur du roi.

Tout, chez La Vallière, cœur et regard, matière et esprit, se tourna donc vers l'attente.

Elle se dit qu'elle avait encore une heure d'espoir; que, jusqu'à minuit, le roi pouvait venir, écrire ou envoyer; qu'à minuit seulement, toute attente serait inutile, tout espoir serait perdu.

Tant qu'il y eut quelque bruit dans le palais, la pauvre enfant crut être la cause de ce bruit; tant qu'il passa des gens dans la cour, elle crut que ces gens étaient de smessagers du roi venant chez elle.

Onze heures sonnèrent; puis onze heures un quart; puis onze heures et demie.

Les minutes coulaient lentement dans cette anxiété, et pourtant elles fuyaient encore trop vite.

Les trois quarts sonnèrent.

Minuit! minuit! la dernière, la suprême espérance vint à son tour.

Avec le dernier tintement de l'horloge, la dernière lumière s'éteignit; avec la dernière lumière, le dernier espoir.

Ainsi, le roi lui-même l'avait trompée; le premier, il mentait au serment qu'il avait fait le jour même; douze heures entre le serment et le parjure! Ce n'était pas avoir gardé longtemps l'illusion.

Donc, non-seulement le roi n'aimait pas, mais encore il

méprisait celle que tout le monde accablait; il la méprisait au point de l'abandonner à la honte d'une expulsion qui équivalait à une sentence ignominieuse; et cependant, c'était lui, lui, le roi, qui était la cause première de cette ignominie.

Un sourire amer, le seul symptôme de colère qui, pendant cette longue lutte, eût passé sur la figure angélique de la victime, un sourire amer apparut sur ses lèvres.

En effet, pour elle, que restait-il sur la terre après le roi? Rien. Seulement, Dieu restait au ciel.

Elle pensa à Dieu.

— Mon Dieu! dit-elle, vous me dicterez vous-même ce que j'ai à faire. C'est de vous que j'attends tout, de vous que je dois tout attendre.

Et elle regarda son crucifix, dont elle baisa les pieds avec amour.

— Voilà, dit-elle, un maître qui n'oublie et n'abandonne jamais ceux qui ne l'abandonnent et qui ne l'oublient pas; c'est à celui-là seul qu'il faut se sacrifier.

Alors, il eût été visible, si quelqu'un eût pu plonger son regard dans cette chambre, il eût été visible, disons-nous, que la pauvre désespérée prenait une résolution dernière, arrêtait un plan suprême dans son esprit, montait enfin cette grande échelle de Jacob qui conduit les âmes de la terre au ciel.

Alors, et comme ses genoux n'avaient plus la force de la soutenir, elle se laissa peu à peu aller sur les marches du prie-Dieu, la tête adossée au bois de la croix, et, l'œil fixe, la respiration haletante, elle guetta sur les vitres les premières lueurs du jour.

Deux heures du matin la trouvèrent dans cet égarement ou plutôt dans cette extase. Elle ne s'appartenait déjà plus.

Aussi, lorsqu'elle vit la teinte violette du matin descendre sur les toits du palais et dessiner vaguement les contours du christ d'ivoire qu'elle tenait embrassé, elle se leva avec une certaine force, baisa les pieds du divin martyr, descendit l'escalier de sa chambre, et s'enveloppa la tête d'une mante tout en descendant.

Elle arriva au guichet juste au moment où la ronde de mousquetaires en ouvrait la porte pour admettre le premier poste des Suisses.

Alors, se glissant derrière les hommes de garde, elle gagna la rue avant que le chef de la patrouille eût même songé à se demander quelle était cette jeune femme qui s'échappait si matin du palais.

XXXIII

LA FUITE.

La Vallière sortit derrière la patrouille.

La patrouille se dirigea à droite par la rue Saint-Honoré; machinalement La Vallière tourna à gauche.

Sa résolution était prise, son dessein arrêté ; elle voulait se rendre aux Carmélites de Chaillot, dont la supérieure avait une réputation de sévérité qui faisait frémir les mondaines de la cour.

La Vallière n'avait jamais vu Paris, elle n'était jamais sortie à pied, elle n'eût pas trouvé son chemin, même dans une disposition d'esprit plus calme. Cela explique comment elle remontait la rue Saint-Honoré au lieu de la descendre.

Elle avait hâte de s'éloigner du Palais-Royal, et elle s'en éloignait.

Elle avait ouï dire seulement que Chaillot regardait la Seine ; elle se dirigeait donc vers la Seine.

Elle prit la rue du Coq, et, ne pouvant traverser le Louvre, appuya vers l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, longeant l'emplacement où Perrault bâtit depuis sa colonnade.

Bientôt elle atteignit les quais.

Sa marche était rapide et agitée. A peine sentait-elle cette faiblesse qui, de temps en temps, lui rappelait, en la forçant de boiter légèrement, cette entorse qu'elle s'était donnée dans sa jeunesse.

A une autre heure de la journée, sa contenance eût appelé les soupçons des gens les moins clairvoyants, attiré les regards des passants les moins curieux.

Mais, à deux heures et demie du matin, les rues de Paris sont désertes ou à peu près, et il ne s'y trouve guère que

les artisans laborieux qui vont gagner le pain du jour, ou bien les oisifs dangereux qui regagnent leur domicile après une nuit d'agitation et de débauches.

Pour les premiers, le jour commence; pour les autres, le jour finit.

La Vallière eut peur de tous ces visages sur lesquels son ignorance des types parisiens ne lui permettait pas de distinguer le type de la probité de celui du cynisme. Pour elle, la misère était un épouvantail; et tous ces gens qu'elle rencontrait semblaient être des misérables.

Sa toilette, qui était celle de la veille, était recherchée, même dans sa négligence, car c'était la même avec laquelle elle s'était rendue chez la reine mère; en outre, sous sa mante relevée pour qu'elle pût voir à se conduire, sa pâleur et ses beaux yeux parlaient un langage inconnu à ces hommes du peuple, et, sans le savoir, la pauvre fugitive sollicitait la brutalité des uns, la pitié des autres.

La Vallière marcha ainsi d'une seule course, haletante, précipitée, jusqu'à la hauteur de la place de Grève.

De temps en temps, elle s'arrêtait, appuyait sa main sur son cœur, s'adossait à une maison, reprenait haleine et continuait sa course plus rapidement qu'auparavant.

Arrivée à la place de Grève, La Vallière se trouva en face d'un groupe de trois hommes débraillés, chancelants, avinés, qui sortaient d'un bateau amarré sur le port.

Ce bateau était chargé de vins, et l'on voyait qu'ils avaient fait honneur à la marchandise.

Ils chantaient leurs exploits bachiques sur trois tons différents, quand, en arrivant à l'extrémité de la rampe donnant sur le quai, ils se trouvèrent faire tout à coup obstacle à la marche de la jeune fille.

La Vallière s'arrêta.

Eux, de leur côté, à l'aspect de cette femme aux vêtements de cour, firent une halte, et, d'un commun accord, se prirent par les mains et entourèrent La Vallière en lui chantant :

Vous qui vous ennuyez seulette,
Venez, venez rire avec nous.

La Vallière comprit alors que ces hommes s'adressaient à

elle et voulaient l'empêcher de passer ; elle tenta plusieurs efforts pour fuir, mais ils furent inutiles.

Ses jambes faillirent, elle comprit qu'elle allait tomber, et poussa un cri de terreur.

Mais, au même instant, le cercle qui l'entourait s'ouvrit sous l'effort d'une puissante pression.

L'un des insulteurs fut culbuté à gauche, l'autre alla rouler à droite jusqu'au bord de l'eau, le troisième vacilla sur ses jambes.

Un officier de mousquetaires se trouva en face de la jeune fille le sourcil froncé, la menace à la bouche, la main levée pour continuer la menace.

Les ivrognes s'esquivèrent à la vue de l'uniforme, et surtout devant la preuve de force que venait de donner celui qui le portait.

— Mordioux ! s'écria l'officier, mais c'est mademoiselle de La Vallière !

La Vallière, étourdie de ce qui venait de se passer, stupéfaite d'entendre prononcer son nom, La Vallière leva les yeux et reconnut d'Artagnan.

— Oui, Monsieur, dit-elle, c'est moi, c'est bien moi.

Et, en même temps, elle se soutenait à son bras.

— Vous me protégerez, n'est-ce pas, monsieur d'Artagnan ? ajouta-t-elle d'une voix suppliante.

— Certainement que je vous protégerai ; mais où allez-vous, mon Dieu, à cette heure ?

— Je vais à Chaillot.

— Vous allez à Chaillot par la Rapée ? Mais, en vérité, Mademoiselle, vous lui tournez le dos.

— Alors, Monsieur, soyez assez bon pour me remettre dans mon chemin et pour me conduire pendant quelques pas.

— Oh ! volontiers.

— Mais comment se fait-il donc que je vous trouve là ? Par quelle faveur du ciel étiez-vous à portée de venir à mon secours ? Il me semble, en vérité, que je rêve ; il me semble que je deviens folle.

— Je me trouvais là, Mademoiselle, parce que j'ai une maison place de Grève, à *l'Image-de-Notre-Dame ;* que j'ai été toucher les loyers hier, et que j'y ai passé la nuit. Aussi désirai-je être de bonne heure au palais pour y inspecter mes postes.

— Merci ! dit La Vallière.

— Voilà ce que je faisais, oui, se dit d'Artagnan; mais elle, que faisait-elle, et pourquoi va-t-elle à Chaillot à une pareille heure?

Et il lui offrit son bras.

La Vallière le prit et se mit à marcher avec précipitation.

Cependant cette précipitation cachait une grande faiblesse. D'Artagnan le sentit, il proposa à La Vallière de se reposer; elle refusa.

— C'est que vous ignorez sans doute où est Chaillot? demanda d'Artagnan.

— Oui, je l'ignore.

— C'est très-loin.

— Peu importe!

— Il y a une lieue au moins.

— Je ferai cette lieue.

D'Artagnan ne répliqua point; il connaissait, au simple accent, les résolutions réelles.

Il porta plutôt qu'il n'accompagna La Vallière.

Enfin ils aperçurent les hauteurs.

— Dans quelle maison vous rendez-vous, Mademoiselle? demanda d'Artagnan.

— Aux Carmélites, Monsieur.

— Aux Carmélites! répéta d'Artagnan étonné.

— Oui; et, puisque Dieu vous a envoyé vers moi pour me soutenir dans ma route, recevez et mes remerciements et mes adieux.

— Aux Carmélites! vos adieux! Mais vous entrez donc en religion? s'écria d'Artagnan.

— Oui, Monsieur.

— Vous!!!

Il y avait dans ce *vous*, que nous avons accompagné de trois points d'exclamation pour le rendre aussi expressif que possible, il y avait dans ce *vous* tout un poëme; il rappelait à La Vallière et ses souvenirs anciens de Blois et ses nouveaux souvenirs de Fontainebleau; il lui disait : « *Vous* qui pourriez être heureuse avec Raoul, *vous* qui pourriez être puissante avec Louis, vous allez entrer en religion, *vous!* »

— Oui, Monsieur, dit-elle, moi. Je me rends la servante du Seigneur; je renonce à tout ce monde.

— Mais ne vous trompez-vous pas à votre vocation? ne vous trompez-vous pas à la volonté de Dieu?

— Non, puisque c'est Dieu qui a permis que je vous rencontrasse. Sans vous, je succombais certainement à la fatigue, et, puisque Dieu vous envoyait sur ma route, c'est qu'il voulait que je pusse en atteindre le but.

— Oh ! fit d'Artagnan avec doute, cela me semble un peu bien subtil.

— Quoi qu'il en soit, reprit la jeune fille, vous voilà instruit de ma démarche et de ma résolution. Maintenant, j'ai une dernière grâce à vous demander, tout en vous adressant mes remerciements.

— Dites, Mademoiselle.

— Le roi ignore ma fuite du Palais-Royal.

D'Artagnan fit un mouvement.

— Le roi, continua La Vallière, ignore ce que je vais faire.

— Le roi ignore?... s'écria d'Artagnan. Mais, Mademoiselle, prenez garde ; vous ne calculez pas la portée de votre action. Nul ne doit rien faire que le roi ignore, surtout les personnes de la cour.

— Je ne suis plus de la cour, Monsieur.

D'Artagnan regarda la jeune fille avec un étonnement croissant.

— Oh ! ne vous inquiétez pas, Monsieur, continua-t-elle, tout est calculé, et, tout ne le fût-il pas, il serait trop tard maintenant pour revenir sur ma résolution ; l'action est accomplie.

— Eh bien, voyons, Mademoiselle, que désirez-vous ?

— Monsieur, par la pitié que l'on doit au malheur, par la générosité de votre âme, par votre foi de gentilhomme, je vous adjure de me faire un serment.

— Un serment ?

— Oui.

— Lequel ?

— Jurez-moi, monsieur d'Artagnan, que vous ne direz pas au roi que vous m'avez vue et que je suis aux Carmélites.

D'Artagnan secoua la tête.

— Je ne jurerai point cela, dit-il.

— Et pourquoi ?

— Parce que je connais le roi, parce que je vous connais, parce que je me connais moi-même, parce que je connais tout le genre humain ; non, je ne jurerai point cela.

— Alors, s'écria La Vallière avec une énergie dont on l'eût

crue incapable, au lieu des bénédictions dont je vous eusse comblé jusqu'à la fin de mes jours, soyez maudit! car vous me rendez la plus misérable de toutes les créatures !

Nous avons dit que d'Artagnan connaissait tous les accents qui venaien du cœur, il ne put résister à celui-là.

Il vit la dégradation de ces traits; il vit le tremblement de ces membres; il vit chanceler tout ce corps frêle et délicat ébranlé par secousses; il comprit qu'une résistance la tuerait.

— Qu'il soit donc fait comme vous le voulez, dit-il. Soyez tranquille, Mademoiselle, je ne dirai rien au roi.

— Oh! merci, merci! s'écria La Vallière; vous êtes le plus généreux des hommes.

Et, dans le transport de sa joie, elle saisit les mains de d'Artagnan et les serra entre les siennes.

Celui-ci se sentit attendri.

— Mordious! dit-il, en voilà une qui commence par où les autres finissent : c'est touchant.

Alors La Vallière, qui, au moment du paroxysme de sa douleur, était tombée assise sur une pierre, se leva et marcha vers le couvent des Carmélites, que l'on voyait se dresser dans la lumière naissante. D'Artagnan la suivait de loin.

La porte du parloir était entr'ouverte; elle s'y glissa comme une ombre pâle, et, remerciant d'Artagnan d'un seul signe de la main, elle disparut à ses yeux.

Quand d'Artagnan se trouva tout à fait seul, il réfléchit profondément à ce qui venait de se passer.

— Voilà, par ma foi! dit-il, ce qu'on appelle une fausse position... Conserver un secret pareil, c'est garder dans sa poche un charbon ardent et espérer qu'il ne brûlera pas l'étoffe. Ne pas garder le secret, quand on a juré qu'on le garderait, c'est d'un homme sans honneur. Ordinairement, les bonnes idées me viennent en courant; mais, cette fois, ou je me trompe fort, ou il faut que je coure beaucoup pour trouver la solution de cette affaire... Où courir?... Ma foi! au bout du compte, du côté de Paris; c'est le bon côté... Seulement, courons vite... Mais, pour courir vite, mieux valent quatre jambes que deux. Malheureusement, pour le moment, je n'ai que mes deux jambes... Un cheval! comme j'ai entendu dire au théâtre de Londres; ma couronne pour un cheval!... J'y songe, cela ne me coûtera point aussi cher que cela.... Il y a un poste de mousquetaires à la barrière

de la Conférence, et, pour un cheval qu'il me faut, j'en trouverai dix.

En vertu de cette résolution, prise avec sa rapidité habituelle, d'Artagnan descendit soudain les hauteurs, gagna le poste, y prit le meilleur coureur qu'il y put trouver, et fut rendu au palais en dix minutes.

Cinq heures sonnaient à l'horloge du Palais-Royal.

D'Artagnan s'informa du roi.

Le roi s'était couché à son heure ordinaire, après avoir travaillé avec M. Colbert, et dormait encore, selon toute probabilité.

— Allons, dit-il, elle m'avait dit vrai, le roi ignore tout; s'il savait seulement la moitié de ce qui s'est passé, le Palais-Royal serait à cette heure sens dessus dessous.

XXXIV

COMMENT LOUIS AVAIT, DE SON COTÉ, PASSÉ LE TEMPS DE DIX HEURES ET DEMIE A MINUIT.

Le roi, au sortir de la chambre des filles d'honneur, avait trouvé chez lui, Colbert qui l'attendait pour prendre ses ordres à l'occasion de la cérémonie du lendemain.

Il s'agissait, comme nous l'avons dit, d'une réception d'ambassadeurs hollandais et espagnols.

Louis XIV avait de graves sujets de mécontentement contre la Hollande; les états avaient tergiversé déjà plusieurs fois dans leurs relations avec la France, et, sans s'apercevoir ou sans s'inquiéter d'une rupture, ils laissaient encore une fois l'alliance avec le roi très-chrétien, pour nouer toutes sortes d'intrigues avec l'Espagne.

Louis XIV, à son avénement, c'est-à-dire à la mort de Mazarin, avait trouvé cette question politique ébauchée.

Elle était d'une solution difficile pour un jeune homme; mais comme, alors, toute la nation était le roi, tout ce que résolvait la tête, le corps se trouvait prêt à l'exécuter.

Un peu de colère, la réaction d'un sang jeune et vivace au cerveau, c'était assez pour changer une ancienne ligne politique et créer un autre système.

Le rôle des diplomates de l'époque se réduisait à arranger entre eux les coups d'État dont leurs souverains pouvaient avoir besoin.

Louis n'était pas dans une disposition d'esprit capable de de lui dicter une politique savante.

Encore ému de la querelle qu'il venait d'avoir avec La Vallière, il errait dans son cabinet, fort désireux de trouver une occasion de faire un éclat, après s'être contenu si longtemps.

Colbert, en voyant le roi, jugea d'un coup d'œil la situation, et comprit les intentions du monarque. Il louvoya.

Quand le maître demanda compte de ce qu'il fallait dire le lendemain, le sous-intendant commença par trouver étrange que Sa Majesté n'eût pas été mise au courant par M. Fouquet.

— M. Fouquet, dit-il, sait toute cette affaire de la Hollande: il reçoit directement toutes les correspondances.

Le roi, accoutumé à entendre M. Colbert piller M. Fouquet, laissa passer cette boutade sans répliquer; seulement, il écouta.

Colbert vit l'effet produit et se hâta de revenir sur ses pas en disant que M. Fouquet n'était pas toutefois aussi coupable qu'il paraissait l'être au premier abord, attendu qu'il avait dans ce moment de grandes préoccupations. Le roi leva la tête.

— Quelles préoccupations? dit-il.

— Sire, les hommes ne sont que des hommes, et M. Fouquet a ses défauts avec ses grandes qualités.

— Ah! des défauts, qui n'en a pas, monsieur Colbert?...

— Votre Majesté en a bien, dit hardiment Colbert, qui savait lancer une lourde flatterie dans un léger blâme, comme la flèche qui fend l'air malgré son poids, grâce à de faibles plumes qui la soutiennent.

Le roi sourit.

— Quel défaut a donc M. Fouquet? dit-il.

— Toujours le même, sire; on le dit amoureux.

— Amoureux, de qui?

— Je ne sais trop, sire; je me mêle peu de galanterie, comme on dit.

— Mais, enfin, vous savez, puisque vous parlez?

— J'ai ouï prononcer...

— Quoi?

— Un nom.

— Lequel?

— Mais je ne m'en souviens plus.

— Dites toujours.

— Je crois que c'est celui d'une des filles de Madame.

Le roi tressaillit.

— Vous en savez plus que vous ne voulez dire, monsieur Colbert, murmura-t-il.

— Oh! sire, je vous assure que non.

—Mais, enfin, on les connaît, ces demoiselles de Madame; et, en vous disant leurs noms, vous rencontreriez peut-être celui que vous cherchez.

— Non, sire.

— Essayez.

— Ce serait inutile, sire. Quand il s'agit d'un nom de dames compromises, ma mémoire est un coffre d'airain dont j'ai perdu la clef.

Un nuage passa dans l'esprit et sur le front du roi; puis, voulant paraître maître de lui-même et secouant la tête:

— Voyons cette affaire de Hollande, dit-il.

— Et d'abord, sire, à quelle heure Votre Majesté veut-elle recevoir les ambassadeurs?

— De bon matin.

— Onze heures?

— C'est trop tard... Neuf heures.

— C'est bien tôt.

— Pour des amis, cela n'a pas d'importance; on fait tout ce qu'on veut avec des amis; mais, pour des ennemis, alors rien de mieux, s'ils se blessent. Je ne serais pas fâché, je l'avoue, d'en finir avec tous ces oiseaux de marais qui me fatiguent de leurs cris.

— Sire, il sera fait comme Votre Majesté voudra... A neuf heures donc... Je donnerai des ordres en conséquence. Est-ce audience solennelle?

— Non. Je veux m'expliquer avec eux et ne pas envenimer les choses, comme il arrive toujours en présence de beaucoup de gens; mais, en même temps, je veux les tirer à clair, pour n'avoir pas à recommencer.

— Votre Majesté désignera les personnes qui assisteront à cette réception.

— J'en ferai la liste... Parlons de ces ambassadeurs : que veulent-ils ?

— Alliés à l'Espagne, ils ne gagnent rien ; alliés avec la France, ils perdent beaucoup.

— Comment cela ?

— Alliés avec l'Espagne, ils se voient bordés et protégés par les possessions de leur allié ; ils n'y peuvent mordre malgré leur envie. D'Anvers à Rotterdam, il n'y a qu'un pas par l'Escaut et la Meuse. S'ils veulent mordre au gâteau espagnol, vous, sire, le gendre du roi d'Espagne, vous pouvez, en deux jours, aller de chez vous à Bruxelles avec de la cavalerie. Il s'agit donc de se brouiller assez avec vous et de vous faire assez suspecter l'Espagne pour que vous ne vous mêliez pas de ses affaires.

— Il est bien plus simple alors, répondit le roi, de faire avec moi une solide alliance à laquelle je gagnerais quelque chose, tandis qu'ils y gagneraient tout ?

— Non pas ; car, s'ils arrivaient, par hasard, à vous avoir pour limitrophe, Votre Majesté n'est pas un voisin commode ; jeune, ardent, belliqueux, le roi de France peut porter de rudes coups à la Hollande, surtout s'il s'approche d'elle.

— Je comprends parfaitement, monsieur Colbert, et c'est bien expliqué ; mais la conclusion, s'il vous plaît ?

— Jamais la sagesse ne manque aux décisions de Votre Majesté

— Que me diront ces ambassadeurs ?

— Ils diront à Votre Majesté qu'ils désirent fortement son alliance, et ce sera un mensonge ; ils diront aux Espagnols que les trois puissances doivent s'unir contre la prospérité de l'Angleterre, et ce sera un mensonge ; car l'alliée naturelle de Votre Majesté, aujourd'hui, c'est l'Angleterre, qui a des vaisseaux quand vous n'en avez pas ; c'est l'Angleterre, qui peut balancer la puissance des Hollandais dans l'Inde ; c'est l'Angleterre, enfin, pays monarchique, où Votre Majesté a des alliances de consanguinité.

— Bien ; mais que répondriez-vous ?

— Je répondrais, sire, avec une modération sans égale, que la Hollande n'est pas parfaitement disposée pour le roi de France, que les symptômes de l'esprit public, chez les Hollandais, sont alarmants pour Votre Majesté ; que certaines médailles ont été frappées avec des devises injurieuses.

— Pour moi? s'écria le jeune roi exalté.

— Oh! non pas, sire, non; injurieuses n'est pas le mot, et je me suis trompé. Je voulais dire flatteuses outre mesure pour les Bataves.

— Oh! s'il en est ainsi, peu importe l'orgueil des Bataves, dit le roi en soupirant.

— Votre Majesté a mille fois raison. Cependant, ce n'est jamais un mal politique, le roi le sait mieux que moi, d'être injuste pour obtenir une concession. Votre Majesté, se plaignant avec susceptibilité des Bataves, leur paraîtra bien plus considérable.

— Qu'est-ce que ces médailles? demanda Louis; car, si j'en parle, il faut que je sache quoi dire.

— Ma foi! sire, je ne sais trop... quelque devise outrecuidante... Voilà tout le sens, les mots ne font rien à la chose.

— Bien, j'articulerai le mot médaille, et ils comprendront s'ils veulent.

— Oh! ils comprendront. Votre Majesté pourra aussi glisser quelques mots de certains pamphlets qui courent.

— Jamais! Les pamphlets salissent ceux qui les écrivent, bien plus que ceux contre lesquels on les a écrits. Monsieur Colbert, je vous remercie, vous pouvez vous retirer.

— Sire!

— Adieu! N'oubliez pas l'heure et soyez là.

— Sire, j'attends la liste de Votre Majesté.

— C'est vrai.

Le roi se mit à rêver; il ne pensait pas du tout à cette liste. La pendule sonnait onze heures et demie.

On voyait sur le visage du prince le combat terrible de l'orgueil et de l'amour.

La conversation politique avait éteint beaucoup d'irritation chez Louis, et le visage pâle, altéré de La Vallière parlait à son imagination un bien autre langage que les médailles hollandaises ou les pamphlets bataves.

Il demeura dix minutes à se demander s'il fallait ou s'il ne fallait pas retourner chez La Vallière; mais, Colbert ayant insisté respectueusement pour avoir la liste, le roi rougit de penser à l'amour quand les affaires commandaient.

Il dicta donc:

— La reine mère... la reine... Madame... madame de Motteville... mademoiselle de Châtillon... madame de Navailles.

Et en hommes : Monsieur... M. le Prince... M. de Grammont... M. de Manicamp... M. de Saint-Aignan... et les officiers de service.

— Les ministres? dit Colbert.

— Cela va sans dire, et les secrétaires.

— Sire, je vais tout préparer : les ordres seront à domicile demain.

— Dites aujourd'hui, répliqua tristement Louis.

Minuit sonnait.

C'était l'heure où se mourait de chagrin, de souffrances, la pauvre La Vallière.

Le service du roi entra pour son coucher. La reine attendait depuis une heure.

Louis passa chez elle avec un soupir; mais, tout en soupirant, il se félicitait de son courage. Il s'applaudissait d'être ferme en amour comme en politique.

XXXV

LES AMBASSADEURS.

D'Artagnan, à peu de chose près, avait appris tout ce que nous venons de raconter; car il avait parmi ses amis tous les gens utiles de la maison, serviteurs officieux, fiers d'être salués par le capitaine des mousquetaires, car le capitaine était une puissance; puis, en dehors de l'ambition, fiers d'être comptés pour quelque chose par un homme aussi brave que l'était d'Artagnan.

D'Artagnan se faisait instruire ainsi tous les matins de ce qu'il n'avait pu voir ou savoir la veille, n'étant pas ubiquiste, de sorte que, de ce qu'il avait su par lui-même chaque jour, et de ce qu'il avait appris par les autres, il faisait un faisceau qu'il dénouait au besoin pour y prendre telle arme qu'il jugeait nécessaire.

De cette façon, les deux yeux de d'Artagnan lui rendaient le même office que les cent yeux d'Argus.

Secrets politiques, secrets de ruelles, propos échappés aux

courtisans à l'issue de l'antichambre; ainsi, d'Artagnan savait tout et ren ermait tout dans le vaste et impénétrable tombeau de sa mém ire, à côté des secrets royaux si chèrement achetés, gardés si fidèlement.

Il sut donc l'entrevue avec Colbert; il sut donc le rendez-vous donné aux ambassadeurs pour le matin; il sut donc qu'il y serait question de médailles; et, tout en reconstruisant la conversation sur ces quelques mots venus jusqu'à lui, il regagna son poste dans les appartements pour être là au moment où le roi se réveillerait.

Le roi se réveilla de fort bonne heure; ce qui prouvait que, lui aussi, de son côté, avait assez mal dormi. Vers sept heures, il entr'ouvrit doucement sa porte.

D'Artagnan était à son poste.

Sa Majesté était pâle et paraissait fatiguée; au reste, sa toilette n'était point achevée.

— Faites appeler M. de Saint-Aignan, dit-il.

De Saint-Aignan s'attendait sans doute à être appelé; car, lorsqu'on se présenta chez lui, il était tout habillé.

De Saint-Aignan se hâta d'obéir et passa chez le roi.

Un instant après, le roi et de Saint-Aignan passèrent; le roi marchait le premier.

D'Artagnan était à la fenêtre donnant sur les cours; il n'eut pas besoin de se déranger pour suivre le roi des yeux. On eût dit qu'il avait d'avance deviné où irait le roi.

Le roi allait chez les filles d'honneur.

Cela n'étonna point d'Artagnan. Il se doutait bien, quoique La Vallière ne lui en eût rien dit, que Sa Majesté avait des torts à réparer.

De Saint-Aignan le suivait comme la veille, un peu moins inquiet, un peu moins agité cependant; car il espérait qu'à sept heures du matin, il n'y avait encore que lui et le roi d'éveillés parmi les augustes hôtes du château.

D'Artagnan était à sa fenêtre, insouciant et calme. On eût juré qu'il ne voyait rien et qu'il ignorait complétement quels étaient ces deux coureurs d'aventures, qui traversaient les cours enveloppés de leurs manteaux.

Et cependant d'Artagnan, tout en ayant l'air de ne les point regarder, ne les perdait point de vue, et, tout en sifflotant cette vieille marche des mousquetaires qu'il ne se rappelait que dans les grandes occasions, devinait et calculait d'a-

vance toute cette tempête de cris et de colères qui allait s'élever au retour.

En effet, le roi entrant chez La Vallière, et trouvant la chambre vide et le lit intact, le roi commença de s'effrayer et appela Montalais.

Montalais accourut; mais son étonnement fut égal à celui du roi.

Tout ce qu'elle put dire à Sa Majesté, c'est qu'il lui avait semblé entendre pleurer La Vallière une partie de la nuit; mais, sachant que Sa Majesté était revenue, elle n'avait osé s'informer.

— Mais, demanda le roi, où croyez-vous qu'elle soit allée?

— Sire, répondit Montalais, Louise est une personne fort sentimentale, et souvent je l'ai vue se lever avant le jour et aller au jardin; peut-être y sera-t-elle ce matin?

La chose parut probable au roi, qui descendit aussitôt pour se mettre à la recherche de la fugitive.

D'Artagnan le vit paraître pâle et causant vivement avec son compagnon.

Il se dirigea vers les jardins.

De Saint-Aignan le suivait tout essoufflé.

D'Artagnan ne bougeait pas de sa fenêtre, sifflotant toujours, ne paraissant rien voir et voyant tout.

— Allons, allons, murmura-t-il quand le roi eut disparu, la passion de Sa Majesté est plus forte que je ne le croyais; il fait là, ce me semble, des choses qu'il n'a pas faites pour mademoiselle de Mancini.

Le roi reparut un quart d'heure après; il avait cherché partout, il était hors d'haleine.

Il va sans dire que le roi n'avait rien trouvé.

De Saint-Aignan le suivait, s'éventant avec son chapeau, et demandant, d'une voix altérée, des renseignements aux premiers serviteurs venus, à tous ceux qu'il rencontrait.

Manicamp se trouva sur sa route. Manicamp arrivait de Fontainebleau à petites journées; où les autres avaient mis six heures, il en avait mis, lui, vingt-quatre.

— Avez-vous vu mademoiselle de La Vallière? lui demanda de Saint-Aignan.

Ce à quoi Manicamp, toujours rêveur et distrait, répondit, croyant qu'on lui parlait de Guiche :

— Merci, le comte va un peu mieux.

Et il continua sa route jusqu'à l'antichambre, où il trouva d'Artagnan, à qui il demanda des explications sur cet air effaré qu'il avait cru voir au roi.

D'Artagnan lui répondit qu'il s'était trompé; que le roi, au contraire, était d'une gaieté folle.

Huit heures sonnèrent sur ces entrefaites.

Le roi, d'ordinaire, prenait son déjeuner à ce moment.

Il était arrêté par le code de l'étiquette que le roi aurait toujours faim à huit heures.

Il se fit servir sur une petite table dans sa chambre à coucher et mangea vite.

De Saint-Aignan, dont il ne voulait pas se séparer, lui *tint* la serviette. Puis il expédia quelques audiences militaires

Pendant ces audiences, il envoya de Saint-Aignan aux découvertes.

Puis, toujours occupé, toujours anxieux, toujours guettant le retour de Saint-Aignan, qui avait mis son monde en campagne et qui s'y était mis lui-même, le roi atteignit neuf heures.

A neuf heures sonnantes, il passa dans son cabinet.

Les ambassadeurs entraient eux-mêmes au premier coup de ces neuf heures.

Au dernier coup, les reines et Madame parurent.

Les ambassadeurs étaient trois pour la Hollande, deux pour l'Espagne.

Le roi jeta sur eux un coup d'œil et salua.

En ce moment aussi, de Saint-Aignan entrait.

C'était pour le roi une entrée bien autrement importante que celle des ambassadeurs, en quelque nombre qu'ils fussent et de quelque pays qu'ils vinssent.

Aussi, avant toutes choses, le roi fit-il à de Saint-Aignan un signe interrogatif, auquel celui-ci répondit par une négation décisive.

Le roi faillit perdre tout courage; mais, comme les reines, les grands et les ambassadeurs avaient les yeux fixés sur lui, il fit un violent effort et invita les derniers à parler.

Alors un des députés espagnols fit un long discours, dans lequel il vantait les avantages de l'alliance espagnole.

Le roi l'interrompit en lui disant :

— Monsieur, j'espère que ce qui est bien pour la France doit être très-bien pour l'Espagne.

Ce mot, et surtout la façon péremptoire dont il fut prononcé, fit pâlir l'ambassadeur et rougir les deux reines, qui, espagnoles l'une et l'autre, se sentirent, par cette réponse, blessées dans leur orgueil de parenté et de nationalité.

L'ambassadeur hollandais prit la parole à son tour, et se plaignit des préventions que le roi témoignait contre le gouvernement de son pays.

Le roi l'interrompit :

— Monsieur, dit-il, il est étrange que vous veniez vous plaindre, lorsque c'est moi qui ai sujet de me plaindre ; et cependant, vous le voyez, je ne le fais pas.

— Vous plaindre, sire, demanda le Hollandais, et de quelle offense?

Le roi sourit avec amertume.

— Me blâmerez-vous, par hasard, Monsieur, dit-il, d'avoir des préventions contre un gouvernement qui autorise et protége les insulteurs publics?

— Sire!...

— Je vous dis, reprit le roi en s'irritant de ses propres chagrins, bien plus que de la question politique, je vous dis que la Hollande est une terre d'asile pour quiconque me hait, et surtout pour quiconque m'injurie.

— Oh! sire!...

— Ah! des preuves, n'est-ce pas? Eh bien, on en aura facilement, des preuves. D'où naissent ces pamphlets insolents qui me représentent comme un monarque sans gloire et sans autorité? Vos presses en gémissent. Si j'avais là mes secrétaires, je vous citerais les titres des ouvrages avec les noms d'imprimeurs.

— Sire, répondit l'ambassadeur, un pamphlet ne peut être l'œuvre d'une nation. Est-il équitable qu'un grand roi, tel que l'est Votre Majesté, rende un grand peuple responsable du crime de quelques forcenés qui meurent de faim?

— Soit, je vous accorde cela, Monsieur. Mais, quand la monnaie d'Amsterdam frappe des médailles à ma honte, est-ce aussi le crime de quelques forcenés?

— Des médailles? balbutia l'ambassadeur.

— Des médailles, répéta le roi en regardant Colbert.

— Il faudrait, hasarda le Hollandais, que Votre Majesté fût bien sûre...

Le roi regardait toujours Colbert; mais Colbert avait l'air

de ne pas comprendre, et se taisait, malgré les provocations du roi.

Alors d'Artagnan s'approcha, et, tirant de sa poche une pièce de monnaie qu'il mit entre les mains du roi :

— Voilà la médaille que Votre Majesté cherche, dit-il.

Le roi la prit.

Alors il put voir de cet œil qui, depuis qu'il était véritablement le maître, n'avait fait que planer, alors il put voir, disons-nous, une image insolente représentant la Hollande qui, comme Josué, arrêtait le soleil, avec cette légende :

In conspectuo meo, stetit sol.

— En ma présence, le soleil s'est arrêté, s'écria le roi furieux. Ah ! vous ne nierez plus, je l'espère.

— Et le soleil, dit d'Artagnan, c'est celui-ci.

Et il montra, sur tous les panneaux du cabinet, le soleil, emblème multiplié et resplendissant, qui étalait partout sa superbe devise :

Nec pluribus impar.

La colère de Louis, alimentée par les élancements de sa douleur particulière, n'avait pas besoin de cet aliment pour tout dévorer. On voyait dans ses yeux l'ardeur d'une vive querelle toute prête à éclater.

Un regard de Colbert enchaîna l'orage.

L'ambassadeur hasarda des excuses.

Il dit que la vanité des peuples ne tirait pas à conséquence ; que la Hollande était fière d'avoir, avec si peu de ressources, soutenu son rang de grande nation, même contre de grands rois, et que, si un peu de fumée avait enivré ses compatriotes, le roi était prié d'excuser cette ivresse.

Le roi semblait chercher conseil. Il regarda Colbert, qui resta impassible.

Puis d'Artagnan.

D'Artagnan haussa les épaules.

Ce mouvement fut une écluse levée par laquelle se déchaîna la colère du roi, contenue depuis trop longtemps.

Chacun, ne sachant pas où cette colère emportait, tous gardaient un morne silence.

Le deuxième ambassadeur en profita pour commencer aussi ses excuses.

Tandis qu'il parlait et que le roi, retombé peu à peu dans sa rêverie personnelle, écoutait cette voix pleine de trouble

comme un homme distrait écoute le murmure d'une cascade, d'Artagnan, qui avait à sa gauche de Saint-Aignan, s'approcha de lui, et, d'une voix parfaitement calculée pour qu'elle allât frapper le roi:

— Savez-vous la nouvelle, comte? dit-il.

— Quelle nouvelle? fit de Saint-Aignan.

— Mais la nouvelle de La Vallière.

Le roi tressaillit et fit involontairement un pas de côté vers les deux causeurs.

— Qu'est-il donc arrivé à La Vallière? demanda de Saint-Aignan d'un ton qu'on peut facilement imaginer.

— Eh! pauvre enfant! dit d'Artagnan, elle est entrée en religion.

— En religion? s'écria de Saint-Aignan.

— En religion? s'écria le roi au milieu du discours de l'ambassadeur.

Puis, sous l'empire de l'étiquette, il se remit, mais écoutant toujours.

— Quelle religion? demanda de Saint-Aignan.

— Les Carmélites de Chaillot.

— De qui diable savez-vous cela?

— D'elle-même.

— Vous l'avez vue?

— C'est moi qui l'ai conduite aux Carmélites.

Le roi ne perdait pas un mot; il bouillait au dedans et commençait à rugir.

— Mais pourquoi cette fuite? demanda de Saint-Aignan.

— Parce que la pauvre fille a été hier chassée de la cour, dit d'Artagnan.

Il n'eut pas plus tôt lâché ce mot, que le roi fit un geste d'autorité.

— Assez, Monsieur, dit-il à l'ambassadeur, assez!

Puis, s'avançant vers le capitaine :

— Qui dit cela, s'écria-t-il, que La Vallière est en religion?

— M. d'Artagnan, dit le favori.

— Et c'est vrai, ce que vous dites là? fit le roi se retournant vers le mousquetaire.

— Vrai comme la vérité.

Le roi ferma les poings et pâlit.

— Vous avez encore ajouté quelque chose, monsieur d'Artagnan, dit-il.

— Je ne sais plus, sire.

— Vous avez ajouté que mademoiselle de La Vallière avait été chassée de la cour.

— Oui, sire.

— Et c'est encore vrai, cela ?

— Informez-vous, sire.

— Et par qui?

— Oh! fit d'Artagnan en homme qui se récuse.

Le roi bondit, laissant de côté ambassadeurs, ministres, courtisans et politiques.

La reine mère se leva : elle avait tout entendu, ou, ce qu'elle n'avait pas entendu, elle l'avait deviné.

Madame, défaillante de colère et de peur, essaya de se lever aussi comme la reine mère; mais elle retomba sur son fauteuil, que, par un mouvement instinctif, elle fit rouler en arrière.

— Messieurs, dit le roi, l'audience est finie ; je ferai savoir ma réponse, ou plutôt ma volonté à l'Espagne et à la Hollande.

Et, d'un geste impérieux, il congédia les ambassadeurs.

— Prenez garde, mon fils, dit la reine mère avec indignation, prenez garde; vous n'êtes guère maître de vous, ce me semble.

— Ah! Madame, rugit le jeune lion avec un geste effrayant, si je ne suis pas maître de moi, je le serai, je vous en réponds, de ceux qui m'outragent. Venez avec moi, monsieur d'Artagnan, venez.

Et il quitta la salle au milieu de la stupéfaction et de la terreur de tous.

Le roi descendit l'escalier et s'apprêta à traverser la cour.

— Sire, dit d'Artagnan, Votre Majesté se trompe de chemin.

— Non, je vais aux écuries.

— Inutile, sire ; j'ai des chevaux tout prêts pour Votre Majesté.

Le roi ne répondit à son serviteur que par un regard; mais ce regard promettait plus que l'ambition de trois d'Artagnan n'eût osé espérer.

XXXVI

CHAILLOT.

Quoiqu'on ne les eût point appelés, Manicamp et Malicorne avaient suivi le roi et d'Artagnan.

C'étaient deux hommes fort intelligents; seulement, Malicorne arrivait souvent trop tôt par ambition; Manicamp arrivait souvent trop tard par paresse.

Cette fois, ils arrivèrent juste.

Cinq chevaux étaient préparés.

Deux furent accaparés par le roi et d'Artagnan; deux par Manicamp et Malicorne.

Un page des écuries monta le cinquième.

Toute la cavalcade partit au galop.

D'Artagnan avait bien réellement choisi les chevaux lui-même; de véritables chevaux d'amants en peine; des chevaux qui ne couraient pas, qui volaient.

Dix minutes après le départ, la cavalcade, sous la forme d'un tourbillon de poussière, arrivait à Chaillot.

Le roi se jeta littéralement à bas de son cheval. Mais, si rapidement qu'il accomplît cette manœuvre, il trouva d'Artagnan à la bride de sa monture.

Le roi fit au mousquetaire un signe de remerciement, et jeta la bride au bras du page.

Puis il s'élança dans le vestibule, et, poussant violemment la porte, il entra dans le parloir.

Manicamp, Malicorne et le page demeurèrent dehors; d'Artagnan suivit son maître.

En entrant dans le parloir, le premier objet qui frappa le roi fut Louise, non pas à genoux, mais couchée au pied d'un grand crucifix de pierre.

La jeune fille était étendue sur la dalle humide, et à peine visible, dans l'ombre de cette salle, qui ne recevait le jour que par une etroite fenêtre grillée et toute voilée par des plantes grimpantes.

Elle était seule, inanimée, froide comme la pierre sur laquelle reposait son corps

En l'apercevant ainsi, le roi la crut morte, et poussa un cri terrible qui fit accourir d'Artagnan.

Le roi avait déjà passé un bras autour de son corps. D'Artagnan aida le roi à soulever la pauvre femme, que l'engourdissement de la mort avait déjà saisie.

Le roi la prit alors entièrement dans ses bras, réchauffa de ses baisers ses mains et ses tempes glacées.

D'Artagnan se pendit à la cloche du tour.

Alors accoururent les sœurs carmélites.

Les saintes filles poussèrent des cris de scandale à la vue de ces hommes tenant une femme dans leurs bras.

La supérieure accourut aussi.

Mais, femme plus mondaine que les femmes de la cour, malgré toute son austérité, du premier coup d'œil, elle reconnut le roi au respect que lui témoignaient les assistants, comme aussi à l'air de maître avec lequel il bouleversait toute la communauté.

A la vue du roi, elle s'était donc retirée chez elle ; ce qui était un moyen de ne pas commettre sa dignité.

Mais elle envoya par les religieuses toutes sortes de cordiaux, d'eaux de la reine de Hongrie, de mélisse, etc., etc., ordonnant, en outre, que les portes fussent fermées.

Il était temps : la douleur du roi devenait bruyante et désespérée.

Le roi paraissait décidé à envoyer chercher son médecin, lorsque La Vallière revint à la vie.

En rouvrant les yeux, la première chose qu'elle aperçut fut le roi à ses pieds. Sans doute elle ne le reconnut point, car elle poussa un douloureux soupir.

Louis la couvait d'un regard avide.

Enfin ses yeux errants se fixèrent sur le roi. Elle le reconnut, et fit un effort pour s'arracher de ses bras.

— Eh quoi ! murmura-t-elle, le sacrifice n'est donc pas encore accompli ?

— Oh ! non, non ! s'écria le roi, et il ne s'accomplira pas, c'est moi qui vous le jure.

Elle se releva faible et toute brisée qu'elle était.

— Il le faut cependant, dit-elle ; il le faut, ne m'arrêtez plus.

— Je vous laisserais vous sacrifier, moi ? s'écria Louis. Jamais, jamais !

— Bon! murmura d'Artagnan; il est bon de sortir. Du moment qu'ils commencent à parler, épargnons-leur les oreilles.

D'Artagnan sortit, les deux amants demeurèrent seuls.

— Sire, continua La Vallière, pas un mot de plus, je vous en supplie. Ne perdez pas le seul avenir que j'espère, c'est-à-dire mon salut; tout le vôtre, c'est-à-dire votre gloire, pour un caprice.

— Un caprice? s'écria le roi.

— Oh! maintenant, dit La Vallière, maintenant, sire, je vois clair dans votre cœur.

— Vous, Louise?

— Oh! oui, moi!

— Expliquez-vous.

— Un entraînement incompréhensible, déraisonnable, peut vous paraître momentanément une excuse suffisante; mais vous avez des devoirs qui sont incompatibles avec votre amour pour une pauvre fille. Oubliez-moi.

— Moi, vous oublier?

— C'est déjà fait.

— Plutôt mourir!

— Sire, vous ne pouvez aimer celle que vous avez consenti à tuer cette nuit aussi cruellement que vous l'avez fait.

— Que me dites-vous? Voyons, expliquez-vous.

— Que m'avez-vous demandé hier au matin, dites, de vous aimer? Que m'avez-vous promis en échange? De ne jamais passer minuit sans m'offrir une réconciliation quand vous auriez eu de la colère contre moi.

— Oh! pardonnez-moi, pardonnez-moi, Louise! J'étais fou de jalousie!

— Sire, la jalousie est une mauvaise pensée, qui venait comme l'ivraie quand on l'a coupée. Vous serez encore jaloux, et vous achèverez de me tuer. Ayez la pitié de me laisser mourir.

— Encore un mot comme celui-là, Mademoiselle, et vous me verrez expirer à vos pieds.

— Non, non, sire, je sais mieux ce que je vaux. Croyez-moi, et vous ne vous perdrez pas pour une malheureuse que tout le monde méprise.

— Oh! nommez-moi donc ceux-là que vous accusez! nommez-les-moi!

— Je n'ai de plaintes à faire contre personne, sire ; je n'accuse que moi. Adieu, sire ! Vous vous compromettez en me parlant ainsi.

— Prenez garde, Louise ; en me parlant ainsi, vous me réduisez au désespoir ; prenez garde !

— Oh ! sire ! sire ! laissez-moi avec Dieu, je vous en supplie !

— Je vous arracherai à Dieu même !

— Mais, auparavant, s'écria la pauvre enfant, arrachez-moi donc à ces ennemis féroces qui en veulent à ma vie et à mon honneur. Si vous avez assez de force pour aimer, ayez donc assez de pouvoir pour me défendre ; mais non, celle que vous dites aimer, on l'insulte, on la raille, on la chasse.

Et l'inoffensive enfant, forcée par sa douleur d'accuser, se tordait les bras avec des sanglots.

— On vous a chassée ! s'écria le roi. Voilà la seconde fois que j'entends ce mot.

— Ignominieusement, sire. Vous le voyez bien, je n'ai plus d'autre protecteur que Dieu, d'autre consolation que la prière, d'autre asile que le cloître.

— Vous aurez mon palais, vous aurez ma cour. Oh ! ne craignez plus rien, Louise ; ceux-là ou plutôt celles-là qui vous ont chassée hier trembleront demain devant vous ; que dis-je, demain ? ce matin j'ai déjà grondé, menacé. Je puis laisser échapper la foudre que je retiens encore. Louise ! Louise ! vous serez cruellement vengée. Des larmes de sang payeront vos larmes. Nommez-moi seulement vos ennemis.

— Jamais ! jamais !

— Comment voulez-vous que je frappe, alors ?

— Sire, ceux qu'il faudrait frapper feraient reculer votre main.

— Oh ! vous ne me connaissez point ! s'écria Louis exaspéré. Plutôt que de reculer, je brûlerais mon royaume et je maudirais ma famille. Oui, je frapperais jusqu'à ce bras, si ce bras était assez lâche pour ne pas anéantir tout ce qui s'est fait l'ennemi de la plus douce des créatures.

Et, en effet, en disant ces mots, Louis frappa violemment du poing sur la cloison de chêne, qui rendit un lugubre murmure.

La Vallière s'épouvanta. La colère de ce jeune homme tout-puissant avait quelque chose d'imposant et de sinistre,

parce que, comme celle de la tempête, elle pouvait être mortelle.

Elle, dont la douleur croyait n'avoir pas d'égale, fut vaincue par cette douleur qui se faisait jour par la menace et par la violence.

— Sire, dit-elle, une dernière fois, éloignez-vous, je vous en supplie; déjà le calme de cette retraite m'a fortifiée; je me sens plus calme sous la main de Dieu. Dieu est un protecteur devant qui tombent toutes les petites méchancetés humaines. Sire, encore une fois, laissez-moi avec Dieu.

— Alors, s'écria Louis, dites franchement que vous ne m'avez jamais aimé, dites que mon humilité, dites que mon repentir flattent votre orgueil, mais que vous ne vous affligez pas de ma douleur. Dites que le roi de France n'est plus pour vous un amant dont la tendresse pouvait faire votre bonheur, mais un despote dont le caprice a brisé dans votre cœur jusqu'à la dernière fibre de la sensibilité. Ne dites pas que vous cherchez Dieu, dites que vous fuyez le roi. Non, Dieu n'est pas complice des résolutions inflexibles; Dieu admet la pénitence et le remords; il pardonne, il veut qu'on aime.

Louise se tordait de souffrance en entendant ces paroles, qui faisaient couler la flamme jusqu'au plus profond de ses veines.

— Mais vous n'avez donc pas entendu? dit-elle.

— Quoi?

— Vous n'avez donc pas entendu que je suis chassée, méprisée, méprisable?

— Je vous ferai la plus respectée, la plus adorée, la plus enviée de ma cour.

— Prouvez-moi que vous n'avez pas cessé de m'aimer.

— Comment cela?

— Fuyez-moi.

— Je vous le prouverai en ne vous quittant plus.

— Mais croyez-vous donc que je souffrirai cela, sire? Croyez-vous que je vous laisserai déclarer la guerre à toute votre famille? Croyez-vous que je vous laisserai repousser pour moi mère, femme et sœur?

— Ah! vous les avez donc nommées, enfin; ce sont donc elles qui ont fait le mal? Par le Dieu tout-puissant! je les punirai!

— Et moi, voilà pourquoi l'avenir m'effraye, voilà pour-

quoi je refuse tout, voilà pourquoi je ne veux pas que vous me vengiez. Assez de larmes, mon Dieu! assez de douleurs, assez de plaintes comme cela. Oh! jamais je ne coûterai plaintes, douleurs, ni larmes à qui que ce soit. J'ai trop gémi, j'ai trop pleuré, j'ai trop souffert!

— Et mes larmes à moi, mes douleurs à moi, mes plaintes à moi, les comptez-vous donc pour rien?

— Ne me parlez pas ainsi, sire, au nom du ciel! Au nom du ciel! ne me parlez pas ainsi. J'ai besoin de tout mon courage pour accomplir le sacrifice.

— Louise, Louise, je t'en supplie! Commande, ordonne, venge-toi ou pardonne; mais me m'abandonne pas!

— Hélas! il faut que nous nous séparions, sire.

— Mais tu ne m'aimes donc point?

— Oh! Dieu le sait!

— Mensonge! mensonge!

— Oh! si je ne vous aimais pas, sire, mais je vous laisserais faire, je me laisserais venger; j'accepterais, en échange de l'insulte que l'on m'a faite, ce doux triomphe de l'orgueil que vous me proposez! Tandis que, vous le voyez bien, je ne veux pas même de la douce compensation de votre amour, de votre amour qui est ma vie, cependant, puisque j'ai voulu mourir, croyant que vous ne m'aimiez plus.

— Eh bien, oui, oui, je le sais maintenant, je le reconnais à cette heure; vous êtes la plus sainte, la plus vénérable des femmes. Nulle n'est digne, comme vous, non-seulement de mon amour et de mon respect, mais encore de l'amour et du respect de tous; aussi, nulle ne sera aimée comme vous, Louise! nulle n'aura sur moi l'empire que vous avez. Oui, je vous le jure, je briserais en ce moment le monde comme du verre, si le monde me gênait. Vous m'ordonnez de me calmer, de pardonner? Soit, je me calmerai. Vous voulez régner par la douceur et par la clémence? Je serai clément et doux. Dictez-moi seulement ma conduite, j'obéirai.

— Ah! mon Dieu! que suis-je, moi, pauvre fille, pour dicter une syllabe à un roi tel que vous?

— Vous êtes ma vie et mon âme! N'est-ce pas l'âme qui régit le corps?

— Oh! vous m'aimez donc, mon cher sire?

— A deux genoux, les mains jointes, de toutes les forces

que Dieu a mises en moi. Je vous aime assez pour vous donner ma vie en souriant, si vous dites un mot!

— Vous m'aimez?

— Oh! oui.

— Alors, je n'ai plus rien à désirer au monde... Votre main, sire, et disons-nous adieu! J'ai eu dans cette vie tout le bonheur qui m'était échu.

— Oh! non, ne dis pas que ta vie commence! Ton bonheur, ce n'est pas hier, c'est aujourd'hui, c'est demain, c'est toujours! A toi l'avenir! à toi tout ce qui est à moi! Plus de ces idées de séparation, plus de ces désespoirs sombres : l'amour est notre Dieu, c'est le besoin de nos âmes. Tu vivras pour moi, comme je vivrai pour toi.

Et, se prosternant devant elle, il baisa ses genoux avec des transports inexprimables de joie et de reconnaissance.

— Oh! sire! sire! tout cela est un rêve.

— Pourquoi un rêve?

— Parce que je ne puis revenir à la cour. Exilée, comment vous revoir? Ne vaut-il pas mieux prendre le cloître pour y enterrer, dans le baume de votre amour, les derniers élans de votre cœur et votre dernier aveu?

— Exilée, vous? s'écria Louis XIV. Et qui donc exile quand je rappelle?

— Oh! sire, quelque chose qui règne au-dessus des rois : le monde et l'opinion. Réfléchissez-y, vous ne pouvez aimer une femme chassée; celle que votre mère a tachée d'un soupçon, celle que votre sœur a flétrie d'un châtiment, celle-là est indigne de vous.

— Indigne, celle qui m'appartient?

— Oui, c'est justement cela, sire; du moment qu'elle vous appartient, votre maîtresse est indigne.

— Ah! vous avez raison, Louise, et toutes les délicatesses sont en vous. Eh bien, vous ne serez pas exilée.

— Oh! vous n'avez pas entendu Madame, on le voit bien.

— J'en appellerai à ma mère.

— Oh! vous n'avez pas vu votre mère!

— Elle aussi? Pauvre Louise! Tout le monde était donc contre vous?

— Oui, oui, pauvre Louise, qui pliait déjà sous l'orage orsque vous êtes venu, lorsque vous avez achevé de la briser.

— Oh! pardon.

— Donc, vous ne fléchirez ni l'une ni l'autre; croyez-moi, le mal est sans remède, car je ne vous permettrai jamais ni la violence ni l'autorité.

— Eh bien, Louise, pour vous prouver combien je vous aime, je veux faire une chose : j'irai trouver Madame.

— Vous?

— Je lui ferai révoquer la sentence; je la forcerai.

— Forcer? Oh! non, non!

— C'est vrai : je la fléchirai.

Louise secoua la tête.

— Je prierai, s'il le faut, dit Louis. Croirez-vous à mon amour après cela?

Louise releva la tête.

— Oh! jamais pour moi, jamais ne vous humiliez; laissez-moi bien plutôt mourir.

Louis réfléchit, ses traits prirent une teinte sombre.

— J'aimerai autant que vous avez aimé, dit-il; je souffrirai autant que vous avez souffert; ce sera mon expiation à vos yeux. Allons, Mademoiselle, laissons là ces mesquines considérations; soyons grands comme notre douleur, soyons forts comme notre amour!

Et, en disant ces paroles, il la prit dans ses bras et lui fit une ceinture de ses deux mains.

— Mon seul bien! ma vie! suivez-moi, dit-il.

Elle fit un dernier effort, dans lequel elle concentra non plus toute sa volonté, sa volonté était déjà vaincue, mais toutes ses forces.

— Non! répliqua-t-elle faiblement, non, non! je mourrais de honte!

— Non! vous rentrerez en reine. Nul ne sait votre sortie... D'Artagnan seul...

— Il m'a donc trahie, lui aussi?

— Comment cela?

— Il avait juré...

— J'avais juré de ne rien dire au roi, dit d'Artagnan passant sa tête fine à travers la porte entr'ouverte, j'ai tenu ma parole. J'ai parlé à M. de Saint-Aignan; ce n'est point ma faute si le roi a entendu, n'est-ce pas, sire?

— C'est vrai, pardonnez-lui, dit le roi.

La Vallière sourit et tendit au mousquetaire sa main frêle et blanche.

— Monsieur d'Artagnan, dit le roi ravi, faites donc chercher un carrosse pour Mademoiselle.

— Sire, répondit le capitaine, le carrosse attend.

— Oh! j'ai là le modèle des serviteurs! s'écria le roi.

— Tu as mis le temps à t'en apercevoir, murmura d'Artagnan, flatté toutefois de la louange.

La Vallière était vaincue: après quelques hésitations, elle se laissa entraîner, défaillante, par son royal amant.

Mais, à la porte du parloir, au moment de le quitter, elle s'arracha des bras du roi et revint au crucifix de pierre qu'elle baisa en disant :

— Mon Dieu! vous m'aviez attirée; mon Dieu! vous m'avez repoussée; mais votre grâce est infinie. Seulement, quand je reviendrai, oubliez que je m'en suis éloignée; car, lorsque je reviendrai à vous, ce sera pour ne plus vous quitter.

Le roi laissa échapper un sanglot.

D'Artagnan essuya une larme.

Louis entraîna la jeune femme, la souleva jusque dans le carrosse et mit d'Artagnan auprès d'elle.

Et lui-même, montant à cheval, piqua vers le Palais-Royal, où, dès son arrivée, il fit prévenir Madame qu'elle eût à lui accorder un moment d'audience.

XXXVII

CHEZ MADAME.

A la façon dont le roi avait quitté les ambassadeurs, les moins clairvoyants avaient deviné une guerre.

Les ambassadeurs eux-mêmes, peu instruits de la chronique intime, avaient interprété contre eux ce mot célèbre : « Si je ne suis pas maître de moi, je le serai de ceux qui m'outragent. »

Heureusement pour les destinées de la France et de la Hollande, Colbert les avait suivis pour leur donner quelques explications; mais les reines et Madame, fort intelligentes de tout ce qui se faisait dans leurs maisons, ayant entendu ce

mot plein de menaces, s'en étaient allées avec beaucoup de crainte et de dépit.

Madame, surtout, sentait que la colère royale tomberait sur elle, et, comme elle était brave, haute à l'excès, au lieu de chercher appui chez la reine mère, elle s'était retirée chez elle, sinon sans inquiétude, du moins sans intention d'éviter le combat. De temps en temps, Anne d'Autriche envoyait des messagers pour s'informer si le roi était revenu.

Le silence que gardait le château sur cette affaire et la disparition de Louise, étaient le présage d'une quantité de malheurs pour qui savait l'humeur fière et irritable du roi.

Mais Madame, tenant ferme contre tous ces bruits, se renferma dans son appartement, appela Montalais près d'elle, et, de sa voix la moins émue, fit causer cette fille sur l'événement. Au moment où l'éloquente Montalais concluait avec toutes sortes de précautions oratoires et recommandait à Madame la tolérance sous bénéfice de réciprocité, M. Malicorne parut chez Madame pour demander une audience à cette princesse.

Le digne ami de Montalais portait sur son visage tous les signes de l'émotion la plus vive. Il était impossible de s'y méprendre : l'entrevue demandée par le roi devait être un des chapitres les plus intéressants de cette histoire du cœur des rois et des hommes.

Madame fut troublée par cette arrivée de son beau-frère; elle ne l'attendait pas si tôt ; elle ne s'attendait pas, surtout, à une démarche directe de Louis.

Or, les femmes, qui font si bien la guerre indirectement, sont toujours moins habiles et moins fortes quand il s'agit d'accepter une bataille en face.

Madame, avons-nous dit, n'était pas de ceux qui reculent, elle avait le défaut ou la qualité contraire.

Elle exagérait la vaillance; aussi cette dépêche du roi, apportée par Malicorne, lui fit-elle l'effet de la trompette qui sonne les hostilités. Elle releva fièrement le gant.

Cinq minutes après, le roi montait l'escalier.

Il était rouge d'avoir couru à cheval. Ses habits poudreux et en désordre contrastaient avec la toilette si fraîche et si ajustée de Madame, qui, elle, pâlissait sous son rouge.

Louis ne fit pas de préambule; il s'assit. Montalais disparut.

Madame s'assit en face du roi.

— Ma sœur, dit Louis, vous savez que mademoiselle de La Vallière s'est enfuie de chez elle ce matin, et qu'elle a été porter sa douleur, son désespoir dans un cloître?

En prononçant ces mots, la voix du roi était singulièrement émue.

— C'est Votre Majesté qui me l'apprend, répliqua Madame.

— J'aurais cru que vous l'aviez appris ce matin, lors de la réception des ambassadeurs, dit le roi.

— A votre émotion, oui, sire, j'ai deviné qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, mais sans préciser.

Le roi, qui était franc et allait au but:

— Ma sœur, dit-il, pourquoi avez-vous renvoyé mademoiselle de La Vallière?

— Parce que son service me déplaisait, répliqua sèchement Madame.

Le roi devint pourpre, et ses yeux amassèrent un feu que tout le courage de Madame eut peine à soutenir.

Il se contint pourtant et ajouta :

— Il faut une raison bien forte, ma sœur, à une femme bonne comme vous, pour expulser et déshonorer, non-seulement une jeune fille, mais toute la famille de cette fille. Vous savez que la ville a les yeux ouverts sur la conduite des femmes de la cour. Renvoyer une fille d'honneur, c'est lui attribuer un crime, une faute tout au moins. Quel est donc le crime, quelle est donc la faute de mademoiselle de La Vallière?

— Puisque vous vous faites le protecteur de mademoiselle de La Vallière, répliqua froidement Madame, je vais vous donner des explications que j'aurais le droit de ne donner à personne.

— Pas même au roi? s'écria Louis en se couvrant par un geste de colère.

— Vous m'avez appelé votre sœur, dit Madame, et je suis chez moi.

— N'importe! fit le jeune monarque honteux d'avoir été emporté, vous ne pouvez dire, Madame, et nul ne peut dire dans ce royaume qu'il a le droit de ne pas s'expliquer devant moi.

— Puisque vous le prenez ainsi, dit Madame avec une sombre colère, il me reste à m'incliner devant Votre Majesté et à me taire.

— Non, n'équivoquons point.

— La protection dont vous couvrez mademoiselle de La Vallière m'impose le respect.

— N'équivoquons point, vous dis-je ; vous savez bien que, chef de la noblesse de France, je dois compte à tous de l'honneur des familles. Vous chassez mademoiselle de La Vallière ou toute autre...

Mouvement d'épaules de Madame.

— Ou toute autre, je le répète, continua le roi, et, comme vous déshonorez cette personne en agissant ainsi, je vous demande une explication, afin de confirmer ou de combattre cette sentence.

— Combattre ma sentence? s'écria Madame avec hauteur. Quoi ! quand j'ai chassé de chez moi une de mes suivantes, vous m'ordonneriez de la reprendre?

Le roi se tut.

— Ce ne serait plus de l'excès de pouvoir, sire ; ce serait de l'inconvenance.

— Madame !

— Oh ! je me révolterais, en qualité de femme, contre un abus hors de toute dignité ; je ne serais plus une princesse de votre sang, une fille de roi ; je serais la dernière des créatures, je serais plus humble que la servante renvoyée.

Le roi bondit de fureur.

— Ce n'est pas un cœur, s'écria-t-il, qui bat dans votre poitrine ; si vous en agissez ainsi avec moi, laissez-moi agir avec la même rigueur.

Quelquefois une balle égarée porte dans une bataille. Ce mot, que le roi ne disait pas avec intention, frappa Madame et l'ébranla un moment : elle pouvait, un jour ou l'autre, craindre des représailles.

— Enfin, dit-elle, sire, expliquez-vous.

— Je vous demande, Madame, ce qu'a fait contre vous mademoiselle de La Vallière?

— Elle est le plus artificieux entremetteur d'intrigues que je connaisse ; elle a fait battre deux amis, elle a fait parler d'elle en termes si honteux, que toute la cour fronce le sourcil au seul bruit de son nom.

— Elle? elle? dit le roi.

— Sous cette enveloppe si douce et si hypocrite, continua Madame, elle cache un esprit plein de ruse et de noirceur.

— Elle?

— Vous pouvez vous y tromper, sire; mais, moi, je la connais : elle est capable d'exciter à la guerre les meilleurs parents et les plus intimes amis. Voyez déjà ce qu'elle sème de discorde entre nous.

— Je vous proteste... dit le roi.

— Sire, examinez bien ceci : nous vivions en bonne intelligence, et, par ses rapports, ses plaintes artificieuses, elle a indisposé Votre Majesté contre moi.

— Je jure, dit le roi, que jamais une parole amère n'est sortie de ses lèvres; je jure que, même dans mes emportements, elle ne m'a laissé menacer personne; je jure que vous n'avez pas d'amie plus dévouée, plus respectueuse.

— D'amie? dit Madame avec une expression de dédain suprême.

— Prenez garde, Madame, dit le roi, vous oubliez que vous m'avez compris, et que, dès ce moment, tout s'égalise. Mademoiselle de La Vallière sera ce que je voudrai qu'elle soit, et demain, si je l'entends ainsi, elle sera prête à s'asseoir sur un trône.

— Elle n'y sera pas née, du moins, et vous ne pourrez faire que pour l'avenir, mais rien pour le passé.

— Madame, j'ai été pour vous plein de complaisance et de civilité; ne me faites pas souvenir que je suis le maître.

— Sire, vous me l'avez déjà répété deux fois. J'ai eu l'honneur de vous dire que je m'inclinais.

— Alors, voulez-vous m'accorder que mademoiselle de La Vallière rentre chez vous?

— A quoi bon, sire, puisque vous avez un trône à lui donner? Je suis trop peu pour protéger une telle puissance.

— Trêve de cet esprit méchant et dédaigneux. Accordez-moi sa grâce.

— Jamais!

— Vous me poussez à la guerre dans ma famille?

— J'ai ma famille aussi, où je me réfugierai.

— Est-ce une menace, et vous oublierez-vous à ce point? Croyez-vous que, si vous poussiez jusque-là l'offense, vos parents vous soutiendraient?

— J'espère, sire, que vous ne me forcerez à rien qui soit indigne de mon rang.

— J'espérais que vous vous souviendriez de notre amitié, que vous me traiteriez en frère.

Madame s'arrêta un moment.

— Ce n'est pas vous méconnaître pour mon frère, dit-elle, que de refuser une injustice à Votre Majesté.

— Une injustice?

— Oh! sire, si j'apprenais à tout le monde la conduite de La Vallière, si les reines savaient...

— Allons, allons, Henriette, laissez parler votre cœur; souvenez-vous que vous m'avez aimé, souvenez-vous que le cœur des humains doit être aussi miséricordieux que le cœur du souverain Maître. N'ayez point d'inflexibilité pour les autres; pardonnez à La Vallière.

— Je ne puis; elle m'a offensée.

— Mais moi, moi?

— Sire, pour vous, je ferai tout au monde, excepté cela.

— Alors, vous me conseillez le désespoir... Vous me rejetez dans cette dernière ressource des gens faibles; alors, vous me conseillez la colère et l'éclat?

— Sire, je vous conseille la raison.

— La raison?... Ma sœur, je n'ai plus de raison.

— Sire, par grâce!

— Ma sœur! par pitié, c'est la première fois que je supplie; ma sœur, je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

— Oh! sire, vous pleurez?

— De rage, oui, d'humiliation. Avoir été obligé de m'abaisser aux prières, moi! le roi! Toute ma vie, je détesterai ce moment. Ma sœur, vous m'avez fait endurer en une seconde plus de maux que je n'en avais prévu dans les plus dures extrémités de cette vie.

Et le roi, se levant, donna un libre essor à ses larmes, qui, effectivement, étaient des pleurs de colère et de honte.

Madame fut, non pas touchée, car les femmes les meilleures n'ont pas de pitié dans l'orgueil, mais elle eut peur que ces larmes n'entraînassent avec elles tout ce qu'il y avait d'humain dans le cœur du roi.

— Ordonnez, sire, dit-elle; et, puisque vous préférez mon humiliation à la vôtre, bien que la mienne soit publique et que la vôtre n'ait que moi pour témoin, parlez, j'obéirai au roi.

— Non, non, Henriette! s'écria Louis transporté de reconnaissance, vous aurez cédé au frère!

— Je n'ai plus de frère, puisque j'obéis.

— Voulez-vous tout mon royaume pour remerciement?

— Comme vous aimez, dit-elle, quand vous aimez!

Il ne répondit pas. Il avait pris la main de Madame et la couvrait de baisers.

— Ainsi, dit-il, vous recevrez cette pauvre fille, vous lui pardonnerez, vous reconnaîtrez la douceur, la droiture de son cœur?

— Je la maintiendrai dans ma maison.

— Non, vous lui rendrez votre amitié, ma chère sœur.

— Je ne l'ai jamais aimée.

— Eh bien, pour l'amour de moi, vous la traiterez bien, n'est-ce pas, Henriette?

— Soit! je la traiterai comme une fille à vous!

Le roi se releva. Par ce mot échappé si funestement, Madame avait détruit tout le mérite de son sacrifice. Le roi ne lui devait plus rien.

Ulcéré, mortellement atteint, il répliqua :

— Merci, Madame, je me souviendrai éternellement du service que vous m'avez rendu.

Et, saluant avec une affectation de cérémonie, il prit congé.

En passant devant une glace, il vit ses yeux rouges et frappa du pied avec colère.

Mais il était trop tard : Malicorne et d'Artagnan, placés à la porte, avaient vu ses yeux.

— Le roi a pleuré, pensa Malicorne.

D'Artagnan s'approcha respectueusement du roi.

— Sire, dit-il tout bas, il vous faut prendre le petit degré pour rentrer chez vous.

— Pourquoi?

— Parce que la poussière du chemin a laissé des traces sur votre visage, dit d'Artagnan. Allez, sire, allez! Mordious! pensa-t-il, quand le roi eut cédé comme un enfant, gare à ceux qui feront pleurer celle qui fait pleurer le roi.

XXXVIII

LE MOUCHOIR DE MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE.

Madame n'était pas méchante : elle n'était qu'emportée.

Le roi n'était pas imprudent : il n'était qu'amoureux.

A peine tous deux eurent-ils fait cette sorte de pacte, qui aboutissait au rappel de La Vallière, que l'un et l'autre cherchèrent à gagner sur le marché.

Le roi voulut voir La Vallière à chaque instant du jour.

Madame, qui sentait le dépit du roi depuis la scène des supplications, ne voulait pas abandonner La Vallière sans combattre.

Elle semait donc les difficultés sous les pas du roi.

En effet, le roi, pour obtenir la présence de sa maîtresse, devait être forcé de faire la cour à sa belle-sœur.

De ce plan dérivait toute la politique de Madame.

Comme elle avait choisi quelqu'un pour la seconder, et que ce quelqu'un était Montalais, le roi se trouva cerné chaque fois qu'il venait chez Madame. On l'entourait, et on ne le quittait pas. Madame déployait dans ses entretiens une grâce et un esprit qui éclipsait tout.

Montalais lui succédait. Elle ne tarda pas à devenir insupportable au roi.

C'est ce qu'elle attendait.

Alors elle lança Malicorne; celui-ci trouva le moyen de dire au roi qu'il y avait une jeune personne bien malheureuse à la cour.

Le roi demanda qui était cette personne.

Malicorne répondit que c'était mademoiselle de Montalais.

Alors le roi déclara que c'était bien fait qu'une personne fût malheureuse quand elle rendait la pareille aux autres.

Malicorne s'expliqua, mademoiselle de Montalais avait donné ses ordres.

Le roi ouvrit les yeux; il remarqua que Madame, sitôt que Sa Majesté paraissait, paraissait aussi; qu'elle était dans les corridors jusqu'après le départ du roi; qu'elle le reconduisait de peur qu'il ne parlât dans les antichambres à quelqu'une des filles.

Un soir, elle alla plus loin.

Le roi était assis au milieu des dames, et il tenait dans sa main, sous sa manchette, un billet qu'il voulait glisser dans les mains de La Vallière.

Madame devina cette intention et ce billet. Il était bien difficile d'empêcher le roi d'aller où bon lui semblait.

Cependant il fallait l'empêcher d'aller à La Vallière, de lui dire bonjour, et de laisser tomber le billet sur ses genoux, derrière son éventail ou dans son mouchoir.

Le roi, qui observait aussi, se douta qu'on lui tendait un piége.

Il se leva et transporta son fauteuil sans affectation près de mademoiselle de Châtillon, avec laquelle il badina.

On faisait des bouts rimés ; de mademoiselle de Châtillon, il alla vers Montalais, puis vers mademoiselle de Tonnay-Charente.

Alors, par cette manœuvre habile, il se trouva assis devant La Vallière, qu'il masquait entièrement.

Madame feignait une grande occupation ; elle rectifiait un dessin de fleurs sur un canevas de tapisserie.

Le roi montra le bout du billet blanc à La Vallière, et celle-ci allongea son mouchoir avec un regard qui voulait dire : « Mettez le billet dedans. »

Puis, comme le roi avait posé son mouchoir à lui sur son fauteuil, il fut assez adroit pour le jeter par terre.

De sorte que La Vallière glissa son mouchoir à elle sur le fauteuil.

Le roi le prit sans rien faire paraître, il y mit le billet et replaça le mouchoir sur le fauteuil.

Restait à La Vallière le temps juste d'allonger la main pour prendre le mouchoir avec son précieux dépôt.

Mais Madame avait tout vu.

Elle dit à Châtillon :

— Châtillon, ramassez donc le mouchoir du roi, s'il vous plaît, sur le tapis.

Et la jeune fille ayant obéi précipitamment : le roi s'étant dérangé, La Vallière s'étant troublée, on vit l'autre mouchoir sur le fauteuil.

— Ah ! pardon ! Votre Majesté a deux mouchoirs, dit-elle.

Et force fut au roi de renfermer dans sa poche le mouchoir de La Vallière avec le sien. Il y gagnait ce souvenir de l'a-

mante, mais l'amante y perdait un quatrain qui avait coûté dix heures au roi, qui valait peut-être à lui seul un long poëme.

D'où la colère du roi et le désespoir de La Vallière.

Ce serait chose impossible à décrire.

Mais alors il se passa un événement incroyable.

Quand le roi partit pour retourner chez lui, Malicorne, prévenu on ne sait comment, se trouvait dans l'antichambre.

Les antichambres du Palais-Royal sont obscures naturellement, et, le soir, on y mettait peu de cérémonie chez Madame; elles étaient mal éclairées.

Le roi aimait ce petit jour. Règle générale, l'amour, *dont* l'esprit et le cœur flamboient constamment, n'aime pas la lumière autre part que dans l'esprit et dans le cœur.

Donc, l'antichambre était obscure; un seul page portait le flambeau devant Sa Majesté.

Le roi marchait d'un pas lent et dévorait sa colère.

Malicorne passa très-près du roi, le heurta presque, et lui demanda pardon avec une humilité parfaite; mais le roi, de fort mauvaise humeur, traita fort mal Malicorne, qui s'esquiva sans bruit.

Louis se coucha, ayant eu, ce soir-là, quelque petite querelle avec la reine, et le lendemain, au moment où il passait dans son cabinet, le désir lui vint de baiser le mouchoir de La Vallière.

Il appela son valet de chambre.

— Apportez-moi, dit-il, l'habit que je portais hier; mais ayez bien soin de ne toucher à rien de ce qu'il pourrait contenir.

L'ordre fut exécuté, le roi fouilla lui-même dans la poche de son habit.

Il n'y trouva qu'un seul mouchoir, le sien; celui de La Vallière avait disparu.

Comme il se perdait en conjectures et en soupçons, une lettre de La Vallière lui fut apportée. Elle était conçue en ces termes :

« Qu'il est aimable à vous, mon cher seigneur, de m'avoir envoyé ces beaux vers! que votre amour est ingénieux et persévérant! Comment ne seriez-vous pas aimé? »

— Qu'est-ce que cela signifie, pensa le roi, il y a méprise. Cherchez bien, dit-il au valet de chambre, un mouchoir

qui devait être dans ma poche, et si vous ne le trouvez pas, et si vous y avez touché...

Il se ravisa. Faire une affaire d'État de la perte de ce mouchoir, c'était ouvrir toute une chronique, il ajouta :

— J'avais dans ce mouchoir une note importante qui s'était glissée dans les plis.

— Mais, sire, dit le valet de chambre, Votre Majesté n'avait qu'un mouchoir, et le voici.

— C'est vrai, répliqua le roi en grinçant des dents, c'est vrai. Oh ! pauvreté, que je t'envie ! Heureux celui qui prend lui-même et ôte de sa poche les mouchoirs et les billets.

Il relut la lettre de La Vallière en cherchant par quel hasard le quatrain pouvait être arrivé à son adresse. Il y avait un post-scriptum à cette lettre :

« Je vous renvoie par votre messager cette réponse si peu digne de l'envoi. »

— A la bonne heure ! Je vais savoir quelque chose, dit-il avec joie. Qui est là, dit-il, et qui m'apporte ce billet ?

— M. Malicorne, répliqua timidement le valet de chambre.

— Qu'il entre.

Malicorne entra.

— Vous venez de chez mademoiselle de La Vallière ? dit le roi avec un soupir.

— Oui, sire.

— Et vous avez porté à mademoiselle de La Vallière quelque chose de ma part ?

— Moi, sire ?

— Oui, vous.

— Non pas, sire, non pas.

— Mademoiselle de La Vallière le dit formellement.

— Oh ! sire, mademoiselle de La Vallière se trompe.

Le roi fronça le sourcil.

— Quel est ce jeu ? dit-il. Expliquez-vous ; pourquoi mademoiselle de La Vallière vous appelle-t-elle mon messager ?... Qu'avez-vous porté à cette dame ? Parlez vite, Monsieur.

— Sire, j'ai porté à mademoiselle de La Vallière un mouchoir, et voilà tout.

— Un mouchoir... Quel mouchoir ?

— Sire, au moment où j'eus la douleur, hier, de me heurter

contre la personne de Votre Majesté, malheur que je déplorerai toute ma vie, surtout après le mécontentement que vous me témoignâtes ; à ce moment, sire, je demeurai immobile de désespoir, Votre Majesté était trop loin pour entendre mes excuses, et je vis par terre quelque chose de blanc.

— Ah! fit le roi.

— Je me baissai, c'était un mouchoir. J'eus un instant l'idée qu'en heurtant Votre Majesté, j'avais aidé à ce que ce mouchoir sortît de sa poche ; mais, en le palpant respectueusement, je sentis un chiffre que je regardai, c'était le chiffre de mademoiselle de La Vallière ; je présumai qu'en arrivant cette demoiselle avait laissé tomber son mouchoir, je me hâtai de le lui rendre à la sortie, et voilà tout ce que j'ai remis à mademoiselle de La Vallière ; je supplie Votre Majesté de le croire.

Malicorne était si naïf, si désolé, si humble, que le roi prit un excessif plaisir à l'entendre.

Il lui sut gré de ce hasard comme du plus grand service rendu.

— Voilà déjà deux heureuses rencontres que j'ai avec vous, Monsieur, dit-il ; vous pouvez compter sur mon amitié.

Le fait est que, purement et simplement, Malicorne avait volé le mouchoir dans la poche du roi aussi galamment que l'eût pu faire un des tire-laines de la bonne ville de Paris.

Madame ignora toujours cette histoire. Mais Montalais la fit soupçonner à La Vallière, et La Vallière la conta plus tard au roi, qui en rit excessivement et proclama Malicorne un grand politique.

Louis XIV avait raison, et l'on sait qu'il se connaissait en hommes.

XXXIX

OU IL EST TRAITÉ DES JARDINIERS, DES ÉCHELLES ET DES FILLES D'HONNEUR.

Malheureusement, les miracles ne pouvaient toujours durer, tandis que la mauvaise humeur de Madame durait toujours.

Au bout de huit jours, le roi en était venu à ne plus pouvoir regarder La Vallière sans qu'un regard de soupçon croisât le sien.

Lorsqu'une partie de promenade était proposée, pour éviter que la scène de la pluie ou du chêne royal ne se renouvelât, Madame avait des indispositions toutes prêtes : grâce à ces indispositions, elle ne sortait pas, et ses filles d'honneur restaient à la maison.

De visite nocturne, pas la moindre ; il n'y avait pas moyen.

C'est que, sous ce rapport, dès les premiers jours, le roi avait éprouvé un douloureux échec.

Comme à Fontainebleau, il avait pris de Saint-Aignan avec lui et avait voulu se rendre chez La Vallière. Mais il n'avait trouvé que mademoiselle de Tonnay-Charente, qui s'était mise à crier au feu et au voleur ; de telle sorte qu'une légion de femmes de chambre, de surveillantes et de pages était accourue, et que de Saint-Aignan, resté seul pour sauver l'honneur de son maître enfui, avait encouru, de la part de la reine mère et de Madame, une mercuriale sévère.

En outre, le lendemain, il avait reçu deux cartels de la famille de Mortemart.

Il avait fallu que le roi intervînt.

Cette méprise était venue de ce que Madame avait subitement ordonné un changement de logis à ses filles, et que La Vallière et Montalais avaient été appelées à coucher dans le cabinet même de leur maîtresse.

Rien n'était donc plus possible, pas même les lettres : écrire sous les yeux d'un argus aussi féroce, d'une douceur aussi inégale que celle de Madame, c'était s'exposer aux plus grands dangers.

On peut juger dans quel état d'irritation continue et de colère croissante toutes ces piqûres d'aiguille mettaient le lion.

Le roi se décomposait le sang à chercher des moyens, et, comme il ne s'ouvrait ni à Malicorne ni à d'Artagnan, les moyens ne se trouvaient pas.

Malicorne eut bien çà et là quelques éclairs héroïques pour encourager le roi à une entière confidence.

Mais, soit honte, soit défiance, le roi commençait d'abord à mordre, puis bientôt abandonnait l'hameçon.

Ainsi, par exemple, un soir que le roi traversait le jardin

et regardait tristement les fenêtres de Madame, Malicorne heurta une échelle sous une bordure de buis, et dit à Manicamp, qui marchait avec lui derrière le roi, et qui n'avait rien heurté ni rien vu :

— Est-ce que vous n'avez pas vu que je viens de heurter une échelle et que j'ai manqué de tomber ?

— Non, dit Manicamp, distrait comme d'habitude ; mais vous n'êtes pas tombé, à ce qu'il paraît ?

— N'importe ! il n'en est pas moins dangereux de laisser ainsi traîner les échelles.

— Oui, l'on peut se faire mal, surtout quand on est distrait.

— Ce n'est pas cela : je veux dire qu'il est dangereux de laisser traîner ainsi les échelles sous les fenêtres des filles d'honneur.

Louis tressaillit imperceptiblement.

— Comment cela ? demanda Manicamp.

— Parlez plus haut, lui souffla Malicorne en lui poussant le bras.

— Comment cela ? dit plus haut Manicamp.

Le roi prêta l'oreille.

— Voila, par exemple, dit Malicorne, une échelle qui a dix-neuf pieds, juste la hauteur de la corniche des fenêtres.

Manicamp, au lieu de répondre, rêvassait.

— Demandez-moi donc de quelles fenêtres, lui souffla Malicorne.

— Mais de quelles fenêtres entendez-vous donc parler ? lui demanda tout haut Manicamp.

— De celles de Madame.

— Eh !

— Oh ! je ne dis pas que l'on ose jamais monter chez Madame ; mais dans le cabinet de Madame, séparé par une simple cloison, couchent mesdemoiselles de La Vallière et de Montalais, qui sont deux jolies personnes.

— Par une simple cloison ? dit Manicamp.

— Tenez, voici la lumière assez éclatante des appartements de Madame : voyez-vous ces deux fenêtres ?

— Oui.

— Et cette fenêtre voisine des autres, éclairée d'une façon moins vive, la voyez-vous ?

— A merveille.

— C'est celle des filles d'honneur. Tenez, il fait chaud,

voilà justement mademoiselle de La Vallière qui ouvre sa fenêtre; ah! qu'un amoureux hardi pourrait lui dire de choses, s'il soupçonnait là cette échelle de dix-neuf pieds qui atteint juste à la corniche !

— Mais elle n'est pas seule, avez-vous dit? elle est avec mademoiselle de Montalais?

— Mademoiselle de Montalais ne compte pas; c'est une amie d'enfance, entièrement dévouée, un véritable puits où l'on peut jeter tous les secrets qu'on veut perdre.

Pas un mot de l'entretien n'avait échappé au roi.

Malicorne avait même remarqué que le roi avait ralenti le pas pour lui donner le temps de finir.

Aussi, arrivé à la porte, il congédia tout le monde, à l'exception de Malicorne.

Cela n'étonna personne, on savait le roi amoureux et on le soupçonnait de fairedes vers au clair de la lune.

Bien qu'il n'y eût pas de lune ce soir-là, le roi néanmoins pouvait avoir des vers à faire.

Tout le monde partit.

Alors le roi se retourna vers Malicorne, qui attendait respectueusement que le roi lui adressât la parole.

— Que parliez-vous tout à l'heure d'échelle, monsieur Malicorne? demanda-t-il.

— Moi, sire, je parlais d'échelle?

Et Malicorne leva les yeux au ciel comme pour rattraper ses paroles envolées.

— Oui, d'une échelle de dix-neuf pieds.

— Ah! oui, sire, c'est vrai; mais je parlais à M. de Manicamp, et je me fusse tu si j'eusse su que Votre Majesté pût nous entendre.

— Et pourquoi vous fussiez-vous tu?

— Parce que je n'eusse pas voulu faire gronder le jardinier qui l'a oubliée... pauvre diable!

— Ne craignez rien... Voyons, qu'est-ce que cette échelle?

— Votre Majesté veut-elle la voir?

— Oui.

— Rien de plus facile, elle est là, sire.

— Dans le buis?

— Justement.

— Montrez-la-moi.

Malicorne revint sur ses pas et conduisit le roi à l'échelle.

— La voilà, sire, dit-il.

— Tirez-la donc un peu.

Malicorne mit l'échelle dans l'allée.

Le roi marcha longitudinalement dans le sens de l'échelle.

— Hum ! fit-il... Vous dites qu'elle a dix-neuf pieds ?

— Oui, sire.

— Dix-neuf pieds, c'est beaucoup : je ne la crois pas si longue, moi.

— On voit mal comme cela, sire. Si l'échellé était debout, contre un arbre ou contre un mur, par exemple, on verrait mieux, attendu que la comparaison aiderait beaucoup.

— Oh ! n'importe, monsieur Malicorne, j'ai peine à croire que l'échelle ait dix-neuf pieds.

— Je sais combien Votre Majesté a le coup d'œil sûr, et cependant je gagerais.

Le roi secoua la tête.

— Il y a un moyen infaillible de vérification, dit Malicorne.

— Lequel ?

— Chacun sait, sire, que le rez-de-chaussée du palais a dix-huit pieds.

— C'est vrai, on peut le savoir.

— Eh bien, en appliquant l'échelle le long du mur, on jugerait.

— C'est vrai.

Malicorne enleva l'échelle comme une plume et la dressa contre la muraille.

Il choisit, ou plutôt le hasard choisit la fenêtre même du cabinet de La Vallière pour faire son expérience.

L'échelle arriva juste à l'arête de la corniche, c'est-à-dire presque à l'appui de la fenêtre, de sorte qu'un homme placé sur l'avant-dernier échelon, un homme de taille moyenne, comme était le roi, par exemple, pouvait facilement communiquer avec les habitants ou plutôt les habitantes de la chambre.

A peine l'échelle fut-elle posée, que le roi, laissant là l'espèce de comédie qu'il jouait, commença de gravir les échelons, tandis que Malicorne tenait l'échelle. Mais à peine était-il à moitié de sa route aérienne, qu'une patrouille de Suisses parut dans le jardin et s'avança droit à l'échelle.

Le roi descendit précipitamment et se cacha dans un massif.

Malicorne comprit qu'il fallait se sacrifier. S'il se cachait

de son côté, on chercherait jusqu'à ce que l'on trouvât ou lui ou le roi, et peut-être tous deux.

Mieux valait qu'il fût trouvé tout seul.

En conséquence, Malicorne se cacha si maladroitement, qu'il fut arrêté tout seul.

Une fois arrêté, Malicorne fut conduit au poste; une fois au poste, il se nomma; une fois nommé, il fut reconnu.

Pendant ce temps, de massif en massif, le roi regagnait la petite porte de son appartement, fort humilié et surtout fort désappointé.

D'autant plus que le bruit de l'arrestation avait attiré La Vallière et la Montalais à leur fenêtre, et que Madame elle-même avait paru à la sienne entre deux bougies, demandant de quoi il s'agissait.

Pendant ce temps, Malicorne se réclamait de d'Artagnan. D'Artagnan accourut à l'appel de Malicorne.

Mais en vain essaya-t-il de lui faire comprendre ses raisons; mais en vain d'Artagnan les comprit-il; mais en vain encore ces deux esprits si fins et si inventifs donnèrent-ils un tour à l'aventure; il n'y eut pour Malicorne d'autre ressource que de passer pour avoir voulu entrer chez mademoiselle de Montalais, comme M. de Saint-Aignan avait passé pour avoir voulu forcer la porte de mademoiselle de Tonnay-Charente.

Madame était inflexible, pour cette double raison, que, si en effet M. Malicorne avait voulu entrer nuitamment chez elle par la fenêtre et à l'aide d'une échelle pour voir Montalais, c'était de la part de Malicorne un essai punissable et qu'il fallait punir.

Et, par cette autre raison que, si Malicorne, au lieu d'agir en son propre nom, avait agi comme intermédiaire entre La Vallière et une personne qu'elle ne voulait pas nommer, son crime était bien plus grand encore, puisque la passion, qui excuse tout, n'était point là pour l'excuser.

Madame jeta donc les hauts cris et fit chasser Malicorne de la maison de Monsieur, sans réfléchir, la pauvre aveugle, que Malicorne et Montalais la tenaient dans leurs serres par la visite à M. de Guiche et par bien d'autres endroits tout aussi délicats.

Montalais, furieuse, voulut se venger tout de suite. Malicorne lui démontra que l'appui du roi valait toutes les disgrâces du monde et qu'il était beau de souffrir pour le roi.

Malicorne avait raison. Aussi, quoiqu'elle fût femme, et plutôt dix fois qu'une, ramena-t-il Montalais à son avis.

Puis, de son côté, hâtons-nous de le dire, le roi aida aux consolations.

D'abord, il fit compter à Malicorne cinquante mille livres en dédommagement de sa charge perdue.

Ensuite, il le plaça dans sa propre maison, heureux de se venger ainsi sur Madame de tout ce qu'elle lui avait fait endurer à lui et à La Vallière.

Mais, n'ayant plus Malicorne pour lui voler ses mouchoirs et lui mesurer ses échelles, le pauvre amant était dénué.

Plus d'espoir de se rapprocher jamais de La Vallière, tant qu'elle resterait au Palais-Royal.

Toutes les dignités et toutes les sommes du monde ne pouvaient remédier à cela.

Heureusement, Malicorne veillait.

Il fit si bien qu'il rencontra Montalais. Il est vrai que, de son côté, Montalais faisait de son mieux pour rencontrer Malicorne.

— Que faites-vous la nuit, chez Madame ? demanda-t-il à la jeune fille.

— Mais, la nuit, je dors, répliqua-t-elle.

— Comment, vous dormez ?

— Sans doute.

— Mais cela est fort mal de dormir ; il ne convient pas qu'avec une douleur comme celle que vous éprouvez, une fille dorme.

— Et quelle douleur est-ce donc que j'éprouve ?

— N'êtes-vous pas au désespoir de mon absence ?

— Mais non, puisque vous avez reçu cinquante mille livres et une charge chez le roi.

— N'importe, vous êtes très-affligée de ne plus me voir comme vous me voyiez auparavant ; vous êtes au désespoir surtout de ce que j'ai perdu la confiance de Madame ; est-ce vrai, cela ? Voyons.

— Oh ! c'est très-vrai.

— Eh bien, cette affliction vous empêche de dormir la nuit, et alors vous sanglotez, vous soupirez, vous vous mouchez bruyamment, et cela dix fois par minute.

— Mais, mon cher Malicorne, Madame ne supporte pas le moindre bruit chez elle.

— Je le sais pardieu bien, qu'elle ne peut rien supporter; aussi, vous dis-je qu'elle s'empressera, voyant une douleur si profonde, de vous mettre à la porte de chez elle.

— Je comprends.

— C'est heureux.

— Mais qu'arrivera-t-il alors?

— Il arrivera que La Vallière, se voyant séparée de vous, poussera la nuit de tels gémissements et de telles lamentations, qu'elle fera du désespoir pour deux.

— Alors on la mettra dans une autre chambre.

— Oui, mais laquelle?

— Laquelle? Vous voilà embarrassé, monsieur des Inventions.

— Nullement; quelle que soit cette chambre, elle vaudra toujours mieux que celle de Madame.

— C'est vrai.

— Eh bien, commencez-moi un peu vos jérémiades cette nuit.

— Je n'y manquerai pas.

— Et donnez-moi le mot à La Vallière.

— Ne craignez rien, elle pleure assez tout bas.

— Eh bien, qu'elle pleure tout haut.

Et ils se séparèrent.

XL

OU IL EST TRAITÉ DE MENUISERIE, ET OU IL EST DONNÉ QUELQUE DÉTAILS SUR LA FAÇON DE PERCER LES ESCALIERS.

Le conseil donné à Montalais fut communiqué à La Vallière, qui reconnut qu'il manquait de sagesse, et qui, après quelque résistance venant plutôt de sa timidité que de sa froideur, résolut de le mettre à exécution.

Cette histoire, des deux femmes pleurant et emplissant de bruits lamentables la chambre à coucher de Madame, fut le chef-d'œuvre de Malicorne.

Comme rien n'est aussi vrai que l'invraisemblable, aussi naturel que le romanesque, cette espèce de conte des *Mille et une Nuits* réussit parfaitement auprès de Madame.

Elle éloigna d'abord Montalais.

Puis, trois jours, ou plutôt trois nuits après avoir éloigné Montalais, elle éloigna La Vallière.

On donna une chambre à cette dernière dans les petits appartements mansardés situés au-dessus des appartements des gentilshommes.

Un étage, c'est-à-dire un plancher, séparait les demoiselles d'honneur des officiers et des gentilshommes.

Un escalier particulier, placé sous la surveillance de madame de Navailles, conduisait chez elles.

Pour plus grande sûreté, madame de Navailles, qui avait entendu parler des tentatives antérieures de Sa Majesté, avait fait griller les fenêtres des chambres et les ouvertures des cheminées.

Il y avait donc toute sûreté pour l'honneur de mademoiselle de La Vallière, dont la chambre ressemblait plus à une cage qu'à toute autre chose.

Mademoiselle de La Vallière, lorsqu'elle était chez elle, et elle y était souvent, Madame n'utilisant guère ses services depuis qu'elle la savait en sûreté sous le regard de madame de Navailles, mademoiselle de La Vallière n'avait donc d'autre distraction que de regarder à travers les grilles de sa fenêtre.

Or, un matin qu'elle regardait comme d'habitude, elle aperçut Malicorne à une fenêtre parallèle à la sienne.

Il tenait en main un aplomb de charpentier, lorgnait les bâtiments, et additionnait des formules algébriques sur du papier. Il ne ressemblait pas mal ainsi à ces ingénieurs qui, du coin d'une tranchée, relèvent les angles d'un bastion ou prennent la hauteur des murs d'une forteresse.

La Vallière reconnut Malicorne et le salua.

Malicorne, à son tour, répondit par un grand salut et disparut de la fenêtre.

Elle s'étonna de cette espèce de froideur, peu habituelle au caractère toujours égal de Malicorne; mais elle se souvint que le pauvre garçon avait perdu son emploi pour elle, et qu'il ne devait pas être dans d'excellentes dispositions à son égard, puisque, selon toute probabilité, elle ne serait jamais en position de lui rendre ce qu'il avait perdu.

Elle savait pardonner les offenses, à plus forte raison compatir au malheur.

La Vallière eût demandé conseil à Montalais, si Montalais eût été là; mais Montalais était absente.

C'était l'heure où Montalais faisait sa correspondance.

Tout à coup, La Vallière vit un objet, lancé de la fenêtre où avait apparu Malicorne, traverser l'espace, passer à travers ses barreaux et rouler sur son parquet.

Elle alla curieusement vers cet objet et le ramassa. C'était une de ces bobines sur lesquelles on dévide la soie.

Seulement, au lieu de soie, un petit papier s'enroulait sur la bobine.

La Vallière le déroula et lut :

« Mademoiselle,

« Je suis inquiet de savoir deux choses :

« La première, de savoir si le parquet de votre appartement est de bois ou de briques.

« La seconde, de savoir encore à quelle distance de la fenêtre est placé votre lit.

« Excusez mon importunité, et veuillez me faire réponse par la même voie qui vous a apporté ma lettre, c'est-à-dire par la voie de la bobine.

« Seulement, au lieu de la jeter dans ma chambre comme je l'ai jetée dans la vôtre, ce qui vous serait plus difficile qu'à moi, ayez tout simplement l'obligeance de la laisser tomber.

« Croyez-moi surtout, Mademoiselle, votre bien humble et bien respectueux serviteur,

« Malicorne.

« Écrivez la réponse, s'il vous plaît, sur la lettre même. »

— Ah! le pauvre garçon, s'écria La Vallière, il faut qu'il soit devenu fou.

Et elle dirigea du côté de son correspondant, que l'on entrevoyait dans la pénombre de la chambre, un regard plein d'affectueuse compassion.

Malicorne comprit, et secoua la tête comme pour lui répondre :

— Non, non, je ne suis point fou, soyez tranquille.

Elle sourit d'un air de doute.

— Non, non, reprit-il du geste, la tête est bonne.

Et il montra sa tête.

Puis, agitant la main comme un homme qui écrit rapidement :

— Allons, écrivez, mima-t-il avec une sorte de prière.

La Vallière, fût-il fou, ne vit point d'inconvénient à faire ce que Malicorne lui demandait ; elle prit un crayon et écrivit :

« Bois. »

Puis elle compta dix pas de la fenêtre à son lit, et écrivit encore :

« Dix pas. »

Ce qu'ayant fait, elle regarda du côté de Malicorne, lequel la salua et lui fit signe qu'il descendait.

La Vallière comprit que c'était pour recevoir la bobine.

Elle s'approcha de la fenêtre, et, conformément aux instructions de Malicorne, elle la laissa tomber.

Le rouleau courait encore sur les dalles quand Malicorne s'élança, l'atteignit, le ramassa, se mit à l'éplucher comme fait un singe d'une noix, et courut d'abord vers la demeure de M. de Saint-Aignan.

De Saint-Aignan avait choisi ou plutôt sollicité son logement le plus près possible du roi, pareil à ces plantes qui recherchent les rayons du soleil pour se développer plus fructueusement.

Son logement se composait de deux pièces, dans le corps de logis même occupé par Louis XIV.

M. de Saint-Aignan était fier de cette proximité, qui lui donnait l'accès facile chez Sa Majesté, et, de plus, la faveur de quelques rencontres inattendues.

Il s'occupait, au moment où nous parlons de lui, à faire tapisser magnifiquement ces deux pièces, comptant sur l'honneur de quelques visites du roi ; car Sa Majesté, depuis la passion qu'elle avait pour La Vallière, avait choisi de Saint-Aignan pour confident, et ne pouvait se passer de lui ni la nuit ni le jour.

Malicorne se fit introduire chez le comte et ne rencontra point de difficultés, parce qu'il était bien vu du roi et que le crédit de l'un est toujours une amorce pour l'autre.

De Saint-Aignan demanda au visiteur s'il était riche de quelque nouvelle.

— D'une grande, répondit celui-ci.

— Ah ! ah ! fit de Saint-Aignan curieux comme un favori ; laquelle ?

— Mademoiselle de La Vallière a déménagé.

— Comment cela? dit de Saint-Aignan en ouvrant de grands yeux.

— Oui.

— Elle logeait chez Madame.

— Précisément. Mais Madame s'est ennuyée du voisinage et l'a installée dans une chambre qui se trouve précisément au-dessus de votre futur appartement.

— Comment *là-haut?* s'écria de Saint-Aignan ave sur-prise et en désignant du doigt l'étage supérieur.

— Non, dit Malicorne, *là-bas*.

Et il lui montra le corps de bâtiment situé en face.

— Pourquoi dites-vous alors que sa chambre est au-dessus de mon appartement?

— Parce que je suis certain que votre appartement doit tout naturellement être sous la chambre de La Vallière.

De Saint-Aignan, à ces mots, envoya à l'adresse du pauvre Malicorne un de ces regards comme La Vallière lui en avait déjà envoyé un, un quart d'heure auparavant. C'est-à-dire qu'il le crut fou.

— Monsieur, lui dit Malicorne, je demande à répondre à votre pensée.

— Comment! à ma pensée?...

— Sans doute; vous n'avez pas compris, ce me semble, parfaitement ce que je voulais dire.

— Je l'avoue.

— Eh bien, vous n'ignorez pas qu'au-dessous des filles d'honneur de Madame sont logés les gentilshommes du roi et de Monsieur.

— Oui, puisque Manicamp, de Wardes et autres y logent.

— Précisément. Eh bien, Monsieur, admirez la singularité de la rencontre : les deux chambres destinées à M. de Guiche sont juste les deux chambres situées au-dessous de celles qu'occupent mademoiselle de Montalais et mademoiselle de La Vallière.

— Eh bien, après?

— Eh bien, après... ces deux chambres sont libres, puisque M. de Guiche, blessé, est malade à Fontainebleau.

— Je vous jure, mon cher Monsieur, que je ne devine pas.

— Ah! si j'avais le bonheur de m'appeler de Saint-Aignan, je devinerais tout de suite, moi.

— Et que feriez-vous ?

— Je troquerais immédiatement les chambres que j'occupe ici contre celles que M. de Guiche n'occupe point là-bas.

— Y pensez-vous ? fit de Saint-Aignan avec dédain ; abandonner le premier poste d'honneur, le voisinage du roi, un privilége accordé seulement aux princes du sang, aux ducs et pairs ?... Mais, mon cher monsieur de Malicorne, permettez-moi de vous dire que vous êtes fou.

— Monsieur, répondit gravement le jeune homme, vous commettez deux erreurs... Je m'appelle Malicorne tout court, et je ne suis pas fou.

Puis, tirant un papier de sa poche :

— Écoutez ceci, dit-il ; après quoi, je vous montrerai cela.

— J'écoute, dit de Saint-Aignan.

— Vous savez que Madame veille sur La Vallière comme Argus veillait sur la nymphe Io.

— Je le sais.

— Vous savez que le roi a voulu, mais en vain, parler à la prisonnière, et que ni vous ni moi n'avons réussi à lui procurer cette fortune.

— Vous en savez surtout quelque chose, vous, mon pauvre Malicorne.

— Eh bien, que supposez-vous qu'il arriverait à celui dont l'imagination rapprocherait les deux amants ?

— Oh ! le roi ne bornerait pas à peu de chose sa reconnaissance.

— Monsieur de Saint-Aignan !...

— Après ?

— Ne seriez-vous pas curieux de tâter un peu de la reconnaissance royale ?

— Certes, répondit de Saint-Aignan, une faveur de mon maître, quand j'aurais fait mon devoir, ne saurait que m'être précieuse.

— Alors, regardez ce papier, monsieur le comte.

— Qu'est-ce que ce papier ? Un plan ?

— Celui des deux chambres de M. de Guiche, qui, selon toute probabilité, vont devenir vos deux chambres.

— Oh ! non, quoi qu'il arrive.

— Pourquoi cela ?

— Parce que mes deux chambres, à moi, sont convoitées par trop de gentilshommes à qui je ne les abandonnerai

certes pas : par M. de Roquelaure, par M. de La Ferté, par M. Dangeau.

— Alors, je vous quitte, monsieur le comte, et je vais offrir à l'un de ces messieurs le plan que je vous présentais et les avantages y annexés.

— Mais que ne les gardez-vous pour vous? demanda de de Saint-Aignan avec défiance.

— Parce que le roi ne me fera jamais l'honneur de venir ostensiblement chez moi, tandis qu'il ira à merveille chez l'un de ces messieurs.

— Quoi! le roi irait chez l'un de ces messieurs?

— Pardieu! s'il ira? dix fois pour une. Comment! vous me demandez si le roi ira dans un appartement qui le rapprochera de mademoiselle de La Vallière!

— Beau rapprochement... avec tout un étage entre soi.

Malicorne déplia le petit papier de la bobine.

— Monsieur le comte, dit-il, remarquez, je vous prie, que le plancher de la chambre de mademoiselle de La Vallière est un simple parquet de bois.

— Eh bien?

— Eh bien, vous prendrez un ouvrier charpentier qui, enfermé chez vous sans savoir où on le mène, ouvrira votre plafond et, par conséquent, le parquet de mademoiselle de La Vallière.

— Ah! mon Dieu! s'écria de Saint-Aignan comme ébloui.

— Plaît-il? fit Malicorne.

— Je dis que voilà une idée bien audacieuse, Monsieur.

— Elle paraîtra bien mesquine au roi, je vous assure.

— Les amoureux ne réfléchissent point au danger.

— Quel danger craignez-vous, monsieur le comte?

— Mais un percement pareil, c'est un bruit effroyable, tout le château en retentira?

— Oh! monsieur le comte, je suis sûr, moi, que l'ouvrier que je vous désignerai ne fera pas le moindre bruit. Il sciera un quadrilatère de six pieds avec une scie garnie d'étoupe, et nul, même des plus voisins, ne s'apercevra qu'il travaille.

— Ah! mon cher monsieur Malicorne, vous m'étourdissez, vous me bouleversez.

— Je continue, répondit tranquillement Malicorne : dans la chambre dont vous avez percé le plafond, vous entendez bien, n'est-ce pas?

— Oui.

— Vous dressez un escalier qui permette, soit à mademoiselle de La Vallière de descendre chez vous, soit au roi de monter chez mademoiselle de La Vallière.

— Mais cet escalier, on le verra?

— Non; car, de votre côté, il sera caché par une cloison sur laquelle vous étendrez une tapisserie pareille à celle qui garnira le reste de l'appartement; chez mademoiselle de La Vallière, il disparaîtra sous une trappe qui sera le parquet même, et qui s'ouvrira sous le lit.

— En effet, dit de Saint-Aignan, dont les yeux commencèrent à étinceler.

— Maintenant, monsieur le comte, je n'ai pas besoin de vous faire avouer que le roi viendra souvent dans la chambre où sera établi un pareil escalier. Je crois que M. Dangeau, particulièrement, sera frappé de mon idée, et je vais la lui développer.

— Ah! cher monsieur Malicorne! s'écria de Saint-Aignan, vous oubliez que c'est à moi que vous en avez parlé le premier, et que, par conséquent, j'ai les droits de la priorité.

— Voulez-vous donc la préférence?

— Si je la veux! je crois bien!

— Le fait est, monsieur de Saint-Aignan, que c'est un cordon pour la première promotion que je vous donne là, et peut-être même quelque bon duché.

— C'est, du moins, répondit de Saint-Aignan rouge de plaisir, une occasion de montrer au roi qu'il n'a pas tort de m'appeler quelquefois son ami, occasion, cher monsieur Malicorne, que je vous devrai.

— Vous ne l'oublierez pas un peu? demanda Malicorne en souriant.

— Je m'en ferai gloire, Monsieur.

— Moi, Monsieur, je ne suis pas l'ami du roi, je suis son serviteur.

— Oui, et, si vous pensez qu'il y a un cordon bleu pour moi dans cet escalier, je pense qu'il y aura bien pour vous un rouleau de lettres de noblesse.

Malicorne s'inclina.

— Il ne s'agit plus, maintenant, que de déménager, dit de Saint-Aignan.

— Je ne vois pas que le roi s'y oppose ; demandez-lui-en la permission.

— A l'instant même je cours chez lui.

— Et moi, je vais me procurer l'ouvrier, dont nous avons besoin.

— Quand l'aurai-je ?

— Ce soir.

— N'oubliez pas les précautions.

— Je vous l'amène les yeux bandés.

— Et moi, je vous envoie un de mes carrosses.

— Sans armoiries.

— Avec un de mes laquais sans livrée, c'est convenu.

— Très-bien, monsieur le comte.

— Mais La Vallière ?

— Eh bien ?

— Que dira-t-elle en voyant l'opération ?

— Je vous assure que cela l'intéressera beaucoup.

— Je le crois.

— Je suis même sûr que, si le roi n'a pas l'audace de monter chez elle, elle aura la curiosité de descendre.

— Espérons, dit de Saint-Aignan.

— Oui, espérons, répéta Malicorne.

— Je m'en vais chez le roi, alors.

— Et vous faites à merveille.

— A quelle heure ce soir mon ouvrier ?

— A huit heures.

— Et combien de temps estimez-vous qu'il lui faudra pour scier son quadrilatère ?

— Mais deux heures, à peu près ; seulement, ensuite, il lui faudra le temps d'achever ce que l'on appelle les raccords. Une nuit et une partie de la journée du lendemain : c'est deux jours qu'il faut compter avec l'escalier.

— Deux jours, c'est bien long.

— Dame ! quand on se mêle d'ouvrir une porte sur le paradis, faut-il, au moins, que cette porte soit décente.

— Vous avez raison ; à tantôt, cher monsieur Malicorne. Mon déménagement sera prêt pour après-demain au soir.

XLI

LA PROMENADE AUX FLAMBEAUX.

De Saint-Aignan, ravi de ce qu'il venait d'entendre, enchanté de ce qu'il entrevoyait, prit sa course vers les deux chambres de de Guiche.

Lui qui, un quart d'heure auparavant, n'eût pas donné ses deux chambres pour un million, il était prêt à acheter, pour un million, si on le lui eût demandé, les deux bienheureuses chambres qu'il convoitait maintenant.

Mais il n'y rencontra pas tant d'exigences. M. de Guiche ne savait pas encore où il devait loger, et, d'ailleurs, était trop souffrant toujours pour s'occuper de son logement.

De Saint-Aignan eut donc les deux chambres de de Guiche. De son côté, M. Dangeau eut les deux chambres de de Saint-Aignan, moyennant un pot-de-vin de six mille livres à l'intendant du comte, et crut avoir fait une affaire d'or.

Les deux chambres de Dangeau devinrent le futur logement de de Guiche.

Le tout, sans que nous puissions affirmer bien sûrement que, dans ce déménagement général, ce sont ces deux chambres que de Guiche habitera.

Quant à M. Dangeau, il était si transporté de joie, qu'il ne se donna même pas la peine de supposer que de Saint-Aignan avait un intérêt supérieur à déménager.

Une heure après cette nouvelle résolution prise par de Saint-Aignan, de Saint-Aignan était donc en possession des deux chambres. Dix minutes après que de Saint-Aignan était en possession des deux chambres, Malicorne entrait chez de Saint-Aignan escorté des tapissiers.

Pendant ce temps, le roi demandait de Saint-Aignan; on courait chez de Saint-Aignan, et l'on trouvait Dangeau; Dangeau renvoyait chez de Guiche, et l'on trouvait enfin de Saint-Aignan.

Mais il y avait retard, de sorte que le roi avait déjà donné deux ou trois mouvements d'impatience lorsque de Saint-Aignan entra tout essoufflé chez son maître.

— Tu m'abandonnes donc aussi, toi? lui dit Louis XIV, de ce ton lamentable dont César avait dû, dix-huit cents ans auparavant, dire le *Tu quoque*.

— Sire, dit de Saint-Aignan, je n'abandonne pas le roi, tout au contraire; seulement, je m'occupe de mon déménagement.

— De quel déménagement? Je croyais ton déménagement terminé depuis trois jours.

— Oui, sire. Mais je me trouve mal où je suis, et je passe dans le corps de logis en face.

— Quand je te disais que, toi aussi, tu m'abandonnais! s'écria le roi. Oh! mais cela passe les bornes. Ainsi, je n'avais qu'une femme dont mon cœur se souciât, toute ma famille se ligue pour me l'arracher. J'avais un ami à qui je confiais mes peines et qui m'aidait à en supporter le poids, cet ami se lasse de mes plaintes et me quitte sans même me demander congé.

De Saint-Aignan se mit à rire.

Le roi devina qu'il y avait quelque mystère dans ce manque de respect.

— Qu'y a-t-il? s'écria le roi plein d'espoir.

— Il y a, sire, que cet ami, que le roi calomnie, va essayer de rendre à son roi le bonheur qu'il a perdu.

— Tu vas me faire voir La Vallière? fit Louis XIV.

— Sire, je n'en réponds pas encore; mais...

— Mais?...

— Mais je l'espère.

— Oh! comment? comment? Dis-moi cela, de Saint-Aignan. Je veux connaître ton projet, je veux t'y aider de tout mon pouvoir.

— Sire, répondit de Saint-Aignan, je ne sais pas encore bien moi-même comment je vais m'y prendre pour arriver à ce but; mais j'ai tout lieu de croire que, dès demain...

— Demain, dis-tu?

— Oui, sire.

— Oh! quel bonheur! Mais pourquoi déménages-tu?

— Pour vous servir mieux.

— Et en quoi, étant déménagé, me peux-tu mieux servir?

— Savez-vous où sont situées les deux chambres que l'on destinait au comte de Guiche?

— Oui.

— Alors, vous savez où je vais.

— Sans doute; mais cela ne m'avance à rien.

— Comment! vous ne comprenez pas, sire, qu'au-dessus de ce logement sont deux chambres?

— Lesquelles?

— L'une, celle de mademoiselle de Montalais, et l'autre...

— L'autre, c'est celle de La Vallière, de Saint-Aignan?

— Allons donc, sire.

— Oh! de Saint-Aignan, c'est vrai, oui, c'est vrai. De Saint-Aignan, c'est une heureuse idée, une idée d'ami, de poëte; en me rapprochant d'elle, lorsque l'univers m'en sépare, tu vaux mieux pour moi que Pylade pour Oreste, que Patrocle pour Achille.

— Sire, dit de Saint-Aignan avec un sourire, je doute que, si Votre Majesté connaissait mes projets dans toute leur étendue, elle continuât à me donner des qualifications si pompeuses. Ah! sire, j'en connais de plus triviales que certains puritains de la cour ne manqueront pas de m'appliquer quand ils sauront ce que je compte faire pour Votre Majesté.

— De Saint-Aignan, je meurs d'impatience; de Saint-Aignan, je dessèche; de Saint-Aignan, je n'attendrai jamais jusqu'à demain... Demain! mais, demain, c'est une éternité.

— Et cependant, sire, s'il vous plaît, vous allez sortir tout à l'heure et distraire cette impatience par une bonne promenade.

— Avec toi, soit; nous causerons de tes projets, nous parlerons d'elle.

— Non pas, sire, je reste.

— Avec qui sortirai-je, alors?

— Avec les dames.

— Ah! ma foi, non, de Saint-Aignan.

— Sire, il le faut.

— Non, non! mille fois non! Non, je ne m'exposerai plus à ce supplice horrible d'être à deux pas d'elle, de la voir, d'effleurer sa robe en passant et de ne rien lui dire. Non, je renonce à ce supplice que tu crois un bonheur et qui n'est qu'une torture qui brûle mes yeux, qui dévore mes mains, qui broie mon cœur; la voir en présence de tous les étrangers et ne pas lui dire que je l'aime, quand tout mon être lui révèle cet amour et me trahit devant tous. Non, je me suis

juré à moi-même que je ne le ferais plus, et je tiendrai mon serment.

— Cependant, sire, écoutez bien ceci.

— Je n'écoute rien, de Saint-Aignan.

— En ce cas, je continue. Il est urgent, sire, comprenez-vous bien, urgent, de toute urgence, que Madame et ses filles d'honneur soient absentes deux heures de votre domicile.

— Tu me confonds, de Saint-Aignan.

— Il est dur pour moi de commander à mon roi; mais, dans cette circonstance, je commande, sire : il me faut une chasse ou une promenade.

— Mais cette promenade, cette chasse, ce serait un caprice, une bizarrerie! En manifestant de pareilles impatiences, je découvre à toute ma cour un cœur qui ne s'appartient plus à lui-même. Ne dit-on pas déjà trop que je rêve la conquête du monde, mais qu'auparavant je devrais commencer par faire la conquête de moi-même?

— Ceux qui disent cela, sire, sont des impertinents et des factieux; mais, quels qu'ils soient, si Votre Majesté préfère les écouter, je n'ai plus rien à dire. Alors le jour de demain se recule à des époques indéterminées.

— De Saint-Aignan, je sortirai ce soir... Ce soir, j'irai coucher à Saint-Germain aux flambeaux; j'y déjeunerai demain et serai de retour à Paris vers les trois heures. Est-ce cela?

— Tout à fait.

— Alors je partirai ce soir pour huit heures.

— Votre Majesté a deviné la minute.

— Et tu ne veux rien me dire?

— C'est-à-dire que je ne puis rien vous dire. L'industrie est pour quelque chose dans ce monde, sire; cependant, le hasard y joue un si grand rôle, que j'ai l'habitude de lui laisser toujours la part la plus étroite, certain qu'il s'arrangera de manière à prendre toujours la plus large.

— Allons, je m'abandonne à toi.

— Et vous avez raison.

Réconforté de la sorte, le roi s'en alla tout droit chez Madame, où il annonça la promenade projetée.

Madame crut à l'instant même voir, dans cette partie improvisée, un complot du roi pour entretenir La Vallière, soit sur la route, à la faveur de l'obscurité, soit autrement;

mais elle se garda bien de rien manifester à son beau-frère, et accepta l'invitation le sourire sur les lèvres.

Elle donna, tout haut, des ordres pour que ses filles d'honneur la suivissent, se réservant de faire le soir ce qui lui paraîtrait le plus propre à contrarier les amours de Sa Majesté.

Puis, lorsqu'elle fut seule et que le pauvre amant qui avait donné cet ordre pût croire que mademoiselle de La Vallière serait de la promenade, au moment peut-être où il se repaissait en idée de ce triste bonheur des amants persécutés, qui est de réaliser, par la seule vue, toutes les joies de la possession interdite, en ce moment même, Madame, au milieu de ses filles d'honneur, disait :

— J'aurai assez de deux demoiselles ce soir : mademoiselle de Tonnay-Charente et mademoiselle de Montalais.

La Vallière avait prévu le coup, et, par conséquent, s'y attendait ; mais la persécution l'avait rendue forte. Elle ne donna point à Madame la joie de voir sur son visage l'impression du coup qu'elle recevait au cœur.

Au contraire, souriant avec cette ineffable douceur qui donnait un caractère angélique à sa physionomie :

— Ainsi, Madame, me voilà libre ce soir ? dit-elle.

— Oui, sans doute.

— J'en profiterai pour avancer cette tapisserie que Son Altesse a bien voulu remarquer, et que, d'avance, j'ai eu l'honneur de lui offrir.

Et, ayant fait une respectueuse révérence, elle se retira chez elle.

Mesdemoiselles de Montalais et de Tonnay-Charente en firent autant.

Le bruit de la promenade sortit avec elles de la chambre de Madame et se répandit par tout le château. Dix minutes après, Malicorne savait la résolution de Madame, et faisait passer sous la porte de Montalais un billet conçu en ces termes :

« Il faut que L. V. passe la nuit avec Madame. »

— Montalais, selon les conventions faites, commença par brûler le papier, puis se mit à réfléchir.

Montalais était une fille de ressources, et elle eut bientôt arrêté son plan.

A l'heure où elle devait se rendre chez Madame, c'est-à-dire vers cinq heures, elle traversa le préau tout courant,

et, arrivée à dix pas d'un groupe d'officiers, poussa un cri, tomba gracieusement sur un genou, se releva et continua son chemin, mais en boitant.

Les gentilshommes accoururent à elle pour la soutenir. Montalais s'était donnée une entorse.

Elle n'en voulut pas moins, fidèle à son devoir, continuer son ascension chez Madame.

— Qu'y a-t-il, et pourquoi boitez-vous? lui demanda celle-ci; je vous prenais pour La Vallière.

Montalais raconta comment, en courant pour venir plus vite, elle s'était tordu le pied.

Madame parut la plaindre et voulut faire venir, à l'instant même, un chirurgien.

Mais elle, assurant que l'accident n'avait rien de grave :

— Madame, dit-elle, je m'afflige seulement de manquer à mon service, et j'eusse voulu prier mademoiselle de La Vallière de me remplacer près de Votre Altesse...

Madame fronça le sourcil.

— Mais je n'en ai rien fait, continua Montalais.

— Et pourquoi n'en avez-vous rien fait? demanda Madame.

— Parce que la pauvre La Vallière paraissait si heureuse d'avoir sa liberté pour un soir et pour une nuit, que je ne me suis pas senti le courage de la mettre en service à ma place.

— Comment, elle est joyeuse à ce point? demanda Madame frappée de ces paroles.

— C'est-à-dire qu'elle en est folle; elle chantait, elle toujours si mélancolique. Au reste, Votre Altesse sait qu'elle déteste le monde, et que son caractère contient un grain de sauvagerie.

— Oh! oh! pensa Madame, cette grande gaieté ne me paraît pas naturelle, à moi.

— Elle a déjà fait ses préparatifs, continua Montalais, pour dîner chez elle, en tête-à-tête, avec un de ses livres chéris. Et puis, d'ailleurs, Votre Altesse a six autres demoiselles qui seront bien heureuses de l'accompagner; aussi n'ai-je pas même fait ma proposition à mademoiselle de La Vallière.

Madame se tut.

— Ai-je bien fait? continua Montalais avec un léger serrement de cœur, en voyant si mal réussir cette ruse de guerre

sur laquelle elle avait si complétement compté, qu'elle n'avait pas cru nécessaire d'en chercher une autre. Madame, m'approuve? continua-t-elle.

Madame pensait que, pendant la nuit, le roi pourrait bien quitter Saint-Germain, et que, comme on ne comptait que quatre lieues et demie de Paris à Saint-Germain, il pourrait bien être en une heure à Paris.

— Dites-moi, fit-elle, en vous sachant blessée, La Vallière vous a au moins offert sa compagnie?

— Oh! elle ne connaît pas encore mon accident; mais, le connût-elle, je ne lui demanderai certes rien qui la dérange de ses projets. Je crois qu'elle veut réaliser seule, ce soir, *la* partie de plaisir du feu roi, quand il disait à M. de Saint-Mars: «Ennuyons-nous, monsieur de Saint-Mars, ennuyons-nous bien.»

Madame était convaincue que quelque mystère amoureux était caché sous cette soif de solitude. Ce mystère devait être le retour nocturne de Louis. Il n'y avait plus à en douter, La Vallière était prévenue de ce retour, de là cette joie de rester au Palais-Royal.

C'était tout un plan combiné d'avance.

— Je ne serai pas leur dupe, dit Madame.

Et elle prit un parti décisif.

— Mademoiselle de Montalais, dit-elle, veuillez prévenir votre amie, mademoiselle de La Vallière, que je suis au désespoir de troubler ses projets de solitude; mais, au lieu de s'ennuyer seule chez elle, comme elle le désirait, elle viendra s'ennuyer avec nous à Saint-Germain.

— Ah! pauvre La Vallière, fit Montalais d'un air dolent, mais avec l'allégresse dans le cœur. Oh! Madame, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen que Votre Altesse...

— Assez, dit Madame, je le veux! Je préfère la société de mademoiselle La Baume Le Blanc à toutes les autres sociétés. Allez, envoyez-la-moi et soignez votre jambe.

Montalais ne se fit pas répéter l'ordre. Elle rentra, écrivit sa réponse à Malicorne, et la glissa sous le tapis. On ira, disait cette réponse. Une Spartiate n'eût pas écrit plus laconiquement.

— De cette façon, pensait Madame, pendant la route, je la surveille; pendant la nuit, elle couche près de moi, et bien adroite est Sa Majesté si elle échange un seul mot avec mademoiselle e La Vallière

La Vallière reçut l'ordre de partir avec la même douceur indifférente qu'elle avait reçu l'ordre de rester.

Seulement, intérieurement, sa joie fut vive, et elle regarda ce changement de résolution de la princesse comme une consolation que lui envoyait la Providence.

Moins pénétrante que Madame, elle mettait tout sur le compte du hasard.

Tandis que tout le monde, à l'exception des disgraciés, des malades et des gens ayant des entorses, se dirigeait vers Saint-Germain, Malicorne faisait entrer son ouvrier dans un carrosse de M. de Saint-Aignan et le conduisait dans la chambre correspondant à la chambre de La Vallière.

Cet homme se mit à l'œuvre, alléché par la splendide récompense qui lui avait été promise.

Comme on avait fait prendre chez les ingénieurs de la maison du roi tous les outils les plus excellents, entre autres, une de ces scies aux morsures invincibles qui vont tailler dans l'eau les madriers de chêne durs comme du fer, l'ouvrage avança rapidement, et un morceau carré du plafond, choisi entre deux solives, tomba dans les bras de Saint-Aignan, de Malicorne, de l'ouvrier et d'un valet de confiance, personnage mis au monde pour tout voir, tout entendre et ne rien répéter.

Seulement, en vertu d'un nouveau plan indiqué par Malicorne, l'ouverture fut pratiquée dans l'angle.

Voici pourquoi.

Comme il n'y avait pas de cabinet de toilette dans la chambre de La Vallière, La Vallière avait demandé et obtenu, le matin même, un grand paravent destiné à remplacer une cloison.

Le paravent avait été accordé.

Il suffisait parfaitement pour cacher l'ouverture, qui, d'ailleurs, serait dissimulée par tous les artifices de l'ébénisterie.

Le trou pratiqué, l'ouvrier se glissa entre les solives et se trouva dans la chambre de La Vallière.

Arrivé là, il scia carrément le plancher, et, avec les feuilles mêmes du parquet, il confectionna une trappe s'adaptant si parfaitement à l'ouverture, que l'œil le plus excercé n'y pouvait voir que les interstices obligés d'une soudure de parquet.

Malicorne avait tout prévu. Une poignée et deux charnières, achetées d'avance, furent posées à cette feuille de bois.

Un de ces petits escaliers tournants, comme on commençait à en poser dans les entre-sols, fut acheté tout fait par l'industrieux Malicorne, et payé deux mille livres.

Il était plus haut qu'il n'était besoin; mais le charpentier en supprima des degrés, et il se trouva d'exacte mesure.

Cet escalier, destiné à recevoir un si illustre poids, fut accroché au mur par deux crampons seulement.

Quant à sa base, elle fut arrêtée dans le parquet même du comte par deux fiches vissées: le roi et tout son conseil eussent pu monter et descendre cet escalier sans aucune crainte.

Tout marteau frappait sur un coussinet d'étoupes, toute lime mordait, le manche enveloppé de laine, la lame trempée d'huile.

D'ailleurs, le travail le plus bruyant avait été fait pendant la nuit et pendant la matinée, c'est-à-dire en l'absence de La Vallière et de Madame.

Quand, vers deux heures, la cour rentra au Palais-Royal, et que La Vallière remonta dans sa chambre, tout était en place, et pas la moindre parcelle de sciure, pas le plus petit copeau ne venait attester la violation de domicile.

Seulement, de Saint-Aignan, qui avait voulu aider de son mieux dans ce travail, avait déchiré ses doigts et sa chemise, et dépensé beaucoup de sueur au service de son roi.

La paume de ses mains, surtout, était toute garnie d'ampoules.

Ces ampoules venaient de ce qu'il avait tenu l'échelle à Malicorne.

Il avait, en outre, apporté un à un les cinq morceaux de l'escalier, formés chacun de deux marches.

Enfin, nous pouvons le dire, le roi, s'il l'eût vu si ardent à l'œuvre, le roi lui eût juré reconnaissance éternelle.

Comme l'avait prévu Malicorne, l'homme des mesures exactes, l'ouvrier eut terminé toutes ses opérations en vingt-quatre heures.

Il reçut vingt-quatre louis et partit comblé de joie; c'était autant qu'il gagnait d'ordinaire en six mois.

Nul n'avait le plus petit soupçon de ce qui s'était passé sous l'appartement de mademoiselle de La Vallière.

Mais, le soir du second jour, au moment où La Vallière venait de quitter le cercle de Madame et rentrait chez elle, un léger craquement retentit au fond de la chambre.

Étonnée, elle regarda d'où venait le bruit. Le bruit recommença.

— Qui est là? demanda-t-elle avec un accent d'effroi.

— Moi, répondit la voix si connue du roi.

— Vous!... vous! s'écria la jeune fille, qui se crut un instant sous l'empire d'un songe. Mais où cela, vous?... vous, sire?

— Ici, répliqua le roi en dépliant une des feuilles du paravent, et en apparaissant comme une ombre au fond de l'appartement.

La Vallière poussa un cri et tomba toute frissonnante sur un fauteuil.

Le roi s'avança respectueusement vers elle.

XLII

L'APPARITION.

La Vallière se remit promptement de sa surprise : à force d'être respectueux, le roi lui rendait par sa présence plus de confiance que son apparition ne lui en avait ôté.

Mais, comme il vit surtout que ce qui inquiétait La Vallière, c'était la façon dont il avait pénétré chez elle, il lui expliqua le système de l'escalier caché par le paravent, se défendant surtout d'être une apparition surnaturelle.

— Oh! sire, lui dit La Vallière en secouant sa blonde tête avec un charmant sourire, présent ou absent, vous n'apparaissez pas moins à mon esprit dans un moment que dans l'autre.

— Ce qui veut dire, Louise?

— Oh! ce que vous savez bien, sire : c'est qu'il n'est pas un instant où la pauvre fille dont vous avez surpris le secret à Fontainebleau, et que vous êtes venu reprendre au pied de la croix, ne pense à vous.

— Louise, vous me comblez de joie et de bonheur.

La Vallière sourit tristement et continua :

— Mais, sire, avez-vous réfléchi que votre ingénieuse invention ne pouvait nous être d'aucune utilité?

— Et pourquoi cela? Dites; j'attends.

— Parce que cette chambre où je loge, sire, n'est point à l'abri des recherches, il s'en faut; Madame peut y venir par hasard; à chaque instant du jour, mes compagnes y viennent; fermer ma porte en dedans, c'est me dénoncer aussi clairement que si j'écrivais dessus: «N'entrez pas, le roi est ici!» Et, tenez, sire, en ce moment même, rien n'empêche que la porte ne s'ouvre, et que Votre Majesté, surprise, ne soit vue près de moi.

— C'est alors, dit en riant le roi, que je serais véritablement pris pour un fantôme, car nul ne peut dire par où je suis venu ici. Or, il n'y a que les fantômes qui passent à travers les murs ou à travers les plafonds.

— Oh! sire, quelle aventure! songez-y bien, sire, quel scandale! Jamais rien de pareil n'aurait été dit sur les filles d'honneur, pauvres créatures que la méchanceté n'épargne guère, cependant.

— Et vous concluez de tout cela, ma chère Louise?... Voyons, dites, expliquez-vous!

— Qu'il faut, hélas! pardonnez-moi, c'est un mot bien dur...

Louis sourit.

— Voyons, dit-il.

— Qu'il faut que Votre Majesté supprime l'escalier, machinations et surprises; car le mal d'être pris ici, songez-y, sire, serait plus grand que le bonheur de s'y voir.

— Eh bien, chère Louise, répondit le roi avec amour, au lieu de supprimer cet escalier par lequel je monte, il est un moyen plus simple auquel vous n'avez point pensé.

— Un moyen... encore?...

— Oui, encore. Oh! vous ne m'aimez pas comme je vous aime, Louise, puisque je suis plus inventif que vous.

Elle le regarda. Louis lui tendit la main, qu'elle serra doucement.

— Vous dites, continua le roi, que je serai surpris en venant où chacun peut entrer à son aise?

— Tenez, sire, au moment même où vous en parlez, j'en tremble.

— Soit; mais vous ne seriez pas surprise, vous, en descen-

dant cet escalier pour venir dans les chambres qui sont au-dessous.

— Sire, sire, que dites-vous là? s'écria La Vallière effrayée.

— Vous me comprenez mal, Louise, puisqu'à mon premier mot, vous prenez cette grande colère; d'abord, savez-vous à qui appartiennent ces chambres?

— Mais à M. le comte de Guiche.

— Non pas, à M. de Saint-Aignan.

— Vrai? s'écria La Vallière.

Et ce mot, échappé du cœur joyeux de la jeune fille, fit luire comme un éclair de doux présage dans le cœur épanoui du roi.

— Oui, à de Saint-Aignan, à notre ami, dit-il.

— Mais, sire, reprit La Vallière, je ne puis pas plus aller chez M. de Saint-Aignan que chez M. le comte de Guiche, hasarda l'ange redevenu femme.

— Pourquoi donc ne le pouvez-vous pas, Louise?

— Impossible! impossible!

— Il me semble, Louise, que, sous la sauvegarde du roi, l'on peut tout.

— Sous la sauvegarde du roi? dit-elle avec un regard chargé d'amour.

— Oh! vous croyez à ma parole, n'est-ce pas?

— J'y crois lorsque vous n'y êtes pas, sire; mais, lorsque vous y êtes, lorsque vous me parlez, lorsque je vous vois, je ne crois plus à rien.

— Que vous faut-il pour vous rassurer, mon Dieu?

— C'est peu respectueux, je le sais, de douter ainsi du roi; mais vous n'êtes pas le roi, pour moi.

— Oh! Dieu merci, je l'espère bien; vous voyez comme je cherche. Écoutez : la présence d'un tiers vous rassurera-t-elle?

— La présence de M. de Saint-Aignan? Oui.

— En vérité, Louise, vous me percez le cœur avec de pareils soupçons.

La Vallière ne répondit rien, elle regarda seulement Louis de ce clair regard qui pénétrait jusqu'au fond des cœurs, et dit tout bas :

— Hélas! hélas! ce n'est pas de vous que je me défie, ce n'est pas sur vous que portent mes soupçons.

— J'accepte donc, dit le roi en soupirant, et M. de Saint-

Aignan, qui a l'heureux privilége de vous rassurer, sera toujours présent à notre entretien, je vous le promets.

— Bien vrai, sire?

— Foi de gentilhomme! Et vous, de votre côté?...

— Attendez, oh! ce n'est pas tout.

— Encore quelque chose, Louise?

— Oh! certainement; ne vous lassez pas si vite, car nous ne sommes pas au bout, sire

— Allons, achevez de me percer le cœur.

— Vous comprenez bien, sire, que ces entretiens doivent au moins avoir, près de M. de Saint-Aignan lui-même, une sorte de motif raisonnable.

— De motif raisonnable? reprit le roi d'un ton de doux reproche.

— Sans doute. Réfléchissez, sire.

— Oh! vous avez toutes les délicatesses, et, croyez-le, mon seul désir est de vous égaler sur ce point. Eh bien, Louise, il sera fait comme vous désirez. Nos entretiens auront un objet raisonnable, et j'ai déjà trouvé cet objet.

— De sorte, sire?... dit La Vallière en souriant.

— Que, dès demain, si vous voulez...

— Demain?

— Vous voulez dire que c'est trop tard? s'écria le roi en serrant entre ses deux mains la main brûlante de La Vallière.

En ce moment, des pas se firent entendre dans le corridor.

— Sire, sire, s'écria La Vallière, quelqu'un s'approche, quelqu'un vient, entendez-vous? Sire, sire, fuyez, je vous en supplie.

Le roi ne fit qu'un bond de sa chaise derrière le paravent.

Il était temps; comme le roi tirait un des feuillets sur lui, le bouton de la porte tourna, et Montalais parut sur le seuil.

Il va sans dire qu'elle entra tout naturellement et sans faire aucune cérémonie.

Elle savait bien, la rusée, que, frapper discrètement à cette porte au lieu de la pousser, c'était montrer à La Vallière une défiance désobligeante.

Elle entra, donc, et après un rapide coup d'œil qui lui montra deux chaises fort près l'une de l'autre, elle employa tant de temps à refermer la porte, qui se rebellait on ne sait comment, que le roi eut celui de lever la trappe et de redescendre chez de Saint-Aignan.

Un bruit, imperceptible pour toute oreille moins fine que la sienne, avertit Montalais de la disparition du prince; elle réussit alors à fermer la porte rebelle, et s'approcha de La Vallière.

— Causons, Louise, lui dit-elle, causons sérieusement, vous le voulez bien.

Louise, toute à son émotion, n'entendit pas sans une secrète terreur ce *sérieusement*, sur lequel Montalais avait appuyé à dessein.

— Mon Dieu! ma chère Aure, murmura-t-elle, qu'y a-t-il donc encore?

— Il y a, chère amie, que Madame se doute de tout.

— De tout quoi?

— Avons-nous besoin de nous expliquer, et ne comprends-tu pas ce que je veux dire? Voyons : tu as dû voir les fluctuations de Madame depuis plusieurs jours; tu as dû voir comme elle t'a mise auprès d'elle, puis congédiée, puis reprise.

— C'est étrange, en effet; mais je suis habituée à ses bizarreries.

— Attends encore. Tu as remarqué ensuite que Madame, après t'avoir exclue de la promenade, hier, t'a fait donner ordre d'assister à cette promenade.

— Si je l'ai remarqué! sans doute.

— Eh bien, il paraît que Madame a maintenant des renseignements suffisants, car elle a été droit au but, n'ayant plus rien à opposer en France à ce torrent qui brise tous les obstacles; tu sais ce que je veux dire par le torrent?

La Vallière cacha son visage entre ses mains.

— Je veux dire, poursuivit Montalais impitoyablement, ce torrent qui a enfoncé le portes des Carmélites de Chaillot, et renversé tous les préjugés de cour, tant à Fontainebleau qu'à Paris.

— Hélas! hélas! murmura La Vallière, toujours voilée par ses doigts, entre lesquels roulaient ses larmes.

— Oh! ne t'afflige pas ainsi, lorsque tu n'es qu'à la moitié de tes peines.

— Mon Dieu! s'écria la jeune fille avec anxiété, qu'y a-t-il donc encore?

— Eh bien, voici le fait. Madame, dénuée d'auxiliaires en France, car elle a usé successivement les deux reines, Mon-

sieur et toute la cour, Madame s'est souvenue d'une certaine personne qui a sur toi de prétendus droits.

La Vallière devint blanche comme une statue de cire.

— Cette personne, continua Montalais, n'est point à Paris en ce moment.

— Oh mon Dieu! murmura Louise.

— Cette personne, si je ne me trompe, est en Angleterre.

— Oui, oui, soupira La Vallière à demi brisée.

— N'est-ce pas à la cour du roi Charles II que se trouve cette personne? Dis.

— Oui.

— Eh bien, ce soir, une lettre est partie du cabinet de Madame pour Saint-James, avec ordre pour le courrier de pousser d'une traite jusqu'à Hampton-Court, qui est, à ce qu'il paraît, une maison royale située à douze milles de Londres!

— Oui, après?

— Or, comme Madame écrit régulièrement à Londres tous les quinze jours, et que le courrier ordinaire avait été expédié à Londres il y a trois jours seulement, j'ai pensé qu'une circonstance grave pouvait seule lui mettre la plume à la main. Madame est paresseuse pour écrire, comme tu sais.

— Oh! oui.

— Cette lettre a donc été écrite, quelque chose me le dit, pour toi.

— Pour moi? répéta la malheureuse jeune fille avec la docilité d'un automate.

— Et moi qui la vis, cette lettre, sur le bureau de Madame avant qu'elle fût cachetée, j'ai cru y lire...

— Tu as cru y lire?..

— Peut-être me suis-je trompée.

— Quoi?.. Voyons.

— Le nom de Bragelonne.

La Vallière se leva, en proie à la plus douloureuse agitation.

— Montalais, dit-elle avec une voix pleine de sanglots, déjà se sont enfuis tous les rêves riants de la jeunesse et de l'innocence. Je n'ai plus rien à te cacher, à toi ni à personne. Ma vie est à découvert, et s'ouvre comme un livre où tout le monde peut lire, depuis le roi jusqu'au premier passant. Aure, ma chère Aure, que faire? que devenir?

Montalais se rapprocha.

— Dame! consulte-toi, dit-elle.

— Eh bien, je n'aime pas M. de Bragelonne; quand je dis que je ne l'aime pas, comprends-moi : je l'aime comme la plus tendre sœur peut aimer un bon frère; mais ce n'est point cela qu'il me demande, ce n'est point cela que je lui ai promis.

— Enfin, tu aimes le roi, dit Montalais, et c'est une assez bonne excuse.

— Oui, j'aime le roi, murmura sourdement la jeune fille, et j'ai payé assez cher le droit de prononcer ces mots. Eh bien, parle, Montalais; que peux-tu pour moi ou contre moi dans la position où je me trouve?

— Parle-moi plus clairement.

— Que te dirai-je?

— Ainsi, rien de plus particulier?

— Non, fit Louise avec étonnement.

— Bien! Alors, c'est un simple conseil que tu me demandes?

— Oui.

— Relativement à M. Raoul?

— Pas autre chose.

— C'est délicat, répliqua Montalais.

— Non, rien n'est délicat là-dedans. Faut-il que je l'épouse pour lui tenir la promesse faite? faut-il que je continue d'écouter le roi?

— Sais-tu bien que tu me mets dans une position difficile, dit Montalais en souriant; tu me demandes si tu dois épouser Raoul, dont je suis l'amie, et à qui je fais un mortel déplaisir en me prononçant contre lui. Tu me parles ensuite de ne plus écouter le roi, le roi, dont je suis la sujette, et que j'offenserais en te conseillant d'une certaine façon. Ah! Louise, Louise, tu fais bon marché d'une bien difficile position.

— Vous ne m'avez pas comprise, Aure, dit La Vallière blessée du ton légèrement railleur qu'avait pris Montalais : si je parle d'épouser M. de Bragelonne, c'est que je puis l'épouser sans lui faire aucun déplaisir; mais, par la même raison, si j'écoute le roi, faut-il le faire usurpateur d'un bien fort médiocre, c'est vrai, mais auquel l'amour prête une certaine apparence de valeur? Ce que je te demande donc, c'est de

m'enseigner un moyen de me dégager honorablement, soit d'un côté, soit de l'autre, ou plutôt je te demande de quel côté je puis me dégager le plus honorablement.

— Ma chère Louise, répondit Montalais après un silence, je ne suis pas un des sept sages de la Grèce et je n'ai point de règles de conduite parfaitement invariables; mais, en échange, j'ai quelque expérience, et je puis te dire que jamais une femme ne demande un conseil du genre de celui que tu me demandes sans être fortement embarrassée. Or, tu as fait une promesse solennelle, tu as de l'honneur; si donc tu es embarrassée, ayant pris un tel engagement, ce n'est pas le conseil d'une étrangère, tout est étranger pour un cœur plein d'amour, ce n'est pas, dis-je, mon conseil qui te tirera d'embarras. Je ne te le donnerai donc point, d'autant plus qu'à ta place je serais encore plus embarrassée après le conseil qu'auparavant. Tout ce que je puis faire, c'est de te répéter ce que je t'ai déjà dit : Veux-tu que je t'aide?

— Oh! oui.

— Eh bien, c'est tout... Dis-moi en quoi tu veux que je t'aide; dis-moi pour qui et contre qui. De cette façon nous ne ferons point d'école.

— Mais, d'abord, toi, dit La Vallière en pressant la main de sa compagne, pour qui ou contre qui te déclares-tu?

— Pour toi, si tu es véritablement mon amie...

— N'es-tu pas la confidente de Madame?

— Raison de plus pour t'être utile; si je ne savais rien de ce côté-là, je ne pourrais pas t'aider, et tu ne tirerais, par conséquent, aucun profit de ma connaissance. Les amitiés vivent de ces sortes de bénéfices mutuels.

— Il en résulte que tu resteras en même temps l'amie de Madame?

— Évidemment. T'en plains-tu?

— Non, dit La Vallière rêveuse, car cette franchise cynique lui paraissait une offense faite à la femme et un tort fait à l'amie.

— A la bonne heure, dit Montalais; car, en ce cas, tu serais bien sotte.

— Donc, tu me serviras?

— Avec dévouement, surtout si tu me sers de même.

— On dirait que tu ne connais pas mon cœur, dit La Vallière en regardant Montalais avec de grands yeux étonnés.

— Dame ! c'est que, depuis que nous sommes à la cour, ma chère Louise, nous sommes bien changées.

— Comment cela ?

— C'est bien simple : étais-tu la seconde reine de France, là-bas, à Blois ?

La Vallière baissa la tête et se mit à pleurer.

Montalais la regarda d'une façon indéfinissable et on l'entendit murmurer ces mots :

— Pauvre fille !

Puis, se reprenant :

— Pauvre roi ! dit-elle.

Elle baisa Louise au front et regagna son appartement, où l'attendait Malicorne.

XLIII

LE PORTRAIT.

Dans cette maladie qu'on appelle l'*amour*, les accès se suivent à des intervalles toujours plus rapprochés dès que le mal débute.

Plus tard, les accès s'éloignent les uns des autres, au fur et à mesure que la guérison arrive.

Cela posé comme axiome en général et comme tête de chapitre en particulier, continuons notre récit.

Le lendemain, jour fixé par le roi pour le premier entretien chez de Saint-Aignan, La Vallière, en ouvrant son paravent, trouva sur le parquet un billet écrit de la main du roi.

Ce billet avait passé de l'étage inférieur au supérieur par la fente du parquet. Nulle main indiscrète, nul regard curieux ne pouvait monter où montait ce simple papier.

C'était une des idées de Malicorne. Voyant combien de Saint-Aignan allait devenir utile au roi par son logement, il n'avait pas voulu que le courtisan devînt encore indispensable comme messager, et il s'était, de son autorité privée, réservé ce dernier poste.

La Vallière lut avidement ce billet, qui lui fixait deux heures

de l'après-midi pour le moment du rendez-vous, et qui lui indiquait le moyen de lever la plaque parquetée.

— Faites-vous belle, ajoutait le *post-scriptum* de la lettre.

Ces derniers mots étonnèrent la jeune fille, mais en même temps ils la rassurèrent.

L'heure marchait lentement. Elle finit cependant par arriver.

Aussi ponctuelle que la prêtresse Héro, Louise leva la trappe au dernier coup de deux heures, et trouva sur les premiers degrés le roi, qui l'attendait respectueusement pour lui donner la main.

Cette délicate déférence la toucha sensiblement.

Au bas de l'escalier, les deux amants trouvèrent le comte qui, avec un sourire et une révérence du meilleur goût, fit à La Vallière ses remerciements sur l'honneur qu'il recevait d'elle.

Puis, se tournant vers le roi :

— Sire, dit-il, notre homme est arrivé.

La Vallière, inquiète, regarda Louis.

— Mademoiselle, dit le roi, si je vous ai priée de me faire l'honneur de descendre ici, c'est par intérêt. J'ai fait demander un excellent peintre qui saisit parfaitement les ressemblances, et je désire que vous l'autorisiez à vous peindre. D'ailleurs, si vous l'exigiez absolument, le portrait resterait chez vous.

La Vallière rougit.

— Vous le voyez, lui dit le roi, nous ne serons plus trois seulement : nous voilà quatre. Eh ! mon Dieu ! du moment que nous ne serons pas seuls, nous serons tant que vous voudrez.

La Vallière serra doucement le bout des doigts de son royal amant.

— Passons dans la chambre voisine, s'il plaît à Votre Majesté, dit de Saint-Aignan.

Il ouvrit la porte et fit passer ses hôtes.

Le roi marchait derrière La Vallière, et dévorait des yeux son cou blanc comme de la nacre, sur lequel s'enroulaient les anneaux serrés et crépus des cheveux argentés de la jeune fille.

La Vallière était vêtue d'une étoffe de soie épaisse de couleur gris-perle glacée de rose ; une parure de jais faisait valoir la blancheur de sa peau ; ses mains fines et diaphanes frois-

saient un bouquet de pensées, de roses du Bengale et de clématites au feuillage finement découpé, au-dessus desquelles s'élevait, comme une coupe à verser des parfums, une tulipe de Harlem aux tons gris et violets, pure et merveilleuse espèce, qui avait coûté cinq ans de combinaisons au jardinier et cinq mille livres au roi.

Ce bouquet, Louis l'avait mis dans la main de La Vallière en la saluant.

Dans cette chambre, dont de Saint-Aignan venait d'ouvrir la porte, se tenait un jeune homme vêtu d'un habit de velours léger avec de beaux yeux noirs et de grands cheveux bruns.

C'était le peintre.

Sa toile était toute prête, sa palette faite.

Il s'inclina devant mademoiselle de La Vallière avec cette grave curiosité de l'artiste qui étudie son modèle, salua le roi discrètement, comme s'il ne le reconnaissait pas, et comme il eût, par conséquent, salué un autre gentilhomme.

Puis, conduisant mademoiselle de La Vallière jusqu'au siége préparé pour elle, il l'invita à s'asseoir.

La jeune fille se posa gracieusement et avec abandon, les mains occupées, les jambes étendues sur des coussins, et, pour que ses regards n'eussent rien de vague ou rien d'affecté, le peintre la pria de se choisir une occupation.

Alors Louis XIV, en souriant, vint s'asseoir sur les coussins aux pieds de sa maîtresse.

De sorte qu'elle, penchée en arrière, adossée au fauteuil, ses fleurs à la main; de sorte que lui, les yeux levés vers elle et la dévorant du regard, ils formaient un groupe charmant que l'artiste contempla plusieurs minutes avec satisfaction, tandis que, de son côté, de Saint-Aignan le contemplait avec envie.

Le peintre esquissa rapidement; puis, sous les premiers coups du pinceau, on vit sortir du fond gris cette molle et poétique figure aux yeux doux, aux joues roses encadrées dans des cheveux d'un pur argent.

Cependant les deux amants parlaient peu et se regardaient beaucoup; parfois leurs yeux devenaient si languissants, que le peintre était forcé d'interrompre son ouvrage pour ne pas représenter une Érycine au lieu d'une La Vallière.

C'est alors que de Saint-Aignan revenait à la rescousse;

il récitait des vers ou disait quelques-unes de ces historiettes comme Patru les racontait, comme Tallemant des Réaux les écrivait si bien.

Ou bien La Vallière était fatiguée, et l'on se reposait.

Aussitôt un plateau de porcelaine de Chine, chargé des plus beaux fruits que l'on avait pu trouver, aussitôt le vin de Xérès, distillant ses topazes dans l'argent ciselé, servaient d'accessoires à ce tableau, dont le peintre ne devait retracer que la plus éphémère figure.

Louis s'enivrait d'amour; La Vallière, de bonheur; de Saint-Aignan, d'ambition.

Le peintre se composait des souvenirs pour sa vieillesse.

Deux heures s'écoulèrent ainsi; puis, quatre heures ayant sonné, La Vallière se leva, et fit un signe au roi.

Louis se leva, s'approcha du tableau, et adressa quelques compliments flatteurs à l'artiste.

De Saint-Aignan vantait la ressemblance, déjà assurée, à ce qu'il prétendait.

La Vallière, à son tour, remercia le peintre en rougissant, et passa dans la chambre voisine, où le roi la suivit, après avoir appelé de Saint-Aignan.

— A demain, n'est-ce pas? dit-il à La Vallière.

— Mais, sire, songez-vous que l'on viendra certainement chez moi, qu'on ne m'y trouvera pas?

— Eh bien?

— Alors, que deviendrai-je?

— Vous êtes bien craintive, Louise!

— Mais, enfin, si Madame me faisait demander?

— Oh! répliqua le roi, est-ce qu'un jour n'arrivera pas où vous me direz vous-même de tout braver pour ne plus vous quitter?

— Ce jour-là, sire, je serais une insensée et vous ne devriez pas me croire.

— A demain, Louise.

La Vallière poussa un soupir; puis, sans force contre la demande royale :

— Puisque vous le voulez, sire, à demain! répéta-t-elle.

Et, à ces mots, elle monta légèrement les degrés et disparut aux yeux de son amant.

— Eh bien, sire?... demanda de Saint-Aignan lorsqu'elle fut partie.

— Eh bien, de Saint-Aignan, hier, je me croyais le plus heureux des hommes.

— Et Votre Majesté, aujourd'hui, dit en souriant le comte, s'en croirait-elle par hasard le plus malheureux ?

— Non ; mais cet amour est une soif inextinguible ; en vain je bois, en vain je dévore les gouttes d'eau que ton industrie me procure : plus je bois, plus j'ai soif.

— Sire, c'est un peu votre faute ; et Votre Majesté s'est fait la position telle qu'elle est.

— Tu as raison.

— Donc, en pareil cas, sire, le moyen d'être heureux, c'est de se croire satisfait et d'attendre.

— Attendre ! Tu connais donc ce mot-là, toi, attendre ?

— La, sire, là ! ne vous désolez point. J'ai déjà cherché, je chercherai encore.

Le roi secoua la tête d'un air désespéré.

— Et quoi ! sire, vous n'êtes plus content déjà ?

— Eh ! si fait, mon cher de Saint-Aignan ; mais trouve, mon Dieu ! trouve.

— Sire, je m'engage à chercher ; voilà tout ce que je puis faire.

Le roi voulut revoir encore le portrait, ne pouvant revoir l'original. Il indiqua quelques changements au peintre, et sortit.

Derrière lui, de Saint-Aignan congédia l'artiste.

Chevalets, couleurs et peintre n'étaient pas disparus, que Malicorne montra sa tête entre les portières.

De Saint-Aignan le reçut à bras ouverts, et cependant avec une certaine tristesse. Le nuage qui avait passé sur le soleil royal voilait, à son tour, le satellite fidèle.

Malicorne vit, du premier coup d'œil, ce crêpe étendu sur le visage de de Saint-Aignan.

— Oh ! monsieur le comte, dit-il, comme vous voilà noir !

— J'en ai bien sujet, ma foi ! mon cher monsieur Malicorne ; croiriez-vous que le roi n'est pas content ?

— Pas content de son escalier ?

— Oh ! non, au contraire, l'escalier a plu beaucoup.

— C'est donc la décoration des chambres qui n'est pas selon son goût ?

— Oh ! pour cela, il n'y a pas seulement songé. Non, ce qui a déplu au roi...

— Je vais vous le dire, monsieur le comte : c'est d'être venu, lui quatrième, à un rendez-vous d'amour. Comment, monsieur le comte, vous n'avez pas deviné cela, vous?

— Mais comment l'eussé-je deviné, cher monsieur Malicorne, quand je n'ai fait que suivre à la lettre les instructions du roi?

— En vérité, Sa Majesté a voulu, à toute force, vous voir près d'elle?

— Positivement.

— Et Sa Majesté a voulu avoir, en outre, M. le peintre que j'ai rencontré en bas?

— Exigé, monsieur Malicorne, exigé!

— Alors, je le comprends, pardieu! bien que Sa Majesté ait été mécontente.

— Mécontente de ce que l'on a ponctuellement obéi à ses ordres? Je ne vous comprends plus.

Malicorne se gratta l'oreille.

— A quelle heure, demanda-t-il, le roi avait-il dit qu'il se rendrait chez vous?

— A deux heures.

— Et vous étiez chez vous à attendre le roi?

— Dès une heure et demie.

— Ah! vraiment!

— Peste! il eût fait beau me voir inexact devant le roi.

Malicorne, malgré le respect qu'il portait à de Saint-Aignan, ne put s'empêcher de hausser les épaules.

— Et ce peintre, fit-il, le roi l'avait-il demandé aussi pour deux heures?

— Non; mais, moi, je le tenais ici dès midi. Mieux vaut, vous comprenez, qu'un peintre attende deux heures, que le roi une minute.

Malicorne se mit à rire silencieusement.

— Voyons, cher monsieur Malicorne, dit Saint-Aignan, riez moins de moi et parlez davantage.

— Vous l'exigez?

— Je vous en supplie.

— Eh bien, monsieur le comte, si vous voulez que le roi soit un peu plus content la première fois qu'il viendra...

— Il vient demain.

— Eh bien, si vous voulez que le roi soit un peu plus content demain...

— Ventre-saint-gris! comme disait son aïeul, si je le veux! je le crois bien!

— Eh bien, demain, au moment où arrivera le roi, ayez affaire dehors, mais pour une chose qui ne peut se remettre, pour une chose indispensable.

— Oh! oh!

— Pendant vingt minutes.

— Laisser le roi seul pendant vingt minutes? s'écria de Saint-Aignan effrayé.

— Allons, mettons que je n'ai rien dit, fit Malicorne tirant vers la porte.

— Si fait, si fait, cher monsieur Malicorne; au contraire, achevez, je commence à comprendre. Et le peintre, le peintre?

— Oh! le peintre, lui, il faut qu'il soit en retard d'une demi-heure.

— Une demi-heure, vous croyez?

— Oui, je crois.

— Mon cher Monsieur, je ferai comme vous dites.

— Et je crois que vous vous en trouverez bien; me permettrez-vous de venir m'informer un peu demain?

— Certes.

— J'ai bien l'honneur d'être votre serviteur respectueux, monsieur de Saint-Aignan.

Et Malicorne sortit à reculons.

— Décidément ce garçon-là a plus d'esprit que moi, se dit de Saint-Aignan entraîné par sa conviction.

XLIV

HAMPTON-COURT.

Cette révélation que nous venons de voir Montalais faire à La Vallière, à la fin de notre avant-dernier chapitre, nous ramène tout naturellement au principal héros de cette histoire, pauvre chevalier errant au souffle du caprice d'un roi.

Si notre lecteur veut bien nous suivre, nous passerons donc avec lui ce détroit plus orageux que l'Euripe, qui sépare Calais de Douvres; nous traverserons cette verte et plantureuse campagne aux mille ruisseaux qui ceint Charing, Maidstone et dix autres villes plus pittoresques les unes que les autres, et nous arriverons enfin à Londres.

De là, comme des limiers qui suivent une piste, lorsque nous aurons reconnu que Raoul a fait un premier séjour à White-Hall, un second à Saint-James; quand nous saurons qu'il a été reçu par Monck et introduit dans les meilleures sociétés de la cour de Charles II, nous courrons après lui jusqu'à l'une des maisons d'été de Charles II, près de la *ville* de Kingston, à Hampton-Court, que baigne la Tamise.

Le fleuve n'est pas encore, à cet endroit, l'orgueilleuse voie qui charrie chaque jour un demi-million de voyageurs, et tourmente ses eaux noires comme celles du Cocyte, en disant : « Moi aussi, je suis la mer. »

Non, ce n'est encore qu'une douce et verte rivière aux margelles moussues, aux larges miroirs reflétant les saules et les hêtres, avec quelque barque de bois desséché qui dort çà et là au milieu des roseaux, dans une anse d'aulnes et de myosotis.

Les paysages s'étendent alentour calmes et riches; la maison de briques perce de ses cheminées, aux fumées bleues, une épaisse cuirasse de houx flaves et verts; l'enfant, vêtu d'un sarrau rouge, paraît et disparaît dans les grandes herbes comme un coquelicot qui se courbe sous le souffle du vent.

Les gros moutons blancs ruminent en fermant les yeux sous l'ombre des petits trembles trapus, et, de loin en loin, le martin-pêcheur, aux flancs d'émeraude et d'or, court comme une balle magique à la surface de l'eau et frise étourdiment la ligne de son confrère, l'homme pêcheur, qui guette assis sur son batelet, la tanche et l'alose.

Au-dessus de ce paradis, fait d'ombre noire et de douce lumière, se lève le manoir d'Hampton-Court, bâti par Volsey, séjour que l'orgueilleux cardinal avait créé désirable même pour un roi, et qu'il fut forcé, en courtisan timide, de donner à son maître Henri VIII, lequel avait froncé le sourcil d'envie et de cupidité au seul aspect du château neuf.

Hampton-Court, aux murailles de briques, aux grandes

fenêtres, aux belles grilles de fer; Hampton-Court, avec ses mille tourillons, ses clochetons bizarres, ses discrets promenoirs et ses fontaines intérieures pareilles à celles de l'Alhambra; Hampton-Court, c'est le berceau des roses, du jasmin et des clématites. C'est là joie des yeux et de l'odorat; c'est la bordure la plus charmante de ce tableau d'amour que déroula Charles II, parmi les voluptueuses peintures du Titien, du Pordenone, de Van Dyck, lui qui avait dans sa galerie le portrait de Charles Ier, roi martyr, et sur ses boiseries les trous des balles puritaines lancées par les soldats de Cromwell, le 24 août 1648, alors qu'ils avaient amené Charles Ier prisonnier à Hampton-Court.

C'est là que tenait sa cour ce roi toujours ivre de plaisir; ce roi poëte par le désir; ce malheureux d'autrefois qui se payait, par un jour de volupté, chaque minute écoulée naguère dans l'angoisse et la misère.

Ce n'était pas le doux gazon d'Hampton-Court, si doux que l'on croit fouler le velours; ce n'était pas le carré de fleurs touffues, qui ceint le pied de chaque arbre et fait un lit aux rosiers de vingt pieds qui s'épanouissent en plein ciel comme des gerbes d'artifice; ce n'étaient pas les grands tilleuls dont les rameaux tombent jusqu'à terre comme des saules, et voilent tout amour ou toute rêverie sous leur ombre ou plutôt sous leur chevelure; ce n'était pas tout cela que Charles II aimait dans son beau palais d'Hampton-Court.

Peut-être était-ce alors cette belle eau rousse pareille aux eaux de la mer Caspienne, cette eau immense, ridée par un vent frais, comme les ondulations de la chevelure de Cléopâtre, ces eaux tapissées de cressons, de nénufars blancs aux bulbes vigoureuses, qui s'entr'ouvrent pour laisser voir comme l'œuf le germe d'or rutilant au fond de l'enveloppe laiteuse, ces eaux mystérieuses et pleines de murmures, sur lesquelles naviguent les cygnes noirs et les petits canards avides, frêle couvée au duvet de soie, qui poursuivent la mouche verte sur les glaïeuls et la grenouille dans ses repaires de mousse.

C'étaient peut-être les houx énormes au feuillage bicolor, les ponts riants jetés sur les canaux, les biches qui brament dans les allées sans fin, et les bergeronnettes qui piétinent en voletant dans les bordures de buis et de trèfle.

Car il y a de tout cela dans Hampton-Court; il y a, en outre,

les espaliers de roses blanches qui grimpent le long des hauts treillages pour laisser retomber sur le sol leur neige odorante ; il y a dans le parc les vieux sycomores aux troncs verdissants qui baignent leurs pieds dans une poétique et luxuriante moisissure.

Non, ce que Charles II aimait dans Hampton-Court, c'étaient les ombres charmantes qui couraient après-midi sur ses terrasses, lorsque, comme Louis XIV, il avait fait peindre leurs beautés dans son grand cabinet par un des pinceaux intelligents de son époque, pinceaux qui savaient attacher sur la toile un rayon échappé de tant de beaux yeux qui lançaient l'amour.

Le jour où nous arrivons à Hampton-Court, le ciel est presque doux et clair comme en un jour de France ; l'air est d'une tiédeur humide, les géraniums, les pois de senteur énormes, les seringats et les héliotropes, jetés par millions dans le parterre, exhalent leurs aromes enivrants.

Il est une heure. Le roi, revenu de la chasse, a dîné, rendu visite à la duchesse de Castelmaine, la maîtresse en titre, et, après cette preuve de fidélité, il peut à l'aise se permettre des infidélités jusqu'au soir.

Toute la cour folâtre et aime. C'est le temps où les dames demandent sérieusement aux gentilshommes leur sentiment sur tel ou tel pied plus ou moins charmant, selon qu'il est chaussé d'un bas de soie rose ou d'un bas de soie verte.

C'est le temps où Charles II déclare qu'il n'y a pas de salut pour une femme sans le bas de soie verte, parce que mademoiselle Lucy Stewart les porte de cette couleur.

Tandis que le roi cherche à communiquer ces préférences, nous verrons, dans l'allée de hêtres qui faisait face à la terrasse, une jeune dame en habit de couleur sévère marchant auprès d'un autre habit de couleur lilas et bleu sombre.

Elles traversèrent le parterre de gazon, au milieu duquel s'élevait une belle fontaine aux sirènes de bronze, et s'en allèrent en causant sur la terrasse, le long de laquelle, de la clôture de briques, sortaient dans le parc plusieurs cabinets variés de forme ; mais, comme ces cabinets étaient pour la plupart occupés, ces jeunes femmes passèrent : l'une rougissait, l'autre rêvait.

Enfin, elles vinrent au bout de cette terrasse qui dominait toute la Tamise, et, trouvant un frais abri, s'assirent côte à côte.

— Où allons-nous, Stewart? dit la plus jeune des deux femmes à sa compagne.

— Ma chère Graffton, nous allons, tu le vois bien, où tu nous mènes.

— Moi?

— Sans doute, toi : à l'extrémité du palais, vers ce banc où le jeune Français attend et soupire.

Miss Mary Graffton s'arrêta court.

— Non, non, dit-elle, je ne vais pas là.

— Pourquoi?

— Retournons, Stewart.

— Avançons, au contraire, et expliquons-nous.

— Sur quoi?

— Sur ce que le vicomte de Bragelonne est de toutes les promenades que tu fais, comme tu es de toutes les promenades qu'il fait.

— Et tu en conclus qu'il m'aime ou que je l'aime?

— Pourquoi pas; c'est un charmant gentilhomme. Personne ne m'entend, je l'espère, dit miss Lucy Stewart en se retournant avec un sourire qui indiquait, au reste, que son inquiétude n'était pas grande.

— Non, non! dit Mary, le roi est dans son cabinet ovale avec M. de Buckingham.

— A propos de M. de Buckingham, Mary...

— Quoi?

— Il me semble qu'il s'est déclaré ton chevalier depuis le retour de France; comment va ton cœur de ce côté?

Mary Graffton haussa les épaules.

— Bon! bon! je demanderai cela au beau Bragelonne, dit Stewart en riant; allons le retrouver bien vite.

— Pourquoi faire?

— J'ai à lui parler, moi.

— Pas encore; un mot auparavant. Voyons, toi, Stewart, qui sais les petits secrets du roi.

— Tu crois cela?

— Dame! tu dois les savoir, ou personne ne les saura; dis, pourquoi M. de Bragelonne est-il en Angleterre, et qu'y fait-il?

— Ce que fait tout gentilhomme envoyé par son roi vers un autre roi.

— Soit; mais, sérieusement, quoique la politique ne soit

pas notre fort, nous en savons assez pour comprendre que M. de Bragelonne n'a point ici de mission sérieuse.

— Écoute, dit Stewart avec une gravité affectée, je veux bien pour toi trahir un secret d'État. Veux-tu que je te récite la lettre de crédit donnée par le roi Louis XIV à M. de Bragelonne, et adressée à Sa Majesté le roi Charles II?

— Oui, sans doute.

— La voici : « Mon frère, je vous envoie un gentilhomme de ma cour, fils de quelqu'un que vous aimez. Traitez-le bien, je vous en prie, et faites-lui aimer l'Angleterre. »

— Il y avait cela?

— Tout net... ou l'équivalent. Je ne réponds pas de la forme, mais je réponds du fond.

— Eh bien, qu'en as-tu déduit, ou plutôt qu'en a déduit le roi?

— Que Sa Majesté Française avait ses raisons pour éloigner M. de Bragelonne, et le marier... autre part qu'en France.

— De sorte qu'en vertu de cette lettre?...

— Le roi Charles II a reçu M. de Bragelonne comme tu sais, splendidement et amicalement; il lui a donné la plus belle chambre de White-Hall, et, comme tu es la plus précieuse personne de sa cour, attendu que tu as refusé son cœur... allons, ne rougis pas... il a voulu te donner du goût pour le Français et lui faire ce beau présent. Voilà pourquoi, toi, héritière de trois cent mille livres, toi, future duchesse, toi, belle et bonne, il t'a mise de toutes les promenades dont M. de Bragelonne faisait partie. Enfin, c'était un complot, une espèce de conspiration. Vois si tu veux y mettre le feu, je t'en livre la mèche.

Miss Mary sourit avec une expression charmante qui lui était familière, et, serrant le bras de sa compagne :

— Remercie le roi, dit-elle.

— Oui, oui; mais M. de Buckingham est jaloux. Prends garde! répliqua Stewart.

Ces mots étaient à peine prononcés, que M. de Buckingham sortait de l'un des pavillons de la terrasse, et, s'approchant des deux femmes avec un sourire :

— Vous vous trompez, miss Lucy, dit-il, non, je ne suis pas jaloux; et la preuve, miss Mary, c'est que voici là-bas celui qui devrait être la cause de ma jalousie, le vicomte de Bragelonne, qui rêve tout seul. Pauvre garçon! Permettez

donc que je lui abandonne votre gracieuse compagnie pendant quelques minutes, attendu que j'ai besoin de causer pendant ces quelques minutes avec miss Lucy Stewart.

Alors, s'inclinant du côté de Lucy :

— Me ferez-vous, dit-il, l'honneur de prendre ma main pour aller saluer le roi, qui nous attend.

Et, à ces mots, Buckingham, toujours riant, prit la main de miss Lucy Stewart et l'emmena.

Restée seule, Mary Grafton, la tête inclinée sur l'épaule avec cette mollesse gracieuse particulière aux jeunes Anglaises, demeura un instant immobile, les yeux fixés sur Raoul, mais comme indécise de ce qu'elle devait faire. Enfin, après que ses joues, en pâlissant et en rougissant tour à tour, eurent révélé le combat qui se passait dans son cœur, elle parut prendre une résolution et s'avança d'un pas assez ferme vers le banc où Raoul était assis, et rêvait comme on l'avait bien dit.

Le bruit des pas de miss Mary, si léger qu'il fût sur la pelouse verte, réveilla Raoul; il détourna la tête, aperçut la jeune fille et marcha au-devant de la compagne que son heureux destin lui amenait.

— On m'envoie à vous, Monsieur, dit Mary Graffton; m'acceptez-vous?

— Et à qui dois-je être reconnaissant d'un pareil bonheur, Mademoiselle? demanda Raoul.

— A M. de Buckingham, répliqua Mary en affectant la gaieté.

— A M. de Buckingham, qui recherche si passionnément votre précieuse compagnie! Mademoiselle, dois-je vous croire?

— En effet, Monsieur, vous le voyez, tout conspire à ce que nous passions la meilleure ou plutôt la plus longue part de nos journées ensemble. Hier, c'était le roi qui m'ordonnait de vous faire asseoir près de moi, à table; aujourd'hui, c'est M. de Buckingham qui me prie de venir m'asseoir près de vous, sur ce banc.

— Et il s'est éloigné pour me laisser la place libre? demanda Raoul, avec embarras.

— Regardez là-bas, au détour de l'allée, il va disparaître avec miss Stewart. A-t-on de ces complaisances-là en France, monsieur le vicomte?

— Mademoiselle, je ne pourrais trop dire ce qui se fait en France, car à peine si je suis Français. J'ai vécu dans plusieurs pays et presque toujours en soldat; puis j'ai passé beaucoup de temps à la campagne; je suis un sauvage.

— Vous ne vous plaisez point en Angleterre, n'est-ce pas?

— Je ne sais, dit Raoul distraitement et en poussant un soupir.

— Comment, vous ne savez?..

— Pardon, fit Raoul en secouant la tête et en rappelant à lui ses pensées. Pardon, je n'entendais pas.

— Oh! dit la jeune femme en soupirant à son tour, comme le duc de Buckingham a eu tort de m'envoyer ici!

— Tort? dit vivement Raoul. Vous avez raison : ma compagnie est maussade, et vous vous ennuyez avec moi. M. de Buckingham a eu tort de vous envoyer ici.

— C'est justement, répliqua la jeune femme avec sa voix sérieuse et vibrante, c'est justement parce que je ne m'ennuie pas avec vous que M. de Buckingham a eu tort de m'envoyer près de vous.

Raoul rougit à son tour.

— Mais, reprit-il, comment M. de Buckingham vous envoie-t-il près de moi, et comment y venez-vous vous-même? M. de Buckingham vous aime, et vous l'aimez...

— Non, répondit gravement Mary, non! M. de Buckingham ne m'aime point, puisqu'il aime madame la duchesse d'Orléans; et, quant à moi, je n'ai aucun amour pour le duc.

Raoul regarda la jeune femme avec étonnement.

— Êtes-vous l'ami de M. de Buckingham, vicomte? demanda-t-elle.

— M. le duc me fait l'honneur de m'appeler son ami, depuis que nous nous sommes vus en France.

— Vous êtes de simples connaissances, alors?

— Non; car M. le duc de Buckingham est l'ami très-intime d'un gentilhomme que j'aime comme un frère.

— De M. le comte de Guiche?

— Oui, Mademoiselle.

— Lequel aime madame la duchesse d'Orléans?

— Oh! que dites-vous là?

— Et qui en est aimé, continua tranquillement la jeune femme.

Raoul baissa la tête; miss Mary Grafton continua en soupirant :

— Ils sont bien heureux !.. Tenez, quittez-moi, monsieur de Bragelonne, car M. de Buckingham vous a donné une fâcheuse commission en m'offrant à vous comme compagne de promenade. Votre cœur est ailleurs, et à peine si vous me faites l'aumône de votre esprit. Avouez, avouez... Ce serait mal à vous, vicomte, de ne pas avouer.

— Madame, je l'avoue.

Elle le regarda.

Il était si simple et si beau, son œil avait tant de limpidité, de douce franchise et de résolution, qu'il ne pouvait venir à l'idée d'une femme, aussi distinguée que l'était miss Mary, que le jeune homme fût un discourtois ou un niais.

Elle vit seulement qu'il aimait une autre femme qu'elle dans toute la sincérité de son cœur.

— Oui, je comprends, dit-elle; vous êtes amoureux en France.

Raoul s'inclina.

— Le duc connaît-il cet amour?

— Nul ne le sait, répondit Raoul.

— Et pourquoi me le dites-vous, à moi?

— Mademoiselle...

— Allons, parlez.

— Je ne puis.

— C'est donc à moi d'aller au-devant de l'explication; vous ne voulez rien me dire, à moi, parce que vous êtes convaincu, maintenant, que je n'aime point le duc, parce que vous voyez que je vous eusse aimé peut-être, parce que vous êtes un gentilhomme plein de cœur et de délicatesse, et qu'au lieu de prendre, ne fût-ce que pour vous distraire un moment, une main que l'on approchait de la vôtre, qu'au lieu de sourire à ma bouche qui vous souriait, vous avez préféré, vous qui êtes jeune, me dire, à moi qui suis belle : « J'aime en France! » Eh bien, merci, monsieur de Bragelonne, vous êtes un noble gentilhomme, et je vous en aime davantage... d'amitié. A présent, ne parlons plus de moi, parlons de vous. Oubliez que miss Grafton vous a parlé d'elle; dites-moi pourquoi vous êtes triste, pourquoi vous l'êtes davantage encore depuis quelques jours?

Raoul fut ému jusqu'au fond du cœur à l'accent doux et

triste de cette voix ; il ne put trouver un mot de réponse ; la jeune fille vint encore à son secours.

— Plaignez-moi, dit-elle. Ma mère était Française. Je puis donc dire que je suis Française par le sang et l'âme. Mais, sur cette ardeur planent sans cesse le brouillard et la tristesse de l'Angleterre. Parfois je rêve d'or et de magnifiques félicités; mais soudain la brume arrive et s'étend sur mon rêve qu'elle éteint. Cette fois encore, il en a été ainsi. Pardon, assez là-dessus; donnez-moi votre main et contez vos chagrins à une amie.

— Vous êtes Française, avez-vous dit, Française d'âme et de sang?

— Oui, non-seulement je le répète, ma mère était Française, mais encore, comme mon père, ami du roi Charles Ier, s'était exilé en France, et pendant le procès du prince, et pendant la vie du Protecteur, j'ai été élevée à Paris; à la restauration du roi Charles II, mon père est revenu en Angleterre pour y mourir presque aussitôt, pauvre père ! Alors, le roi Charles m'a faite duchesse et a complété mon douaire.

— Avez-vous encore quelque parent en France ? demanda Raoul avec un profond intérêt.

— J'ai une sœur, mon aînée de sept ou huit ans, mariée en France et déjà veuve; elle s'appelle madame de Bellière.

Raoul fit un mouvement.

— Vous la connaissez?

— J'ai entendu prononcer son nom.

— Elle aime aussi, et ses dernières lettres m'annoncent qu'elle est heureuse; donc, elle est aimée. Moi, je vous le disais, monsieur de Bragelonne, j'ai la moitié de son âme, mais je n'ai point la moitié de son bonheur. Mais parlons de vous. Qui aimez-vous en France ?

— Une jeune fille douce et blanche comme un lis.

— Mais, si elle vous aime, elle, pourquoi êtes-vous triste ?

— On m'a dit qu'elle ne m'aimait plus.

— Vous ne le croyez pas, j'espère ?

— Celui qui m'écrit n'a point signé sa lettre.

— Une dénonciation anonyme ! Oh ! c'est quelque trahison, dit miss Grafton.

— Tenez, dit Raoul en montrant à la jeune fille un billet qu'il avait lu cent fois.

Mary Grafton prit le billet et lut :

Vicomte, disait cette lettre, vous avez bien raison de vous divertir là-bas avec les belles dames du roi Charles II; car, à la cour du roi Louis XIV, on vous assiége dans le château de vos amours. Restez donc à jamais à Londres, pauvre vicomte, ou revenez vite à Paris. »

— Pas de signature? dit miss Mary.
— Non.
— Donc, n'y croyez pas.
— Oui; mais voici une seconde lettre.
— De qui?
— De M. de Guiche.
— Oh! c'est autre chose! Et cette lettre vous dit?...
— Lisez.

« Mon ami, je suis blessé, malade. Revenez, Raoul; revenez!

« De Guiche. »

— Et qu'allez-vous faire? demanda la jeune fille avec un serrement de cœur.
— Mon intention, en recevant cette lettre, a été de prendre à l'instant même congé du roi.
— Et vous la reçûtes?...
— Avant-hier.
— Elle est datée de Fontainebleau.
— C'est étrange, n'est-ce pas? la cour est à Paris. Enfin, je fusse parti. Mais, quand je parlai au roi de mon départ, il se mit à rire et me dit: « Monsieur l'ambassadeur, d'où vient que vous partez? Est-ce que votre maître vous rappelle? » Je rougis, je fus décontenancé; car, en effet, le roi m'a envoyé ici, et je n'ai point reçu d'ordre de retour.
Mary fronça un sourcil pensif.
— Et vous restez? demanda-t-elle.
— Il le faut, Mademoiselle.
— Et celle que vous aimez?...
— Eh bien?...
— Vous écrit-elle?
— Jamais.
— Jamais! Oh! elle ne vous aime donc pas?
— Au moins, elle ne m'a point écrit depuis mon départ.
— Vous écrivait-elle, auparavant?

— Quelquefois... Oh ! j'espère qu'elle aura eu un empêchement.

— Voici le duc ; silence.

En effet, Buckingham reparaissait au bout de l'allée, seul et souriant ; il vint lentement et tendit la main aux deux causeurs.

— Vous êtes-vous entendus ? dit-il.

— Sur quoi ? demanda Mary Graffton.

— Sur ce qui peut vous rendre heureuse, chère Mary, et rendre Raoul moins malheureux ?

— Je ne vous comprends point, milord, dit Raoul.

— Voilà mon sentiment, miss Mary. Voulez-vous que je vous le dise devant Monsieur ?

Et il souriait.

— Si vous voulez dire, répondit la jeune fille avec fierté, que j'étais disposée à aimer M. de Bragelonne, c'est inutile, car je le lui ai dit.

Buckingham réfléchit, et, sans se décontenancer, comme elle s'y attendait :

— C'est, dit-il, parce que je vous connais un délicat esprit et surtout une âme loyale, que je vous laissais avec M. de Bragelonne, dont le cœur malade peut se guérir entre les mains d'un médecin comme vous.

— Mais, milord, avant de me parler du cœur de M. de Bragelonne, vous me parliez du vôtre. Voulez-vous donc que je guérisse deux cœurs à la fois ?

— Il est vrai, miss Mary ; mais vous me rendrez cette justice, que j'ai bientôt cessé une poursuite inutile, reconnaissant que ma blessure, à moi, était incurable.

Mary se recueillit un instant.

— Milord, dit-elle, M. de Bragelonne est heureux. Il aime, on l'aime. Il n'a donc pas besoin d'un médecin tel que moi.

— M. de Bragelonne, dit Buckingham, est à la veille de faire une grave maladie, et il a besoin, plus que jamais, que l'on soigne son cœur.

— Expliquez-vous, milord ? demanda vivement Raoul.

— Non, peu à peu je m'expliquerai ; mais, si vous le désirez, je puis dire à miss Mary ce que vous ne pouvez entendre.

— Milord, vous me mettez à la torture ; milord, vous savez quelque chose.

— Je sais que miss Mary Graffton est le plus charmant objet qu'un cœur malade puisse rencontrer sur son chemin.

— Milord, je vous ai déjà dit que le vicomte de Bragelonne aimait ailleurs, fit la jeune fille.

— Il a tort.

— Vous le savez donc, monsieur le duc? vous savez donc que j'ai tort?

— Oui.

— Mais qui aime-t-il donc? s'écria la jeune fille.

— Il aime une femme indigne de lui, dit tranquillement Buckingham, avec ce flegme qu'un Anglais seul puise dans sa tête et dans son cœur.

Miss Mary Graffton fit un cri qui, non moins que les paroles prononcées par Buckingham, appela sur les joues de Bragelonne la pâleur du saisissement et le frissonnement de la terreur.

— Duc, s'écria-t-il, vous venez de prononcer de telles paroles, que, sans tarder d'une seconde, j'en vais chercher l'explication à Paris.

— Vous resterez ici, dit Buckingham.

— Moi?

— Oui, vous.

— Et comment cela?

— Parce que vous n'avez pas le droit de partir, et qu'on ne quitte pas le service d'un roi pour celui d'une femme, fût-elle digne d'être aimée comme l'est Mary Graffton.

— Alors, instruisez-moi.

— Je le veux bien. Mais resterez-vous?

— Oui, si vous me parlez franchement.

Ils en étaient là, et sans doute Buckingham allait dire, non pas tout ce qui était, mais tout ce qu'il savait, lorsqu'un valet de pied du roi parut à l'extrémité de la terrasse et s'avança vers le cabinet où était le roi avec miss Lucy Stewart.

Cet homme précédait un courrier poudreux qui paraissait avoir mis pied à terre il y avait quelques instants à peine.

— Le courrier de France! le courrier de Madame! s'écria Raoul reconnaissant la livrée de la duchesse.

L'homme et le courrier firent prévenir le roi, tandis que le duc et miss Graffton échangeaient un regard d'intelligence.

XLV

LE COURRIER DE MADAME.

Charles II était en train de prouver ou d'essayer de prouver à miss Stewart qu'il ne s'occupait que d'elle ; en conséquence, il lui promettait un amour pareil à celui que son aïeul Henri IV avait eu pour Gabrielle.

Malheureusement pour Charles II, il était tombé sur un mauvais jour, sur un jour où miss Stewart s'était mis en tête de le rendre jaloux.

Aussi, à cette promesse, au lieu de s'attendrir comme l'espérait Charles II, se mit-elle à éclater de rire.

— Oh! sire, sire, s'écria-t-elle tout en riant, si j'avais le malheur de vous demander une preuve de cet amour, combien serait-il facile de voir que vous mentez.

— Écoutez, lui dit Charles, vous connaissez mes cartons de Raphaël; vous savez si j'y tiens; le monde me les envie. Vous savez encore cela : mon père les fit acheter par Van Dyck. Voulez-vous que je les fasse porter aujourd'hui même chez vous ?

— Oh ! non, répondit la jeune fille; gardez-vous-en bien, sire, je suis trop à l'étroit pour loger de pareils hôtes.

— Alors je vous donnerai Hampton-Court pour mettre les cartons.

— Soyez moins généreux, sire, et aimez plus longtemps, voilà tout ce que je vous demande.

— Je vous aimerai toujours; n'est-ce pas assez ?

— Vous riez, sire.

— Voulez-vous donc que je pleure?

— Non; mais je voudrais vous voir un peu plus mélancolique.

— Merci Dieu! ma belle, je l'ai été assez longtemps : quatorze ans d'exil, de pauvreté, de misère; il me semblait que c'était une dette payée; et puis la mélancolie enlaidit.

— Non pas, voyez plutôt le jeune Français.

— Oh! le vicomte de Bragelonne, vous aussi! Dieu me damne! elles en deviendront toutes folles les unes après les

autres; d'ailleurs, lui, il a raison d'être mélancolique.

— Et pourquoi cela?

— Ah bien! il faut que je vous livre les secrets d'État.

— Il le faut si je le veux, puisque vous avez dit que vous étiez prêt à faire tout ce que je voudrais.

— Eh bien, il s'ennuie de son pays, là! Êtes-vous contente?

Il s'ennuie?

— Oui, preuve qu'il est un niais.

— Comment, un niais?

— Sans doute. Comprenez-vous cela? Je lui permets d'aimer miss Mary Graffton, et il s'ennuie!

— Bon! il paraît que, si vous n'étiez pas aimé de miss Lucy Stewart, vous vous consoleriez, vous, en aimant miss Mary Graffton?

— Je ne dis pas cela : d'abord, vous savez bien que Mary Graffton ne m'aime pas; or, on ne se console d'un amour perdu que par un amour trouvé. Mais, encore une fois, ce n'est pas de moi qu'il est question, c'est de ce jeune homme. Ne dirait-on pas que celle qu'il laisse derrière lui est une Hélène, une Hélène avant Pâris, bien entendu.

— Mais il laisse donc quelqu'un, ce gentilhomme?

— C'est-à-dire qu'on le laisse.

— Pauvre garçon! Au fait, tant pis!

— Comment, tant pis?

— Oui, pourquoi s'en va-t-il?

— Croyez-vous que ce soit de son gré qu'il s'en aille?

— Il est donc forcé?

— Par ordre, ma chère Stewart, il a quitté Paris par ordre.

— Et par quel ordre?

— Devinez.

— Du roi?

— Juste.

— Ah! vous m'ouvrez les yeux.

— N'en dites rien, au moins.

— Vous savez bien que, pour la discrétion, je vaux un homme. Ainsi, le roi le renvoie?

— Oui.

— Et, pendant son absence, il lui prend sa maîtresse.

— Oui, et, comprenez-vous, le pauvre enfant, au lieu de remercier le roi, il se lamente!

— Remercier le roi de ce qu'il lui enlève sa maîtresse? Ah çà! mais ce n'est pas galant le moins du monde, pour les femmes en général et pour les maîtresses en particulier, ce que vous dites là, sire.

— Mais comprenez donc, parbleu! Si celle que le roi lui enlève était une miss Grafton ou une miss Stewart, je serais de son avis, et je ne le trouverais même pas assez désespéré; mais c'est une petite fille maigre et boiteuse... Au diable soit de la fidélité! comme on dit en France. Refuser celle qui est riche pour celle qui est pauvre, celle qui l'aime pour celle qui le trompe, a-t-on jamais vu cela?

— Croyez-vous que Mary ait sérieusement envie de plaire au vicomte, sire?

— Oui, je le crois.

— Eh bien, le vicomte s'habituera à l'Angleterre. Mary a bonne tête, et, quand elle veut, elle veut bien.

— Ma chère miss Stewart, prenez garde, si le vicomte s'acclimate à notre pays : il n'y a pas longtemps, avant-hier encore, il m'est venu demander la permission de le quitter.

— Et vous la lui avez refusée?

— Je le crois bien! le roi mon frère a trop à cœur qu'il soit absent, et, quant à moi, j'y mets de l'amour-propre : il ne sera pas dit que j'aurai tendu à ce youngman le plus noble et le plus doux appât de l'Angleterre...

— Vous êtes galant, sire, dit miss Stewart avec une charmante moue.

— Je ne compte pas miss Stewart, dit le roi, celle-là est un appât royal, et, puisque je m'y suis pris, un autre, j'espère, ne s'y prendra point; je dis donc, enfin, que je n'aurai pas fait inutilement les doux yeux à ce jeune homme; il restera chez nous, il se mariera chez nous, ou, Dieu me damne!..

— Et j'espère bien qu'une fois marié, au lieu d'en vouloir à Votre Majesté, il lui en sera reconnaissant; car tout le monde s'empresse à lui plaire, jusqu'à M. de Buckingham, qui, chose incroyable, s'efface devant lui.

— Et jusqu'à miss Stewart, qui l'appelle un charmant cavalier.

— Écoutez, sire, vous m'avez assez vanté miss Grafton, passez-moi à mon tour un peu de Bragelonne. Mais, à propos, sire, vous êtes depuis quelque temps d'une bonté

qui me surprend; vous songez aux absents, vous pardonnez les offenses, vous êtes presque parfait. D'où vient ?..

Charles II se mit à rire.

— C'est parce que vous vous laissez aimer, dit-il.

— Oh! il doit y avoir une autre raison.

— Dame! j'oblige mon frère Louis XIV.

— Donnez-m'en une autre encore.

— Eh bien, le vrai motif, c'est que Buckingham m'a recommandé ce jeune homme, et m'a dit : « Sire, je commence par renoncer, en faveur du vicomte de Bragelonne, à miss Graffton; faites comme moi. »

— Oh! c'est un digne gentilhomme, en vérité, que le duc.

— Allons, bien; échauffez-vous maintenant la tête pour Buckingham. Il paraît que vous voulez me faire damner aujourd'hui.

En ce moment, on gratta à la porte.

— Qui se permet de nous déranger ? s'écria Charles avec impatience.

— En vérité, sire, dit Stewart, voilà un *qui se permet* de la plus suprême fatuité, et, pour vous en punir...

Elle alla elle-même ouvrir la porte.

— Ah! c'est un messager de France, dit miss Stewart.

— Un messager de France! s'écria Charles; de ma sœur, peut-être ?

— Oui, sire, dit l'huissier, et messager extraordinaire.

— Entrez, entrez, dit Charles.

Le courrier entra.

— Vous avez une lettre de madame la duchesse d'Orléans ? demanda le roi.

— Oui, sire, répondit le courrier, et tellement pressée, que j'ai mis vingt-six heures seulement pour l'apporter à Votre Majesté, et encore ai-je perdu trois quarts d'heure à Calais.

— On reconnaîtra ce zèle, dit le roi.

Et il ouvrit la lettre.

Puis, se prenant à rire aux éclats :

— En vérité, s'écria-t-il, je n'y comprends plus rien.

Et il relut la lettre une seconde fois.

Miss Stewart affectait un maintien plein de réserve, et contenait son ardente curiosité.

— Francis, dit le roi à son valet, que l'on fasse rafraîchir

et coucher ce brave garçon, et que, demain, en se réveillant, il trouve à son chevet un petit sac de cinquante louis

— Sire !

— Va, mon ami, va! Ma sœur avait bien raison de te recommander la diligence ; c'est pressé.

Et il se remit à rire plus fort que jamais.

Le messager, le valet de chambre et miss Stewart elle-même ne savaient quelle contenance garder.

— Ah! fit le roi en se renversant sur son fauteuil, et quand je pense que tu as crevé... combien de chevaux?

— Deux.

— Deux chevaux pour apporter cette nouvelle ! C'est bien; va, mon ami, va.

Le courrier sortit avec le valet de chambre.

Charles II alla à la fenêtre qu'il ouvrit, et, se penchant au dehors :

— Duc, cria-t-il, duc de Buckingham, mon cher Buckingham, venez.

Le duc se hâta d'accourir; mais, arrivé au seuil de la porte, et apercevant miss Stewart, il hésita à entrer.

— Viens donc, et ferme la porte, duc.

Le duc obéit, et, voyant le roi de si joyeuse humeur, s'approcha en souriant.

— Eh bien, mon cher duc, où en es-tu avec ton Français?

— Mais j'en suis, de son côté, au plus pur désespoir, sire.

— Et pourquoi ?

— Parce que cette adorable miss Grafton veut l'épouser, et qu'il ne veut pas.

— Mais ce Français n'est donc qu'un Béotien! s'écria miss Stewart; qu'il dise *oui*, ou qu'il dise *non*, et que cela finisse.

— Mais, dit gravement Buckingham, vous savez, ou vous devez savoir, Madame, que M. de Bragelonne aime ailleurs.

— Alors, dit le roi venant au secours de miss Stewart, rien de plus simple; qu'il dise non.

— Oh! c'est que je lui ai prouvé qu'il avait tort de ne pas dire oui!

— Tu lui as donc avoué que sa La Vallière le trompait?

— Ma foi! oui, tout net.

— Et qu'a-t-il fait?

— Il a fait un bond comme pour franchir le détroit.

— Enfin, dit miss Stewart, il a fait quelque chose : c'est, ma foi ! bien heureux.

— Mais, continua Buckingham, je l'ai arrêté : je l'ai mis aux prises avec miss Mary, et j'espère bien que maintenant il ne partira point, comme il en avait manifesté l'intention.

— Il manifestait l'intention de partir ? s'écria le roi.

— Un instant, j'ai douté qu'aucune puissance humaine fût capable de l'arrêter ; mais les yeux de miss Mary sont braqués sur lui : il restera.

— Eh bien, voilà ce qui te trompe, Buckingham, dit le roi en éclatant de rire ; ce malheureux est prédestiné.

— Prédestiné à quoi ?

— A être trompé, ce qui n'est rien ; mais à le voir, ce qui est beaucoup.

— A distance, et, avec l'aide de miss Graffton, le coup sera paré.

— Eh bien, pas du tout ; il n'y aura ni distance, ni aide de miss Graffton. Bragelonne partira pour Paris dans une heure

Buckingham tressaillit, miss Stewart ouvrit de grands yeux.

— Mais, sire, Votre Majesté sait bien que c'est impossible, dit le duc.

— C'est-à-dire, mon cher Buckingham, qu'il est impossible maintenant que le contraire arrive.

— Sire, figurez-vous que ce jeune homme est un lion.

— Je le veux bien, Villiers.

— Et que sa colère est terrible.

— Je ne dis pas non, cher ami.

— S'il voit son malheur de près, tant pis pour l'auteur de son malheur.

— Soit ; mais que veux-tu que j'y fasse ?

— Fût-ce le roi, s'écria Buckingham, je ne répondrais pas de lui !

— Oh ! le roi a des mousquetaires pour le garder, dit Charles tranquillement ; je sais cela, moi, qui ai fait antichambre chez lui à Blois. Il a M. d'Artagnan. Peste ! voilà un gardien ! Je m'accommoderais, vois-tu, de vingt colères comme celles de ton Bragelonne, si j'avais quatre gardiens comme M. d'Artagnan.

— Oh ! mais que Votre Majesté, qui est si bonne, réfléchisse, dit Buckingham.

— Tiens, dit Charles II en présentant la lettre au duc, lis, et réponds toi-même. A ma place, que ferais-tu ?

Buckingham prit lentement la lettre de Madame, et lut ces mots en tremblant d'émotion :

« Pour vous, pour moi, pour l'honneur et le salut de tous, renvoyez immédiatement en France M. de Bragelonne.

« Votre sœur dévouée,

« Henriette. »

— Qu'en dis-tu, Villiers ?

— Ma foi ! sire, je n'en dis rien, répondit le duc stupéfait.

— Est-ce toi, voyons, dit le roi avec affectation, qui me conseillerais de ne pas obéir à ma sœur quand elle me parle avec cette insistance ?

— Oh ! non, non, sire, et cependant...

— Tu n'as pas lu le *post-scriptum*, Villiers ; il est sous le pli, et m'avait échappé d'abord à moi-même : lis.

Le duc leva, en effet, un pli qui cachait cette ligne :

« Mille souvenirs à ceux qui m'aiment. »

Le front pâlissant du duc s'abaissa vers la terre ; la feuille trembla dans ses doigts, comme si le papier se fût changé en un plomb épais.

Le roi attendit un instant, et, voyant que Buckingham restait muet :

— Qu'il suive donc sa destinée, comme nous la nôtre, continua le roi ; chacun souffre sa passion en ce monde : j'ai eu la mienne, j'ai eu celle des miens, j'ai porté double croix. Au diable les soucis, maintenant ! Va, Villiers, va me querir ce gentilhomme.

Le duc ouvrit la porte treillissée du cabinet, et, montrant au roi Raoul et Mary qui marchaient à côté l'un de l'autre :

— Oh ! sire, dit-il, quelle cruauté pour cette pauvre miss Grafton !

— Allons, allons, appelle, dit Charles II en fronçant ses sourcils noirs ; tout le monde est donc sentimental ici ? Bon ! voilà miss Stewart qui s'essuie les yeux, à présent. Maudit Français, va !

Le duc appela Raoul, et, allant prendre la main de miss Grafton, il l'amena devant le cabinet du roi.

— Monsieur de Bragelonne, dit Charles II, ne me demandiez-vous pas, avant-hier, la permission de retourner à Paris?

— Oui, sire, répondit Raoul, que ce début étourdit tout d'abord.

— Eh bien, mon cher vicomte, j'avais refusé, je crois?

— Oui, sire.

— Et vous m'en avez voulu?

— Non, sire; car Votre Majesté refusait, certainement, pour d'excellents motifs; Votre Majesté est trop sage et trop bonne pour ne pas bien faire tout ce qu'elle fait.

— Je vous alléguai, je crois, cette raison, que le roi de France ne vous avait pas rappelé?

— Oui, sire, vous m'avez, en effet, répondu cela.

— Eh bien, j'ai réfléchi, monsieur de Bragelonne; si le roi, en effet, ne vous a pas fixé le retour, il m'a recommandé de vous rendre agréable le séjour de l'Angleterre; or, puisque vous me demandiez à partir, c'est que le séjour de l'Angleterre ne vous était pas agréable?

— Je n'ai pas dit cela, sire.

— Non; mais votre demande signifiait au moins, dit le roi, qu'un autre séjour vous serait plus agréable que celui-ci.

En ce moment, Raoul se tourna vers la porte contre le chambranle de laquelle miss Graffton était appuyée pâle et défaite.

Son autre bras était posé sur le bras de Buckingham.

— Vous ne répondez pas, poursuivit Charles; le proverbe français est positif: « Qui ne dit mot consent. » Eh bien, monsieur de Bragelonne, je me vois en mesure de vous satisfaire; vous pouvez, quand vous voudrez, partir pour la France, je vous y autorise.

— Sire!... s'écria Raoul.

— Oh! murmura Mary en étreignant le bras de Buckingham.

— Vous pouvez être ce soir à Douvres, continua le roi; la marée monte à deux heures du matin.

Raoul, stupéfait, balbutia quelques mots qui tenaient le milieu entre le remerciement et l'excuse.

— Je vous dis donc adieu, monsieur de Bragelonne, et vous souhaite toutes sortes de prospérités, dit le roi en se levant; vous me ferez le plaisir de garder, en souvenir de moi, ce diamant, que je destinais à une corbeille de noces.

Miss Graffton semblait près de défaillir.

Raoul reçut le diamant; en le recevant, il sentait ses genoux trembler.

Il adressa quelques compliments au roi, quelques compliments à miss Stewart, et chercha Buckingham pour lui dire adieu.

Le roi profita de ce moment pour disparaître.

Raoul trouva le duc occupé à relever le courage de miss Graffton.

— Dites-lui de rester, Mademoiselle, je vous en supplie, murmurait Buckingham.

— Je lui dis de partir, répondit miss Graffton en se ranimant; je ne suis pas de ces femmes qui ont plus d'orgueil que de cœur; si on l'aime en France, qu'il retourne en France, et qu'il me bénisse, moi qui lui aurai conseillé d'aller trouver son bonheur. Si, au contraire, on ne l'aime plus, qu'il revienne, je l'aimerai encore, et son infortune ne l'aura point amoindri à mes yeux. Il y a dans les armes de ma maison ce que Dieu a gravé dans mon cœur:

Habenti parùm, egenti cuncta.

« Aux riches peu, aux pauvres tout. »

— Je doute, ami, dit Buckingham, que vous trouviez là-bas l'équivalent de ce que vous laissez ici.

— Je crois ou du moins j'espère, dit Raoul d'un air sombre, que ce que j'aime est digne de moi; mais, s'il est vrai que j'ai un indigne amour, comme vous avez essayé de me le faire entendre, monsieur le duc, je l'arracherai de mon cœur, dussé-je arracher mon cœur avec l'amour.

Mary Graffton leva les yeux sur lui avec une expression d'indéfinissable pitié.

Raoul sourit tristement.

— Mademoiselle, dit-il, le diamant que le roi me donne était destiné à vous, laissez-moi vous l'offrir; si je me marie en France, vous me le renverrez; si je ne me marie pas, gardez-le.

Et, saluant, il s'éloigna.

— Que veut-il dire? pensa Buckingham, tandis que Raoul serrait respectueusement la main glacée de miss Mary.

Miss Mary comprit le regard que Buckingham fixait sur elle.

— Si c'était une bague de fiançailles, dit-elle, je ne l'accepterais point.

— Vous lui offrez cependant de revenir à vous.

— Oh! duc, s'écria la jeune fille avec des sanglots, une femme comme moi n'est jamais prise pour consolation par un homme comme lui.

— Alors, vous pensez qu'il ne reviendra pas?

— Jamais, dit miss Graffton d'une voix étranglée.

— Eh bien, je vous dis, moi, qu'il trouvera là-bas son bonheur détruit, sa fiancée perdue... son honneur même entamé... Que lui restera-t-il donc qui vaille votre amour? Oh! dites, Mary, vous qui vous connaissez vous-même!

Miss Graffton posa sa blanche main sur le bras de Buckingham, et, tandis que Raoul fuyait dans l'allée de tilleuls avec une rapidité vertigineuse, elle chanta d'une voix mourante ces vers de *Roméo et Juliette:*

Il faut partir et vivre,
Ou rester et mourir.

Lorsqu'elle acheva le dernier mot, Raoul avait disparu.

Miss Graffton rentra chez elle, plus pâle et plus silencieuse qu'une ombre.

Buckingham profita du courrier qui était venu apporter la lettre au roi pour écrire à Madame et au comte de Guiche.

Le roi avait parlé juste. A deux heures du matin, la marée était haute, et Raoul s'embarquait pour la France.

XLVI

SAINT-AIGNAN SUIT LE CONSEIL DE MALICORNE.

Le roi surveillait ce portrait de La Vallière avec un soin qui venait autant du désir de la voir ressemblante que du dessein de faire durer ce portrait longtemps.

Il fallait le voir suivant le pinceau, attendre l'achèvement d'un plan ou le résultat d'une teinte, et conseiller au peintre diverses modifications auxquelles celui-ci consentait avec une docilité respectueuse.

Puis, quand le peintre, suivant le conseil de Malicorne, avait un peu tardé, quand Saint-Aignan avait une petite absence, il fallait voir, et personne ne les voyait, ces silences pleins d'expression, qui unissaient dans un soupir deux âmes fort disposées à se comprendre et fort désireuses du calme et de la méditation.

Alors les minutes s'écoulaient comme par magie, le roi se rapprochait de sa maîtresse et venait la brûler du feu de son regard, du contact de son haleine.

Un bruit se faisait-il entendre dans l'antichambre, le peintre arrivait-il, Saint-Aignan revenait-il en s'excusant, le roi se mettait à parler, La Vallière à lui répondre précipitamment, et leurs yeux disaient à Saint-Aignan que, pendant son absence, ils avaient vécu un siècle.

En un mot, Malicorne, ce philosophe sans le vouloir, avait su donner au roi l'appétit dans l'abondance et le désir dans la certitude de la possession.

Ce que La Vallière redoutait n'arriva pas.

Nul ne devina que, dans la journée, elle sortait deux ou trois heures de chez elle. Elle feignait une santé irrégulière. Ceux qui se présentaient chez elle frappaient avant d'entrer. Malicorne, l'homme des inventions ingénieuses, avait imaginé un mécanisme acoustique par lequel La Vallière, dans l'appartement de Saint-Aignan, était prévenue des visites que l'on venait faire dans la chambre qu'elle habitait ordinairement.

Ainsi donc, sans sortir, sans avoir de confidentes, elle rentrait chez elle, déroutant par une apparition tardive peut-être, mais qui combattait victorieusement néanmoins tous les soupçons des sceptiques les plus acharnés.

Malicorne avait demandé à Saint-Aignan des nouvelles du lendemain. Saint-Aignan avait été forcé d'avouer que ce quart d'heure de liberté donnait au roi une humeur des plus joyeuses.

— Il faudra doubler la dose, répliqua Malicorne, mais insensiblement ; attendez bien qu'on le désire.

On le désira si bien, qu'un soir, le quatrième jour, au moment où le peintre pliait bagage sans que Saint-Aignant fût rentré, Saint-Aignan entra et vit sur le visage de La Vallière une ombre de contrariété qu'elle n'avait pu dissimuler. Le roi fut moins secret, il témoigna son dépit par un mouve-

ment d'épaules très-significatif. La Vallière rougit, alors.

— Bon! s'écria Saint-Aignan dans sa pensée, M. Malicorne sera enchanté ce soir.

En effet, Malicorne fut enchanté le soir.

— Il est bien évident, dit-il au comte, que mademoiselle de La Vallière espérait que vous tarderiez au moins de dix minutes.

— Et le roi une demi-heure, cher monsieur Malicorne.

— Vous seriez un mauvais serviteur du roi, répliqua celui-ci, si vous refusiez cette demi-heure de satisfaction à Sa Majesté.

— Mais le peintre? objecta Saint-Aignan.

— Je m'en charge, dit Malicorne; seulement, laissez-moi prendre conseil des visages et des circonstances; ce sont mes opérations de magie, à moi, et, quand les sorciers prennent avec l'astrolabe la hauteur du soleil, de la lune et de leurs constellations, moi, je me contente de regarder si les yeux sont cerclés de noir, ou si la bouche décrit l'arc convexe ou l'arc concave.

— Observez donc!

— N'ayez pas peur.

Et le rusé Malicorne eut tout le loisir d'observer.

Car, le soir même, le roi alla chez Madame avec les reines, et fit une si grosse mine, poussa de si rudes soupirs, regarda La Vallière avec des yeux si fort mourants, que Malicorne dit à Montalais, le soir :

— A demain!

Et il alla trouver le peintre dans sa maison de la rue des Jardins-Saint-Paul, pour le prier de remettre la séance à deux jours.

Saint-Aignan n'était pas chez lui, quand La Vallière, déjà familiarisée avec l'étage inférieur, leva le parquet et descendit.

Le roi, comme d'habitude, l'attendait sur l'escalier, et tenait un bouquet à la main; en la voyant, il la prit dans ses bras.

La Vallière, toute émue, regarda autour d'elle, et, ne voyant que le roi, ne se plaignit pas.

Ils s'assirent.

Louis, couché près des coussins sur lesquels elle reposait, et la tête inclinée sur les genoux de sa maîtresse, placé là comme dans un asile d'où l'on ne pouvait le bannir, la regar-

dait, et, comme si le moment fût venu où rien ne pouvait plus s'interposer entre ces deux âmes, elle, de son côté, se mit à le dévorer du regard.

Alors, de ses yeux si doux, si purs, se dégageait une flamme toujours jaillissante dont les rayons allaient chercher le cœur de son royal amant pour le réchauffer d'abord et le dévorer ensuite.

Embrasé par le contact des genoux tremblants, frémissant de bonheur lorsque la main de Louise descendait sur ses cheveux, le roi s'engourdissait dans cette félicité, et s'attendait toujours à voir entrer le peintre ou de Saint-Aignan.

Dans cette prévision douloureuse, il s'efforçait parfois de fuir la séduction qui s'infiltrait dans ses veines, il appelait le sommeil du cœur et des sens, il repoussait la réalité toute prête, pour courir après l'ombre.

Mais la porte ne s'ouvrit ni pour de Saint-Aignan, ni pour le peintre ; mais les tapisseries ne frissonnèrent même point. Un silence de mystère et de volupté engourdit jusqu'aux oiseaux dans leur cage dorée.

Le roi, vaincu, retourna sa tête et colla sa bouche brûlante dans les deux mains réunies de La Vallière; elle perdit la raison, et serra sur les lèvres de son amant ses deux mains convulsives.

Louis se roula chancelant à genoux, et, comme La Vallière n'avait pas dérangé sa tête, le front du roi se trouva au niveau des lèvres de la jeune femme, qui, dans son extase, effleura d'un furtif et mourant baiser les cheveux parfumés qui lui caressaient les joues.

Le roi la saisit dans ses bras, et, sans qu'elle résistât, ils échangèrent ce premier baiser, ce baiser ardent qui change l'amour en un délire.

Ni le peintre ni de Saint-Aignan ne rentrèrent ce jour-là. Une sorte d'ivresse pesante et douce, qui rafraîchit les sens et laisse circuler comme un lent poison le sommeil dans les veines, ce sommeil impalpable, languissant comme la vie heureuse, tomba, pareille à un nuage, entre la vie passée et la vie à venir des deux amants.

Au sein de ce sommeil plein de rêves, un bruit continu à l'étage supérieur inquiéta d'abord La Vallière, mais sans la réveiller tout à fait.

Cependant, comme ce bruit continuait, comme il se faisait

comprendre, comme il rappelait la réalité à la pauvre jeune femme ivre de l'illusion, elle se releva tout effarée, belle de son désordre, en disant :

— Quelqu'un m'attend là-haut. Louis ! Louis, n'entendez-vous pas ?

— Eh! n'êtes-vous pas celle que j'attends, dit le roi avec tendresse, que les autres désormais vous attendent.

Mais elle, secouant doucement la tête :

— Bonheur caché !.. dit-elle avec deux grosses larmes, pouvoir caché... Mon orgueil doit se taire comme mon cœur.

Le bruit recommença.

— J'entends la voix de Montalais, dit-elle.

Et elle monta précipitamment l'escalier.

Le roi montait avec elle, ne pouvant se décider à la quitter et couvrant de baisers sa main et le bas de sa robe.

— Oui, oui, répéta La Vallière, la moitié du corps déjà passé à travers la trappe, oui, la voix de Montalais qui appelle; il faut qu'il soit arrivé quelque chose d'important.

— Allez donc, cher amour, dit le roi, et revenez vite.

— Oh ! pas aujourd'hui. Adieu ! adieu !

Et elle s'abaissa encore une fois pour embrasser son amant, puis s'échappa.

Montalais attendait en effet, tout agitée, toute pâle.

— Vite, vite, dit-elle, il monte.

— Qui cela? qui est-ce qui monte ?

— Lui ! Je l'avais bien prévu.

— Mais qui donc, lui ? Tu me fais mourir !

— Raoul, murmura Montalais.

— Moi, oui, moi, dit une voix joyeuse dans les derniers degrés du grand escalier.

La Vallière poussa un cri terrible et se renversa en arrière.

— Me voici, me voici, chère Louise, dit Raoul en accourant. Oh ! je savais bien, moi, que vous m'aimiez toujours.

La Vallière fit un geste d'effroi, un autre geste de malédiction ; elle s'efforça de parler et ne put articuler qu'une seule parole.

— Non ! non ! dit-elle.

Et elle tomba dans les bras de Montalais en murmurant :

— Ne m'approchez pas !

Montalais fit signe à Raoul, qui, pétrifié sur le seuil, ne chercha pas même à faire un pas de plus dans la chambre.

Puis, jetant les yeux du côté du paravent :

— Oh! dit-elle, l'imprudente! la trappe n'est pas même fermée!

Et elle s'avanca vers l'angle de la chambre pour refermer d'abord le paravent, et puis, derrière le paravent, la trappe.

Mais de cette trappe s'élança le roi, qui avait entendu le cri de La Vallière et qui venait à son secours.

Il s'agenouilla devant elle en accablant de questions Montalais, qui commençait à perdre la tête.

Mais, au moment où le roi tombait à genoux, on entendit un cri de douleur sur le carré et le bruit d'un pas dans le corridor. Le roi voulut courir pour voir qui avait poussé ce cri, pour reconnaître qui faisait ce bruit de pas.

Montalais chercha à le retenir, mais ce fut vainement.

Le roi, quittant La Vallière, alla vers la porte; mais Raoul était déjà loin, de sorte que le roi ne vit qu'une espèce d'ombre tournant l'angle du corridor.

XLVII

DEUX VIEUX AMIS.

Tandis que chacun pensait à ses affaires à la cour, un homme se rendait mystérieusement derrière la place de Grève, dans une maison qui nous est déjà connue pour l'avoir vue assiégée un jour d'émeute par d'Artagnan.

Cette maison avait sa principale entrée par la place Baudoyer.

Assez grande, entourée de jardins, ceinte dans la rue Saint-Jean par des boutiques de taillandiers qui la garantissaient des regards curieux, elle était renfermée dans ce triple rempart de pierres, de bruit et de verdure, comme une momie parfumée dans sa triple boîte.

L'homme dont nous parlons marchait d'un pas assuré, bien qu'il ne fût pas de la première jeunesse. A voir son manteau couleur de muraille et sa longue épée, qui relevait ce manteau, nul n'eût pu méconnaître le chercheur d'aventures; et si l'on eût bien consulté ce croc de moustaches relevé, cette peau fine et lisse qui apparaissait sous le sombrero, comment ne pas croire que les aventures dussent être galantes?

En effet, à peine le cavalier fut-il entré dans la maison, que huit heures sonnèrent à Saint-Gervais.

Et, dix minutes après, une dame, suivie d'un laquais armé, vint frapper à la même porte, qu'une vieille suivante lui ouvrit aussitôt.

Cette dame leva son voile en entrant. Ce n'était plus une beauté, mais c'était encore une femme; elle n'était plus jeune; mais elle était encore alerte et d'une belle prestance. Elle dissimulait, sous une toilette riche et de bon goût, un âge que Ninon de l'Enclos seule affronta en souriant.

A peine fut-elle dans le vestibule, que le cavalier, dont nous n'avons fait qu'esquisser les traits, vint à elle en lui tendant la main.

— Chère duchesse, dit-il. Bonjour.

— Bonjour, mon cher Aramis, répliqua la duchesse.

Il la conduisit à un salon élégamment meublé, dont les fenêtres hautes s'empourpraient des derniers feux du jour tamisés par les cimes noires de quelques sapins.

Tous deux s'assirent côte à côte.

Ils n'eurent ni l'un ni l'autre la pensée de demander de la lumière, et s'ensevelirent ainsi dans l'ombre comme ils eussent voulu s'ensevelir mutuellement dans l'oubli.

— Chevalier, dit la duchesse, vous ne m'avez plus donné signe d'existence depuis notre entrevue de Fontainebleau, et j'avoue que votre présence, le jour de la mort du franciscain, j'avoue que votre initiation à certains secrets m'ont donné le plus vif étonnement que j'aie eu de ma vie.

— Je puis vous expliquer ma présence, je puis vous expliquer mon initiation, dit Aramis.

— Mais, avant tout, répliqua vivement la duchesse, parlons un peu de nous. Voilà longtemps que nous sommes de bons amis.

— Oui, Madame, et, s'il plaît à Dieu, nous le serons, sinon longtemps, du moins toujours.

— Cela est certain, chevalier, et ma visite en est un témoignage.

— Nous n'avons plus à présent, madame la duchesse, les mêmes intérêts qu'autrefois, dit Aramis en souriant sans crainte dans cette pénombre, car on n'y pouvait deviner que son sourire fût moins agréable et moins frais qu'autrefois.

— Aujourd'hui, chevalier, nous avons d'autres intérêts. Chaque âge apporte les siens; et, comme nous nous comprenons aujourd'hui, en causant, aussi bien que le nous faisions autrefois sans parler, causons; voulez-vous?

— Duchesse, à vos ordres. Ah! pardon, comment avez-vous donc retrouvé mon adresse? Et pourquoi?

— Pourquoi? Je vous l'ai dit. La curiosité. Je voulais savoir ce que vous êtes à ce franciscain, avec lequel j'avais affaire, et qui est mort si étrangement. Vous savez qu'à notre entrevue à Fontainebleau, dans ce cimetière, au pied de cette tombe récemment fermée, nous fûmes émus l'un et l'autre au point de ne nous rien confier l'un à l'autre.

— Oui, Madame.

— Eh bien, je ne vous eus pas plus tôt quitté, que je me repentis. J'ai toujours été avide de m'instruire; vous savez que madame de Longueville est un peu comme moi, n'est-ce pas?

— Je ne sais, dit Aramis discrètement.

— Je me rappelai donc, continua la duchesse, que nous n'avions rien dit dans ce cimetière, ni vous de ce que vous étiez à ce franciscain dont vous avez surveillé l'inhumation, ni moi de ce que je lui étais. Aussi tout cela m'a paru indigne de deux bons amis comme nous, et j'ai cherché l'occasion de me rapprocher de vous pour vous donner la preuve que je vous suis acquise, et que Marie Michon, la pauvre morte, a laissé sur terre une ombre pleine de mémoire.

Aramis s'inclina sur la main de la duchesse et y déposa un galant baiser.

— Vous avez dû avoir quelque peine à me retrouver, dit-il.

— Oui, fit-elle, contrariée d'être ramenée à ce que voulait savoir Aramis; mais je vous savais ami de M. Fouquet, j'ai cherché près de M. Fouquet.

— Ami? Oh! s'écria le chevalier, vous dites trop, Madame. Un pauvre prêtre favorisé par ce généreux protecteur, un

cœur plein de reconnaissance et de fidélité, voilà tout ce que je suis à M. Fouquet.

— Il vous a fait évêque?

— Oui, duchesse.

— Mais, beau mousquetaire, c'est votre retraite.

— Comme à toi l'intrigue politique, pensa Aramis. Or, ajouta-t-il, vous vous enquîtes auprès de M. Fouquet?

— Facilement. Vous aviez été à Fontainebleau avec lui, vous aviez fait un petit voyage à votre diocèse, qui est Belle-Isle-en-Mer, je crois?

— Non pas, non pas, Madame, dit Aramis. Mon diocèse est Vannes.

— C'est ce que je voulais dire. Je croyais seulement que Belle-Isle-en-Mer...

— Est une maison à M. Fouquet, voilà tout.

— Ah! c'est qu'on m'avait dit que Belle-Isle-en-Mer était fortifiée; or, je vous sais homme de guerre, mon ami.

— J'ai tout désappris depuis que je suis d'église, dit Aramis piqué.

— Il suffit... J'ai donc su que vous étiez revenu de Vannes, et j'ai envoyé chez un ami, M. le comte de La Fère.

— Ah! fit Aramis.

— Celui-là est discret: il m'a fait répondre qu'il ignorait votre adresse.

— Toujours Athos, pensa l'évêque: ce qui est bon est toujours bon.

— Alors... vous savez que je ne puis me montrer ici, et que la reine mère a toujours contre moi quelque chose.

— Mais oui, et je m'en étonne.

— Oh! cela tient à toutes sortes de raisons. Mais passons... Je suis forcée de me cacher; j'ai donc, par bonheur, rencontré M. d'Artagnan, un de vos anciens amis, n'est-ce pas?

— Un de mes amis présents, duchesse.

— Il m'a renseignée, lui; il m'a envoyée à M. de Baisemeaux, le gouverneur de la Bastille.

Aramis frissonna, et ses yeux dégagèrent dans l'ombre une flamme qu'il ne put cacher à sa clairvoyante amie.

— M. de Baisemeaux! dit-il; et pourquoi d'Artagnan vous envoya-t-il à M. de Baisemeaux?

— Ah! je ne sais.

— Que veut dire ceci? dit l'évêque en résumant ses

forces intellectuelles pour soutenir dignement le combat.

— M. de Baisemeaux était votre obligé, m'a dit d'Artagnan.

— C'est vrai.

— Et l'on sait toujours l'adresse d'un créancier comme celle d'un débiteur ?

— C'est encore vrai. Alors, Baisemeaux vous a indiqué ?

— Saint-Mandé, où je vous ai fait tenir une lettre.

— Que voici, et qui m'est précieuse, dit Aramis, puisque je lui dois le plaisir de vous voir.

La duchesse, satisfaite d'avoir ainsi effleuré sans malheur toutes les difficultés de cette exposition délicate, respira.

Aramis ne respira pas.

— Nous en étions, dit-il, à votre visite à Baisemeaux ?

— Non, dit-elle en riant, plus loin.

— Alors, c'est à votre rancune contre la reine mère ?

— Plus loin encore, reprit-elle, plus loin : nous en sommes aux rapports... C'est simple, reprit la duchesse en prenant son parti. Vous savez que je vis avec M. de Laicques ?

— Oui, Madame.

— Un quasi-époux ?

— On le dit.

— A Bruxelles ?

— Oui.

— Vous savez que mes enfants m'ont ruinée et dépouillée.

— Ah ! quelle misère, duchesse !

— C'est affreux ! il a fallu que je m'ingéniasse à vivre, et surtout à ne point végéter.

— Cela se conçoit.

— J'avais des haines à exploiter, des amitiés à servir ; je n'avais plus de crédit, plus de protecteurs.

— Vous qui avez protégé tant de gens, dit suavement Aramis.

— C'est toujours comme cela, chevalier. Je vis en ce temps le roi d'Espagne.

— Ah !

— Qui venait de nommer un général des jésuites, comme c'est l'usage.

— Ah ! c'est l'usage ?

— Vous l'ignoriez ?

— Pardon, j'étais distrait.

— En effet, vous devez savoir cela, vous qui étiez en si bonne intimité avec le franciscain.

— Avec le général des jésuites, vous voulez dire?

— Précisément... Donc, je vis le roi d'Espagne. Il me voulait du bien et ne pouvait m'en faire. Il me recommanda cependant dans les Flandres, moi et Laicques, et me fit donner une pension sur les fonds de l'ordre.

— Des jésuites?

— Oui. Le général, je veux dire le franciscain, me fut envoyé.

— Très-bien.

— Et comme, pour régulariser la situation, d'après les statuts de l'ordre, je devais être censée rendre des services. Vous savez que c'est la règle?

— Je l'ignorais.

Madame de Chevreuse s'arrêta pour regarder Aramis; mais il faisait nuit sombre.

— Eh bien, c'est la règle, reprit-elle. Je devais donc paraître avoir une utilité quelconque. Je proposai de voyager pour l'ordre, et l'on me rangea parmi les affiliés voyageurs. Vous comprenez que c'était une apparence et une formalité.

— A merveille.

— Ainsi touchai-je ma pension, qui était fort convenable.

— Mon Dieu! duchesse, ce que vous me dites là est un coup de poignard pour moi. Vous, obligée de recevoir une pension des jésuites!

— Non, chevalier, de l'Espagne.

— Ah! sauf le cas de conscience, duchesse, vous m'avouerez que c'est bien la même chose.

— Non, non, pas du tout.

— Mais enfin, de cette belle fortune, il reste bien...

— Il me reste Dampierre. Voilà tout.

— C'est encore très-beau.

— Oui, mais Dampierre grevé, Dampierre hypothéqué, Dampierre un peu ruiné comme la propriétaire.

— Et la reine mère voit tout cela d'un œil sec? dit Aramis avec un curieux regard qui ne rencontra que ténèbres.

— Oui, elle a tout oublié.

— Vous avez, ce me semble, duchesse, essayé de rentrer en grâce?

— Oui; mais, par une singularité qui n'a pas de nom, voilà-t-il pas que le petit roi hérite de l'antipathie que son cher père avait pour ma personne. Ah! me direz-vous, je suis bien une de ces femmes que l'on hait, je ne suis plus de celles que l'on aime.

— Chère duchesse, arrivons vite, je vous prie, à ce qui vous amène, car je crois que nous pouvons nous être utiles l'un à l'autre.

— Je l'ai pensé. Je venais donc à Fontainebleau dans un double but. D'abord, j'y étais mandée par ce franciscain que vous connaissez... A propos, comment le connaissiez-vous? car je vous ai raconté mon histoire, et vous ne m'avez pas conté la vôtre.

— Je le connus d'une façon bien naturelle, duchesse. J'ai étudié la théologie avec lui à Parme; nous étions devenus amis, et tantôt les affaires, tantôt les voyages, tantôt la guerre nous avaient séparés.

— Vous saviez bien qu'il fût général des jésuites?

— Je m'en doutais.

— Mais, enfin, par quel hasard étrange veniez-vous, vous aussi, à cette hôtellerie où se réunissaient les affiliés voyageurs?

— Oh! dit Aramis d'une voix calme, c'est un pur hasard. Moi, j'allais à Fontainebleau chez M. Fouquet pour avoir une audience du roi; moi, je passais; moi, j'étais inconnu; je vis par le chemin ce pauvre moribond et je le reconnus. Vous savez le reste, il expira dans mes bras.

— Oui, mais en vous laissant dans le ciel et sur la terre une si grande puissance, que vous donnâtes en son nom des ordres souverains.

— Il me chargea effectivement de quelques commissions.

— Et pour moi?

— Je vous l'ai dit. Une somme de douze mille livres à payer. Je crois vous avoir donné la signature nécessaire pour toucher. Ne touchâtes-vous pas?

— Si fait, si fait. Oh! mon cher prélat, vous donnez ces ordres, m'a-t-on dit, avec un tel mystère et une si auguste majesté, que l'on vous crut généralement le successeur du cher défunt.

Aramis rougit d'impatience. La duchesse continua :

— Je m'en suis informée, dit-elle, près du roi d'Espagne, et il éclaircit mes doutes sur ce point. Tout général des jé-

suites est, à sa nomination, et doit être Espagnol, d'après les statuts de l'ordre. Vous n'êtes pas Espagnol et vous n'avez pas été nommé par le roi d'Espagne.

Aramis ne répliqua rien que ces mots :

— Vous voyez bien, duchesse, que vous étiez dans l'erreur, puisque le roi d'Espagne vous a dit cela.

— Oui, cher Aramis; mais il y a autre chose que j'ai pensée, moi.

— Quoi donc?

— Vous savez que je pense un peu à tout.

— Oh! oui, duchesse.

— Vous savez l'espagnol?

— Tout Français qui a fait sa Fronde sait l'espagnol.

— Vous avez vécu dans les Flandres?

— Trois ans.

— Vous avez passé à Madrid?

— Quinze mois.

— Vous êtes donc en mesure d'être naturalisé Espagnol quand vous le voudrez.

— Vous croyez? fit Aramis avec une bonhomie qui trompa la duchesse.

— Sans doute... Deux ans de séjour et la connaissance de la langue sont des règles indispensables. Vous avez trois ans et demi... quinze mois de trop.

— Où voulez-vous en venir, chère dame?

— A ceci : je suis bien avec le roi d'Espagne.

— Je n'y suis pas mal, pensa Aramis.

— Voulez-vous, continua la duchesse, que je demande pour vous, au roi, la succession du franciscain?

— Oh! duchesse!

— Vous l'avez peut-être? dit-elle.

— Non, sur ma parole!

— Eh bien, je puis vous rendre ce service.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas rendu à M. de Laicques, duchesse? C'est un homme plein de talent et que vous aimez.

— Oui, certes; mais cela ne s'est pas trouvé. Enfin, répondez, Laicques ou pas Laicques, voulez-vous?

— Duchesse, non, merci!

Elle se tut.

— Il est nommé, pensa-t-elle.

— Si vous me refusez ainsi, reprit madame de Che-

vreuse, ce n'est pas m'enhardir à vous demander pour moi.

— Oh! demandez, demandez.

— Demander!... Je ne le puis, si vous n'avez pas le pouvoir de m'accorder.

— Si peu que je puisse, demandez toujours.

— J'ai besoin d'une somme d'argent pour faire réparer Dampierre.

— Ah! répliqua Aramis froidement, de l'argent?... Voyons, duchesse, combien serait-ce?

— Oh! une somme ronde.

— Tant pis! Vous savez que je ne suis pas riche?

— Vous, non; mais l'ordre. Si vous eussiez été général...

— Vous savez que je ne suis pas général?

— Alors, vous avez un ami qui, lui, doit être riche : M. Fouquet.

— M. Fouquet? Madame, il est plus qu'à moitié ruiné.

— On le disait, et je ne voulais pas le croire.

— Pourquoi, duchesse?

— Parce que j'ai du cardinal Mazarin quelques lettres, c'est-à-dire Laicques les a, qui établissent des comptes étranges.

— Quels comptes?

— C'est à propos de rentes vendues, d'emprunts faits, je ne me souviens plus bien. Toujours est-il que le sous-intendant, d'après des lettres signées Mazarin, aurait puisé une trentaine de millions dans les coffres de l'État. Le cas est grave.

Aramis enfonça ses ongles dans sa main.

— Quoi! dit-il, vous avez des lettres semblables et vous n'en avez pas fait part à M. Fouquet?

— Ah! répliqua la duchesse, ces sortes de choses sont des réserves que l'on garde. Le jour du besoin venu, on les tire de l'armoire.

— Et le jour du besoin est venu? dit Aramis.

— Oui, mon cher.

— Et vous allez montrer ces lettres à M. Fouquet?

— J'aime mieux vous en parler, à vous.

— Il faut que vous ayez bien besoin d'argent, pauvre amie, pour penser à ces sortes de choses, vous qui teniez en si piètre estime la prose de M. de Mazarin.

— J'ai, en effet, besoin d'argent.

— Et puis, continua Aramis d'un ton froid, vous avez dû vous faire peine à vous-même en recourant à cette ressource. Elle est cruelle.

— Oh! si j'eusse voulu faire le mal et non le bien, dit madame de Chevreuse, au lieu de demander au général de l'ordre ou à M. Fouquet les cinq cent mille livres dont j'ai besoin...

— Cinq cent mille livres!

— Pas d vantage. Trouvez-vous que ce soit beaucoup? Il faut cela, au moins, pour réparer Dampierre.

— Oui, Madame.

— Je dis donc qu'au lieu de demander cette somme, j'eusse été trouver mon ancienne amie, la reine mère; les lettres de son époux, le signor Mazarini, m'eussent servi d'introduction, et je lui eusse demandé cette bagatelle, en lui disant : « Madame, je veux avoir l'honneur de recevoir Votre Majesté à Dampierre; permettez-moi de mettre Dampierre en état. »

Aramis ne répliqua pas un mot.

— Eh bien, dit-elle, à quoi songez-vous?

— Je fais des additions, dit Aramis.

— Et M. Fouquet fait des soustractions. Moi, j'essaye de multiplier. Les beaux calculateurs que nous sommes! comme nous pourrions nous entendre!

— Voulez-vous me permettre de réfléchir? dit Aramis.

— Non... Pour une semblable ouverture, entre gens comme nous, c'est oui ou non qu'il faut répondre, et cela tout de suite.

— C'est un piége, pensa l'évêque; il est impossible qu'une pareille femme soit écoutée d'Anne d'Autriche.

— Eh bien? fit la duchesse.

— Eh bien, Madame, je serais fort surpris si M. Fouquet pouvait disposer de cinq cent mille livres à cette heure.

— Il n'en faut donc plus parler, dit la duchesse, et Dampierre se restaurera comme il pourra.

— Oh! vous n'êtes pas, je suppose, embarrassée à ce point?

— Non, je ne suis jamais embarrassée.

— Et la reine fera certainement pour vous, continua l'évêque, ce que le surintendant ne peut faire.

— Oh! mais oui... Dites-moi, vous ne voulez pas, par

exemple, que je parle moi-même à M. Fouquet de ces lettres?

— Vous ferez, à cet égard, duchesse, tout ce qu'il vous plaira; mais M. Fouquet se sent ou ne se sent pas coupable; s'il l'est, je le sais assez fier pour ne pas l'avouer; s'il ne l'est pas, il s'offensera fort de cette menace.

— Vous raisonnez toujours comme un ange.

Et la duchesse se leva.

— Ainsi, vous allez dénoncer M. Fouquet à la reine? dit Aramis.

— Dénoncer?... Oh! le vilain mot. Je ne dénoncerai pas, mon cher ami; vous savez trop bien la politique pour ignorer comment ces choses-là s'exécutent; je prendrai parti contre M. Fouquet, voilà tout.

— C'est juste.

— Et, dans une guerre de parti, une arme est une arme.

— Sans doute.

— Une fois bien remise avec la reine mère, je puis être dangereuse.

— C'est votre droit, duchesse.

— J'en userai, mon cher ami.

— Vous n'ignorez pas que M. Fouquet est au mieux avec le roi d'Espagne, duchesse?

— Oh! je le suppose.

— M. Fouquet, si vous faites une guerre de parti comme vous dites, vous en fera une autre.

— Ah! que voulez-vous!

— Ce sera son droit aussi, n'est-ce pas?

— Certes.

— Et, comme il est bien avec l'Espagne, il se fera une arme de cette amitié.

— Vous voulez dire qu'il sera bien avec le général de l'ordre des jésuites, mon cher Aramis.

— Cela peut arriver, duchesse.

— Et qu'alors on me supprimera la pension que je touche par là.

— J'en ai bien peur.

— On se consolera. Eh! mon cher, après Richelieu, après la Fronde, après l'exil, qu'y-t-il à redouter pour madame de Chevreuse?

— La pension, vous le savez, est de quarante-huit mille livres.

— Hélas! je le sais bien.

— De plus, quand on fait la guerre de parti, on frappe, vous ne l'ignorez pas, sur les amis de l'ennemi.

— Ah! vous voulez dire qu'on tombera sur ce pauvre Laicques?

— C'est presque inévitable, duchesse.

— Oh! il ne touche que douze mille livres de pension.

— Oui; mais le roi d'Espagne a du crédit; consulté par M. Fouquet, il peut faire enfermer M. Laicques dans quelque forteresse.

— Je n'ai pas grand'peur de cela, mon bon ami, parce que, grâce à une réconciliation avec Anne d'Autriche, j'obtiendrai que la France demande la liberté de Laicques.

— C'est vrai. Alors vous aurez autre chose à redouter.

— Quoi donc? fit la duchesse en jouant la surprise et l'effroi.

— Vous saurez et vous savez qu'une fois affilié à l'ordre, on n'en sort pas sans difficultés. Les secrets qu'on a pu pénétrer sont malsains, ils portent avec eux des germes de malheur pour quiconque les révèle.

La duchesse réfléchit un moment.

— Voilà qui est plus sérieux, dit-elle; j'y aviserai.

Et, malgré l'obscurité profonde, Aramis sentit un regard brûlant comme un fer rouge s'échapper des yeux de son amie pour venir plonger dans son cœur.

— Récapitulons, dit Aramis, qui se tint alors sur ses gardes et glissa sa main sous son pourpoint, où il avait un stylet caché.

— C'est cela, récapitulons : les bons comptes font les bons amis.

— La suppression de votre pension...

— Quarante-huit mille livres, et celle de Laicques douze, font soixante mille livres; voilà ce que voulez dire, n'est-ce pas?

— Précisément, et je cherche le contre-poids que vous trouvez à cela?

— Cinq cent mille livres que j'aurai chez la reine.

— Ou que vous n'aurez pas.

— Je sais le moyen de les avoir, dit étourdiment la duchesse.

Ces mots firent dresser l'oreille au chevalier. A partir de

cette faute de l'adversaire, son esprit fut tellement en garde, que lui profita toujours, et qu'elle, par conséquent, perdit l'avantage.

— J'admets que vous ayez cet argent, reprit-il, vous perdrez le double, ayant cent mille francs de pension à toucher au lieu de soixante mille, et cela pendant dix ans.

— Non, car je ne souffrirai cette diminution de revenu que pendant la durée du ministère de M. Fouquet; or, cette durée, je l'évalue à deux mois.

— Ah! fit Aramis.

— Je suis franche, comme vous voyez.

— Je vous remercie, duchesse; mais vous auriez tort de supposer qu'après la disgrâce de M. Fouquet, l'ordre recommencerait à vous payer votre pension.

— Je sais le moyen de faire financer l'ordre, comme je sais le moyen de faire contribuer la reine mère.

— Alors, duchesse, nous sommes tous forcés de baisser pavillon devant vous. A vous la victoire! à vous le triomphe! Soyez clémente, je vous en prie. Sonnez, clairons!

— Comment est-il possible, reprit la duchesse, sans prendre garde à l'ironie, que vous reculiez devant cinq cent mille malheureuses livres, quand il s'agit de vous épargner, je veux dire à votre ami, pardon, à votre protecteur, un désagrément comme celui que cause une guerre de parti.

— Duchesse, voici pourquoi : c'est qu'après les cinq cent mille livres, M. de Laicques demandera sa part, qui sera aussi de cinq cent mille livres, n'est-ce pas? c'est qu'après la part de M. de Laicques et la vôtre viendra la part de vos enfants, celle de vos pauvres, de tout le monde, et que des lettres, si compromettantes qu'elles soient, ne valent pas trois à quatre millions. Vrai Dieu! duchesse, les ferrets de la reine de France valaient mieux que ces chiffons signés Mazarin, et pourtant ils n'ont pas coûté le quart de ce que vous demandez pour vous.

— Ah! c'est vrai, c'est vrai; mais le marchand prise sa marchandise ce qu'il veut. C'est à l'acheteur d'acquérir ou de refuser.

— Tenez, duchesse, voulez-vous que je vous dise pourquoi je n'achèterai pas vos lettres?

— Dites.

— Vos lettres de Mazarin sont fausses.

— Allons donc!

— Sans doute; car il serait pour le moins étrange que, brouillée avec la reine par M. Mazarin, vous eussiez entretenu avec ce dernier un commerce intime; cela sentirait la passion, l'espionnage, la... ma foi! je ne veux pas dire le mot.

— Dites toujours.

— La complaisance.

— Tout cela est vrai; mais, ce qui ne l'est pas moins, c'est ce qu'il y a dans la lettre.

— Je vous jure, duchesse, que vous ne pourrez pas vous en servir auprès de la reine.

— Oh! que si fait, je puis me servir de tout auprès de la reine.

— Bon! pensa Aramis. Chante donc, pie-grièche! siffle donc, vipère!

Mais la duchesse en avait assez dit; elle fit deux pas vers la porte.

Aramis lui gardait une disgrâce... l'imprécation que fait entendre le vaincu derrière le char du triomphateur.

Il sonna.

Des lumières parurent dans le salon.

Alors l'évêque se trouva dans un cercle de lumières qui resplendissaient sur le visage défait de la duchesse.

Aramis attacha un long et ironique regard sur ces joues pâlies et desséchées, sur ces yeux dont l'étincelle s'échappait de deux paupières nues, sur cette bouche dont les lèvres enfermaient avec soin des dents noircies et rares.

Il affecta, lui, de poser gracieusement sa jambe pure et nerveuse, sa tête lumineuse et fière, il sourit pour laisser entrevoir ses dents, qui, à la lumière, avaient encore une sorte d'éclat. La coquette vieillie comprit le galant railleur; elle était justement placée devant une grande glace où toute sa décrépitude, si soigneusement dissimulée, apparut manifeste par le contraste.

Alors, sans même saluer Aramis, qui s'inclinait souple et charmant comme le mousquetaire d'autrefois, elle partit d'un pas vacillant et alourdi par la précipitation.

Aramis glissa comme un zéphyr sur le parquet pour la conduire jusqu'à la porte.

Madame de Chevreuse fit un signe à son grand laquais, qui reprit le mousqueton, et elle quitta cette maison où deux amis si tendres ne s'étaient pas entendus pour s'être trop bien compris.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIERES

DU QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU QUATRIÈME VOLUME.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05189 1557

